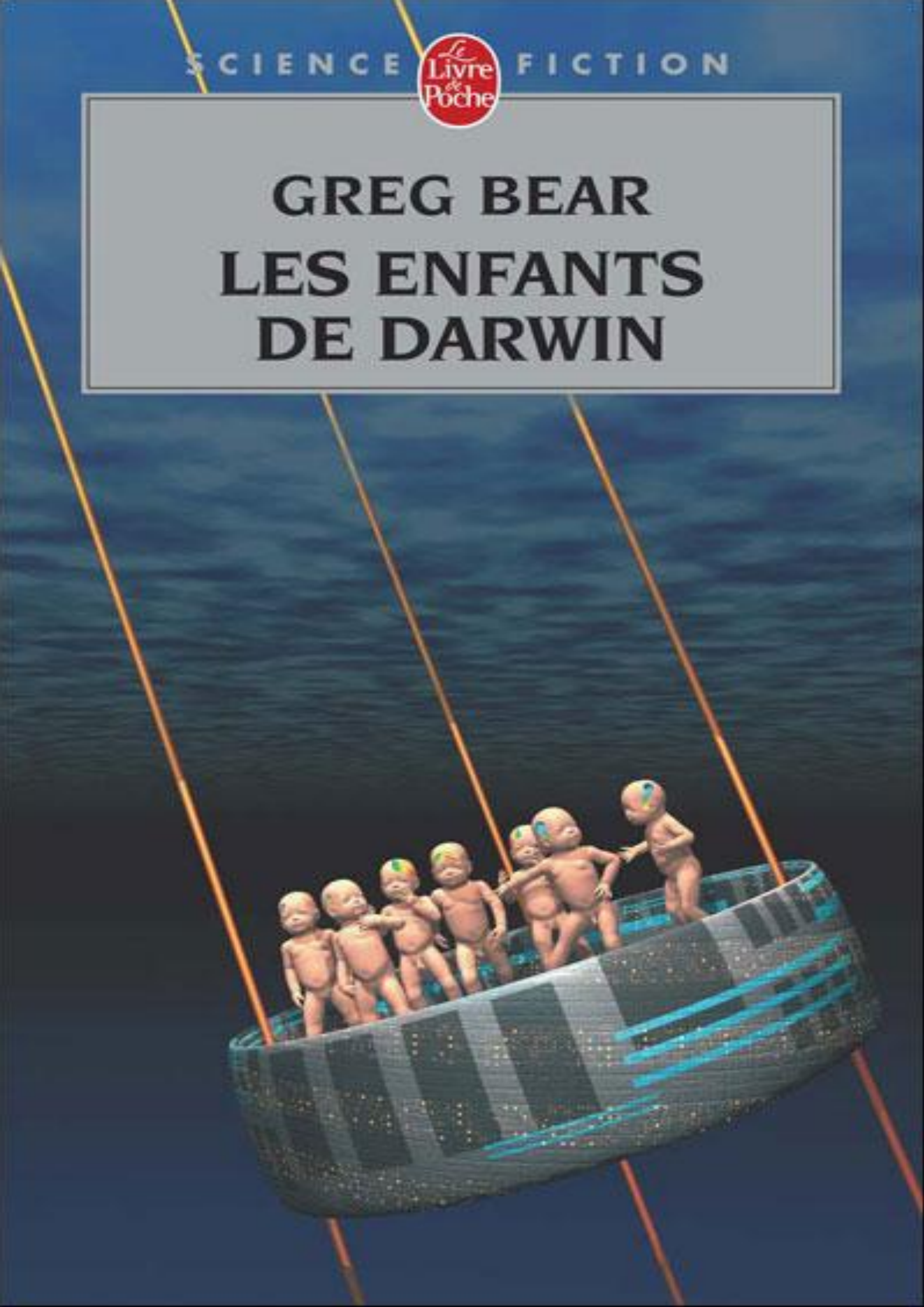
SCIENCE FICTION

Le Livre de Poche

GREG BEAR

LES ENFANTS DE DARWIN



Greg Bear

Les Enfants de Darwin

Traduit de l'américain
par Jean-Daniel Brèque

Robert Laffont

Né en 1951, Greg Bear est un auteur majeur de la « hard science » anglophone. Jusqu'en 1982, il travaille comme chroniqueur littéraire pour un journal de San Diego, puis connaît la consécration en 1985 avec *La Musique du sang* et le cycle d'*Éon*. Il a, depuis, produit quelques-unes des œuvres les plus ambitieuses de la science-fiction contemporaine. Greg Bear a de plus été dessinateur pour des magazines de science-fiction, libraire et conseiller technique pour quelques séries télévisées. Plusieurs grandes compagnies l'ont employé en tant que consultant, notamment Microsoft pour la première version de la Xbox.

Titre original :
DARWIN'S CHILDREN

A Del Rey® Book/Random House Ballantine Publishing,Group,
New York

© Greg Bear, 2003.
© Éditions Robert Laffont, 2003, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-253-11928-9 – 1ère publication LGF

À mon père,
Dale Franklin Bear

Première partie

SHEVA + 12

« L'Amérique est un pays cruel. On y trouve plein de gens prêts à vous écraser comme un insecte. Écoutez les talk-shows à la radio. Les poupées y sont plus nombreuses que les ventriloques. »

(…)

« Les pique-niques et les badges de scouts sont là pour dissimuler les dents de loup. »

(…)

« Ils veulent tuer nos enfants. Que le Seigneur nous assiste ! »

Messages anonymes, alt.newchild.fam

« Évoquant "des menaces aussi graves que pernicieuses à l'encontre de la Sécurité nationale", le Bureau de gestion des urgences a demandé cette semaine au ministère de la Justice de lui accorder le pouvoir de fermer les sites web de parents SHEVA, ainsi que les journaux et publications électroniques, coupables de propager des informations inexactes – le terme employé est "mensonges" – préjudiciables au Bureau et au gouvernement des États-Unis. Selon certains groupes de défense parentaux, telle est d'ores et déjà la norme en vigueur. Les fonctionnaires du ministère de la Justice ont transmis cette requête au cabinet du ministre en vue d'un nouvel examen sur le plan légal, à en croire des sources souhaitant conserver l'anonymat. »

« Selon certains experts judiciaires, même des sites d'information parfaitement légitimes seraient susceptibles d'être fermés sans préavis si cette requête était satisfaite, et il est fort probable que la décision finale du ministère sera gardée secrète. »

Seattle Times-PI (édition électronique).

« Dieu n'a rien à voir avec la naissance de ces enfants. Je me

fiche de ce que vous pensez du créationnisme et de l'évolution, désormais nous sommes seuls. »

OWEN WITHEY, *Création Science News*.

1.

Comté de Spotsylvania, Virginie

La maison baignait dans un matin sombre et paisible. Mitch Rafelson se trouvait sous le porche de derrière, une tasse de café à la main, un peu abruti par le manque de sommeil. Les étoiles transperçaient encore le ciel. Quelques insectes têtus bourdonnaient autour de la lanterne. Les ratons laveurs avaient pris la poubelle d'assaut, mais ils étaient repartis bredouilles plusieurs heures plus tôt, repoussés par la chaîne qui la protégeait.

Le monde semblait vide et tout neuf.

Mitch posa sa tasse dans l'évier de la cuisine et retourna dans la chambre. Kaye était toujours endormie. Il ajusta son nœud de cravate face au miroir placé au-dessus de la commode. Les cravates semblaient toujours déplacées sur sa personne. Il grimaça en remarquant son veston qui pendait sur ses larges épaules, son col de chemise qui bâillait, ses manchettes qui dépassaient.

La nuit avait vu se dérouler une vive querelle. Mitch, Kaye et leur fille Stella étaient restés debout jusqu'à deux heures du matin pour tenter de la résoudre. Stella se sentait isolée. Elle avait envie, elle avait *besoin* de la compagnie de ses semblables. Une demande des plus raisonnables, mais ses parents n'avaient pas le choix.

Ce n'était pas la première fois, ce ne serait sûrement pas la dernière. Kaye affrontait toujours ce genre de crise avec un calme étudié, qui contrastait vivement avec l'attitude évasive et navrée de Mitch. Il ne pouvait offrir au mieux que des excuses. Il n'avait pas de réponses à apporter aux questions de Stella, ni de réfutations à opposer à ses arguments. Kaye et lui savaient qu'elle finirait par rejoindre les siens, par trouver sa propre

route.

Excédée, Stella avait fini par se réfugier dans sa chambre, en claquant la porte derrière elle. Kaye s'était mise à pleurer. Mitch l'avait serrée dans ses bras et elle avait peu à peu plongé dans un sommeil agité, le laissant fixer le plafond enténébré, suivre la course des phares d'un camion passant sur la petite route, se demandant, comme à son habitude, si ce camion n'allait pas pénétrer dans leur allée, venir leur arracher leur fille, en échange d'une prime ou pire encore.

Il détestait l'allure qui était la sienne dans ce que Kaye appelait son costume de Monsieur Smith – allusion au film *Monsieur Smith au Sénat*. Il leva une main et la fit tourner, examinant sa paume, ses doigts robustes et longilignes, son alliance – Kaye et lui n'étaient cependant pas mariés au sens légal du terme. C'était une main de plouc.

Il détestait aller à Washington en voiture, être obligé de présenter son laissez-passer délivré par le Congrès afin de franchir les barrages. Rouler lentement devant tous ces camions remplis de soldats, déployés pour empêcher un parent désespéré de faire sauter sa ceinture explosive. On comptait déjà trois attentats suicides depuis le printemps.

Et maintenant, ceci : Riverside, Californie.

Mitch fit le tour du lit.

— Bonjour, mon amour, murmura-t-il.

Il resta immobile quelques instants à contempler sa femme, son épouse. Il parcourut du regard la manche de son pyjama, enregistrant tous les plis de la rayonne, tous les jeux soyeux de la lumière matutinale, s'arrêtant finalement sur ses mains fines, ses doigts recourbés, ses ongles rongés.

Il se pencha pour l'embrasser sur la joue et remonter la couverture sur son bras. Elle papillonna des yeux. Lui effleura la nuque du bout des doigts.

— B'ne chance, marmonna-t-elle.

— Je serai rentré à quatre heures.

— Je t'aime.

Dans un soupir, Kaye replongea au creux de son oreiller.

Étape suivante : la chambre de Stella. Jamais il ne quittait la maison sans en faire le tour, s'emplissant les yeux et la mémoire

d'images de sa femme, de sa fille, de son foyer, comme pour pouvoir revivre cet instant si jamais on lui prenait tout cela, si jamais c'était la dernière fois. Tu parles !

La chambre de Stella était un fatras ordonné d'occupations et de passions qui se substituaient aux amis qu'elle n'avait pas. Elle avait punaisé au-dessus de son lit la toute dernière photo de leur peu recommandable chat orange. Sa commode en cèdre dégorgeait de minuscules animaux en peluche, dont la pénombre rendait les yeux pleins de mystère. Les vieux livres de poche débordaient d'une petite caisse en bois de pin que Mitch et Stella avaient fabriquée l'hiver précédent. Stella adorait bricoler avec son père, mais Mitch avait remarqué qu'elle avait pris ses distances avec lui ces deux dernières années.

Stella était couchée sur le dos dans un lit trop petit pour elle depuis plus d'un an. Âgée de onze ans maintenant, elle était presque aussi grande que Kaye et d'une beauté élancée, avec un visage encore un peu rond, une peau cuivre pâle et or fauve à la lumière de sa lampe de chevet, des cheveux châtain foncé aux nuances rouges, dont la texture et même la longueur rappelaient ceux de Kaye.

Leur famille était devenue un triangle, sans rien perdre de sa force mais en accumulant les tensions chaque mois. Ni Mitch ni Kaye ne pouvaient donner à Stella ce dont elle avait vraiment besoin.

Et que pouvaient-ils se donner l'un à l'autre ?

Il leva les yeux et vit le soleil poindre à l'est à travers les fins voilages blancs de la fenêtre de Stella. La nuit dernière, les joues mouchetées de colère, Stella avait exigé de savoir quand ils la laisseraient sortir toute seule, sans maquillage, pour aller retrouver des jeunes de son âge. Des jeunes comme elle. Deux ans s'étaient écoulés depuis son dernier « rendez-vous ».

Kaye avait accompli des prouesses en matière d'éducation, mais, comme l'avait répété Stella la nuit dernière, de plus en plus colérique : « *Je ne suis pas comme vous !* » C'était la première fois qu'elle l'affirmait ainsi, sans ambages : « *Je ne suis pas humaine !* »

Mais elle l'était, bien entendu. Seuls les imbéciles pensaient le contraire. Les imbéciles, les monstres et leur fille.

Mitch embrassa Stella sur le front. Sa peau était brûlante. Elle ne se réveilla pas. Lorsqu'elle dormait, Stella avait l'odeur de ses rêves, et, en cet instant, elle avait une odeur de larmes, un parfum de sel et de tristesse.

— Faut que j'y aille ! murmura-t-il.

Des vagues d'éphélides dorées déferlèrent sur les joues de Stella. Mitch sourit.

Même endormie, sa fille pouvait lui dire au revoir.

2.

Centre d'étude des anciens virus, Institut de recherche médicale sur les maladies infectieuses de l'armée des États-Unis (USAMRIID)
Fort Detrick, Maryland

— Des gens sont morts, Christopher, dit Marian Freedman. Ça ne suffit pas à nous rendre prudents, et même un peu obsédés ?

Christopher Dicken marchait à ses côtés, légèrement penché du côté de sa jambe estropiée, les yeux fixés sur la porte en acier placée à l'extrémité du couloir de béton. Son badge de l'Institut national de la recherche sur le cancer dépassait encore de la poche de sa veste. Il serrait dans sa main un gros bouquet de roses et de lis. Depuis leur arrivée, les deux visiteurs avaient franchi quatre postes de contrôle sans cesser de débattre.

— Ça fait dix ans qu'on n'a pas diagnostiqué un seul cas de SHIVER, déclara-t-il. Et les enfants n'ont jamais contaminé personne. Si on veut les mettre à l'écart, c'est pour des raisons politiques et non biologiques.

Marian lui prit son laissez-passer pour le soumettre à un examen au scanner. La porte d'acier s'ouvrit sur une enfilade de tubes d'accès couleur de verre fumé suspendus ainsi qu'un labyrinthe pour hamsters au-dessus d'un immense bassin de

béton nu et gris. D'un geste de la main, elle l'invita à la précéder.

— Vous avez une connaissance intime de SHIVER.

— J'ai été rétabli au bout de deux semaines, répliqua Dicken.

— Cinq, et ça a failli vous tuer. Inutile de me servir votre petit numéro de courageux chasseur de virus.

Dicken s'avança prudemment sur la passerelle, privé de la perception du relief depuis qu'il n'avait plus qu'un seul œil, sans parler de l'épaisseur de son verre de lunettes.

— Cet homme battait sa femme, Marian. Et elle souffrait de sa grossesse. Le stress ajouté à la douleur.

— D'accord, fit Marian. Mais ce n'était pas le cas de Mrs. Rhine, pas vrai ?

— Le problème n'était pas le même, reconnut Dicken.

Freedman eut un sourire quasiment sans humour. Quoique capable à l'occasion d'un esprit des plus féroces, elle ne semblait pas comprendre le concept d'humour. Le cercle étroit de sa vie se limitait au devoir, au travail, à la découverte et à la dignité. Fervente féministe, Marian Freedman ne s'était jamais mariée, et c'était l'un des scientifiques les plus brillants et les plus déterminés que Dicken ait jamais connus.

Ils s'engagèrent ensemble sur la passerelle d'aluminium en direction du nord. Freedman calqua son allure sur celle de Dicken. De gigantesques cylindres d'acier les attendaient à l'extrémité des tubes d'accès, les puits d'ascenseur conduisant aux salles situées en dessous de la dalle de béton uniforme. Ces cylindres étaient coiffés de grands « chapeaux » carrés, des fours à gaz haute température conçus pour stériliser l'air qui viendrait à s'échapper des installations souterraines.

— Bienvenue dans le palais d'Augustine. Comment va Mark, au fait ?

— La dernière fois que je l'ai vu, il ne m'a pas semblé très heureux, répondit Dicken.

— Cela n'a rien de surprenant. Mais peut-être que je devrais me montrer plus charitable. C'est grâce à Mark que j'ai abandonné l'étude des chimpanzés en faveur de l'étude de Mrs. Rhine.

Douze ans plus tôt, à l'époque où le Centre de contrôle et de prévention des maladies avait créé la Brigade de recherche sur

la grippe d'Hérode, Freedman dirigeait un laboratoire de primatologie à Baltimore. Mark Augustine, alors directeur du CDC[1] et patron de Dicken, espérait grappiller des fonds supplémentaires du Congrès durant une période de vaches maigres. La grippe d'Hérode, que l'on rendait responsable de plusieurs milliers de fausses couches à l'issue monstrueuse, lui était apparue comme un excellent argument en sa faveur.

On avait eu vite fait de démontrer que la grippe d'Hérode était due au transfert de l'un des milliers d'HERV[2] contenus dans l'ADN humain. L'antique virus nouvellement libéré, muté et infectieux avait alors été rebaptisé SHEVA, pour *Scattered Human Endogenous Viral Activation*[3].

En ce temps-là, les virus étaient considérés comme des agents pathogènes égoïstes et rien de plus.

— Elle est impatiente de vous voir, déclara Freedman. Combien de temps depuis votre dernière visite ?

— Six mois, répondit Dicken.

— Mon pèlerin préféré, venu présenter ses respects à notre Lourdes virale. Enfin, c'est bel et bien un miracle ambulant. C'est même un peu une sainte, la pauvre femme.

Freedman et Dicken franchirent des jonctions avec des tubes secondaires orientés vers le sud-ouest, le nord-est et le nord-ouest, et conduisant à d'autres ascenseurs. Dehors, c'était un matin d'été et la chaleur montait vite. Le soleil flottait juste au-dessus de l'horizon telle une balle verdâtre à l'éclat ténu. Des vagues d'air frais les enveloppaient en gémissant doucement.

Ils arrivèrent à l'extrémité du tube principal. À droite de l'ascenseur était fixée une plaque en Formica sur laquelle il était gravé : MRS. CARLA RHINE. Freedman pressa l'unique bouton blanc. Dicken sentit ses oreilles se déboucher lorsque la porte se referma derrière eux.

SHEVA s'était révélé être bien plus qu'une maladie. Émis par les hommes vivant maritalement et par eux seuls, le rétrovirus activé faisait office de messager génétique et transportait une

---

[1] *Center for Disease Control and Prevention* : Centre de contrôle et de prévention des maladies. *(N.d.T.)*

[2] Voir le glossaire en fin de volume. *(N.d.T.)*

[3] Activation d'un virus endogène humain dispersé. *(N.d.T.)*

série d'instructions complexes pour un nouveau type de naissance. SHEVA infectait les œufs récemment fertilisés – dans un sens, il les détournait. Les fausses couches de type Hérode n'étaient que des embryons du premier stade, baptisés « filles intermédiaires », de simples ovaires spécialisés ayant pour fonction de produire un nouvel ensemble de zygotes ayant subi une mutation des plus précises.

Sans qu'un nouvel acte sexuel soit nécessaire, les zygotes du second stade se fertilisaient et se recouvraient d'une mince membrane protectrice. Ils survivaient à l'avortement du premier embryon et entamaient une nouvelle grossesse.

Certains avaient vu dans ce processus une immaculée conception.

La plupart des embryons du second stade étaient arrivés à terme. À l'échelle globale, en deux vagues distinctes séparées par quatre années, trois millions d'enfants dits nouveaux avaient vu le jour. Plus de deux millions et demi d'entre eux avaient survécu. Leur nature exacte était encore sujette à controverse – avait-on affaire à une mutation néfaste, à une sous-espèce ou à une espèce totalement nouvelle ?

Une large majorité se contentait de parler d'enfants du virus.

— Carla continue d'être productive, dit Freedman comme l'ascenseur arrivait au dernier sous-sol. Sept cents virus émis au cours des quatre derniers mois. Dont environ un tiers d'infectieux, de l'ARN à brin unique orienté dans le sens négatif, potentiellement très dangereux. Cinquante-deux d'entre eux tuent les cochons en quelques heures. Quatre-vingt-onze sont très certainement létaux pour les humains. Dix autres sont probablement capables de tuer les hommes comme les porcs.

Freedman jeta un coup d'œil derrière elle pour jauger la réaction de Dicken.

— Je sais, dit sobrement celui-ci.

Il se frictionna la hanche. Sa jambe le faisait souffrir chaque fois qu'il passait plus d'un quart d'heure en position debout. La même explosion survenue à la Maison-Blanche qui, douze ans plus tôt, l'avait privé de son œil l'avait laissé en partie handicapé. Trois opérations successives lui avaient permis de se passer de béquilles, mais la douleur était toujours là.

— Vous êtes toujours dans la boucle, même à l'Institut ? s'enquit Freedman.

— Je m'y efforce.

— Grâce à Dieu, il n'y en a que quatre comme elle.

— Nous sommes responsables de son sort.

Dicken marqua une pause pour se masser la cheville.

— Peut-être, mais Mère Nature est quand même une fieffée salope, déclara Freedman en le regardant, les poings sur les hanches.

Une fois au bout du corridor de béton, ils franchirent un petit sas pour gagner le niveau principal. Ils se trouvaient à présent à quinze mètres au-dessous du sol. Une garde vêtue d'un impeccable uniforme vert examina leurs autorisations et leurs laissez-passer, les comparant avec les annotations du registre placé dans sa guérite.

— Veuillez vous identifier, leur dit-elle.

Tous deux se placèrent face à un scanner oculaire saillant du comptoir et, en même temps, pressèrent leurs pouces sur des plaques sensibles. Une aide-soignante en blouse vert pâle les escorta vers la zone de désinfection.

Mrs. Rhine demeurait dans l'une des quatre résidences souterraines occupées sur un total de dix. Ces résidences constituaient le cœur du centre de recherche considéré comme le plus sûr et le mieux protégé de la planète. Au plus fort de leur intimité, Mrs. Rhine et ses visiteurs resteraient séparés par une cloison en acrylique de dix centimètres d'épaisseur, mais Dicken et Freedman allaient subir un nettoyage corporel en règle avant et après leur entretien. Préalablement à leur entrée dans la zone de visite doublée d'un labo, baptisée station interne, ils enfileraient des sous-vêtements à capuche imprégnés d'antiviraux à dispersion lente, ainsi que des tenues isolantes en plastique, et se brancheraient sur des câbles ombilicaux pressurisés.

Mrs. Rhine et les autres résidentes du centre ne voyaient en guise d'êtres humains que des espèces de bibendums.

Avant de repartir, les visiteurs devaient se placer sous une douche et asperger leur tenue isolante de désinfectants, puis se déshabiller et prendre une nouvelle douche, en veillant bien à

désinfecter le moindre de leurs orifices. Les tenues isolantes étaient ensuite nettoyées, les sous-vêtements incinérés.

Les quatre femmes internées au centre de recherche mangeaient bien et faisaient régulièrement de l'exercice. Leurs résidences – de la taille d'un appartement de deux pièces – étaient entretenues par des domestiques automatisés. Elles avaient toutes des hobbies – Mrs. Rhine ne jurait que par les siens – et disposaient d'une vaste sélection de livres, de magazines, de films et d'émissions télé.

Comme on pouvait s'y attendre, elles devenaient de plus en plus excentriques.

— Des tumeurs ? demanda Dicken à Freedman.

— C'est une question officielle ? rétorqua celle-ci.

— Personnelle.

— Non. Mais ce n'est qu'une question de temps.

Dicken accepta de confier ses fleurs à l'aide-soignante.

— Ne les faites pas bouillir.

— Je m'en occuperai personnellement, lui promit la femme en souriant. Elle les aura dans sa chambre avant votre départ.

Elle leur donna deux sacs en papier blanc scellés contenant leurs sous-vêtements et leur indiqua la direction des douches et des armoires où les attendaient les tenues isolantes, dont le vert criard évoquait la couleur des cornichons.

Même à Fort Detrick, Christopher Dicken était une légende. Il avait traqué Mrs. Rhine jusque dans un motel de Bend, Oregon, où elle avait fui après la mort de son mari et de sa fille. Après l'avoir convaincue d'ouvrir la porte de sa minuscule chambre, il avait passé vingt minutes en sa compagnie, sans la moindre protection, pendant que les véhicules du Bureau de gestion des urgences se rassemblaient dans le parking.

Il avait agi ainsi bien que, l'année précédente, il eût déjà contracté SHIVER au Mexique à cause d'une femme. Cette dernière, une quadragénaire grassouillette et enceinte de sept mois, avait été violemment battue par son mari. Ce crétin aux allures de fouine et au passé judiciaire chargé l'avait séquestrée pendant trois mois dans leur appartement sordide, lui refusant toute assistance médicale. Son bébé était mort-né.

Quelque chose dans l'organisme de cette femme avait

produit ce que Dicken interprétait comme une réaction de défense virale, accentuée par SHEVA, et son mari en avait souffert les conséquences. Au plus noir de ses nuits blanches, quand il luttait contre la souffrance et les tics fantômes dans sa jambe, lucide et parfaitement réveillé, Dicken songeait souvent que la mort de ce mari violent n'était que justice, alors que sa propre infection et la maladie qui avait suivi ne résultaient que d'un accident – les risques du métier.

Le cas de Mrs. Rhine était tout à fait différent. À l'origine de son problème, il y avait une juxtaposition des forces de la nature et de l'intervention humaine que personne n'aurait pu prédire.

Durant la fin des années 90, souffrant d'une affection rénale en phase terminale, elle avait bénéficié d'une expérience de xénotransplantation – on lui avait greffé un rein de porc. La greffe avait pris. Trois ans plus tard, le mari de Mrs. Rhine lui avait transmis SHEVA. Cela avait stimulé une abondante production de PERV – c'est-à-dire de rétrovirus endogène porcin – dans les cellules transplantées. Avant que son état ait été diagnostiqué, entraînant sa mise en isolation à Fort Detrick, ses rétrovirus humains et porcins avaient mélangé leurs gènes – recombinés – avec un herpès et avaient commencé à s'exprimer, faisant preuve d'une créativité diabolique évoquant l'image d'une boîte de Pandore contenant aussi bien d'antiques maladies dormantes que des affections nouvelles.

D'antiques boîtes à outils virales, pour reprendre la formulation quasiment presciente de Mark Augustine.

Le mari et la fille nouveau-née de Mrs. Rhine, ainsi que sept de leurs amis et parents, avaient été infectés par ces premiers virus recombinés. Tous étaient morts en quelques heures.

Sur un total de quarante et une personnes ayant subi une greffe de tissus porcins dans un hôpital américain, puis ayant été exposées à SHEVA, les résidentes du centre étaient les seules survivantes. Par une perversion de la nature, elles s'étaient immunisées elles-mêmes contre les virus qu'elles produisaient. Isolées comme elles l'étaient, les quatre femmes n'attrapaient jamais ni rhume ni grippe. Cela faisait d'elles d'extraordinaires sujets de recherche – aussi mortels que précieux.

Mrs. Rhine représentait le rêve d'un chasseur de virus et, chaque fois que Dicken rêvait d'elle, il se réveillait en proie à des sueurs froides.

Il ne l'avait jamais confié à personne, mais la façon dont il avait abordé Mrs. Rhine ce jour-là, dans le motel, devait moins à son courage qu'à une profonde indifférence. À cette époque, cela lui était complètement égal de mourir. Son univers tout entier venait de basculer et toutes ses connaissances, toutes ses certitudes, étaient fortement remises en question.

Si Mrs. Rhine était importante à ses yeux, c'était parce que tous deux avaient vécu l'enfer.

— En tenue ! lança Freedman.

Ils gagnèrent des cabines séparées pour ôter leurs habits et les ranger dans des penderies. De petits écrans vidéo placés près des innombrables pommeaux de douche leur rappelèrent où et comment se frictionner.

Freedman aida Dicken, handicapé par sa jambe raide, à enfiler son sous-vêtement. Ensemble, ils mirent d'épais gants en plastique puis glissèrent leurs mains dans les moufles de la combinaison vert cornichon. Ils avaient désormais autant de dextérité que des otaries. Une tenue dépourvue de doigts était plus solide, plus sûre et moins coûteuse, et personne ne s'attendait à ce que les visiteurs de la station interne se livrent à des manipulations délicates. Grâce à des petits crochets en plastique placés sur leurs gants, chacun d'eux réussit à tirer la fermeture à glissière de l'autre, puis à débarrasser une bande adhésive poisseuse de son cache protecteur. Un outil conçu à cet effet permettait ensuite de replier la bande sur la fermeture à glissière.

Ces manœuvres leur prirent vingt minutes.

Ils franchirent une deuxième série de douches, puis un autre sas. Confiné dans sa capuche où l'air était presque absent, Dicken sentit la sueur perler sur son visage et couler sous ses aisselles. Après le deuxième sas, chacun brancha le cordon ombilical de l'autre – ces câbles de plastique, qui leur étaient devenus familiers, étaient suspendus à des crochets courant le long d'un rail fixé au plafond.

Leurs tenues s'emplirent d'air pressurisé. Il se sentit revivre

dans cette atmosphère sèche.

À l'issue de sa précédente visite, Dicken s'était mis à saigner du nez en émergeant de sa tenue. Freedman lui avait épargné plusieurs semaines de quarantaine en s'occupant elle-même de le diagnostiquer et d'étancher sa plaie.

— Vous êtes bons pour la station interne, leur annonça l'aide-soignante dans un haut-parleur.

La dernière écoutille s'ouvrit dans un murmure soyeux. Dicken passa devant Freedman pour pénétrer dans la station interne. Parfaitement synchronisés, ils tournèrent à droite et attendirent que les lames en acier du store vénitien dégagent la fenêtre.

Les quelques manifestations de SHIVER étaient à l'origine d'une bonne centaine de programmes de formation accélérée sur les armes biologiques. Si les femmes ayant subi des sévices sexuels ou une xénogreffe pouvaient concevoir et exprimer sans assistance plusieurs milliers de maladies mortelles, de quoi était capable toute une génération d'enfants du virus ?

Dicken serra les dents, se demandant à quel point Carla Rhine avait pu changer en six mois.

C'est même un peu une sainte, la pauvre femme.

3.

Bureau de reconnaissance spéciale
Leesburg, Virginie

S'aidant d'une canne, Mark Augustine avançait dans un long tunnel souterrain sur les talons d'une femme rousse plutôt musclée et proche de la quarantaine. Le tunnel était bordé des deux côtés par de gros tuyaux convoyant de la vapeur et l'atmosphère y était chaude. Le long du plafond en béton couraient des berceaux métalliques éloignant des conduites de vapeur fils électriques et fibres optiques.

La femme portait un tailleur vert foncé, une écharpe rouge et des chaussures de course ternies par l'usage. Les souliers Oxford d'Augustine râpaient le sol tandis qu'il traînait plusieurs pas derrière elle, le visage en sueur. La femme ne faisait montre d'aucun égard pour son handicap.

— Qu'est-ce que je fais ici, Rachel ? s'enquit-il. Je suis fatigué. J'ai fait un long voyage. J'ai du travail.

— Il y a du nouveau, Mark. Je suis sûre que ça va vous plaire. (Elle jeta un regard par-dessus son épaule.) Nous avons fini par retrouver une brebis égarée.

— Qui ça ?

— Kaye Lang, répondit Browning.

Augustine grimaça. Parfois, il se voyait comme un vieux tigre édenté au sein d'une administration peuplée de vipères. Le principal danger qui le menaçait, c'était d'être réduit au statut d'homme de paille, ou, pis encore, de clown sur le point de passer à la trappe. Seule tactique de survie restant à sa portée : feindre d'être dépassé par les bureaucrates jeunes et vicieux attirés en masse à Washington par l'imminence d'une tyrannie.

Sa canne lui était fort utile. L'année précédente, il s'était cassé la jambe en tombant dans sa douche. Si on le prenait pour un type faible et stupide, ça lui donnait un avantage.

Rachel Browning illustrait à merveille la déshumanisation qui avait gagné la capitale américaine. Spécialiste de la gestion des données en matière de police judiciaire, mariée à un cadre des télécoms du Connecticut qu'elle ne voyait que rarement, Browning avait débuté sept ans plus tôt comme assistante d'Augustine à l'EMAC[4], puis elle avait été recrutée par la NSA[5] pour surveiller les entreprises étrangères et s'était finalement retrouvée à la tête du service Renseignement et Action du Bureau de gestion des urgences. C'était elle qui avait créé le SRO[6], dont la tâche était de traquer les dissidents et les agents de la subversion, ainsi que de s'infiltrer dans les groupes de parents extrémistes. Le Bureau de reconnaissance spéciale

---

[4] *Emergency Action* : Bureau de gestion des urgences. *(N.d.T.)*

[5] *National Security Agency* : Agence de sécurité nationale. *(N.d.T.)*

[6] *Special Reconnaissance Office* : Bureau de reconnaissance spéciale. *(N.d.T.)*

partageait ses satellites et autres équipements de surveillance avec son équivalent national.

Jadis, dans une autre vie, Browning lui avait été des plus utiles.

— Kaye Lang Rafelson n'est pas un gibier qu'on lève comme ça, déclara Augustine. Sa fille est bien plus qu'un nom gravé sur notre liste de recherche. Nous devons faire preuve de prudence.

Browning leva les yeux au ciel.

— À ma connaissance, aucune directive ne nous recommande de l'épargner. En ce qui me concerne, elle n'a rien d'une vache sacrée. Ça fait sept ans qu'elle n'est pas passée à la télé.

— Si jamais vous avez envie de vous former à la science politique, voire aux simples relations publiques, je connais un excellent programme de niveau propédeutique au City College, dit Augustine.

Browning le gratifia une nouvelle fois de son sourire breveté à l'épreuve des balles, et très certainement des tigres édentés.

Ils arrivèrent ensemble devant l'ascenseur. La porte de la cabine s'ouvrit. Un marine équipé d'un pistolet 9 mm les toisa de ses yeux gris acier.

Deux minutes plus tard, ils se retrouvaient dans un petit cabinet privé. Derrière le bureau placé en son centre se dressaient quatre pupitres surmontés d'écrans à plasma, évoquant un paravent japonais. Les murs nus étaient recouverts de panneaux de mousse insonorisante de couleur beige.

Augustine détestait les espaces clos. Il en était venu à détester tout ce qu'il avait accompli durant les onze dernières années. Sa vie tout entière était un espace clos.

Browning s'assit sur l'unique siège et s'activa sur le clavier et la boule. Ses doigts dansaient sur les touches, sa paume caressait la boule, et elle fixa le moniteur en sifflant entre ses dents.

— Ils habitent cent cinquante kilomètres au sud d'ici, murmura-t-elle, concentrée sur sa tâche.

— Je sais, dit Augustine. Dans le comté de Spotsylvania.

Elle leva les yeux, surprise, puis inclina la tête sur le côté.

— Depuis combien de temps êtes-vous au courant ?

— Un an et demi, répondit Augustine.

— Pourquoi ne pas les avoir arrêtés ? Cœur d'artichaut ou cervelle ramollie ?

Augustine se contenta d'un battement de cils qui ne révélait ni son opinion ni son sentiment. Il sentit ses mâchoires se contracter. Dans pas longtemps, ses maxillaires allaient le faire souffrir, séquelle de l'explosion survenue au sous-sol de la Maison-Blanche, celle qui avait tué le Président, failli tuer Augustine et éborgné Christopher Dicken.

— Je ne vois rien, dit-il.

— Le réseau est en train de s'assembler, répondit Browning. Ça prend quelques minutes. Petit-Oiseau dialogue avec Œil-Profond.

— Des jouets fantastiques, commenta-t-il.

— C'est vous qui les avez imaginés.

— Je reviens tout juste de Riverside, Rachel.

— Oh ! C'était comment ?

— Plus horrible que tout ce que vous pouvez imaginer.

— Je n'en doute pas.

Browning pécha un Kleenex dans son petit sac à main noir et se moucha délicatement, une narine à la fois.

— Vous parlez comme quelqu'un qui souhaite être relevé de son commandement, ajouta-t-elle.

— Si cela vient à se produire, vous serez la première informée, répliqua Augustine.

Rachel fit un geste en direction du moniteur, claqua des doigts et, comme par magie, une image se forma.

— Œil-Profond, dit-elle.

Ils avaient devant eux un paysage de la campagne virginienne, parsemé de gros arbres verts et parcouru par une route à deux voies sinueuse. La lentille d'Œil-Profond zooma sur le toit d'une maison, une allée où était garé un pick-up, une vaste arrière-cour entourée de grands chênes.

— Et voici… Petit-Oiseau !

La voix de Browning s'était faite chaude, presque érotique.

L'image se cala sur un minuscule drone qui volait autour de la maison comme une libellule. Il se mit à flotter devant une petite fenêtre, puis, une fois compensée la luminosité matinale,

révéla la tête et les épaules d'une jeune fille qui se frottait le visage avec un gant de toilette.

— Vous la reconnaissez ? demanda Browning.

— Notre dernière photo date de quatre ans.

— Négligence inexcusable de votre part.

— Vous avez raison, admit Augustine.

L'adolescente sortit de la salle de bains, disparaissant à la vue. Petit-Oiseau s'éleva à une altitude de quinze mètres et attendit les instructions de son pilote invisible, probablement posté dans une camionnette de surveillance garée à quelques kilomètres de la maison.

— Je pense qu'il s'agit de Stella Nova Rafelson, murmura Browning en se tapotant la lèvre inférieure avec un long ongle rouge.

— Félicitations, lança Augustine. Vous faites désormais partie des voyeurs.

— Je préfère le terme de « paparazzi ».

L'écran afficha soudain une silhouette féminine qui émergeait sous le porche de la maison pour descendre dans l'allée gravillonnée. Elle tenait dans sa main un petit objet carré.

— C'est bien elle, dit Browning. Plutôt grande pour son âge, non ?

Stella se dirigeait d'un pas décidé vers le portail découpé dans la clôture barbelée. Petit-Oiseau descendit pour la filmer de trois quarts face. La définition était remarquable. La jeune fille fit halte près du portail, entrouvrit celui-ci, puis jeta un coup d'œil derrière elle en fronçant les sourcils, et son visage se para de taches.

Des taches sombres, se dit Augustine. *Elle est inquiète.*

— Qu'est-ce qu'elle fabrique ? interrogea Browning. On dirait qu'elle se prépare à partir. Et pas pour l'école, je le parierais.

Augustine vit la jeune fille s'engager sur le sentier en terre battue qui bordait la vieille route goudronnée, comme si elle partait se promener dans la campagne.

— Les choses se précipitent, dit Browning. Nous n'avons personne sur site. Comme je ne voulais pas laisser passer l'occasion, j'ai fait appel à un agent indépendant.

— À un chasseur de primes, vous voulez dire. Ce n'est pas

très sage.

Browning n'eut aucune réaction.

— Je ne veux pas de ça, Rachel, reprit Augustine. Le moment est mal choisi pour ce genre de publicité, et pour ce genre de tactique aussi.

— La décision ne vous appartient pas, Mark. On m'a donné l'ordre de l'appréhender, ainsi que ses parents.

— Qui donc ?

Augustine savait que son autorité s'était effritée ces derniers temps, peut-être de façon irrévocable depuis Riverside. Mais il n'avait pas imaginé que Riverside puisse déclencher des représailles de ce type.

— Il s'agit d'une sorte de test, dit Browning.

Le secrétaire du HHS[7] jouissait sur l'EMAC d'une autorité égale à celle du Président. Certains éléments au sein du Bureau de gestion des urgences souhaitaient l'en déposséder afin de consolider leur puissance. Augustine avait tenté une manœuvre similaire, bien des années plus tôt, alors qu'il occupait un autre poste.

Browning prit le contrôle de Petit-Oiseau via la camionnette de surveillance et l'envoya au-dessus de la route, restant à une distance respectable de Stella Nova Rafelson.

— Kaye Lang aurait dû conserver son nom de jeune fille quand ils se sont mariés, vous ne pensez pas ?

— Ils ne se sont jamais mariés, répondit Augustine.

— Tiens, tiens. Une petite bâtarde.

— Allez vous faire foutre, Rachel.

Browning leva les yeux. Son visage se durcit.

— Non, allez *vous* faire foutre, Mark, pour m'obliger à faire votre boulot.

4.

[7] *Health and Human Services* : Service sanitaire et humanitaire. *(N.d.T.)*

Maryland

Debout dans sa salle de séjour, Mrs. Rhine scrutait l'espace à travers l'épaisse cloison en acrylique comme en quête des fantômes d'une autre vie. C'était une femme proche de la quarantaine, de taille moyenne, avec des bras et des jambes potelés et un torse mince, un menton pointu et décidé. Elle était vêtue d'une jupe jaune vif, d'un chemisier blanc et d'un gilet en patchwork qu'elle s'était confectionné elle-même. Ce qu'ils distinguaient de son visage sous la gaze était rouge et bouffi, et elle avait l'œil gauche complètement fermé.

Ses bras et ses jambes disparaissaient sous les bandes Velpeau. Le corps de Mrs. Rhine s'efforçait de traquer et d'éliminer des trillions de nouveaux virus capables de lui faire croire qu'ils étaient partie intégrante de son *moi,* de son propre génome ; mais ce n'étaient pas ces virus qui la rendaient malade. La principale cause de son tourment n'était autre que sa propre réponse immunitaire.

Quelqu'un – Dicken ne se rappelait plus qui – avait un jour comparé un corps en proie aux maladies auto-immunes à la Chambre des représentants aux mains des seuls Républicains. Les quelques années qu'il avait passées à Washington n'avaient fait que renforcer la pertinence de cette comparaison.

— Christopher ? appela Mrs. Rhine d'une voix rauque.

L'éclairage de la station interne s'activa dans un déclic.

— C'est moi, répondit Dicken d'une voix que sa capuche rendait sibilante.

Mrs. Rhine fit un pas de côté et le gratifia d'une révérence, faisant frémir le tissu de sa jupe. Dicken vit qu'elle avait placé ses fleurs dans un grand vase bleu, le même que la dernière fois.

— Elles sont splendides, déclara-t-elle. Des roses blanches. Mes préférées. Elles ont gardé un peu de leur parfum. Comment allez-vous ?

— Bien. Et vous ?

— Ma vie n'est que démangeaisons, Christopher. Je suis en train de lire *Jane Eyre*. Le jour où on tournera le film, ici, sous terre, je crois que je jouerai le rôle de la première épouse de Mr.

Rochester.

Elle se fendit d'un sourire éblouissant en dépit de ses bandages et de ses chairs tuméfiées.

— Ou bien est-ce que c'est trop évident, comme distribution ?

— Vous êtes plutôt le genre de femme effacée mais adorable qui sauve des ténèbres le héros mal dégrossi et à moitié fou… Bref, vous êtes Jane Eyre.

Elle attrapa une chaise pliante et y prit place. La salle de séjour était d'aspect normal, avec un décor relativement normal – canapés, fauteuils, tableaux accrochés aux murs, mais pas de moquette. Mrs. Rhine avait le droit de confectionner elle-même ses tapis et ses descentes de lit. Elle travaillait sur un métier à tisser installé dans une autre pièce, loin des fenêtres. On racontait qu'elle était l'auteur d'une splendide tapisserie dépeignant son époux et sa fille nouveau-née en personnages de conte de fées, mais elle ne l'avait jamais montrée à quiconque.

— Combien de temps pouvez-vous rester ? demanda-t-elle.

— Aussi longtemps que vous pourrez me supporter, répondit Dicken.

— Environ une heure, déclara Marian Freedman.

— On m'a donné de l'excellent thé, dit Mrs. Rhine, d'une voix qui perdit un peu de force comme elle baissait les yeux. On dirait qu'il fait du bien à ma peau. Malheureusement, je ne peux pas vous en offrir là où vous êtes.

— Avez-vous reçu mon colis de DVD ? s'enquit Dicken.

— Oui. J'ai adoré *Soudain l'été dernier,* dit Mrs. Rhine en s'animant de nouveau. Katharine Hepburn est tellement bonne dans les rôles de folle.

Freedman décocha un regard mauvais à son compagnon.

— S'agirait-il d'une sélection de films orientée ?

— Chut, Marian ! fit Mrs. Rhine. Je vais très bien.

— Je le sais, Carla. Vous êtes plus saine d'esprit que moi.

— Je n'en doute pas un seul instant, rétorqua Mrs. Rhine. D'un autre côté, je n'ai pas à me faire de souci pour *moi,* pas vrai ? Sérieusement, Marian a été parfaite. Je regrette de ne pas l'avoir connue plus tôt. Si seulement elle me laissait m'occuper de ses cheveux.

Freedman arqua un sourcil et se pencha vers la fenêtre afin que Mrs. Rhine distingue parfaitement son expression.

— Ha, ha ! fit-elle.

— Je suis relativement bien traitée, et je passe haut la main tous mes profils psychologiques.

Mrs. Rhine cessa en partie d'arborer l'air malicieux et harassé qui accompagnait toujours ce genre de conversation.

— Mais assez parlé de moi. Comment vont les *enfants,* Christopher ?

Dicken décela dans sa voix le plus ténu des tremblements.

— Ils vont bien, répondit-il.

La voix de Mrs. Rhine se fit franchement chevrotante.

— Les enfants qui seraient allés à l'école avec ma fille si elle avait survécu. Est-ce qu'on les enferme toujours dans des camps ?

— Pour la plupart. D'autres se cachent dans la nature.

— Qu'est devenue Kaye Lang ? s'enquit Mrs. Rhine. Elles m'intéressent beaucoup, sa fille et elle. J'ai lu des articles qui leur étaient consacrés. J'ai vu Kaye Lang dans l'émission de Katie Janeway. Est-ce qu'elle continue d'élever sa fille sans l'aide du gouvernement ?

— Oui, pour ce que j'en sais, répondit Dicken. J'ai perdu le contact avec elle. Elle est plus ou moins entrée dans la clandestinité.

— Vous étiez bons amis, ai-je lu.

— C'est exact.

— Il ne faut pas perdre le contact avec ses amis, dit Mrs. Rhine.

— Je suis d'accord, déclara Dicken.

Freedman les écoutait patiemment. Elle comprenait Mrs. Rhine, et pas seulement en tant que clinicienne, et elle comprenait aussi les deux pôles féminins de la vie affairée mais solitaire de Christopher Dicken : Mrs. Rhine et Kaye Lang, qui, la première, avait décelé et prédit l'émergence de SHEVA. Toutes deux l'avaient profondément touché.

— Des nouvelles sur ce qu'ils trafiquent dans mon corps, tous ces virus ?

— Nous avons beaucoup à apprendre, dit Dicken.

— Vous dites que certains virus sont porteurs de messages. Est-ce qu'ils murmurent quelque chose dans mon corps ? Mes virus de cochon… est-ce qu'ils sont porteurs de messages porcins ?

— Je l'ignore, Carla.

Mrs. Rhine rassembla les pans de sa jupe pour se laisser choir dans son fauteuil rembourré, puis se passa une main dans les cheveux.

— *S'il vous plaît,* Christopher. J'ai tué ma famille. Tout ce que je veux, c'est comprendre ce qui s'est passé. Dites-moi tout, même les détails insignifiants, vos hypothèses, vos rêves… tout.

Freedman opina du chef.

— Nous ne lui cachons rien, que les nouvelles soient bonnes ou mauvaises, dit-elle. C'est le moins que nous puissions faire.

D'une voix encore hésitante, Dicken entreprit d'exposer les connaissances acquises depuis sa précédente visite. Au bout d'une décennie, les outils scientifiques étaient plus performants, les progrès étaient incontestables. Il passa sous silence l'aspect « armements » de la chose, se concentrant sur les nouveaux enfants.

Les nouveaux enfants étaient remarquables et, à leur façon, remarquablement beaux. Ce qui les rendait d'autant plus problématiques aux yeux de ceux qu'ils étaient conçus pour remplacer.

5·

Comté de Spotsylvania, Virginie

— On m'a dit que tu sentais aussi bien qu'un chien, déclara l'homme à la veste en jean.

Il s'adressait à une jeune fille aux joues mouchetées de taches. D'un geste plein de révérence, il posa un pack de Miller sur le comptoir en formica, puis y plaqua un billet de vingt

dollars.

— Un paquet de Luckies, dit-il à la vendeuse de la supérette.

— Elle ne sent pas aussi *bien* qu'un chien, dit le second homme avec un sourire méchant. Elle sent aussi mauvais.

— Arrêtez ça, tous les deux ! avertit la vendeuse en glissant le billet dans la caisse tout en attrapant les cigarettes.

Elle était maigre à faire peur, avec une peau blafarde et des cheveux d'un blond maladif. Un nimbe de tabac flottait autour de son uniforme maculé de café.

— On bavarde, c'est tout, dit le premier homme.

Ses cheveux étaient réunis en queue-de-cheval et maintenus en place par un élastique rouge. Son compagnon, un peu plus jeune que lui, se tenait voûté en permanence, et ses longs cheveux châtains étaient fourrés sous une casquette de base-ball.

— Je ne veux pas d'ennuis ! lança la vendeuse d'une voix rocailleuse. Ne fais pas attention à lui, ma chérie, il plaisante, c'est tout.

Stella empocha sa monnaie et attrapa sa bouteille de Gatorade. Elle portait un short, un tee-shirt bleu et des tennis, et elle n'était pas maquillée. En silence, elle renifla discrètement les deux hommes, faisant plisser ses narines. Vingt-cinq ans environ, un début de bedaine, le visage rougeaud et les mains calleuses. Leurs jeans étaient tachés de peinture fraîche, vieille d'à peine quelques heures, et ils avaient une odeur âcre de gibier, évoquant des chiots malheureux.

Ils ne gagnaient pas beaucoup de fric, ils n'étaient pas très malins. Plus désespérés que la majorité, prompts à se montrer soupçonneux, colériques.

— Elle a pas l'air *contagieuse,* dit le second.

— Je parle sérieusement, les gars, ce n'est qu'une petite fille, insista la vendeuse, dont le visage se marbrait de plaques rouges.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Stella au plus âgé.

— J'ai pas envie que tu le saches, rétorqua ce dernier, lançant un sourire entendu à son compagnon.

— Laissez-la tranquille ! insista la vendeuse d'un air harassé.

Rentre chez toi, ma chérie.

Le plus jeune des deux hommes attrapa le pack de bières et se dirigea vers la porte.

— Allons-y, Dave.

Dave se mettait en condition.

— Elle n'a rien à faire ici, bordel, dit-il en grimaçant. Pourquoi on serait obligés de la supporter ?

— Arrêtez de jurer comme ça ! s'emporta la vendeuse. Il y a des enfants ici.

Stella déploya son mètre soixante-quinze et tendit sa main aux doigts longilignes.

— Enchantée de faire votre connaissance, David. Je m'appelle Stella.

Dave fixa sa main d'un air dégoûté.

— Je ne te toucherais pas pour dix millions de dollars. Pourquoi tu n'es pas enfermée dans un *camp ?*

— *Dave !* lança son compagnon.

Stella sentit monter d'elle l'odeur de fièvre. Elle avait des bourdonnements dans les oreilles. Il faisait frais à l'intérieur de la supérette, il faisait chaud au-dehors, chaud et humide. Elle avait marché une demi-heure en plein soleil avant de tomber sur la station Texaco, dont elle avait poussé les portes dans l'intention de s'acheter à boire. Elle ne portait pas de maquillage. On percevait sans problème ce que faisaient les taches qui constellaient ses joues. Qu'il en soit ainsi. Elle resta plantée près du comptoir. Pas question de céder devant Dave, et la vendeuse ne faisait que l'énerver en voulant la défendre.

Dave ramassa ses Luckies. Si Stella aimait bien l'odeur du tabac avant qu'on l'allume, elle détestait l'odeur de la cigarette en train de cramer. Les fumeurs étaient des hommes inquiets, malheureux, nerveux et stressés. Ils avaient des mains aux phalanges carrées, des mains momifiées par le soleil, le travail et le tabac. Un simple coup d'œil et de narines, et Stella en savait beaucoup sur les gens. « Notre petit radar », disait Kaye.

— On est bien ici, murmura Stella. (Elle brandissait un petit livre, comme pour se protéger.) Il fait frais.

— T'es quelque chose, tu sais ? dit Dave avec une certaine admiration. Une petite chiotte laide à faire peur, mais aussi

courageuse qu'un putois.

L'ami de Dave avait fait halte devant la porte vitrée. La sueur sur sa main réagit avec l'acier de la poignée, dégageant une odeur âcre pareille à celle d'une cuillère en métal plongée dans la crème à la vanille. Stella était incapable de manger une glace avec une cuillère en acier, tant cette puanteur lui donnait la nausée.

— Nom de Dieu, Dave, foutons le camp ! Ils vont venir la chercher et, si on l'approche de trop près, ils nous emmèneront, nous aussi.

— Les gens comme moi ne sont pas vraiment *contagieux,* dit soudain Stella, sans pouvoir s'en empêcher.

Elle fit un pas vers l'homme, tendant le cou pour mieux se rapprocher de lui.

— Mais on ne sait jamais, Dave, conclut-elle.

La vendeuse retint son souffle.

Ce n'était pas ce qu'elle voulait dire. Stella ne savait pas qu'elle était en colère à ce point. Elle recula de quelques centimètres, prête à s'excuser et à s'expliquer, à dire deux choses à la fois, à parler des deux côtés de sa langue, afin qu'ils l'écoutent et ressentent ce qu'elle voulait leur dire, mais jamais ils ne pourraient la comprendre ; les mots dédoublés ne feraient que se bousculer dans leurs crânes, les rendant encore plus furieux.

Ce qui sortit de la bouche de Stella, tandis qu'elle fixait Dave, ce furent ces mots prononcés d'une voix chaude :

— Ne vous inquiétez pas. Il n'y a aucun risque. Si vous voulez me tabasser, même mon sang coulant sur vous ne présente aucun danger. Je pourrais être votre petit Jésus.

L'odeur de fièvre fit son effet. Les glandes placées derrière ses oreilles émirent des phéromones défensifs. Sa nuque était brûlante.

— Merde ! fit la vendeuse, et elle se cogna aux étagères couvertes de paquets de cigarettes.

Dave roula des yeux effarés, pareil à un cheval pris de panique. Il fonça vers la porte en faisant un détour pour éviter Stella, le nez imprégné de son odeur. Elle avait étouffé la flamme de sa colère.

— Elle sent le *chocolat,* bordel ! dit-il à son compagnon.

Ils ouvrirent la porte à coups de pied.

Au fond du magasin, une vieille femme cernée par les rayons croulant sous des poches de chips regardait fixement Stella. Elle agita une boîte de biscuits Pringle qui fit un bruit de castagnettes.

— Disparaissez ! lança-t-elle.

La vendeuse vint à son secours.

— Prends ta Gatorade et rentre chez toi ! cracha-t-elle à Stella. Retourne chez ta mère et ne reviens *jamais* ici !

6.

Longworth House, Washington DC

— Nous en avons déjà discuté jusqu'à plus soif, Mitch, déclara Dick Gianelli.

Il laissa choir un paquet d'articles scientifiques sur la table basse qui les séparait. Les nouvelles n'étaient pas bonnes.

Gianelli était un petit homme rondouillard, et son visage, d'ordinaire plutôt pâle, était dangereusement cramoisi.

— Nous avons lu tout ce que vous nous avez envoyé depuis que Wickham a été élu. Mais le camp adverse a deux fois plus d'experts et ceux-ci nous envoient deux fois plus de paperasse. Nous sommes en train de nous noyer dans la paperasse, Mitch ! Et ce *langage* ! (Il tapa du poing sur le tas de papier.) Quand vos collègues biologistes vont-ils se décider à être compréhensibles ? Ils ne se rendent pas compte à quel point il est important d'être accessible au plus grand nombre ?

Mitch laissa retomber ses mains.

— Ce ne sont pas mes collègues, Dick. Moi, je suis archéologue. Et les archéologues ont en général un style des plus élégants.

Gianelli éclata de rire, quitta son canapé d'un bond, agita les

bras, puis se passa un doigt sous le col de la chemise comme pour décompresser. Son bureau faisait partie de la suite allouée à Dale Wickham, représentant démocrate de l'État de Virginie, auprès duquel il avait servi comme assistant en charge des questions scientifiques pendant deux des mandatures les plus difficiles de l'histoire des États-Unis d'Amérique. La porte du bureau de Wickham était fermée. Ce jour-là, il était au Capitole.

— Ça fait des années que mon patron a fait connaître son opinion. Vos collègues scientifiques se sont rués sur le gâteau pour en avoir leur part. Ils se sont rangés dans le camp du NIH[8], du CDC et de l'EMAC, le plus souvent en toute discrétion. Wilson à la FEMA[9] et Doyle à la Justice nous mettent constamment des bâtons dans les roues et font le beau comme des chiens savants pour avoir leurs subventions… Ils tirent à boulets rouges sur tous ceux qui tentent de s'opposer à eux.

— Qu'est-ce que je peux ramener à la maison ? implora Mitch. Pour remonter le moral de ma femme. Vous avez des bonnes nouvelles ?

Gianelli haussa les épaules. Mitch aimait bien Gianelli, mais il était prêt à parier qu'il ne fêterait jamais son cinquantième anniversaire. Les signes ne trompaient pas : surcharge pondérale, teint blafard, cheveux clairsemés, lobes d'oreilles fripés. Gianelli avait conscience de son état. Il travaillait trop, se faisait trop de souci, avalait trop de couleuvres. Un homme bon dans une époque mauvaise.

— Médicalement parlant, nous sommes pris au piège, déclara-t-il. Jamais nous n'avons été préparés à cela. Dans une situation d'épidémie, notre modèle était la réponse de type militaire. De sorte que, maintenant, nous voilà dans notre dixième année d'EMAC. Nous avons livré notre pays corps et biens à des bureaucrates conservateurs formés à l'action militaro-policière. Aux nervis de Mark Augustine, Mitch. Nous leur avons accordé une autorité quasi absolue.

— Je crois que je ne pourrai jamais comprendre la façon

---

[8] *National Institute of Health* : Institut national de la Santé. *(N.d.T.)*

[9] *Federal Emergency Management Agency* : Agence fédérale de gestion des urgences. *(N.d.T.)*

dont pensent ces gens-là, avoua Mitch.

— Je m'en croyais capable, il fut un temps. Nous avons essayé de former une coalition. Wickham a rassemblé les lobbies chrétiens, la NRA[10] les obsédés du complot, les superpatriotes et les antipatriotes, bref tous les groupes qui se sont un jour montrés soupçonneux à l'égard de notre cher gouvernement. Nous avons contacté tous les juges honnêtes de ce pays, ainsi que tous les libertaires qui n'avaient pas encore été réduits au silence, au propre comme au figuré. Pas un instant, on n'a cessé de nous avoir à l'œil. On a clairement fait comprendre à Wickham que, s'il continuait à faire des vagues, ce serait à cause de lui, et de lui seul, que le Président serait contraint de proclamer la loi martiale.

— Quelle différence cela ferait-il, Dick ? demanda Mitch. Ils ont déjà suspendu la procédure d'*habeas corpus*.

— Pour une certaine catégorie de citoyens, Mitch.

— Pour ma fille, gronda l'intéressé.

Gianelli acquiesça.

— Les tribunaux continuent de fonctionner, même si c'est selon des règles spéciales. Pas grand-chose n'a changé aux yeux du citoyen moyen et terrorisé, qui, de toute façon, n'a qu'une idée approximative de la définition des droits civiques. Lorsque Mark Augustine a mis sur pied le Bureau de gestion des urgences, il a rédigé un texte constitutif en béton armé. Il a veillé à ce que toutes les officines affectées à la gestion des épidémies et des catastrophes aient leur part du gâteau – un gâteau extrêmement appétissant, soit dit en passant. Nous avons créé une nouvelle classe inférieure des plus vulnérables, encore moins protégée que ne l'étaient les esclaves de jadis. Le genre de situation qui attire immanquablement les requins, Mitch. Les monstres.

— Leurs seuls atouts sont la peur et la haine.

— Dans cette ville, ça veut dire qu'ils ont toutes les cartes en main, rétorqua Gianelli. Quand Washington bouffe de la vérité, elle chie de la désinformation. (Il se leva.) Nous ne pouvons pas

---

[10] *National Rifle Association* : association militant pour le droit à la détention d'armes à feu. *(N.d.T.)*

défier l'EMAC. Pas durant cette session. Ils sont plus forts que jamais. L'année prochaine, peut-être.

Mitch le regarda faire les cent pas.

— Je ne peux pas attendre. Il y a eu Riverside, Dick.

Gianelli joignit les mains, comme à un enterrement. Il refusait de regarder Mitch en face.

— Les émeutiers ont incendié l'un des camps de merde d'Augustine, poursuivit Mitch. Ils ont fait brûler les enfants dans leurs dortoirs. Ils ont déversé de l'essence sur les baraquements et y ont mis le feu. Les gardes les ont regardés faire sans intervenir. Deux cents enfants brûlés vifs. Des enfants comme ma fille.

Gianelli afficha une expression compatissante de circonstance, mais Mitch perçut en lui une détresse sincère.

— Pas un seul émeutier n'a été arrêté, ajouta-t-il.

— On ne peut pas arrêter toute une ville, Mitch.

Même le *New York Times* les appelle « les enfants du virus », désormais. Tout le monde a peur.

— Ça fait dix ans qu'il n'y a pas eu un seul nouveau cas de SHIVER. Ce qui s'est passé était une aberration statistique, Dick. Et les ennemis de la liberté en ont profité pour mettre le pays à leur botte.

Gianelli regarda Mitch en plissant les yeux, sans toutefois tenter de le contredire.

— Wickham ne peut pas faire grand-chose de plus, dit-il.

— Je ne vous crois pas.

Plongeant une main dans le tiroir de son bureau, Gianelli y pécha un flacon de Tums.

— Tout le monde est patraque dans cette ville. J'ai des aigreurs d'estomac.

— Donnez-moi des bonnes nouvelles, Dick. Je vous en prie. Donnez-moi un peu d'espoir.

— Montrez-moi vos mains, Mitch.

Mitch s'exécuta. Ses cals s'étaient estompés sans toutefois disparaître tout à fait. Gianelli leva ses propres mains. Elles étaient roses et lisses.

— Vous voulez que le vieux singe que je suis vous apprenne à faire des grimaces ? J'ai passé dix ans à assister Wickham. C'est

le type le plus malin que je connaisse, mais il a affaire à forte partie. Les Républicains sont les pitbulls de ce pays, Mitch. Ils aboient toute la nuit, toutes les nuits, à tort ou à raison, et ils n'ont aucune pitié pour leurs ennemis quand ils les tiennent entre leurs crocs. Ils affirment représenter les gens ordinaires, mais ils représentent ceux qui votent avec leur portefeuille, leurs tripes et leur trouille, quand ils se soucient de voter. Ils contrôlent la Chambre et le Sénat, ils tiennent la Cour suprême depuis douze ans, ils ont placé leur homme à la Maison-Blanche et, Dieu les bénisse, ils parlent d'une seule voix. Le Président ne lâchera pas la barre. Mais vous savez ce que pense Wickham, Mitch ? Il pense que le Président ne veut pas léguer l'EMAC à l'Amérique. Peut-être que nous pouvons tirer profit de cette réticence. (Gianelli baissa la voix, comme s'il allait proférer un blasphème.) Mais pas pour l'instant. Les Démocrates sont incapables d'organiser un pique-nique sans se quereller. Nous sommes faibles, de plus en plus faibles même.

Il tendit la main.

— Le représentant sera de retour d'un instant à l'autre. Mitch, on dirait que vous n'avez pas dormi depuis plusieurs semaines.

Mitch haussa les épaules.

— Je reste éveillé à guetter les camions. Je n'aime pas être aussi loin de Kaye et de Stella.

— Vous êtes si loin d'elles ?

Mitch haussa l'épaisse barre de ses sourcils et secoua la tête.

— Oui, fit Gianelli. Je vous demande pardon.

7.

Comté de Spotsylvania

La chaleur matinale faisait grincer et craquer la charpente de la vieille maison. Une brise chargée d'humidité soufflait

mollement dans les petites pièces. Kaye alla de la chambre à la salle de bains en se frottant les yeux. Elle venait d'émerger d'un rêve étrange, où elle était une petite molécule sur le point de se lier à une molécule bien plus grande pour former quelque chose de vraiment impressionnant. Son rêve était resté inachevé, mais elle se sentait en paix pour la première fois depuis des mois, malgré le souvenir encore vif de la dispute de la veille.

Elle se massa les doigts de la main droite, puis remit son alliance à la bonne place en dépit d'une phalange gonflée. Au-dehors, les abeilles bourdonnaient dans les lauriers-roses, entamant leur travail quotidien.

— Tu parles d'un rêve, dit-elle en fixant son reflet dans le miroir de la salle de bains. (Elle se pressa la paupière du bout des doigts et s'examina d'un œil critique.) Tu m'as l'air bien stressée, ma fille.

Il restait quelques éphélides sur ses joues, souvenir de sa grossesse ; lorsqu'elle était agitée, elles passaient parfois du rose pâle à l'ocre rouge. Ce matin, elles étaient sombres mais discrètes. Kaye s'aspergea les joues et se peigna les cheveux en arrière pour mieux résister à la chaleur et aux difficultés de la journée. Une famille, c'est fait pour rester soudé, pour guérir ensemble.

Si les abeilles y arrivent, je peux y arriver.

— Stella ! appela-t-elle en toquant à la porte de sa fille. Il est neuf heures. Debout là-dedans !

Kaye gagna le petit bureau aménagé dans la buanderie et alluma l'ordinateur. Elle scruta les lignes qu'elle avait rédigées avant la querelle d'hier soir, puis fit défiler les pages précédentes.

> *Le rôle de SHEVA dans la production d'une nouvelle sous-espèce n'est que l'une des fonctions accomplies par cette classe de virus aussi diverse qu'essentielle. Les ERV et les transposons – les gènes sauteurs – jouent un rôle important dans la différenciation et le développement des tissus. Ce sont les émotions, les crises et les changements dans*

l'environnement qui les activent, une variété à la fois ou toutes ensemble. Ils sont des médiateurs et des messagers entre les cellules, transportant des gènes et des données codées dans de nombreuses parties de l'organisme, et même d'un individu à l'autre.

Virus et transposons sont probablement apparus après l'invention du sexe et peut-être à cause *du sexe. Encore aujourd'hui, c'est le sexe qui leur fournit l'occasion de se mouvoir, et de transporter de l'information. Autre hypothèse : ils ont pu émerger durant la tumultueuse élaboration génétique de notre tout premier système immunitaire, à la façon de soldats ou de policiers livrés à eux-mêmes.*

Ils sont bel et bien semblables au péché originel. Comment le péché peut-il façonner notre destinée ?

Kaye prit son stylet et entoura cette dernière phrase, qu'elle jugeait maladroite et emphatique. Puis elle reprit sa lecture.

Nous savons déjà ceci : nous dépendons de l'activité des rétrovirus et des transposons lors de presque tous les stades de notre croissance. Nombre d'entre eux sont des partenaires nécessaires.

Supposer que les virus et les éléments transposables sont avant tout des vecteurs de maladies, c'est un peu comme de supposer que la fonction première des automobiles est de tuer les gens.

Les pathogènes – les organismes entraînant des maladies – sont pareils aux hormones et autres molécules signalétiques, mais leur message est le défi et le silence. Ils nous mettent à l'épreuve, agissant en cela comme des prédateurs. Ils éliminent les vieux et les faibles.

Ils sculptent la vie.

Parfois, ils terrassent aussi les jeunes et les individus sains. La nature est cruelle. La maladie et la mort font partie de nos réactions à ses défis. Échouer, mourir, c'est encore participer de la nature, car le succès se construit sur de nombreux échecs, et le silence est aussi un signal.

Son esprit tendait de plus en plus vers l'abstraction. Ce rêve, le bourdonnement des abeilles…

Tu es née coiffée, ma chérie.

Kaye se rappela soudain la voix d'Evelyn, sa grand-mère maternelle ; cela faisait presque quarante ans qu'elle avait entendu ces mots. Alors qu'elle avait huit ans, Evelyn lui avait raconté une chose dont sa mère, une femme à l'esprit des plus pratiques, ne lui avait jamais parlé.

— Tu es venue au monde avec quelque chose sur ta petite tête. Une coiffe. J'étais là, à l'hôpital, avec ta mère. Je l'ai vue de mes yeux. Le docteur me l'a montrée.

Assise sur le vaste giron de sa grand-mère, Kaye s'était trémoussée de plaisir et d'anticipation et lui avait demandé ce que c'était qu'une coiffe.

— Un petit morceau de peau, avait expliqué Evelyn. À en croire certains, c'est le signe d'une intelligence exceptionnelle, voire d'un don de double vue. Cette coiffe nous dit que tu apprendras des choses que la plupart des gens sont incapables de comprendre, que tu auras toujours de la peine à expliquer ce que tu sais et qui te paraît aller de soi. C'est à la fois un bienfait et une malédiction. Puis la vieille femme avait ajouté à voix basse : « Je suis née coiffée, moi aussi, ma chérie, et ton grand-père n'a *jamais* pu me comprendre. »

Kaye adorait Evelyn, mais il y avait des moments où elle lui faisait un peu peur. Elle se concentra de nouveau sur son écran. Plutôt que d'effacer les paragraphes qu'elle venait de lire, elle inscrivit dans leur marge un astérisque et un point d'exclamation. Puis elle enregistra le fichier et repoussa la chaise sous le bureau.

Quatre pages dans la journée d'hier. Du bon boulot. Qui ne serait cependant jamais publié dans un journal respectable. Au cours des huit dernières années, ses articles n'avaient vu le jour que sur des sites web clandestins.

Kaye écouta les bruits matinaux de la maison, comme pour jauger la journée à venir. Le claquement d'un rideau sur une vitre. Les pépiements des cardinaux dans l'érable au-dehors.

Pas un murmure en provenance de sa fille.

— Stella ! lança-t-elle en élevant la voix. À table ! Tu veux des céréales pour ton petit déjeuner ?

Aucune réponse.

Chaussée de ses mules, Kaye traversa le petit couloir pour gagner la chambre de Stella. Le lit était fait mais les draps froissés, comme si elle s'était allongée dessus pour dormir d'un sommeil agité. Un bouquet de fleurs séchées attachées par un élastique reposait sur l'oreiller. Près du lit traînait une pile de livres renversée. Sur le rebord de la fenêtre, trois Shrooz, des peluches de la taille d'un cobaye – un rouge, un vert et un noir et or des plus rares –, laissant pendre leur appendice nasal. Le reste de la tribu s'entassait dans la commode en cèdre au pied du lit. Stella aimait les Shrooz parce qu'ils étaient grincheux : ils geignaient, se trémoussaient et grognaient quand on les touchait.

Kaye fouilla la grande arrière-cour, recouverte d'un tapis d'herbe brune qui laissait la place au lierre et au kudzu sous les grands arbres bordant la propriété. Pas question de se laisser déconcentrer, ne fut-ce qu'une minute.

Puis elle retourna dans la maison, dans la chambre de Stella. Elle se mit à genoux pour regarder sous le lit. Stella s'était fabriqué un petit journal olfactif, un livre blanc dont elle noircissait les pages de paragraphes énigmatiques et de comptes rendus de ses émotions, sous la forme d'odeurs prélevées derrière ses oreilles et appliquées sur le papier. Elle le cachait soigneusement, mais Kaye était tombée dessus en faisant le ménage et avait tout compris.

Écartant de ses mains moutons et jouets, elle fouilla les ombres à tâtons. Le livre n'était plus là.

La paix n'était qu'une illusion, un piège, il ne fallait jamais

baisser sa garde. Stella avait disparu. Pour de bon, vu qu'elle avait emporté son journal.

Toujours chaussée de ses mules, Kaye poussa le portail grillagé et courut le long de la rue bordée de chênes, la main plaquée sur la bouche. Elle ne cessait de murmurer : « Pas de panique, maîtrise-toi, *nom de Dieu* », mais les muscles de ses épaules étaient douloureusement crispés.

Quatre cents mètres plus loin, devant la maison la plus proche de ce quartier rural, à habitat dispersé, Kaye ralentit l'allure, puis se planta au milieu de la chaussée craquelée, les bras serrés autour de son torse, toute petite et toute tendue, pareille à une souris attendant l'attaque du faucon.

Kaye mit une main en visière pour protéger ses yeux du soleil et contempla les lourds nuages gris qui se massaient à l'horizon dans la direction du sud. L'air avait une odeur maussade et nerveuse.

Si Stella avait planifié sa fugue, elle s'était sûrement éclipsée dès que Mitch avait pris la route pour Washington. Mitch était parti entre six heures et sept heures. Cela signifiait que sa fille avait au moins une heure d'avance sur elle. Kaye sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine.

Il ne serait pas avisé d'appeler la police. Cinq ans auparavant, l'État de Virginie, acceptant à contrecœur la législation EMAC, avait entrepris de rafler les nouveaux enfants pour les expédier dans des camps de l'Iowa, du Nebraska et de l'Ohio. Kaye et Mitch s'étaient retirés des groupes de parents auxquels ils avaient adhéré après une série d'infiltrations menées par le FBI. Mitch pensait que Kaye en particulier risquait de faire l'objet d'une surveillance rapprochée, qui déboucherait tôt ou tard sur une arrestation.

Ils ne devaient compter que sur eux-mêmes. Se tenir à cette politique garantirait leur sécurité.

Kaye ôta ses mules et courut pieds nus vers la maison. Elle allait devoir réfléchir comme Stella, et c'était difficile. Cela faisait onze ans que Kaye observait sa fille, en tant que mère et en tant que scientifique, et il avait toujours existé entre elles une distance infranchissable. Stella réfléchissait avec une intensité que Kaye ne pouvait s'empêcher d'admirer, mais c'était souvent

pour parvenir à des conclusions qui la mystifiaient complètement.

Kaye s'empara du sac à main contenant son portefeuille et ses papiers, enfila ses chaussures de jardin et sortit par la porte de derrière. Le petit pick-up Toyota démarra au quart de tour – Mitch entretenait soigneusement leurs deux véhicules. Elle fit crisser les pneus usés sur la terre battue de l'allée, puis ralentit en s'engageant sur la route de campagne.

— Mon Dieu, marmonna-t-elle, pourvu qu'elle n'ait pas fait du stop !

8.

Stella marchait sur le bas-côté de la route en agitant sa bouteille de Gatorade, se limitant à une gorgée toutes les cinq minutes. À sa droite s'étendait un champ désaffecté où devait s'édifier prochainement un centre commercial. Elle joua au funambule le long d'une bordure de trottoir récemment achevée et encore soutenue par des étais. Le soleil montait à l'est, des nuages noirs flottaient dans les hauteurs au sud, l'air chaud embaumait le cornouiller et le sycomore. Son nez s'emplit de l'odeur des gaz d'échappement et d'un relent de gasoil provenant d'un camion.

Elle avait enfin l'impression de faire quelque chose d'intéressant. Un vague sentiment de culpabilité la taraudait, mais elle refusait de se soucier de ce qu'allaient penser ses parents. Quelque part sur cette route, elle allait peut-être rencontrer quelqu'un qui ne s'opposerait pas à son instinct, qui ne souffrirait pas de sa seule existence. Quelqu'un comme elle.

Elle avait passé toute sa vie parmi un certain type d'humains, mais elle appartenait à un autre type. Un antique virus du nom de SHEVA s'était libéré de l'ADN humain et avait altéré les gènes humains. Stella et sa génération en étaient le résultat. C'était ce que lui avaient dit ses parents.

Elle n'était pas monstrueuse. Seulement différente.

Stella Nova Rafelson avait onze ans. Elle avait l'impression d'avoir passé toute sa vie en fuite et étrangement seule.

Parfois, elle se voyait comme une étoile, un petit point lumineux perdu dans un ciel immense. Les humains emplissaient le ciel par milliards, formant un soleil dont l'éclat aveuglant occultait son esprit.

9.

Kaye obliqua à gauche après le tribunal, tourna au coin de la rue, roula quelques dizaines de mètres et entra dans une station-service. Du temps de sa jeunesse, une voiture arrivant dans l'un de ces établissements déclenchait une sorte de sonnette. On ne les trouvait plus nulle part à présent, ces sonnettes, et personne ne sortit pour s'enquérir de ses besoins. Kaye se gara devant la supérette rouge et blanc toute pimpante et essuya ses yeux baignés de larmes.

Elle resta assise une minute, tentant de se ressaisir.

Stella possédait un porte-monnaie en plastique rouge qui contenait dix dollars à utiliser en cas d'urgence. Il y avait une fontaine publique au tribunal, mais Kaye pensait que Stella préférerait une boisson fraîche, sucrée et fruitée. Elle était incapable de résister aux parfums artificiels de fraise et de framboise que Kaye trouvait répugnants.

— La route est longue, dit-elle à haute voix. Il fait chaud. Elle a soif. (Kaye se mordilla la lèvre.) Elle a pris une journée de liberté, loin de maman.

Durant la brève existence de Stella, Kaye et Mitch l'avaient protégée comme une orchidée rarissime. Kaye en était consciente, mais elle détestait cette nécessité de sa vie. C'était uniquement pour cette raison qu'ils étaient restés ensemble. La liberté de sa fille en dépendait. Les forums étaient pleins de témoignages bouleversants : des parents obligés de renoncer à

leurs enfants, de les laisser partir dans les écoles spéciales gérées par le Bureau de gestion des urgences. Dans les camps.

Mitch, Stella et Kaye avaient connu une existence irréelle, onirique, tendue, qui ne convenait nullement à une jeune fille énergique et en pleine croissance, qui avait lentement poussé Mitch vers la démence. Kaye s'efforçait de ne pas trop penser à son stress ; si elle s'attardait sur son sort, sur ce qui était en train d'arriver à son couple, elle risquait de craquer, et que deviendraient-ils alors ? Mais Stella elle aussi avait souffert de cette situation. Elle était la fille de son père, ce qui emplissait Kaye d'une fierté teintée de tristesse – elle aussi avait passionnément aimé son père jusqu'à ce que ses parents décèdent simultanément, vingt ans plus tôt –, et Mitch s'absentait souvent ces derniers temps.

Kaye franchit la porte vitrée de la supérette. La vendeuse, une femme maigre à l'air harassé, un peu plus jeune qu'elle, avait attrapé un balai-éponge et un seau et, le visage paré d'une expression lugubre, aspergeait sol et comptoir de Lysol.

— Excusez-moi, vous n'auriez pas vu une fille de onze ans, plutôt grande pour son âge ?

La femme brandit son balai comme une lance et fit mine de la frapper.

10.

Washington, DC

Un homme de haute taille, aux cheveux blancs et clairsemés, entra dans le bureau d'un pas vif, une mallette usée à la main. Gianelli se leva.

— Mr. Wickham, vous vous souvenez de Mitch Rafelson ?

— Bien sûr.

Wickham tendit la main à Mitch, qui la serra d'un geste ferme. La main du parlementaire était aussi sèche et dure que

du bois.

— Quelqu'un est-il au courant de votre présence ici, Mitch ?

— Dick m'a fait entrer en douce, monsieur.

Wickham sembla jauger Mitch d'un hochement de tête.

— Passons dans mon bureau, Mitch, dit-il. Venez avec nous, Dick, et refermez bien la porte.

Ils traversèrent le couloir. Le bureau de Wickham était décoré de plaques et de photos, l'histoire d'une vie de politicien.

— Le juge Barnhall a eu une crise cardiaque ce matin à dix heures, annonça Wickham.

Le visage de Mitch se décomposa. Barnhall était un infatigable défenseur des droits civiques, y compris de ceux des enfants de SHEVA et de leurs parents.

— Il a été hospitalisé à Bethesda, poursuivit le parlementaire. Les médecins n'ont guère d'espoir. Il a quatre-vingt-dix ans, après tout. Je viens de parler au leader de l'opposition au Sénat. Nous nous rendons à la Maison-Blanche demain matin.

Wickham posa sa mallette sur un sofa et enfonça les mains dans les poches de son pantalon de toile couleur chocolat.

— Le juge Barnhall faisait partie des bons. Le Président souhaite le remplacer par ce dingue d'Olsen, Mitch. On n'a pas vu magistrat plus réactionnaire depuis Roger B. Taney[11]. Célibataire endurci, visage de granite, esprit en acier trempé. Bien décidé à anéantir quatre-vingts ans de ce qu'il appelle de l'activisme judiciaire et persuadé de pouvoir tenir le pays par les couilles. Il a probablement raison. Jamais nous ne pourrons gagner ce round, mais nous pouvons rendre quelques coups. Ensuite, ce sera aux électeurs de trancher. Et nous serons foutus. (Wickham fixa Mitch d'un air profondément triste.) Que j'aime les combats équitables !

La secrétaire toqua à la porte.

— Monsieur, est-ce que Mr. Rafelson est ici ?

Elle regarda Mitch en haussant un sourcil.

— Qui souhaite le savoir ? demanda Gianelli.

— Une femme qui refuse de donner son nom et qui a l'air un

[11] Président de la Cour suprême des États-Unis (1777-1864), dont une décision accéléra le déclenchement de la guerre de Sécession. *(N.d.T.)*

peu paniquée. D'après le standard, elle utilise un mobile jetable et un relais offshore. Ce qui est devenu illégal, monsieur.

— Tiens donc, fit Wickham en regardant au-dehors.

— Il n'y a que ma femme qui sache que je suis ici, dit Mitch.

— Demandez-lui son numéro et rappelez-la, Connie, ordonna Wickham. Activez le brouilleur et reroutez l'appel… tiens, par le bureau de Tom Haney à Boca Raton, par exemple.

— Bien, monsieur.

Wickham désigna le combiné posé sur son bureau.

— Nous pouvons connecter la ligne à un brouilleur spécial affecté aux communications parlementaires, dit-il en tapotant sa montre. Il n'y a que du charabia qui en sort, à moins que vous ne connaissiez la clé. Nous changeons celle-ci à chaque nouvel appel. La NSA met environ une minute à la décrypter, alors soyez bref.

La secrétaire établit la communication. Mitch regarda les deux hommes, le cœur au bord des lèvres, et décrocha.

11.

Comté de Spotsylvania

Stella était assise à l'ombre d'un vieil abribus en bois, son journal serré contre son torse. Cela faisait une heure et demie qu'elle n'avait pas bougé. La bouteille de Gatorade était vide depuis belle lurette, et elle avait soif. La chaleur matinale était étouffante et le ciel se couvrait sérieusement. L'atmosphère épaisse était imprégnée de cette humidité électrique annonciatrice de tempête. Ses émotions étaient sens dessus dessous.

— J'ai été vraiment stupide, se répétait-elle. Kaye va être furieuse.

Kaye n'affichait que rarement sa colère. C'était Mitch, quand il était à la maison, qui faisait les cent pas, secouait la tête et

serrait les dents durant les moments de tension. Mais Stella savait percevoir les sentiments de Kaye. Sa mère pouvait se montrer aussi furieuse que Mitch, quoique de façon plus discrète.

Stella détestait sentir la colère dans la maison. La colère avait une odeur de vieux cafard.

Kaye et Mitch ne s'en prenaient jamais à elle. Tous deux la traitaient avec tendresse et patience, même lorsqu'ils n'en avaient visiblement pas envie, et cela poussait Stella à se sentir *stépide,* c'est-à-dire étrange, différente, à part.

C'était elle qui avait inventé ce mot, *stépide,* ainsi que bien d'autres qu'elle gardait le plus souvent pour elle.

C'était dur de se sentir responsable du plus gros de leur colère, sinon de sa totalité. Dur de savoir que c'était à cause d'elle que Mitch ne pouvait plus fouiller la terre en quête de poteries et de détritus, de vieilles ordures, que Kaye ne pouvait plus travailler dans un labo, ni enseigner à des étudiants, qu'elle devait se contenter d'écrire des articles et des livres qui n'étaient jamais publiés, si tant est qu'elle les achevât.

Stella croisa ses doigts longilignes et leva un genou, le calant entre ses mains pour s'étirer les bras. Elle entendit un véhicule et se retira dans l'ombre, levant les pieds dans l'obscurité. Un pick-up Ford de couleur rouge passa au ralenti, flambant neuf, transformé en camping-car grâce à une cabine en plastique blanc posée sur son plateau. À l'arrière de cette cabine se trouvait une petite porte carrée en plastique brillant couleur de verre fumé. L'ensemble paraissait coûteux, et bien plus joli que leur pick-up Toyota ou la vieille Dodge Intrepid de Mitch.

Le Ford rouge freina, s'immobilisa, passa en marche arrière et recula. Stella s'efforça de disparaître dans le coin de l'abribus, plaquant son dos au bois criblé d'échardes. Comme elle aurait voulu être à la maison ! Elle était sûrement capable de rentrer toute seule ; l'odeur des arbres lui suffirait pour se repérer. Mais les gaz d'échappement et la pluie, qui ne tarderait pas à tomber, lui rendraient la tâche difficile. La pluie, ce ne serait pas une mince affaire.

Le pick-up s'arrêta, moteur coupé. Le chauffeur descendit du côté opposé à celui de Stella. Elle ne le distinguait que

partiellement à travers les vitres teintées du véhicule. Il avait des cheveux gris et une barbe. Il fit lentement le tour de la cabine blanche, et elle aperçut l'ombre de ses jambes.

— Bonjour, ma petite, dit-il, faisant halte à quatre ou cinq mètres de sa cachette improvisée.

Il enfonça ses mains dans les poches de son short kaki. Il serrait entre ses dents une pipe qu'il n'avait pas allumée. Il l'ajusta d'une main, l'ôta de sa bouche, la pointa sur elle.

— Tu habites dans le coin ?

Stella acquiesça dans l'ombre.

Il avait un bouc tout gris et impeccablement taillé. Une petite bedaine, mais des vêtements de qualité, et ses chaussettes et ses chaussures de course étaient toutes blanches. Son odeur exprimait l'assurance, du moins ce qu'elle en percevait sous le fumet du désodorisant et l'épaisse odeur du tabac parfumé au rhum et à la cerise.

— Tu devrais être auprès de ta famille et de tes amis, déclara-t-il.

— Je vais rentrer chez moi, répondit Stella.

— Le bus ne repassera pas avant ce soir. Il n'y en a que deux par jour.

— J'irai à pied.

— C'est très bien. Il ne faut jamais monter dans la voiture d'un inconnu.

— Je sais.

— Puis-je t'aider ? passer un coup de fil à tes parents ?

Stella ne répondit rien. Ils avaient une ligne sécurisée à la maison, à utiliser uniquement en cas d'urgence, et ils achetaient des mobiles jetables réservés à un usage occasionnel. Ils employaient toujours un code familial durant leurs conversations, même sur les mobiles, mais Mitch prétendait que n'importe quelle voix était identifiable, même si on s'efforçait de la contrefaire.

Elle voulait que l'homme en short fiche le camp.

— Tes parents sont chez toi, ma petite ?

Stella se tourna vers le soleil qui émergeait des nuages.

— Je connais des gens qui peuvent t'aider, déclara-t-il. Des amis d'un genre spécial. Écoute ça. C'est moi qui ai fait cet

enregistrement…

Il attrapa un petit magnétophone dans sa poche revolver. Il appuya sur un bouton et tendit l'appareil vers elle afin qu'elle entende mieux.

Elle avait déjà entendu des chants et des sifflets comme ceux-ci, à la télé et à la radio. Et elle avait entendu un garçon les produire alors qu'elle avait trois ans. Et puis, quelques années auparavant, il y avait eu la maison de Richmond, la grande maison en brique avec le portail de fer, les chiens de garde et les quatre couples, ces gens si inquiets qui semblaient si riches, avec tous leurs enfants, ils jouaient ensemble autour de la grande piscine couverte. Elle se rappela les avoir écoutés chanter, elle était trop timide pour se joindre à eux. Ce souvenir était encore vif. Douces mélodies entrelacées, comme un chœur d'alouettes au milieu des buissons, avait dit Mitch.

C'était ce qu'elle entendait dans le magnétophone.

Des voix comme la sienne.

De grosses gouttes de pluie se mirent à tomber, maculant l'asphalte et la terre battue comme des crayons mouillés. Derrière l'homme au bouc, le ciel et les arbres prirent un éclat d'un blanc glacial sur fond de ciel gris ardoise.

— Ça va mouiller, dit l'homme. Il ne faut pas rester ici, ma petite. Bon sang, et si cet abribus attirait la foudre, hein ? (Il pécha un téléphone mobile dans sa poche.) Tu veux que j'appelle quelqu'un ? ta maman ? ton papa ?

Il ne sentait pas si mauvais. En fait, il ne sentait pas grand-chose, excepté son tabac parfumé au rhum et à la cerise. Il fallait bien apprendre à juger les gens, apprendre à courir des risques. C'était la seule façon de s'en sortir. Stella prit une décision.

— Vous pouvez les joindre ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Donne-moi leur numéro.

12.

Leesburg

Mark Augustine posa une main sur le dossier du siège occupé par Rachel Browning. Le silence de la pièce n'était rompu que par le bourdonnement des ventilateurs, accompagné d'un léger cliquetis.

Ils observaient l'homme grassouillet en short kaki, le pick-up rouge, la grande fille un peu pataude, la fille de Kaye Lang Rafelson.

Une enfant du virus.

— C'est lui, votre agent indépendant, Rachel ?

— Je ne sais pas, répondit celle-ci.

— Et s'il s'agissait d'un bon Samaritain ? (Il enrageait dans son for intérieur, mais Browning aurait été trop ravie de le voir afficher ses sentiments.) Ou bien tout simplement d'un pédophile ?

Pour la première fois, Browning parut inquiète.

— Des suggestions ?

Augustine ne se sentait nullement soulagé d'être ainsi sollicité. Donner son avis ne ferait que l'impliquer dans la chaîne de décision élaborée par Browning, et il n'y tenait absolument pas. Qu'elle se pende donc toute seule !

— Si les choses tournent mal, j'ai besoin de passer quelques coups de fil, déclara-t-il.

— Mieux vaut attendre, contra Browning. C'est probablement notre homme.

Petit-Oiseau flottait dix mètres au-dessus du pick-up rouge et de l'abribus, du quadragénaire ventripotent et de la jeune fille.

La main d'Augustine se crispa sur le dossier de la chaise.

13.

Comté de Spotsylvania

La pluie se fit plus violente et l'atmosphère plus sombre lorsqu'ils montèrent dans le pick-up. Stella remarqua trop tard que l'homme s'était bouché les narines avec du coton. Il s'assit au volant et lui offrit un Tic-Tac à la menthe, mais elle détestait la menthe. Il en fourra deux dans sa bouche et agita son téléphone.

— Personne ne répond, annonça-t-il. Ton papa est parti travailler ?

Stella détourna les yeux.

— Je peux te ramener chez toi, reprit-il, mais si ça ne te dérange pas, je connais des gens qui aimeraient te rencontrer.

En montant dans son véhicule et en lui donnant le numéro de la maison, elle allait à l'encontre des principes que lui avaient inculqués ses parents. Mais il fallait bien qu'elle fasse quelque chose, et il semblait bien que ce jour soit décisif.

Jamais elle n'était allée aussi loin de chez elle. La pluie allait altérer l'atmosphère et les odeurs.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

— Fred, répondit-il. Fred Trinket[12]. Je sais que tu seras ravie de les rencontrer, et eux seraient tout aussi enchantés de te voir.

— Arrêtez de parler comme ça, dit Stella.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne suis pas une débile.

Fred Trinket s'était bouché le nez avec du coton et sa bouche était imprégnée de menthe forte.

— Bien sûr que non, dit-il d'une voix raisonnable. Je le sais, ma chérie. Je dirige un refuge. Un endroit qui accueille les enfants qui ont des ennuis. Tu veux voir des photos ? Elles sont dans la boîte à gants.

Il la fixa sans cesser de sourire. Il avait un visage plutôt aimable, décida-t-elle. Un peu triste. Il semblait se soucier de ses sentiments.

— Des photos de mes enfants, ajouta-t-il, ceux que j'ai enregistrés.

Stella fut aussitôt dévorée par la curiosité.

---

[12] Littéralement : bibelot. *(N.d.T.)*

— Des enfants comme moi ? demanda-t-elle.

— Exactement pareils, répondit Fred. Tu pétilles joliment, tu sais ? Les autres pétillent comme toi quand ils sont curieux. Quel spectacle !

— Pétiller ?

— Tes taches de rousseur, dit Fred en pointant le doigt sur elles. Elles se déploient sur tes joues comme des ailes de papillon. J'ai l'habitude de voir ça dans mon refuge. Tiens, je pourrais rappeler chez toi, voir s'il y a quelqu'un, dire à ton papa ou à ta maman de nous retrouver. Ça te dirait ?

Il devenait nerveux. Elle parvenait à le sentir, mais ça ne signifiait pas grand-chose. Tout le monde était nerveux ces temps-ci. Il ne voulait pas lui faire de mal, elle en était quasiment sûre ; rien dans son odeur ni dans son attitude ne trahissait une quelconque excitation sexuelle, et il ne sentait ni l'alcool ni la cigarette.

Rien à voir avec l'odeur des deux jeunes hommes dans la supérette.

Elle allait devoir courir un risque si elle voulait aller quelque part, si elle voulait que ça change.

— Oui, répondit-elle.

Fred appuya sur la touche *bis*. Son téléphone mobile composa la mélodie du numéro de la maison. Toujours aucune réponse. Sa mère était sans doute partie à sa recherche.

— Allons chez moi, décida Fred. Ce n'est pas très loin et il y a des boissons fraîches dans la glacière. Du soda à la fraise. De l'authentique Nehi dans une bouteille à long col. Je rappellerai ta maman quand nous serons arrivés.

Elle déglutit, ouvrit la boîte à gants et en sortit un paquet de photos en couleur format 13x18. Sur la première, sept enfants étaient réunis autour d'un gâteau d'anniversaire rouge vif. Fred se tenait dans le fond, à côté d'une vieille dame corpulente au regard inexpressif. Les sept enfants avaient à peu près son âge, mais l'un d'eux, également dans le fond, semblait plus vieux.

Ils étaient tous comme elle. Des enfants de SHEVA.

— Jésus ! s'exclama Stella.

— Doucement, dit Fred sans se départir de son affabilité. Jésus est notre Seigneur.

C'était ce qu'affirmait un autocollant fixé au pick-up de Fred. Un autre représentait un poisson en plastique doré, baptisé « Vérité », qui était occupé à dévorer un autre poisson, pourvu de jambes et baptisé « Darwin ».

Fred démarra et passa en prise. La pluie tombait à grosses gouttes, comme si un million de doigts distraits tambourinaient sur le toit et le capot.

— Une grande bataille s'est déroulée non loin d'ici, déclara Fred.

Il tourna à droite avec une prudence extrême, comme s'il craignait d'abîmer un précieux chargement.

— Durant la guerre de Sécession, précisa-t-il. C'est un lieu saint, d'une certaine façon. Très paisible. J'adore cette région. Pas de circulation, très peu de gratte-ciel… tu n'es pas d'accord ?

Stella continua d'examiner les photos, en trouva une autre série glissée dans une pochette en plastique. Sept autres enfants, grimaçant devant l'objectif ou le regardant d'un air sérieux, parfois assis dans un grand fauteuil, à l'intérieur d'une grande maison.

Elle remarqua un garçon au visage dénué de toute expression.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à Fred.

Ce dernier jeta un bref coup d'œil.

— C'est Will. Will le Fort[13], comme dit Mère. Avant de rejoindre notre refuge, il se nourrissait de serpents et d'écureuils. (Fred Trinket sourit et secoua la tête à ce souvenir.) Il te plaira. Et les autres aussi.

14.

Le pick-up rouge se gara devant une maison à deux étages

[13] Jeu de mots intraduisible sur le prénom Will (diminutif de William) qui signifie aussi « volonté ». *(N.d.T.)*

aux hautes colonnes blanches. Son perron blanc était flanqué de massifs bordés de briques où poussaient des lauriers-roses étiques. Fred Trinket n'avait rien fait qui soit de nature à troubler Stella, mais ils arrivaient maintenant à son domicile.

— C'est bientôt l'heure du déjeuner, dit-il. Les autres doivent être à table. Mère les sert à peu près à cette heure-ci. Moi, je mange plus tard. À cause de mes problèmes de digestion.

— Vous mangez des flocons d'avoine, dit Stella.

Trinket se fendit d'un sourire rayonnant.

— C'est exact, ma petite. Je mange des flocons d'avoine au petit déjeuner. Et parfois une tranche de bacon. Quoi d'autre ?

— Vous aimez bien l'ail.

— C'est vrai, hier soir j'ai dîné de spaghettis à l'ail. (Trinket secoua la tête d'un air ravi.) Merveilleux ! Tu as senti tout ça, hein ?

Il ouvrit la portière et fit le tour du pick-up. Stella descendit elle aussi et il lui désigna les marches conduisant à la maison. Une grande porte blanche l'attendait, solide et patiente, flanquée de deux grandes fenêtres étroites. La peinture était toute neuve. Le bouton de porte en cuivre était brillant et sentait le Brasso, une odeur qu'elle n'appréciait guère. Elle ne toucha pas à la porte. Trinket la lui ouvrit. Elle n'était pas fermée à clé.

— Nous faisons confiance aux gens, déclara Trinket. Entre donc. Mère ! cria-t-il. Nous avons de la visite.

15.

Mitch se rangea dans l'allée en terre battue sous un ciel lourd de nuages gris. Kaye n'était pas dans la maison. Elle klaxonna depuis la route alors qu'il ressortait après avoir fouillé en vain toutes les pièces. Cinq enjambées lui suffirent pour se retrouver au niveau du vieux pick-up.

— Combien de temps ? demanda-t-il en se penchant.

Il passa une main dans l'habitacle pour caresser les joues

mouillées de larmes de sa femme.

— Trois ou quatre heures, dit Kaye. Je me suis assoupie et elle a disparu.

Il monta à côté d'elle. Alors qu'elle passait en prise, il leva la main.

— Téléphone, fit-il.

Elle coupa le contact et tous deux tendirent l'oreille. De la maison montait une sonnerie ténue.

Mitch prit ses jambes à son cou. La porte grillagée claqua derrière lui, et il décrocha à la quatrième sonnerie.

— Allô ?

— Mr. Bailey ? demanda une voix d'homme.

C'était le nom qu'ils avaient dit à Stella d'utiliser.

— Oui, fit Mitch en essuyant son front et ses yeux mouillés de pluie. Qui est à l'appareil ?

— Je m'appelle Fred Trinket. Je ne savais pas que vous habitiez si près de chez moi, Mr. Bailey.

— Je suis pressé, Mr. Trinket. Où est ma fille ?

— Inutile de vous affoler. Elle est chez moi en ce moment, et elle s'inquiète beaucoup pour vous.

— Nous nous inquiétons aussi pour elle. Où êtes-vous ?

— Elle va très bien, Mr. *Rafelson*. Nous aimerions que vous veniez ici afin de voir quelque chose qui vous intéressera. Quelque chose que vous jugerez aussi important que fascinant.

L'homme qui disait s'appeler Trinket lui indiqua le chemin à suivre.

Mitch rejoignit Kaye dans le pick-up.

— Quelqu'un a capturé Stella.

— Le Bureau de gestion des urgences ?

— Un prof, ou un fou, je ne sais pas, répondit Mitch.

Le moment était mal choisi pour préciser que cet homme connaissait son véritable nom. Il ne pensait pas qu'il le tenait de Stella.

— C'est à quinze kilomètres d'ici, conclut-il.

Kaye avait déjà entamé un demi-tour.

16.

— Voilà, dit Trinket en reposant le téléphone et en essuyant ses cheveux courts avec une serviette. Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de rencontrer plus d'un ou deux enfants à la fois ?

Stella resta quelques instants sans répondre tant la question était étrange. Elle voulait y réfléchir, bien qu'elle en comprît le sens. Elle parcourut du regard la salle de séjour de la grande maison. Celle-ci était meublée dans un style « colonial », ainsi qu'on le disait dans les catalogues et les revues qu'elle avait eu l'occasion de lire : bois d'érable, tissus imprimés à l'ancienne, barattes, fers à cheval, jougs… Le tout était vraiment très laid. La tapisserie en velours vert foncé était parcourue de motifs de feuilles qui ressemblaient à des visages tristes. La pièce était imprégnée du parfum d'une bougie à la citronnelle se consumant sur une petite table basse, un parfum bien trop doucereux, même pour Stella. Il y subsistait un fumet de poulet rôti et de brocolis.

— Non, dit-elle finalement.

— C'est *triste,* hein ?

Une vieille dame, celle des photos, entra dans la pièce et jeta à Stella un regard vaguement intéressé. Elle était chaussée de mules à semelles de caoutchouc, qui ne faisaient presque aucun bruit, et tenait une bouteille de soda à la fraise Nehi, qui luisait d'un rouge étincelant dans la chaude lumière.

Trinket avait au moins cinquante ans. Stella en donna soixante-dix à sa mère, une femme corpulente aux bras robustes, musculeux, à la peau couleur de pêche, à peine ridée, et aux fins cheveux blancs soigneusement ramenés sur son cuir chevelu pâle, évoquant l'image d'une poupée usée mais bichonnée.

Stella avait soif, mais elle n'accepta pas la bouteille qu'on lui tendait.

— Mère, dit Trinket, j'ai appelé les parents de Stella.

— C'était inutile, répondit la femme d'un ton neutre. Nous avons des provisions.

Trinket fit un clin d'œil à Stella.

— En effet. Et du poulet pour déjeuner. Quoi d'autre, Stella ?

— Hein ?

— Qu'avons-nous d'autre à manger ?

— Ce n'est pas un jeu, protesta Stella.

— Des brocolis, je le parierais, déclara Trinket en esquissant un sourire. Mère est une bonne cuisinière, mais elle est quelque peu prévisible. Toutefois, elle m'aide beaucoup avec les enfants.

— C'est vrai, confirma la femme.

— Où sont-ils ? demanda Stella.

— Mère fait des efforts, mais mon épouse cuisinait mieux.

— Elle est morte, déclara la vieille femme en se tapotant les cheveux de sa main libre.

Frustrée, Stella baissa les yeux. Elle entendit quelqu'un parler dans le lointain.

— Est-ce que c'est eux ? s'enquit-elle, fascinée malgré elle.

Elle fit un pas vers le long couloir aux murs surchargés de tableaux, sur sa droite, d'où provenaient les bruits de voix.

— Oui, dit Trinket. (Il jeta un bref regard au livre qu'elle tenait dans ses mains). Tes parents t'ont séquestrée, n'est-ce pas ? Quel égoïsme ! C'est encore plus cruel pour quelqu'un comme Stella, n'est-ce pas, mère ?

— Toute seule, dit sa mère.

Tout à coup, elle se retourna pour poser la bouteille sur la petite table, à côté de la bougie. Elle se frotta les mains sur son tablier et regagna le couloir en se dandinant. Stella faillit être prise de vertige sous l'effet de la bougie et du soda. Elle avait vu des chiens geindre d'impatience à l'idée de retrouver d'autres chiens, de les renifler en signe de bienvenue. Ce souvenir l'aida à se ressaisir.

Elle repensa aux deux hommes dans la supérette Texaco.

Tu sens aussi bien qu'un chien.

Frissonna.

— Ils faisaient ça pour te protéger, tes parents, mais c'était quand même cruel, dit Trinket sans cesser de la regarder.

Les yeux de Stella restaient rivés au couloir. Le souhait qui la hantait depuis plusieurs semaines, voire plusieurs mois, l'empoignait avec plus de force que jamais, la rendant engourdie

et stépide.

— Ne pas être avec les tiens, ne pas te baigner dans l'air de tes semblables et ne pas parler comme vous le faites, avec ce merveilleux dédoublement, voilà qui rend ta solitude plus pénible encore, n'est-ce pas ?

Elle avait les joues toutes chaudes. Trinket les fixa.

— Vous êtes si beaux, dit-il, les yeux mouillés. Je passerais la journée entière à vous regarder.

— Pourquoi ? demanda Stella.

— Pardon ?

Trinket se fendit d'un nouveau sourire et, cette fois-ci, il y avait quelque chose qui clochait. Stella n'aimait pas être ainsi observée. Mais elle voulait rencontrer les autres, elle le voulait plus que toute autre chose sur la Terre ou dans le Ciel, ainsi que l'aurait dit le père de Mitch.

Sam, le grand-père de Stella, était mort cinq ans auparavant.

— Je ne dirige ni une école agréée, ni une crèche, ni un centre d'éducation, déclara Trinket. Je m'efforce d'enseigner ce que je peux, mais Mère et moi cherchons avant tout à offrir un refuge à ceux qui fuient la cruauté des gens. De ceux qui ne connaissent que la haine et la peur. Nous ne ressentons ni haine ni peur. Nous pencherions plutôt pour l'admiration. À ma façon, je suis un anthropologue.

— Est-ce que je peux les voir ? demanda Stella.

Trinket s'assit sur le canapé avec un sourire radieux.

— Parle-moi de ta mère et de ton père. Ils sont bien connus dans certains milieux. C'est ta mère qui a découvert le virus, c'est ça ? Et ton père qui a découvert ces célèbres momies dans les Alpes ? Celles qui annonçaient le destin qui est le nôtre.

Les parfums sucrés de la pièce bloquaient certaines odeurs humaines, mais ne l'empêchaient pas de percevoir l'agression, ou encore la peur. Elle demeurait capable de renifler de telles émanations, pareilles à celle d'une cuillère en acier plongée dans de la glace à la vanille. Comme Trinket ne sentait ni la crainte ni la méchanceté, elle ne pensait courir aucun danger dans l'immédiat. Mais il s'était bouché les narines. Et comment se faisait-il qu'il savait autant de choses sur Kaye et sur Mitch ?

Trinket se pencha en avant et se toucha le nez.

— C'est ça qui t'inquiète, dit-il.

Stella détourna les yeux.

— Laissez-moi voir les autres.

Trinket eut un petit rire.

— Je suis obligé de mettre ces bouchons quand je m'approche de vous. Je suis très sensible à votre présence. J'avais une fille comme toi. Mon épouse et moi avons attrapé le masque, et nous connaissions les odeurs spéciales émises par notre fille. Puis mon épouse est morte. Elle a beaucoup souffert. (Il leva vers le plafond des yeux bouleversés.) Comme elle me manque !

Soudain, il tapa du poing sur l'accoudoir.

— Mère !

La femme au visage neutre refit son apparition.

— Va voir s'ils ont fini de manger, dit Trinket. Ensuite, nous leur présenterons Stella.

— Est-ce qu'elle mangera quelque chose ? demanda la vieille femme avec un air de profonde indifférence.

— Je ne sais pas. Ça dépend. (Fred Trinket consulta sa montre.) J'espère qu'ils ne se sont pas perdus, tes parents. Peut-être que tu devrais les appeler… dans quelques minutes, par acquit de conscience.

17.

Kaye rangea le pick-up sur le bas-côté de la route en terre battue et laissa tomber sa tête sur le volant. Il avait cessé de pleuvoir, mais ils avaient failli s'embourber à plusieurs reprises. Elle poussa un gémissement.

Mitch ouvrit violemment sa portière.

— C'est la bonne route. C'est la bonne adresse. Merde !

Il roula la feuille de papier en boule et la jeta dans une ornière remplie d'eau. La seule maison visible était condamnée depuis des années et à moitié calcinée suite à un incendie. Elle

était entourée par un champ envahi de mauvaises herbes, de deux ou trois hectares, recouvert d'une chape de brume. Le soleil semblait jouer à cache-cache derrière de longs tentacules nuageux. La maison passait sans prévenir du noir à un blanc étincelant.

— Peut-être qu'il ne l'a pas enlevée, dit Kaye en se tournant vers Mitch.

— J'ai peut-être noté le numéro dans le désordre, proposa Mitch en s'appuyant sur le capot.

Son mobile sonna. Tous deux sursautèrent comme sous l'effet d'une décharge électrique. Mitch saisit l'appareil et dit :

— Oui.

Reconnaissant sa voix, le téléphone lui annonça que le numéro de l'appelant était non identifié, puis lui demanda s'il acceptait quand même la communication.

— Oui, dit-il sans prendre la peine de réfléchir.

— Papa ?

La voix à l'autre bout du fil était tendue, suraiguë, mais elle ressemblait à celle de Stella.

— Où es-tu ?

— Papa, c'est toi ?

La voix se métamorphosa en une sorte de pépiement numérique, puis se stabilisa. Jamais il n'avait entendu ce type de bruit, et cela l'inquiéta.

— C'est moi, ma chérie. Où es-tu ?

— Dans une maison. J'ai vu le numéro sur la boîte aux lettres.

Mitch attrapa dans sa poche un stylo et un bloc-notes, griffonna l'adresse que lui indiquait sa fille.

— Ne bouge pas et ne laisse personne te toucher, Stella, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de maîtriser. On arrive.

Il lui dit au revoir à contrecœur et referma le mobile. Sous l'effet de la colère, son visage virait au cramoisi.

— Est-ce qu'elle va bien ?

Mitch acquiesça, puis rouvrit le mobile et composa un autre numéro.

— Qui appelles-tu ?

— La police d'État, répondit-il.

— On ne peut pas faire ça ! s'écria Kaye. Ils vont nous la prendre !

— Il n'est plus temps de s'inquiéter de ça, répliqua Mitch. Ce type est un chasseur de primes. Et c'est après nous trois qu'il en a.

18.

Le couloir conduisant à l'arrière de la maison était surpeuplé d'images. Plusieurs générations de Trinket, supposa Stella, du pêle-mêle d'instantanés en couleurs fanées à la grande épreuve sépia montrant des hommes, des femmes et des enfants aux habits empesés et au regard méfiant, comme s'ils avaient peur des yeux de l'avenir.

— Notre héritage, lui dit Fred Trinket. Des gènes anciens. Toutes ces combinaisons disparues !

Il lui jeta un sourire par-dessus son épaule et se remit en marche, roulant légèrement des épaules à chaque pas. Stella vit qu'il avait le dos gras. Ainsi que la nuque. Ses mollets étaient bien proportionnés, toutefois, comme s'il faisait beaucoup de marche, mais pâles et velus. Peut-être qu'il marchait la nuit.

Il ouvrit une porte grillagée.

— N'oublie pas de me dire si elle veut déjeuner, lança la mère depuis la cuisine.

Celle-ci se trouvait au milieu du couloir, sur la gauche. Mrs. Trinket s'y affairait à essuyer un plat, et Stella vit un torchon foncé et humide jaillir par la porte telle la langue d'un serpent.

— Oui, mère, murmura Trinket. Par ici, Miss Rafelson.

Descendant une petite volée de marches en bois, il emprunta une allée gravillonnée menant à un bâtiment sombre et tout en longueur situé une dizaine de pas plus loin. Stella aperçut une niche, mais pas de chien, ainsi qu'un petit bosquet d'étendoirs à linge tournant lentement sous l'effet du vent, vides de tout vêtement.

Et la mère Trinket sortirait de la maison, songea Stella, *et elle étendrait son linge, et ce serait le printemps pour les étendoirs. Une fois le linge sec, elle le remettrait dans son panier, et ce serait de nouveau l'hiver.* La mère Trinket, maîtresse de l'arrière-cour, rythmait les saisons de la vieille maison.

Stella avait la bouche sèche. Son nez lui faisait mal. Elle se toucha derrière les oreilles, là où ça la démangeait quand elle était inquiète. Son doigt était poisseux de sécrétion cireuse. Elle aurait voulu se débarrasser de ses vieilles odeurs avec une serviette de toilette, arriver purifiée devant ces nouvelles gens. Un mot lui vint à l'esprit : *apprufiée,* mélange d'apprêtée et de purifiée. C'était un mot charmant, et il la fit trembler comme une feuille.

Trinket déverrouilla la porte du bâtiment. Stella vit des plafonniers fluorescents s'allumer en crépitant, bariolant de leur lueur blanc-bleu des établis, un vieux réfrigérateur, des empilements de cartons et, sur sa droite, une lourde porte à barreaux.

Les voix se firent plus nettes. Stella crut en distinguer trois ou quatre. Les inconnus s'exprimaient d'une façon qui lui était incompréhensible, en un flot guttural entrecoupé d'exclamations suraiguës. L'un d'eux toussait.

— Ils sont là-dedans, dit Trinket.

Il ouvrit la porte à barreaux avec une grosse clé en bronze attachée à une ficelle sale.

— Ils ont sûrement fini de manger. Nous allons rapporter les plateaux à mère.

Il tira la porte.

Stella ne bougea pas. Même la promesse contenue dans ces voix, la promesse qui l'avait amenée jusqu'ici, n'aurait pu la persuader de faire un nouveau pas.

— Ils sont quatre, exactement comme toi. Ils ont besoin de ton aide. Je viens avec toi.

— Pourquoi cette clé ? demanda Stella.

— Il y a des gens qui passent dans le coin, et ils ont parfois des armes… c'est dangereux. Pour les enfants comme toi. Depuis la mort de mon épouse, je me suis donné comme tâche,

comme devoir, de protéger ceux que je ramasse sur la route. Comme toi.

— Où est votre fille ?

— Dans l'Idaho.

— Je ne vous crois pas.

— C'est pourtant vrai. Ils me l'ont enlevée l'année dernière. Je ne suis jamais allé la voir.

— Ils autorisent les visites des parents.

— Je ne supporte pas l'idée d'aller là-bas.

L'expression de Trinket avait changé, et son odeur aussi.

— Vous mentez, dit Stella.

Elle sentait ses glandes s'activer, la démanger. Bien qu'elle n'ait pu capter sa propre odeur, ni aucune d'ailleurs tant son nez était sec, elle savait que la pièce était imprégnée de sa persuasion.

Trinket, sembla se dégonfler, abaissant les bras et laissant pendre ses mains. Il désigna la porte à barreaux. Il réfléchissait, ou alors il attendait. Stella s'écarta. La clé oscillait au bout de la ficelle qu'il tenait dans sa main.

— Tes semblables, dit-il en se grattant le nez d'un air intrigué.

— Laissez-nous partir, dit Stella.

C'était plus qu'une suggestion.

Trinket secoua lentement la tête, puis leva les yeux. Elle se dit qu'elle lui faisait de l'effet, en dépit de ses bouchons nasaux, de ses bonbons à la menthe.

— Laissez-nous tous partir, ajouta-t-elle.

La vieille femme fit une arrivée si discrète que Stella ne l'entendit même pas. Elle était d'une force étonnante. Le torse prisonnier de l'étau de ses bras, Stella eut le temps de pousser un petit cri, puis elle se retrouva de l'autre côté de la porte. Son livre tomba par terre. Trinket se ressaisit, empoigna sa clé et la tourna dans la serrure avant que Stella ait pu se retourner.

— Ils se sentent seuls là-dedans, dit la mère Trinket. (Elle s'était bouché le nez avec une pince à linge et ses yeux étaient mouillés.) Laisse mon fils faire son travail. Fred, peut-être qu'elle veut déjeuner maintenant.

Trinket se moucha bruyamment, expulsant le coton de ses

narines. Il jeta autour de lui un regard dégoûté, puis pressa un bouton monté sur le mur. On entendit un déclic, suivi d'un bourdonnement, et une seconde porte à barreaux s'ouvrit derrière Stella. Elle fit face à ses deux geôliers à travers la première porte. Impossible de produire le moindre son tellement elle était surprise et furieuse.

Trinket se frotta les yeux et secoua la tête. D'un coup de pied, il propulsa le livre dans un coin.

— Zut ! fit-il. Elle est forte. Elle a failli m'avoir. Petit putois diabolique.

Elle se mit à frissonner dans le petit sas. Trinket éteignit les plafonniers. Elle n'était plus éclairée que par la lueur venue des pièces derrière elle.

Une main lui effleura le coude.

Stella hurla.

— Quoi ?

Elle se plaqua contre la porte et observa le garçon. Âgé de dix ou onze ans, il la dépassait de cinq centimètres et était nettement plus maigre qu'elle. Son visage était sillonné d'égratignures et ses cheveux en broussaille, mal taillés.

— Je ne voulais pas te faire peur, dit-il.

Ses joues se constellèrent de petites taches roses et marron. Ses yeux piquetés d'or la suivirent tandis qu'elle glissait sur la gauche, vers le coin du sas, et levait les poings.

Le garçon plissa le nez.

— Ouaouh ! T'es vraiment secouée.

— Quel est ton nom ? demanda-t-elle d'une voix de fausset.

— Quel type de nom ?

Il se pencha un peu, inclina la tête, huma l'air devant elle et grimaça.

— Ils m'ont fait peur, expliqua-t-elle, gênée.

— Ouais, ça se sent.

— Qui es-tu ?

— Regarde, dit-il.

Il se pencha, et ses joues se criblèrent à nouveau de taches.

— Oui, et alors ?

Il paraissait déçu.

— Certains y arrivent, commenta-t-il.

— Comment tes parents t'appellent-ils ?

— Je ne sais pas. Les gamins m'appellent Kevin. On vit dans les bois. Un groupe mixte. Enfin, plus maintenant. Trinket m'a eu. J'ai été stupide.

Stella se redressa et abaissa ses poings.

— Combien êtes-vous ici ?

— Quatre, en me comptant. Cinq maintenant.

Elle entendit à nouveau tousser.

— Il y a quelqu'un qui est malade ?

— Ouais.

— Je n'ai jamais été malade.

— Moi non plus. Forme-Libre est malade.

— Qui ça ?

— Je l'appelle Forme-Libre. Ce n'est probablement pas son nom. Elle est presque aussi vieille que moi.

— Est-ce que Will le Fort est toujours ici ?

— Il n'aime pas ce nom. Ils nous donnent des noms comme ça parce qu'ils disent qu'on empeste. Suis-moi. On ne risque pas d'aller ailleurs, hein ? Ils m'ont envoyé voir le gibier que ce vieux Fred avait levé.

Stella suivit Kevin à l'arrière du bâtiment tout en longueur. Ils passèrent devant quatre pièces vides meublées de lits, de chaises pliantes et de vieilles commodes bon marché.

Tout à fait au fond, trois jeunes gens étaient assis autour d'un petit téléviseur portatif. Stella détestait la télévision, elle ne la regardait jamais. Elle vit qu'une plaque métallique recouvrait le panneau de contrôle de celle-ci. Ils étaient deux – un garçon plus âgé, sans doute Will, et une fillette de sept ans – assis sur un canapé gris tout cabossé. Plus une fille de neuf ou dix ans étendue sur une couverture à même le sol.

La fille sentait mauvais. Sentait la maladie. Elle toussa au creux de sa main et essuya celle-ci sur son tee-shirt sans cesser de regarder la télévision.

Will s'extirpa du canapé. Il toisa Stella d'un air méfiant, puis enfonça ses mains dans ses poches.

— Voici Mabel, dit-il en désignant la fillette. Ou peut-être Maybelle. Elle n'en sait rien. L'autre, par terre, ne dit pas grand-chose. Je suis Will. Je suis l'aîné. Je suis toujours l'aîné. Je suis

peut-être le plus âgé de tous.

— Bonjour, dit Stella.

— C'est la nouvelle, expliqua Kevin. Elle sent vraiment choquée.

— Ça, c'est vrai, dit Mabel.

Elle retroussa sa lèvre supérieure, puis se pinça le nez.

Will se tourna de nouveau vers Stella.

— Je vois ton nom de taches. Mais quel est ton autre nom ?

— Je crois que c'est Rose, ou alors Pâquerette, dit Kevin.

— Mes parents m'appellent Stella.

Elle s'efforça de leur faire comprendre que cela n'était pas définitif, qu'elle pouvait changer de nom selon sa volonté. Elle s'agenouilla auprès de la malade.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Ni un rhume ni une grippe, répondit Will. À ta place, je ne m'approcherais pas trop. On ne sait pas d'où elle vient.

— Il lui faut un docteur.

— Dis-le à la vieille quand elle t'apportera à manger, suggéra Kevin. Je plaisante. Elle ne fera rien. Je crois qu'ils vont nous livrer tous ensemble.

— C'est comme ça que Fred se fait du blé, dit Will en se frottant les doigts l'un contre l'autre. C'est un chasseur de primes.

Stella toucha l'épaule de la fille. Celle-ci se tourna vers elle et ferma les yeux.

— Ne regarde pas. Il n'y a rien à voir, dit-elle.

Sur ses joues apparurent des motifs tout simples, sans forme définie. Forme-Libre. Stella raffermit son étreinte. Le bras de la fille s'amollit. Elle roula à moitié sur le dos. Stella la secoua une nouvelle fois, et elle entrouvrit les yeux sans trop voir ce qui l'entourait.

— Maman ?

— Quel est ton nom ? demanda Stella.

— Maman ?

— Comment t'appelle ta maman ?

— Elvira, dit la fille, secouée par une nouvelle quinte de toux.

— Ah-ha, fit Will sans la moindre trace d'humour.

C'était cruel de baptiser ainsi un enfant.

— Tu as des parents ? s'enquit Kevin, se rapprochant à son tour de la petite malade.

Stella toucha le visage d'Elvira. Sa peau était chaude et sèche. Elle avait des croûtes de sang sous le nez, ainsi que derrière les oreilles. Stella lui palpa la gorge, puis lui souleva les bras pour lui palper les aisselles.

— Elle a une infection, déclara-t-elle. Ça ressemble aux oreillons.

— Comment tu le sais ?

— Ma mère est docteur. Enfin, en quelque sorte.

— Est-ce que c'est le SHIVER ? demanda Will.

— Je ne crois pas. Nous ne pouvons pas attraper ça.

Elle leva les yeux vers Will et sentit ses joues lui envoyer un message dont elle ignorait ce qu'il exprimait – peut-être la gêne.

— Regarde-moi, lui ordonna le garçon.

Stella se releva pour lui faire face.

— Tu sais parler de cette façon ? s'enquit-il.

Ses joues se couvrirent de taches éphémères. Les motifs se métamorphosaient à toute vitesse, apparaissant et disparaissant au rythme des fluctuations de ses iris, de ses muscles faciaux, de ses petits bruits de gorge. Stella le fixait, fascinée, sans toutefois comprendre ce qu'il était en train d'accomplir, ce qu'il s'efforçait de lui transmettre.

— On dirait que non, dit-il. Que sens-tu, petite biche ?

Stella sentit son nez s'enflammer. Elle recula.

— Pratiquement illettrée, conclut Will, dont le sourire était cependant compatissant. C'est le parler. Inventé par les gosses dans la forêt.

Stella comprit que Will souhaitait être le chef, voulait qu'on le croie intelligent et compétent. Il y avait toutefois dans son odeur une certaine faiblesse qui le faisait paraître vulnérable. *Il est brisé,* songea-t-elle.

Elvira se mit à gémir et à appeler sa mère. Will s'agenouilla près d'elle et lui posa une main sur le front.

— Ses parents l'ont cachée dans un grenier, dit-il. C'est ce que racontaient les gosses dans la forêt. Ils se sont barrés en Californie, et elle est restée avec sa grand-mère. Puis la grand-mère est morte. Elvira s'est enfuie. Elle s'est fait prendre dans la

rue. Elle s'est fait violer, plusieurs fois je crois. (Il s'éclaircit la gorge, et son sang furieux lui assombrit les joues.) Elle a attrapé ce rhume, si c'est bien un rhume, de sorte qu'elle n'a pas pu lâcher des odeurs pour se défendre. Fred l'a trouvée deux jours après m'avoir capturé. Il a pris quelques photos. Il nous garde ici jusqu'à ce qu'on soit assez nombreux pour qu'il touche une belle prime.

— Chacun de nous vaut un million de dollars, dit Kevin. Mort ou vif.

— N'en rajoute pas, lui lança Will. Je ne sais pas combien il touche, et il ne touchera rien si nous sommes morts. Il risque même d'aller en prison si on est blessés. C'est ce que j'ai entendu dire dans la forêt. Et comme la prime est offerte par les autorités fédérales, il ne veut pas avoir affaire à la police d'État.

Stella était impressionnée par son savoir.

— C'est horrible, dit-elle, le cœur battant. Je veux rentrer chez moi.

— Comment Fred a-t-il fait pour t'attraper ? s'enquit Will.

— Je suis allée me promener, dit Stella.

— Tu as fait une fugue, corrigea Will. Est-ce que tes parents tiennent à toi ?

Stella imagina Kaye se réveillant et constatant sa disparition, et elle eut envie de pleurer. Cela aviva la douleur de son nez et lui fit mal aux oreilles.

Quelqu'un secoua la porte à barreaux. Obéissant à un ordre muet de Will, Kevin alla voir ce qui se passait. Stella jeta un coup d'œil à Will, puis suivit Kevin. La mère Trinket se tenait devant la porte de la cage. Elle venait de glisser dessous un plateau de cafétéria. Sur celui-ci était posée une assiette contenant du poulet rôti, des pommes de terre en salade et plusieurs tiges de brocolis flasques. La vieille femme regarda les enfants de ses yeux laiteux, rentrant le menton et laissant pendre ses bras telles des bûches.

— Beurk ! fit Kevin en ramassant le plateau. C'est pour toi, dit-il à Stella en le lui passant.

— Comment va la fille ? demanda la mère Trinket.

— Elle est vraiment malade, répondit Kevin.

— Il y a des gens qui vont venir. Ils prendront soin d'elle.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

La vieille femme tiqua.

— C'est mon fils, dit-elle.

Puis elle se retourna et s'en fut, fermant et verrouillant la porte derrière elle.

La fille, Forme-Libre, respirait par à-coups lorsqu'ils revinrent dans la pièce avec le plateau.

— Elle sent mauvais, dit Mabel. J'ai peur pour elle.

— Moi aussi, dit Will.

— Will est le papa ici, déclara Mabel. Will devrait aller chercher de l'aide.

L'intéressé jeta à Stella un regard misérable, puis s'effondra sur le canapé. Stella posa le plateau sur une petite table pliante. Elle n'avait pas envie de manger. Kevin et elle s'accroupirent près d'Elvira. Stella lui caressa les joues, faisant pâlir ses taches. Ces dernières cessèrent de changer d'intensité. Leurs altérations s'étaient faites moins irrégulières durant les dernières minutes, et elles étaient de plus en plus vagues, de moins en moins signifiantes.

— Est-ce qu'on peut la soigner ? demanda Stella.

— Nous ne sommes pas des anges, répondit Will.

— Ma mère dit que nous avons tous un esprit au fond de nous, reprit Stella, cherchant désespérément une quelconque réponse. Nos esprits peuvent se parler entre eux grâce à des substances chimiques et…

— Qu'est-ce qu'elle peut savoir de nous ? coupa sèchement Will. C'est une humaine, pas vrai ?

— Ma mère, c'est Kaye Lang Rafelson, dit Stella, vexée et sur la défensive.

— Je me fous de savoir qui c'est, rétorqua Will. Ils nous détestent parce que nous sommes nouveaux et parce que nous sommes meilleurs.

— Nos parents ne nous détestent pas, osa dire Stella, cherchant Mabel et Kevin du regard.

— Les miens, si, dit Mabel. Mon père déteste le gouvernement, alors il m'a cachée, mais, un jour, il est parti sans rien dire. Ma mère m'a abandonnée à la gare routière.

Stella comprit que ces enfants avaient eu une existence bien

différente de la sienne. Ils sentaient tous la solitude et l'exclusion, comme des chiots arrachés à leur nid, en quête de quelque chose qu'ils avaient perdu. Sous la solitude et les autres émotions du moment, elle percevait leurs fondamentaux : Will avait un parfum riche et entêtant, comme du vieux cheddar. Kevin avait une odeur un peu douceâtre. Mabel sentait comme l'eau du bain : les fleurs, la chaleur, une peau propre et sèche.

Impossible de détecter les fondamentaux d'Elvira. Elle n'avait apparemment aucune odeur, excepté celle de la maladie.

— On a pensé à s'évader, déclara Kevin. Il y a des tiges de métal dans les murs. Fred nous a dit que l'endroit était solide.

— Il nous déteste, dit Will.

— On vaut du fric, précisa Kevin.

— Il m'a dit que sa fille avait tué sa femme, ajouta Will.

Cette révélation les réduisit tous au silence, et on n'entendit plus que le souffle rauque de Forme-Libre.

— Apprends-moi à parler avec mes taches, demanda Stella à Will.

Elle voulait qu'ils cessent de ressasser les choses qui leur étaient interdites, comme s'évader, par exemple.

— Et si Elvira mourait ? demanda Will, dont le front pâlit soudain.

— Nous la pleurerons, dit Mabel.

— Oui, dit Kevin. Et nous ferons une petite croix pour elle.

— Je ne suis pas chrétien, dit Will.

— Moi, si, fit Mabel. Le Christ était des nôtres. Je l'ai entendu dire dans la forêt. C'est pour ça qu'on l'a tué.

Will secoua tristement la tête devant tant de naïveté. Stella eut soudain honte des paroles qu'elle avait adressées aux deux hommes dans la supérette Texaco. Elle savait qu'elle ne ressemblait en rien à Jésus-Christ. Au fond de son cœur, elle n'éprouvait ni pitié ni charité. Jamais elle ne se l'était avoué, mais la vision d'Elvira, en train de hoqueter sur le sol, lui faisait prendre conscience de ses véritables émotions.

Elle détestait Fred Trinket et sa mère. Détestait les fédéraux qui viendraient les emmener.

— Nous allons devoir nous battre pour sortir d'ici, dit Will. Fred est prudent. Il ne rentre jamais dans la cage. Il refuse

même de faire venir un docteur. Il se contente d'appeler les fourgons. Les fourgons viennent du Maryland et de Richmond. Les hommes qu'ils transportent enfilent des tenues isolantes et sont armés d'aiguillons à bestiaux et de fusils tranquillisants.

Stella frissonna. Elle avait appelé ses parents, ils allaient arriver. Mais ils risquaient d'être capturés, eux aussi.

— Parfois, les enfants meurent quand les fourgons arrivent, poursuivit Will. Peut-être par accident, mais ils meurent quand même. On brûle leurs cadavres. C'est ce qu'on a entendu dire dans la forêt. Je n'ai pas envie de t'apprendre à parler avec tes taches, conclut-il.

— Alors parle-moi de la forêt, demanda Stella.

— La forêt, c'est la liberté. J'aimerais que le monde entier soit une forêt.

19.

Une pluie fine s'était mise à tomber. Kaye se gara au nord de l'allée privée goudronnée qui conduisait à la grande maison à colonnes entourée de bâtiments secondaires. Le ciel s'était tellement assombri que les habitants du lieu avaient allumé les lumières. Sur la boîte aux lettres en acier noir, placée au sommet d'un pilier de brique, figuraient cinq chiffres en matière réfléchissante.

— C'est ici, dit Mitch.

Il scruta le paysage derrière le pare-brise inondé et abaissa sa vitre. Un pick-up rouge aménagé en camping-car était garé devant le bâtiment. Aucun autre véhicule en vue.

— Peut-être que nous arrivons trop tard, dit Kaye en luttant contre ses larmes.

— Ça ne fait que dix ou quinze minutes.

— Vingt. Ça nous a pris vingt minutes. Peut-être que le shérif est déjà venu et reparti.

Mitch ouvrit doucement la portière.

— Si je peux la récupérer, je reviens tout de suite.

— Non, fit Kaye. Je refuse de rester seule. Je ne pourrai pas le supporter.

Elle agrippa le volant de toutes ses forces, faisant saillir ses muscles.

— Reste ici, je t'en supplie, dit Mitch. Tout ira bien. Je suis capable de la porter et pas toi.

— Je suis capable de tout. Pourquoi serais-tu obligé de la porter, au fait ?

— Pour aller plus vite. Pour aller plus vite, c'est tout.

Il ouvrit la boîte à gants, en sortit un objet enveloppé dans un chiffon empestant la graisse, déplia celui-ci et saisit le pistolet. Puis il le glissa dans la poche de son manteau. Ils possédaient trois armes de poing, non déclarées et parfaitement illégales. La possibilité d'être inculpés pour port d'arme prohibée était le cadet de leurs soucis. Néanmoins, Kaye et Mitch entretenaient un mépris tenace à l'égard des armes à feu, sachant qu'elles encourageaient chez leurs possesseurs une fausse sensation de sécurité.

Mitch avait nettoyé et graissé ses trois armes pas plus tard que la semaine précédente.

Inspirant à fond, il descendit de voiture et se dirigea vers l'arrière. Kaye passa au point mort et débloqua le frein à main. Mitch poussa le pick-up en grognant. Kaye descendit à son tour, sans lâcher le volant, et, ensemble, ils conduisirent leur véhicule sur l'allée, l'immobilisant à mi-chemin de la maison. Kaye acheva la manœuvre de façon que le pick-up bloque le passage. L'allée était bordée d'une haie et d'une murette, et aucun véhicule ne pourrait contourner l'obstacle, que ce soit pour entrer ou pour sortir. Elle se rassit au volant. Mitch lui prit le visage entre les mains et l'embrassa sur la joue pendant qu'elle lui étreignait les bras. Puis il s'écarta d'elle et se dirigea vers la maison, enfouissant ses mains dans les poches de son pantalon. Il n'était jamais à son aise dans un costume. Ses épaules et ses mains étaient trop grosses, son cou trop long. Il n'avait pas une tête à porter un costard.

Kaye le regarda s'éloigner, le cœur battant, l'esprit embroussaillé.

Les colonnes de la maison se dressaient, ténébreuses, la porte était close. Mitch gravit les marches du perron aussi discrètement que le lui permettaient ses chaussures, puis jeta un regard par l'étroite fenêtre de droite.

Toujours suivi des yeux par Kaye, il redescendit sans avoir frappé à la porte. Il fit le tour de la maison et disparut à sa vue. Elle se mit à pleurer et se plaqua le poing sur la bouche. Ils avaient vécu onze ans sur le fil du rasoir. Une existence des plus cruelles ; chaque fois qu'elle se croyait habituée à leur vie extrême, comme elle l'avait cru ce matin, pas tout à fait mais presque, se sentant quasiment normale, comblée, productive, toute à son article en cours ou bien somnolant devant son ordinateur, elle était saisie par la possibilité de tout perdre en un instant. Ils avaient eu beaucoup de chance et elle le savait.

Mais les plus horribles de ses visions n'étaient rien comparées à la réalité de son cauchemar présent.

Mitch longea la bordure soigneusement taillée de la pelouse, restant hors des flaques de lumière projetées par les fenêtres de la façade latérale. Il entendit un bourdonnement éraillé, évoquant un insecte de belle taille, et leva les yeux vers les hauteurs, un rictus aux lèvres. Rien à signaler.

Son cœur faillit cesser de battre lorsqu'il se rappela que le mobile était toujours activé. Il plongea une main dans sa poche et l'éteignit.

Une allée gravillonnée reliait le porche de derrière à une annexe tout en longueur. Évitant de piétiner les graviers de peur de faire du bruit, il se dirigea vers ce bâtiment en foulant l'herbe rare, faisant un petit bond pour prendre pied sur le perron en béton. Il jeta un coup d'œil par la petite ouverture carrée de la porte en acier. Pourquoi une porte en acier ? Et toute neuve, avec ça.

Au fond du vestibule, il distingua une lourde porte à barreaux. Il tenta de tourner le loquet. La porte d'acier était verrouillée, évidemment. Il recula d'un pas, manqua perdre l'équilibre sur le sol inégal, se rétablit d'un petit saut, puis fit le tour du bâtiment en pressant le pas. Le shérif risquait d'arriver d'un instant à l'autre. Mitch préférait récupérer Stella sans l'assistance des autorités. En outre, il savait que Kaye n'allait

pas tarder à craquer. Il devait s'empresser de conclure sa reconnaissance, localiser sa fille et prendre une décision.

Mitch n'avait jamais été un rapide. Il avait vécu bien trop d'années en fouillant la terre, passant patiemment d'une strate à l'autre pour mettre au jour des millénaires d'histoire non écrite. Au bout du compte, la paix intérieure qu'il avait acquise durant ces fouilles ne lui était d'aucune utilité pour survivre.

Il avait renoncé à cette paix, ainsi qu'aux fouilles, à l'histoire et à toute sa vie d'avant ou presque, se concentrant sur une rage désespérée et protectrice.

20.

Leesburg

Mark Augustine réprima une grimace en voyant arriver l'homme et la femme. Petit-Oiseau leur fournit une série de photos bien nettes à l'issue de plusieurs zooms flous, et elles s'affichèrent en médaillon sur les écrans, entourées d'un liseré bleu.

Deux noms apparurent sur l'écran du bout. Les programmes de reconnaissance avaient effectué une identification inutile aux yeux d'Augustine. L'homme qui faisait le tour de la maison était Mitch Rafelson. La femme au volant du vieux pick-up était Kaye Lang Rafelson.

— Bien, fit Browning. Tout le monde est là.

Elle leva les yeux vers Augustine.

Celui-ci pinça les lèvres.

— Le maintien de l'ordre n'est pas une science exacte, déclara-t-il. Où sont les fourgons ?

— À deux minutes de route, rétorqua Browning.

Elle était de nouveau sûre d'elle, maîtresse de la situation.

21.

Comté de Spotsylvania

Kaye entendit des bruits de moteur. Elle se tourna vers la route, par-delà la haie de lauriers-roses, et vit deux voitures bleu et blanc de la police de Virginie arriver d'un côté et, de l'autre, un fourgon qui n'avait actionné ni sa sirène ni son gyrophare, un long véhicule à la silhouette carrée, à mi-chemin entre l'ambulance et le panier à salade. Impossible de distinguer l'emblème rouge et or du Bureau de gestion des urgences sur son flanc, mais il s'y trouvait sûrement.

Elle se planta sur l'allée d'accès pour voir lequel des véhicules allait s'y engager le premier.

* * *

— Défense d'espionner ! lança la vieille femme. Vous êtes de la compagnie du gaz ?

Elle se trouvait à une douzaine de mètres de Mitch, silhouette aux cheveux flous éclairée à contre-jour par la lumière issue de la porte de derrière. Elle était sortie en silence pendant qu'il longeait l'arrière du bâtiment annexe. Son fusil à pompe était braqué sur lui.

Mitch examina d'un coup d'œil la façade droite de l'annexe, celle qui était tournée vers la maison. Il n'avait trouvé aucune autre voie d'accès.

— Ne soyez pas ridicule, dit-il d'une voix qui se voulait aimable. Je suis à la recherche de ma fille.

— Pas de soirée pyjama ici, répliqua la femme.

— Mère !

Un homme apparut sur le porche, claqua la porte grillagée derrière lui.

— Il y a des policiers qui arrivent. Range ce flingue, bon sang !

— J'ai surpris ce type dans la cour, dit-elle en levant son

arme.

— Approchez, que je vous voie de plus près. Vous êtes avec les flics ?

— Bureau de gestion des urgences, répliqua Mitch.

— Ce n'est pas ce qu'il a dit tout à l'heure, remarqua la femme en abaissant son fusil.

L'homme l'en débarrassa d'un geste brusque et regagna l'intérieur de la maison. La femme continua de fixer Mitch.

— Vous êtes venu chercher votre fille, murmura-t-elle.

Mitch la contourna prudemment, puis obliqua à gauche, découvrant les phares d'une voiture et d'un fourgon bloqués au bout de l'allée par leur vieux pick-up.

— Merde, vous vous êtes garé comme un manche ! s'écria l'homme dans la maison.

Mitch entendit un bruit de pas sur un plancher, vit des lumières s'allumer et s'éteindre le long du rez-de-chaussée, entendit s'ouvrir la porte d'entrée.

Comme il arrivait sur le devant, il vit un homme en short, corpulent mais d'allure sportive, se planter sur le porche entre deux colonnes et lever les mains comme en signe de reddition.

— Qu'est-ce qu'ils manigancent ? marmonna l'inconnu.

Mitch n'avait pas beaucoup d'espoir. Il lui serait impossible de chercher discrètement Stella, et il ne voyait pas comment la faire sortir de cette maison, même en la portant. Les bois qui entouraient la propriété semblaient fort épais. À présent que la pluie s'était calmée, des tas d'insectes bourdonnaient autour de lui. L'air était imprégné d'une douce odeur de poussière, d'humidité, de boue et d'herbe mouillée.

* * *

Kaye se planta face à la route principale et aux véhicules qui approchaient. Deux hommes en uniforme gris de deux tons descendirent des voitures de patrouille pour se diriger vers elle. Le plus jeune se retourna pour gratifier le fourgon d'un regard déconcerté.

— C'est vous qui nous avez appelés, m'dame ? demanda le policier le plus âgé.

C'était un homme de forte carrure, proche de la cinquantaine, à la voix de basse légèrement rocailleuse.

— Notre fille a été enlevée. Elle se trouve ici, déclara Raye.

— Dans cette maison ?

— Nous venons à peine d'arriver. Elle nous a téléphoné pour nous dire où elle était.

Les policiers échangèrent un bref coup d'œil sans se départir d'une expression parfaitement neutre, puis se tournèrent vers les deux silhouettes qui émergeaient du fourgon : celle d'un homme de haute taille, cadavérique, vêtu d'un survêtement noir luisant et d'une femme trapue en tenue isolante blanche. Tous deux s'équipèrent d'un masque de protection et d'une paire de gants, puis s'avancèrent.

— Ceci relève de notre juridiction, officiers, annonça l'homme. Agence fédérale.

— Nous avons reçu une plainte pour enlèvement, répliqua le plus âgé des deux policiers.

— Que faites-vous ici, m'dame ? demanda à Kaye la femme en tenue isolante.

— Montrez-moi votre carte, rétorqua-t-elle.

— Vous avez vu notre fourgon ? Ce modèle coûte cher à fabriquer, vous savez, dit l'homme en survêtement noir d'une voix hautaine. (Il s'approcha de Kaye et lui braqua une lampe torche sur le visage.) Vous êtes la mère ?

Les policiers reculèrent d'un pas. Le plus âgé décocha un rictus à l'homme en noir.

— Vous êtes ici pour payer un chasseur de primes, dit Kaye d'une voix tremblante. J'ignore combien d'enfants sont séquestrés dans cette maison, mais je sais que ce genre d'activité est illégal dans cet État.

Le vieux flic croisa les bras et bomba le torse.

— Est-ce exact ? demanda-t-il à la femme.

— Ceci relève de notre juridiction. Agence fédérale, répéta l'homme en noir. Sherry ! lança-t-il à sa partenaire. Appelle le bureau.

— Leur fourgon est immatriculé dans le Maryland, remarqua le jeune policier.

Kaye détailla le visage de son équipier. Il avait les joues

rouges et le nez sillonné de vaisseaux éclatés, conséquence de l'acné rosacée ou de l'alcoolisme.

— Que faites-vous en dehors de votre comté ? demanda-t-il aux occupants du fourgon.

— Juridiction fédérale, je vous dis ! répondit la femme. Vous ne pouvez pas nous arrêter.

— Enlevez ce satané masque ! Je ne comprends pas ce que vous me dites, répliqua le flic.

— La procédure exige que nous conservions notre masque, officier, déclara la femme d'un ton solennel.

À chacun de ses pas, sa tenue émettait froissements et grincements. L'équipe formée par ces deux-là sentait l'improvisation et n'inspirait guère confiance. L'uniforme du flic le plus âgé était impeccablement repassé et moulait sa silhouette d'athlète tout juste sur le déclin. Il avait l'air triste et fatigué, mais discipliné et plein d'assurance. En le voyant, Kaye pensait à un joueur de football américain en fin de carrière. Rien ne pouvait désormais l'impressionner. Il se tourna de nouveau vers elle.

— Qui a appelé la police d'État, m'dame ?

— Mon mari. Quelqu'un a kidnappé notre fille. Elle se trouve dans cette maison.

— S'agit-il d'une enfant du virus ? demanda le policier à voix basse.

Kaye examina son expression, ses yeux sombres, les rides qui creusaient ses joues.

— Oui, dit-elle.

— Ça fait combien de temps que vous vivez ici ? demanda le flic.

— Dans le comté de Spotsylvania ? Presque quatre ans.

— Dans la clandestinité ?

— Dans la discrétion.

— Ouais, fit le vieux policier, résigné. Je peux le comprendre.

Il se tourna vers les envoyés du Bureau de gestion des urgences.

— Vous avez un ordre de mission ? leur demanda-t-il.

Puis, s'adressant à son collègue :

— Va donc jeter un coup d'œil à la baraque.

— Mon mari est armé, dit Kaye en désignant la maison. On a kidnappé notre fille, après tout. Il ne vous tirera pas dessus. Laissez-lui la possibilité de rendre son arme.

D'un geste vif des deux mains, le vieux policier défit l'attache de son étui. Il fouilla du regard la maison aux grandes colonnes, puis vit Mitch et la vieille femme avancer le long de la façade latérale.

Son collègue, plus jeune d'une bonne dizaine d'années, dégaina aussitôt son pistolet et se mit en position de tir.

— Je déteste ça, grommela-t-il.

— Laissez-nous faire notre travail, exigea la femme en tenue isolante.

Son masque glissa, lui donnant l'air encore plus ridicule.

— Je n'ai toujours vu aucun papier officiel, et vous êtes en dehors de votre juridiction, gronda le vieux policier sans quitter la maison des yeux. Je suis tenu de voir un ordre de mission de l'EMAC autorisant cette extraction.

Il y eut un bref silence gêné.

— Nous remplaçons l'équipe du comté de Spotsylvania. Elle est partie pour une autre mission, finit par admettre l'homme en noir, qui avait perdu de sa superbe.

— Je les connais bien, ceux-là, répliqua le flic. (Il fixa Kaye d'un air triste.) Ils ont pris mon fils il y a quatre ans. Depuis ce jour, ma femme et moi ne l'avons pas vu une seule fois. Il est dans l'Indiana, près de Terre Haute.

— C'est courageux de votre part de rester ensemble, dit Kaye.

C'était comme si une étincelle était passée de l'un à l'autre, comme si tous deux se comprenaient et partageaient leurs drames.

Le policier hocha brièvement la tête, mais ses yeux restaient vifs, ne perdaient rien de ce qui l'entourait.

— Comme si je ne le savais pas. (Il fit signe à son équipier.) William, récupère le pistolet du mari et fouillons la maison. Voyons voir ce qui se passe par ici.

* * *

Mitch prit le pontet de son pistolet entre le pouce et l'index

et leva la main bien haut. Il regrettait à présent de s'être armé ; il devait être ridicule, comme un acteur dans un polar. Toutefois, il se sentait au bord de l'explosion à l'idée que Stella puisse se trouver dans la maison, dans l'annexe ou quelque part sur la parcelle de terrain. La moindre provocation le ferait réagir, et cela le terrifiait. L'intensité de sa dévotion était pareille à une lampe à souder, incandescente, aveuglante.

Il en avait toujours été ainsi. Impossible d'y échapper.

Le jeune flic foula l'herbe mouillée de ses bottes. Allumant sa lampe torche, il la braqua sur les yeux de Mitch.

L'homme en short prit enfin la parole.

— En quoi puis-je vous aider, officier ? demanda-t-il.

Le policier prit l'arme de Mitch et recula.

— Retenez-vous des enfants dans cette propriété ? demanda-t-il à l'homme en short.

— Oui, répondit ce dernier. Des fugueurs et des enfants abandonnés. Nous les protégeons jusqu'à ce que le camion vienne les conduire dans un endroit où on prendra soin d'eux. Où ils seront à leur place.

Mitch fixait le policier en plissant le front. Il avait toujours possédé l'équivalent d'un unique sourcil broussailleux et, avec le temps, cette chenille velue était retournée à l'état sauvage. Elle lui donnait dans le meilleur des cas un air redoutable, voire un peu dément.

— Notre fille n'est pas une fugueuse, déclara-t-il. Elle a été enlevée.

Le second flic s'approcha, suivi par Kaye et par les deux collecteurs.

— Où sont les enfants ? voulut-il savoir.

— Derrière, dit l'homme en short. Je m'appelle Fred Trinket, monsieur. Je réside ici depuis longtemps, et ma mère a passé toute sa vie dans cette maison.

— Au diable les détails, rétorqua le policier. Montrez-nous les gosses, et vite !

Quelque chose vrombit au-dessus de leurs têtes, comme un gros insecte. Tous levèrent les yeux.

— Merde ! fit le jeune flic en faisant le gros dos. On dirait un drone de surveillance fédéral.

Le policier plus âgé se dressa de toute sa taille et scruta le ciel sombre.

— Je ne vois rien, dit-il. Allons-y.

22.

Leesburg

Rachel Browning fut contrariée par l'arrivée des policiers.

— Je pense que nous devrions alerter l'antenne du comté de Frederik, dit-elle. (Elle renifla de nouveau.) Et mettons la ministre de la Justice locale dans le coup. Elle voudra savoir ce que font ses fonctionnaires.

— Pas le temps, trancha Augustine. Vous êtes en Virginie, Rachel. Les Virginiens n'aiment pas que les fédés leur donnent des ordres. Et la situation est hautement irrégulière, même pour un kidnapping officiel.

Browning inclina la tête sur le côté, et son regard fit le va-et-vient entre Augustine et les écrans devant elle.

— Je n'ai pas entendu ce qu'a dit l'armoire à glace.

Petit-Oiseau s'était immobilisé à quinze mètres d'altitude. Sa minuscule cellule énergétique ne tarderait pas à être épuisée, et il devrait regagner le véhicule de surveillance ou être récupéré plus tard.

— Le flic a dit que sa fille lui avait été enlevée, dit Augustine. Il ne risque pas d'avoir de la sympathie pour votre cause.

— Merde ! Ça vous fait plaisir, hein ?

Augustine ne sourit pas, mais ses lèvres frémirent.

— Je refuse de prendre une quelconque responsabilité, persista Browning.

— Vos propres machines enregistrent tout ce que vous dites, lui rappela Augustine en désignant la console. Mieux vaut faire filer Petit-Oiseau, et en vitesse, si vous ne voulez pas vous retrouver devant un tribunal.

— Vous êtes aussi coupable que moi.

— Jamais je n'ai autorisé cette histoire de chasseur de primes. C'est l'œuvre de votre division.

Le téléphone émit une sonnerie mélodieuse.

— Oups ! fit Augustine. Quelqu'un s'est branché sur nous.

Browning décrocha. Plaquant une main sur le micro, elle se tourna vers Augustine d'un air désespéré.

— C'est le ministre de la Santé, dit-elle, les yeux éberlués.

Augustine lui exprima sa sympathie d'un soupir accompagné d'un haussement de sourcils. Puis il se dirigea vers la porte. L'embout en caoutchouc de sa canne grinçait sur le sol.

23.

Comté de Spotsylvania

Écartant doucement sa mère du passage, Fred Trinket fit le tour de la maison par la droite, le petit groupe sur les talons. Mitch détestait cet endroit, ce gros lard en short, ces collecteurs. Son crâne était pareil à un ballon gonflé à l'essence et n'attendant plus qu'une allumette.

Kaye sentait la colère émaner de lui comme la chaleur d'un poêle. Elle lui agrippa le bras. Si Stella avait subi quoi que ce soit, alors… Si leur fille avait subi quoi que ce soit, alors…

Il lui était impossible de poursuivre une séquence débutant par ces prémisses.

— Nous avons servi du poulet à nos fugueurs, c'est très nourrissant, expliquait Trinket.

Son visage évoquait celui d'une statue de marbre abîmée et il transpirait à grosses gouttes. Le plus âgé des deux flics ne semblait guère approuver la façon dont il gagnait son pain.

Mitch fit mine de se jeter sur Trinket. Kaye le retint, lui étreignant le bras jusqu'à le faire grimacer. Il ne chercha pas à protester, se contenta de fixer la grande façade grise de l'annexe

située derrière la maison, son toit goudronné, sa porte d'acier creusée d'une minuscule fenêtre et son perron en béton.

— Nous veillons à maintenir une propreté absolue, poursuivit Trinket.

Il s'était écarté de Mitch et de Kaye, avançant au niveau du policier le plus âgé. Le plus jeune et les deux collecteurs fermaient la marche.

— Nous avons vu passer bien des fugueurs ici. (Trinket parlait de plus en plus fort à mesure qu'il s'approchait de la porte, de son secret sur le point d'être révélé.) Nous sommes des gens consciencieux. Nous prenons grand soin d'eux.

— Taisez-vous, ordonna Kaye.

— Gardez votre calme, s'il vous plaît, m'dame, pria le policier, mais sa propre voix était tremblante.

* * *

Stella entendit tourner la serrure de la porte d'acier et fonça vers la porte de la cage, abandonnant Elvira. Immobile, tendue, elle vit les lumières du vestibule éclairer soudain un homme colossal vêtu d'un uniforme et d'un blouson de cuir et, derrière lui, Fred Trinket.

Elle reconnut presque tout de suite les odeurs de Kaye et de Mitch.

— Maman ! dit-elle d'une voix de bébé.

— Ouvrez cette porte ! ordonna le policier en se tournant vers Trinket.

De grosses larmes coulaient sur ses joues. Stella n'avait pas vu beaucoup de policiers durant sa vie, et c'était la première fois qu'elle en voyait un qui pleurait.

Marmonnant des paroles indistinctes, Trinket attrapa un trousseau de clés.

— Maman, elle est morte ! s'écria Stella. Elle vient de mourir à l'instant… On n'a rien pu faire !

Sa voix se dissocia en deux torrents distincts, suraigus, chantants, étrangement beaux, comme si deux filles se tenaient derrière les barreaux, la seconde dissimulée à l'intérieur de la première. Kaye ne pouvait pas la comprendre, mais son cœur

faillit exploser de joie et de chagrin.

— Ouvrez cette porte ! s'écria-t-elle en écartant les autres de son chemin.

Au passage, ses doigts labourèrent la joue de Fred Trinket. Il eut un mouvement de recul, lâcha ses clés et poussa un petit cri.

Kaye tendit le bras pour toucher sa fille. Mais elle restait séparée d'elle par la largeur du sas.

— Dieu tout-puissant ! s'exclama le jeune policier.

Mitch ramassa les clés de Trinket et les lança à Kaye, puis agrippa le chasseur de primes sans ménagement. Kaye ouvrit la première porte, puis la seconde, et s'empara de Stella.

— Il faut aller chercher les autres, dit cette dernière.

— Combien sont-ils ? demanda le vieux flic à Trinket.

— Cinq.

— Monsieur, il est de notre devoir de rassembler et d'évacuer tous les enfants du virus, intervint la femme en tenue isolante.

Elle força le passage pour entrer dans le vestibule. Son collègue demeurait au-dehors, abîmé dans la contemplation du sol, de la nuit, des marches – bref, de tout sauf ce qui se trouvait dans l'annexe.

Kaye, Mitch et le policier athlétique s'engagèrent dans le couloir. Stella restait collée à sa mère. Mitch l'étreignit brièvement, et elle se serra contre lui.

— Pardon, murmura-t-elle.

Mabel et Kevin étaient assis sur le sofa. Will se tenait debout près d'Elvira. La télévision diffusait un vieil épisode de *L'Extravagante Lucy*. Kaye se pencha sur la fillette allongée et l'examina en grimaçant de compassion. Elle constata la présence d'une croûte sous son nez, lui tourna doucement la tête, en trouva d'autres derrière ses oreilles, sentit les grosseurs sous ses mâchoires et au niveau de ses aisselles.

— Combien de temps ? demanda-t-elle à Stella.

— Cinq ou six minutes. Elle a toussé très fort, et puis elle n'a plus bougé.

Kaye se tourna vers Mitch et vers le policier. Trinket grimaça mais s'abstint sagement de tout commentaire.

— Laissez-moi voir ça, dit la femme en tenue isolante.

Elle s'agenouilla un instant près de la fillette. Puis elle se

redressa d'un bond, jeta un regard paniqué aux autres et regagna le couloir en courant tant bien que mal.

— Est-ce qu'elle est malade ? s'enquit Trinket. Est-ce que vous pouvez la soigner ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? lui lança le vieux policier.

Kaye entendit la femme demander à son collègue une trousse de premier secours.

— Trop tard, murmura-t-elle.

— Vous êtes médecin ? lui demanda le policier en se penchant au-dessus de la fillette.

— Plus ou moins, répondit Kaye.

— Emmenez votre fille loin d'ici.

— Je suis peut-être en mesure de vous aider, suggéra Kaye en fixant ses joues tremblantes, ses yeux d'un bleu intense.

Mitch lâcha Trinket et ramena Stella contre lui.

— Faites-la filer d'ici, insista le policier. Nous nous occuperons du reste. Fuyez. Restez ensemble.

— Est-ce que Will, Kevin et Mabel peuvent venir ? demanda Stella.

Will observait les intrus d'un air méfiant. Kevin et Mabel gardaient les yeux fixés sur la télévision, et leurs joues viraient au rose et or sous l'effet de la peur et de la honte.

— Désolée, dit Kaye.

— Maman…

— Nous allons devoir partir vite et voyager léger, ajouta Kaye.

Et peut-être qu'ils sont tous malades.

S'arrachant à l'étreinte de Mitch, Stella courut vers Will. Elle l'agrippa par les épaules et tous deux se fixèrent durant plusieurs secondes.

Kaye et Mitch les regardèrent, lui agité et elle étrangement calme, fascinée. Cela faisait deux ans qu'elle n'avait pas vu sa fille en compagnie d'un autre *Homo sapiens novus*. Elle en était un peu honteuse, sans toutefois pouvoir dire pour qui elle avait honte. Sans doute pour la totalité de cette malheureuse espèce humaine.

Les deux enfants se séparèrent. Kaye prit sa fille par la main

et lui fit le signal secret qu'elle lui avait enseigné des années auparavant, un petit coup d'ongle dans la paume qui signifiait : il faut partir tout de suite, sans poser de questions, sans hésiter un instant. Stella sursauta mais obéit.

— Souviens-toi de la forêt, chantonna Will. La forêt partout. La forêt dans le monde entier.

Tandis qu'ils regagnaient leur pick-up au pas de course, ils entendirent le policier discuter âprement avec Trinket et les collecteurs.

— On n'aime pas beaucoup les kidnappeurs d'enfants dans ce comté.

À sa façon, il aidait Stella et ses parents à gagner du temps.

Tout comme la jeune morte.

* * *

Mitch contourna le fourgon, ne réussissant qu'à grand-peine à s'insinuer entre lui et la haie. Un laurier-rose érafla la portière côté passager.

— Nous aurions dû les emmener tous avec nous ! s'écria Kaye en serrant Stella dans ses bras. Mon Dieu, Mitch, nous aurions dû les sauver !

Mitch poursuivit sa route.

24.

Washington, DC – Ohio

Arrivée à l'aéroport Dulles, la limousine d'Augustine le déposa au pied du jet gouvernemental qui l'attendait sur le tarmac, ses moteurs tournant au ralenti. Comme il embarquait, un officier de l'Air Force lui tendit une sacoche scellée. Augustine demanda un ginger ale au steward, puis s'assit en milieu de cabine, au niveau des ailes, et attacha sa ceinture.

Il sortit l'e-feuille contenue dans la sacoche et l'activa en repliant son coin rouge. Un pavé numérique apparut en pied de page. Il composa le code du jour et lut le briefing transmis par le Bureau de reconnaissance spéciale. Les interdictions avaient augmenté de dix pour cent au cours du mois écoulé, en grande partie grâce aux efforts de Rachel Browning.

Augustine ne supportait plus de regarder la télé ni d'écouter la radio. Toutes ces voix beuglant des mensonges conçus à leur avantage. L'Amérique, ainsi qu'une bonne partie de la planète, semblait entrer dans un état psychologique des plus étranges, normal en apparence mais en réalité propice à un extraordinaire niveau de terreur et de rage : plutôt qu'un simple malaise, une démence potentiellement explosive.

Augustine se savait personnellement responsable d'une portion considérable de cette démence. Jadis, il avait lui-même attisé les braises de la terreur, espérant s'élever au rang de directeur de l'Institut national de la Santé et arracher de nouvelles subventions à un Congrès réticent.

Au lieu de quoi, le comité créé par le Président pour gérer les problèmes causés par la grippe d'Hérode avait fait de lui une sorte de Monsieur SHEVA, plaçant sous son autorité les cent vingt et quelques écoles spéciales disséminées dans tout le pays.

Les groupes de parents contestataires l'avaient surnommé le Commandant, ou encore Colonel Klink[14].

Dans le meilleur des cas.

Il acheva sa lecture, puis froissa le coin de l'e-feuille jusqu'à ce qu'il se déchire, ce qui effaça la bande mémoire. Le recto vira à l'orange. Il tendit la feuille au steward, qui lui servit son ginger ale.

— Décollage dans six minutes, monsieur, annonça-t-il.

— Est-ce que je voyage tout seul aujourd'hui ? s'enquit Augustine en se retournant pour parcourir la cabine du regard.

— Oui, monsieur.

Augustine eut un sourire sans joie. Son visage était blafard et ridé. Au cours des cinq dernières années, ses cheveux avaient

[14] Personnage de la série télévisée *Stalag 13*, commandant le camp de prisonniers du même nom. *(N.d. T.)*

viré au blanc presque pur. Il avait cinquante-neuf ans et en paraissait vingt de plus.

Il contempla par le hublot la tempête qui venait rafraîchir les terres de la Virginie et du Maryland. Le lendemain régnerait un soleil impitoyable, avec des maximales supérieures à trente degrés. Il ferait chaud et sec lorsqu'il prononcerait son petit discours de propagande à Lexington.

Le sud et l'est du pays traversaient leur quatrième année de sécheresse. L'herbe avait disparu du Kentucky. Des comtés entiers de cet État ressemblaient à la Californie au plus fort de l'été. Certains parlaient de châtiment, bien que les récoltes de blé et de maïs soient parfois exceptionnelles.

Comme l'avait un jour déclaré Jay Leno, SHEVA avait privé le réchauffement global de son statut de dossier brûlant.

Augustine tripota le verrou de la sacoche. L'avion se mit en branle. Comme il n'y avait rien à voir au-dehors excepté la pluie sur le tarmac, il attrapa l'édition papier du *Washington Post*. C'était le seul journal papier qu'il lisait encore, avec le *Cleveland Plain Dealer*. La plupart des autres grands quotidiens américains avaient succombé à la récession. Le *New York Times* lui-même n'existait plus que sous forme électronique.

Ce n'était pas pour rien que certains avaient baptisé ces quotidiens du nom d'« électrons ». Comme une feuille de papier a un recto et un verso, elle peut publier le pour et le contre ; l'électron, lui, ne connaît que le négatif. Les journaux en ligne n'avaient rien de positif à dire sur le Bureau de gestion des urgences.

— *Mea maxima culpa,* chuchota Augustine.

Il se livrait fréquemment à cet acte de contrition. Parfois, à sa voix se substituait une autre qui affirmait que l'heure était venue de mourir, d'implorer la pitié d'un dieu de justice.

Mais cela faisait trop longtemps qu'Augustine pratiquait la médecine, étudiait la maladie et se débattait dans la politique pour croire encore en une déité généreuse. Et il ne tenait pas à croire en un dieu d'un autre genre.

Un qui aurait de l'appétit pour son âme, par exemple.

L'avion arriva en bout de piste et décolla en souplesse, sur les ailes d'un vent aux rugissements d'alto.

* * *

Le steward lui posa une main sur l'épaule et lui adressa un sourire. Augustine avait réussi à dormir une dizaine de minutes, ce qui était une bénédiction. Il se sentait presque en paix. L'avion avait atteint son altitude de croisière.

— Docteur Augustine, il vient de se produire quelque chose. Nous avons ordre de vous reconduire à Washington. Un canal satellite sécurisé a été ouvert pour votre convenance.

Augustine prit le combiné et le porta à son oreille. Son visage devint encore plus livide, si tant est qu'une telle chose soit possible. Quelques minutes plus tard, il rendit le téléphone au steward et se leva pour aller aux toilettes d'un pas hésitant. Il urina en calant sa tête contre le plafond métallique incurvé pour mieux tenir debout. L'avion entamait un virage.

Il était convoqué à une réunion d'urgence avec le secrétaire du Service sanitaire et humanitaire, son supérieur immédiat, et des représentants du Centre de contrôle et de prévention des maladies.

Il pressa le petit bouton commandant la chasse d'eau, referma sa braguette, se lava les mains à grande eau, rinça son visage aussi blafard que celui d'un cadavre et contempla son reflet dans l'étroit miroir. L'avion fut secoué par de légères turbulences.

Le miroir lui montrait toujours un homme différent de celui qu'il avait souhaité devenir. Jamais Mark Augustine ne s'était imaginé à la tête d'un réseau de camps de concentration. Car telle était bien la nature des écoles spéciales, en dépit de l'absence de chambres à gaz : des espaces clos et barricadés où était parquée à grands frais toute une génération d'enfants captifs.

Pas un instant de paix. Pas un instant de répit. Rien qu'une incessante succession de cruelles épreuves, pour tous les habitants de la planète.

25.

Comté de Spotsylvania

Pleurant en silence, Stella regardait ses parents vider la maison.

Kaye traînait jusqu'à la Dodge une caisse en bois contenant l'ordinateur, les livres et les documents les plus importants. Dans l'arrière-cour, Mitch s'affairait à brûler divers papiers dans un grand bidon rouillé.

Kaye ordonna sèchement à Stella de ranger dans une petite valise les vêtements auxquels elle tenait et de fourrer les autres dans un sac-poubelle, qu'ils embarqueraient s'il restait de la place dans la voiture.

— Je ne voulais pas qu'on en arrive là, murmura Stella.

Kaye ne l'entendit pas ou, plus probablement, elle n'avait pas envie d'écouter sa fille pour le moment.

— J'aime cette maison, ajouta l'adolescente en élevant la voix.

— Moi aussi, ma chérie. Moi aussi, dit Kaye, le visage figé.

Dans la cuisine, Mitch broya leur téléphone mobile et en récupéra les minuscules mémoires, qu'il fourra dans sa poche. Il s'en débarrasserait sur l'autoroute, ou les jetterait à la poubelle une fois dans un autre État. Puis il écrasa le répondeur.

— Ne prends pas cette peine, lui dit Kaye en traînant vers l'entrée un sac-poubelle rempli de vêtements. Nous sommes sans doute la famille la plus écoutée d'Amérique.

— Question d'habitude, répliqua Mitch. Laisse-moi mes illusions.

— J'ai fait une bêtise et je vous ai mis en danger, dit Stella. Il vaudrait mieux que je parte. Que j'aille dans un camp.

— Nous ? En danger ?

Kaye pivota vivement sur ses talons.

— Tu cherches à me mettre à l'épreuve ou quoi ? demanda-t-elle. Ce n'est pas pour *nous* que nous sommes inquiets, Stella. Nous ne nous sommes *jamais inquiétés pour nous*.

Ses mains décrivirent des arcs de cercle, des hanches aux épaules, puis elle croisa les bras.

— Je ne comprends pas pourquoi on fait ça, reprit Stella. S'il vous plaît, restons ici et, s'ils doivent venir, eh bien tant pis.

Le visage de Kaye devint livide.

Stella ne pouvait s'empêcher de parler.

— Vous dites que vous avez peur pour moi, mais est-ce que vous n'auriez pas peur pour *vous,* à cause de ce que vous éprouveriez si jamais…

— Tais-toi, Stella, dit Kaye en tremblant, regrettant aussitôt sa sécheresse. S'il te plaît. Nous devons filer d'ici, et vite.

— Je connaîtrais d'autres enfants comme moi. Je pourrais découvrir ce que nous devons faire. Il faudra bien qu'ils apprennent à nous accepter.

— Ils peuvent tout aussi bien vous tuer tous, dit Mitch en se plantant derrière Kaye.

— C'est dément ! protesta Stella. Ils tueraient leurs propres enfants ?

Mitch et Kaye faisaient face à leur fille depuis l'autre bout du couloir. Kaye sembla prendre conscience de la charge symbolique de cette scène et détourna les yeux, fixant le plâtre, la peinture, les moulures, autant de détails neutres qu'elle scrutait comme s'il s'agissait de textes sacrés.

— Je ne pense pas qu'ils le feraient, déclara Stella.

— Ce n'est pas à toi de t'en soucier, rétorqua Mitch.

Stella plissa ses traits dans l'espoir de former un sourire. Elle éclata en sanglots.

— Si ce n'est pas à moi, à qui est-ce alors ?

— Pas à toi seule, pas encore, corrigea Mitch en adoucissant le ton.

Sa voix exprimait un tel amour, une telle colère, que Stella en eut la gorge irritée. Elle se mit à se gratter le cou.

Kaye leva les yeux.

— Merde ! fit-elle, se rappelant quelque chose.

Elle considéra ses propres doigts, ses ongles, et se rua dans la salle de bains. Elle y passa plusieurs minutes à se savonner et se rincer les mains.

Stella vit de la vapeur monter du lavabo lorsqu'elle s'arrêta

sur le seuil.

— Fred ? demanda-t-elle.

— Fred, confirma Kaye d'un air sinistre.

— Tu ne l'as pas arrangé.

— Une chatte défendant ses petits.

Kaye se frictionna la peau avec une brosse aux poils rêches, puis leva les yeux au sein d'un nuage de vapeur à l'odeur de lavande.

— *Je me lave les mains de cet homme,* chantonna-t-elle.

Elle était si tendue, si près de craquer, que Stella, oubliant sa honte et sa frustration, se précipita vers sa mère.

Kaye écarta d'un geste les longs bras de sa fille.

— Maman ! fit Stella, choquée. Pardon !

Elle tendit à nouveau les bras. Kaye laissa échapper un long hurlement, lui frappa les mains jusqu'à ce que Stella la serre dans ses bras. Tandis que la mère et la fille s'effondraient sur le tapis de bain élimé, tremblant d'épuisement et s'étreignant mutuellement, Mitch inspira à fond et acheva sa tâche. Il prépara une deuxième valise de vêtements, la ferma et la jeta dans le coffre de la Dodge, ainsi que le sac-poubelle. Il se voyait dans la peau d'un père de famille au temps des pionniers, prêt à fuir sa ferme pour se réfugier dans les bois avant l'attaque des Indiens.

Sauf que leurs ennemis n'étaient pas les Indiens. Ils avaient passé plusieurs mois auprès des Indiens – Stella était née dans l'hôpital d'une réserve de l'État de Washington. Mitch avait longtemps admiré et étudié les Indiens. Il avait aussi mis au jour les os de leurs ancêtres, suscitant l'hostilité de certaines tribus, mais cela remontait à un passé lointain. Il ne pensait pas qu'il agirait ainsi désormais.

Mitch n'était plus un homme blanc. Il évitait au maximum sa propre race, sa propre espèce.

C'était la cavalerie qu'il redoutait.

* * *

Ils embarquèrent dans la Dodge, abandonnant le vieux pick-up sur l'allée en terre battue. Kaye ne se retourna pas, mais

Stella, assise derrière sa mère sur la banquette arrière, jeta un coup d'œil sur la maison.

— C'est là que nous avons enterré Shamus, dit-elle.

Shamus était entré dans leur vie trois ans auparavant, un vieux chat tout amoché avec une corde autour du cou. Kaye l'avait débarrassé de sa corde, avait recousu son oreille déchirée et soigné une vilaine plaie pleine de pus derrière son œil. Pour empêcher le tigré orange de faire sauter ses agrafes à coups de griffes, Mitch lui avait installé un grotesque col en plastique qui avait suggéré à Stella le surnom de Frankenmatou.

Ce vieux gouttière à moitié sauvage s'était révélé étonnamment gentil et affectueux.

Un soir, l'hiver précédent, Shamus ne s'était pas pointé pour finir les restes ou faire une sieste sur les genoux de Kaye. Il s'était planqué dans un coin de l'arrière-cour, hors de portée de l'odorat de Stella. Bien à l'abri sous un fourré de kudzu, invulnérable aux corbeaux, il s'était couché tout doucement.

Deux jours plus tard, obéissant à un pressentiment, Mitch l'avait retrouvé, la tête basse, les yeux clos, les pattes recroquevillées comme dans un profond sommeil. Ils l'avaient enterré à quelques mètres de là, enveloppé dans un carré de laine sur lequel il avait coutume de dormir.

C'était ainsi qu'agissaient les chats, avait expliqué Mitch : ils s'éloignaient quand ils sentaient que la fin était proche, afin que leur cadavre n'attire ni prédateurs ni charognards, afin que nulle maladie ne vienne ravager la famille, le clan.

— Pauvre Shamus, dit Stella en regardant par la lunette arrière. Il n'a plus de famille maintenant.

26.

Ils filaient dans la pénombre. Stella se rappelait plein de voyages similaires. Elle était allongée sur la banquette arrière, le nez brûlant, les doigts et les orteils parcourus de

démangeaisons, les bras croisés et la tête posée sur les cuisses de Kaye, ou sur celles de Mitch lorsque Kaye prenait le volant.

Mitch la contemplait en lui caressant les cheveux. Parfois, elle s'endormait. Pendant un temps, elle s'emplit des nuages puis du soleil au-dehors. Ses pensées couraient dans son crâne comme des souris. Elle était seule, même avec ses parents, elle détestait le reconnaître. Comme elle détestait ces pensées ! Elle songea à Will, à Kevin et à Mabel (ou Maybelle), qui avaient tant souffert parce que leurs parents étaient stupides, ou méchants, ou les deux.

La voiture s'arrêta dans une station-service. Le reflet du soleil déclinant sur une enseigne d'acier étincelant éblouit Stella alors qu'elle poussait la porte métallique des toilettes. Celles-ci étaient minuscules, vides, menaçantes, et leurs murs étaient couverts de carreaux sales et criblés d'éclats. Elle vomit dans les cabinets, s'essuya le visage et la bouche.

Elle avait mal derrière les oreilles, comme si des petites abeilles la piquaient sans répit. En se regardant dans la glace, elle constata que ses joues ne produisaient plus de couleurs. Elles étaient aussi pâles que celles de Kaye. Stella se demanda si elle était en train de changer, de devenir plus semblable à sa mère. Peut-être qu'on ne restait pas toujours un enfant du virus, peut-être que c'était comme une tache de naissance qui s'estompe.

Kaye palpa le front de sa fille pendant que Mitch conduisait.

Le soleil s'était couché et la tempête s'était éloignée.

Le visage de Stella était presque enfoui entre les cuisses de Kaye. Son souffle était rauque.

— Retourne-toi, ma chérie, lui dit Kaye.

Stella s'exécuta.

— Tu es brûlante.

— J'ai vomi là-bas.

— Combien de temps jusqu'au prochain refuge ? demanda Kaye à Mitch.

— Trente kilomètres d'après la carte. Nous serons bientôt à Pittsburgh.

— J'ai l'impression qu'elle est malade.

— Ce n'est pas SHIVER, n'est-ce pas, Kaye ? interrogea

Stella.

— Tu ne peux pas attraper SHIVER, ma chérie.

— J'ai mal partout. C'est les oreillons ?

— Tu as été vaccinée contre tout.

Mais Kaye savait que cela ne pouvait être vrai. Personne ne connaissait les affections susceptibles de frapper les nouveaux enfants. Stella n'avait jamais eu le rhume ni la grippe ; jamais elle n'avait souffert d'une infection bactérienne. Kaye se demandait si les nouveaux enfants ne jouissaient pas d'un système immunitaire plus performant. Mais Mitch contestait cette théorie, et ils avaient veillé à ce que Stella soit correctement immunisée, après que la FDA[15] et le CDC eurent autorisé à contrecœur l'administration des vaccins classiques aux nouveaux enfants.

— Une aspirine me ferait du bien, dit Stella.

— Une aspirine te rendrait malade, répliqua Kaye. Tu le sais bien.

— Du Tylenol, proposa Stella en déglutissant.

Kaye lui servit un peu d'eau en bouteille et lui souleva la tête pour la faire boire.

— Ce n'est pas bon pour toi non plus, murmura-t-elle. Tu es très spéciale, ma chérie.

Elle tira doucement les paupières de Stella, l'une après l'autre. Les iris étaient ternes, leurs petites taches dorées toutes floues. Les pupilles étaient aussi petites que des têtes d'épingle. Les yeux de sa fille étaient aussi inexpressifs que ses joues.

— Ça va vite, commenta Kaye.

Elle installa confortablement Stella sur un coussin et se pencha vers Mitch pour lui parler à l'oreille.

— C'est peut-être la fillette morte qui lui a refilé ça.

— Merde ! fit Mitch.

— Ça n'a pas l'air respiratoire, pas encore, mais elle est brûlante. Au moins quarante de fièvre. Je ne retrouve pas le thermomètre dans la trousse de premier secours.

— Je l'y avais pourtant rangé.

---

[15] *Food and Drug Administration* : agence de régulation des aliments et des produits pharmaceutiques. *(N.d.T.)*

— Il n'y est pas. Nous en achèterons un à Pittsburgh.
— Il faut l'amener chez un docteur.
— On verra au refuge. Il nous faut un spécialiste.

Kaye s'efforçait de rester calme. C'était la première fois de sa vie qu'elle voyait sa fille en proie à la fièvre, les yeux et les joues atones.

La voiture accéléra.

— Fais gaffe à ne pas dépasser la vitesse limite ! dit Kaye.
— Je ne garantis rien, rétorqua Mitch.

27.

Ohio

Christopher Dicken descendit du C-141 à la base aérienne Wright-Patterson. Suivant une suggestion d'Augustine, il avait rejoint à Baltimore un transport de troupes de la Garde nationale à destination de Dayton.

Un agent de liaison, un quadragénaire vêtu d'un impeccable costume gris, l'accueillit sur la piste bétonnée, et l'accompagna dans un terminal passagers plutôt austère devant lequel l'attendait une Chevrolet noire.

Dicken considéra les deux Ford banalisées garées derrière la Chevrolet.

— Pourquoi cette escorte ? s'enquit-il.
— Service secret, répondit l'agent de liaison.
— Pas pour moi, j'espère.
— Non, monsieur.

Comme ils approchaient de la Chevrolet, le chauffeur de celle-ci, un jeune homme en costume noir, se mit au garde-à-vous et se présenta comme étant l'officier Reed, du Service de sécurité des écoles spéciales de l'Ohio, puis ouvrit la portière arrière droite de la voiture.

Mark Augustine était assis sur la banquette arrière.

— Bonjour, Christopher, dit-il. J'espère que vous avez fait un voyage agréable.

— Pas tellement, répliqua Dicken.

Il s'introduisit maladroitement dans l'habitacle et prit place sur le siège en cuir noir. La voiture sortit de la base, suivie par les deux Ford. Dicken contempla les gigantesques masses nuageuses qui s'accumulaient au-dessus des collines vertes et des banlieues qui s'étalaient autour du vaste échangeur gris. Il était ravi d'avoir regagné le plancher des vaches. Les changements de pression lui étaient toujours pénibles.

— Comment va votre jambe ? demanda Augustine.

— À peu près bien.

— La mienne me fait souffrir le martyre. J'ai pris un petit jet à Dulles. On a été secoués au-dessus de la Pennsylvanie.

— Vous vous êtes cassé la jambe ?

— Dans ma baignoire.

D'un mouvement appuyé, Dicken fit pivoter son torse pour se placer face à son ancien patron et le toiser froidement.

— Navré de l'apprendre.

Augustine le considéra de ses yeux aux paupières lourdes.

— Merci d'être venu.

— Ce n'est pas sur votre demande que je suis venu, répliqua Dicken.

— Je sais. Mais la personne qui vous a contacté l'a fait après m'avoir consulté.

— J'ai reçu un ordre du HHS.

— Exactement, fit Augustine en tapotant la poignée de porte. Nous avons un problème dans certaines de nos écoles.

— Ce ne sont pas *mes* écoles.

— Avons-nous suffisamment insisté sur mon statut de paria ?

— Pas tout à fait, à mon sens.

— Je sais où vont vos sympathies, Christopher.

— Je ne le pense pas.

— Comment va Mrs. Rhine ?

Le putain de sommet de la carrière de Mark Augustine, songea Dicken en rougissant.

— Expliquez-moi ce que je fais ici, dit-il.

— De nombreux nouveaux enfants tombent malades, et certains d'entre eux en meurent, déclara Augustine. Il semble que ce soit un virus. Nous ne sommes pas sûrs de son type.

Dicken inspira lentement.

— Le CDC n'a pas le droit d'enquêter dans les écoles du Bureau de gestion des urgences. Question de territoire, c'est ça ?

Augustine inclina la tête sur le côté.

— Seulement dans certains États, corrigea-t-il. L'Ohio a tenu à conserver le contrôle de ses écoles. Question de politique parlementariste. Ce n'était pas ce que je souhaitais.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire. Vous devriez mobiliser toutes les ressources du corps médical et de la santé publique.

— L'année dernière, l'Ohio a diminué de moitié le personnel médical de ses écoles, les nouveaux enfants étant nettement plus sains que la moyenne. Je ne plaisante pas. (Augustine se pencha en avant.) Nous nous rendons dans l'école qui est sans doute la plus affectée de toutes.

— Laquelle ? s'enquit Dicken en se massant la jambe.

— Joseph Goldberger[16].

Dicken eut un sourire amusé.

— Vous leur avez donné les noms de héros de la santé publique, n'est-ce pas ? Comme c'est charmant ! Mark.

Augustine refusa de se laisser distraire de son propos. Ses yeux semblaient morts, et pas seulement de fatigue.

— La nuit dernière, tous les médecins de l'école sauf un ont abandonné leur poste. Nous n'avons pas encore de recensement exact des malades et des morts. Certains enseignants et certains infirmiers se sont également enfuis. Mais la majorité d'entre eux sont restés et s'efforcent de préserver l'école.

— Des guerriers, commenta Dicken.

— Amen. Le directeur a institué un blocus, contrevenant à mes ordres mais obéissant à la volonté du gouverneur. Personne ne quitte les baraquements, aucun visiteur n'est admis. La plupart des écoles sont dans une situation similaire. C'est pour

---

[16] Médecin américain d'origine autrichienne (1874-1929), qui s'illustra notamment dans la lutte contre la pellagre. *(N.d.T.)*

cela que je vous ai demandé de vous joindre à moi, Christopher.

Dicken contempla les voitures défilant sur l'autoroute. C'était une belle journée, tout paraissait normal.

— Comment s'en sortent-ils ?

— Pas très bien.

— Matériel et produit médicaux ?

— Présents en faible quantité. Des interruptions dans le circuit au niveau local. Comme je vous l'ai dit, c'est une école administrée par l'État, avec un directeur nommé par l'État. J'ai ordonné l'envoi de matériel médical prélevé dans les entrepôts du Bureau, mais il ne sera sans doute pas livré avant demain.

— Je pensais que vous aviez tissé une toile d'acier, dit Dicken. Que vous aviez protégé vos arrières quand on vous avait refilé ce petit fief.

Augustine n'eut aucune réaction, ce qui en soi impressionna Dicken.

— Je n'ai pas été assez malin, déclara Augustine. Écoutez-moi bien et gardez les idées claires, s'il vous plaît. Seuls des observateurs sélectionnés seront admis dans les écoles tant que la situation ne sera pas mieux comprise. Je voudrais que vous meniez une enquête exhaustive et que vous préleviez des échantillons à des fins d'analyse. Vous avez une forte crédibilité.

Dicken comprit qu'il ne lui servirait à rien de tourmenter ni d'accuser Augustine. Ses épaules s'affaissèrent comme ses muscles se détendaient.

— Pas vous ? demanda-t-il.

Augustine s'abîma dans la contemplation de ses mains, examina ses ongles soigneusement manucurés.

— On voit en moi un geôlier désabusé qui souhaite être relevé de ses fonctions, ce qui est vrai, et un homme prêt à laisser éclater une crise sanitaire pour protéger son cul, ce qui est faux. Quant à vous, vous êtes une célébrité. Les journaleux seraient prêts à vous laver les orteils pour recueillir votre version de l'histoire.

Dicken eut un petit reniflement de mépris.

Augustine avait perdu du poids depuis leur dernière rencontre.

— Si, dans les jours qui viennent, je n'ai pas dégagé les faits

saillants et ne les ai pas accommodés à la sauce bureaucratique, nous risquons d'affronter quelque chose de bien plus grave qu'une épidémie chez les nouveaux enfants.

— Bon Dieu, Mark, nous savons comment agit SHIVER, protesta Dicken. J'ignore ce qu'est ce truc, mais ce n'est *pas* SHIVER.

— Vous avez raison, je n'en doute pas. Mais les faits ne nous suffisent pas. Il nous faut un héros.

28.

Pennsylvanie

Le chagrin traquait Mitch Rafelson à la façon d'un chasseur. Il le tenait dans sa ligne de mire, l'avait transformé en cible, se préparait à l'abattre et à le dévorer en un long festin.

Il avait envie d'arrêter la Dodge sur le bas-côté de la route, d'en descendre et de se mettre à courir. Comme à son habitude, il fourra ces sombres pensées dans un petit tiroir du sous-sol de son crâne. C'était là qu'il dissimulait tout ce qui faisait de lui autre chose qu'un père aimant, toutes les émotions qu'il avait jugées inconvenantes ces onze dernières années, ainsi que ses vieux rêves relatifs aux momies dans les Alpes.

Toutes ces sinistres devinettes sur la vie des néandertaliens, le père et la mère, et sur l'enfant momifié, identique à un enfant moderne, qu'ils avaient engendré avant de mourir de froid, dans une caverne longtemps enfouie sous la glace.

Mitch ne faisait plus de tels rêves depuis longtemps. C'était à peine s'il rêvait. D'un autre côté, il ne restait plus grand-chose du Mitch d'antan. Il avait subi l'épreuve du feu, s'était réduit à un squelette de pierre et d'acier que Stella appelait papa. Il ne savait même plus si sa femme l'aimait. Ça faisait des mois qu'ils n'avaient pas fait l'amour. Ils n'avaient pas le temps de penser à ce genre de chose. Ni l'un ni l'autre ne se plaignaient ; ainsi

allait la vie, tout simplement, le stress et l'inquiétude les privaient d'énergie comme de passion.

Mitch aurait tué Fred Trinket si les flics et les collecteurs ne s'étaient pas pointés. Il lui aurait brisé la nuque, fixant ce salaud au fond des yeux pendant qu'il rendait l'âme. Mitch fit défiler cette image dans sa tête jusqu'à ce qu'il sente son estomac se rebeller.

Il comprenait plus que jamais ce qu'avait dû ressentir Papa Neandertal.

Dix kilomètres. Ils entraient dans la banlieue de Pittsburgh. La route était bordée de pubs criardes lui enjoignant d'acheter une voiture ou un pavillon, de dépenser de l'argent qu'il n'avait pas. Les maisons laides étaient serrées les unes contre les autres, les bâtiments industriels faits de brique sombre et crasseuse. À peine s'il remarqua un parc peuplé de balançoires rouge vif et de tables de pique-nique en plastique. Il cherchait la bonne sortie.

— On arrive, dit-il à Kaye et à Stella en quittant l'autoroute.

Il jeta un coup d'œil sur la banquette arrière. Stella était toute flasque. Kaye la tenait dans une attitude évoquant une Pietà. Il détestait cette métaphore, fort répandue dans les marges de l'Internet : les nouveaux enfants vus sous l'angle christique. La détestait passionnément. Les martyrs se font toujours tuer. Jésus-Christ avait souffert d'une mort horrible, persécuté par un État aveugle et une populace ignorante et sanguinaire, et jamais Stella ne connaîtrait un tel sort.

Stella serait encore en vie longtemps après que le cadavre de Mitch se serait réduit à une série d'ossements à étudier.

* * *

Le refuge se trouvait dans une banlieue aisée. Les propriétés arborées ne ressemblaient nullement aux fermes qui entouraient leur petite maison de Virginie. Souvenirs de la dernière période de croissance, elles étaient desservies par des rues d'asphalte et de béton. Ces dernières étaient bordées par des murs de pierre dissimulés par des pins de belle taille, et dont le défilement n'était interrompu que par des portails en fer

forgé surmontés de pointes.

Il repéra le numéro peint sur le trottoir et immobilisa la Dodge au niveau du digicode. Il se trompa lors de sa première tentative, arrachant un bourdonnement à l'appareil. Un voyant rouge clignota en guise d'avertissement. À la seconde tentative, le portail s'ouvrit doucement. Le vent faisait frémir le feuillage des érables au-dessus de l'allée.

— On y est presque, dit-il.

— Dépêche-toi, murmura Kaye.

29.

Ecole Joseph Goldberger pour les enfants aux besoins spéciaux, Bureau de gestion des urgences de l'Ohio, Autorité centrale

Un petit contingent de la Garde nationale de l'Ohio – Dicken compta six camions et une centaine d'hommes – avait bloqué le carrefour. Les manifestants, toujours nombreux à proximité de l'école au printemps et en été, nettement plus rares en hiver, s'étaient rassemblés par petits groupes, à l'écart des soldats et de leurs barrages. Dicken estima qu'ils étaient trois ou quatre cents, ce qui faisait beaucoup, et qu'ils se montraient plus énergiques qu'à l'accoutumée. La majorité d'entre eux avaient moins de trente ans, et les adolescents n'étaient pas rares. Parmi les plus âgés, on remarquait plusieurs personnes vêtues de tee-shirts aux couleurs vives et de pantalons trop grands, dont les cheveux étaient réunis en tresses décolorées. Elles chantaient, criaient et agitaient des panneaux dénonçant les « abominations virales » que les savants fous à la solde de la grande industrie avaient créées à coups de manipulations génétiques. À la lisière de la manifestation, deux estafettes média dressaient vers le ciel leurs grandes antennes paraboliques. Les journalistes étaient partis à la chasse à l'interview, afin de nourrir les fréquences éternellement

affamées d'opinions prédigérées et d'images chocs. Dicken avait souvent vu ce genre de scène.

Selon les infos, la thèse de ces manifestants voulait que les nouveaux enfants soient des monstres artificiels conçus pour aider les grandes compagnies à s'emparer de la planète. Ils les avaient baptisés EGM – pour *Enfants génétiquement modifiés* –, *Kids cobayes* ou *Coucous de Monsanto*.

Les parents, au nombre de quelques douzaines, avaient été refoulés sur un parking de fortune aménagé dans un champ. Dicken n'avait aucune peine à les distinguer des manifestants. Ils étaient plus âgés, habillés avec plus de sobriété, épuisés et nerveux. À leurs yeux, cela n'avait rien d'un jeu, d'un rite de passage à l'issue duquel on entrait dans une morne maturité.

La Chevrolet et ses deux voitures d'escorte s'engagèrent dans le labyrinthe de barrières qui protégeait le premier périmètre. Les manifestants se pressaient contre la clôture, agitaient leurs panneaux en direction de la route barricadée. Sur le plus grand de ceux-ci, brandi par un adolescent maigre aux dents déchaussées, on lisait au marqueur rouge :

Industrie américaine / Touche pas à mon ADN !

— Si seulement on pouvait se contenter de les fusiller, marmonna Dicken.

Les lèvres pincées, Augustine hocha la tête.

Merde, nous voilà d'accord sur une chose, songea Dicken.

Au tout début, les manifestants étaient presque tous des parents, qui s'étaient rassemblés par milliers autour des écoles du pays, tantôt honteux et humiliés, tantôt résolus et hardis ; suppliant les autorités de laisser leurs enfants rentrer à la maison. À cette époque, les crèches étaient pleines et les dortoirs vides ou en voie d'achèvement. Les parents avaient maintenu leur présence durant toute l'année, même en plein cœur de l'hiver, et ce pendant plus de cinq ans. Ils étaient tous des citoyens modèles. Ils avaient confié leurs enfants au gouvernement, qui avait promis de les leur rendre un jour.

Mark Augustine s'était montré incapable d'honorer cette promesse, d'abord à cause de ce qu'il croyait savoir, par la suite à cause d'une sinistre réalité politique.

La majorité des Américains se jugeaient davantage en

sécurité tant que les enfants du virus étaient enfermés. À double tour, hors de vue. Incapables de contaminer qui que ce soit.

Dicken vit Augustine passer de l'indifférence calculée à l'impassibilité inflexible comme la Chevrolet montait vers le plateau. C'était là que se dressaient les bâtiments scolaires, pareils à des cubes de jeu de construction jetés sur la prairie de l'Ohio.

Contournant les barricades, la voiture s'arrêta devant la guérite d'un blanc étincelant, à côté duquel celui des nuages semblait terne. Pendant que les gardes consultaient la liste des visites autorisées et s'entretenaient avec les agents du Service secret, Dicken se tourna vers l'est, plus précisément vers une série de quatre dortoirs couleur ocre, fort laids et tout en longueur.

Un an s'était écoulé depuis la précédente inspection d'Augustine. À l'époque, une foule d'enfants circulait entre les classes, les dortoirs et les réfectoires, encadrée par les personnels – enseignant, de maintenance et de sécurité – de l'école Joseph Goldberger. Aujourd'hui, les dortoirs semblaient désertés. Une ambulance était garée près du portail intérieur permettant d'accéder aux baraquements. Elle aussi était inoccupée.

— Où sont les enfants ? demanda Dicken. Est-ce qu'ils sont *tous* malades ?

30.

Pennsylvanie

Stella voyait et entendait tout sous forme d'impressions saccadées. Elle souffrait le martyre quand on la déplaçait, poussait des cris déchirants, mais les ombres ne cessaient de la tourmenter. Elle distingua du bitume, de la pierre, des briques grises, puis un grand arbre inversé, et, finalement, un lit aux

draps roses tirés avec soin. Elle vit et entendit des adultes qui parlaient à la lueur d'une porte ouverte. Le reste du monde était plongé dans les ténèbres, aussi se tourna-t-elle vers ces ténèbres – elles étaient moins douloureuses – et, les oreilles tendues, écouta des voix provenant d'une autre pièce. L'espace d'un instant, elle crut qu'il s'agissait des voix des morts, tant les choses qu'elles disaient étaient incroyables, tant l'harmonie de leur chœur était teintée d'étrangeté. Elles discutaient du feu et de l'enfer, et de qui serait le prochain à être mangé, et une femme éclata d'un rire dément qui lui envoya des frissons dans la peau.

Sa peau ne cessa pas de frissonner. Elle finit par se détacher de son corps, la laissant gisant dans le lit, écorchée, les yeux fixés sur des toiles d'araignées, ou peut-être des bras spectraux, ou alors de simples taches flottant sur sa cornée, de minuscules chaînes de cellules grossies à la taille de ballons. Elle savait qu'il ne s'agissait pas de ballons. Aucune importance.

* * *

Kaye avait dépassé le stade de l'épuisement. Iris Mackenzie la fit asseoir et lui servit un café et un cookie. La maison était immense et illuminée par les couleurs préférées des gens riches : le crème et le gris perle, le bleu Wedgwood et le vert profond.

— Vous devez manger un peu et vous reposer, lui dit Iris.

— Mitch…

— George et lui sont auprès de votre fille.

— Je devrais être à son chevet.

— Vous ne pourrez rien faire tant que le docteur ne sera pas arrivé.

— Il faudrait la baigner, pour faire descendre sa température.

— Oui, dans une minute. En attendant, reposez-vous, Kaye, s'il vous plaît. Vous avez failli vous évanouir devant notre porte.

— Elle devrait être à l'hôpital, dit Kaye, les yeux soudain un peu fous.

Elle réussit à se lever, écarta les mains secourables que lui

tendait Iris.

— Aucun hôpital n'acceptera de l'admettre, dit celle-ci.

Elle serra Kaye dans ses bras, l'obligeant à se rasseoir. Puis elle l'étreignit joue contre joue, et Kaye sentit couler ses larmes.

— Nous avons contacté tous nos correspondants. Plein de nouveaux enfants sont atteints. Les infos en parlent déjà, on leur refuse l'hospitalisation. Nous sommes morts d'inquiétude. Nous ignorons si notre fils a été touché – impossible de joindre l'Iowa.

— Il est dans un camp ? demanda Kaye, déconcertée. Nous pensions que le réseau ne comprenait que des parents actifs.

— Nous sommes des parents *très* actifs, dit Iris d'une voix inflexible. Nous n'avons rien pu faire quand ils nous ont pris notre fils. C'était il y a deux mois. Nous sommes toujours sur la liste, et nous y resterons tant que nous pourrons aider les autres. Ils ne peuvent pas faire pis que ce qu'ils nous ont déjà fait, n'est-ce pas ?

Iris avait des yeux d'un vert lumineux, des joyaux nichés dans l'écrin de sa beauté de fille de fermier, avec des joues rouges d'Irlandaise et des cheveux châtain foncé, une silhouette svelte, des mains aux doigts fins mais forts, extrêmement mobiles, qui voletaient de ses cheveux à son chemisier, du plateau à la bouilloire, versant de l'eau chaude dans les tasses et remuant le café instantané.

— Est-ce que cette maladie a un nom ? demanda Kaye.

— Pas à notre connaissance. Elle frappe les écoles – les camps, je veux dire. Personne ne sait si elle est grave.

Kaye le savait.

— Nous avons vu une petite fille… elle en est morte. C'est peut-être elle qui l'a transmise à Stella.

— *Damnation !* dit Iris en serrant les dents.

Dans sa bouche, ce mot n'était pas seulement un juron.

— Excusez-moi, je ne sais plus ce que je fais, dit Kaye. Il faut que j'aille auprès de Stella.

— Nous ignorons si cette maladie est contagieuse… pour nous. N'est-ce pas ?

— Est-ce que ça a une importance quelconque ? lança Kaye.

— Non. Bien sûr que non, répliqua Iris en s'essuyant le

visage. Ça n'a aucune importance.

Soudain, le café fut oublié, alors que Kaye n'en avait même pas avalé une gorgée. Iris sortit de la pièce, se retournant pour lancer :

— Je vais chercher de l'alcool et une éponge. Allons faire baisser sa température.

31.

Ohio

Le directeur de l'école vint à la rencontre de la Chevrolet noire au point où l'allée circulaire frôlait le perron à colonnade du bâtiment administratif. C'était un homme de haute taille, vêtu d'un costume marron, aux cheveux clairsemés couleur paille, au nez bulbeux et aux pommettes quasi inexistantes. Deux femmes, la première plutôt trapue et la seconde plutôt petite, vêtues d'une blouse verte d'infirmière ou d'aide-soignante, se tenaient au sommet du perron. L'ombre d'un mur proche dissimulait leurs visages.

Augustine ouvrit la portière et descendit sans attendre l'aide de son chauffeur. Le directeur se frotta les mains sur son pantalon, puis lui en tendit une.

— Docteur Augustine, c'est un honneur pour moi.

Augustine le gratifia d'une brève poignée de main. Dicken posa une jambe à l'extérieur, prit appui sur la poignée de la portière et descendit de voiture.

— Christopher Dicken, voici Geoffrey Trask, déclara Augustine.

Derrière eux, les deux Ford se placèrent en V pour bloquer l'allée. Deux hommes en descendirent, se postant près des portières sans les refermer.

Trask s'épongea le front avec un mouchoir.

— Nous sommes ravis de vous voir, tous les deux, dit-il.

Il était six heures et demie du soir, et la température commençait tout juste à descendre au-dessous de trente degrés.

Trask fit un petit geste de la tête, et les deux femmes vinrent le rejoindre.

— Je vous présente Yolanda Middleton, infirmière en chef et responsable du service pédiatrique.

Proche de la cinquantaine, Middleton était une femme solidement charpentée, avec un visage de Congolaise typique, des cheveux rebelles coupés court, d'immenses yeux tristes et un air résolu qui faisait penser à un bouledogue. Son uniforme était taché et froissé. Elle salua Dicken d'un hochement de tête, puis considéra Augustine d'un œil soupçonneux.

— Et voici Diana DeWitt, poursuivit Trask. Elle est conseillère d'éducation.

DeWitt avait un visage rond et de petits yeux gris. Les jambes de son pantalon et les manches de sa blouse étaient retroussées.

— Disons plutôt consultante en anthropologie, corrigea-t-elle. Je fais la tournée des écoles. Je suis arrivée ici il y a trois jours. (Elle eut un sourire triste où ne se lisait cependant aucune trace de reproche.) Nous nous sommes déjà rencontrés, docteur Augustine. Docteur Dicken, je serais ravie de faire votre connaissance si les circonstances n'étaient pas aussi graves.

— Nous devrions regagner nos postes, déclara Middleton. Il y a pénurie de personnel, comme vous le savez.

— Cette visite est de la plus haute importance, Ms. Middleton, la morigéna Trask.

Middleton s'emporta.

— Même si Jésus-Christ en personne devait se pointer, Mr. Trask, il n'aurait droit qu'à dix minutes de mon temps, et je lui demanderais de nous filer un coup de main. Vous savez parfaitement ce qui se passe ici.

Trask plissa le front d'un air contrarié – il jouait très mal la comédie – et Dicken décida de désamorcer la crise.

— En ce qui nous concerne, nous l'ignorons, déclara-t-il. Est-ce que c'est grave ?

— Nous devrions discuter ailleurs, répondit Trask en jetant un regard inquiet en direction des manifestants, qui se

trouvaient pourtant à deux cents mètres de là. Ils ont des micros directionnels, vous savez. Yolanda, Diana, pouvez-vous nous accompagner ? Nous allons poursuivre cette conversation à l'intérieur.

Il ouvrit la marche, passant entre les fausses colonnes.

L'un des agents secrets suivit le petit groupe à une distance respectueuse.

Les bâtiments les plus anciens étaient d'une nuance ocre particulièrement laide. L'architecture hurlait « prison », bien qu'une plaque et un fronton aient rappelé que cet ensemble constituait une école.

— Nous avons institué un black-out médiatique sur ordre du gouverneur, déclara Trask. Bien entendu, radios et téléphones portables sont interdits au sein de l'école, et j'ai provisoirement désactivé le standard téléphonique. Je pense que notre communication doit s'effectuer dans la discipline. Inutile de noircir le tableau. Pour le moment, ma priorité est de faire venir ici le matériel médical qui nous est nécessaire. Le docteur Kelson, notre médecin-chef, y travaille en ce moment.

Il faisait plus frais dans les couloirs du bâtiment, en dépit de l'absence de toute climatisation.

— Notre groupe électrogène est hors service, je vous prie de m'en excuser, précisa Trask en se tournant vers Augustine. Nous n'avons pas pu faire venir les réparateurs. Docteur Dicken, c'est un honneur pour moi. Sincèrement. S'il y a quoi que ce soit que je puisse vous expliquer…

— Dites-nous si c'est vraiment grave, coupa Augustine.

— Très grave, répondit Trask. Sur le point de devenir catastrophique.

— Nous sommes en train de perdre nos enfants, dit Middleton d'une voix brisée. (Elle s'essuya les yeux.) Combien aujourd'hui, Diane ?

— Cinquante au cours des deux dernières heures, je crois. Ce qui fait un total de cent quatre-vingt-dix pour aujourd'hui. Et soixante la nuit dernière.

— Contaminés ? demanda Augustine.

— Décédés, répondit Middleton.

— Nous n'avons pas eu le temps de faire un recensement

dans les règles, ajouta Trask. Mais c'est sérieux.

— Je dois visiter une infirmerie le plus vite possible, dit Dicken.

— L'école tout entière est une infirmerie, rétorqua Middleton.

— C'est tragique, dit DeWitt. Ils sont en train de perdre leur cohésion sociale. En temps normal, ils s'appuient beaucoup les uns sur les autres, et personne ne leur a appris comment tenir le coup en cas de catastrophe. Ils ont été à la fois négligés et surprotégés.

— Je pense que, pour le moment, l'aspect physiologique doit passer au premier plan, dit Trask.

— Je suppose que vous avez un centre médical, dit Dicken. Je dois examiner le plus vite possible les échantillons prélevés sur les enfants malades.

— J'ai déjà pris des dispositions dans ce sens, dit Trask. Vous travaillerez avec le docteur Kelson.

— A-t-on effectué des prélèvements sur le personnel ?

— Nous avons des échantillons provenant de tous les enfants malades, dit Trask avec un sourire qui se voulait encourageant.

— Mais aucun provenant du personnel ? demanda Dicken en le fixant avec insistance.

— Non, répondit le directeur en rougissant. Personne n'a pensé que ce serait nécessaire. Nous avons entendu des rumeurs de quarantaine totale. Tout le monde risquait d'être frappé, sans exception. La plupart d'entre nous ont une famille…

Il laissa ses interlocuteurs tirer leurs propres conclusions à propos de ses réticences.

— Ce fut un choix difficile, conclut-il.

— Avez-vous envoyé des échantillons aux services de la Santé de l'Ohio et au CDC ?

— Ils attendent d'être expédiés.

— Vous auriez dû les expédier dès que le premier cas a été constaté, gronda Dicken.

— La situation était des plus confuses, expliqua Trask en souriant.

Dicken comprit que le directeur était de ces hommes qui

dissimulent leurs doutes et leur ignorance sous un masque de jovialité. Tout va très bien, mes amis. Nous contrôlons la situation. Comme pour se rassurer, Trask ajouta :

— Nous avons tellement l'habitude de les voir en parfaite santé.

Dicken jeta un coup d'œil à Augustine, espérant déchiffrer son opinion, se faire une idée de l'importance réelle de la crise, de l'ascendant qu'il avait sur un type comme Trask, si tant est qu'il en eût un. Ce qu'il vit le terrifia. Le visage d'Augustine était aussi immobile qu'un lac par un jour sans vent.

Ce n'était pas le Mark Augustine d'antan. Et Dicken n'avait aucune envie de se tourmenter à comprendre la nouvelle version qu'il avait devant lui.

Ils passèrent devant un ascenseur, puis devant un escalier.

— Mon bureau est là-haut, ainsi que le centre de communication et de commandement, déclara Trask. Le tout est à votre disposition, docteur Augustine. C'est au premier étage, avec la meilleure vue qu'on puisse avoir sur l'école… enfin, si l'on excepte celle qu'on a depuis les tours de garde, qui ont été reconverties en locaux de stockage. Nous allons commencer par visiter le centre médical. Vous pourrez vous mettre au travail tout de suite – loin de toute agitation.

— J'aimerais voir les enfants le plus vite possible, insista Dicken.

— Bien entendu, dit Trask sans le regarder en face. Il serait difficile de les éviter.

Le directeur s'éloigna d'un pas vif, puis jeta un coup d'œil derrière lui et, voyant que Dicken avait du mal à le suivre, fit demi-tour.

DeWitt semblait impatiente de faire une déclaration, mais préférait visiblement attendre le départ de Trask.

— Permettez-moi de vous décrire nos installations, dit ce dernier. Joseph Goldberger est la plus grande école de l'Ohio et l'une des plus grandes de tout le pays. (Il agita les mains comme pour dessiner les contours d'une boîte.) Elle a été bâtie cela fait six ans, sur le site du Centre de détention Warren K. Pernicke, un établissement privé administré par NamTex Limited. Pernicke avait été fermé après l'instauration des nouvelles lois

sur la drogue et la diminution subséquente de vingt pour cent de la population carcérale. (Son boniment de guide touristique ne faisait qu'accentuer le caractère surréaliste des circonstances.) CGA et Nortent sont les entreprises qui ont été choisies pour réaménager le complexe en fonction des besoins des enfants de SHEVA, et elles ont achevé cette tâche en neuf mois, un temps record. Quatre nouveaux dortoirs ont été édifiés cent mètres à l'est du quartier de haute sécurité, initialement construit en 1949. L'ancien hôpital et les bâtiments fermiers ont été transformés en centre de recherche et installations cliniques. Le centre de formation professionnelle a été converti en crèche, pour devenir aujourd'hui un centre d'éducation. Le dortoir de quatre cents lits, réservé à l'origine aux longues peines, abrite désormais nos patients atteints de maladies mentales ou de handicaps physiques. Nous l'avons baptisé Centre de traitement spécialisé. C'est le seul de son espèce dans tout l'État.

— Combien d'enfants y sont hébergés ? s'enquit Dicken.

— Trois cent sept, répondit Trask.

— Ils étaient plus isolés que les autres, précisa Middleton.

— Les docteurs Jurie ou Pickman pourront vous en dire plus sur la situation dans ce service, ajouta Trask, qui sembla moins sûr de lui pour la première fois. Quoique…

— Je ne les ai pas vus, dit Middleton.

— Quelqu'un m'a dit qu'ils étaient partis ce matin, déclara DeWitt. Peut-être pour aller chercher du matériel, ajouta-t-elle, pleine d'espoir.

— Hum, fit Trask. (Sa pomme d'Adam tressauta, puis il secoua la tête d'un air soucieux.) Jusqu'à la date d'hier, cette école abritait un total de cinq mille quatre cents enfants. (Il consulta sa montre.) Nous ne disposons pas des ressources conformes à nos besoins, tout simplement.

Il les conduisit dans l'aile ouest du bâtiment, puis dans un long et large couloir bordé d'antiques réfrigérateurs. Uniformément blancs et massifs, ils étaient scellés par des bandes noir et jaune. Le sol était jonché de chariots vides et d'empilements de plateaux en acier. L'air empestait le désodorisant Pine Sol.

DeWitt avançait à côté de Dicken, pareille à une naufragée

en quête d'un morceau de bois auquel se cramponner.

— Ils utilisent le Pine Sol pour neutraliser l'odorat et le flair, expliqua-t-elle à voix basse.

Les enfants de SHEVA avaient la capacité de « flairer » les odeurs par la bouche. Ils retroussaient la lèvre supérieure et aspiraient l'air entre leurs dents, produisant un léger sifflement. L'air effleurait alors leur organe voméronasal, une glande conçue pour la détection des phéromones, bien plus sensible que celle présente chez leurs parents.

— Les gardiens et la plupart des membres du personnel portent des pinces nasales, conclut DeWitt.

— C'est le cas dans la plupart des écoles, ajouta Middleton à l'intention de Dicken, jetant un regard en coin à Augustine.

Elle ouvrit une armoire métallique toute cabossée et en sortit des uniformes et des masques de chirurgien enveloppés dans du plastique.

— Jusqu'ici, Dieu merci, aucun des membres du personnel n'a été contaminé, dit-elle.

Dicken et Augustine enfilèrent les uniformes par-dessus leurs vêtements de ville, passèrent les masques et glissèrent leurs mains dans des gants stérilisés. Ils se figèrent lorsqu'un homme âgé de soixante ou soixante-dix ans, au nez aquilin et aux épaules voûtées, poussa la double porte au bout du couloir.

— Voici le docteur Kelson, dit Trask en se raidissant.

Kelson portait une blouse et un calot de chirurgien, mais il avait négligé d'attacher la blouse en question et avait gardé les mains nues. Il s'approcha d'Augustine, le salua d'un hochement de tête et se tourna vers Middleton.

— Des gants, demanda-t-il.

Middleton plongea une main dans l'armoire et lui tendit des gants. Kelson les enfila d'un geste sec et les examina du regard.

— Aucun succès avec les services de la Santé, annonça-t-il tout à trac. Je leur ai demandé des NuTest, des antiviraux, des kits d'hydratation. Ils affirment ne pas en avoir en stock. Je sais parfaitement qu'ils en ont, bon sang ! Ils les gardent pour eux en cas d'épidémie, voilà tout !

— Il n'y aura pas d'épidémie, dit Trask avec un sourire hésitant.

— Trask vous a-t-il parlé de la pénurie qui nous afflige ? s'enquit Kelson auprès d'Augustine.

— Nous savons que nous sommes en situation de crise, déclara celui-ci.

— C'est du *meurtre*, voilà ce que c'est ! rugit Kelson, faisant sursauter DeWitt. Il y a trois mois, les agents locaux du Bureau de gestion des urgences ont pillé nos stocks. Ils ont emporté plus de la moitié de notre équipement et de nos produits pharmaceutiques. Nos réserves d'urgence ont été entièrement vidées. Nous n'avions que des « enfants sains », d'après eux. On avait besoin de ce matériel ailleurs. Trask n'a rien fait pour les arrêter.

— Je tiens à corriger ce jugement, dit l'intéressé. Je n'ai rien *pu* faire.

— En guise de mesure désespérée, j'ai emprunté un camion pour descendre à Dayton, reprit Kelson. J'ai recouvert de boue ses flancs, ses portes et ses plaques minéralogiques, mais ça n'a pas empêché ces enflures de le reconnaître. À l'Hôpital général, on m'a prié de foutre le camp. J'ai fait chou blanc. Alors je suis revenu en douce et je me suis faufilé par l'entrée de Miller Road. Aujourd'hui, elle est condamnée.

Kelson agita les mains, malade de fatigue, et tourna vers Dicken ses yeux bleus cernés de noir.

— Qui êtes-vous ?

Augustine fit les présentations.

Kelson pointa un doigt noueux sur Dicken.

— Vous serez mon témoin, docteur Dicken. L'infirmerie a été la première à afficher complet. C'est par ici. On évacue les cadavres par centaines. Il faut que vous voyez ça. Il le faut.

32.

Pennsylvanie

Dans la pénombre de la chambre, Mitch s'occupait de Stella. Elle refusait de se tenir tranquille. Il fit appel à toutes les gentillesses, à toutes les sonorités dont était capable sa voix ; rien ne semblait l'atteindre.

George Mackenzie le regardait depuis le seuil. C'était un quadragénaire de fraîche date qui frisait l'obésité. Il avait un visage juvénile et des yeux curieux, le front dissimulé par une mèche de cheveux prématurément gris, une moustache peu fournie.

— J'ai besoin d'un thermomètre, rectal ou auriculaire, dit Mitch. Si on lui en met un dans la bouche, elle risque de le casser d'un coup de dents. Il faudra la tenir.

— Je m'en occupe, dit George.

Il disparut quelques instants, laissant Mitch seul avec son enfant en proie aux convulsions. Elle avait le front aussi brûlant qu'une brique sortant du four.

— Je suis là, chuchota Mitch.

Il la dégagea de ses couvertures. Il avait déshabillé Stella, dont les jambes nues paraissaient squelettiques sur fond de draps roses. Comme elle était malade ! Il n'arrivait pas à croire que sa fille puisse être aussi malade.

George refit son apparition, un étui en plastique bleu dans une main et un thermomètre dans l'autre, suivi par les deux femmes. Kaye portait une cuvette remplie de glaçons, Iris une serviette de toilette et une bouteille d'alcool.

— Nous n'avons pas de thermomètre auriculaire, dit George d'une voix penaude. Ça ne nous a jamais semblé nécessaire.

— Je n'ai plus peur, déclara Iris. George, j'avais peur de toucher leur petite fille. Quelle honte !

Ils prirent la température de Stella. Quarante-deux. En temps normal, sa température était d'environ trente-six degrés. Ils entreprirent de la baigner avec une éponge, commençant par se relayer dans la chambre puis la portant carrément dans la salle de bains, où Kaye avait rempli la baignoire d'eau froide et de glaçons. La fillette était de plus en plus brûlante. Mitch vit qu'elle avait dans la bouche des plaies qui saignaient.

Le chagrin le visait avec une sombre impatience.

Kaye aida Mitch à ramener leur fille dans le lit. Ils ne prirent

pas la peine de la sécher. Mitch serra Kaye contre lui et lui tapota le dos. George descendit au rez-de-chaussée pour faire réchauffer de la soupe.

— Je vais lui préparer du bouillon de poulet, dit-il.

— Elle ne l'avalera pas, répondit Kaye.

— Un peu de soupe pour nous, alors.

Kaye acquiesça.

Mitch observa sa femme. Elle était presque ailleurs tant elle était épuisée. Comme elle avait les traits tirés ! Il se demanda quand ce cauchemar prendrait fin. *Quand ta fille ne sera plus là, et pas avant.*

Ce qui n'était pas une réponse, bien entendu.

Ils soupèrent dans la pénombre, sirotant du potage servi dans des tasses.

— Où est le docteur ? demanda Kaye.

— Il doit voir deux autres patients avant de passer ici, répondit George. Nous avons eu de la chance de pouvoir le joindre. C'est le seul médecin de la ville qui accepte de soigner les nouveaux enfants.

33.

Ohio

L'infirmerie, qui se trouvait au rez-de-chaussée du centre médical, était une pièce carrée de douze mètres de côté, conçue pour accueillir au maximum soixante ou soixante-dix patients. On avait poussé les rideaux de séparation contre les murs et posé sur le sol deux cents couches de fortune faites de matelas, de lits de camp et de coussins.

— On affichait complet au bout de six heures, dit Kelson.

L'odeur était étourdissante : urine, vomissures, les miasmes agressifs de la maladie, que Dicken connaissait bien, sauf qu'il perçut autre chose – une nuance âcre et inconnue, à la fois

troublante et poignante. Les enfants avaient perdu le contrôle de leurs sens. L'atmosphère était imprégnée de phéromones et de vomérophines intraduisibles, l'arsenal et le vocabulaire d'une forme de communication humaine qui était, sinon inédite, à tout le moins plus franche.

Même leur urine avait un fumet différent.

Trask pécha un mouchoir dans sa poche et en recouvrit son nez et sa bouche déjà protégés par un masque. L'agent secret qui escortait Augustine se posta dans un coin et fit de même, visiblement secoué.

Dicken s'approcha d'un matelas. Un petit garçon y gisait allongé sur le flanc, quasiment immobile. Il avait six ou sept ans et devait être issu de la seconde vague d'enfants de SHEVA. Une petite fille du même âge ou un peu plus était accroupie près de lui. Elle lui maintenait les doigts serrés autour d'une minichaîne numérique pour l'empêcher de la lâcher. Les écouteurs pendaient au bord de la couche. Les deux enfants avaient les cheveux châtains, la peau basanée et les membres grêles.

La fillette leva les yeux vers Dicken. Il lui adressa un sourire. Elle roula des yeux et pointa sa langue entre ses lèvres, puis laissa choir sa tête près du bras du garçonnet.

— Ces deux-là ont un lien, dit DeWitt. Elle a son propre lit, mais elle ne veut pas y rester.

— Alors mettez les deux lits côte à côte, suggéra Augustine, partagé entre la détresse et le dégoût.

— Elle refuse de s'éloigner de lui de plus de quelques centimètres, poursuivit DeWitt. La santé de chacun d'eux dépend sans doute de celle de l'autre.

— Expliquez-vous, murmura Dicken.

— Quand ils arrivent ici, les enfants forment des groupes de flair. Ils se rassemblent par deux ou par trois et tentent de définir une zone olfactive par défaut. Les groupes s'accroissent régulièrement. Peut-être que le soutien et la protection mutuels entrent en ligne de compte, mais je crois qu'ils cherchent avant tout à définir un langage. (DeWitt secoua la tête, plaqua une main sur son masque et s'agrippa le coude de l'autre.) J'apprenais tellement de choses…

Dicken prit doucement le menton du garçonnet et lui tourna

la tête ; son cou était franchement étique. Il ouvrit des yeux inexpressifs et Dicken lui caressa le front, puis passa son doigt ganté sur sa joue. Sa peau resta pâle.

— Capillaires endommagés, murmura-t-il.

— Le virus attaque leurs tissus endothéliaux, expliqua Kelson. Ils font aussi de l'éosinophilie et ils ont des lésions rouges entre les doigts et les orteils, parfois vésiculaires. Un truc aussi bizarre qu'une maladie tropicale.

Le garçon ferma les yeux. La fillette leva la tête.

— Je ne suis pas sa *perf,* dit-elle d'une voix évoquant le sifflement de la bise. Il a perdu sa perf hier soir. Je crois qu'il n'a plus envie de vivre.

DeWitt s'agenouilla auprès d'elle.

— Tu devrais retourner dans ton lit. Tu es malade, toi aussi.

— Je ne peux pas, dit la petite fille en se laissant retomber sur sa couche.

Dicken se releva et tenta désespérément de s'éclaircir les idées.

Trask fit « tsk-tsk » d'un air compatissant.

— Confusion totale, marmonna-t-il dans son mouchoir.

Son mobile sonna au fond de sa poche. Il s'excusa, abaissa son mouchoir, détourna à demi la tête pour répondre à l'appel. Après avoir murmuré quelques phrases indistinctes, il referma l'appareil.

— Bonne nouvelle. Dayton m'envoie un camion rempli de matériel qui devrait arriver d'un instant à l'autre, et il faut que j'aille le réceptionner. Docteur Kelson, Ms. Middleton… je vous confie la direction des opérations ! Docteur Augustine, souhaitez-vous vous installer dans mon bureau ou bien préférez-vous rester ici ? Vous avez quantité de tâches administratives qui vous attendent, j'imagine…

— Je resterai ici, répondit Augustine.

— Comme il vous plaira, dit Trask.

Légèrement étonnés, ils regardèrent le directeur les saluer d'un geste quasiment nonchalant, puis se diriger vers la porte de l'infirmerie en contournant la zone occupée par les matelas.

Kelson leva au ciel ses yeux laiteux.

— Bon débarras, bordel ! grommela-t-il.

— Les enfants sont en train de perdre toute cohésion sociale, déclara DeWitt. Cela fait plusieurs mois que je répète à Trask qu'il nous faut des observateurs aguerris, de véritables anthropologues. Quand ils perdent un ami auquel ils sont liés – ce qu'ils appellent un *perf* –, ça a pour eux une énorme importance.

— Diana est leur ange gardien, dit Kelson. Elle sait ce qu'ils pensent. Durant les heures à venir, ses connaissances seront sans doute aussi importantes pour nous qu'un doctorat en médecine. (Il secoua la tête, faisant tressauter ses bajoues.) Ce sont des innocents. Ils ne méritent pas cela. Pas plus que nous ne méritons Trask. Cet enfoiré de pistonné trafique quelque chose, j'en suis sûr. Je parie qu'il détourne des fonds. (Aussitôt qu'il eut déversé sa bile, Kelson sembla le regretter.) Excusez-moi. Mais c'est la vérité, bon sang. Il faut que j'y retourne. Le centre médical est à votre disposition, docteur Dicken, du moins ce qu'il en reste.

Il se retourna et fonça vers l'autre bout de l'infirmerie, longeant une enfilade de matelas.

— C'est un homme dévoué, dit Middleton.

Attrapant une clé dans sa poche, elle ouvrit une porte de service donnant sur la zone de chargement attenante à l'infirmerie. Puis elle fixa Dicken en arquant un sourcil.

— Avant, c'était peinard ici, le gîte et le couvert, un boulot facile, la meilleure école du monde, des enfants accommodants. Et puis ces salauds se sont cassés.

Middleton les conduisit en bas d'une rampe d'accès où les attendait une voiturette de golf. DeWitt y prit place à ses côtés.

— En voiture, messieurs.

— Des idées ? demanda Augustine à mi-voix tandis que Dicken et lui s'installaient sur la banquette arrière.

L'agent du Service secret, désormais presque invisible aux yeux de Dicken, s'assit sur le siège du caddie et murmura quelques mots dans le micro fixé au revers de sa veste.

Dicken haussa les épaules.

— C'est sûrement une infection banale – un virus à coxsackie, un entérovirus, un type d'herpès… N'oubliez pas que nombre d'entre eux ont déjà affronté l'herpès au stade prénatal.

Il faut que j'en observe davantage.

— Si j'avais été mieux informé, j'aurais apporté un NuTest.

— Ça ne nous aurait pas beaucoup aidés.

Les enfants étaient victimes d'un fléau inédit. Si un nouveau virus avait raison des premiers remparts défensifs d'un organisme – en d'autres termes, son système immunitaire inné – et se transmettait rapidement à d'autres organismes au sein d'une population isolée, confinée, il devenait capable de triompher d'une réponse immunitaire plus sophistiquée et de faire en quelques jours une grande quantité de victimes. Dans ce genre d'épidémie, l'absence d'immunité n'aurait aucune importance. Encore une petite gaffe de Mère Nature. Ou peut-être que non. En matière de virus et de maladies, Dicken avait encore beaucoup de théories à désapprendre, beaucoup de préjugés à questionner.

Il devait dresser la carte fluviale de cette maladie avant de pouvoir oser une hypothèse, en remonter le cours jusqu'à la source en partant du confluent où ils se trouvaient aujourd'hui. Il devait découvrir la nature du virus lorsqu'il était dormant – le virus gelé, comme il disait –, mettre au jour la crevasse où il se dissimulait dans la neige avant de fondre pour se transformer en torrent ravageant les populations animale et humaine.

S'il parvenait à localiser un point plus proche de cette source idéale, de ce commencement, les pièces du puzzle avaient une chance de s'assembler. Il avait une chance de comprendre.

Ou peut-être que non.

Sur le plan pratique, ils devaient déterminer si ce fleuve viral allait sortir de son lit pour engendrer un bras qui coulerait dans une nouvelle direction. Les échantillons prélevés sur les membres du personnel leur permettraient de répondre en partie à cette question. Mais l'intuition de Dicken lui soufflait que cette maladie, ayant trouvé à ravager une nouvelle population vulnérable, ne s'en prendrait sûrement pas aux humains à l'ancienne mode.

Dans un monde sain d'esprit, il aurait suffi de prouver *cela* pour stopper le cauchemar politique qui menaçait au-dehors.

Ils passèrent devant une caisse de sacs funéraires rangée au fond de la zone de chargement.

— Aucun problème pour se procurer *ça,* dit Middleton. Dans deux ou trois heures, ils seront tous occupés.

34.

Pennsylvanie

Pour la quatrième ou la cinquième fois, Mitch alla dans la salle de bains adjacente à la chambre et se lava le visage. Il considéra les lampes en cuivre, les antiques robinets dorés, le sol carrelé. Il n'avait jamais été amateur de luxe, mais cela lui aurait fait plaisir d'offrir à sa famille autre chose qu'un taudis dans la campagne virginienne. Leur maison était infestée de fourmis et de cafards. Mais la grande cour était plutôt agréable. Il aimait bien s'y asseoir auprès de Stella et lancer une pelote à Shamus, qui était toujours prêt à jouer.

Le docteur arriva. Âgé d'une trentaine d'années, il avait des cheveux hérissés coiffés avec un gel fixant et paraissait tout jeune. Il était vêtu d'une chemise à manches courtes et portait une sacoche noire ainsi qu'une unité de diagnostic NuTest aussi grosse qu'un dataphone. Quoique visiblement exténué, il procéda tout de suite à un examen en règle de Stella. Il préleva sur elle des échantillons de sang et de salive. Ce fut à peine si la fillette remarqua qu'on lui faisait une piqûre, mais il fut moins facile d'obtenir d'elle un petit crachat tant elle avait la bouche sèche. Le médecin déposa les fluides sur les minuscules plateaux du NuTest – des petits carrés de plastique cannelé – puis les inséra dans l'appareil. Quelques minutes plus tard, il avait les résultats de son analyse.

— C'est un virus, déclara-t-il. Un picornavirus. Rien de surprenant. Un type d'entérovirus, sans doute une variété de coxsackie. Mais… (Il les considéra d'un air mi-inquiet, mi-intrigué.) Il y a aussi des polymorphismes qui ne figurent pas dans la bibliothèque du NuTest. Je ne peux encore prononcer

aucun diagnostic définitif.

— Avons-nous eu raison de la baigner ? demanda Mitch.

— Absolument. Elle a beaucoup de fièvre. Sa température va sans doute baisser, mais elle risque de grimper à nouveau. Gardez-la au frais, mais ne la fatiguez pas trop. Elle a beaucoup maigri.

— Elle est naturellement très mince, précisa Kaye.

— Bien. Elle sera top model quand elle sera grande.

— Pas si j'ai mon mot à dire, rétorqua Kaye.

Le médecin la fixa un long moment.

— Est-ce que je vous connais ?

— Non. Surtout pas.

— Vous avez raison, dit-il en se ressaisissant.

Il administra à Stella sa première injection, un antiviral polyvalent enrichi d'immunoglobuline multiplex et de vitamine B.

— Je me suis servi de ça à Lancaster, pour soigner des anciens enfants atteints de rougeole. (Il secoua la tête en grimaçant.) Mais écoutez-moi donc ! Des « anciens enfants » ! Nous parlons par énigmes. Elle n'a pas la rougeole, mais cette piqûre ne peut pas lui faire de mal. Cependant, il faudra la renouveler si on veut qu'elle soit efficace. Je vais transmettre ses échantillons à Atlanta en préservant son anonymat. Ça fait partie de notre programme d'action. Totalement anonyme.

Mitch l'écoutait sans réagir. Tout juste s'il se souciait encore de leur anonymat. Soudain, il vit le médecin jeter un coup d'œil à son NuTest et étouffer un juron. Sur l'appareil, un voyant clignotait frénétiquement, se reflétant sur son visage.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien.

Mais Mitch trouva au jeune médecin un petit air coupable, comme s'il venait de faire une gaffe.

— Puis-je avoir un peu de café ? demanda-t-il. Même froid, ça ira. J'ai encore deux patients à voir cette nuit.

Il palpa Stella sous les mâchoires et derrière les oreilles, puis la retourna pour examiner ses fesses. Une éruption de boutons rouges était en train de s'y former.

— La fièvre remonte, annonça-t-il.

Il retourna la fillette et aida à la porter jusqu'à la baignoire. George avait vidé le compartiment à glace du réfrigérateur et était allé chercher d'autres glaçons à l'épicerie du coin. On frictionna Stella avec de l'eau du robinet. Lorsque George revint, elle entrait en convulsions.

Mitch la sortit de la baignoire en l'attrapant par les aisselles, se retrouvant aussitôt trempé. George vida quatre poches de glaçons dans l'eau. Puis ils y plongèrent Stella.

— C'est trop froid ! brailla celle-ci.

La fille de Mitch semblait ne plus rien peser. Elle était éphémère. La maladie l'emportait si vite qu'il ne parvenait plus à réagir.

Le docteur alla préparer une nouvelle injection.

Kaye examina la main de sa fille. Elle était pâle, elle était bleue. Des lésions étaient visibles entre ses doigts. Poussant un hoquet, Kaye la lâcha et s'empara de son pied. Elle en montra la plante à Mitch. Entre les orteils, d'autres lésions minuscules.

— Il y en a aussi sur ses mains, dit Kaye.

Mitch secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que ça peut être.

George s'écarta de la baignoire et se redressa d'un air affolé. Le médecin revint avec une seringue neuve. Alors qu'il administrait à Stella une nouvelle piqûre, il examina ses doigts et opina du chef. Il retroussa les lèvres de la fillette et lui examina l'intérieur de la bouche. Stella se mit à gémir.

— C'est peut-être une angine herpétique, ou une stomatite vésiculaire… (Il inspira à fond.) Le NuTest ne me permet pas de faire un diagnostic définitif. Le meilleur traitement serait un antiviral ciblé, et je ne peux pas en prescrire un sans avoir clairement identifié l'affection. Vous devez la conduire à l'hôpital – je ne dispose pas de l'équipement adéquat.

— Aucun hôpital ne voudra l'admettre, dit George. Ils ont reçu des instructions en ce sens.

— Lamentable, répliqua le médecin d'une voix rendue atone par la fatigue. (Il se tourna vers George.) C'est peut-être contagieux. Je vous conseille de nettoyer à fond cette salle de bains et de laver les draps à la Javel.

George acquiesça.

— Il y a quelqu'un qui pourrait nous aider, dit Mitch à Kaye en l'entraînant à l'écart.

— Christopher ?

— Appelle-le. Demande-lui ce qui se passe. Tu connais son numéro.

— Uniquement celui de son domicile, corrigea Kaye. Et il ne date pas d'hier. J'ignore pour qui il travaille à présent.

Le médecin avait accédé à la page de veille du CDC grâce à son webmobile.

— Ils n'ont lancé aucune alerte, déclara-t-il. D'un autre côté, je n'ai jamais vu de messages pédiatriques spécifiques aux enfants du virus.

— Aux nouveaux enfants, corrigea George.

— S'agit-il d'une maladie que l'on est tenu de signaler ? s'enquit Kaye.

— Elle n'est sur aucune liste, répondit le médecin.

Il y avait dans son expression quelque chose qui troublait Kaye. *Le NuTest. Il est équipé d'une balise GPS et d'une liaison radio avec les services de la Santé. Lesquels sont à leur tour en liaison avec le NIH ou le CDC. J'en suis sûre.*

Mais ils ne pouvaient rien y faire. Elle chassa ces craintes d'un haussement d'épaules.

— Appelle-le, insista Mitch.

— J'ignore pour qui il travaille en ce moment, répéta Kaye.

— Nous avons un téléphone satellite sécurisé, dit George. Personne ne remontera jusqu'à notre numéro. Ce qui n'a plus grande importance, du moins pour nous. Notre fils est déjà dans un camp.

— Il n'y a plus rien de *sécurisé,* lâcha Mitch.

George sembla vexé par cette mise en doute de ses connaissances en matière de cryptotechnologie.

Kaye leva la main.

— Je vais l'appeler.

Ce serait la première fois en plus de neuf ans qu'elle adresserait la parole à Christopher Dicken.

Mais elle n'obtint que le répondeur de son appartement.

— Ici Christopher. Je suis sur les chemins. Ma maison est occupée par des flics et des catcheurs. Et n'oubliez pas que je

collectionne d'étranges maladies que je range à côté de mes objets précieux. Veuillez laisser un message.

— Christopher, ici Kaye. Notre fille est malade. Un genre de coxsackie. Rappelez-nous si vous avez des informations ou des conseils à nous donner.

Et elle laissa le numéro.

35.

Ohio

L'infirmerie était adjacente au coin sud-ouest de la grange reconvertie en unité de stockage : deux blocs d'une vilaine couleur fauve, reliés par un étroit corridor aux fenêtres barrées. La lueur crue des projecteurs découpait des ombres trapézoïdales dans la cour bétonnée, plongeant dans l'ombre un garçon solitaire. Grand et costaud, âgé d'une dizaine d'années, il se tenait adossé à la porte du centre de recherche, les bras croisés.

— Qui est là ? appela Middleton.

— Toby Smith, m'dame, répondit l'enfant en se redressant.

Il vacilla sur ses jambes et les fixa de ses yeux mornes et fatigués.

— Tu es malade, Toby ?

— Ça ira, m'dame.

— Où est le docteur ?

Middleton immobilisa la voiturette à trois mètres du garçon. Dicken vit que les joues pâles de ce dernier étaient presque vierges d'éphélides.

Il se retourna pour désigner le centre de recherche.

— Le docteur Kelson est au gymnase. Ma sœur est morte.

— Je suis navré de l'apprendre, Toby, dit Dicken en descendant de la voiturette. Sincèrement navré. Ma propre sœur est morte il y a longtemps.

Il s'approcha du garçon. Celui-ci avait les yeux chassieux et cernés de croûtes.

— De quoi elle est morte, votre sœur ? demanda Toby en plissant les yeux.

— D'une maladie que lui a transmise un moustique. On appelait ça la fièvre du Nil. Puis-je voir tes doigts, Toby ?

— Non. (Le garçon joignit les mains au creux de ses reins.) Je ne veux pas que vous me tiriez dessus.

— Ne dis pas de bêtises, Toby, lança Middleton. Je ne laisserai personne vous tirer dessus.

— Puis-je les voir, Toby ? insista Dicken.

Il ôta ses lunettes. Quelque chose dans le ton de sa voix, dans sa compassion, ou peut-être dans son odeur – si tant est que Toby disposât encore de son odorat – persuada le garçonnet de lui présenter ses mains. Dicken en prit une, la retourna doucement et en inspecta la paume et les espaces interdigitaux. Aucune lésion. Toby fit une grimace et agita ses doigts.

— Tu es un jeune homme robuste, Toby, déclara Dicken.

— J'ai été aider à l'infirmerie, et maintenant je fais une pause, expliqua Toby. Il faudrait que j'y retourne.

— Ces enfants sont si gentils, dit DeWitt. Ils tissent des liens si forts entre eux, comme dans le sein d'une seule famille. Dites-le bien aux gens.

— Ils ne veulent pas m'écouter, murmura Dicken.

— Ils ont peur, ajouta Augustine.

— De moi ? demanda Toby.

Le petit talkie-walkie de la voiturette émit un *bip*. Middleton prit la communication. Un rictus amer se forma sur ses lèvres. Puis elle se tourna vers Augustine.

— À en croire les gardes, la voiture du directeur est partie par l'entrée sud il y a dix minutes. Il était seul à son bord. Les hommes pensent qu'il a abandonné son poste.

Augustine ferma les yeux et secoua la tête.

— Quelqu'un l'a alerté. Le gouverneur a probablement décrété une quarantaine totale. Désormais, nous ne pouvons plus compter que sur nous-mêmes.

— Dans ce cas, autant agir vite, déclara Dicken. Il me faut des échantillons prélevés sur tous les membres du personnel

encore présents et sur tous les enfants pour lesquels c'est encore faisable. Je dois savoir d'où provient ce virus. Peut-être qu'on pourra communiquer avec l'extérieur et mettre un terme à cette folie. Les enfants suivant un traitement spécial avaient-ils des contacts avec les autres ?

— Pas à ma connaissance, répondit Middleton. Mais je ne suis pas responsable de ce bâtiment. C'était le domaine d'Aram Jurie. Pickman et lui faisaient partie des proches collaborateurs de Trask.

— D'après Pickman et Jurie, les enfants spéciaux devaient être maintenus en isolation, ajouta DeWitt. Une histoire d'accrétion des maladies mentales chez les enfants de SHEVA. Je pense qu'ils étudiaient les effets du stress et de la démence.

Des catalyseurs viraux, songea Dicken. Il était partagé entre l'enthousiasme et le dégoût. Peut-être allait-il dénicher les indices dont il avait besoin, après tout.

— Qui se trouve encore là-dedans ? s'enquit-il.

— Il reste six infirmiers, je crois bien, dit Middleton, dont les yeux se mouillèrent de larmes.

— Il faudra qu'on leur prélève des échantillons. Muqueuses nasales, rognures d'ongle, salive et sang. Nous devrions nous en occuper tout de suite.

— Christopher dirigera les opérations, décréta Augustine. Faites tout ce qu'il vous demandera.

— Je vais vous conduire là-bas, proposa DeWitt. (Elle étreignit le bras de Middleton.) Yolanda veut retourner auprès des enfants. Ils ont besoin d'elle. Pour le moment, je ne leur suis d'aucune utilité.

— Allons-y. (Dicken retourna près de Toby.) Merci, Toby. Tu nous as été d'un grand secours.

36.

Pennsylvanie

George Mackenzie secoua Mitch par l'épaule. Il se redressa vivement sur sa couche. Les murs pastel de la chambrette ondoyèrent autour de lui ; il ne se sentait nullement reposé. Il s'était endormi sans prendre la peine de rabattre le dessus-de-lit, toujours vêtu de son costume de Monsieur Smith.

— Où est Kaye ? Combien de temps ai-je dormi ?

— Elle est avec votre fille, répondit George d'un air misérable. Vous vous êtes assoupi une petite heure. Désolé de vous réveiller comme ça. Il faut que vous voyez ce qui se passe à la télé.

Mitch jeta un coup d'œil dans la chambre voisine. Kaye était assise au bord du lit, la tête basse, les mains jointes entre les genoux. Elle leva les yeux lorsque Mitch examina Stella, à présent nichée entre les draps. Il lui palpa le front.

— Sa fièvre est tombée.

— Ça fait environ une heure, dit Kaye. Iris a apporté du thé, et nous l'avons veillée.

Mitch contempla le visage endormi de sa fille, si pâle sur cet oreiller bleu ciel, surmonté d'un fouillis de cheveux mouillés. Elle respirait par à-coups.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Elle respire comme ça depuis que la fièvre est tombée. Elle n'est pas trop congestionnée. J'ignore ce que ça signifie. Le docteur a dit qu'il reviendrait… (Elle jeta un petit coup d'œil au réveil sur la table de chevet.) Il ne devrait pas tarder.

— Il n'est pas revenu, dit George. Je pense que nous ne le reverrons plus.

— George veut me montrer quelque chose aux infos, expliqua Mitch.

Kaye opina et le chassa d'un geste de la main : elle ne bougerait pas de son poste.

George conduisit Mitch dans sa tanière, dominée par un écran plat monté à même le mur. Il affichait des géants en pleine conversation derrière une splendide console en bois de rose… Mitch s'efforça de se concentrer.

— Je suis aussi tolérant que quiconque, mais cela me terrifie, dit un quadragénaire aux cheveux coupés en brosse.

Comme Mitch ne regardait guère la télévision, il ignorait de qui il s'agissait.

— Brent Tucker, commentateur chez Fox Broadband, lui expliqua George. Il est en train d'interviewer un médecin travaillant dans une école de l'Indiana. C'est là que se trouve Kelly, notre fils.

— Personne n'avait donc prévu cela ? s'interrogeait Tucker. N'est-ce pas pour cette raison que nous avons accepté de placer nos enfants dans ces écoles spéciales ?

— Les images que vous venez de montrer, répliqua son interlocuteur, où l'on voit des parents accepter enfin de coopérer et nous amener leurs enfants, sont très encourageantes…

Tucker le coupa d'un air sévère.

— Vous avez abandonné votre poste ce matin. Était-ce parce que vous aviez peur ?

— J'étais occupé à expliquer la situation aux conseillers du Président. Je compte regagner mon poste dès cet après-midi.

— Les scientifiques que nous avons interrogés dans cette émission affirment que les enfants feront courir de graves risques à la population si on les laisse courir en liberté. Et il y en a encore des dizaines de milliers qui vivent parmi nous. N'est-ce pas… ?

— Je ne peux pas entériner cette vision des choses, dit le docteur.

— Eh bien, vous avez quitté votre poste et cela en dit long, ne croyez-vous pas ?

Le docteur en resta bouche bée. Sentant sa proie faiblir, Tucker se prépara à l'hallali.

— Le public ne se laissera pas berner. Il a conscience de la gravité de la situation. Jetons un coup d'œil aux messages envoyés à notre forum permanent afin d'écouter ce qu'il a à nous dire en ce moment même.

Des chiffres apparurent sur l'écran.

— Ils sont plus de quatre-vingt-dix pour cent à exiger l'arrestation des parents qui refusent de coopérer et le placement immédiat des enfants sous surveillance. Quatre-vingt-dix pour cent !

— Je ne pense pas que cela soit possible. Nous ne disposons pas des infrastructures nécessaires.

— C'est l'argent des contribuables qui a financé la construction de ces écoles et qui finance aussi votre salaire. Vous travaillez dans un service public, docteur Levine. Ces enfants sont la conséquence d'une maladie hideuse. Supposez qu'elle nous contamine tous, qu'il ne naisse plus jamais d'enfants normaux, que se passerait-il ?

— Êtes-vous d'avis que nous devrions les exterminer pour le bien du public ? demanda Levine.

Les mâchoires serrées, Mitch observait la scène avec la même fascination qu'il aurait réservée à un accident de la route.

— *Personne* n'est partisan d'une telle solution, rétorqua Tucker avec un air excédé tempéré par la raison. Mais on ne peut nier l'existence d'un risque sanitaire imminent. C'est une simple question de survie.

Le docteur posa ses mains à plat sur la table en bois de rose.

— À ma connaissance, cette maladie n'a encore touché aucun membre du personnel de ces écoles.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas à votre poste en ce moment, docteur Levine ?

— Ce sont des *enfants,* Mr. Tucker. Je vais les rejoindre incessamment.

Mitch serra les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans la paume de ses mains.

Tucker sourit, exhibant une dentition parfaite, et se tourna vers la caméra, qui zooma sur lui.

— Je crois en la volonté du peuple et en la parole du peuple. Telle est la force de cette nation, et telle est aussi la philosophie de Fox Media, juste et équilibrée, et je n'ai pas honte de l'approuver. Je crois que l'instinct de préservation est en train de travailler le peuple, et c'est une bonne *nouvelle*. Notre survie en dépend. Bientôt d'autres informations sur notre antenne, n'hésitez pas à toucher votre écran pour accéder à nos reportages et à nos enquêtes en ligne…

George éteignit la télé. Sa voix était quasiment atone.

— Notre voisin a dû vous voir quand vous êtes arrivés. Il m'a dit qu'il allait nous dénoncer pour avoir accueilli un enfant du

virus. Un enfant malade. (Il agita un trousseau de trois clés.) Iris et moi possédons un chalet. À deux heures de route d'ici, dans les montagnes. Au bord d'un petit lac. Très calme, loin de tout. Il contient des provisions de bouche pour une bonne semaine. Vous me renverrez les clés par courrier. Votre fille va mieux. J'en suis sûr. La crise est passée.

Mitch s'efforça de passer ses options en revue… et de jauger la détermination de Mackenzie.

— Elle a du mal à respirer, dit-il.

— Ça fait cinq mois que je suis au chômage, reprit George. Nous serons bientôt fauchés. Iris est au bord de la dépression nerveuse. Nous ne pouvons plus tenir un refuge. Ce quartier est en train de devenir une enclave pour richards. Ils sont vieux, ils ont peur, et ça les rend méchants. (George leva les yeux.) Si les fédés débarquent et vous trouvent ici, ils enfermeront votre fille dans un véritable mouroir. Comme ils l'ont fait avec notre fils, Mitch.

Kaye apparut derrière Mitch et lui toucha le coude, le faisant sursauter.

— Prends les clés, dit-elle.

George s'effondra sur son siège et secoua la tête.

— Vous pouvez rester ici jusqu'à l'aube. Les voisins dorment. J'espère qu'ils dorment tous. Reposez-vous. Ensuite, je le regrette, mais il vous faudra partir.

37.

Ohio

Le Centre de traitement spécialisé occupait un long bâtiment de plain-pied aux murs de ciment armé. Éclairés par la lueur aveuglante d'une douzaine de projecteurs, Dicken et DeWitt contournèrent un groupe de classes préfabriquées vides et traversèrent la cour asphaltée.

La porte du centre était ouverte. Il s'en déversait un fouillis de draps et de matelas en mousse qui évoquait une langue pendante et chargée. De part et d'autre, deux fenêtres barrées et grillagées luisaient tels des yeux vides d'intelligence. Le bâtiment paraissait mort.

À l'intérieur, l'air était modérément plus frais mais l'odeur insoutenable. Des relents de Pine Sol étaient perceptibles sous un mélange de puanteurs diverses. Dicken ne broncha pas, mais DeWitt eut un mouvement de recul et toussa sous son masque. Comme odeur, il avait connu pire ; tel était le mantra d'un chasseur de virus.

Un guichet de réception, la double porte matérialisant le poste de contrôle, et puis un long couloir bordé de cellules. La moitié de celles-ci avaient été ouvertes, apparemment au hasard. Pas un garde, pas un infirmier dans les parages.

Le corps d'un garçonnet de huit ou neuf ans gisait sur un matelas au milieu du couloir. Dicken vit qu'il était mort à plusieurs mètres de distance. Il posa sa sacoche à échantillons, s'agenouilla près du matelas souillé en une série de mouvements aussi pénibles que familiers, examina le garçon avec une acuité teintée de respect, puis se redressa en prenant appui sur son genou valide. Il répondit à la sollicitude de DeWitt par un vigoureux mouvement de la tête.

— Ne touchez à rien dans ce bâtiment ! avertit-il. Yolanda a parlé d'infirmiers.

— Ils ont sans doute déplacé les enfants dans la zone d'exercice. Ce centre a sa propre cour, côté sud.

Ils fouillèrent toutes les pièces, tantôt poussant une lourde porte d'acier, tantôt jetant un coup d'œil par le judas. Certaines chambres abritaient un cadavre. La majorité d'entre elles étaient vides. Une ligne noire tracée sur le sol matérialisait la zone réservée aux enfants les plus difficiles : cellules capitonnées et lits à sangles. Ici, toutes les portes étaient grandes ouvertes.

Dans deux chambres, ils trouvèrent des cadavres encore sanglés à leurs lits, un garçon et une fille, au crâne et aux mains hypertrophiés.

— Une affection qu'on n'observe que chez les enfants de

SHEVA, déclara DeWitt. Je ne connais que trois cas similaires.

— Congénitale ?

— Personne ne le sait.

Dicken avait compté vingt morts lorsqu'ils parvinrent au bout du couloir. La porte coulissante était faite d'épais barreaux d'acier enveloppés dans des feuilles d'acrylique.

— Je crois que c'est là que Jurie et Pickman avaient installé les enfants les plus violents, dit DeWitt.

On avait bloqué la fermeture automatique de la porte au moyen d'un parpaing cassé et, sur le côté, un écran et un voyant rouge lançaient des signaux inquiétants. La guérite du gardien, protégée par une cloison de verre fumé, était déserte, et le boîtier du système d'alarme était réduit en pièces.

— On n'a pas besoin d'aller plus loin, dit DeWitt. La cour est par là.

Elle désigna un petit couloir qui partait sur la droite.

— Il faut que j'en voie davantage, répliqua Dicken. Où sont les infirmiers ?

— Avec les enfants survivants, je présume. J'espère.

Ils se faufilèrent par l'étroite ouverture. Toutes les portes des cellules étaient verrouillées et fermées par un système à deux barres, une verticale et une horizontale, qui s'inséraient dans des gâches d'acier. Chaque pièce contenait un enfant immobile visible grâce à un hublot. L'un d'eux fixait le plafond d'un air surpris. Certains semblaient endormis. Apparemment, personne ne s'était occupé d'eux. Ils étaient au moins huit, et il n'y avait aucun moyen de vérifier s'ils étaient tous morts.

Aucun d'eux ne réagit à leur présence.

Dicken s'écarta du dernier hublot, s'affala contre le mur de béton puis, au prix d'un certain effort, se redressa pour faire face à DeWitt.

— La cour, dit-il.

Dix pas après avoir franchi la porte, ils tombèrent sur deux infirmières. Elles se partageaient une cigarette, assises sur des sièges en plastique au bout d'un long corridor bordé de tables de pique-nique emballées dans du plastique. Les deux femmes, âgées d'une cinquantaine d'années, étaient également corpulentes, avec des bras épais comme des jambons et de

grosses mains. Elles portaient un uniforme vert foncé, que l'éclairage cru faisait virer au noir. Le regard qu'elles adressèrent aux nouveaux venus était abattu.

— On a fait tout ce qu'on a pu, dit l'une d'elles, dont les yeux allaient sans cesse de DeWitt à Dicken.

Ce dernier hocha la tête, se contentant de reconnaître leur présence… et peut-être leur courage.

— Il y en a d'autres dehors, dit la seconde infirmière, haussant le ton comme ils passaient devant elle. Il est presque minuit, bon sang ! On avait besoin de faire une pause.

— Je suis sûre que vous avez fait de votre mieux, déclara DeWitt.

Dicken perçut aussitôt le contraste entre la voix de DeWitt, précise, universitaire, et celle des infirmières, pragmatique et prolétaire.

Personnel recruté à l'échelon local.

La première tenta de jurer, ne produisit qu'un faible coassement.

— Où étaient passés les autres ? lança-t-elle. Où sont les docteurs ?

Elles avaient du courage. Et de la considération. Elles auraient pu fuir, mais elles étaient restées.

Dicken se retrouva dans la cour. C'était une dalle de béton carrée d'une quinzaine de mètres de côté, entourée de murs recouverts de stuc couleur beige, où l'on avait dressé une grande tente. L'éclairage, constitué d'une série de projecteurs placés en haut des murs, était franchement déficient. Le centre de la cour se réduisait à un puits d'ombre.

Les infirmiers avaient disposé des matelas et des lits de camp sur le béton, commençant par les aligner soigneusement puis les laissant tomber au petit bonheur. Il y avait au bas mot une centaine d'enfants, couchés pour la plupart. Quatre femmes, deux hommes et un enfant allaient et venaient dans cet hôpital de campagne, porteurs de seaux et de louches, et donnaient de l'eau aux malades qui avaient la force de s'asseoir.

Des ouvertures dans la toile laissaient passer le clair de lune. La chaleur restait quasiment insupportable. On avait transporté ici toutes les glacières du bâtiment, et quelques tuyaux

d'arrosage pendaient de tonneaux en plastique cernés de flaques d'eau.

De rares enfants, en majorité âgés de moins de dix ans, étaient assis adossés aux murs, les épaules avachies et les yeux dans le vide.

Une femme en uniforme blanc s'approcha de DeWitt. Elle était plus petite que la moyenne, extraordinairement menue, même, avec une peau couleur de miel, des yeux en amande et de courts cheveux noirs ramenés sous une casquette de base-ball.

— C'est vous la consultante, Miss DeWitt ? demanda-t-elle.

Elle avait un fort accent que Dicken identifia comme philippin.

— Oui, répondit DeWitt.

— Est-ce que les docteurs vont revenir ? Est-ce qu'on va recevoir des médicaments ?

— Nous avons été placés en quarantaine.

La femme se tourna vers Dicken, et son visage se para d'une expression de colère et d'impuissance. C'était un étranger, et il les avait tous trahis : il ne leur apportait rien d'utile.

— Aujourd'hui, hier soir, ça a été horrible. Tous mes enfants sont morts. Je travaille au Centre de traitement spécialisé. Leur seul défaut, c'était d'avoir la sagesse lente. Ils faisaient toute ma joie.

— Je suis navré, dit Dicken. (Il lui montra sa mallette.) Je suis épidémiologiste. Je dois faire des prélèvements sur tous les infirmiers qui travaillent ici.

— Pourquoi ? Ils ont peur que ça se propage partout ? (Elle secoua la tête avec défiance.) Aucun de nous n'est malade. Seuls les enfants sont atteints.

— Nous devons savoir ce qui s'est passé ici, et comment ça s'est passé, si nous voulons être utiles aux enfants qui sont encore en vie.

— Est-ce que ça justifie *ceci,* monsieur… qui que vous soyez ? siffla la femme.

— Vous avez agi de votre mieux, rétorqua Dicken. Je le sais. Nous devons poursuivre nos efforts. Nous remettre au travail.

Il déglutit. Cette nuit s'annonçait comme la pire, la plus horrible qu'il ait jamais vécue. Un véritable cauchemar.

La femme fut prise de tremblements. Elle se détourna, puis lui refit face, lentement, et ses yeux étaient aussi morts que les fenêtres du bâtiment.

— Il nous faudrait de la nourriture.

On aurait dit qu'elle s'adressait à l'un des moins doués de ses pensionnaires. *Sagesse lente*.

— Nous devons nourrir les survivants.

— Je pense qu'il y aura assez de provisions, dit DeWitt.

— Combien ? demanda la femme en agitant la main, faisant décrire un cercle à ses doigts. Combien sont déjà morts dans le pays ?

Dicken avait déjà vu un tel geste, bien des années plus tôt, lorsque tout avait commencé ; un chimpanzé femelle en quête de réconfort, et Marian Freedman, qui aujourd'hui étudiait Mrs. Rhine, lui prenant la main pour tenter de le rassurer.

DeWitt prit la main de la femme exactement de la même manière.

— Nous l'ignorons, ma chérie. Occupons-nous de ceux qui sont ici.

— J'aurai besoin qu'on ouvre les portes des cellules, dit Dicken.

La femme plaqua une main sur sa bouche.

— Nous n'y sommes pas entrés, dit-elle en tournant vers lui des yeux immenses. On ne pouvait pas les laisser sortir. Certains d'entre eux sont trop violents. Ô mon Dieu ! J'ai eu peur d'aller les voir.

— S'ils n'ont eu aucun contact avec des adultes depuis un certain temps, alors il est d'autant plus important que je prélève des échantillons sur eux, insista Dicken.

La femme laissa choir sa main – elle tremblait comme une victime de la maladie de Parkinson – et fixa DeWitt.

— Venez, dit cette dernière en la prenant par le coude pour la guider. Je vais vous aider.

— Et si certains d'entre eux étaient encore en vie ? implora-t-elle.

C'était le cas.

38.

Pennsylvanie

Mitch considéra le récepteur numérique de la Jeep des Mackenzie. Kaye se pencha entre les sièges et lui posa une main sur le bras.

— C'est bien ce à quoi je pense ?

— Apparemment. Bulletins web. Ce truc capte tout ce qui a été émis durant l'heure écoulée.

— Ça fait trop longtemps qu'on est mariés, déclara Kaye. Tu n'as même pas besoin de me demander de quoi je parle.

— Crois-tu ? demanda Mitch en reproduisant à la perfection le ton de sa voix.

Stella était blottie contre Kaye sur la banquette arrière. Elle avait souffert de nouvelles convulsions, mais sa fièvre était restée stationnaire. Nichée sous une légère couverture d'enfant, elle avait la tête posée sur les cuisses de sa mère.

Ils avaient dormi une petite heure avant de quitter la maison des Mackenzie. Kaye avait fait un cauchemar au cours duquel quelqu'un d'important pour elle, son père ou bien Mitch, lui disait qu'elle était une mère lamentable, un être humain indigne de ce nom, et une institution secrète lui retirait alors tout soutien, ce qui la condamnait à mort ; elle s'était crue à court d'oxygène, incapable de respirer. Impossible par la suite de retrouver un semblant de sommeil.

Derrière eux, le soleil poignait au-dessus de l'autoroute.

— Allume ce truc ! demanda Kaye.

Mitch activa le récepteur. L'écran incrusté dans le tableau de bord afficha une carte où courait un point rouge correspondant à leur position, et la radio se brancha automatiquement sur une station de Philadelphie qui donnait les premières nouvelles de la Bourse.

— Est-ce que… ?

— George a désactivé la fonction émission il y a des années, dit Mitch. J'ai vérifié, ne t'inquiète pas. Le GPS ne fonctionne

qu'en mode réception.

— Bien, fit Kaye.

Poussant un grognement, elle écarta la tête de Stella et tendit une main pour attraper la télécommande pliable qui permettrait de gérer le véhicule.

— On n'arrête pas le progrès, commenta-t-elle.

Mitch lui jeta un bref regard dans le rétroviseur. Elle avait l'air hagard, les yeux trop brillants. Il ne distinguait auprès d'elle qu'une silhouette enveloppée dans une couverture, n'entendait qu'un souffle régulier.

— Est-ce que tu te sens bien ? s'enquit-il.

— Ça ira. (Elle examina la télécommande, puis la pointa sur le récepteur et pressa quelques boutons.) On dirait la PMB.

— Drôle de nom pour une station de radio.

— La maladie infectieuse pieds-mains-bouche. En général, ce n'est qu'une infection virale mineure chez les enfants et les nourrissons. Je suis sûre qu'elle y a déjà été exposée. Quelque chose a changé. Quoi qu'il en soit, nous devons faire des stocks de médicaments et de fluides.

— Épicerie ?

Kaye fit non de la tête.

— Je te parie qu'il est désormais obligatoire de signaler tout nouveau cas. Toutes les pharmacies du pays ont dû être alertées et les hôpitaux refusent d'admettre les malades… Écoutons donc les nouvelles du monde.

Les ondes leur offrirent leur ration quotidienne de musique numérique, de publicité numérique, Rush Limbaugh dans son numéro d'imprécateur, Dick Richelieu et son boniment d'agent immobilier, une poignée de prédicateurs réac, puis BBC World News en direct de Londres. Ils découvrirent l'info *in médias res*. Kaye régla le récepteur pour qu'il repasse le bulletin à partir du début.

— En Asie comme aux États-Unis, la situation a rapidement évolué vers ce qu'on est bien obligé d'appeler une panique généralisée. Depuis maintenant une décennie, et en tout cas depuis l'étrange cas de Mrs. Rhine et de ses camarades, survenu il y a sept ans de cela, les dirigeants redoutaient la possibilité d'une pandémie causée par un agent pathogène inconnu

qu'auraient produit ceux qu'on appelle les enfants du virus. Et, cependant, les enfants en question sont restés sains, qu'ils vivent dans une école, dans un camp ou au sein de leurs familles désemparées. Et voilà qu'une nouvelle maladie encore inexpliquée – et pour laquelle aucun diagnostic officiel n'a encore été émis – sème la terreur en Amérique du Nord, au Japon et à Hong Kong. Les aéroports internationaux, et même certains aéroports nationaux, refoulent les avions en provenance des zones affectées. Au cours des dernières quarante-huit heures, les hôpitaux américains, tant dans le secteur public que dans le secteur privé, ont barré la porte à cette nouvelle maladie de crainte d'être piégés par la quarantaine générale qu'évoquent déjà les milieux bien informés. Au Royaume-Uni, en France et en Italie, les autorités médicales déclarent que, si la maladie s'étendait à l'Europe – ce qui est inévitable selon certains –, les enfants de SHEVA et leurs proches ne pourraient être accueillis que dans des sections isolées des établissements hospitaliers.

— Si tu vois un cabinet vétérinaire, arrête-toi, dit Kaye.

— Okay.

— La maladie n'a pas encore touché l'Afrique, le continent où la population d'enfants de SHEVA est la plus faible, phénomène parfois attribué à la prévalence du virus VIH. À Washington, le Bureau de gestion des urgences dément les rumeurs selon lesquelles il aurait déjà pris des mesures prévues par une directive présidentielle ultrasecrète datant des premiers temps de la grippe d'Hérode. Sur certains sites web parmi les plus actifs, on invoque le spectre du bioterrorisme avec une fréquence jugée inquiétante.

Kaye éteignit la radio et joignit les mains sur ses cuisses. Ils traversaient une petite ville perdue dans un paysage de champs et de plaines herbues.

— Voilà une clinique pour animaux, dit-elle en désignant un centre commercial sur leur droite.

Mitch entra dans le parking et se gara devant un bâtiment bleu et gris aux murs en stuc. Kaye abaissa les pare-soleil de la Jeep, bien que le soleil soit encore bas dans le ciel, et l'air encore frais.

— Reste avec elle à l'arrière ! ordonna-t-elle comme ils descendaient de voiture tous les deux.

Mitch voulut la serrer dans ses bras pour l'encourager. Vive comme une chatte, elle se dégagea de son étreinte, le visage renfrogné, et se mit à courir.

Mitch jeta un regard par-dessus son épaule pour voir si on les observait, puis grimpa à l'arrière, souleva la tête de sa fille et la posa sur sa cuisse. Stella respirait par à-coups. Son visage était criblé de petites taches rouges. Elle ramena ses genoux contre son corps et agita les doigts.

— Mitch, j'ai mal à la tête, chuchota-t-elle. J'ai mal au cou. Dis-le à Kaye.

— Maman va revenir dans quelques minutes, répondit Mitch, rongé par l'impuissance.

Il aurait tout aussi bien pu être un fantôme la contemplant depuis l'autre monde.

* * *

Kaye jeta un coup d'œil à travers les lamelles du store vénitien et distingua derrière la porte vitrée un vague éclairage et des silhouettes se déplaçant dans le fond. Elle tapa jusqu'à ce qu'une femme vêtue d'une blouse d'infirmière bleue s'approche, l'air un peu étonné, et entrouvre la porte de quelques centimètres.

— Nous commençons tout juste notre journée, déclara-t-elle. S'agit-il d'une urgence ?

C'était une femme d'une vingtaine d'années, potelée sans être obèse, avec des bras robustes, des cheveux blonds décolorés et d'agréables yeux marron.

— Je suis désolée de vous déranger, mais notre chat ne va pas bien, dit Kaye en la gratifiant d'un sourire mi-charmeur, mi-harassé.

La femme ouvrit la porte en grand, la laissant entrer dans le petit hall de la clinique. Kaye se retourna, un peu nerveuse, et découvrit le guichet de réception, où trônait un râtelier d'aliments et de produits pour animaux. La femme fit le tour du comptoir et lui sourit.

— Eh bien, soyez la bienvenue ! Que pouvons-nous faire pour vous ?

Sur sa poche de poitrine était fixé un badge portant le nom de Betsy, illustré par un chien de dessin animé souriant.

Les femmes bonnes et aimantes de cette Terre, songea Kaye. *Celles qui ne sont jamais très belles, et qui sont pourtant les plus belles de toutes*. Elle se demanda d'où lui venait cette réflexion et choisit de la mettre de côté pour le moment, profitant cependant des sentiments qu'elle lui inspirait pour colorer son sourire.

— Nous sommes en vacances, commença-t-elle. Et nous avons emmené ce pauvre Shamus avec nous. C'est notre chat.

— Que lui arrive-t-il ? s'enquit Betsy avec une inquiétude non feinte.

— Il se fait vieux, hélas. Ce sont ses reins qui flanchent. Je croyais avoir emporté ses remèdes, mais… ils sont restés à Brattleboro.

— Avez-vous une ordonnance ? Le numéro de téléphone de votre vétérinaire ? de quelqu'un qui pourrait nous en dire plus ?

— Ça fait des mois que Shamus n'a pas vu un docteur. Nous avons déménagé il n'y a pas longtemps. Nous nous sommes débrouillés tout seuls. Nous avons déjà voulu nous arrêter dans une clinique pour animaux, sur la route… Ça ne s'est pas bien passé. Je sais qu'il est tôt, mais nous n'avons pas dormi de la nuit. Ils m'ont claqué la porte au nez. (Elle se tordit les mains.) J'espérais que vous pourriez m'aider.

Une nuance de soupçon éclaira les yeux de Betsy.

— Nous ne pouvons prescrire ni des narcotiques ni des antidouleurs, avertit-elle.

— Mais ce n'est pas ce que je vous demande ! répliqua Kaye, le cœur battant. (Elle sourit et inspira à fond.) Oh ! pardonnez-moi, je suis si inquiète pour mon pauvre matou. Il nous faut de la solution de Ringer lactate, quatre ou cinq litres si vous les avez, des clamps papillons et autant de kits de perfusion – avec des aiguilles de 0,25 mm de diamètre.

— Ce n'est pas beaucoup pour une chatte. Il va vous falloir une éternité pour la rassasier.

— C'est un mâle, pas une femelle. Et c'est tout ce qu'il peut

supporter.

— Très bien, fit Betsy d'un air dubitatif.

— Et de la méthyl-prednisolone, ajouta Kaye. Pour le calmer en voiture.

— Nous avons du Depo-Medrol.

— Ce sera parfait. Avez-vous de la vidarabine ?

— Pas pour les chats, dit la jeune femme en plissant le front. Il faut vraiment que je parle de tout ça au docteur.

— Il est au chalet – notre chat, je veux dire. Il est vraiment mal en point, et c'est ma faute. J'aurais dû faire davantage attention.

— Vous avez l'habitude de ce genre de difficulté… n'est-ce pas ?

— Je suis devenue une experte, rétorqua Kaye en gratifiant l'autre d'un sourire courageux mais fragile.

La jeune femme entra la liste dans un ordinateur à écran plat.

— Je ne suis même pas sûre de savoir ce qu'est la vidarabine, commenta-t-elle.

Kaye fouilla dans ses souvenirs, s'efforçant de revivre les longues heures qu'elle avait consacrées, bien des années plus tôt, à l'exploration de PediaServe, de MediSHEVA et d'une centaine d'autres sites et bases de données, en préparation à une catastrophe future.

— Nous utilisons aussi un nouveau produit qui s'appelle picornavène, ou entérovène, ou quelque chose comme ça.

— Nous avons de la picornavène pour cheval. Ce n'est sûrement pas ce que vous cherchez.

— Ça me dit quelque chose.

— C'est vendu en doses plutôt importantes.

— Ça ira. Vous avez du famcyclovir ?

— Non, répliqua Betsy, franchement soupçonneuse. Vous trouverez ça dans une épicerie. Quel genre d'existence a eu votre chat ?

— Il était retourné à l'état sauvage, dit Kaye.

— S'il est malade à ce point…

— Vous ne pouvez pas savoir ce qu'il représente pour nous.

— Nous devrions attendre le vétérinaire. Il sera de retour

dans une heure.

— Je ne sais pas si nous disposons d'un tel délai.

Kaye consulta sa montre avec un air désespéré qu'elle n'avait pas besoin de feindre.

— Vous êtes sûre d'avoir déjà administré ces produits ? Vous savez comment tout cela fonctionne ?

— Ça fait un an que nous le maintenons en vie. Il est avec moi depuis dix-huit ans. C'est un vieux matou courageux. Je ne sais pas ce que je ferais sans lui.

L'assistante secoua la tête, toujours sceptique mais compatissante.

— Je risque d'avoir des ennuis, dit-elle.

Kaye n'éprouvait aucune honte. Si elle avait été armée, elle aurait carrément braqué le dispensaire.

— J'espère que ça n'ira pas jusque-là, dit-elle en regardant l'autre droit dans les yeux.

Betsy agita la tête.

— Et puis zut ! dit-elle. Ces vieux matous. De fichus caractères, pas vrai ?

— Oh ! que oui ! opina Kaye.

— Et puis, ce n'est pas la jungle urbaine, ici. Cinq litres de solution Ringer lactate, des doses de deux cents millilitres de picornavène pour cheval – on n'a pas moins fort –, et du Depo-Medrol… (Betsy attrapa la sortie d'imprimante.) Vous payez en débit direct ou différé ?

— En espèces, répondit Kaye.

39.

Ohio

Yolanda Middleton suivit Dicken jusqu'aux anciens bâtiments agricoles. Après être revenue à son niveau, ce qui ne lui demanda guère d'efforts, elle agita un trousseau de clés.

— On a fouillé le bureau de Trask, annonça-t-elle. Ces passe-partout permettent d'entrer dans tous les bâtiments. Un souvenir de la période où ce complexe était une prison. Selon certains infirmiers, il y a peut-être des réserves quelque part, mais personne n'en est sûr.

— Génial. Est-ce que Kelson est déjà venu dans ce coin ?

— Je ne crois pas. C'était le labo du docteur Jurie. Il était assisté par le docteur Pickman. Ils étaient autorisés à faire des recherches. Et ils ne fréquentaient guère le reste d'entre nous.

— Quel genre de recherches ? demanda Dicken.

Middleton se contenta de secouer la tête.

Dicken fit halte sur l'allée goudronnée, en tapa doucement la bordure du bout du pied. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, considérant la grange reconvertie, l'antique bâtiment à colonnades consacré à la formation professionnelle et les trois cubes de béton qui les séparaient. Puis il se remit en marche. Middleton le suivit.

Une double porte en acier était creusée au flanc du cube le plus proche. Elle était recouverte d'une couche de peinture bleu métallisé sur laquelle il était écrit en blanc *Entrée interdite*.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Eh bien, une morgue temporaire, entre autres choses. C'est ce qu'on m'a dit. Je ne sais pas si elle a jamais été utilisée.

— Pourquoi ici ?

— D'après le docteur Jurie, nous étions obligés de conserver les corps des enfants décédés. La coroner du comté refusait de les prendre en charge, alors que la loi l'y oblige.

— Les parents étaient prévenus ?

— On essayait de les joindre. Il leur arrive parfois de déménager sans laisser d'adresse. Ils abandonnent leurs enfants, point.

— Y a-t-il un cimetière dans l'école ?

— Pas à ma connaissance. Vous savez, c'était le docteur Jurie qui s'occupait de tout ça. (Middleton semblait franchement mal à l'aise.) Nous supposions qu'ils finissaient dans une fosse commune, quelque part dans les faubourgs de la ville. Il n'y a pas eu beaucoup de décès ici, d'ailleurs. Deux ou trois depuis l'ouverture de l'école, peut-être, et un seul depuis que j'y

travaille. Trask veillait à ce que les informations de ce type ne circulent pas trop. La mort est une affaire privée, disait-il.

Dicken se frotta le pouce contre l'index.

— Vous avez la clé ?

Middleton sélectionna la clé la plus récente de son trousseau et la lui présenta. Il y figurait l'inscription R1-D, D pour devant, sans aucun doute… *et que signifie le R, Recherche ?* Ils convinrent du regard que cette clé était la meilleure candidate. Tandis que l'infirmière la glissait dans la serrure, Dicken considéra la façade de béton gris éclairée par le pâle éclat du soleil matinal. Il plissa son œil valide, comme il avait appris à le faire au fil des ans, afin de distinguer malgré son cristallin endommagé les grilles d'aération près du toit, les quelques tuyaux qui saillaient du mur, le câble électrique relié à un poteau et, de là, au transformateur placé près de la vieille grange.

Middleton ouvrit la porte. Il faisait si frais à l'intérieur que Dicken frissonna.

— Au moins la climatisation marche ici, remarqua-t-il.

— Elle est indépendante de celle du bâtiment principal, dit Middleton. Cette unité est plus récente que les autres.

Dicken inspira à fond. Il avait l'impression de tourner en rond. Peut-être trouverait-il des réserves de médicaments dans ces cubes coincés entre l'ancienne ferme et l'ancien centre de formation, mais il en doutait. Il y avait de grandes chances pour qu'il tombe sur du matériel de labo… à moins que Trask ne l'ait revendu avec la complicité des médecins. D'un autre côté, peut-être que le labo était mieux équipé que le petit centre médical adjacent à l'infirmerie. Mais ce n'étaient là que des excuses.

C'était autre chose qui l'avait conduit ici, un soupçon instinctif qui lui était venu à l'esprit alors qu'il se trouvait au Centre de traitement spécial. *Nous sommes des singes curieux,* songea-t-il. *Nous ne ratons pas une seule occasion*.

Il localisa un commutateur près de la porte et l'actionna. L'intérieur se retrouva baigné par la lueur froide, stérile, des plafonniers fluorescents. Le mur nord de la pièce disparaissait derrière une rangée de réfrigérateurs en acier inoxydable, de gigantesques modèles de laboratoire équipés de thermomètres

numériques à écran bleu. Des machines plutôt chères, rien à voir avec les petits engins massifs qu'il avait vus près de l'infirmerie.

— Quand Jurie et Pickman sont-ils partis ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas exactement.

— Est-ce qu'ils ont emporté quoi que ce soit ?

Middleton haussa les épaules.

— Je ne les ai pas vus filer. Je ne peux pas être au four et au moulin.

— Bien sûr, fit Dicken.

Son masque le démangeait. Il fit mine de se frotter le nez, puis se ravisa.

— Ça va prendre combien de temps ? s'enquit Middleton.

Dicken ne lui fit pas l'aumône d'une réponse. Les réfrigérateurs étaient verrouillés par des digicodes. Il laissa courir ses doigts sur l'un d'entre eux et secoua la tête.

Middleton trouva sur son trousseau une clé qui ouvrait la porte au fond de la pièce. Ils se retrouvèrent dans un petit laboratoire d'anatomopathologie, équipé d'une table d'autopsie en acier flambant neuve. Outils et ustensiles étaient soigneusement rangés sur des plateaux ou dans des placards muraux. Quelques-uns traînaient dans un autoclave, mais, excepté ce détail, le labo était dans un état impeccable.

— De quand date la dernière autopsie effectuée ici ? demanda Dicken.

— Je pense qu'il n'y en a jamais eu, répondit Middleton. En tout cas, je n'en ai jamais entendu parler. Il nous faudrait une autorisation du comté, n'est-ce pas ?

— Pas si le comté refuse d'endosser une quelconque responsabilité. Peut-être que Mark sera au courant.

Mais il doutait que Mark soit au courant de quoi que ce soit. Apparemment, son ancien patron du CDC, directeur putatif du Bureau de gestion des urgences, avait fini par être neutralisé – pour ne pas dire castré – par les loups de la politique washingtonienne.

Ils descendirent un petit couloir et, derrière une porte sur la droite, tombèrent sur le jackpot : un labo de biologie et de génétique équipé à la perfection, soixante mètres carrés

d'espace sous un haut plafond, le tout bourré d'équipements. Des centrifugeuses pour alimenter en spécimens quantité d'appareils d'analyse : des séquenceurs à matrice et à sonde variable spécialisés dans les polynucléotides, l'ARN et l'ADN ; des protéomiseurs capables de discerner des compléments complets de protéines ; des unités à glycome et à lipidome servant à isoler et à identifier les sucres, les graisses et les composés apparentés. Les larges établis en acier croulaient sous les râteliers.

Les trieurs et les analyseurs étaient connectés par des chaînes automatiques en plastique blanc qui transportaient les spécimens à la façon d'un réseau ferré miniature, en passant dans des imageurs à diffraction moléculaire, des inoculateurs-incubateurs et toute une série de microscopes vidéo – dont deux compteurs à carbone du dernier cri. Le tout superbement automatisé. Un labo conçu pour l'usage d'un seul chercheur, deux au grand maximum.

Tous les appareils étaient connectés à une petite boîte rouge vif : un idéateur cénomique, c'est-à-dire un ordinateur spécialisé capable de produire des images en 3D et de procéder en temps réel à la description et à l'identification des gènes et des protéines.

Ce que Dicken avait devant lui était bien plus qu'un laboratoire de peinte : cette installation aurait été jugée d'un luxe obscène dans n'importe quelle fac de médecine. Il avait visité des labos privés de l'industrie biotech qui étaient loin de valoir celui-ci.

— Ouaouh ! fit-il, impressionné. J'ai trouvé ma *Reine du Delta.*

Middleton haussa un sourcil.

— Je vous demande pardon ?

— Rien.

Pas le temps de lui expliquer. Il s'avança entre les établis, puis fit halte et caressa l'idéateur d'une main gantée. Il avait son navire pour explorer le fleuve. Le vaisseau qui lui permettrait de remonter le cours du virus jusqu'au glacier où il était resté dormant durant tant d'années.

Si personne d'autre n'était disposé à accomplir cette tâche, il

était sûr d'y parvenir en solitaire, dans ce labo, et que le reste du monde aille au diable ! *Il me faudra des manuels d'utilisation*. Il ne connaissait certains de ces appareils que pour les avoir vus dans des catalogues.

Dicken scruta lesdits appareils en quête de marques de fabrique, d'étiquettes d'expédition.

— Qui a payé tous ces machins ? demanda-t-il.

Middleton secoua la tête en signe d'ignorance. Elle était aussi stupéfaite que lui, mais sans doute n'avait-elle pas conscience de l'ampleur de leur découverte.

Il trouva ce qu'il cherchait derrière l'un des compteurs à carbone. Une petite plaque en acier où il était écrit : *Propriété d'Americol, Inc., USA. Prêt de matériau sous l'égide de l'autorité fédérale.*

— Marge Cross, murmura-t-il. Une largesse de Marge.

— Hein ?

Dicken s'expliqua brièvement. Marge Cross était le P-DG et l'actionnaire majoritaire d'Americol et d'Eurocol, deux des géants de l'industrie médicopharmaceutique. Il s'abstint d'ajouter que Marge Cross avait été un temps l'employeur de Kaye Lang.

— Nous devons trouver un moyen d'ouvrir ces frigos, dit-il. Sans parler de cette porte.

Il désignait une porte d'acier nu – une écoutille, en fait – située au fond du labo.

Middleton frissonna.

— Je ne sais pas si j'en ai envie, dit-elle.

Dicken eut un rictus.

— Nous sommes tous fatigués, hein ?

Elle lui tendit le trousseau de clés d'un air penaud.

— Je vais voir si je ne trouve pas les codes, dit-elle.

40.

Monts Poconos, Pennsylvanie

Mitch passa sur quatre roues motrices, puis dirigea la Jeep vers une brèche dans la rambarde de sécurité – exactement telle que George la lui avait décrite. La Jeep gravit le talus en grondant.

Sur la banquette arrière, Kaye serra Stella un peu plus fort. La fillette ne réagit même pas aux cahots. Kaye fixait sans le voir le paysage derrière le pare-brise, l'esprit tournant à plein régime. Impossible pour elle de cesser de penser, de ressasser des images et des projets totalement déconnectés les uns des autres. Elle était au bout du rouleau, au bord du précipice ; elle le savait mais ne pouvait rien y faire.

Elle était plus qu'à moitié convaincue qu'ils allaient perdre Stella. Il lui semblait raisonnable de faire des projets en tenant compte de cette éventualité, mais elle ne parvenait pas à s'y résoudre. Ses pensées se faisaient éparses, à peine ébauchées, douloureuses.

Elle sentit sa gorge se nouer comme lors de son cauchemar.

— Là ! dit Mitch en pointant du doigt.

— Quoi donc ?

— La piste.

Comme le leur avait dit George, ils découvraient à présent une piste tellement envahie de mauvaises herbes qu'elle méritait à peine ce nom. Mitch obliqua sur la gauche. La piste sinuait à travers les fourrés sur quatre ou cinq cents mètres, puis débouchait sur une route nationale. En empruntant ce chemin détourné, ils évitaient d'éventuels barrages à la limite du comté.

L'intuition de Mitch s'était affûtée au fil des dix dernières années. Il avait presque des réflexes de criminel. Il imaginait les barrages routiers décrétés par le ministère de la Santé ou la FEMA, les agents de l'Immigration ou les soldats de la Garde nationale en train de fouiller les véhicules sur la route, les inspecteurs missionnés par le CDC attendant patiemment dans des fourgons du Bureau de gestion des urgences…

Il avait déjà assisté à des scènes semblables sept ans plus tôt, lorsqu'ils voyageaient en quête d'une nouvelle maison. Durant

la panique qui avait suivi la découverte de Mrs. Rhine.

Kaye se mit à chantonner comme elle le faisait quand Stella était bébé. La fillette avait les lèvres craquelées et le front brûlant. Sa tête roula dans tous les sens jusqu'à ce que Kaye la cale sur son coude. Elle releva une mèche de ses cheveux drus et coupés court, examina ses joues qui ne cessaient de rougir et de blêmir, tel un phare défectueux s'efforçant de rester allumé. Stella émettait une odeur âcre et particulièrement troublante, une odeur d'*enfant malade* qui mettait Kaye profondément mal à l'aise.

Elle n'avait pas entièrement perdu l'acuité olfactive qui se développait chez les parents d'un enfant de SHEVA, bien qu'elle fût désormais incapable de produire ses propres phéromones de communication. Les pores ouverts derrière ses oreilles s'étaient refermés au bout de deux ans. Ceux de Mitch avaient disparu bien avant cela, et leurs taches sur les joues, des mélanophores diaprés, s'étaient également estompées, quoique Kaye ait conservé des petits amas d'éphélides.

Les lèvres de Stella s'agitèrent. Elle se mit à parler, à babiller en fait, d'une voix dédoublée. Kaye caressa les lèvres et le menton de sa fille pour apaiser leurs frémissements, et Stella réduisit son discours à un murmure.

— *« Je veux voir les bois /*

Il reste si peu de temps / Laissez-moi dans les bois / S'il vous plaît. / S'il vous plaît. S'il vous plaît. »

— Nous sommes dans les bois, ma chérie, lui dit Kaye. Nous sommes dans la forêt.

Stella ouvrit les yeux, puis, aveuglée par la lumière qui baignait son visage, leva le bras, manquant percuter le nez de Kaye. Celle-ci lui protégea les yeux de sa propre main.

— C'est encore loin ? demanda-t-elle à Mitch.

— Je ne sais pas. On en a peut-être pour une bonne heure.

— Nous risquons de la perdre avant cela.

— Elle ne va pas mourir, déclara Mitch. Elle va mieux.

— Elle ne veut rien boire.

— Tu lui as donné de l'eau avant qu'on parte.

— Elle a tout uriné. Elle est brûlante. Elle refuse de boire. Comment peux-tu être aussi sûr de toi ? *Je* ne sais pas si elle va

survivre.

— C'est moi qui ai des pouvoirs. Tu te rappelles ?

— Ne plaisante pas avec cela, Mitch, avertit Kaye en élevant la voix.

— Tu ne la sens donc pas ? interrogea Mitch.

— Je la sens mieux que toi.

— Elle n'est pas mourante. Je le saurais.

— Arrêtez de vous disputer ! murmura Stella.

Elle roula sur elle-même, donna à la portière une ruade pathétique. À peine si son pied nu faisait du bruit.

— J'ai mal à la tête. Laissez-moi sortir ! Je veux sortir.

Kaye étreignit sa fille, qui se débattait faiblement pour lui échapper. Poussant un soupir résigné, elle devint toute molle entre ses bras. Kaye fixa la nuque de Mitch, la ligne irrégulière de ses cheveux mal coupés. Il n'y a pas de petites économies. De toute façon, Mitch détestait aller chez le coiffeur. L'espace d'un instant, elle détesta son mari. Elle eut envie de le mordre, de le griffer, de le frapper.

Personne n'en savait plus qu'elle sur sa fille. Personne. Si Mitch prononçait encore un mot, Kaye se mettrait à hurler, pas de doute là-dessus.

41.

Ohio

Trask ou l'un de ses subalternes avait désactivé le serveur qui gérait toutes les communications de l'école, interne et externe, terrestre et satellite, et il fallait un mot de passe pour le réactiver. Personne ne connaissait celui-ci, ni les enseignants, ni les infirmiers, ni Kelson, et, quant à Trask, il n'était bien entendu plus joignable.

Augustine n'avait aucune peine à deviner ses mobiles, mais cela n'avait plus d'importance. Plus rien n'avait d'importance,

excepté dégotter le matériel qui leur faisait défaut. Dicken n'avait pas de téléphone. Le seul dont ils disposaient pour le moment était le webmobile d'Augustine.

Agissant soit personnellement, soit par l'intermédiaire de la secrétaire de l'antenne de l'EMAC dans l'Indiana, il avait envoyé des messages – texte ou voix – à tous les directeurs d'agence de sa connaissance, confirmant ses précédentes demandes de matériel. Il était prêt à tout. Ses correspondants lui avaient promis de faire le maximum, mais la crise battait son plein et ils demandaient un ou deux jours de délai.

Augustine savait que ce délai était trop long.

Faisant preuve d'un certain courage, l'assistant d'un sous-secrétaire du HHS lui avait suggéré de contacter les médias locaux.

— Ici, les standards seront bientôt saturés, avait-il ajouté.

Augustine avait renoncé à cette idée. Il savait ce qui se passerait : le directeur du Bureau de gestion des urgences, un personnage aussi impopulaire que dépassé par les événements, serait sûrement crucifié par des journalistes désireux de le faire passer pour un menteur.

S'il voulait éviter d'aggraver la panique, il avait besoin de faits, et Dicken ne lui avait encore rien apporté d'utile.

Assis dans un fauteuil de bureau usé, réfugié dans le coin d'un espace de travail, Augustine activa son webmobile pour accéder aux infos sur le site interne du NIH. Au moins n'avait-on pas encore annulé son compte personnel ; il n'était pas tout à fait *persona non grata*.

Il examina les statistiques datant du matin même, l'anatomie numérique de la catastrophe, sur le petit écran couleur du mobile.

Le premier cas s'était apparemment déclaré à l'école de Pélican Bay, en Californie. Dans cet État, c'étaient trois entreprises privées de gestion carcérale qui avaient emporté le marché des centres de rétention pour les enfants de SHEVA ; elles s'étaient montrées également réticentes à l'idée de collaborer avec les représentants de Washington. Augustine avait fini par prendre en grippe ces administrateurs et leurs écoles ; durant la dernière décennie du XX^e^ siècle, celle de la

guerre contre la drogue, le système pénal californien avait développé une culture arrogante, isolationniste. Il ne fut guère surpris d'apprendre que Pélican Bay avait attendu l'avant-veille pour signaler la progression de la maladie. Les premiers à remarquer quelque chose, les avant-derniers à le dire.

La maladie avait frappé presque simultanément quinze autres écoles, de l'Oregon au Mississippi. Un fait qui ne manquerait pas d'intéresser Dicken. Où étaient les réservoirs, les vecteurs ? Comment le virus s'était-il répandu avant l'éruption de cette pandémie ?

Comment, pourquoi était-il resté dormant aussi longtemps ?

Pélican Bay avait perdu mille deux cents élèves sur un total de six mille. Soit un sur cinq. San Luis Obispo et Hueneme annonçaient des pourcentages moins élevés, mais la moitié des élèves de Kalispell, soit un peu moins d'un millier, avait déjà péri, et on s'attendait à de nouveaux décès dans les douze prochaines heures. El Cajon : cinquante-six morts sur trois cents élèves.

Il poursuivit sa progression vers l'est. Phœnix : deux mille sur huit mille. Deux tiers de malades à Tucson ; la moitié de ceux-ci étaient morts. Provo avait perdu la moitié de ses élèves, mais ils étaient moins d'une centaine. Les mormons ne renonçaient pas à leurs enfants sans combattre, et les trois écoles de l'Utah totalisaient moins de mille élèves.

Augustine se demanda combien on comptait de malades et de morts parmi les enfants « éduqués au foyer », pour employer le jargon de certaines agences, c'est-à-dire les enfants du virus vivant dans la clandestinité. La maladie ne tarderait pas à les atteindre, songea-t-il.

Dans l'Ohio, l'Iowa et l'Indiana, sur un total de soixante-trois mille enfants de SHEVA répartis dans douze établissements, plus de treize mille étaient décédés.

Il examinait les statistiques de l'Illinois lorsque son mobile bipa. Il décrocha.

C'était Rachel Browning, du SRO.

— Salut, Mark, dit-elle. On m'a dit que vous aviez appelé. Triste journée.

— Rachel, quel plaisir de vous entendre ! Nous avons besoin

de matériel, et tout de…

— Ne quittez pas. Je dois prendre un autre appel.

Une mélodie de jazz occupa la ligne. C'en était trop ; il faillir refermer le clapet du mobile. Mais il se força à ne pas réagir. La patience était de mise, surtout en ce moment, en particulier pour le spectre qu'il était devenu, un feu follet dont l'autorité déjà évanescente risquait de disparaître d'un instant à l'autre.

Browning reprit la communication.

— Un sur quatre, Mark, annonça-t-elle d'une voix de commentateur sportif.

— Je dirais plutôt un sur cinq, si l'on prend en compte l'ensemble du pays. Rachel, il nous faut…

— Vous êtes coincé en plein milieu, me dit-on, coupa-t-elle. Le taux de contagion est évalué à plus de soixante-dix pour cent. Trois heures de survie de l'aérosol dans l'air ambiant. C'est horrible. Et totalement incontrôlable.

— Ça ralentit.

— Il ne reste plus beaucoup de victimes potentielles, du moins dans les écoles.

— Si on nous donne les moyens nécessaires, nous pouvons réduire à zéro le nombre des victimes, déclara Augustine. Nous avons besoin de médecins et de matériel médical.

— Le directeur pour le district de l'Ohio est un salopard corrompu. Un point sur lequel nous tomberons d'accord sans problème. Comme les gamins étaient sains, il a détourné le matériel entreposé dans ses établissements. À en croire la rumeur, certains de ses subalternes ont revendu ce matériel à la mafia russe de Chicago pour un dixième de sa valeur marchande, et il alimente aujourd'hui le marché noir moscovite.

— Je ne le savais pas, dit Augustine en tapotant le clavier devant lui.

— Vous auriez dû, Mark. La justice avance à pas de léopard. Mais ça ne vous aide pas, ni vous ni les enfants du virus. D'autre part, il y a plein de types qui souillent leur slip à Washington, Mark. Et moi aussi, je commence à avoir peur.

— Là où je me trouve, aucun adulte n'est touché. Cette maladie ne représente aucune menace pour nous. Nous connaissons son étiologie et sa nature.

C'était un mensonge qu'il prononçait là, mais il devait faire la démonstration de sa force.

— Si cette maladie a un rapport quelconque avec d'anciens virus, et je soupçonne que tel est le cas – pas vous, Mark ? –, nous allons bientôt nous trouver en état d'urgence absolue. DDP 298, rappelez-vous.

Trois ans s'étaient écoulés depuis qu'Augustine avait lu dans les détails la directive de décision présidentielle 298.

— Hayford a proposé un projet de loi en ce sens à la Chambre des représentants, poursuivit Browning. Aucun enfant du virus ne sera autorisé à sortir d'une école fédérale. *Aucun*. Même pas dans une réserve indienne, même pas dans l'Utah. Toutes les écoles seront placées sous le contrôle direct de l'EMAC au niveau fédéral. Ça va vous plaire. Le projet de loi augmente les peines dont sont passibles les contrevenants à la législation EMAC et nous autorise à *tripler* les effectifs pour faire respecter ladite législation. Nous allons pouvoir embaucher tous les vigiles ventripotents armés d'un flingue plus gros que leur bite et tous les péquenauds qui échouent chaque année à l'examen d'entrée de la police. Ils vont doubler notre budget, Mark.

Augustine consulta sa Rolex.

— Il est onze heures du matin ici, dit-il. Est-ce que quelqu'un à Washington pourrait m'envoyer des médecins ?

— Pas avant demain, et encore, répondit Browning. C'est chacun pour soi, et le gouverneur de l'Ohio n'a pas demandé officiellement notre assistance. Et, franchement, pourquoi aurais-je confiance en vous ? Vous m'êtes fort utile là où vous êtes – en train de merder dans les grandes largeurs. Mais je ne suis pas rancunière – je suis même disposée à me montrer charitable. Je sais où se trouve la future planque de Kaye Lang. Pouvez-vous en dire autant ?

— Non. J'ai été occupé ailleurs, Rachel.

— J'ai bien l'impression que vous dites la vérité.

Augustine passa en revue les diverses méthodes grâce auxquelles Rachel Browning avait pu découvrir la cachette de Kaye.

— Vous avez mis la pression sur quelqu'un ?

— Un rapport NuTest transmis de Pittsburgh par GPS, plus la plainte d'un voisin, et me voilà orientée sur une certaine famille. Une intervention de ma part, un enfant du virus scolarisé dans l'Indiana qui reçoit le traitement médical dont il a besoin, et me voilà face à des parents reconnaissants. D'après les médecins, il a toutes les chances de survivre, Mark.

Browning semblait bicher en racontant cette histoire de détection et de coercition.

— Avec la puissance dont vous disposez, vous pourriez nous être d'une aide inestimable, dit Augustine.

— Je ne peux rien faire. Honnêtement. Savez-vous que la France a proposé de nous envoyer des antiviraux à large spectre et que le président Ellington a refusé cette offre ?

— Je l'ignorais.

— Les écoles des environs de Washington sont bien approvisionnées. Personne n'a pillé *leurs* stocks de produits médicaux. Et, rappelez-vous, l'Ohio n'a pas voté pour Ellington lors des dernières élections.

Augustine se pinça l'arête du nez. Une migraine lui taraudait le crâne depuis deux bonnes heures, et elle ne semblait pas sur le point de s'estomper.

— J'attends toujours que vous vous montriez charitable, Rachel. Pourquoi m'avez-vous appelé ?

— Parce que ce tissu de conneries qui passe pour l'opinion publique dans cette ville commence à me terrifier. Je n'arrive pas à contacter les patrons du NRO et de la NSA. Le secrétaire du HHS n'est pas joignable. Je pense qu'ils sont tous en conférence dans leurs abris antiatomiques d'Annapolis et d'Arlington. Mark, vous savez aussi bien que moi que les députés et les sénateurs sont tous trop vieux pour avoir engendré des enfants de SHEVA. Il n'y a que deux sénateurs et quatre représentants qui ont des petits-fils affectés. Pas de pot – statistiquement, il devrait y en avoir davantage. Selon un sondage CNN-Gallup réalisé hier soir, soixante-quatre pour cent de nos électeurs vieillissants sont partisans de la solution consistant à abattre les enfants du virus en fuite et à poser des questions ensuite. Deux tiers de l'électorat, Mark.

— Est-ce que cette ligne est sécurisée, Rachel ? demanda

Augustine.

Browning lui répondit par un bruit obscène.

— Vous devinez ce que nous réservent nos gouvernants ?

Satanée migraine ! Augustine se pencha au-dessus du bureau.

— Sans problème.

— Prêt à pactiser avec la reine, Mark ?

— Qui est la reine ?

— Aujourd'hui, c'est moi. Je vais autoriser un traitement spécial pour Kaye Lang et sa fille. Je ferai appel à des gens de confiance.

Augustine réfléchit durant quelques secondes. Jamais il ne s'était senti aussi furieux. Ni aussi faible.

— Vous avez droit à ma reconnaissance, Rachel.

La voix de l'intéressée avait des accents de triomphe.

— Je ne suis pas aussi stupide que vous le pensez, Mark. Vivante, c'est une emmerdeuse. Morte, ce serait une martyre.

— Agissez pour le mieux, Rachel.

— C'est ce que je fais toujours. Mais je ne peux pas vous donner de planning. Je me déciderai en fonction de mes intérêts et je vous en dirai le moins possible.

— D'accord.

— Sauf erreur de ma part, si ça marche, vous avez une dette envers moi, Mark. Bon, voilà ce que…

Communication coupée. Augustine agita son mobile et pressa le bouton d'activation à plusieurs reprises. L'appareil s'alluma, mais, comme il ne recevait aucun signal, s'éteignit à nouveau pour ne pas épuiser sa batterie.

Selon toute probabilité, le SRO avait pris le contrôle du réseau et fermé les relais environnant les écoles. Première phase de la DDP 298.

DeWitt fit son apparition alors qu'Augustine rangeait son mobile.

— Le docteur Dicken veut vous voir, annonça-t-elle. Ils ont trouvé quelque chose.

— Du matériel ? demanda Augustine, plein d'espoir.

DeWitt secoua la tête.

42.

Pennsylvanie

Il y avait très peu de circulation sur la route nationale, trois ou quatre voitures durant le dernier quart d'heure. Personne n'avait envie de sortir. Se balader sur la route pouvait être interprété comme un acte suspect. À en croire George, l'entrée de la voie d'accès au chalet était difficile à repérer. Pour se faciliter la vie, il avait collé une bande adhésive rouge sur un grand pin qui poussait à proximité.

Mitch ralentit l'allure, cherchant des yeux la fameuse bande rouge, ainsi qu'un panneau de bois que les vandales du coin avaient tendance à démolir à coups de batte de base-ball.

Soudain, l'habitacle de la Jeep s'emplit de ténèbres. Il se sentit plongé dans la nuit noire. Cette sensation ne dura pas, mais elle le terrifia ; il était presque sûr d'avoir senti l'odeur de la noirceur, évoquant de l'huile de vidange.

— Je suis trop fatigué, marmonna-t-il.

Il se demanda si ses deux passagères l'avaient entendu. Il les sentait toutes les deux, silencieuses, vivantes. Le souffle de Stella s'était fait plus régulier, mais Mitch savait que sa fièvre n'avait pas baissé.

Peut-être avait-il de la fièvre, lui aussi. C'était plus que Kaye ne pourrait en supporter, se dit-il. *Je ne serai donc pas malade.*

C'était siffler dans le noir. Dans le noir d'huile.

43.

Ohio

— Jurie a laissé les codes dans un tiroir de son bureau, expliqua Middleton tandis qu'Augustine et DeWitt la suivaient dans ce cube de béton qu'était le centre de recherche. Le docteur Dicken m'a demandé de vous amener tous ici.

Dicken apparut sur le seuil d'une pièce, porteur d'un épais dossier. Il décocha un regard méchant à Augustine.

— Espèce d'ordure !

Augustine encaissa sans broncher.

— Vous avez trouvé quelque chose, dit-il.

— Foutre oui, j'ai trouvé quelque chose. Quelle somme Americol a-t-elle investie dans vos écoles ? Dans vos *camps ?*

— Aucune, à ma connaissance.

— Vous comptez faire porter le chapeau à Trask, c'est ça ?

Augustine secoua la tête avec prudence. Il parcourut la salle du regard, s'arrêta sur la rangée de réfrigérateurs en acier.

— Je ne sais même pas de quel chapeau vous parlez.

— Qu'est-ce que Marge Cross espérait retirer de ces enfants ? lança Dicken en brandissant son dossier.

Augustine s'avança pour le prendre, s'appuyant sur sa canne, et Dicken le ramena contre lui, pour le laisser choir sur un petit bureau placé au bout de l'enfilade d'unités réfrigérantes. Des photographies se déversèrent sur la surface du bureau : des photos d'autopsies, en couleurs. Même de loin, il était évident que les sujets de ces autopsies étaient des enfants, parfois même des nourrissons.

Dicken recula d'un pas, comme écœuré à l'idée de laisser Augustine l'approcher de trop près.

Augustine scruta les visages qui l'entouraient, sentant ses propres traits se tendre, ses rides se creuser. Il écarta le monceau de photos, s'emparant du dossier pour le parcourir à la hâte.

— Je vous connais trop bien, déclara Dicken. Vous n'êtes pas stupide au point de rester dans l'ignorance de telles activités.

— Montrez-moi le reste, dit Augustine.

Middleton composa le code qui déclenchait l'ouverture du premier réfrigérateur. Un nuage de brouillard en surgit,

révélant en se dissipant plusieurs rangées de bocaux. Augustine en identifia tout de suite le contenu. Ceux de l'étagère supérieure étaient de petite taille et contenaient des bouts de viande anonymes plongés dans un fluide incolore.

Les autres, plus grands, contenaient des viscères entiers.

Le teint de Middleton avait pris une vilaine nuance olivâtre et ses yeux étaient presque clos.

— Combien ? demanda Augustine.

— Il y a ici les restes d'une soixantaine d'enfants, et on en trouve d'autres un peu partout dans le bâtiment, répondit Dicken.

— Qu'est-ce que ça… dans quel but ?

— Je n'ose même pas le deviner, répliqua Dicken.

— On n'a jamais perdu autant d'enfants, intervint Middleton, et le docteur Jurie… le docteur Pickman… sont partis avant…

Laissant sa phrase inachevée, elle referma le premier frigo et ouvrit le deuxième. On y avait rangé des plateaux contenant plusieurs milliers d'échantillons de tissu congelé, conservés entre des plaques de verre ou en solution dans des flacons.

Augustine examina les plateaux, puis avança d'un pas et fit signe à Middleton d'ouvrir le troisième frigo, puis le quatrième. L'embout de sa canne grinçait sur le sol en linoléum.

— Vous êtes bien sûrs qu'aucun de ces prélèvements n'a été effectué durant ces deux derniers jours ? demanda-t-il.

Il fixait comme dans l'attente d'une explication rationnelle les bocaux, les éprouvettes et les boîtes de Pétri, qui étaient tous soigneusement étiquetés, numérotés et affublés du pictogramme rouge et jaune associé au danger de nature biologique.

— C'est une bibliothèque de tissus, déclara Dicken. On y trouve des tissus sains, des spécimens pathologiques… bref, tout ce qu'ils ont pu collecter. Non loin d'ici, vous avez un laboratoire équipé pour les analyser. Jurie et Pickman ont autopsié tous les enfants décédés dans cette école et dans toutes les écoles de la région. Je suppose qu'ils faisaient venir ici tous les enfants défunts qu'ils pouvaient récupérer. Cette école était une station de stockage pour cadavres.

— Et c'est Cross qui a financé leur équipement ? interrogea

Augustine.

Sa voix était tellement éteinte, son regard tellement anéanti, que Dicken refoula sa colère.

— Americol, répondit-il.

— Hum, fit Augustine.

Il prit la liste de codes des mains de Middleton et ouvrit lui-même les trois portes suivantes. Deux des unités contenaient un empilement maintenant familier de plateaux d'échantillons. Dans la troisième se trouvaient cinq cadavres, enveloppés dans des linceuls de plastique transparent, suspendus par des crochets à des rails fixés au plafond de l'armoire réfrigérante.

— Mon Dieu ! souffla DeWitt.

— J'aurais dû être informé, murmura Augustine. C'est certain. J'aurais dû être informé.

Middleton s'approcha de l'unité.

— L'autopsie est une procédure standard, n'est-ce pas ? Est-ce que nous venons de découvrir une étude pathologique menée pour le bien-être et la protection des élèves ?

— Non, répondit sèchement Augustine. Washington n'a jamais eu connaissance d'une telle étude, et je doute que l'autorité centrale de l'Ohio en ait été informée, elle aussi, car sinon j'en aurais entendu parler. Avant le déclenchement de la crise actuelle, on avait constaté dans les écoles un total de trois cent soixante-dix-neuf décès. Un taux de mortalité extrêmement bas, statistiquement parlant. La plupart des corps se trouvent sans doute ici. En principe, ils étaient restitués aux familles ou enterrés par l'État si personne ne les réclamait. (Il referma la porte et rendit la liste à Middleton.) Je n'ai pas autorisé ceci.

Dicken s'avança vers lui.

— Est-ce que ces recherches peuvent être d'une quelconque utilité aux enfants ?

— Je n'en sais rien, répondit Augustine. C'est possible. Mais j'en doute. Sur le plan anatomique, les enfants nous sont tellement semblables qu'il n'a jamais été jugé nécessaire de stocker des organes ou des cadavres entiers à des fins de recherche. Je n'ai autorisé que des biopsies et des prélèvements de tissus sur les cadavres. Vous-même n'auriez pas agi

autrement.

Dicken le reconnut d'un hochement de tête.

— Ceci implique une étude de morbidité à grande échelle. Des examens détaillés des corps, des milliers d'analyses de tissus… Il faut que je m'assoie.

DeWitt attrapa une chaise. Augustine s'y effondra et secoua la tête, penché en avant.

— Je m'efforce de comprendre ce qui s'est passé ici, dit-il.

— Vous avez intérêt à y parvenir, rétorqua Dicken.

— Je ne vois aucun but à de telles recherches excepté l'expression du rétrovirus, dit Augustine. Traquer l'expression de nouveaux HERV chez les nouveaux enfants. Un échantillonnage statistique des modes d'expression chez plusieurs douzaines, voire plusieurs centaines d'individus, mis en relation avec leur historique, leurs courbes de stress. Cela nécessiterait un effort sans précédent. Monumental.

— À quelle fin ?

— Une tentative pour comprendre le processus dans son ensemble, peut-être. Ce que mijotent les anciens virus. Les dangers qu'ils représentent.

— Prévoir les incidences de SHIVER ? lança Dicken. On s'en occupe ailleurs. Pourquoi effectuer ces recherches ici, et sans autorisation ?

— Parce que c'est ici, et nulle part ailleurs, que les chercheurs ont accès à quantité de nouveaux enfants, morts ou vivants, répliqua Augustine.

— Je ne me sens pas bien, dit DeWitt.

Elle s'appuya sur le petit bureau, poussant le dossier qui y était posé.

Augustine leva les yeux pour faire face à Dicken.

— Je ne suis pour rien dans cette histoire, Christopher. Ça fait des mois qu'on m'a mis sur la touche. Je me suis efforcé de conserver un semblant de responsabilité afin de maintenir l'ordre dans mes services. (Il désigna d'un air las les portes en acier.) Des gens sont morts, Christopher.

— C'est ce que m'a dit Marian Freedman lors de ma dernière visite à Fort Detrick. Ce n'est pas une excuse. Tout est permis. Vous êtes sûr de ne pas être le chef des méchants ?

— Y a-t-il vraiment des méchants dans cette histoire ? demanda Augustine d'une voix sceptique. En sommes-nous bien sûrs ?

— Et les parents ? demanda DeWitt.

— Ils auraient dû être pris en compte, répondit Augustine. On ne doit jamais perdre de vue l'éthique médicale, même dans une situation d'urgence. D'un autre côté, jamais nous n'avons eu à affronter ce genre de problème.

Dicken se pencha vers lui et le prit par le bras pour l'aider à se relever.

— J'ai encore quelque chose à vous montrer, dit-il.

* * *

Augustine avançait d'un pas lent entre les établis du laboratoire de biologie moléculaire, considérant les machines hors de prix d'un œil impassible, désormais invulnérable à toute surprise. Dicken ouvrit l'écoutille au fond de la salle et alluma l'éclairage fluorescent, révélant un long et étroit espace. Tous hésitèrent avant de franchir le seuil.

Des étagères métalliques du sol au plafond, avec dessus des centaines de cartons. Dicken attrapa l'un de ceux-ci et en souleva le couvercle. À l'intérieur, des os : des fémurs, rangés par taille et étiquetés. Dans une autre boîte, des phalanges. Les cartons les plus volumineux, rangés sur la droite et ne dépassant pas un mètre vingt de longueur, contenaient des squelettes entiers.

Augustine s'appuya à l'un des montants.

— Je ne peux rien faire ici, déclara-t-il. Et vous non plus.

— Ce n'est pas tout, dit Dicken. Il y a un étage supérieur, et il est encore fermé.

— Qu'est-ce qu'ils y conservaient, à votre avis ? demanda DeWitt, livide.

— Je n'ai aucune excuse, Christopher, reprit Augustine. Absolument aucune. Nous ne devons pas oublier ceci, mais à quoi diable nous servirait-il de céder à la colère ? Est-ce que cela serait utile aux enfants malades ?

— Non, vous avez raison, admit Dicken. Allons-nous-en.

44.

Monts Poconos, Pennsylvanie

L'horloge du tableau de bord affichait onze heures du matin. Mitch jeta un coup d'œil sur le bas-côté gauche de la route et aperçut la fameuse bande rouge sur le pin, une trentaine de mètres devant lui. Il ralentit et abaissa sa vitre.

Le panneau était toujours debout, quoique de guingois. Sur une plaque de bois, on pouvait lire :

MACKENZIE
GEORGE, IRIS & KELLY

Mitch descendit de voiture, ouvrit le cadenas de la barrière et souleva celle-ci. Puis il descella la plaque et la rangea dans le coffre de la Jeep.

Le chalet était fait de rondins qui commençaient à accuser leur âge. Il était sis sur le rivage d'un lac privé de deux mille mètres carrés, au milieu des pins. L'air embaumait la résine et la terre sèche. Mitch sentit l'humidité qui montait du lac, l'odeur des roseaux poussant près du rivage. Les rayons du soleil, filtrés par les frondaisons, éclairaient Kaye sur la banquette arrière.

Il marcha jusqu'au porche, faisant résonner les planches sous le poids de ses souliers. Il ouvrit la porte, désactiva l'alarme en composant le code approprié, puis retourna vers la Jeep.

Kaye, Stella dans les bras, avait déjà franchi la moitié de la distance qui la séparait du chalet.

— Attrape une poche de Ringer et prépare une intraveineuse ! ordonna-t-elle. Bricole-moi une potence avec un lampadaire et un crochet, enfin débrouille-toi ! Je m'occupe des couvertures.

Elle porta Stella à l'intérieur du chalet. L'air y était frais et il

s'en dégageait une douce odeur de renfermé.

Mitch étala un duvet sur le sol, derrière un gros canapé en cuir, et décrocha un pot de fleurs vide où il plaça une poche de solution Ringer ; puis il inséra un tube de plastique dans la poche, ouvrit le clamp et laissa le fluide translucide couler jusqu'à l'aiguille. Kaye étendit Stella sur le duvet, lui serra le bras pour faire ressortir une veine, planta l'aiguille et la fixa à l'aide d'un pansement médical.

Stella pouvait à peine bouger.

— Elle devrait être à l'hôpital, dit Kaye en s'agenouillant auprès de sa fille.

Mitch les regarda toutes les deux, serrant et desserrant les poings en signe d'impuissance.

— Elle y serait, dans un monde plus clément, dit-il.

— Ce monde-ci est le seul que nous ayons, bon sang ! Il n'y en a jamais eu d'autre, il n'y en aura jamais d'autre. La souffrance y est le lot des petits enfants.

— Tu déformes la réalité.

— Que la réalité aille se faire foutre ! J'espère seulement que je sais ce que je fais.

— Elle m'a dit qu'elle avait mal à la tête.

— Elle fait une méningite aseptique. Je vais lui donner de la prednisolone pour la faire désenfler, et du famcyclovir pour traiter ses aphtes.

Ils avaient trouvé le famcyclovir, les pansements et autres accessoires dans une petite pharmacie proche de la clinique vétérinaire. Kaye avait également réussi à se procurer une boîte de seringues jetables. Elle avait fini par se trouver à court d'alibis, déclarant à la pharmacienne, bien planquée dans sa guérite au fond du magasin, qu'elle avait besoin de seringues pour teindre du tissu.

Jamais ça n'aurait marché dans une grande ville.

Elle prépara une injection pour Stella.

— Je ne suis même pas sûre de connaître la dose, murmura-t-elle.

Mitch était à moitié convaincu qu'elle ne remarquerait rien s'il décidait de monter dans la Jeep et de partir. Il considéra ses mains, qui n'étaient plus calleuses depuis belle lurette.

Comment en étaient-ils arrivés là ? Il le savait, il s'en souvenait, mais cela lui semblait pourtant irréel. Même l'ombre du chagrin – était-ce cela qu'il avait senti passer dans la Jeep ? – lui paraissait dénuée d'importance.

Mitch sentait son âme s'étioler, se réduire à néant.

La solution de Ringer lactate coulait lentement dans le tube de plastique.

— Je vais la veiller, déclara-t-il.

— Va donc dormir un peu, répliqua Kaye.

Elle rangea la seringue usagée avant de la jeter.

— Toi d'abord, dit Mitch.

— Va donc dormir, bon sang ! rugit Kaye, et le regard qu'elle lui décocha était aussi meurtrier qu'une lame de couteau.

45.

Ohio

— Ils ont commencé, dit Augustine. Ça fait des années que je redoute ce moment.

Postés dans la tour numéro deux, entourés par des cartons, des vieux meubles poussiéreux et des ordinateurs dépassés, Augustine et Dicken – sans oublier le fidèle garde du corps d'Augustine – regardaient les troupes de la Garde nationale de l'Ohio établir leur périmètre d'intervention et bloquer les accès à l'école. Ils avaient vue sur la route principale, le château d'eau à l'ouest, un terrain gravillonné parsemé de dalles de béton en forme de losange, une enfilade de chênes et une autoroute qui tranchait dans le vif des collines moutonnantes.

DeWitt gravit la dernière volée de marches et s'appuya au mur, tout essoufflée.

— Le cabinet du gouverneur vient d'appeler… le bureau du directeur. Le gouverneur anticipe sur les consignes fédérales… et décrète… (elle reprit son souffle, poussa un petit hoquet)

l'état d'urgence sanitaire de niveau cinq. Nous sommes placés dans une quarantaine absolue. Personne n'entre, personne ne sort… Même pas vous, docteur Augustine. (Elle lui jeta un regard mauvais.) Les gardiens postés à l'entrée principale signalent l'arrivée… de vingt nouveaux camions de la Garde nationale. Ils sont en train d'encercler l'école.

Augustine se tourna vers l'agent du Service secret, qui tapota son oreillette et fit la grimace.

— Nous sommes coincés ici, j'en ai peur, affirma-t-il.

— Et le matériel ? demanda DeWitt.

— Ils peuvent toujours le déposer à l'entrée, et nous enverrons quelqu'un le chercher, sans qu'il y ait contact, suggéra Dicken. Mais il faut d'abord qu'il arrive ici.

Augustine ne semblait guère optimiste.

— Il est facile de nous isoler ici, dit-il sèchement. N'oubliez pas que ce lieu a d'abord été une prison ! Quant à votre matériel… il faudra qu'il franchisse les frontières de l'État, et par conséquent qu'il subisse une inspection. L'État peut l'intercepter et le confisquer. Le gouverneur cherchera à plaire à ses électeurs, il jouera les ignorants, et votre matériel se retrouvera dans les grandes villes, dans les quartiers riches, aux bons soins des hôpitaux dont les administrateurs sont les plus remuants. Ils feront des réserves en cas d'épidémie.

— Sans rien nous laisser ? s'exclama DeWitt. Ils ne seront pas stupides à ce point. Les gens se révolteraient.

— Qui ça, les parents ? demanda Dicken. Ils sont soumis. Ils se contenteront de faire le gros dos et d'espérer un miracle. Le docteur Augustine les a bien dressés.

Augustine, les yeux tournés vers l'extérieur, ne daigna pas réagir.

— Dans l'Amérique du XXIe siècle, il suffit pour se faire élire de disposer d'un troupeau de moutons terrorisés et d'un loup souriant, dit-il à voix basse. Et les moutons ne manquent pas. Mrs. DeWitt, j'aimerais parler à Christopher en privé. Mais ne vous éloignez pas, je vous prie.

DeWitt regarda les deux hommes tour à tour, se demandant ce qu'elle devait penser, puis sortit en refermant la porte derrière elle.

— C'est encore pire que tout ce qu'ils peuvent imaginer, chuchota Augustine. Je pense qu'on vient de donner le coup d'envoi.

— Vous y avez déjà fait allusion dans la voiture. Qu'est-ce que vous sous-entendez ?

— Si nous avons de la chance, le Président peut encore stopper les choses… Mais je ne connais pas bien Ellington. Il a gardé ses distances depuis son élection. J'ignore ce qu'il va faire.

— Stopper quoi ?

— Si la situation s'aggrave encore, je pense que le gouverneur appellera Washington pour demander l'autorisation de nettoyer les écoles. De stériliser les lieux. Il risque de demander la permission de tuer les enfants.

Dicken se releva d'un bond.

— Vous vous foutez de moi !

Augustine secoua la tête et le regarda en face, sans ciller.

— Chaque État disposera d'une certaine autonomie pour assurer sa protection, ainsi que le prévoit la directive de décision présidentielle 298, consignée dans le règlement confidentiel du Bureau de gestion des urgences. Également connu sous le nom de Protocole de sécurité militaire et biologique, quatrième partie. Officialisé il y a sept ans durant une session secrète de la commission sénatoriale. Ce protocole donne aux autorités locales toute discrétion pour utiliser la force qu'elles jugent nécessaire, dans le cadre de conditions d'urgence définies avec précision.

— Pourquoi n'ai-je jamais été informé ?

— Parce que vous avez choisi de rester un soldat. Le contenu de cette directive est confidentiel. Si vous voulez le savoir, je m'y suis opposé, la jugeant trop extrême, mais il y avait plein de sénateurs terrifiés dans cette salle de réunion. On leur a montré des photos de la famille de Mrs. Rhine, ainsi que des cas de SHIVER survenus au Mexique. Ils ont vu des photos de vous, Christopher. Le décret a été signé par le Président, et il n'a jamais été abrogé.

— Quelles sont les chances pour qu'ils écoutent la voix de la raison ?

— Quasiment nulles. Mais nous devons quand même

essayer. La course est lancée. Vous avez du pain sur la planche, et moi aussi. (Il éleva la voix.) Mrs. DeWitt ?

DeWitt ouvrit la porte. Conformément à ses instructions, elle n'était pas allée très loin ; Augustine se demanda si elle avait tout entendu.

— Je voudrais parler à Toby Smith, lui dit-il.

— Pour quoi faire ?

À en juger par le ton de sa voix, DeWitt était écœurée à l'idée qu'Augustine puisse s'approcher du garçon.

— Nous aurons besoin de leur aide, dit-il.

— Ils ne sont guère entraînés à ce genre de chose, protesta Dicken.

Il le suivit dans l'escalier de béton, et l'écho de sa voix résonna sur les murs gris et rugueux.

— Préparez-vous à être surpris, répliqua Augustine. Il nous faut des réponses pour demain. Est-ce que ce sera possible ?

— Je n'en sais rien.

Dicken était stupéfié par la transformation. C'était le Mark Augustine d'antan qui se dressait devant lui, revenu d'entre les morts tel un zombie de la politique. Son visage reprenait des couleurs, ses yeux de la lucidité, et il avait retrouvé sa grimace résolue.

— Si nous n'avons pas de réponses à leur donner, ça risque d'être la curée, déclara-t-il.

* * *

Dicken, Augustine, Middleton, DeWitt, Kelson et Toby Smith s'étaient rassemblés dans le bureau de Trask.

Toby se tenait devant Augustine, un gobelet en carton à la main. Derrière lui se trouvaient le Dr Kelson et les deux officiers de police encore présents dans l'enceinte de l'école. Ces derniers portaient des masques de chirurgien. Le médecin semblait ne pas se soucier de sa protection.

— Toby, nous manquons d'effectifs, commença Augustine.

— Ouais, fit le garçon.

— Et nous avons quantité de malades à soigner. Ce sont tous tes amis.

Toby parcourut la pièce du regard. Les fenêtres carrées aux montants d'acier laissaient entrer le soleil de l'après-midi, ainsi qu'une bouffée d'air chaud apportant le parfum de l'herbe sèche qui s'étendait sur des kilomètres par-delà la barrière.

— Combien d'élèves sont en état de nous aider dans nos tâches ? s'enquit Augustine.

— Quelques-uns à peine, répondit Toby. Nous sommes tous très fatigués. Complètement épalqués.

— Epalqués ?

— Ce n'est qu'un mot, répondit Toby.

Plissant les yeux, il fixa tour à tour chacun de ses interlocuteurs, en commençant par Dicken.

— Ils ont plein de mots comme ça, dit DeWitt. La plupart sont propres à cette école.

— Du moins nous le pensons, ajouta Kelson.

Il se gratta le bras à travers sa manche, puis regarda autour de lui en prenant conscience de son geste.

— Je n'ai rien, déclara-t-il à Dicken. La peau un peu sèche, c'est tout.

— Que signifie « épalqué » ? demanda Augustine à Toby.

— Ça n'a pas d'importance, répondit celui-ci.

— Très bien. Mais nous allons passer pas mal de temps ensemble, si tu le veux bien. Alors j'aimerais apprendre ces mots, si tu es disposé à me les enseigner.

Toby haussa les épaules.

— Peux-tu rassembler quelques équipes et demander aux docteurs, à Miz Middleton et aux enseignants de leur enseigner les rudiments du travail d'infirmier ?

— Je crois.

— C'est ce que font déjà certains d'entre eux, au gymnase et à l'infirmerie, intervint Middleton. Ils veillent au confort des malades, ils leur apportent de l'eau.

Augustine sourit. Il avait repris le dessus, remis de l'ordre dans sa tenue, fait un brin de toilette dans la salle de bains privée de Trask.

— Merci, Yolanda. C'est à Toby que je parle pour le moment, et j'aimerais que ce soit lui qui me donne une idée de la situation. Toby ?

— Je ne suis pas le plus doué pour ce genre de truc. Même si on ne compte que ceux qui tiennent encore debout.

— Qui est le plus doué, alors ?

— Il y en a quatre ou cinq. Six en comptant Natasha.

— Est-ce que tu émets ton odeur de fièvre, Toby ? demanda Middleton. Est-ce que je dois enfiler mon attirail ?

— Je voulais seulement vérifier que j'y arrivais encore, Miz Middleton, dit le garçon.

Augustine reconnut l'odeur de chocolat. Toby était inquiet.

— Je suis ravi que tu te sentes mieux, Toby, lui dit-il, mais nous avons tous besoin de garder les idées claires.

— Pardon.

— J'aimerais que tu nous représentes, Mr. Dicken et moi-même, ainsi que l'ensemble du personnel de l'école, d'accord ? Que tu demandes aux enfants… aux individus les plus doués de former des équipes pour entraîner les autres. Ms. Middleton nous aidera dans cette tâche, ainsi que le docteur Kelson. Est-ce que ces équipes peuvent devenir ennuagées ?

Toby se fendit d'un sourire, et l'une de ses pupilles se dilata tandis que l'autre se contractait. Les éclats dorés de ses iris semblèrent ondoyer.

— Probablement, répondit-il. Mais vous voulez dire : pouvons-nous *nous* ennuager. Joindre nos forces.

— Bien entendu. Pardon. Peux-tu nous aider à recenser les plus malades et ceux qui sont en voie de guérison ?

— Oui, fit Toby.

Il redevint sérieux ; ses deux pupilles étaient immenses.

Augustine se tourna vers Dicken.

— Je pense que nous devrions commencer par là. Il ne faut pas compter sur une aide extérieure, ni sur une livraison de matériel. Nous sommes coupés du monde. Pour ce qui concerne les enfants, nous devons concentrer nos efforts sur ceux auxquels nos ressources limitées sont les plus susceptibles d'être utiles. Et les enfants eux-mêmes sont mieux équipés que nous pour faire le tri. Est-ce que c'est clair, Toby ?

Le garçon hocha lentement la tête.

— Je n'aime pas leur imposer une telle responsabilité, intervint Middleton, l'air sévère. Ils sont extrêmement loyaux

les uns envers les autres.

— Si nous restons sans rien faire, il y aura d'autres morts. Cette maladie se répand parmi les enfants comme un feu de brousse. Et il suffit pour l'attraper de toucher un malade ou de respirer le même air que lui.

— Qu'est-ce que cela signifie pour nous ? demanda le Dr Kelson, dont le regard allait de Dicken à Augustine.

— Je ne pense pas que nous puissions être contaminés par les enfants, sauf si nous avons l'idée stupide de nous curer le nez, par exemple, dit Dicken en fixant Augustine. *(Ce diable d'homme est en train de nous souder autour de lui !)* Sous cette forme, le virus n'est sans doute pas infectieux pour nous.

— Il a une odeur, déclara Toby. Quand il est dans l'air, il sent comme une traînée de suie sur la neige. Quand l'un de nous va tomber malade et sans doute mourir, il sent le citron et le jambon. Quelqu'un qui va survivre à la maladie sent la moutarde et les oignons. Certains d'entre nous sentent seulement l'eau et la poussière. Ils ne tombent pas malades. C'est une bonne odeur, une odeur sûre.

— Et toi, Toby, que sens-tu ?

— Je ne suis pas malade, répondit-il en haussant les épaules.

Augustine lui empoigna le biceps.

— Tu es notre homme, déclara-t-il.

Toby le fixa d'un air inexpressif, mais ses joues s'enflammèrent.

— Mettons-nous au travail, reprit Augustine.

— Ainsi donc, c'est à eux qu'il appartient de se sauver, dit DeWitt avec amertume. Que le Seigneur nous assiste.

46.

Pennsylvanie

Le silence et l'obscurité envahirent la forêt. À l'intérieur du

chalet, inoccupé depuis plusieurs mois, l'ambiance était paisible et un peu étouffante. Allongée juste au-dessous de la lampe de la salle de séjour, Stella Nova frissonnait à l'issue de chaque souffle, mais ses poumons n'étaient pas congestionnés, et la tonalité de sa respiration était beaucoup moins inquiétante que durant la journée.

Kaye installa une nouvelle poche de solution Ringer. Stella ne se réveillait toujours pas. Kaye s'accroupit auprès de sa fille, l'oreille tendue et l'œil aux aguets, puis se redressa. Elle parcourut le séjour du regard, en découvrant enfin la décoration chaleureuse, les bibelots que les Mackenzie avaient sélectionnés avec soin. Sur une petite table, un cadre en argent orné de bas-reliefs représentant Winnie l'Ourson et ses amis abritait une photo montrant George, Iris et leur fils Kelly, qui devait avoir trois ans de moins que Stella le jour où il avait été immortalisé par l'objectif.

Aux yeux de certains, tous les nouveaux enfants se ressemblaient. Ceux-là se contentaient des traits les plus saillants pour les différencier. Kaye avait appris que certaines personnes n'étaient guère plus que des automates pour ce qui était de leur vie sociale, qu'elles se contentaient de faire semblant d'être humaines ; il était quasiment impossible de leur enseigner à avoir de la considération, du respect pour Stella et ses semblables.

Elle détestait cette masse amorphe, qui lui apparaissait comme une armée de robots incapables de penser, uniquement conçus pour haïr, blesser et tuer.

Kaye examina Stella une nouvelle fois, jugeant son état stationnaire, puis explora les pièces du chalet à la recherche de son mari. Mitch s'était installé sous le porche, dans un fauteuil à bascule, face au lac, et fixait du regard un point situé entre deux pins gigantesques. À la faible lueur du crépuscule, ses traits apparaissaient comme tirés, ses yeux fatigués.

— Comment te sens-tu ? lui demanda Kaye.

— Ça ira. Comment va Stella ?

— Elle se repose. La fièvre persiste, mais elle reste à un niveau supportable.

— Bien.

Les mains de Mitch agrippèrent les accoudoirs. Kaye fixa ces mains avec une soudaine impression de nostalgie qui manqua la faire fondre. Ces grosses phalanges carrées, ces doigts longilignes. Naguère, la simple vision des mains de Mitch suffisait à l'exciter.

— Je crois que tu as raison, déclara-t-elle.

— À quel sujet ?

— Stella va aller mieux. Sauf si elle a une nouvelle crise.

Mitch acquiesça. Kaye chercha un signe de soulagement sur son visage. Il continua de hocher la tête.

— On peut se relayer pour dormir, suggéra-t-elle.

— Je ne dormirai pas, répliqua Mitch. Si je m'endors, quelqu'un va mourir. Je dois rester réveillé pour veiller sur tout. Sinon, tu me rendras responsable.

Kaye fut stupéfiée par cette déclaration, si tant est qu'elle eût assez d'énergie pour être stupéfiée.

— Pardon ?

— Tu étais furieuse contre moi parce que j'étais à Washington quand Stella s'est enfuie.

— Absolument pas.

— Tu étais furieuse.

— J'étais angoissée.

— Je ne peux pas te trahir. Je ne peux pas trahir Stella. Je vais vous perdre, toutes les deux.

— Arrête de dire ça. Tu dis n'importe quoi.

— Dis-moi que tu n'as pas pensé ça, dis-moi que tu ne m'en as pas voulu parce que je n'étais pas là.

Pourquoi fallait-il toujours que le fardeau repose sur elle ? Combien de fois Stella avait-elle profité de l'absence de Mitch pour lancer une nouvelle provocation, pour tester une nouvelle fois ses limites ?

— J'étais énervée, dit Kaye.

— Je ne t'en ai jamais voulu. Je me suis efforcé de faire tout ce que je devais faire, d'être tout ce que je devais être.

— Je sais.

— Alors, lâche-moi un peu !

À un autre moment, Kaye aurait reçu ces paroles comme une gifle, mais la voix de Mitch était si éteinte, si désespérée,

qu'elles évoquaient davantage le frôlement d'un voile soulevé par le vent.

— Tes instincts ne valent pas mieux que les miens, reprit-il. Ce n'est pas parce que tu es une femme et une mère que ça te donne le droit de… (il agita la main en signe d'impuissance)… te défouler sur moi.

— Je ne me suis pas « défoulée » sur toi, protesta Kaye.

Mais elle savait que c'était ce qu'elle avait fait, et elle pensait même en avoir le droit. Cependant, elle était terrifiée par l'attitude, par le discours de Mitch. Jamais il n'avait été du genre à se plaindre, ni à critiquer. Elle ne se rappelait pas avoir eu ce type de conversation durant leur douze ans de vie commune.

— Je ressens les choses avec autant de force que toi, disait-il.

Kaye s'assit sur l'accoudoir, poussa le coude de Mitch pour se faire de la place. Il replia son bras sur son torse.

— Je sais, dit-elle. Je suis navrée.

— Moi aussi, dit Mitch. Je sais que ce n'est pas le moment de te parler comme ça. (Il eut un hoquet ; de toute évidence, il tentait de refouler un sanglot.) Mais dans l'état où je suis, je serais prêt à me coucher par terre et à mourir.

Kaye se pencha pour l'embrasser sur le front. Son visage était froid et dur sous ses doigts, comme s'il était déjà loin d'elle, mort pour elle. Elle sentit son cœur battre plus fort.

Mitch s'éclaircit la gorge.

— Il y a une voix dans ma tête, et elle n'arrête pas de me répéter : « Tu n'es pas digne d'être père. » Si cela est vrai, il ne me reste plus qu'à mourir.

— Chut, fit prudemment Kaye.

— Si je m'endors, quelqu'un s'introduira ici. Par une minuscule brèche. Quelqu'un entrera et tuera ma famille.

— Arrête ! dit-elle de sa voix la plus douce, comme si elle craignait de le briser avec son souffle. Nous sommes résistants. Nous nous en sortirons. Stella va déjà mieux.

— Je suis vanné. Brisé.

— Tais-toi ! je t'en supplie. Tu es *fort*, je le sais, et je m'excuse d'avoir agi stupidement. C'est à cause de ce qui nous arrive, Mitch. Ne sois pas trop dur, ni pour toi ni pour moi !

Il secoua la tête, visiblement peu convaincu.

— J'ai besoin que tu me mettes au lit, dit-il d'une voix blanche. Couche-moi dans ce grand lit, remonte l'édredon sur moi, fais-moi une bise sur la joue et souhaite-moi une bonne nuit. Ça ira mieux dans un moment. Réveille-moi si Stella a un problème, ou si tu as besoin de moi.

— Très bien.

Kaye ressentit une immense tristesse comme il levait les yeux sur elle.

— Je fais des efforts tout le temps. Je vous donne tout ce que j'ai, tout le temps.

— Je sais.

— Sans Stella et toi, je suis un homme mort. Tu le sais.

— Oui.

— Ne me brise pas ! Kaye.

— Jamais. Je te le promets.

Il se leva. Kaye le prit par la main et le conduisit dans la chambre comme elle l'aurait fait d'un enfant terrorisé ou d'un très, très vieil homme. Elle tira l'édredon, la couverture et le drap. Mitch déboutonna sa chemise, ôta son pantalon et se tint près du lit, complètement perdu.

— Allonge-toi et repose-toi un peu, lui dit-elle.

— Réveille-moi si Stella ne va pas mieux, dit Mitch. Je veux la voir et lui dire que je l'aime.

Il fixa sur Kaye des yeux qui ne la voyaient plus. Elle le borda doucement, le cœur battant, l'embrassa sur la joue. Pas une larme, un visage aussi froid, aussi dur que la pierre, le sang de Mitch coulait loin, loin d'elle, l'emportant en un lieu auquel elle n'avait pas accès.

— Je t'aime, dit Kaye. Je crois en toi. Je crois en ce que nous avons fait.

Il se focalisa alors sur elle, et elle se sentit gênée par le pouvoir dont elle disposait sur cet homme si grand, si fort. Le sang afflua au visage de Mitch, ses lèvres redevinrent mobiles.

Puis, telle une lumière qui s'éteint, il s'endormit.

Kaye resta plantée près du lit à le fixer de ses yeux écarquillés. Elle avait l'impression d'être enveloppée dans des bandelettes d'acier. Elle était aussi terrifiée que si elle venait

d'épargner à sa famille un accident mortel. Elle resta au chevet de Mitch le plus longtemps possible, puis alla jeter un coup d'œil à Stella. C'était une plaie que d'avoir ainsi à choisir entre son époux et sa fille, mais elle décida de se fier à son bon sens et à la voix de la nature qui résonnait en elle, et elle entra dans la salle de séjour.

* * *

Une obscurité absolue régnait dans le chalet.

— Hein ?

Kaye se redressa d'un bond. Elle s'était endormie près de Stella, à même le parquet ou presque, et elle avait la nette impression qu'une autre personne que sa fille se trouvait à présent dans la pièce.

Ce n'était pas Mitch. Par l'entrebâillement de la porte, elle apercevait la bosse formée par ses pieds sous la couverture.

— Qui est là ? chuchota-t-elle.

Les criquets et les grenouilles au-dehors, deux ou trois grosses mouches à l'intérieur…

Elle alluma une petite lampe, examina sa fille pour la centième fois, constata que sa fièvre avait baissé, que son souffle était plus régulier.

Elle envisagea de déplacer Stella dans la seconde chambre, mais il lui faudrait faire suivre la potence de fortune, ce qui n'irait pas sans difficulté, et Stella semblait à l'aise sur son sac de couchage, au moins autant que dans un vrai lit.

Kaye alla jeter un coup d'œil à Mitch. Lui aussi dormait à poings fermés. Elle resta quelques minutes dans le petit couloir, puis s'appuya contre le mur.

— Ça va mieux, dit-elle aux ombres. Ça ne peut qu'aller mieux.

Soudain, elle se retourna. L'espace d'un instant, elle avait cru qu'elle allait voir quelqu'un dans le couloir, une personne aimée et familière. Son père.

Papa est mort. Maman est morte. Je suis une orpheline. Toute la famille que j'ai est dans cette maison.

Elle se frotta le front et la gorge. Ses muscles étaient

sacrément tendus, en grande partie parce qu'elle avait dormi sur le plancher à côté de Stella. Ses sinus paraissaient bouchés, comme si elle avait pleuré. C'était là une sensation étrange et pas vraiment désagréable ; le produit dérivé d'une émotion profondément enfouie en elle.

Il fallait qu'elle prenne l'air. Elle examina une nouvelle fois Stella, s'agenouilla pour palper le front de sa fille et lui prendre le pouls, puis fit le tour du canapé, sortit sous le porche, descendit le perron et traversa le sentier pour se rendre sur le ponton.

Celui-ci faisait dix mètres de long sur trois de large, ce qui était disproportionné par rapport aux dimensions du lac. On y trouvait un canot retourné et une pile de gilets de sauvetage tout moisis. Des brins d'herbe poussaient entre ceux-ci, chatoyant au clair de lune.

Kaye se planta au bout du ponton et croisa les bras. Absorba la nuit. Les criquets rythmaient les vagues de chaleur, les grenouilles peuplaient les roseaux de leur coassement sensuel. Les moustiques vrombissaient avec l'énergie du désespoir.

— Savez-vous ce que c'est que la tristesse ? demanda Kaye au lac et à ses habitants, se retournant ensuite vers le chalet. Êtes-vous *tristes* quand vos petits sont malades ?

L'unique lampe brûlant dans la salle de séjour prit une lueur dorée derrière les fenêtres du porche.

Elle ferma les yeux. Quelque chose d'énorme complétant une connexion… quelque chose *d'immense* passant au-dessus d'elle, survolant le lac, la forêt… touchant toutes les choses qui l'entouraient.

Les grenouilles se turent.

Et la touchant, *elle*.

Kaye sursauta comme si un intrus venait de défoncer une paroi de son refuge. Ses épaules se soulevèrent, ses mains se tendirent.

— Y a quelqu'un ? murmura-t-elle.

Le plus proche voisin se trouvait à un ou deux kilomètres, derrière l'épaisse forêt. Elle ne voyait rien, n'entendait rien.

— Ouaouh ! fit-elle, se sentant aussitôt stupide.

Elle parcourut le lac du regard, s'attardant sur les hauts-

fonds en quête de la source d'une autre voix, bien que personne n'ait prononcé un mot. Personne parmi les roseaux. Silence sur le lac, même pas un souffle d'air. La nuit était si calme que Kaye entendait son cœur battre dans sa poitrine.

Quelque chose l'avait *touchée,* pas sur la peau, au fond d'elle-même. D'abord, la sensation de ne pas être seule. Là, pieds nus sur le ponton, elle partageait son espace avec quelque chose d'aussi réel qu'elle – quelque chose d'aussi bienvenu, d'aussi étrangement familier qu'un ami très proche.

Elle sentit s'alléger le fardeau qu'elle portait depuis des années. L'espace d'un instant, elle baigna dans un sentiment d'infini soulagement.

Aucun jugement. Aucun châtiment.

Kaye frissonna. Sa langue frétilla sur ses lèvres. Un filet d'eau fraîche, argentée, semblait couler dans sa tête. Ce filet devint un ruisseau, puis un fort courant qui se déversa dans son cou et dans son torse. Une onde fraîche, électrique et pure, comme si elle avait plongé dans une source souterraine au cœur d'une étouffante journée d'été. Mais cette source *parlait,* bien que n'employant pas de mots. Elle dégageait un parfum bien distinct, à l'instar d'une fleur au fumet entêtant.

Cette source était vivante, et Kaye était sûre qu'elle la connaissait depuis toujours. Comme deux molécules s'unissant enfin pour former un tout… et pourtant non. Cela n'avait rien de biologique à proprement parler. C'était *autre chose*.

Kaye se palpa le front.

— Est-ce que j'ai une attaque ? murmura-t-elle.

Elle s'effleura les lèvres. Celles-ci esquissaient un sourire. Elle les redressa.

— Je ne peux pas être faible. Pas maintenant. Qui est là ? répéta-t-elle, comme prisonnière d'un rituel sans signification.

Elle *connaissait* la réponse.

Ce qui venait lui rendre visite, lui *parler,* ne possédait ni traits, ni visage, ni forme. Cependant, elle se sentait baignée ainsi que par une source fraîche qui lui évoquait toutes ses arrière-grands-mères, tous ses arrière-grands-pères, tous ses aïeux si doux, si sages, si merveilleux qu'elle n'avait jamais connus et qui lui témoignaient leur amour et leur admiration,

sans condition aucune, comme ils l'auraient fait s'ils l'avaient bercée dans leurs bras protecteurs alors qu'elle n'était qu'une enfant. Tel était le sentiment dominant, mais ce n'était pas le seul.

Et le visiteur, à la fois suprêmement gentil et incroyablement intense, ne ressemblait en rien à ses proches par la chair.

— Je vous en prie, pas maintenant, supplia-t-elle.

Alors même qu'elle se sentait soulagée, elle redouta de perdre le lien ténu qui la reliait à la réalité. Ce visiteur lui était connu, mais elle l'avait longtemps évité, avait longtemps nié son existence ; il n'en éprouvait cependant nulle colère, nul ressentiment. La seule réaction qu'éveillait en lui ce long refus était une compassion sans condition.

Ainsi peut-être qu'une certaine trépidation. Le visiteur avait une violente envie de se montrer à elle, de la toucher, en dépit de tous les interdits, de tous les dangers. C'en était presque attendrissant.

Soudain, Kaye ouvrit la bouche et laissa l'air emplir ses poumons. Bizarre qu'elle ait cessé de respirer un moment. Bizarre mais pas terrifiant ; comme une blague entre intimes.

— Salut, fit-elle en exhalant.

Elle se détendit, laissa retomber ses épaules, chassa les doutes de sa tête et s'abandonna à la sensation qui la gagnait. Elle aurait voulu que ça dure une éternité. Elle savait déjà que ce serait bref. Revenir aux sentiments qu'elle avait entretenus à peine quelques minutes plus tôt, et durant toute sa vie d'avant, voilà qui serait des plus douloureux.

Mais elle savait que cette douleur était nécessaire. Le monde n'en avait pas fini avec elle, et le visiteur voulait qu'elle soit libre de faire ses propres choix, sans qu'elle dépende de son interférence.

* * *

Kaye regagna le chalet pour examiner Stella et jeter un coup d'œil à Mitch. Tous deux étaient calmes. Stella semblait avoir repris des couleurs. Des constellations d'éphélides naissaient et mouraient sur ses joues. La crise était bel et bien passée.

Kaye revint sur le ponton et contempla la forêt matutinale, espérant que cette beauté, cette paix dureraient pour toujours. Elle voulait tout, tout de suite, à jamais. Elle avait connu tant de chagrin, de souffrance, de terreur.

Mais les désirs qui l'habitaient ne l'empêchaient pas de comprendre.

Je ne peux pas continuer. Pas encore. Un long chemin à faire avant de m'endormir.

Puis elle perdit le fil du temps.

L'aube arriva à l'est, de l'autre côté des arbres, tel un rideau de velours gris éclairé par des chandelles.

Kaye se tenait près du canot retourné, frissonnante. Combien de temps s'était-il écoulé depuis qu'elle avait regagné le ponton ?

Sans prononcer le moindre mot, la source avait passé des heures à baigner son âme (un mot qu'elle n'aimait guère employer, mais tant pis), la lavant pour mettre au jour des pensées et des souvenirs également poussiéreux, refaisant sa connaissance en temps réel, en temps humain. Où que coulât le flot, Kaye percevait sa joie absolue.

Et la source l'avait trouvée très *bonne*.

— Est-ce que Stella va aller mieux ? demanda Kaye d'une voix aussi douce que celle d'un enfant à l'ombre du feuillage des arbres. Est-ce que nous allons de nouveau être ensemble, et être bien ?

Ces questions ne reçurent aucune réponse. Le visiteur n'était pas un donneur de savoir, mais il ne lui en voulait pas d'avoir formulé ces demandes.

Jamais elle n'avait imaginé un tel moment, une telle relation. Lorsqu'elle s'était demandé, plus jeune, à quoi pourrait ressembler une telle expérience, elle avait entrevu des coups de tonnerre et des accès de honte, des cris de récrimination et des tâches titanesques : le désespoir débouchant sur une forme d'escroquerie intellectuelle, justifiant des années d'ignorance et d'obscurantisme religieux. Jamais elle n'avait imaginé quelque chose d'aussi simple. Cette sensation d'amitié qui s'épanouit dans l'intensité et l'amusement.

Aucun jugement. Aucun châtiment.

Et aucune réponse.

Ce n'est pas ce que je demandais. C'est mon corps et non moi-même qui a émis les prières de la chair désespérée.

Son esprit conscient, critique, toujours préoccupé de détails pratiques, l'institutrice à la robe empesée qui présidait à sa vie, lui dit sèchement : « Tu joues aux tables tournantes avec ta cervelle. Ceci n'a aucun sens. Ceci ne peut t'attirer que des ennuis. »

Puis, comme proférant une malédiction, sa propre voix d'adulte, tendue et nouée, s'éleva au-dessus des arbres.

— Tu es en train d'avoir une *épiphanie*.

Comme pour lui répondre, criquets et grenouilles reprirent aussitôt leur chant.

Le conflit devint trop lourd à porter. Elle tomba doucement à genoux sur le ponton, se sentant porteuse d'une précieuse cargaison, qu'elle ne devait surtout pas renverser. Elle se pencha et posa les mains sur les planches rugueuses et blanchies par les intempéries.

Elle devait s'allonger si elle ne voulait pas tomber. Poussant un long, long soupir, Kaye étendit les jambes.

47.

Ohio

Augustine les avait divisés en deux équipes, la première comprenant huit élèves et la seconde sept. Toby et ses équipiers avaient pris le premier quart, de dix heures du soir à trois heures du matin. Enseignants et infirmiers transportèrent sur un terrain de sport les enfants qu'ils sélectionnaient, les allongeant en rangs sous la lueur bleu cru des projecteurs, dans l'air tiède du matin naissant.

Dans un silence total – un passage de relais qui se traduisit par un contact des mains et un reniflement derrière les

oreilles – l'équipe de Fiona succéda à celle de Toby, dont les membres s'effondrèrent sur des matelas installés dans le bureau de Trask.

Fiona et ses six camarades regagnèrent le niveau principal en empruntant l'escalier métallique en compagnie d'Augustine.

Ils passèrent les heures suivantes à faire le tour de tous les bâtiments, passant en revue tous les enfants alités, qu'ils gisent sur un lit ou un matelas ou encore à même le sol, sur le bat-flanc d'une cellule ou dans un dortoir ; ils reniflaient les cheveux des malades, les désignaient d'un doigt, ou de deux, pour identifier les plus forts, ceux qui survivraient probablement un jour de plus.

Un seul doigt marquait les condamnés à mort.

Au bout de huit heures, ils avaient traité ainsi environ six cents enfants, en commençant par les plus atteints, de sorte qu'ils avaient vu leur content de morts et d'agonisants et étaient au bout du rouleau.

D'autres enfants se portèrent volontaires, formant trois nouvelles équipes. Toby n'y voyait aucune objection, pas plus qu'Augustine.

Pendant que les deux premières équipes se reposaient, les trois nouvelles examinèrent neuf cents enfants supplémentaires, en sélectionnant quatre cents qui, dans leur majorité, étaient capables de se rendre tout seuls sur le terrain de sport, où on les installa dans des tentes marquées « Détenus en surnombre ».

Jusque bien après dix heures, les enfants aidèrent les enseignants, les infirmiers et les gardiens restés sur les lieux – des braves entre les braves – à transporter les cadavres, les enveloppant de linceuls de fortune, draps ou sacs-poubelle, lorsque les sacs prévus à cet effet vinrent à manquer, avant de les déposer dans l'endroit le plus éloigné des bâtiments, à savoir le parking du personnel, où les morts s'entassaient entre les rares voitures.

Middleton entreprit de réaménager les lieux afin de reconvertir en morgue le gymnase attenant à l'infirmerie. À onze heures du matin, il n'y avait plus un seul cadavre exposé au soleil dans le parking.

Selon les estimations d'Augustine, il faudrait dix ou quinze heures pour que les morts deviennent une nuisance insoutenable, une vingtaine pour qu'ils représentent un risque sanitaire.

À midi, Augustine s'effondra entre deux tentes, à moitié mort de fatigue. Les enfants le conduisirent à l'infirmerie avec l'aide de DeWitt.

Celle-ci lui fit avaler un peu de soupe en conserve et un verre d'eau. Il affirma qu'il se sentait mieux et alla rejoindre la première équipe, qui venait de se remettre au travail.

Durant l'après-midi comme pendant la matinée, leurs activités furent observées par les soldats de la Garde nationale qui, le visage fermé, patrouillaient derrière l'enceinte en barbelés.

* * *

À quatorze heures, Augustine se résigna à aller prendre un peu de repos dans le bureau de Trask. Dicken l'y retrouva, porteur d'une nouvelle série de kits de prélèvement.

Quatre enfants volontaires dormaient dans un coin de la pièce, enlacés les uns aux autres et ronflant doucement.

Dicken considéra son ancien patron. Augustine était tremblant, mais son visage avait perdu son air lointain, abattu.

— Vous êtes un type surprenant, Mark, admit Dicken.

— Pas vraiment, coassa Augustine. (Il porta une main à sa gorge.) Désolé. Extinction de voix. Comment ça se passe au labo ?

— C'est à votre tour, répliqua Dicken, qui se pencha pour lui prendre un peu de sang.

Ceci fait, il demanda à Augustine de se prélever un peu de muqueuse avec un bâtonnet, qu'il glissa dans un sachet en plastique.

— Des résultats concluants ? s'enquit Augustine.

— J'en suis encore à collecter des échantillons du personnel.

— Et ensuite ?

— J'irai sur le terrain avec Toby. Pour prendre le relais pendant que vous vous reposerez. Pas question de laisser un

vieux salopard comme vous jouer tout seul à l'humanitaire.

Augustine acquiesça.

— Mon chemin de Damas. Allez, dit-il d'un air pieux en faisant un signe de croix.

Dicken s'étira. Son corps tout entier lui paraissait rouillé.

Augustine roula sur le flanc.

— Je n'agis pas uniquement par charité, je le confesse, murmura-t-il.

Dicken se pencha pour mieux entendre.

— J'ai fait quelque chose de vilain, Christopher. J'ai abattu une carte que je m'étais juré de ne jamais jouer, et ce afin de donner à mes ennemis – à nos ennemis – assez de corde pour se pendre.

— Quelle carte ?

— Je suis toujours un salaud. Mais je commence à les comprendre, Christopher.

— Les enfants ?

— Tous nos chers petits albatros.

— Tant mieux pour vous, dit Dicken.

Lorsqu'il s'éloigna, il sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.

48.

Pennsylvanie

Le soleil était haut dans le ciel lorsque Kaye leva la tête. Peut-être avait-elle dormi une heure ou deux ; elle ne s'en souvenait pas.

Elle roula sur le ponton.

C'est fini, dit-elle. *Ce n'était qu'un rêve. Ou pis encore…*

Elle se leva, épousseta son jean, se prépara à la tristesse résignée qui allait l'envahir. *Je devrais faire un bilan de santé. J'ai subi un tel stress…* Son nez, son front étaient encore

engourdis. N'était-ce pas le symptôme d'une embolie, ou d'une rupture d'anévrisme ? Et si des fils s'étaient court-circuités dans son cerveau, y faisant circuler des signaux de façon anarchique ?

Elle se retourna vers le chalet, à l'autre bout du ponton, fit un pas…

Et poussa un couinement de souris étonnée. Elle tendit les bras.

La présence était *toujours* avec elle. Tranquille, calme, autre ; patiente et bien réelle. Kaye en fut simultanément soulagée et terrifiée.

Elle courut jusqu'au chalet. Mitch était agenouillé auprès de Stella. Il leva les yeux lorsqu'elle franchit la porte du porche. Ses cheveux étaient ébouriffés, son visage froissé comme un linge.

— J'ai l'impression que la fièvre a disparu, dit Mitch en scrutant Kaye. (Il fronça les sourcils.) Ses boutons se sont résorbés. Elle n'en a plus sur les fesses.

Stella roula sur elle-même. Ses joues avaient encore repris des couleurs. Le sac de couchage avait disparu ; Mitch l'avait remplacé par un matelas pneumatique, sur lequel il avait posé un drap jaune vif et une couverture vert acide.

Kaye les fixa tous les deux. Elle avait les bras ballants, les épaules voûtées.

— Est-ce que ça va ? lui demanda Mitch.

Stella se frotta les yeux et tendit les bras vers sa mère. Leurs doigts se frôlèrent et Kaye s'empara de sa main.

— Tu ne sens plus pareil, déclara Stella.

Kaye se pencha et enveloppa sa fille dans une étreinte farouche.

* * *

— Elle s'est rendormie, dit Mitch en rejoignant Kaye dans la minuscule cuisine pimpante du chalet. On dirait qu'elle va mieux, non ?

— Oui. Beaucoup mieux. (Kaye se mordit la joue et jeta un coup d'œil à son mari.) Les Mackenzie ont une sacrée sélection de thés.

Elle ouvrit la boîte contenant les sachets, partagée entre la

confusion et le désespoir.

Mitch lui rendit son regard, patient mais épuisé.

— Est-ce qu'elle doit prendre d'autres médicaments ?

— Elle n'a plus mal à la gorge. Elle n'a plus mal à la tête. Elle n'a plus de fièvre. Elle a bu un peu de jus d'orange et je lui ai ôté sa perfusion. Je ne pense pas qu'elle ait encore besoin d'antiviraux.

— Elle a mouillé le sac de couchage.

— Je sais. Merci de l'avoir changé.

— Tu étais sur le ponton. Tu dormais.

Kaye se tourna vers la fenêtre pour contempler ledit ponton, maintenant inondé de soleil.

— Tu aurais dû me réveiller.

— Tu avais l'air reposée. Excuse-moi si j'ai dit des trucs bizarres hier au soir.

— Toi ?

Elle éclata de rire, fit choir la boîte, ramassa les sachets de thé qui en étaient tombés et attrapa deux chopes sur un râtelier. Sur l'une d'elles était écrit : *Embrasse le clown, puisque tu en as envie*. L'autre portait les armes du Smith College, un écusson avec une porte dorée sur fond bleu nuit.

— Non, tu n'as rien dit, murmura-t-elle en versant de l'eau dans une bouilloire.

On entendit une pompe s'activer, et un filet d'eau coula du robinet, se transformant bientôt en flot régulier. Elle le laissa arroser sa main, sentant la fraîcheur de l'eau lui imprégner les doigts.

Ce n'est pas du tout pareil.

— Comment allons-nous, Kaye ? demanda Mitch en se plaçant près d'elle, devant l'évier.

— Stella va guérir, répondit Kaye sans réfléchir.

— Comment allons-*nous*, Kaye ?

Elle s'empara de la main de Mitch, posée sur le comptoir. Ces derniers mois, elle n'avait guère passé de temps à simplement toucher son mari. Ses absences étaient si fréquentes, et si longues.

Elle devait avoir l'air misérable, égarée. Mais elle se sentait en fait extrêmement charnelle.

Mitch l'attira contre lui. C'était toujours lui qui faisait le premier pas ; sauf lorsqu'ils avaient conçu Stella. Mitch avait renâclé, inquiet pour Kaye, ou peut-être terrifié à l'idée d'engendrer un nouveau type d'être humain. Ils étaient tellement amoureux à l'époque, et aujourd'hui Kaye était incapable de répondre à la question que venait de poser Mitch : très sincèrement, elle n'en savait rien.

L'amour était toujours là. Mais quel genre d'amour ?

— Ça va s'arranger pour nous, dit-elle au creux de son épaule. Ça ne peut que s'arranger.

— Ils ne devraient pas nous traquer, dit-il, animé de la même gravité juvénile que la veille au soir.

— Je ne pense pas que nous puissions contrôler cet aspect des choses.

— Nous ne nous attarderons pas ici, déclara-t-il en considérant les bois, le ponton, le soleil. Cet endroit est trop sympa. Il ne m'inspire pas confiance.

— Oui, *c'est* sympa ici. Pourquoi ne pas rester un peu ? Les Mackenzie ne parleront à personne.

Mitch lui caressa la joue.

— Leur fils est interné dans un camp. Les enfants internés sont atteints par la maladie.

Kaye fronça les sourcils. Elle ne suivait pas son raisonnement.

— Mark Augustine te recherche, il nous recherche, reprit Mitch. Il attend le bon moment pour nous prendre dans ses filets. Cette maladie terrorise les gens. Le bon moment est venu.

Kaye lui serra le bras avec force, comme pour le punir.

— Aïe !

Elle relâcha son étreinte.

— Stella doit rester au calme. Elle a besoin de quelques jours de repos, à tout le moins. Elle ne peut pas se reposer dans une Jeep cahotante.

— D'accord.

— Nous resterons ici. Est-ce que ça ira ?

— Il le faudra bien, concéda Mitch.

Kaye s'appuya contre son torse. Son champ visuel devint flou, et elle ferma les yeux.

— Est-ce que Stella dort encore ? demanda-t-elle.

— Allons voir.

Tous deux retournèrent dans la salle de séjour.

Stella dormait. Kaye prit Mitch par la main et le conduisit dans la chambre. Ils se déshabillèrent et Kaye tira les couvertures au pied du lit.

— J'ai besoin de toi, dit-elle.

Lorsqu'elle posa les doigts sur les lèvres de Mitch, celui-ci huma un parfum de thé.

49.

Ohio

Dicken avait préparé soixante-dix échantillons à des fins d'analyse. Il attrapa une lingette pour essuyer son front baigné de sueur. Il s'efforçait de réfréner son excitation, la jugeant contre-productive. Ce n'était pas en travaillant plus vite qu'il obtiendrait de meilleurs résultats. Le mieux est l'ennemi du bien.

Il avait trimé neuf heures d'affilée, commençant par trier les spécimens en fonction de ses observations sur le terrain, puis les préparant en vue d'un passage au laboratoire. Sur le plan concret, sa tâche consistait en grande partie à conditionner les échantillons et à faire tourner les machines.

Lorsqu'il était étudiant, les analyseurs PCR[17] étaient gros comme des valises. Aujourd'hui, ils tenaient dans la paume de sa main. Quinze ans plus tôt, il aurait fallu un bâtiment entier pour contenir l'équivalent de cette pièce.

Les oligonucléotides – des petits segments d'ADN hautement spécifiques placés dans chacune des minuscules

[17] *Polymerase Chain Reaction* : réaction en chaîne de la polymérase. *(N.d.T.)*

cellules carrées du maillage de puces – s'attachaient à ceux des segments d'ARN exprimés par la cellule, qui leur étaient complémentaires, y compris les éventuels gènes viraux, et les identifiaient par des marqueurs fluorescents. Les scanners dénombraient lesdits marqueurs et déterminaient de façon approximative leur position dans la séquence chromosomique.

À partir d'une série préparée à l'avance de fractions sérologiques, les séquenceurs amplifiaient et analysaient le code génétique exact des virus. Les protéomiseurs dressaient la liste de toutes les protéines présentes dans les cellules cibles – virales et protéiniques. L'idéateur comparait alors les protéines aux éléments des gènes séquencés.

Ce qui lui permettait de dresser une carte routière de la maladie au niveau cellulaire.

Il entra ses instructions dans le serveur qui contrôlait les machines du labo. Heureusement, il n'avait guère eu de peine à trouver le mot de passe permettant d'accéder à cet ordinateur : il avait commencé par diverses combinaisons des mots JURIE et ARAM, et ARAMJURIE#1 s'était révélée être la bonne.

Un léger bourdonnement se fit entendre, suivi par une série de cliquetis sur sa droite, puis sur sa gauche. Dicken se leva et vérifia que les petites éprouvettes en plastique défilaient bien sur la chaîne métallique avant d'être avalées par les machines blanc et argent. L'organisation du labo forçait l'admiration. Les deux chercheurs avaient visé l'économie de déplacements, et la chaîne des tâches était des plus efficientes.

Jurie et Pickman connaissaient leur boulot.

Toutefois, des chasseurs de virus qui prenaient la fuite aux premiers signes de maladie ne méritaient guère son estime. Selon toute probabilité, ni Jurie ni Pickman n'étaient des hommes de terrain. Ils s'étaient comportés comme des lézards de labo, privés depuis longtemps de soleil tropical, terrifiés lorsqu'ils s'étaient retrouvés face à face avec leur proie.

Dicken frissonna l'espace d'un instant. Il était stupide de ne pas y avoir pensé plus tôt. Jurie et Pickman avaient déjà effectué ce travail, ils en avaient déjà découvert les résultats ; c'était pour cela qu'ils s'étaient enfuis. *Ça va être grave, très grave.*

Mais Dicken n'avait trouvé aucun kit de prélèvement dans le

labo. Les machines étaient quasiment neuves, on les avait à peine utilisées.

Le frisson s'estompa lentement.

Une heure plus tard, il appuyait sur la barre d'espacement du clavier pour désactiver l'économiseur d'écran. Le mot « Eurêka ! », rédigé en lettres vert fluorescent, lui apprit qu'il avait des résultats. Ceux-ci lui apparurent d'abord sous la forme d'un schéma puis, à sa demande, sous celle d'un diaporama.

Dicken éprouva une satisfaction macabre en constatant qu'il avait isolé une variété recombinée d'ARN viral à partir du sang et de la salive de tous les enfants atteints, présente dans une quantité telle qu'elle suggérait une infection massive. Aucune autre explication n'était possible.

Dès le début, lorsqu'il avait observé les cas de lésion buccale et de stomatite, Dicken avait soupçonné un virus de type Coxsackie A, déjà connu pour les symptômes qu'il produisait chez les enfants de SHEVA. Mais cette variété était rarement associée à une issue fatale. Coxsackie B, quant à lui, entraînait parfois une myocardite, c'est-à-dire une inflammation cardiaque, chez les enfants et les nourrissons. Selon le Dr Kelson, il était possible que les décès constatés aient été dus à la myocardite. « Le tissu endothélial subit des dommages considérables, avait-il expliqué. Le cœur s'arrête de battre, tout simplement. »

En principe, Coxsackie A et B se transmettaient par la salive et la matière fécale. On n'avait jamais entendu dire que ces virus se propageaient par le simple contact ou par l'air ambiant – par le biais du souffle ou des éternuements, par exemple –, ni encore grâce à des résidus de salive présents sur les meubles et autres surfaces, mais il était impossible d'expliquer autrement la rapidité de progression de l'épidémie.

Quelque chose avait changé. Coxsackie A ou B, voire les deux, étaient soudain devenus plus efficaces et ciblaient désormais une population donnée, qu'on avait connue moins vulnérable aux maladies infantiles courantes.

À présent qu'il savait à quel type de virus il avait affaire, il pouvait se concentrer sur l'origine de la maladie et sur son étiologie – la façon dont elle avait muté, dont elle se propageait,

où on pouvait s'attendre à la voir frapper par la suite.

Dicken demanda des résultats chiffrés de chaque série de spécimens, avec identification des individus et de leur historique. L'ordinateur lui prépara un tableau, qui se révéla complexe et tout sauf intuitif.

Il attrapa une feuille de papier et entreprit d'organiser les résultats en suivant sa méthode préférée. Il commença par tracer trois grands cercles au stylo feutre. À l'intérieur du premier, il écrivit E, comme enfants. Puis il dessina dedans un cercle plus petit, marqué EI, pour Enfants infectés. Le deuxième grand cercle fut étiqueté PC, pour Personnel courageux – les enseignants, les infirmiers et les gardiens qui étaient restés.

Quant au troisième, il le baptisa Tr, comme Traîtres – ceux qui avaient fui.

Puis il attrapa un feutre rouge et se mit à classer les numéros d'identification des spécimens, leur attribuant un + ou un – en fonction de leur statut viral. Il les reporta ensuite dans les cercles appropriés. Deux des cercles se remplirent bientôt de numéros. Pour le moment, il n'y en avait aucun dans le cercle Tr – mais peut-être finirait-il par avoir accès à des informations provenant de l'extérieur.

Il disposait désormais de points de proximité, voire de contacts effectifs et, sans aucun doute, d'occasions de transmission virale. Le schéma qu'il voyait émerger était d'ores et déjà des plus clairs, mais il refusait de précipiter ses conclusions. Il ne se fiait ni à son intuition ni à son instinct. Seuls comptaient les faits, les associations attestées et les corrélations répétées.

Il dressa une seconde interprétation à l'aide de graphiques et de tableaux. Cela fait, il composa une nouvelle grille en inversant l'ordre des facteurs et en remplit les cases avec les chiffres correspondant à chaque catégorie.

Dicken mit de l'ordre dans ses papiers et parcourut les colonnes avec l'extrémité de son feutre, de haut en bas puis de bas en haut, portant des encoches colorées sur la droite en fonction des associations qu'il effectuait.

Le schéma était clair, quel que soit l'angle sous lequel on l'abordait.

Dans l'enceinte du Centre de traitement spécialisé, les enfants qui n'avaient eu aucun contact, ni avec un adulte ni avec un autre élève, pendant trois jours ou davantage n'avaient pas contracté le virus. Lorsque le personnel avait évacué le Centre, huit enfants avaient été abandonnés en cellule d'isolement. Trois d'entre eux étaient morts, mais leurs prélèvements étaient négatifs.

Il y avait cinq heures de cela, Middleton avait appelé le labo pour dire à Dicken que l'une des enfants sauvées était tombée malade et que Kelson la jugeait vraisemblablement condamnée. La fillette avait sûrement été exposée après son « sauvetage ».

Dicken avait prélevé des échantillons sur six enfants qui avaient été enfermés dans les douches par leur professeur en fuite et qu'on n'avait retrouvés que la veille. L'un d'eux était mort, mais c'était faute d'avoir pu suivre un traitement spécial. Aucun d'eux n'avait été en contact avec le personnel adulte pendant les dernières quarante-huit heures. Leurs prélèvements étaient négatifs.

DeWitt et Middleton avaient identifié cinquante enfants dont elles savaient qu'ils étaient entrés en contact avec des enseignants ou des infirmiers durant les soixante dernières heures. Sur ces cinquante, quarante étaient tombés malades et vingt avaient péri. Tous leurs prélèvements étaient positifs. Dix avaient réussi on ne savait comment à éviter toute exposition.

Il considéra les échantillons prélevés sur vingt-deux membres du personnel. Tous étaient entrés en contact avec des enfants infectés durant les quarante-huit heures écoulées. Ils étaient fatigués, stressés, épuisés. Six d'entre eux – quatre infirmiers de l'équipe principale, un enseignant du Centre de traitement spécialisé et DeWitt – avaient été testés positifs pour le virus, mais dans des proportions dérisoires comparés aux enfants. Aucun d'eux ne présentait les symptômes d'une infection.

Ni lui ni Mark Augustine n'étaient positifs.

Dicken examina son tableau une nouvelle fois. Les conclusions étaient fascinantes.

Seuls les enfants de SHEVA infectés présentaient des symptômes.

Les enfants de SHEVA n'ayant eu aucun contact récent avec un adulte étaient testés négatifs pour le virus et ne montraient aucun symptôme.

La contagion n'était guère efficace d'un enfant vers un adulte, si tant est qu'il y en ait une ; et un adulte touché ne présentait aucun symptôme.

La contagion se produisait *sans doute* d'un enfant vers un autre enfant, mais le premier maillon de la chaîne était toujours un enfant ayant eu des contacts récents avec un adulte.

Il n'avait pas prélevé des échantillons sur tous les enfants, vivants ou morts, ni sur tous les adultes qui s'étaient récemment trouvés dans l'enceinte de l'école ; il était possible que la source soit un enfant asymptomatique ; il était également possible qu'un adulte exposé à la maladie finisse par l'attraper.

Mais il en doutait. Les enfants n'étaient presque certainement pas la source. Et les adultes ne tombaient pas malades. Le fleuve ne coulait que dans une direction, des membres du personnel – des adultes – vers les nouveaux enfants.

L'ordinateur sonna une nouvelle fois. Dicken se tourna vers l'écran. L'idéateur avait identifié une séquence dans sa bibliothèque génétique humaine. Il toucha une boîte sur l'écran. Elle grossit, lui révélant la carte génétique d'un HERV aussi obscur que défectueux. Jusque-là, on ne connaissait aucun cas de virus de Coxsackie – ni, plus largement, de membre de la superfamille des pocornaviridae – s'étant recombiné avec des gènes rétroviraux anciens. Et pourtant, ce qu'il avait devant lui était une protéine issue d'un gène du virus suspect et fort similaire – homologie à quatre-vingt-dix pour cent – à une protéine naguère codée pour un ancien rétrovirus endogène humain présent dans deux chromosomes.

La présence de cette protéine transformait un ARN viral relativement bénin en un virus redoutablement meurtrier.

Il lança une nouvelle recherche. L'idéateur scanna la banque de donnée Genesys en quête d'une correspondance au sein du génome humain SHEVA à cinquante-deux chromosomes. À en croire Genesys, ce HERV primordial n'était présent chez aucun enfant de SHEVA.

Ses deux copies, ainsi que d'autres segments, avaient été laissées de côté lors de la rupture supermitotique et du réarrangement des anciens chromosomes.

Dicken resta plusieurs minutes les yeux rivés à l'écran, l'esprit tournant à plein régime. Le monde devint flou devant lui. Il agrippa la lingette froissée et s'en humecta une nouvelle fois le visage. Sa jambe gauche était bloquée par une crampe. Il se leva pour faire les cent pas dans la petite pièce, prenant appui sur les tables et les machines.

Ce qu'Augustine et son Bureau de gestion des urgences redoutaient tant venait de se produire. D'anciens virus s'étaient altérés tout seuls pour fournir de nouveaux gènes à un virus banal et produire ainsi une maladie létale. Mais cette recombinaison ne s'était pas effectuée chez les enfants de SHEVA.

Elle avait eu lieu chez les adultes.

Les adultes créaient des virus susceptibles d'infecter et de tuer les enfants de SHEVA. Lesdits virus étaient inoffensifs pour un adulte. Sans en être encore sûr, Dicken soupçonnait la protéine virale d'exploiter une autre protéine exprimée chez les seuls enfants – deux unités non toxiques dont la combinaison était létale.

Un nouveau rôle pour les virus : agents d'une réponse immunitaire à l'échelle de l'espèce. Une guerre biologique opposant deux générations.

La vieille espèce s'efforçant de tuer la nouvelle ? Ou une simple mais horrible bévue, une gaffe aux conséquences catastrophiques ?

Il rangea les échantillons, fit une copie de sauvegarde des fichiers informatiques, ainsi qu'une série de sorties d'imprimante, verrouilla le labo et ouvrit la porte du bâtiment d'un coup de pied. Elle claqua contre le mur, et il sortit à la lumière impitoyable de l'après-midi.

50.

Pennsylvanie

Mitch avait enfilé un peignoir blanc appartenant à George Mackenzie pour aller jeter un coup d'œil à Stella. Il était à présent allongé sur le lit à côté de Kaye, ses longues jambes émergeant du vêtement de façon plutôt comique. Son souffle était régulier. Elle sentait sa main, large et longue, aux doigts épais, reposer sur son bras.

Kaye roula sur elle-même et posa la tête sur le torse de Mitch, dans l'échancrure du peignoir.

— Est-ce que je me suis conduite de façon bizarre ? demanda-t-elle.

Mitch secoua la tête.

— Disons que tu étais sur la défensive.

— Tu te rappelles, avant notre rencontre ? Tu travaillais dans l'archéologie. Moi, je travaillais dans le désordre et la confusion.

— En tant qu'archéologue, je ne travaillais plus tellement. J'étais déjà sur la touche quand nous nous sommes connus. Par ma seule faute.

— J'adorais tes mains mal dégrossies. Tous ces cals. Que serions-nous sans Stella ?

Mitch plissa les yeux. Ce n'était pas la bonne question.

— Je sais, fit Kaye. (Elle se laissa retomber sur l'oreiller.) C'est moi qui ai insisté. Nous n'avons plus d'autre vie.

— J'y suis en partie pour quelque chose, déclara Mitch.

— Je t'ai négligé. De bien des façons.

Mitch haussa les épaules.

— Que souhaites-tu pour Stella ? lui demanda Kaye.

— Une vie raisonnablement normale.

— Comment la vois-tu, cette vie ? Elle n'est pas comme nous, pas vraiment.

— Les ressemblances l'emportent sur les différences.

Kaye s'essuya les yeux avec le dos de la main. Elle sentait encore la présence du visiteur et, lorsqu'elle le *touchait* de ses pensées, des vagues de réconfort déferlaient sur elle et ses yeux se mouillaient de larmes. Elle avait du mal à comprendre ce sentiment de bien-être triomphant, vu les épreuves qu'ils

traversaient.

Mitch lui caressa la joue. Son doigt s'attarda doucement à la commissure de ses paupières.

— Quel effet ça fait d'avoir une attaque ? demanda-t-elle. Ou une crise d'épilepsie ?

— C'est toi le toubib, répondit Mitch, pris de court.

— Sam a eu une attaque.

Kaye faisait allusion au père de Mitch.

— Il est tombé comme un arbre qu'on abat, dit celui-ci.

— Il en a été paralysé, et il est mort au bout de deux heures.

— Ça s'est passé très vite. Où veux-tu en venir ?

— Existe-t-il des attaques à l'issue desquelles on se sent *bien* ? Personne n'irait consulter son médecin après cela, pas vrai ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'un truc de ce genre, dit Mitch.

— Mais personne n'irait signaler ça, n'est-ce pas ? À moins que ça se produise… oh, lors d'une IRM ou d'une tomographie, par exemple. Le cerveau est si mystérieux.

— Qu'est-ce qui motive cette discussion ? Nous faisons l'amour, et voilà que tu parles d'attaques bénéfiques. (Il tenta un sourire.) Ça s'appelle *avoir un orgasme,* ma p'tite dame.

Kaye leva la tête et lui fit face, refusant de céder à l'amusement.

— Tu n'as jamais senti quelque chose ou quelqu'un toucher tes pensées ? Approuver tout ce que tu es, te combler de compréhension ?

— Euh… non.

Mitch n'appréciait guère cette conversation. Il y avait dans l'expression de Kaye quelque chose qui lui rappelait l'époque où elle était enceinte – un éclat de douceur et d'intimité dans ses yeux.

— Est-ce que c'est rare ? insista-t-elle. Que font les gens, vers qui se tournent-ils quand il leur arrive un truc comme ça ?

— Comme quoi ?

Kaye se redressa et lui posa les mains sur les épaules, le fixant d'un air à la fois impuissant et implorant.

— Est-ce que c'est ça qui pousse les gens vers la religion ?

Mitch prit un air si sérieux qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

— Peut-être que je suis en train de devenir une prêtresse, une chamane.

— En règle générale, entonna Mitch de sa voix la plus professorale, les chamans sont un peu cinglés sur les bords. La tribu les nourrit et les fait bosser. C'est plus marrant de regarder un chaman que de lire dans les entrailles ou de pousser les osselets.

Kaye serra les mâchoires.

— Je m'efforce de comprendre quelque chose.

— Sur le ponton… tu as eu l'impression d'avoir une attaque ? demanda Mitch, incapable de dissimuler le souci qui le rongeait.

— Je ne sais pas. (Elle sourit comme à l'évocation d'un souvenir des plus plaisants.) C'est encore en moi.

— Tu es enceinte et tu as envie de dégobiller ?

— Non, bon sang ! s'emporta-t-elle en lui tapant sur le bras. Tu ne m'écoutes *pas*.

— Je n'entends rien qui me soit compréhensible. Parle-moi franchement… est-ce que ça ressemblait à un malaise, à un étourdissement ? On a été pas mal stressés ces derniers temps.

Il se leva, abandonnant son peignoir sur le lit. Kaye le toisa, s'attardant sur les touffes de poils qui ornaient ses avant-bras, son torse et ses épaules, puis sur son pénis encore un peu raide à l'issue de leur accouplement, qui tremblotait au rythme des mouvements de ses bras.

Elle s'esclaffa.

Mitch se figea sur place. Il la regarda, aussi immobile qu'une statue. Cela faisait un an, voire deux, qu'il n'avait pas entendu Kaye rire comme ça, de lui ou du caractère fondamentalement grotesque de l'existence ; impossible de se rappeler à quand remontait la dernière fois.

— Tu as l'air heureuse, dit-il.

— Je ne suis pas *heureuse,* protesta-t-elle avec vigueur. La vie est un bol de merde, mais notre fille…

Son visage se froissa et elle le recouvrit de ses mains. On l'entendait pleurer dans ses paumes.

— Elle va vivre, Mitch. C'est un miracle, n'est-ce pas ? C'est

peut-être ça que je ressens – du soulagement, de la reconnaissance ?

— Envers qui ? lança Mitch. Le dieu qui donne des maladies dégueulasses aux petits enfants ?

Kaye écarta les bras, désignant du bout des doigts la chambre, le dessus-de-lit en dentelles, les murs lambrissés, les fleurs séchées conservées dans des cadres ouvragés, la carafe décorative sur la coiffeuse en rotin blanc, près de la table de chevet. Mitch fixait d'un air inquiet ses yeux rougis et son visage chiffonné.

— Nous sommes *plus* vernis que le commun des mortels, dit-elle. Notre fille est vivante.

— Dieu n'y est pour rien, dit Mitch d'une voix pleine de ressentiment. Si elle est vivante, c'est grâce à nous. *Dieu* l'aurait tuée. *Dieu* est occupé à tuer des milliers d'enfants comme Stella.

— Alors, qu'est-ce que je ressens ? demanda Kaye.

Elle tendit les mains vers Mitch, qui s'empressa de les saisir. Un merle se mit à chanter. Mitch se tourna vers la fenêtre.

— Tu es en train de rebondir, voilà, dit-il en se calmant. On ne peut pas être déprimé tout le temps, sinon autant laisser tomber et crever tout de suite.

Il la redressa sur le lit et l'étreignit à lui faire craquer les vertèbres.

— Ouch !

— Ça ne t'a pas fait mal. Je parie que tu te sens mieux.

— En effet, dit Kaye en lui passant les bras autour du cou.

Stella poussa la porte de la chambre.

— J'ai un truc sur le poignet, dit-elle en tiraillant sur le pansement. Ça me fait mal à la peau.

Elle regarda ses parents tout nus. Il ne servait à rien de lui dissimuler quoi que ce soit ; elle sentait toutes les odeurs de la pièce. Avant même de savoir marcher, Stella comprenait d'instinct tout ce qui avait rapport au sexe, ou à peu près. Néanmoins, Mitch lâcha Kaye, s'écarta et enfila le peignoir.

Kaye s'enveloppa dans le dessus-de-lit et alla vers sa fille. Stella se blottit entre ses bras, et Kaye et Mitch la rapportèrent dans son lit.

51.

Ohio

— Notre dernier lien avec le monde extérieur, déclara Augustine en brandissant un téléphone satellite. Béni soit le Service secret. Mais il a fallu que j'y pense tout seul – les agents restent planqués dans leurs voitures et n'ont pris aucune initiative pour me donner un coup de main.

Il monta la volée de marches conduisant au bureau de Trask. Une traînée de vomi séché – ce n'était pas le sien – maculait son pantalon.

Dicken était sur ses talons.

— L'école a un serveur sécurisé. J'ai trouvé le mot de passe qu'utilisait Jurie pour ouvrir ses ordinateurs, mais pas celui qui lui permettait d'accéder à l'extérieur.

— Je sais. À quoi avons-nous affaire ?

— À une nouvelle variété de Coxsackie, répondit Dicken. Les enfants sont atteints de la maladie infectieuse pieds-mains-bouche.

Augustine ouvrit la porte du bureau.

— La fièvre aphteuse ? Comme les vaches ?

Dicken secoua la tête.

— Vous êtes fatigué. J'ai dit pieds-*mains*-bouche. Une maladie infantile des plus banales.

— Recombinée ?

Augustine s'assit à la place du directeur et posa le téléphone devant lui. Il composa un numéro, obtint un gémissement éraillé, jura et composa un autre numéro.

— Oui, répondit Dicken.

— Avec de vieux virus endogènes ?

— Oui.

— Merde. Comment est-ce possible ?

— C'est un mécanisme que je n'avais encore jamais vu.

— Alors pourquoi prendre la peine d'appeler quelqu'un ?

Augustine interrompit sa tâche et prit un air écœuré. Ses ongles étaient noircis par la crasse et des sécrétions diverses.

— Tout est foutu, dit-il.

— Non, contra Dicken. Ces gènes recombinés ne proviennent sûrement pas des enfants. Ils sont absents de leur patrimoine. Ils en ont été écartés lorsque leurs chromosomes se sont reformés lors de la supermitose.

Augustine releva la tête.

— C'est nous qui avons aidé le virus à se recombiner ?

Dicken acquiesça.

— Peut-être s'est-il baladé dans notre organisme, où il a passé des années à muter en silence. À présent, il passe à l'action – contre les enfants.

— Vous avez des preuves ?

— Suffisamment. Du moins pour nos besoins immédiats. Nous pouvons transmettre mes résultats. Le CDC n'aura qu'à procéder à ses propres analyses, à comparer ses résultats avec les miens. Je suis sûr que ça concordera. Ensuite, nous dirons au gouverneur de l'Ohio de nous lâcher et de calmer le Bureau. Cette maladie n'a rien d'une épidémie mortelle… pour nous.

— Est-ce qu'on nous écoutera ?

— Forcément. C'est la vérité.

Augustine semblait douter de la pertinence de cet argument.

— Qui est votre meilleur contact au CDC ? demanda-t-il.

Dicken réfléchit en hâte.

— Jane Salter. Elle est responsable de l'analyse statistique au NCID[18]. Elle ne s'est jamais entendue avec les types du Bureau de gestion des urgences, mais ils respectent son jugement. Elle est objective et fiable.

Il prit le combiné des mains d'Augustine et composa le numéro de Salter à Atlanta.

Enfin un coup de pot. Ce fut Salter en personne qui décrocha.

— Jane ? Ici Christopher.

---

[18] *National Center for Infectious Diseases* : Centre national des maladies infectieuses. *(N.d.T.)*

— Le célèbre Christopher Dicken ? Ça fait un bail, Christopher. Excusez-moi, je suis un peu flippée. Ça fait plusieurs jours que je passe mon temps à brasser des chiffres.

— Je suis dans l'Ohio, dans l'enceinte de l'école Goldberger. J'ai découvert quelque chose d'important.

— Est-ce que cela concerne un virus Coxsackie recombiné ?

— Exactement. Dynamique de population, transmission, analyse, la totale.

— Sans rire.

— Mes résultats vont vous intéresser.

Il entendit un déclic.

— J'enregistre notre conversation, Christopher, expliqua Salter. Faites vite. J'ai une réunion dans cinq minutes. Du genre crucial, si vous voyez ce que je veux dire.

Augustine leva la tête en entendant un vrombissement dans le lointain. Il alla près de la fenêtre et se tourna vers l'entrée principale.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? (Il attrapa une paire de jumelles sur le rebord de la fenêtre et regarda la scène avec.) Des hélicoptères.

DeWitt gravit l'escalier en criant :

— Il y a des hélicos qui débarquent !

— Ils nous envoient l'armée ? demanda Dicken.

— Ils n'oseraient pas. Nous sommes en quarantaine. (Augustine maîtrisa ses tremblements.) Ce sont des appareils civils. Qui diable a pu les envoyer ici ?

— Peut-être qu'on nous apporte du matériel, suggéra Dicken.

— Vous croyez que c'est possible ?

— Il suffit qu'un richard ait un fils dans cette école.

— En fait, j'en connais deux, répliqua Augustine. Ça ne suffit pas. (Soudain, sa voix se brisa.) Mon Dieu ! Ce n'est pas possible. Ils leur tirent dessus ! Les soldats leur tirent dessus !

— Que se passe-t-il ? demanda Salter.

— Écoutez-moi attentivement ! lui dit Dicken. (Il entendait les fusils d'assaut résonner dans l'école.) Et, pour l'amour de Dieu, ne traînez pas !

Il commença à lui lire ses résultats.

52.

Pennsylvanie

L'air se rafraîchissait et des nuages apparaissaient au-dessus des arbres. Mitch était assis sur le ponton. Kaye se trouvait dans le chalet, endormie auprès de Stella dans le grand lit, que l'adolescente préférait au matelas pneumatique maintenant qu'elle se sentait un peu mieux.

Elle ne serait pas en état de voyager avant plusieurs jours, mais Mitch savait qu'il leur faudrait partir avant cela. Sans qu'il sache pourquoi, cependant, il ne pouvait se résoudre à les embarquer de force dans la Jeep.

Ce n'était pas seulement la santé de sa fille qui l'inquiétait.

Il y avait autre chose, et même si cette autre chose semblait bénigne avec le recul, cela le troublait : l'expression qu'avait affichée Kaye en racontant ce qui lui était arrivé sur le ponton. Si, après toutes ces années, sa partenaire, son épouse, était sur le point de craquer…

C'était en Kaye que résidait la force de leur famille. Elle était un arbre indéracinable.

L'atmosphère devenait lourde, moite. Il contempla les nuages qui se massaient et sentit les premières gouttes de pluie, des grosses gouttes qui altérèrent l'odeur et la saveur de l'air. Son nez le démangea. Il sentait la forêt se préparer à la tempête. Son odorat était déjà sensible avant la naissance de Stella. « Je pense avec mon nez », avait-il un jour confié à Kaye. Mais ce talent s'était encore affûté lorsqu'il était devenu le père d'une enfant de SHEVA et, durant les deux ans qui avaient suivi l'arrivée de Stella, Mitch avait joui de cette nouvelle dimension qu'avait acquise sa vie. Aujourd'hui encore, il percevait avec acuité des odeurs que le commun des mortels devinait à peine.

Le lac n'était pas tout à fait sain, mais il reposait ainsi qu'une jolie poche de verdure, recueillant les eaux de la forêt durant

l'hiver et le printemps, puis en concentrant tous les nutriments pendant l'été et se peuplant d'algues. Aucune rivière n'était issue de ses eaux. Mais il était sympa ; il était joli. Sans doute était-il raisonnablement heureux, pour un lac, isolé qu'il était des grands bouleversements des autres lacs et des fleuves, rêvant des saisons dans un silence douillet.

Jamais Mitch n'aurait bâti un chalet au bord de ce lac, redoutant les nuisances des moustiques, mais il se félicitait de la présence de celui-ci. En outre, pour une raison qu'il ignorait, les moustiques étaient plutôt rares dans le coin.

Ces dernières années, l'odeur qu'il percevait de Kaye était en permanence active, forte, stressée et soucieuse ; il avait approché d'autres mères d'enfants de SHEVA, d'autres mères en général, et avait perçu la même odeur de vigilance. Au lit, quelques heures plus tôt, elle avait émis une nuance de contentement, de confirmation… à moins qu'il n'ait inventé cette perception.

Était-ce un vœu pieux que de souhaiter un peu de bonheur à sa femme ?

Stella avait remarqué quelque chose, elle aussi.

Peut-être que leur famille était devenue semblable au lac, isolée, repliée sur elle-même, pas tout à fait saine. Et c'était pour cela que Stella avait fugué. Les pensées de Mitch s'égaillèrent comme des vaguelettes sous le souffle malicieux du vent.

Au bout de quelques minutes, il s'assit et s'efforça de faire le vide. Peu à peu, un nouveau souci fit surface : où iraient-ils lorsque viendrait l'heure de fuir une nouvelle fois ? Comme il l'ignorait, comme il refusait de croire qu'ils étaient au bout du rouleau, il rangea cette interrogation sur l'étagère des questions sans réponse et contempla de nouveau le vide.

Le vide était confortable mais éphémère.

Jamais il n'avait demandé à Kaye quelle odeur il avait pour elle. Kaye n'aimait guère parler de cela. Il était tombé amoureux d'une femme triste et ouverte sur le monde, avait vécu avec une femme qui s'était longtemps fermée à lui, ne s'ouvrant que la nuit précédente.

Mitch leva les mains et considéra ses doigts lisses. Il se

voyait presque sur un site, armé d'une pelle ou d'une pioche, d'une brosse à chaussures ou d'une brosse à dents, affairé à déterrer un éclat d'os ou de poterie. Tout juste s'il ne sentait pas la sueur couler sur sa nuque, à l'ombre du mouchoir calé sous sa casquette pour le protéger du soleil.

Il se demanda ce qu'avait pu penser Papa Neandertal à l'approche de la fin, gisant dans cette grotte alpine, se sentant gagné par le gel à côté de sa femme déjà morte et de son enfant mort-né. C'était là que tout avait commencé pour Mitch, le jour où il avait découvert les momies. À partir de ce moment-là, sa vie s'était vrillée, il avait rencontré Kaye, s'était intégré à son monde. La vie de Mitch avait acquis une extraordinaire profondeur en même temps que ses horizons s'étaient rétrécis.

Papa Neandertal n'avait pas eu l'occasion de se sentir coupable en repensant au bon vieux temps où il chassait le mammouth et le bison, traquait l'ours des cavernes et éclusait de l'hydromel et des baies fermentées avec ses potes.

Mitch entretenait au moins une fois par jour de telles pensées, qui faisaient intrusion dans le vide tant désiré. Puis ces pensées s'estompaient et il regardait en lui-même, découvrant un enfant terrifié qui se cachait parmi les ombres. *Même durant ton enfance, tu n'as jamais su ce que c'était que d'être un enfant. Il a fallu que tu aies un enfant pour que ça te revienne. Tu comprends pour la première fois.*

La pluie tambourina sur le ponton, y dessinant de grosses taches marron. Des gouttes perlaient sur les brins d'herbe dépassant entre les gilets de sauvetage moisis. Sa main se balada sur le bois et y trouva un bout d'écorce intéressant, long d'une quinzaine de centimètres, abîmé par les intempéries. Il caressa l'écorce rugueuse, en palpa le pourtour.

Kaye se tenait derrière lui. Il ne l'avait entendue que grâce au grincement du bois. Elle se déplaçait toujours dans la discrétion.

— Tu n'as pas vu de la lumière par là-bas ? demanda-t-elle.

— Un éclair ?

— Non, par là, dit-elle en désignant la forêt. Comme un reflet.

Mitch plissa le front.

— Non, je ne vois rien.

Kaye soupira.

— Rentre donc, dit-elle. Stella prend un peu de bouillon de poule. Tu devrais manger, toi aussi.

Ce serait un vrai plaisir de voir sa fille avaler quelque chose. Mitch se leva et, prenant Kaye par le bras, se dirigea vers le chalet.

Un homme coiffé d'une casquette de base-ball noire émergea des ombres du chalet et se planta devant eux sous le porche. Kaye eut un hoquet. L'homme, qui n'avait même pas trente ans, était bronzé et athlétique. Il portait un gilet pare-balles par-dessus un tee-shirt noir et un pantalon kaki, et il était armé d'un petit pistolet noir. Des silhouettes se déplaçaient dans le chalet. Obéissant à son instinct, Mitch s'interposa entre Kaye et l'inconnu.

Ce dernier sentait l'ail brûlé. Il prononça quelques mots. L'attention de Mitch était orientée ailleurs, de sorte qu'il ne l'écouta pas.

— Vous avez entendu ? Je suis l'agent fédéral John Allen, affecté au Bureau de gestion des urgences. Nous avons un mandat d'arrestation et d'incarcération. Écartez les bras, que je voie vos mains. (L'agent braqua ses yeux derrière Mitch.) Êtes-vous Kaye Lang ?

Un deuxième homme, plus âgé, sortit du chalet. Il tenait une feuille de papier dans une chemise bleue. Mitch la fixa, puis se concentra à nouveau sur le chalet. Par-delà l'épaule du premier agent, à travers la double porte du patio, derrière le canapé, Mitch vit deux hommes faire sortir Stella par la porte de devant. Ils avaient enveloppé sa fille dans une feuille de plastique.

Elle miaula comme un chaton affaibli.

Mitch leva la main. Il se rappela trop tard le bout d'écorce qu'il avait ramassé sur le ponton et qu'il tenait toujours entre ses doigts.

Le premier agent leva son arme.

Mitch entendit la détonation, puis le chalet et la forêt basculèrent. C'était comme si un champion de base-ball lui avait cogné le bras avec sa batte. Le bout d'écorce s'envola. Il atterrit sur le ventre. Un colosse s'assit sur lui, d'autres plantèrent leurs

chaussures de randonnée autour de sa tête, et quelqu'un souleva Kaye du sol. Mitch tenta de lever les yeux, et le colosse lui écrasa le visage sur le gravier de l'allée. Impossible de respirer – l'impact de la chute, ajouté à celui de la batte, lui avait coupé le souffle. On lui tordit les mains derrière le dos. Quelque chose se cassa dans son épaule. Putain, que ça faisait mal ! Ils parlaient tous en même temps, il y en avait deux qui hurlaient. Ce cri, c'était Kaye. La pluie était plutôt douce. Le lac était sympa, et le chalet aussi. Il aurait dû se méfier. Mitch sentit l'odeur de son propre sang. Il s'étouffa.

53.

Pennsylvanie – Arizona

Stella Nova Rafelson se tenait sur des jambes flageolantes dans une salle de douche tout en longueur, les yeux fixés sur le désinfectant rose qui tourbillonnait autour de la bonde. Des hommes et des femmes portant des masques, des capuches en plastique et des gants en caoutchouc longeaient la file d'enfants nus, armés de planchettes à pince et d'appareils photo pour les enregistrer.

— Nom ? demanda une jeune femme trapue à la voix chaude.

— Stella, répondit-elle.

Ses articulations lui faisaient mal.

Quelque part, dans une clinique, des humains lui firent des piqûres et la sanglèrent à un lit entouré de rideaux. Ils la gardèrent là une bonne journée, pendant qu'elle franchissait les dernières étapes de sa maladie. À un moment donné, alors qu'on l'avait détachée pour qu'elle puisse uriner, elle tenta de se lever et de s'enfuir. Elle fut arrêtée par une infirmière et un policier. Ni l'un ni l'autre ne voulurent la toucher. Ils la repoussèrent sur sa couche au moyen de longs tuyaux en plastique.

Le lendemain, on l'attacha à une civière pour la conduire à l'arrière d'un fourgon blanc. Celui-ci l'emmena dans un grand hangar. Là, elle vit plusieurs centaines d'enfants couchés sur des lits de camp. On avait entassé dans un coin des vieilles caisses en bois écrasées et couvertes de poussière. Elle se noircit les pieds en foulant le sol. Le bâtiment tout entier sentait le vieux bois, la poussière et le désinfectant.

On lui donna de la soupe en tube, de la soupe froide. Elle avait un goût atroce. Toute la nuit durant, elle appela Kaye et Mitch d'une voix si rauque, si faible, qu'elle-même l'entendait à peine.

Le trajet suivant – dans un autocar qui traversa le désert, puis de nombreuses villes, grandes et petites – dura un jour et une nuit. Elle était en compagnie d'autres garçons et filles, et elle put s'asseoir et même dormir sur une banquette.

Elle entendit le garde et le chauffeur parler de la ville la plus proche, dénommée Flagstaff, et comprit qu'elle se trouvait en Arizona. Comme l'autocar ralentissait pour quitter la route à deux voies, Stella aperçut des lettres métalliques incrustées dans une arche de béton placée au-dessus d'un lourd portail en acier : *École de Sable Mountain – Bureau de gestion des urgences.*

Le temps s'écoula par à-coups. Souvenirs et senteurs se mélangeaient, et il lui sembla que son passé, sa vie avec Kaye et Mitch, avait coulé dans la bonde en même temps que le désinfectant.

Lorsqu'ils eurent fini de les prendre en photo et d'enregistrer leurs noms, les assistants séparèrent les filles des garçons, donnèrent à tous des chemises de nuit d'hôpital ouvertes dans le dos et orientèrent les filles vers une allée bétonnée, qui les conduisit à l'air libre puis dans un dortoir mobile préfabriqué : douze nouvelles en tout.

Le dortoir abritait déjà quatorze filles.

L'une d'entre elles se planta au pied du lit où Stella s'était allongée et dit :

— Bonjour. Pardon.

Stella leva les yeux. C'était une grande fille aux cheveux noirs, avec d'immenses yeux marron mouchetés de vert.

— Comment te sens-tu-kuk ? lui demanda-t-elle.

Apparemment, elle avait des problèmes d'élocution.

— Où suis-je ?

— Ici, c'est un peu-kuk comme chez toi, répondit la fille.

— Où sont mes parents ?

Elle n'avait pas pu s'empêcher de poser cette question. Ses joues s'empourprèrent sous l'effet de la gêne et de la peur.

— Je ne sais pas, répondit la fille.

Les quatorze anciennes se rassemblèrent autour des nouvelles et tendirent les mains.

— Touchons-nous les paumes, leur dit la fille aux cheveux noirs. Vous vous sentirez mieux.

Stella cacha ses mains sous ses aisselles.

— Je veux savoir où sont mes parents. J'ai entendu des coups de feu.

La fille aux cheveux noirs secoua lentement la tête et, du bout du doigt, toucha le nez de Stella. Celle-ci eut un mouvement de recul.

— Tu es avec nous maintenant. N'aie pas peur.

Mais Stella *avait* peur. Cette pièce avait une odeur si étrange. Les filles étaient si nombreuses, et toutes émettaient l'odeur de fièvre, les anciennes s'efforçant de persuader les nouvelles. Lorsqu'elle sentit leurs émanations l'emporter, Stella eut envie de s'enfuir en courant.

Ça ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait imaginé.

— Tout va-kuk bien, insista la fille aux cheveux noirs. Vraiment. Tout ira bien.

Stella appela sa mère. Elle était têtue. Plusieurs semaines s'écouleraient avant qu'elle cesse de pleurer la nuit.

Elle tenta de résister au groupe. Ces filles étaient amicales, mais elle voulait retourner vivre dans la maison de Virginie, celle dont elle avait jadis tenté de s'enfuir ; c'était à ses yeux l'endroit le plus beau de la planète.

Finalement, comme les semaines devenaient des mois et que personne ne venait la chercher, elle se mit à écouter les filles. Elle toucha leurs mains et sentit leur odeur. Elle trouva sa place, elle cessa de résister.

Les journées d'école étaient longues, brûlantes l'été et

glaciales l'hiver. Le ciel était gigantesque et impersonnel, très différent du ciel bordé d'arbres de Virginie. Même les insectes n'étaient pas les mêmes.

Stella s'habitua à rester assise en classe et à subir des visites médicales.

Au sein d'une succession floue de moments de jeunesse et de croissance, elle s'efforça d'oublier. Et ses amies étaient capables de la consoler même durant leur sommeil.

Deuxième partie

SHEVA + 15

« Les parents d'enfants de SHEVA qualifiés d'activistes et détenus dans des établissements fédéraux depuis deux ans ou plus sans avoir été mis en examen, conformément à la juridiction d'exception dite EMAC, vont peut-être voir leur dossier examiné par des tribunaux locaux, en violation apparente des directives présidentielles secrètes, déclare une source anonyme proche du ministère de la Justice de l'État de Californie. »

« Les droits de visite des parents d'enfants de SHEVA dans les écoles EMAC seront peut-être restaurés au cas par cas, déclarent des hauts fonctionnaires témoignant devant le Congrès. Aucune autre information n'a été fournie. Le Groupe de veille civique pour l'hygiène et la sécurité nationales, un organisme gouvernemental proche des Verts, déclare qu'il s'opposera à ce changement de politique. »

New York Times (édition électronique),
rubrique « Crise nationale », sous-rubrique « Brèves ».

« Ils font sauter des bombes. Ils s'immolent par le feu et bloquent la circulation. Leurs enfants sont porteurs de maladies que nous ne pouvons même pas imaginer. Bon sang, les parents eux-mêmes sont susceptibles de nous contaminer, voire de nous tuer. S'il faut choisir entre *leurs* libertés et la santé de mes enfants normaux, alors au diable la liberté ! Que l'ACLU[19] aille se faire foutre ! C'est ce que j'ai toujours dit. »

HAROLD BARREN, député républicain
de Caroline du Nord, lors de la Minute
de libre expression du Parlement.

[19] *American Civil Liberties Union* : Association américaine pour la défense des libertés. *(N.d.T.)*

« Ça fait quinze ans que ça dure, et nous sommes en train de mourir à petit feu. Ça suffit comme ça.

« Nous suspendons l'*habeas corpus* et personne ne bronche, et puis voilà que nos voisins, nos parents et même nos enfants sont embarqués dans des fourgons anonymes, et tout le monde pousse un soupir de soulagement ; moi, je dis que la fin d'un mode de vie, la fin de la philosophie et de la psychologie américaines, est pour bientôt, très bientôt, qu'elle s'est peut-être même déjà produite.

« Un gouvernement bâti sur la peur attire les individus de la pire espèce, ceux qui le corrompent de l'intérieur. Un gouvernement opposé au peuple est un édifice chancelant, qui finit tôt ou tard par s'écrouler. »

JEREMY WILLIS, *The New Republic.*

1.

Washington, DC

Au-dessus de la capitale flottaient des nuages verdâtres et lourds de pluie. L'air était moite, étouffant. Une voiture gouvernementale attendait Kaye à l'aéroport Dulles. Elle était vêtue d'un tailleur gris plutôt strict, d'un chemisier jaune pâle, avec jabot et manchettes bouffantes, et de chaussures de marche – les souliers à hauts talons étaient planqués dans son sac. Elle s'était maquillée avec soin durant la matinée, puis refait une beauté dans les toilettes de Dulles. Elle avait conscience de son aspect : pâle, maigre, le visage plus hâlé que les mains. Une quadragénaire fragile. Trop d'heures passées dans un labo, pas assez de soleil et de grand air.

Elle se fondait parfaitement dans la foule des bureaucrates qui émergeaient des buildings beiges et gris entourant Washington, attendant que la circulation se calme un peu, savourant un café ou un apéro, retrouvant leurs collègues pour le dîner. Cet anonymat lui convenait.

La veille au soir, Kaye avait étudié avec soin les documents transmis par le cabinet du sénateur Gianelli. Le paysage urbain qui l'entourait illustrait parfaitement ce qu'elle avait lu. La capitale achevait de perdre son estime de soi. Cela faisait plusieurs semaines que les éboueurs ne passaient plus dans certaines rues, et ce sans la moindre explication. Les soldats de l'armée et de la Garde nationale patrouillaient par groupes de trois, leurs armes bien visibles et prêtes à servir. Des véhicules militaires et policiers – Hummvees, camions de déminage, transports de troupe blindés – étaient postés à des endroits clés, encombrant les trottoirs ou bloquant les carrefours. L'accès aux bâtiments officiels était gardé par de multiples barricades et postes de contrôle avec guérites blindées, qui changeaient d'emplacement chaque jour.

On sentait même une odeur de maladie émaner de la capitale. Washington était désormais peuplée de longues files d'attente, de visages tristes, de vêtements froissés. Tout le monde redoutait les gens vêtus de manteaux longs, les camionnettes de livraison, les paquets abandonnés dans la rue, les affiches placardées sur les murs qui demandaient justice et dissimulaient des bombes ultraplates capables de déchiqueter les passants mal inspirés qui tentaient de les arracher.

Seuls les clowns et les monstres avaient l'air heureux et en bonne santé. Seuls les clowns et les monstres voyaient leur carrière progresser à Washington, DC, en cette quinzième année après SHEVA.

Le chauffeur lui apprit que son audience avait été retardée et qu'ils avaient un peu de temps devant eux. Kaye lui demanda de s'arrêter devant la librairie Stefano de K Street. Peut-être aurait-elle pu manger un morceau, mais elle n'avait pas d'appétit. Elle souhaitait seulement un peu de solitude afin de pouvoir réfléchir.

Kaye tira sur la lanière de son sac à main et entra dans le poste de contrôle placé devant la librairie. Un homme corpulent, engoncé dans un uniforme trop petit, la toisa de ses yeux inexpressifs, lui fit signe de poser son pouce sur le scanner puis la passa au détecteur de métaux. Les renifleurs la flairèrent en quête de traces d'explosifs ou d'émanations suspectes.

Le parfum n'avait plus droit de cité à Washington.

— C'est bon, ronchonna le garde. Bonne soirée.

La pluie se mit à tomber. Kaye jeta un coup d'œil au-dehors par une vitrine et vit des détritus flottant dans le caniveau, gobelets et papiers gras emportés par le courant. Les regards d'évacuation étaient bouchés et l'eau ne tarderait pas à déborder.

Elle savait qu'elle avait besoin de manger. Il ne serait pas raisonnable de se rendre à l'audience le ventre vide, et elle n'avait rien avalé depuis dix heures du matin. Il était cinq heures de l'après-midi. La librairie abritait un petit café où on proposait de la soupe et des sandwiches. Mais Kaye passa sans s'arrêter devant le menu affiché, comme obéissant à un pilote automatique. Ses chaussures de marche trempées émirent des

bruits de succion sur le linoléum tandis qu'elle longeait les étagères. Des plafonniers fluorescents crépitaient dans les hauteurs. Un jeune homme aux longs cheveux feutrés dormait sur un fauteuil en patchwork, un sac à dos à moitié vide affaissé sur ses cuisses. Une bible ouverte de format poche chevauchait l'accoudoir.

Dieu endormi.

Sans réfléchir, Kaye tourna à droite et se retrouva dans la section « Religion ». La plupart des étagères étaient remplies de romans apocalyptiques aux couvertures bariolées. Fin des temps, extase mystique, révélations, démons et anges des ténèbres : autant de motifs jaillissant de cette imagerie sensationnelle, un mélange astucieux d'e-feuilles et d'hologrammes. La plupart des livres étaient équipés de puces parlantes capables de vous lire l'histoire à haute voix. Les mêmes puces avaient remplacé les boniments des quatrièmes de couverture. Les étagères émettaient des vagues de murmures séducteurs, tels des spectres éveillés par le bref passage de Kaye.

Ces romans parlants avaient relégué dans un coin les livres de théologie sérieuse. Elle les localisa sur une étagère coincée contre le mur de brique. Il faisait froid dans ce coin perdu et les volumes étaient usés et écornés.

Mal à l'aise, les yeux écarquillés, Kaye effleura les livres, déchiffra un titre, puis un autre. Aucun ne semblait lui convenir. Tous étaient d'inspiration chrétienne, des gloses contemporaines, rien à voir avec ce qu'elle cherchait. On y remarquait quantité de violentes attaques contre le darwinisme et la science moderne.

Kaye se retourna lentement pour considérer les rayonnages, comme à l'écoute de quelque chose, de ces voix contradictoires aux murmures de feuilles mortes. Puis elle plissa le front et revint à son étagère, résolue à dénicher un livre utile. Elle en saisit un qui était intitulé *Comment dialoguer avec le seul vrai Dieu*. En le feuilletant, elle découvrit qu'il était composé en gros caractères, de grosses marges et de conseils simples mais vertueux sur la meilleure manière de vivre en chrétien durant ces temps troublés. *Non. Ce n'est pas ce que je cherche*.

Elle le reposa en grimaçant et se dirigea vers la sortie. Un

homme et une femme souriants et plus âgés qu'elle lui bloquaient le passage. Kaye retint son souffle quelques instants, balayant les lieux du regard. Elle était sûre que son chauffeur l'avait suivie dans la librairie, mais elle ne se rappelait pas l'avoir vu le faire.

— Vous cherchez quelque chose ? demanda l'homme.

Il était grand, d'une maigreur squelettique, coiffé de cheveux blancs tressés. Il portait un costume noir. En voyant la façon dont ses poignets ressortaient des manches, Kaye pensa à Mitch, mais cet homme ne ressemblait en rien à Mitch. Il avait l'air résolu mais chafouin, évoquant un mannequin ou un mauvais acteur. La femme était aussi grande que lui, avec une taille de guêpe mais des bras charnus. Elle portait une longue robe en rayonne qui lui collait aux cuisses.

— Je vous demande pardon ? fit Kaye.

— Il existe des lieux plus propices à votre recherche, et des textes dont la découverte est plus enrichissante, dit l'homme.

— Merci, ça ira, répliqua Kaye.

Elle se retourna et attrapa un nouveau livre, espérant que ces importuns allaient disparaître.

— *Que* cherchez-vous ? demanda la femme.

— Je regarde. Rien de précis, répondit Kaye en évitant de croiser leur regard.

— Vous ne trouverez pas de réponse en ce lieu, déclara l'homme.

Le chauffeur était invisible. Elle devrait se débrouiller seule, mais ce n'était sûrement pas grave. Kaye haussa les épaules, s'efforçant toutefois de paraître affable et détachée.

— Il n'existe qu'une seule traduction de la parole divine, vous savez, reprit l'homme. Elle se trouve dans la Bible du roi Jacques. Dieu veillait sur Jacques ainsi que le Feu sacré.

— C'est ce que j'ai entendu dire, rétorqua Kaye sans le regarder.

— Quelle Église fréquentez-vous ?

— Aucune. (Elle était arrivée au bout du rayon, et le couple ne faisait toujours pas mine de bouger.) Excusez-moi. J'ai un rendez-vous, dit-elle en agrippant son sac à main.

— Avez-vous fait la paix avec Dieu ? demanda la femme.

L'homme leva la main comme pour procéder à une bénédiction.

— Nous perdons nos familles, les familles de Dieu, entonna-t-il. En nous abandonnant au péché, à l'homosexualité et à la promiscuité, aux mœurs de l'Arabe et du Juif, aux dieux païens de la Toile et de la télévision, nous nous écartons du chemin que nous a tracé le Seigneur, et Son châtiment ne tarde pas. (Un rictus aux lèvres, il désigna les livres parlants d'un geste plein d'emphase.) Il est vain de chercher Sa vérité dans la voix des engins du diable.

Kaye plissa les yeux et se sentit soudain furieuse et maîtresse d'elle-même, telle une prédatrice, comme si elle était un faucon prêt à fondre sur deux pigeons. La femme remarqua son air farouche. Pas l'homme.

— Terence, murmura-t-elle en lui touchant le coude.

Il baissa les yeux, vit le regard de Kaye et acheva son oraison par un hoquet de surprise qui lui secoua la pomme d'Adam.

— Je suis seule, déclara Kaye, leur lançant cet appât en espérant qu'ils allaient mordre et qu'elle les tiendrait. Mon mari vient tout juste de sortir de prison. Ma fille est dans une école.

— Je suis vraiment navrée. Est-ce que vous vous sentez bien ? lui demanda la femme, partagée entre le soupçon et la sollicitude.

— Quel *genre* de fille ? demanda l'homme avec hauteur. Une fille du péché et de la maladie ?

La femme tira sur sa manche. Il eut un nouveau hoquet, et tous deux scrutèrent les vêtements de Kaye, y cherchant des bosses suspectes.

Kaye bomba le torse et tendit une main pour se frayer un passage.

— Je sais qui vous êtes, poursuivit l'homme en dépit des exhortations muettes de sa femme. Je vous ai reconnue. Vous êtes la scientifique. C'est vous qui avez découvert ces enfants malades.

Kaye se sentit cernée et sa gorge se noua. Elle toussa.

— Je dois y aller.

Reprenant son courage, l'homme fit une ultime tentative pour la convertir.

— Même une scientifique entichée de son cerveau, bouffie de sa gloire télévisuelle, peut découvrir Dieu.

— Vous Lui avez parlé ? lança Kaye. Vous avez parlé à Dieu ?

Elle lui empoigna le bras, plantant les ongles dans le tissu de sa veste, lui meurtrissant les chairs.

— Je prie tout le temps, répondit l'homme en tentant de se dégager. Dieu est mon père qui est aux cieux. Il est toujours à l'écoute.

Kaye accentua son étreinte.

— Est-ce que Dieu vous a déjà répondu ?

— Il répond de bien des façons.

— Est-ce qu'il vous arrive parfois de sentir Dieu dans votre tête ?

— S'il vous plaît, fit l'homme en grimaçant.

— Lâchez-le ! dit la femme en essayant de s'interposer.

— Dieu ne vous parle pas ? Comme c'est *bizarre*. (Kaye s'avança, forçant les deux autres à reculer.) Comment se fait-il que Dieu ne s'adresse pas à *vous ?*

— Nous craignons Dieu, nous prions et Il nous répond de bien des façons.

— Dieu ne s'attarde jamais quand les choses tournent à l'aigre. Quelle sorte de Dieu est-ce là ? On dirait un message préenregistré, un répondeur divin qui vous met en attente quand vous hurlez de douleur. Expliquez-moi ça. Dieu affirme qu'il m'aime, mais Il m'abandonne dans un monde de souffrance. Alors que vous, qui êtes pleins de haine, Il vous laisse tranquilles. Il ne touche pas aux bigots bouffis de vertu. *Expliquez-moi ça !*

Elle lâcha le bras de l'homme.

Un coup d'œil terrorisé, puis l'homme et la femme s'enfuirent.

Kaye resta figée tandis que les livres achevaient de murmurer leurs boniments, le souffle court, les joues rouges et les larmes aux yeux.

— Tout va bien, dit-elle à l'espace vide qui l'entourait.

Après avoir patienté quelques minutes, pour s'assurer qu'elle n'allait pas retomber sur les deux importuns, elle sortit de la librairie, ignorant le regard noir que lui jeta le garde.

Debout sous la marquise, elle inspira l'air moite et écouta le tonnerre qui grondait dans le lointain, au-dessus de la Virginie. Sa voiture apparut au coin de la rue et freina devant le trottoir jaune rayé de noir de la librairie.

— Je vous demande pardon, dit le chauffeur.

Kaye le regarda derrière sa vitre et vit pour la première fois qu'il était tout jeune et mort d'inquiétude.

— Le vigile n'a même pas voulu regarder mon permis gouvernemental, expliqua-t-il. Je n'ai pas trouvé de place pour me garer. Ce crétin a bien failli sortir son arme. Bon Dieu, Mrs. Rafelson, je suis vraiment navré. Est-ce que tout va bien ?

2.

Hart Building, Sénat des États-Unis
Séance plénière de la Commission d'enquête sénatoriale sur le Bureau de gestion des urgences – audience à huis clos
Washington, DC

Mark Augustine patienta dans l'antichambre jusqu'à ce qu'on l'appelle à témoigner. On nota dans les minutes qu'il était le précédent directeur du Bureau de gestion des urgences. Les neuf sénateurs réunis à cette heure inhabituelle – cinq républicains et quatre démocrates – passèrent quelques minutes à échanger des banalités d'un air quelque peu tendu. Deux des démocrates tinrent à faire remarquer que la directrice actuelle était en retard. Le sénateur Gianelli brillait également par son absence.

Le sénateur Julia Thomasen, du Maryland, qui présidait la séance, exprima son agacement et se demanda qui avait convoqué cette audience. Personne ne le savait exactement.

La séance commença en l'absence de la directrice et de Gianelli, et, étant dépourvue d'un thème bien défini, ne tarda pas à dégénérer en un débat sur les événements qui, trois ans

plus tôt, avaient entraîné le limogeage de Mark Augustine.

Celui-ci se carra dans son fauteuil, joignit les mains sur ses cuisses et laissa les sénateurs déblatérer. Au cours de sa carrière, il avait témoigné devant des commissions à cinquante-trois reprises. Le pouvoir ne l'impressionnait pas. L'impuissance, si. À ses yeux, toutes les personnes présentes dans cette pièce étaient quasi impuissantes.

Et – s'il fallait en croire les rumeurs – sur le point d'être salement secouées par une certaine information.

La minorité démocrate s'assura l'espace de quelques minutes que ses commentaires figureraient bien dans les minutes. Le sénateur Charles Chase, de l'Arizona, entama par courtoisie l'interrogatoire d'Augustine. Ses questions portèrent bientôt sur le rôle de l'État de l'Ohio dans la mort d'enfants de SHEVA.

— Madame la Présidente, beugla le sénateur Percy, de l'Ohio, je n'apprécie pas ce sous-entendu comme quoi l'État de l'Ohio était responsable de cette débâcle.

— Sénateur Percy, c'est le sénateur Chase qui a la parole, lui rappela le sénateur Thomasen.

— D'ailleurs, je n'apprécie pas le sujet dans sa globalité, reprit Percy sans baisser la voix.

— Bien noté. Veuillez poursuivre, sénateur Chase.

— Madame la Présidente, je ne fais que prolonger l'interrogatoire entamé la semaine dernière par le sénateur Gianelli qui, je l'espère, n'est pas indisposé aujourd'hui – du moins pas par un virus.

Cette plaisanterie tomba à plat. Chase reprit sans se démonter :

— Je n'entendais nullement manquer de respect à l'honorable sénateur de l'Ohio.

Le sénateur Percy fit un geste de la main qui pouvait laisser croire qu'il aurait défenestré ses collègues avec le plus grand plaisir.

— L'existence de quelques cas de corruption isolés n'est pas de nature à ternir la réputation d'un si bel État, déclara-t-il.

— Je n'entendais pas davantage ternir la réputation de l'Ohio, qui est d'ailleurs l'État où je suis né, madame la Présidente. Puis-je continuer de poser mes questions ?

— Pourquoi diable nous avez-vous quittés, Charlie ? s'enquit Percy. On aurait bien besoin d'un œil d'aigle comme le vôtre.

Il adressa un large sourire à la salle presque vide. Seul un sénateur particulièrement vaniteux – ou un comique vieillissant – est capable d'imaginer un public là où il n'y en a pas, songea Augustine. Il décroisa ses doigts pour tapoter la table.

— En tant que présidente de séance, je vous prierais de réduire les effusions au strict minimum.

— J'ai fini, madame la Présidente, annonça Percy en se rasseyant et en se croisant les doigts sur la nuque.

Augustine sirota une gorgée d'eau.

— Peut-être que nos demandes devraient être plus pointues, et porter sur des questions de responsabilité plutôt que sur des questions de géographie, suggéra Thomasen.

— Bravo ! fit Percy.

— À l'époque où vous étiez responsable du système scolaire du Bureau de gestion des urgences, avez-vous fourni à toutes les écoles – y compris celles contrôlées par les États – le matériel médical exigé par le règlement fédéral ? reprit Chase.

— Oui, Sénateur, répondit Augustine.

— Parmi ces fournitures figuraient les antiviraux qui auraient pu sauver ces malheureux enfants, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Dans combien d'États les antiviraux étaient-ils présents en quantité suffisante pour traiter les enfants malades ?

— Cinq, six en comptant le territoire de Porto-Rico.

— Et mon État faisait partie des cinq, n'est-ce pas ?

— Oui, Sénateur.

Le sénateur marqua une pause appuyée.

— La quantité d'antiviraux était suffisante pour traiter – pour soigner – les enfants placés sous notre responsabilité. L'Arizona a déploré bien moins de pertes que d'autres États. Et si ces fournitures médicales étaient disponibles, c'est parce que l'Arizona n'a pas cherché à contrôler et à détourner les fournitures fédérales destinées aux écoles du Bureau de gestion des urgences, une entreprise encouragée par la majorité républicaine, si je me souviens bien.

— Oui, Sénateur.

Augustine se remit à tambouriner sur la table. Le moment était mal choisi pour évoquer la politique actuelle de l'Arizona. Le bruit courait que les enfants des dissidents étaient internés dans les écoles EMAC. Certes, cela faisait longtemps qu'il n'avait plus accès aux listes des inscrits…

— Est-il exact de dire que vous avez perdu votre poste à cause de ce fiasco ? demanda Chase.

— C'était l'un des motifs invoqués, répondit Augustine.

— L'un des plus importants, je présume.

Augustine le reconnut d'un infime hochement de tête.

— Êtes-vous toujours consultant auprès du Bureau de gestion des urgences ?

— Je suis conseiller en affaires virales auprès du directeur de l'Institut national de la Santé. J'ai toujours un bureau à Bethesda.

Chase fouilla dans ses papiers, puis ajouta :

— Dans ce domaine, votre étoile brille encore un peu au firmament, n'est-ce pas ?

— Je le suppose, Sénateur.

— Et quel est le budget du Bureau cette année ? demanda Chase en ouvrant de grands yeux innocents.

— Vous êtes bien placé pour le savoir, Charlie, grommela le sénateur Percy.

— Le budget du Bureau de gestion des urgences n'est pas soumis à l'examen du Congrès, pas plus qu'il n'est communiqué au public, déclara Augustine. Personnellement, je ne dispose d'aucun chiffre précis, mais j'estimerais le budget actuel à plus de quatre-vingts milliards de dollars – soit le double de celui dont je disposais lorsque j'étais directeur du Bureau. Cela inclut le poste recherche et développement, tant dans le secteur public que dans le secteur privé.

Thomasen parcourut la salle d'un œil réprobateur.

— La directrice est en retard.

— Elle n'est pas là pour se défendre, remarqua Percy d'un air amusé.

Thomasen fit signe à Chase de poursuivre, puis s'entretint avec un stagiaire.

Chase aborda un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur.

— Le Bureau de gestion des urgences est devenu l'un des plus gros programmes gouvernementaux de ce pays, et il a repoussé avec succès toutes les tentatives pour réduire sa portée et contester sa constitutionnalité, dans une époque où les restrictions fiscales ont souvent été drastiques, n'est-ce pas ?

— C'est exact, répondit Augustine.

— Et grâce à son budget, approuvé chaque année sans faille, que l'administration du pays soit républicaine ou démocrate, le Bureau a dépensé des dizaines de millions de dollars pour recruter des avocats afin de défendre sa légitimité des plus contestables, n'est-ce pas ?

— Les meilleurs avocats sur la place, Sénateur.

— Et le Bureau prête-t-il attention aux vœux du Congrès, voire à ceux de cette commission d'enquête ? Veille-t-il à ce que sa directrice arrive à l'heure quand elle est convoquée ?

Le sénateur Percy, de l'Ohio, poussa un lourd soupir dans son micro, donnant l'impression que le vent soufflait dans la salle.

— Où voulons-nous en venir, madame la Présidente ? N'avons-nous pas assez de boucs émissaires pour agir ?

— Nous avons perdu soixante-quinze mille enfants, sénateur Percy ! rugit Chase.

Percy riposta aussitôt.

— Ils ont été tués par une *maladie,* sénateur Chase, pas par mes électeurs ni par aucun des citoyens normaux – des citoyens authentiques – de mon État, ni du reste de ce pays.

Percy feignit de ne pas voir le regard noir que lui lança le sénateur de l'Arizona.

— Docteur Augustine, les scientifiques ont conclu que cette nouvelle variété de virus – l'infection virale pieds-mains-bouche – est apparue dans la population adulte dite normale, en partie par recombinaison d'anciens gènes viraux absents du patrimoine des enfants de SHEVA, c'est bien cela ? demanda le sénateur Chase.

— En effet, répondit Augustine.

— Plusieurs scientifiques d'importance ne sont pas cet avis, dit le sénateur Percy, qui leva la main comme pour se protéger

du marteau de la présidente de séance.

— Et n'aviez-vous pas prédit, il y a quatorze ans de cela, que ce serait le contraire qui se produirait, une prédiction qui a pratiquement conduit à la création du Bureau de gestion des urgences ?

— Le contraire étant ?... dit Augustine en arquant les sourcils.

— Que les enfants créeraient de nouveaux virus capables de *nous* tuer, docteur.

— C'est bien ce que j'ai dit, acquiesça Augustine.

— Et s'agit-il toujours d'une possibilité valide sur le plan scientifique, docteur Augustine ? demanda Percy.

— Cela ne s'est pas produit, Sénateur, répondit Augustine d'une voix affable.

Percy insista.

— Allons, docteur Augustine. C'est *votre* théorie. N'est-il pas probable que cette épidémie mortelle se produira prochainement, vu que les enfants risquent de se croire *menacés* et que nombre de ces anciens virus réagissent aux substances chimiques, stéroïdes ou que sais-je encore, que nous produisons en état de stress ou de malheur ?

Augustine refoula un ricanement. Le sénateur se montrait relativement instruit.

— Permettez-moi de suggérer que les enfants nous ont peut-être déjà tendu l'autre joue et qu'il est temps pour nous de faire preuve de charité. Nous pourrions atténuer une partie de leur stress. Et nous *devrions* les reconnaître pour ce qu'ils sont et non pour ce que nous craignons de les voir devenir.

— Ce sont des mutants produits par une maladie virale mortelle, dit Percy en redressant son micro, ce qui produisit un bruit atroce.

— Ce sont nos enfants ! répliqua Augustine.

— Jamais ! s'écria Percy.

3.

École de Sable Mountain – Bureau de gestion des urgences
Arizona

On avait informé Stella que son heure d'étude était annulée et, sans autre explication, on l'avait invitée à se rendre au gymnase. Celui-ci était désert et le ballon de basket produisait des échos à chaque rebond.

Elle courut vers le fond du terrain, ses chaussures usées couinant sur la peinture plastifiée qui recouvrait le sol de béton. Pivotant vivement sur elle-même, elle lança le ballon et le vit tourner sur le rebord du panier, tressauter puis plonger. Il n'y avait pas de filet pour ralentir sa chute. Elle s'empara du ballon avec adresse et repartit au pas de course pour une nouvelle manœuvre. Mitch lui avait appris ce sport alors qu'elle avait huit ans. Elle se rappelait vaguement quelques règles.

Un quart d'heure plus tard, Celia Northcott, sa voisine de dortoir, fit son entrée dans le gymnase. Elle avait des cheveux d'un noir de jais et, quoique d'un an sa cadette, semblait plus mûre que Stella. Elle avait eu jadis une sœur jumelle, mais celle-ci était morte en bas âge. C'était le lot des jumeaux de SHEVA ; en règle générale, un seul survivait. Celia compensait sa tendance à la tristesse par une gaieté fragile que Stella trouvait parfois agaçante. Toujours pleine de projets, elle ne cessait de former des dèmes – terme désignant les groupes sociaux chez les enfants de SHEVA – et de construire l'avenir de tout un chacun.

Elle se tenait le bras – son poignet était bandé – et répondit par une grimace lorsque Stella, arrêtant la course de son ballon, la questionna du regard et d'une poussée d'éphélides.

— Prise de sang, répondit Celia en s'asseyant en tailleur sur la touche. Trois ou quatre litres, au bas mot.

— Pourquoi ? s'enquit Stella.

— Comment le saurais-je-kuk ? / J'ai fait un cauchemar cette nuit.

La langue de Celia se bloqua, l'amenant à produire un bruit caractéristique qui faillit étouffer son sous-discours. Elle n'était pas très douée pour le double parler. Quelqu'un – elle refusait

de dire qui – avait tenté de la mutiler quand elle avait huit ans. Elle avait confié son secret à Stella lorsque celle-ci l'avait trouvée une nuit, blottie dans un coin du dortoir, pleurant tout son soûl et émettant un fumet d'oignon électrisé. Le renflement lingual présent chez presque tous les enfants se réduisait dans son cas à une cicatrice blanche, et sa voix se faisait parfois traînante, quand elle ne produisait pas cet étrange craquètement.

Stella s'accroupit auprès d'elle et fit doucement rebondir son ballon entre ses jambes. Personne ne savait pourquoi les conseillers leur prélevaient autant de sang, mais les visites à l'hôpital étaient en général consécutives à un comportement sortant de l'ordinaire ; Stella avait déduit cela sans problème.

— Combien de temps ils t'ont gardée ?

— Jusqu'à ce matin.

— Du nouveau à l'hôpital ?

Les enfants désignaient ainsi le bâtiment administratif adjacent à la résidence des enseignants et des conseillers, derrière la clôture barbelée entourant le camp des filles et le camp des garçons.

Celia secoua la tête.

— Ils m'ont servi des œufs et des flocons d'avoine au petit déjeuner, précisa-t-elle. Plus un grand verre de jus d'orange.

— Est-ce qu'ils t'ont fait une biopsie ?

Celia ouvrit de grands yeux et se mordit la lèvre.

— Non. Qui a eu-kuk une biopsie ?

— Un des garçons, il l'a raconté à Beth Fremont. Ils lui ont sorti des trucs de son… enfin, tu vois.

Le ballon rebondit un peu plus vite.

— *Cuiii,* siffla Celia.

— De quoi tu as rêvé ? lui demanda Stella.

— Je m'en souviens pas. Mais je me suis réveillée en criant.

Stella se lécha la paume des mains, percevant le goût de la peinture du sol, du caoutchouc de son ballon, plus des traces de poussière et de saleté laissées par les chaussures d'autres joueurs. Puis elle tendit les mains vers Celia, pour qu'elle y plaque les siennes. Celia avait les mains moites. Elle frotta ses paumes contre celles de Stella, et, au bout d'un moment, les

dégagea en soupirant.

— Merci, fit-elle, les yeux baissés.

Ses joues se marbrèrent de taches cuivrées et restèrent dans cet état pendant quelque temps.

Stella avait appris le coup de la salive quelques semaines après son arrivée.

La porte du gymnase s'ouvrit sur Miss Kinney, qui entra suivie d'une dizaine de filles. Parmi celles-ci, Stella reconnut LaShawna Hamilton et Torry Butler, qui étaient de son dortoir ; elle connaissait de nom la plupart des autres, sans toutefois avoir partagé un dème avec elles. Et, bien entendu, elle connaissait Miss Kinney, leur prof de sport. Cette dernière se dirigea vers le terrain de basket. Elle avait calé sur son épaule un sac empli de ballons.

— Une petite séance d'entraînement ? proposa-t-elle aux deux filles.

— Celia a mal au bras, répondit Stella.

— Est-ce que tu es capable de dribbler et de lancer ? s'enquit Miss Kinney.

Elle mesurait un mètre soixante-dix, ce qui la rendait à peine moins grande que Stella. C'était une femme mince et robuste, avec un long nez joliment dessiné et de grands yeux verts pareils à ceux d'un chat.

Celia se leva. Jamais elle ne se dérobait devant un prof ou un conseiller. Elle se croyait forte.

— Bien, fit Miss Kinney. J'ai apporté des maillots et des shorts. Ils sont un peu usés, mais on fera avec. Allons les enfiler. On va voir de quoi vous êtes capables.

* * *

Stella ajusta son short trop grand en grimaçant et s'efforça de se concentrer sur le ballon. Miss Kinney, qui était restée sur la touche, encourageait Celia.

— Ne te contente pas de sentir le vent. Réagis !

Les autres filles, qui s'entraînaient à faire des paniers, se figèrent. Stella se tourna vers Celia, qui était la meilleure dans leur groupe de cinq.

Miss Kinney se dirigea vers elles, visiblement exaspérée, une expression de patience forcée sur le visage. Stella évita de croiser son regard.

— Qu'est-ce que ça a de si dur ? demanda-t-elle. Dites-le-moi. J'aimerais bien le savoir.

Stella baissa encore plus les yeux.

— On ne comprend pas à quoi ça sert.

— On va essayer autrement. Vous allez faire de la *compétition,* rétorqua Miss Kinney. Vous jouerez les unes contre les autres, ce qui vous amènera à faire de l'exercice et à apprendre à coordonner vos mouvements. Sans parler de l'aspect ludique.

— Nous pourrions faire davantage de paniers si nous formions nos propres équipes, dit Stella. Dans chaque équipe, il y en aurait trois pour ralentir les autres si elles allaient trop vite. Et sept pour marquer des paniers.

Stella se demanda si elle était trop obtuse, mais elle avait vraiment du mal à comprendre ce que Miss Kinney attendait d'elles.

— Ce n'est pas comme ça que l'on fait, déclara la prof, dont la patience prenait des nuances menaçantes.

Miss Kinney ne se mettait jamais vraiment en colère, mais Stella s'inquiétait de la voir contenir à ce point son exaspération. Cela lui donnait une odeur déplaisante.

— Alors, dites-nous comment on-kuk fait, proposa Celia.

LaShawna et elle s'approchèrent. Celia mesurait deux centimètres de plus que Stella, alors que LaShawna en faisait cinq de moins que Miss Kinney. Comme la grande majorité des enfants de SHEVA, Celia avait le teint olivâtre et des cheveux qu'elle avait un mal fou à coiffer. LaShawna était un rien plus basanée, avec de fins cheveux crépus qui lui dessinaient une aura autour de la tête.

— Ça s'appelle un jeu. Allons, les filles, vous savez ce qu'est un jeu, quand même.

— On joue, dit Stella, sur la défensive.

— Évidemment que vous jouez, répliqua la prof. Les singes que nous sommes aiment *tous* jouer.

Stella et LaShawna sourirent. Parfois, Miss Kinney se

montrait plus ouverte, plus directe que les autres enseignants. Les filles l'aimaient bien, de sorte qu'elles étaient encore plus peinées à l'idée de la contrarier.

— Et ce jeu est un jeu *organisé*. Vous êtes douées pour ce qui est d'organiser les choses, pas vrai ? Alors qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Les équipes, répondit LaShawna. Les équipes sont comme des dèmes. Sauf que les dèmes se choisissent eux-mêmes.

Elle leva les mains et les plaça contre ses tempes, se faisant des oreilles d'éléphant. C'était un signe ; nombre des nouveaux enfants agissaient ainsi sans vraiment comprendre pourquoi. Les profs pensaient parfois que c'était pour faire les malins, mais pas Miss Kinney.

Elle fixa les « oreilles » de LaShawna, tiqua et répéta pour la dixième fois :

— Les équipes ne sont pas des dèmes. Suivez bien ce que je dis. Une équipe, c'est temporaire, c'est pour s'amuser. C'est *moi* qui forme les équipes.

Stella plissa les narines.

— Je sélectionne les joueuses en fonction de leurs capacités complémentaires. Et ainsi, je sculpte chacune des équipes. Je suis sûre que vous comprenez cela.

— Oui, fit Stella.

— Ensuite, chacune des équipes affronte l'autre, et cela améliore votre jeu à toutes. Plus, vous faites de l'exercice.

— D'accord, répliqua Stella.

Jusqu'ici, rien à dire. Elle fit rebondir son ballon.

— Dans ce cas, reprenons. Uniquement pour nous entraîner. Celia, couvre Stella. Stella, essaie de faire un panier.

Celia recula, se baissa et écarta les bras, comme Miss Kinney le leur avait appris. Stella fit rebondir le ballon, avança d'un pas, puis, se rappelant les règles du jeu, fonça vers le panier en dribblant. Le sol était recouvert de lignes et de demi-cercles. Stella sentit l'odeur de son amie et sut ce qu'elle allait faire. Elle fonça vers Celia, qui s'écarta d'un mouvement gracieux, sans toutefois donner l'impression qu'elle allait ajuster ses gestes, et Stella, quelque peu déconcertée, lança le ballon. Celui-ci rebondit sur le panneau sans toucher le panier.

Stella adressa une grimace à Celia.

— Tu es censée tenter de la *stopper,* dit Miss Kinney à cette dernière.

— Je n'ai rien fait pour *l'aider,* répliqua-t-elle en lançant un regard navré à Stella.

— Non, tu dois *agir* pour la *stopper*.

— Mais ce serait de l'antijeu ! protesta Celia.

— Seulement si tu la frappais, si tu la poussais ou si tu lui rentrais dedans.

— Nous voulons tous faire des paniers et nous amuser, d'accord ? Si je l'empêche de marquer, ça réduira le nombre de paniers, d'accord ?

Miss Kinney leva les yeux au ciel et son visage s'empourpra.

— Le but du jeu, c'est que ton équipe marque le plus de points possible et que les adversaires n'en marquent *aucun*.

Celia se lassait d'argumenter. Des larmes perlèrent à ses paupières.

— Je croyais qu'on devait marquer le plus de points possible.

— Pour *ton* équipe, insista Miss Kinney. Pourquoi vous refusez de comprendre ça ?

— Ça nous fait de la peine de faire échouer les autres, dit Stella, fouillant la salle du regard comme en quête d'une issue de secours.

— Enfin, Stella, ce n'est qu'un *jeu* ! Vous jouez les unes contre les autres. On appelle ça du *sport*. Ça ne vous empêche pas de rester amies après la partie. Il n'y a aucun mal à cela.

— J'ai vu des émeutes de supporters à la télé, dit LaShawna.

Miss Kinney leva les yeux au ciel.

— Il y a eu des blessés, ajouta LaShawna d'une voix hésitante.

— Le sport déclenche les passions, reconnut Miss Kinney. Les gens prennent ça à cœur, mais, en règle générale, les joueurs ne s'agressent pas entre eux.

— J'en ai vu qui se rentraient dedans et qui restaient à terre. On aurait dû leur dire qu'ils risquaient la collision, dit Crystal Newman, qui avait des cheveux argentés et une odeur de citronnier.

Miss Kinney fit signe aux douze filles d'aller s'asseoir sur les

sièges métalliques placés le long de la ligne de touche. Elles firent cercle autour de la prof.

Celle-ci inspira à fond.

— J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui m'échappe, déclara-t-elle. Stella, comment *aimerais-tu* jouer ?

Stella réfléchit à la question.

— Pour faire de l'exercice, on pourrait jouer au poussetire ou à la renifle, ou encore danser. Si on voulait apprendre à mieux courir, ou à mieux faire des paniers, on pourrait former des académies de course. Certaines filles formeraient des chaînes ou d'autres figures, et les autres courraient le long de ces figures. Et les filles qui ne bougent pas leur diraient ce qui ne va pas dans leurs mouvements. (Elle s'abstint d'ajouter que les joueuses se calmeraient en échangeant leur salive lorsqu'elles s'en claqueraient cinq, comme le faisaient souvent les athlètes humains.) Et puis celles qui courent pourraient lancer le ballon en se plaçant plus ou moins loin du panier, jusqu'à ce qu'elles réussissent à marquer depuis l'autre bout du terrain. Ça donne davantage de points, non ?

Miss Kinney acquiesça, acceptant de jouer le jeu.

— À chaque phase de la partie, deux filles échangeraient leurs places pour que tout le monde ait sa chance. Je suis sûre qu'en deux heures d'entraînement on deviendrait toutes capables de marquer plein de paniers, et si on additionnait tous les points, chaque équipe en aurait plus que si elles s'étaient affrontées. (Stella se concentra quelques instants, puis son visage rayonna.) Peut-être mille points ou plus !

— Personne n'aurait envie de voir ça, déclara Miss Kinney.

Sa lassitude était nettement perceptible, mais Stella la vit esquisser un sourire impossible à interpréter. Elle fixa le voyant rouge qui clignotait sur son renifleur. Miss Kinney avait désactivé celui-ci avant la séance, sans doute parce que les filles avaient tendance à le déclencher durant l'entraînement, en dépit de tout le self-control dont elles étaient capables.

— Si, moi ! lança Celia avec enthousiasme. Je serais capable de guider celles qui courent, avec des signes, par exemple.

Elle jeta à Stella un regard de conspirateur et lui fit :

/ *Des signes, des odeurs et de la salive, des yeux qui*

tournebillent et des sourcils qui se froncent.

C'était une chanson qu'il leur arrivait parfois de chuchoter avant de s'endormir.

— Ce serait vraiment chouette, conclut-elle.

Les autres acquiescèrent : toutes étaient en mesure de comprendre ce type de jeu.

Miss Kinney leva la main et l'agita comme un drapeau.

— Quoi ? Vous n'aimez pas la compétition ?

— On aime bien le poussetire, dit Stella. On y joue tout le temps. Dans la cour de récréation et aussi dans le parc.

— C'est cette sorte de petite danse ? demanda Miss Kinney.

— C'est la renifle ou le poussetire, répondit Harriet Pincher, la plus corpulente du groupe. À la renifle, il faut avoir les mains moites. Au poussetire, elles peuvent rester sèches.

Stella n'aurait su expliquer la différence. Lors d'un toucher de groupe, des mains moites pouvaient entraîner toutes sortes de changements. Tel individu pouvait devenir plus fort, plus dirigiste ou au contraire moins agressif, ou encore s'insérer dans un débat de dème s'il y en avait un en cours. Quand les mains restaient sèches, on avait affaire à un poussetire, donc à quelque chose de moins sérieux. Un dème nécessitait de constants ajustements, et si ça ressemblait parfois à un jeu, c'était le plus souvent un travail pénible.

Il était rare qu'on ait recours à des mesures drastiques. Les quelques cas dont elle avait été le témoin avaient eu des séquelles désagréables. Elle n'avait pas envie d'aborder ce sujet, en dépit de l'intérêt manifesté par Miss Kinney.

Les humains étaient une énigme. Les nouveaux enfants étaient censés s'ajuster à eux plutôt que l'inverse, et cela leur était dur.

— Allez ! fit Miss Kinney en se levant. On recommence. Pour me faire plaisir.

4.

Centre de pathogénie
Division Évaluation des menaces virales
Laboratoire de Sandia, Nouveau-Mexique

— Ici, on s'échange des aptronymes pour se détendre, déclara Jonathan Turner en dirigeant la voiturette de golf vers la guérite en béton.

— Des aptronymes ? répéta Christopher Dicken.

Le soleil venait de se coucher comme il le fait au Nouveau-Mexique – de façon aussi soudaine que spectaculaire. Des lampes halogènes s'allumaient un peu partout dans l'installation, éclairant d'une lueur crue les bâtiments construits dans un style fonctionnel et parfois franchement hideux.

— Des noms qui collent à leur fonction. Permettez-moi de vous donner un exemple, proposa Turner. Il y a ici un docteur en médecine du nom de Polk. Asa Polk[20].

— Ah, fit Dicken.

La guérite était vide. Un petit objet blanc se déplaçait derrière la vitre en verre fumé. Un long tube en acier jaillit sur le côté. Dicken attrapa un mouchoir pour éponger ses joues et son front mouillés de sueur. La chaleur n'expliquait pas tout. Il n'aimait pas le rôle qu'on lui faisait jouer. Il n'aimait pas les secrets.

Et il n'aimait pas se retrouver dans le ventre de la bête.

Turner suivit son regard.

— Personne au bercail, observa-t-il. Nous utilisons des sentinelles humaines à l'entrée principale, mais celle-ci est un automate.

Dicken vit un maillage de rayons pourpres se dessiner sur le visage de Turner, puis ce fut à son tour.

Un voyant vert s'alluma près du portail.

— Vous êtes bien celui que nous croyons, docteur Dicken, annonça Turner. (Il attrapa un petit carton dans la boîte à gants et en sortit un sac plastique étiqueté DANGER BIOLOGIQUE.) Veuillez glisser votre mouchoir là-dedans, ainsi que les Kleenex

[20] Jeu de mots intraduisible avec *to poke :* tripoter, palper. *(N.d.T.)*

qui traînent dans vos poches et tout ce qui a pu vous servir à vous éponger. Pas question que des trucs de ce genre entrent ici ou en sortent. Seules les fringues sont permises, et encore…

Dicken jeta son mouchoir dans le sac, que Turner scella et glissa dans une petite poubelle métallique. La barrière de fer et de béton s'effaça dans le sol.

— À la compta, nous avons un Mr. Ledger, dit Turner en conduisant. Et le docteur Damlye[21] au service des Statistiques.

— J'ai jadis travaillé avec un médecin légiste qui s'appelait Boddy, hasarda Dicken.

Turner hocha la tête en signe d'approbation.

— L'un de nos spécialistes des arbovirus se nomme Bugg[22].

La voiturette passa devant un château d'eau gris anthracite entouré de cinq citernes de gaz liquide d'un beau vert fluo, puis traversa un chemin médian pour déboucher devant un enclos abritant une gigantesque antenne parabolique blanche. Turner en fit le tour complet, puis se dirigea vers une rangée de bungalows aux lignes trapues. Derrière ces derniers, par-delà des clôtures barbelées et électrifiées, se dressaient cinq hangars en béton désignés sous le nom de code « Asile ». Le périmètre était patrouillé par des petits robots et des soldats armés de fusils automatiques.

— J'ai bien connu un spécialiste de la chirurgie plastique du nom de Scarry[23], proposa Dicken.

Turner sourit.

— Et moi, un garagiste qui s'appelait Torker[24].

— Un spécialiste de la chimie nucléaire nommé Mason[25].

Turner grimaça.

— Allons, vous pouvez faire mieux. Ça risque d'être vital pour votre santé mentale si vous devez bosser ici.

— Je suis à court, admit Dicken.

---

[21] *Ledger* : registre. *Damlye* : déformation de « *damn lie* », foutu mensonge. *(N.d.T.)*

[22] De *bug* : bestiole, microbe. *(N.d.T.)*

[23] De *scar* : cicatrice. *(N.d.T.)*

[24] De *torque* : couplage. *(N.d.T.)*

[25] Se prononce « méson », une catégorie de particules élémentaires. *(N.d.T.)*

— Je pourrais continuer pendant des jours. Je connais des centaines de noms, tous attestés. Rien à voir avec ces conneries de légendes urbaines.

— Je croyais qu'on devait se limiter à ses amis et connaissances…

— Il est possible que je vous aie imposé un handicap. (Turner gara la voiturette dans un emplacement qu'un panneau blanc attribuait au PONTE N°3 DE L'ASILE.) Un gynécologue nommé Box[26].

— Un anthropologue nommé Mann[27], répliqua Dicken. (Il contempla les cages où, jadis, les pensionnaires les plus hirsutes de l'asile venaient prendre le soleil.) Pas question de jouer perso.

— Un dresseur de chiens qui s'appelait Doggett[28].

— Un agent de la circulation baptisé Rush[29].

Dicken se sentait de plus en plus chaud.

— Un chauffeur de taxi nommé Parker[30], contra Turner.

— Un joueur pathologique qui s'appelait Chip[31].

— Un proctologue qui s'appelait Poker[32].

— Vous l'avez déjà dit.

— Non, c'en est un autre, parole de scout, protesta Turner. Et j'ai bien été scout, incroyable mais vrai.

— Et je parie que votre connaissance de la fièvre hémorragique vous a valu un badge.

— Comment le savez-vous ?

Ils descendirent de la voiturette et se dirigèrent vers la double porte, qui s'ouvrait sur un couloir inondé de lumière. Dicken plissa le front.

— Un pathologiste du nom de Thomas Shew, dit-il avec un sourire piteux.

— Hein ?

---

[26] Littéralement : boîte, soit vagin en argot. *(N.d.T.)*

[27] De *man* : homme. *(N.d.T.)*

[28] De *dog* : chien. *(N.d.T.)*

[29] De *rush hour* : heure de pointe. *(N.d.T.)*

[30] De *parking*, évidemment. *(N.d.T.)*

[31] Jeton. *(N.d.T.)*

[32] Du verbe *to poke*, cf. supra. *(N.d.T.)*

— T. Shew[33].

Turner gémit et lui ouvrit la porte.

— Bienvenue à l'asile, docteur Dicken. Votre initiation débutera dans une demi-heure. Avez-vous besoin de passer aux toilettes ? C'est sur votre droite. Les gogues les plus propres de la chrétienté.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Détrompez-vous. La cérémonie débute par l'absorption de trois canettes de Bud Light et s'achève par celle de trois canettes de Beck's ou de Heineken. Cela symbolise votre abandon de la science misérabiliste et votre entrée dans les hautes sphères de Sandia.

— Ça ira. (Dicken se frappa le front.) Un anarchiste qui s'appelait State, proposa-t-il.

— Ah ! ce n'est plus le même jeu, déclara Turner.

Il frappa à la porte d'un bureau et recula en croisant les bras. Dicken considéra le couloir aux murs en parpaings, les rigoles qui le bordaient, puis les arroseurs montés au plafond à intervalles d'un mètre quatre-vingts. Aux pommeaux étaient collés des rubans rouges ou verts, faiblement agités par un courant d'air soufflant du nord au sud. Sur les rouges, il était inscrit : « Danger : solution acide et détergent ». Sur les verts, le long du mur côté gauche, on pouvait lire : « Danger : dioxyde de chlore ».

À l'extrémité sud du corridor, un gigantesque ventilateur monté dans le mur tournait lentement. En cas d'urgence, il se désactiverait afin que le corridor se remplisse de gaz stérilisant. Une fois que la zone aurait été décontaminée, il se remettrait en marche pour évacuer l'atmosphère toxique dans des chambres de nettoyage.

La porte s'entrebâilla. Ils se retrouvèrent soumis à l'examen d'un homme grassouillet, pourvu d'une pilosité noire et d'yeux verts des plus perçants, qui sourit et sortit à leur rencontre. Il referma doucement la porte derrière lui.

— Christopher Dicken, je vous présente Vassili Presky, le ponte numéro cinq de l'asile, ou peut-être bien le numéro

[33] Se prononce *tissu… (N.d.T.)*

quatre, déclara Turner.

— Je suis fier de faire votre connaissance, dit Presky, sans toutefois tendre la main.

— Moi de même, répliqua Dicken.

— Il se trouve que ce n'est *pas* un informaticien, ajouta Turner.

Dicken et Presky le fixèrent d'un air interloqué.

— Je vous demande pardon ? fit Presky.

— *Press-key*[34], expliqua Turner, étonné par leur manque de vivacité.

— Soyons indulgents envers le docteur Turner, dit Presky en prenant un air peiné.

— Nous en sommes à la deuxième phase de l'initiation, reprit l'intéressé. En route pour la fête. Vassili est celui d'entre nous qui parle aux animaux. Il dirige notre zoo et effectue aussi quelques recherches.

Presky sourit.

— Nous avons tout ce qu'il nous faut en magasin. Mammifères, marsupiaux, monotrèmes, oiseaux, reptiles, vers, insectes, arachnides, crustacés, planaires, nématodes, protistes, champignons, et même un centre d'horticulture. (Il claqua des doigts et rouvrit sa porte.) J'avais oublié le caractère formel de l'événement. Permettez-moi de m'habiller un peu.

Il revint vêtu d'une veste de tweed grise élimée aux manches.

Les labos étaient disposés à la manière des rayons d'une roue partant d'un moyeu central. Dicken sur les talons, Turner et Presky franchirent une large double porte en verre, puis s'engagèrent d'un pas vif dans un labyrinthe de couloirs, guidant le nouveau venu vers le centre des laboratoires de pathogénie. Dicken sentit ses oreilles bourdonner sous l'effet de la pressurisation lorsque la porte se referma derrière eux.

Tous les bâtiments et les corridors qui les reliaient étaient équipés d'arroseurs et de ventilateurs, de douches d'urgence pour le personnel – des alcôves aux parois d'acier inoxydable où chaque pommeau correspondait à un niveau de désinfection différent –, de chambres de décontamination avec PC extérieur,

---

[34] Littéralement : « Appuie sur la touche ». *(N.d.T.)*

de tenues de confinement et d'isolation bleu et rouge accrochées aux portes en plastique et d'une vaste collection de matériel médical précieux en cas d'urgence.

— Ici, c'est comme un piège à cafards, déclara Presky.

Dicken s'efforçait d'identifier son accent : ce devait être un Russe ayant vécu de nombreuses années aux États-Unis.

— Les bestioles peuvent rentrer, mais elles ne peuvent pas ressortir, conclut-il.

— Le docteur Presky n'arrive jamais à retenir nos slogans publicitaires, railla Turner.

— Je n'ai pas l'esprit à ce genre de choses, acquiesça Presky, qui ajouta fièrement : Et puis, je ne passe pas ma vie à regarder la télé.

Dans un salon les attendait un groupe de cinq hommes et trois femmes. Tous levèrent leurs canettes de Bud Light et saluèrent Dicken d'un « hip, hip, hourra ! » retentissant.

Dicken se figea sur le seuil et leur répondit par un sourire penaud.

— Ne m'effarouchez pas, leur lança-t-il. Je suis du genre timide.

— Le Ciel nous en préserve ! rétorqua un très jeune homme aux longs cheveux blonds et aux sourcils broussailleux presque blancs.

Il portait un complet gris de bonne coupe qui retombait d'élégante façon sur son corps d'athlète, et Dicken décida que ce devait être le dandy de la bande. La tenue des autres ne pouvait être qualifiée que d'utilitaire.

Le dandy siffla une brève mélodie, tendit une main aux doigts robustes et carrés, croisa deux des doigts en question, agita la main avant que Dicken puisse la saisir, puis la retira en s'inclinant de façon obséquieuse.

— Ceci constitue malheureusement notre poignée de main secrète, commenta Turner avec un sourire pincé.

— Elle symbolise le mensonge, la duplicité et l'absence de contact avec le monde extérieur, expliqua le dandy.

— Ce n'est pas drôle, lança une grande femme aux cheveux noirs, au dos voûté et aux yeux d'un bleu étincelant. Lui, c'est Tommy Powers, et moi, je suis Maggie Flynn. Nous sommes

tous les deux Irlandais, mais c'est tout ce que nous avons en commun. Permettez-moi de vous présenter les autres.

On lui tendit une bouteille de bière. Dicken salua tout le monde. Personne ne lui serra la main. De toute évidence, les occupants du lieu évitaient le contact physique si cela était possible. Dicken se demanda dans quelle mesure leur vie amoureuse en souffrait.

* * *

Une demi-heure plus tard, Turner entraîna Dicken à l'écart sous prétexte de lui servir une Heineken à la place de sa Bud à moitié vide.

— Maintenant, c'est officiel, docteur Dicken, annonça-t-il. Que pensez-vous de nos joueurs ?

— Ils connaissent la musique, répondit Dicken.

Presky les rejoignit en levant sa canette de Beck's.

— Le moment est venu de rencontrer le grand chef, messieurs.

Dicken sentit son dos se raidir.

— Très bien, fit-il.

Le silence se fit comme Turner ouvrait une porte marquée par un grand carré rouge à hauteur d'homme. Dicken et Presky le suivirent dans un corridor bordé de bureaux, d'aspect inoffensif mais apparemment riche de symboles.

— En règle générale, le reste de l'équipe met rarement les pieds ici, déclara Turner, qui prenait soin de calquer son allure sur celle de Dicken. Pas facile de recruter pour le premier cercle, admit-il. Les candidats doivent avoir un état d'esprit bien particulier. Un mélange de curiosité, de génie et d'absence totale de scrupules.

— J'ai encore quelques scrupules, avertit Dicken.

— C'est ce que j'ai entendu dire, rétorqua Turner, mortellement sérieux et quelque peu critique. Franchement, je ne comprends pas ce que vous foutez ici. (Il sourit à pleines dents.) D'un autre côté, vous avez des relations et une certaine réputation. Peut-être que ceci compense cela.

Presky tenta d'afficher un sourire ironique. Ils arrivèrent

devant une large porte d'acier. Comme à la parade, Turner pécha dans sa poche un badge en plastique pendant au bout d'une lanière rouge, sur laquelle était imprimé en lettres blanches le mot *Sandia*.

— Ne dites jamais aux autochtones que vous travaillez ici ! conseilla-t-il.

Il leva les bras. Dicken baissa légèrement la tête, et Turner recula après lui avoir passé la lanière autour du cou.

— Cela vous va à ravir.

— Merci, fit Dicken.

— Avant d'entrer, vérifions que vous êtes bien dans le système.

— Et si je n'y suis pas ?

— Si vous avez du pot, ils utiliseront les tasers avant de vous cribler de balles, répondit Presky.

Turner lui montra comment appliquer la main sur une plaque en verre et son œil à un scanner rétinien.

— Le système vous connaît, annonça-t-il. Mieux : il vous aime.

— Dieu merci ! fit Dicken.

— Ici, la sécurité *est* Dieu, rétorqua Turner. La bombe atomique était un modeste pétard comparé à ce qui se trouve derrière cette porte. (Ladite porte s'ouvrit.) Bienvenue à Ground Zéro. Le docteur Jurie est impatient de vous rencontrer.

5.

Washington, DC

Gianelli traversa au pas de course la salle d'attente de son bureau, accompagné de Laura Bloch, sa chef de cabinet. Il avait le visage cramoisi et ressemblait trait pour trait au portrait qu'en avait brossé Mitch : un homme au bord de la crise cardiaque, pourvu d'un visage affable et d'yeux calculateurs.

Kaye se tenait près de la longue table en marbre et fer forgé qui occupait le centre du hall. Quoique seule, elle avait l'impression d'être une carte à jouer qu'on venait d'arracher à son paquet.

— Ils tournent autour du pot, chuchota Laura Bloch à l'intention de Gianelli. La directrice est en retard.

— Parfait, répondit Gianelli.

Il consulta la pendule accrochée au mur. Onze heures.

— Où est mon témoin vedette ?

Il adressa à Kaye un sourire en coin, qui exprimait la compassion tout autant que le scepticisme. Elle savait qu'elle n'avait pas l'air prête. Elle n'était pas prête. Gianelli éternua une nouvelle fois et entra dans son bureau. Un jeune agent du Service secret en ferma la porte et se posta près d'elle, les bras croisés, les yeux indéchiffrables derrière des lunettes aux verres fumés.

Kaye reprit son souffle.

La porte en érable se rouvrit presque aussitôt, et le sénateur y passa la tête.

— Docteur Rafelson, appela-t-il en agitant l'index.

Dans la pièce s'accumulaient quantité de journaux et de magazines, ainsi que deux ordinateurs d'un modèle dépassé. Le plus grand des trois bureaux, placé près de la fenêtre, disparaissait sous les manuels de droit et les cartons de traiteur chinois.

L'agent referma la porte derrière Kaye. L'atmosphère était fraîche et sentait le renfermé. Laura Bloch, une quadragénaire petite et corpulente, aux yeux noirs intenses et aux cheveux noirs et crépus, tendit à Gianelli une liasse de papiers qu'elle venait de sortir d'une mallette.

— Excusez le désordre, dit le sénateur.

— Il dit ça à tout le monde, railla Bloch.

Son sourire était à la fois amical et inquiétant ; en la voyant, Kaye pensait à un terrier ou à un carlin qui aurait peur de regarder les gens en face.

— Ça fait quelques jours que je suis obligé de squatter ici, expliqua Gianelli en lui tendant la main. Merci d'être venue.

Kaye lui serra la main. Il lui laissa le soin de jauger sa

franchise et sa détermination.

— Voici Laura Bloch. Mon bras droit… *et* mon bras gauche.

— Nous nous sommes déjà rencontrées, dit Bloch en souriant.

Sa main était douce et sèche. Elle sembla fixer le front et le nez de Kaye. Soudain, de façon tout à fait irrationnelle, Kaye la jugea sympathique et digne de confiance.

En ce qui concernait Gianelli, elle avait des doutes. Sa carrière s'était accélérée ces dernières années. Kaye avait appris à se méfier des politiciens qui réussissent en période de crise.

— Comment va Mitch ? demanda-t-il.

— Ça fait quelques semaines que nous ne sommes plus en contact, répondit Kaye.

— J'aime bien Mitch, déclara spontanément Gianelli en roulant des épaules. (Il s'assit derrière son bureau, considéra les cartons et plissa le front.) J'ai été bouleversé en apprenant ce qui vous était arrivé. Sale époque que la nôtre. Comment va Marge ?

Kaye comprit que la santé de Marge Cross lui était indifférente, du moins pour le moment. Il se préparait mentalement à l'audience.

— Elle vous envoie le bonjour, dit-elle.

— C'est gentil de sa part, commenta Gianelli.

Kaye se tourna vers un portrait encadré posé sur le bureau.

— Nous avons été peinés par le décès de Mr. Wickham, dit-elle.

— Ça a secoué tout le monde, murmura Gianelli en lui adressant un regard appuyé. Mais ça m'a donné le coup de fouet dont j'avais besoin, et me voilà. Je ne suis qu'un bleu, et la plupart des gens travaillant dans ce bâtiment sont bien décidés à m'enseigner l'humilité.

Il se pencha en avant, à présent tout à fait concentré.

— Est-ce que c'est vrai ?

Kaye savait de quoi il parlait. Elle opina.

— Quelles sont les données qui vous ont permis de conclure ?

— L'analyse des tendances de la consommation de produits pharmaceutiques. Americol est en mesure de recueillir des

données dans deux mille hôpitaux régionaux liés par contrat avec la société pour ce qui est de l'épidémiologie.

Kaye déglutit nerveusement.

Gianelli hocha la tête, les yeux perdus dans l'espace et l'esprit dans la réflexion.

— Vous avez accès à des sources gouvernementales ? demanda-t-il.

— RSVP Plus, le programme Leader 21 de l'Air Force, le système Virocol du CDC et le programme de veille sanitaire du NIH.

— Mais aucune source qui soit du ressort exclusif du Bureau de gestion des urgences ?

— Non, mais nous les soupçonnons d'avoir accès à certains de nos systèmes de collecte de données.

— Quelle est votre estimation côté chiffres ? s'enquit Gianelli.

— Plusieurs dizaines de milliers, répondit Kaye. Peut-être davantage.

— Seigneur Jésus, sainte Marie et Dieu tout-puissant !

Gianelli se laissa retomber en arrière sur son fauteuil, dont les antiques ressorts se mirent à grincer. Comme pour se calmer, il leva les bras et se croisa les doigts sur la nuque.

— Comment va votre fille ?

— Elle est dans un camp de l'Arizona.

— Ce cher vieux Charlie Chase et son merveilleux État de l'Arizona. Mais *comment* va-t-elle, docteur Rafelson ?

— Elle est en bonne santé. Elle s'est fait des amies.

Gianelli secoua la tête. Kaye aurait été incapable de déterminer ses pensées et ses sentiments.

— L'audience risque d'être difficile, déclara-t-il. Laura, et si nous présentions nos interlocuteurs au docteur Rafelson ?

— J'ai été briefée à Baltimore, dit Kaye.

— Personne ne les connaît mieux que nous, pas vrai, Laura ?

— Personne, renchérit Laura Bloch.

— Annie, la fille de Laura, est morte à Joseph Goldberger, précisa le sénateur.

— Je suis profondément navrée, dit Kaye, dont les yeux se mouillèrent de larmes.

Bloch lui tapota le bras et son visage se para d'un masque de résolution.

— C'était une enfant adorable, dit-elle. Un peu rêveuse. (Elle s'ébroua.) Vous allez témoigner devant un babouin, deux cobras, une oie, un gorille mâle et une panthère.

— Le sénateur Percy est notre babouin, enchaîna Gianelli. Jakes et Corcoran sont des cobras tapis dans les herbes. Toutefois, ils ne se sentent pas à l'aise dans cette commission et ça m'étonnerait qu'ils vous posent des questions.

— Le sénateur Thomasen préside la séance, et c'est elle notre oie, poursuivit Bloch. Elle se croit maîtresse de la situation et n'a pas d'opinion bien définie. Le sénateur Chase affirme être de notre côté…

— C'est le gorille mâle, coupa Gianelli.

— Mais, en fin de compte, nous ignorons dans quel sens il votera, acheva Bloch.

Gianelli consulta sa montre.

— Je vais vous faire passer la première. Laura me dit que la directrice est encore coincée dans les embouteillages.

— Elle en a au moins pour vingt minutes, précisa Bloch.

— Elle intrigue pour que le directorat du Bureau de gestion des urgences devienne un poste de niveau ministériel, ce qui lui assurerait la maîtrise absolue de son budget. La directrice est notre panthère. (Gianelli se gratta la lèvre supérieure du bout de l'index.) Nous espérons que vous nous aiderez à contrer ses propositions, qui seront très certainement monstrueuses.

— Entendu, fit Kaye.

— Mark Augustine sera là, dit Bloch. Est-ce que cela vous pose un problème ?

— Aucun, répondit Kaye.

— Vous vous entendez bien, tous les deux ?

— Nous avons été en désaccord, expliqua Kaye, mais nous avons travaillé ensemble.

Bloch afficha un air dubitatif.

— Nous allons courir le risque, dit Gianelli en reniflant.

— Il ne faut jamais courir de risques, lui conseilla Bloch en péchant un nouveau mouchoir dans son sac à main.

— Je cours *toujours* des risques, rétorqua Gianelli. C'est ce

qui m'a permis d'arriver où je suis. (Il se moucha.) Saletés d'allergies ! ajouta-t-il en guettant la réaction de Kaye. Washington est plein de morveux.

— Pas de problème, dit Kaye. Je suis maman, après tout.

— Formidable, fit Bloch. Nous avons besoin d'une pro.

6.

Nouveau-Mexique

Le bureau du Dr Jurie était minuscule et encombré de cartons, comme s'il venait à peine d'y emménager. En voyant entrer Dicken et Turner, il repoussa en arrière son vieux fauteuil Aeron.

Les étagères murales ne contenaient que quelques manuels universitaires fatigués, connus pour être facilement consultables, et des classeurs contenant sans doute des articles scientifiques. Dicken compta sept tabourets de labo, disposés en demi-cercle autour du bureau. Sur celui-ci trônait un ordinateur dont les deux écrans plats affichaient les résultats de deux expériences différentes.

— Vous vous acclimatez bien, docteur Dicken ? s'enquit Jurie. L'altitude ne vous pose pas de problème ?

— Ça va, merci, répondit Dicken.

Turner et Presky s'assirent sur des tabourets, parfaitement à leur aise.

Jurie fit signe à Dicken de prendre place sur un second fauteuil Aeron placé de l'autre côté du bureau. Il dut contourner une pile de cartons pour y parvenir, manquant se tordre la jambe. Une fois assis, il se demanda s'il serait capable de s'extraire.

Jurie portait des souliers marron, un pantalon de laine, une chemise bleu marine à large col, un pull sans manches couleur crème, le tout propre mais mal repassé. Quoique âgé de

cinquante-cinq ans, il avait un visage juvénile et un corps élancé. On l'imaginait sans peine dans le rôle d'un mannequin faisant de la pub pour les chemises Arrow. S'il avait fumé la pipe, il aurait correspondu à l'image stéréotypée du scientifique. Cependant, il était trop petit pour que sa ressemblance avec Oppenheimer soit affirmée. Dicken estima qu'il mesurait à peine un mètre soixante.

— J'ai invité d'autres chefs de projet à se joindre à nous. Je m'excuse de vous exhiber ainsi, docteur Dicken.

Jurie tendit la main pour mettre son ordinateur en veille, puis se mit à osciller sur son siège.

Une femme passa la tête par l'entrebâillement de la porte et tapa du poing sur le mur.

— Ah ! fit Jurie. Dee Dee. Docteur Blakemore. Toujours aussi rapide.

— Ce sera ma perte, répliqua la femme.

Elle était proche de la quarantaine, ronde sans être corpulente, avec de longs cheveux châtains et un air assuré. Poussant la porte, elle s'assit sur un tabouret, non sans difficultés. Durant les minutes qui suivirent, quatre autres personnes rejoignirent la petite assemblée, choisissant de rester debout.

— Je vous remercie d'être venus, déclara Jurie. Nous sommes ici pour souhaiter la bienvenue au docteur Dicken.

Deux des hommes tenaient une canette de bière à la main, sans doute prélevée sur le stock des fêtards. Dicken remarqua que l'un d'eux – le Dr Orlin Miller, précédemment de la Western Washington University – préférait la Bud Light à la Heineken.

— L'ambiance ici est plutôt informelle, commença Jurie. J'irais même jusqu'à dire : décontractée. (Il ne souriait jamais et il lui arrivait fréquemment de marquer une pause entre deux mots.) Ce qui nous intéresse ici, au Centre de pathogénie, c'est la façon dont les maladies nous utilisent comme une bibliothèque et un réservoir génétiques. Plus la façon dont nous nous sommes adaptés de manière à exploiter ces maladies. Peu importe que les virus soient des gènes déviants provenant de notre patrimoine ou des envahisseurs venus de l'extérieur, le

résultat est le même : une lutte constante dont les enjeux sont l'avantage et le contrôle. Tantôt c'est nous qui gagnons, tantôt c'est nous qui perdons, d'accord ?

Dicken ne pouvait contester cela.

— J'ai écouté tout le baratin médiatique sur les enfants du virus et, franchement, je me fous de savoir s'ils sont le produit de la maladie ou de l'évolution. L'évolution *est* une maladie, pour ce que j'en sais. Ce que je veux découvrir, c'est la façon dont les virus peuvent nous tuer en se recombinant.

« Si nous réussissons dans cette tâche, nous disposerons d'une arme d'importance au regard de la défense nationale. Nous sommes à l'âge des gènes et des germes et, quelles que soient les perversions que peut imaginer notre esprit, l'ennemi est capable de faire aussi pire que nous. Une excellente raison pour que le Centre de pathogénie continue d'être financé et fonce à folle vapeur, ce qui nous profitera à tous.

— Amen, conclut Turner.

Il a dit « folle vapeur[35] *»*, pensa Dicken en parcourant l'assistance du regard. *Est-ce que les autres ont entendu la même chose que moi ? Folle vapeur !*

— Docteur Presky, et si nous montrions notre zoo au docteur Dicken ? proposa Jurie.

7.

Environs de Lubbock, Texas

Mitch avait perdu tout ce qui était important à ses yeux, mais voilà qu'il se retrouvait entouré de terre, d'éclats d'os et de débris de poterie. De retour sur le terrain, armé d'une petite pelle et d'une trousse remplie de brosses. Partir de zéro, telle

[35] Dans le texte original, confusion entre *full steam* (toute vapeur) et *fool steam* (folle vapeur). *(N.d.T.)*

était la définition du travail selon l'archéologue, et c'était bien ce qu'il était en train de faire, aucun doute sur ce point.

Autour de lui s'étendait un trou de forme carrée où on avait aménagé quantité de terrasses sur lesquelles reposaient des éclats de silex, les débris informes de ce qui avait peut-être été un panier d'osier, un monceau de fragments provenant d'un pot et l'objet qui avait monopolisé son attention durant toute la journée : un coquillage gravé.

Le soleil s'était couché plusieurs heures auparavant et il travaillait à la lueur d'une lampe-tempête. Au fond du trou, toutes les couleurs avaient viré au brun ou au gris depuis un bon moment. Le brun était la couleur qu'il connaissait le mieux. Beige, gris, noir, brun. La poussière brune qui lui emplissait les narines donnait à toutes choses un parfum de terre sèche. Une odeur brune, neutre.

Sur le coquillage, constitué de trois morceaux, figurait un dessin évoquant une aile d'oiseau hachurée. Mitch avait l'intuition que cette pièce était de même nature que celles trouvées à Spiro, dans l'Oklahoma. Si tel était le cas, cette découverte serait des plus significatives. Son retentissement leur permettrait peut-être d'obtenir quelques semaines de répit auprès des promoteurs immobiliers.

Le générateur placé à l'arrière du camion était tombé en panne la nuit précédente. À présent, c'était la lampe-tempête qui était presque à sec.

Poussant un soupir, il l'éteignit, posa sa pelle et sa trousse sur le rebord du trou et s'extirpa de celui-ci avec un luxe de précautions, progressant à tâtons dans l'obscurité et ménageant son bras abîmé.

Comme il en allait souvent avec les chantiers universitaires, le budget de celui-ci était ridicule et l'équipement des plus précieux, en majorité de seconde main et rarement fiable. Et le temps pressait, bien entendu. Encore quinze jours, et les bulldozers envahiraient le site, recouvrant plusieurs centaines d'ares de gravats et de dalles de béton en prélude à la construction d'un lotissement.

Les douze étudiants participant aux fouilles s'étaient rassemblés sous une tente et sirotaient de la bière dans la

fraîcheur du crépuscule. Il y a des choses qui ne changent jamais. Mitch accepta la canette que lui tendait une brunette de vingt ans nommée Kylan, puis s'assit en gémissant sur la chaise de camping qui lui était réservée, en partie parce qu'il était le plus expérimenté du groupe, en partie parce qu'il en était aussi l'aîné et que ces gamins estimaient qu'il avait besoin d'un minimum de confort pour rester opérationnel.

Son bras lui valait un surcroît de compassion, évidemment. Mitch ne pouvait creuser que d'une seule main, et il était obligé de caler la pelle sous son aisselle.

Les autres étaient assis à même le sol ou sur les deux planches prélevées sur le pick-up abritant le générateur hors service.

— Du nouveau ? demanda Kylan.

Les étudiants n'étaient guère bavards ce soir-là, peut-être parce qu'ils pressentaient la fin de leurs espoirs et de leurs rêves. Ces dernières semaines, ils n'avaient vécu que pour cette campagne de fouilles. On comptait déjà deux couples d'amants parmi eux.

Mitch tendit la main, fit mine de saisir un objet.

— Lampe, dit-il.

Tom Pritchard, vingt-quatre ans, maigre, crinière de cheveux blonds, lui lança une lampe torche en aluminium noir.

Les étudiants échangèrent un regard neutre, aussi impassibles que des gosses dissimulant un espoir fou.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Caitlin Bishop, une grande fille qui était bien loin de son New York natal.

Mitch leva la tête et soupira.

— Probablement rien du tout, répondit-il.

Ils se massèrent autour de lui, oubliant leur fatigue et leurs airs blasés. Ils avaient autant besoin d'espoir que de fluides réhydratants.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Dites-le-nous !

Ce n'était probablement rien, répéta-t-il ; il y avait de grandes chances pour qu'il se trompe. Et même s'il avait raison, quelle importance cela avait-il ? Il existait des centaines de

coquillages provenant de Spiro, dispersés dans les universités et les collections privées. Il en avait trouvé un de plus, la belle affaire !

Est-ce que ce trésor remplacerait sa famille ?

Il agita la lampe torche pour éloigner les étudiants, puis la braqua sur la première étoile du soir. L'atmosphère était sèche et, si le rayon lumineux était visible, c'était uniquement parce que la poussière qu'ils avaient remuée durant la journée n'était pas encore retombée.

— Quelqu'un a-t-il entendu parler de Spiro, Oklahoma ? De la colline de Craig ? demanda-t-il.

— Civilisation du Mississippi, répondit Kylan, la plus calée du groupe, sauf peut-être pour le travail sur le terrain. Site découvert durant les années 1930 par la Compagnie minière Pocola. Une véritable catastrophe. Sépultures, poteries, artefacts… tout a été vendu à des touristes.

— Un site célèbre pour ses conques gravées, ajouta Mitch. Décorées d'oiseaux, de serpents, et cetera, dans un style vaguement mésoaméricain. Sans doute le produit d'une population ayant occupé l'est, le sud et le centre-ouest du pays. Quelqu'un a entendu parler de ces coquillages ?

Tous répondirent par la négative.

— Montrez-nous ça ! lança Bernard Rowland en avançant d'un pas.

Aussi grand que Mitch, il était beaucoup plus large d'épaules. C'était un mormon et il ne buvait jamais de bière ; il lui préférait de l'Iced Sweat, un liquide d'un vert inquiétant qu'il achetait par bouteilles d'un litre et demi.

Mitch les guida au milieu des trous creusés dans le sol. Les mouches, qui s'étaient planquées durant la journée, ressortaient pour profiter de la fraîcheur. Les pacages de Lubbock se trouvaient à sept ou huit kilomètres de là. Par vent défavorable, l'odeur était étourdissante. Mitch se demanda qui pouvait bien avoir envie de faire construire ici, si près de cette puanteur, si près des mouches.

Ils arrivèrent devant le trou où il avait fait sa découverte, et les étudiants se plantèrent à trente centimètres du bord. Il descendit et braqua sa lampe sur la terrasse où se trouvait le

coquillage qu'il avait passé six heures à dégager avec une brosse et un cure-dents.

— Ouaouh ! fit Bernard. Comment est-il arrivé ici ?

— Bonne question, répliqua Mitch. Quelqu'un a-t-il un appareil photo ?

Kylan lui tendit son appareil numérique, porteur d'une étiquette où il était écrit « Tire-pots ». Mitch attrapa la ficelle qui lui servait à quadriller les zones de fouilles et la tendit aux étudiants, qui dessinèrent un carré autour du coquillage. Puis il prit une série de clichés au flash.

Bernard l'aida à ressortir du trou. Tous observèrent un silence solennel qui dura quelques instants.

— Notre trésor, déclara Mitch. (Il ne put s'empêcher de se trouver cynique.) Notre unique espoir.

Fallon Dupres, une Canadienne de vingt-trois ans qui ressemblait à un top model et gardait ses distances avec tous et toutes, lui tendit une nouvelle canette de Coors.

— En fait, les coquillages de la colline de Craig n'étaient pas des conques, lui dit-elle à mi-voix. C'étaient des bulots.

— Merci, fit Mitch.

Fallon lui répondit par un signe de tête, blasée comme à son habitude. Elle l'avait dragué trois jours plus tôt. Mitch la soupçonnait d'appartenir à ce type de femme séduisante attiré par les hommes plus âgés et exerçant une autorité, si dérisoire soit celle-ci. Dans cet environnement pauvre en mâles qui était le leur, il était à la fois le plus âgé et le plus riche en autorité. Il avait poliment repoussé ses avances, lui affirmant qu'elle était très mignonne et que, dans d'autres circonstances, il aurait sûrement été tenté. Il avait tenté de lui faire comprendre que ce genre d'activité appartenait pour lui au passé. Sans tenir compte de ses arguments, elle lui avait déclaré sans ambages que son attitude n'avait rien de naturel.

En fait, Mitch n'avait pas couché avec une femme depuis que Kaye et lui s'étaient séparés l'année précédente, à Phœnix, juste après sa libération. Ils étaient convenus d'agir ainsi pour des raisons stratégiques.

Kaye était allée travailler pour Americol, dans le Maryland, et Mitch était parti sur les routes, en quête de trous où il

pourrait se cacher.

— Je croyais que Spiro était un vice-président corrompu[36], dit Larry Kelly, le moins futé et le plus drôle du groupe. Comment un coquillage pourrait-il sauver notre site ?

À la surprise générale, ce fut Fallon qui le lui expliqua, le plus gentiment du monde.

Mitch s'éloigna pour consulter son téléphone mobile. Il l'avait désactivé pour la matinée et avait oublié de le réactiver lorsqu'il avait fait une sieste au plus fort de la chaleur. Il avait un message. Le numéro de l'appelant lui était vaguement familier. Non sans mal, il cala l'appareil sur sa main invalide et composa son code d'accès.

Il reconnut tout de suite la voix de sa correspondante. C'était Eileen Ripper, une consœur et amie. Elle effectuait surtout des fouilles dans le nord-ouest des États-Unis et cela faisait plus de dix ans qu'ils ne s'étaient pas parlé.

— Mitch, j'ai un plan canon pour toi. Tu es occupé ? Tu n'as pas intérêt. Comme je viens de le dire, c'est quelque chose de vraiment *canon*. Je suis coincée ici avec une équipe exclusivement féminine, qu'est-ce que tu dis de ça ? Tu as toujours envie de bousculer les certitudes ? Appelle-moi.

Mitch considéra le plateau gagné par l'obscurité et les tranchées devant lesquelles Fallon expliquait l'importance des coquillages de Spiro à des étudiants épuisés, dont le travail disparaîtrait bientôt sous des pelouses et des pavillons. Tenant toujours le téléphone de sa main invalide, il ouvrit et referma son autre main. Il ne supportait pas l'idée que ce chantier puisse être abandonné, si médiocre soit-il, car cela signifierait qu'on avait de nouveau jugé son travail inutile.

Il avait été condamné à deux ans ferme pour attaque à main armée – son arme étant un simple bout de bois. Il n'avait pas vu Kaye depuis un an. Elle travaillait pour le compte de Marge Cross et, aux yeux de Mitch, cela aussi était une défaite.

Et Stella était internée dans une école gouvernementale de

---

[36] Allusion à Spiro Agnew (1918-1996), homme politique américain, qui fut le vice-président de Richard Nixon de 1969 à 1973 et dut démissionner après avoir été condamné pour fraude fiscale. *(N.d.T.)*

l'Arizona.

Fallon Dupres s'approcha de lui. Il se retourna et la vit qui croisait les bras et le considérait d'un œil sévère.

— Ce n'est pas un bulot, Mitch, déclara-t-elle. À mon avis, c'est un morceau de coque de clam.

— J'aurais juré le contraire.

Il avait pourtant bien vu ce dessin de style mésoaméricain.

— Elle est bien rayée. Raturée, même, poursuivit la jeune femme. Mais ce n'est pas un bulot. Désolée.

Elle se retourna, lui jeta un dernier regard, lui adressa un sourire où il préféra lire du regret que de la pitié, puis s'en fut.

Mitch resta quelques minutes immobile sous le ciel bleu nuit, se demandant combien de rêves il accepterait encore de voir brisés avant de rendre les armes. Encore une porte qui se ferme.

Il pouvait filer vers le nord. S'arrêter en chemin pour rendre visite à Stella – à condition qu'on le laisse entrer. Impossible de le savoir à l'avance.

Il composa le numéro d'Eileen.

8.

Washington, DC

Gianelli entra par la porte du fond, une liasse de papiers à la main. Thomasen leva les yeux. Augustine se retourna. Le sénateur retardataire était suivi par un agent du Service secret, qui rejoignit l'un de ses collègues posté près de la porte. Augustine reconnut Laura Bloch. Gianelli lui devait en grande partie son élection et c'était un animal politique de premier ordre.

Augustine avait également ouï dire qu'elle était très douée pour l'espionnage.

— Ravi de vous voir parmi nous, Dick, lança Chase depuis

l'autre bout de la salle. Nous commencions à nous inquiéter.

Gianelli lui adressa un sourire matois.

— Toujours cette sacrée allergie, dit-il.

Kaye Lang Rafelson fut la dernière à entrer. Augustine fut surpris de la voir. Tout cela sentait le coup monté, et il songea que la directrice actuelle du Bureau allait regretter d'avoir traîné en route.

Kaye se dirigea vers la table des témoins. Une chaise et un micro l'y attendaient. On la présenta à la commission, dont tous les membres la connaissaient de nom et de réputation.

Le sénateur Percy semblait déconcerté. Lui aussi reniflait un coup fourré.

— Le docteur Rafelson ne figure pas sur notre liste, Dick, dit-il tandis que Gianelli s'installait, assisté par Bloch.

— Elle nous apporte des nouvelles importantes, rétorqua Gianelli d'un ton brusque.

Kaye prêta serment. Elle n'accorda pas un seul regard à Augustine, qui se trouvait pourtant à moins de deux mètres d'elle.

Le sénateur Thomasen étouffa un bâillement. Elle semblait ravie de se laisser guider par Gianelli. On assista à quelques arguties, interventions de Percy et réfutations de Chase, puis Percy leva les bras au ciel et laissa les choses suivre leur cours. De toute évidence, il était contrarié par le retard de la directrice.

— Vous êtes employée par Americol, n'est-ce pas, docteur Rafelson ? demanda Thomasen en consultant le mémo que venait de lui passer Gianelli.

— Oui, Sénateur.

— Et quelle est la nature de votre travail ?

— Nous étudions les techniques d'élimination des ERV chez la souris et le chimpanzé, Sénateur.

— Bravo ! intervint Percy. Tout effort pour éradiquer les virus est le bienvenu.

— Nous cherchons à comprendre le rôle joué par les virus dans notre génome et dans notre vie de tous les jours, corrigea Kaye.

Percy ne sembla pas relever cette nuance.

— Vous travaillez également pour le Centre de contrôle et de

prévention des maladies, poursuivit Thomasen. En tant qu'agent de liaison entre Marge Cross et Fern Ridpath, le directeur de la section SHEVA au CDC, n'est-ce pas ?

— Cela m'arrive occasionnellement, mais le docteur Ridpath a surtout affaire à notre EP.

— Votre EP ?

— Enquêteur principal.

— À savoir ?

— Le docteur Robert Jackson, répondit Kaye.

Thomasen leva les yeux, imitée en cela par le reste de l'assistance, lorsque la porte du fond s'ouvrit une nouvelle fois. Rachel Browning traversa la salle d'un pas décidé, vêtue d'une robe noire à large ceinture rouge. Elle jeta un coup d'œil à Augustine, puis adressa aux sénateurs un sourire qui se voulait intrigué. Kaye le trouva digne d'un prédateur. Elle était suivie à deux pas de distance par sa conseillère juridique, une petite femme grisonnante vêtue d'un tailleur d'été en coton beige.

— Vous êtes en retard, Ms. Browning, commenta le sénateur Thomasen.

— J'avais cru comprendre que le docteur Browning témoignerait seule devant la commission lors d'une séance à huis clos, dit la conseillère juridique d'une voix cassante.

— Cette séance se déroule bien à huis clos, répliqua Gianelli en reniflant une nouvelle fois. Le sénateur Percy a invité le docteur Augustine, et j'ai invité le docteur Rafelson.

Browning s'assit en bout de table et se fendit d'un sourire détendu tandis que sa conseillère installait devant elle un ordinateur portable. Elle disposa ensuite des chemises rigides de façon que seules Browning et elle puissent en voir l'écran, puis s'assit à gauche de la directrice.

— Le docteur Rafelson a été interrompue, rappela le sénateur Gianelli à Thomasen.

Celle-ci eut un rictus.

— Je me demande sur quel air nous sommes censés danser. Qui est le violoneux ici ?

— Vous, madame la Présidente, comme toujours, répondit Gianelli.

— J'en doute, j'en doute sincèrement. Très bien, poursuivez,

docteur Rafelson.

Kaye n'appréciait guère de se retrouver opposée à la directrice du Bureau de gestion des urgences, mais, de toute évidence, elle n'avait pas le choix. Elle était piégée entre deux équipes adverses prêtes à un match des plus violents.

— Hier soir, à Baltimore, une réunion a été organisée afin d'examiner les résultats d'une enquête sanitaire menée par Americol. Vous étiez présente à cette réunion, déclara Gianelli. Dites-nous ce qui se passe, Kaye.

Le regard lancé par Browning était une mise en garde.

Kaye n'en tint pas compte.

— Nous avons des preuves irréfutables que des naissances SHEVA du premier stade se sont récemment produites, Sénateur, déclara-t-elle. Je parle d'expulsions ou d'avortements de filles intermédiaires.

Un silence pesant se fit dans la salle. Tous les sénateurs levèrent les yeux, comme si un oiseau venait d'entrer à tire-d'aile.

— Je vous demande pardon ? fit Chase.

— De nouvelles naissances SHEVA vont bientôt se produire. La troisième vague est arrivée.

— Ne sommes-nous pas soumis à un protocole de sécurité ? demanda Percy en regardant ses collègues sénateurs d'un air interloqué. Cette commission d'enquête n'est pas renommée pour sa discrétion. Veuillez considérer les conséquences, tant sur le plan social que politique, d'une…

— Madame la Présidente, lança le sénateur de l'Arizona, exaspéré.

— Veuillez poursuivre, docteur Rafelson, dit Gianelli sans tenir compte de ces interruptions.

— On a constaté que des échantillons de sang prélevés sur des personnes de sexe masculin vivant maritalement produisaient à nouveau des rétrovirus SHEVA. Selon les estimations actuelles du CDC, plus de vingt mille femmes donneront naissance à des enfants de SHEVA du second stade au cours des huit à douze mois à venir, pour ne parler que des États-Unis. Sur les trois prochaines années, nous pouvons nous attendre à cent mille naissances SHEVA.

— Mon Dieu ! s'exclama Percy. Ça ne finira donc jamais ?

Sa voix fit résonner les haut-parleurs.

— L'avalanche a repris, commenta Gianelli.

— Est-ce que c'est vrai, Ms. Browning ? demanda le sénateur Percy.

Browning se leva.

— Merci de me donner la parole, Sénateur. Le Bureau de gestion des urgences est informé de l'existence de ces cas, et nous avons élaboré un plan expressément conçu pour contrer leurs effets. Certes, on a constaté des fausses couches. On a en outre signalé des grossesses qui leur étaient consécutives. Aucune preuve ne permet encore de penser que les enfants à naître souffriront des mutations d'origine virale qui nous sont tristement familières. En fait, le rétrovirus émis par les sujets de sexe masculin n'est pas homologue aux virus SHEVA qui nous sont connus. Peut-être assistons-nous à une résurgence de la maladie, avec de nouvelles complications.

Le sénateur Percy monta à l'assaut.

— Ces nouvelles sont aussi bouleversantes que terrifiantes. Ms. Browning, ne pensez-vous pas qu'il est grand temps pour nous de terrasser ces envahisseurs ?

Browning mit de l'ordre dans ses papiers.

— Vous avez raison, sénateur Percy. Il existe désormais un vaccin conférant une résistance substantielle à SHEVA et à nombre d'autres rétrovirus.

Kaye agrippa le rebord de la table pour empêcher ses mains de trembler. Ce prétendu vaccin n'existait pas ; elle en avait la certitude. Du point de vue scientifique, le discours de Browning était un pur bobard. Mais l'heure était mal choisie pour le proclamer au monde. Que la directrice tisse donc sa toile.

— Nous pensons être bientôt en mesure d'étouffer dans l'œuf cette nouvelle offensive virale, poursuivit cette dernière. (Elle chaussa des lunettes de grand-mère et consulta l'écran de son dataphone.) Nous recommandons en outre que les futures mères soient localisées grâce au GPS et placées en quarantaine afin de prévenir toute nouvelle épidémie de SHIVER. Nous espérons obtenir l'autorisation légale d'implanter une puce sur tous les enfants de SHEVA.

Kaye scruta les visages des sénateurs formant la commission d'enquête, n'y lut que de la terreur et se retourna vers Browning.

Celle-ci soutint son regard pendant un long moment, la fixant sans broncher derrière ses lunettes archaïques.

— En vertu des pouvoirs que lui confèrent les directives de décision présidentielles 298 et 341 et sa charte de fonctionnement telle qu'elle a été votée par le Congrès, le Bureau de gestion des urgences a la capacité de décréter la mise en quarantaine de toutes les mères affectées. Nous comptons en outre assigner à résidence tous les hommes produisant le nouveau rétro virus et leur interdire de séjourner dans les foyers où ils sont susceptibles d'infecter leurs partenaires. Bref, nous avons la ferme intention de prévenir toute nouvelle naissance d'enfants de SHEVA.

Chase avait blêmi.

— Comment comptez-vous procéder, Ms. Browning ? demanda-t-il.

— Si la pose de puces électroniques ne peut pas être effectuée dans les délais requis, nous recourrons à des méthodes plus traditionnelles. Les déplacements des hommes affectés seront surveillés au moyen de bracelets électroniques. D'autres procédures sont en cours d'examen en ce moment même. Nous allons *empêcher* cette nouvelle épidémie, Sénateur.

— Quand pourrons-nous purifier nos corps de ces virus ? demanda le sénateur Percy.

— C'est là le domaine de compétence de Ms. Lang, répliqua Browning en fixant Kaye d'un air candide, telle une professionnelle s'adressant à une autre. Kaye ? Avez-vous progressé ?

— Notre équipe étudie de nouvelles procédures, répondit Kaye. Pour l'instant, nous sommes encore incapables d'éliminer les rétrovirus anciens – les ERV – des embryons de souris et de chimpanzés sans perturber leur gestation. Si l'on tente d'écarter la majorité ou la totalité des anciens gènes viraux, y compris les gènes de SHEVA, cela produit des anomalies chromosomiques durant la mitose, l'interruption du processus de croissance, une absorption accélérée ou carrément une fausse couche. En outre,

les équipes d'Americol n'ont pas pour l'instant élaboré de vaccin vraiment efficace. Il nous reste beaucoup à apprendre. Les virus…

— Et voilà, coupa Browning en se tournant à nouveau vers les sénateurs. Échec sur toute la ligne. Nous devons désormais nous concentrer sur l'aspect pratique.

— On est amené à se demander, docteur Rafelson, si l'on doit vous confier ce genre de tâche, vu vos sympathies en la matière, déclara le sénateur Percy en s'épongeant le front.

— Ce commentaire est parfaitement déplacé, sénateur Percy, répliqua sèchement Gianelli.

Browning continua sur sa lancée.

— Nous espérons partager nos résultats scientifiques avec Americol et avec la présente commission, dit-elle. Nous croyons sincèrement que Ms. Lang et ses collègues feront preuve envers nous de la même bonne volonté, pour ne pas dire du même zèle.

Kaye joignit les mains sur la table.

* * *

Après que la séance eut été levée, Augustine alla boire un verre d'eau dans la salle d'attente. Browning se dirigea vers lui d'un pas vif.

— Est-ce que c'est vous qui avez monté ce coup-là, Mark ? lui demanda-t-elle à voix basse tout en se servant un verre d'eau avec des glaçons.

Trois ans plus tôt, il avait sous-estimé le degré de haine et de terreur dont étaient capables les Américains. Rachel Browning s'était montrée plus avisée que lui. Si la nouvelle directrice du Bureau de gestion des urgences avait une corde autour du cou, Augustine ne pouvait pas la voir.

Plusieurs années s'écouleraient sans doute avant qu'elle se pende.

— Non, répondit-il. Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Enfin, l'info sera tôt ou tard rendue publique.

Browning s'écarta de la porte lorsque Laura Bloch ouvrit celle-ci pour faire passer Kaye, vidant les lieux avec sa fidèle

conseillère juridique. Bloch s'empressa d'apporter à Kaye une tasse de café. Augustine et elle se trouvaient à un pas l'un de l'autre. Kaye leva sa tasse pour le saluer.

— Bonsoir, Mark.

— Bonsoir, Kaye. Vous vous en êtes bien tirée.

— J'en doute, mais merci quand même.

— Je tenais à vous dire que je suis navré, déclara Augustine.

— Pourquoi donc ?

Bien entendu, elle ignorait ce qui s'était passé trois ans plus tôt, le jour où Browning avait appelé Augustine pour lui apprendre qu'elle était sur le point de fondre sur la famille Rafelson.

— Je suis navré que vous leur ayez servi de leurre, ajouta-t-il.

— J'ai l'habitude. C'est le prix à payer quand on est resté trop longtemps au placard.

Augustine tenta de lui adresser un sourire compatissant, mais son visage raidi ne produisit qu'une vague grimace.

— Je comprends, dit-il.

— Ce n'est pas trop tôt, rétorqua Kaye, qui alla rejoindre Laura Bloch.

Un peu vexé, Augustine s'ordonna mentalement de ne pas perdre patience. Il savait travailler en coulisses, dans le silence et l'anonymat.

Cela faisait longtemps qu'il avait appris à imiter ces virus tant décriés.

9.

Nouveau-Mexique

Pour pouvoir entrer dans le zoo du Centre de pathogénie, ils durent traverser une pièce aux murs de béton peints en noir et tremper leurs chaussures dans un pédiluve contenant un liquide jaune et poisseux – une variété de Lysol, expliqua Turner.

Dicken pataugea dans le fluide.

— C'est la même chose avant de sortir, prévint Presky. Les semelles de crêpe résistent mieux que les autres.

Après s'être essuyé les pieds sur des paillassons de nylon noir, ils enfilèrent une combinaison en coton aux jambières resserrées par des élastiques. Chacun d'eux eut droit à une résille protectrice et à un masque respiratoire, et on leur recommanda de s'abstenir de toucher quoi que ce soit.

Le zoo aurait fait la fierté d'une petite ville. Il occupait quatre hangars de quelques centaines de mètres carrés, dont les murs d'acier et de béton abritaient des enclos où on s'était efforcé de reconstituer un environnement naturel.

— Confort et absence de stress, souligna Turner. Nous voulons que nos anciens virus vivent dans le calme.

— Le docteur Blakemore travaille avec des cercopithèques et des singes hurleurs, précisa Jurie. Nouveau monde et vieux continent. Leurs profils ERV sont fort différents, comme vous le savez sans nul doute. Nous espérons avoir sous peu des chimpanzés, mais peut-être nous contenterons-nous de suivre les travaux d'Americol dans ce domaine. (Il gratifia Dicken d'un regard spéculateur.) C'est Kaye Lang qui est responsable de ce projet, non ?

Dicken acquiesça d'un air absent.

Les cinq cages destinées aux primates étaient les mieux aménagées : on y trouvait des branches d'arbres, des anneaux et des balançoires, des matelas rembourrés sur le sol, des parcours sur plusieurs niveaux et une excellente sélection de jouets en plastique. Dicken compta six singes hurleurs répartis sur deux cages, les mâles dans l'une et les femelles dans l'autre, séparés par une cloison transparente percée de trous : ils pouvaient se voir et se sentir, mais pas se toucher.

Le petit groupe fit ensuite halte devant un long et étroit aquarium contenant un ornithorynque batifolant au milieu d'un banc de petits poissons. Dicken adorait les ornithorynques. Il sourit comme un gamin en découvrant celui-ci, un jeune spécimen long d'une trentaine de centimètres qui ne cessait de monter et de descendre, laissant dans l'eau vert clair un sillage de bulles argentées qui collaient à sa fourrure lisse.

— Elle s'appelle Torne, déclara Presky. Mignonne, pas vrai ?

— Splendide, répondit Dicken.

— Toute créature pourvue de poils, d'écailles ou de plumes a des gènes viraux qui nous intéressent, déclara Jurie. Torrie nous a quelque peu déçus, mais nous l'aimons bien quand même. Nous venons de séquencer et de comparer les allogénomes de l'échidné et, bien entendu, de l'ornithorynque.

— Nous procédons au recensement des ERV des monotrèmes, expliqua Turner. Les ERV sont fort utiles durant le développement des vivipares. Ils neutralisent en partie le système immunitaire de la mère. S'ils ne le faisaient pas, les lymphocytes de la mère tueraient les embryons, car leur type correspond en partie aux tissus du père. Toutefois, les monotrèmes pondent des œufs, à l'instar des oiseaux. Ils ne devraient pas faire un tel usage des ERV durant les premières phases du développement.

— L'hypothèse Temin-Larsson-Villarreal, dit Dicken.

— Vous connaissez TLV ? demanda Turner, ravi.

Ce sigle désignait une théorie sur les interactions entre un virus et son hôte élaborée à l'issue de plusieurs décennies de travail dans différentes institutions par Howard R. Temin, Eric Larsson et Luis P. Villarreal. TLV était en vogue depuis l'avènement de SHEVA.

Dicken opina.

— Alors ? lança-t-il.

— Alors quoi ? fit Presky.

— Est-ce que les échidnés et les oiseaux expriment des particules d'ERV pour protéger leurs embryons ?

— Ah ! (Presky eut un sourire de conspirateur et agita l'index.) Confidentiel défense.

Il fit face à Turner. Chaque fois qu'il tournait la tête, son corps tournait avec elle, évoquant un automate.

— Torrie aura bientôt un fiancé, reprit-il. Ce qui déclenchera chez elle des changements qui nous intriguent tous.

— Ainsi que Torrie elle-même, je présume, ajouta Jurie, pince-sans-rire.

Ils s'approchèrent d'un enclos de béton abritant un petit bosquet de conifères assez bien fourni.

— Nous n'avons ni lions ni tigres, mais nous avons des ours, déclara Presky. Deux jeunes mâles. On les voit parfois se mesurer l'un à l'autre – ce sont des frères, ils aiment jouer à la bagarre.

— Ours, blaireaux et ratons laveurs, ajouta Turner. Autant de bestioles pacifiques, du moins sur le plan viral. Ce sont les singes, y compris les singes humains, qui ont apparemment les ERV les plus abondants et les plus actifs.

— La plupart des organismes animaux et végétaux ont des capacités qui leur sont propres en matière de guerre et de propagande biologique, dit Jurie. La guerre ne se déclenche que si la population est trop stressée. Le docteur Turner va nous exposer son exemple préféré entre tous.

Turner les conduisit vers un vaste enclos abritant quatre bisons d'Europe à la fourrure d'aspect mité. Ils contemplèrent leurs observateurs humains avec une placidité toute bovine. L'un d'eux secoua la tête, se nimbant d'une aura de poussière et de brins de paille.

— Un cas de figure que nos contemporains n'ont pas oublié, du moins s'ils sont consommateurs de hamburgers : transfert de gènes toxiques vers la bactérie *E. coli* chez le bœuf. Les techniques modernes d'élevage et d'abattage engendrent chez l'animal un stress considérable, qui le conduit à envoyer de multiples signaux à son système digestif. *E. coli* réagit à ces signaux en absorbant des bactériophages porteurs de gènes provenant de *Shigella,* une autre bactérie fort répandue dans le système digestif. Ces gènes sont codants pour la toxine shiga. Cet échange n'est nullement préjudiciable à l'animal : fascinant, non ? Mais lorsqu'un prédateur tue un bovin vivant à l'état de nature et le mord aux tripes – ce que font la plupart des prédateurs, dégustant des végétaux à moitié digérés que l'on appelle la salade sauvage –, il avale quantité de *E. coli* assaisonnées à la toxine shiga. Ce qui rend le prédateur très malade, et nous aussi. Des prédateurs malades ou morts, et voilà que nos bovins sont beaucoup moins stressés. Une soupape de sûreté des plus astucieuses. Désormais, nous stérilisons la viande bovine avec des radiations. *Toute* la viande bovine.

— Personnellement, je ne mange jamais de steak saignant, dit Jurie en arquant les sourcils d'un air entendu. Il y a trop de gènes qui se baladent dedans. Le docteur Miller, notre botaniste en chef, me dit que je devrais aussi me méfier de ma salade.

Orlin Miller leva les bras comme pour se défendre.

— Je dis ça pour respecter le temps de parole des végétariens.

Ils entrèrent dans le Bâtiment 2, qui faisait office de volière et de vivarium à reptiles. Derrière les portes coulissantes s'alignaient des étagères couvertes de cages de verre abritant des serpents qui se prélassaient à la lueur de lampes rougeoyantes.

— Nous avons la preuve qu'il existe une circulation latérale des gènes entre les espèces, un flot lent mais constant, dit Jurie. Le docteur Foresmith étudie le transfert des gènes entre virus exogènes et endogènes chez les poules et les canards, ainsi que chez les psittacidés – comme les perroquets.

Foresmith, un colosse grisonnant proche de la cinquantaine, anciennement du Massachusetts Institute of Technology – Dicken connaissait ses travaux sur le génome minimal des bactéries –, prit le relais.

— La grippe et les autres virus exogènes peuvent échanger des gènes et se recombiner à l'intérieur de l'hôte ou dans leur réservoir de population, dit-il de sa voix de basse. Des nouvelles variétés de grippe nous venaient d'Asie chaque année. À présent, nous savons que les virus exogènes et endogènes – l'herpès, la varicelle, le VIH, SHEVA – peuvent se recombiner dans notre corps. Et si ces virus faisaient une erreur ? Si un gène n'est pas au bon endroit dans l'ADN d'une cellule… celle-ci ignore ses devoirs et devient incontrôlable. Et on se retrouve avec une tumeur maligne. Autre cas de figure, supposez qu'un virus relativement inoffensif acquière un gène crucial et que l'infection qu'il déclenche, de bénigne devienne aiguë. Une erreur *vraiment* grave, et boum !… (il se frappa la paume du poing pour souligner son propos) taux de mortalité : cent pour cent. (Son sourire se partageait entre l'inquiétude et l'admiration.) À en croire l'un de nos paléospécialistes, on peut expliquer pas mal d'extinctions de cette manière, du moins en

théorie. Si nous parvenions à ressusciter et à reconstituer les ERV les plus anciens et les plus dégradés, peut-être que nous découvririons ce qui est vraiment arrivé aux dinosaures.

— Pas si vite ! protesta Dicken en levant les mains comme en signe de reddition. Je ne sais rien des dinosaures ni des vaches stressées.

— Pour le moment, laissons de côté les théories les plus échevelées, gronda Jurie, dont les yeux étaient cependant fort brillants. À votre tour, Tom.

Tom Wrigley, le plus jeune du groupe, avait à peine trente ans ; c'était un homme de haute taille, aux cheveux châtains et au visage quelconque, pourvu d'un nez rouge et d'un air perpétuellement affable. Un sourire timide aux lèvres, il tendit à Dicken une pièce de vingt-cinq *cents*.

— C'est en gros le prix d'une pilule anticonceptionnelle. Mon équipe étudie les effets de la contraception sur l'expression des rétrovirus endogènes chez les femmes âgées de vingt à cinquante ans.

Dicken fit rouler la pièce dans sa main. Comme Tom lui tendait la sienne en haussant les sourcils, il lui rendit son bien.

— Continuez, Tom, souffla Jurie.

— Il y a une vingtaine d'années, des chercheurs ont découvert que le VIH infectait les femmes enceintes plus vite que le reste de la population. Certains rétrovirus endogènes humains sont des proches parents du VIH, qui se livre à une attaque en règle de notre système immunitaire. Le fœtus exprime quantité de HERV à partir de son placenta, ce qui, à en croire certains, contribue à neutraliser le système immunitaire maternel d'une façon qui lui est bénéfique – le fœtus est invulnérable à ses attaques durant la gestation. TLV, docteur Dicken, TLV.

— Ici, Howard Temin est vénéré à l'égal d'un dieu, déclara Dee Dee Blakemore. Nous avons aménagé un petit autel dans l'aile C. Les prières ont lieu tous les mercredis.

— La pilule anticonceptionnelle produit chez les femmes un état similaire à la grossesse, reprit Wrigley. Nous avons décidé que les femmes prenant la pilule nous fourniraient une excellente population pour nos études. Nous avons une

vingtaine de volontaires, dont cinq parmi nos scientifiques.

Blakemore leva la main.

— Je fais partie du lot, dit-elle. Et je me sens déjà irritable.

Elle se tourna vers Wrigley et gronda en lui montrant ses canines. Wrigley feignit l'effroi.

— Les enfants de SHEVA du sexe féminin tomberont enceintes un jour ou l'autre, dit-il, et certaines prendront la pilule. Nous voulons savoir en quoi cela affectera la production de pathogènes potentiels.

— L'avènement de la maturité sexuelle chez les nouveaux enfants et l'apparition subséquente de grossesses risquent d'être dangereux pour nous, déclara Jurie. Des rétrovirus libérés lors du processus naturel que serait la conception d'enfants de SHEVA de la seconde génération sont susceptibles de contaminer les humains. Le résultat pourrait être un nouveau SIDA. En fait, le docteur Presky ici présent pense qu'un phénomène comparable est à l'origine de l'apparition du VIH dans la population humaine.

Presky précisa :

— Un chasseur en quête de viande qui aurait dévoré une guenon enceinte.

Il haussa les épaules ; ce n'était qu'une hypothèse, et Dicken le savait. Durant les années 1980, alors qu'il effectuait ses études postdoctorales, il avait passé deux ans au Congo et au Zaïre, à traquer les origines possibles du VIH.

— Et pour finir, nos jardins. Docteur Miller ?

Orlin Miller désigna du doigt une étendue de plantes et de massifs occupant la partie nord du hangar, éclairée par des projecteurs et d'impressionnants alignements de lampes solaires évoquant des fruits en verre.

— Mon équipe étudie le transfert des gènes viraux entre les plantes et les insectes, les champignons et les bactéries. Comme le docteur Jurie l'a sous-entendu tout à l'heure, nous étudions également les gènes humains probablement issus des végétaux, ajouta Miller. De quoi décrocher un Nobel, facile.

— Jamais on ne vous laissera prononcer votre discours d'acceptation, avertit Jurie.

— Non, bien sûr que non, dit Miller d'un air quelque peu

abattu.

— Cela suffira, pour une première visite, dit Jurie. (Il fit halte devant un bassin contenant de jeunes pousses de maïs.) Les sept autres chefs d'équipe qui n'ont pas pu nous rejoindre adressent leurs félicitations… à ma personne, pour avoir recruté le docteur Dicken. Pas nécessairement à celui-ci…

Il y eut quelques sourires dans l'assistance.

— Mesdames et messieurs, je vous remercie, conclut Jurie, saluant les scientifiques comme il l'aurait fait d'un groupe d'écoliers.

Tous prirent congé, excepté Turner.

— Le NIH m'affirme que vous pouvez nous être utile, reprit Jurie en fixant Dicken du regard. Le NIH finance une portion substantielle de mes travaux, par l'intermédiaire du Bureau de gestion des urgences. Mais ma curiosité n'est pas encore assouvie. Pourquoi avez-vous accepté cette nomination ? Pas par respect et par amour pour moi, je présume.

Jurie croisa les bras et ses doigts osseux s'agitèrent, se refermant sur ses coudes pour les serrer plus fort.

— Je vais là où ça se passe sur le plan scientifique, répondit Dicken. Je pense que vous êtes sur le point de faire des découvertes intéressantes. Et je pense aussi pouvoir vous y aider. En outre… (Il marqua une pause.) On vous a donné une liste. C'est vous qui m'avez choisi.

Jurie balaya cette objection d'un geste de la main.

— Tout ce que nous faisons ici est politique, déclara-t-il. Je serais stupide de ne pas l'admettre. Mais, franchement, je pense que nous allons gagner. Notre travail est trop important pour que nous y mettions un terme, quelle que soit la raison. Et autant recruter les meilleurs, quelles que soient leurs relations. Vous êtes un excellent scientifique, et c'est le plus important à mes yeux.

Ceci dit, Jurie se planta devant une serre abritant des bananiers à moitié dissimulés derrière des feuilles de plastique translucide.

— Si vous vous estimez prêt, j'ai un problème théorique à vous soumettre.

— Je suis aussi prêt que je pourrai l'être, répliqua Dicken.

— J'aimerais que vous commenciez par vous écarter un peu des sentiers battus. Cela vous dit ?

— Je vous écoute.

— Vous pouvez travailler avec les volontaires du docteur Wrigley. Rassemblez une équipe parmi nos postdocs placés sous la supervision de Dee Dee, prenez-en deux pour commencer. Ils analysent d'antiques régions promotrices associées aux caractéristiques sexuelles, des changements physiologiques peut-être induits chez les humains par des gènes rétroviraux. (Jurie déglutit bruyamment.) Les virus ont causé des altérations bien visibles chez les enfants de SHEVA. À présent, j'aimerais étudier des cas plus ordinaires chez les humains. Avez-vous deviné quel bout de tissu éveille mes soupçons ?

— Pas vraiment, répondit Dicken.

— C'est comme un signal d'alarme fixé sur une porte devant rester fermée jusqu'à la maturité. Lorsque ladite porte est franchie, cela annonce une étape majeure, un changement crucial ; cette annonce s'accompagne d'une douleur et de toute une cascade d'événements hormonaux. Il semble que les hormones résultant de cette expérience activent les HERV et autres éléments mobiles, préparant notre corps à une nouvelle phase de la vie. La rupture de ce seuil informe le corps que sa reproduction est imminente. L'heure est venue de s'y préparer.

— L'hymen féminin, devina Dicken.

— L'hymen féminin, répéta Jurie. En existe-t-il d'une autre sorte ? (Il n'y avait pas la moindre trace de sarcasme dans sa voix.) Existe-t-il d'autres portes à franchir, d'autres signaux ?… Je l'ignore. Et j'aimerais le savoir.

Il fixa Dicken avec des yeux luisants d'enthousiasme.

— Je suppose que les virus ont altéré notre phénotype afin de produire l'hymen, reprit-il. La rupture de l'hymen les informe qu'une relation sexuelle est en train de se dérouler, de sorte qu'ils peuvent se préparer à agir. En altérant l'expression de gènes clés, en les promouvant ou en les bloquant, les virus peuvent également altérer notre comportement. Nous devons découvrir comment ils procèdent.

Il plongea une main dans la poche de sa veste, y pécha une petite boîte en plastique et la tendit à Dicken.

— Mes notes. Si vous les trouvez utiles, j'en serai ravi.

— Bien, fit Dicken.

Il ne savait presque rien sur l'hymen ; il se demanda de quelles autres ressources il allait disposer.

— Les petites filles de SHEVA n'ont pas d'hymen, le saviez-vous ? lança Jurie. Pas de membrane du tout. Une comparaison entre elles et nous devrait faire ressortir des divergences fascinantes en matière de circulation hormonale et d'activation virale. Et c'est l'activation virale qui m'intéresse.

Dicken se surprit à hocher la tête, comme hypnotisé par l'audace toute simple de cette hypothèse. C'était aussi pervers que génial.

— Vous pensez que la menstruation va déclencher des mutations virales chez les enfants de SHEVA ? demanda-t-il.

— C'est possible, dit Jurie d'un ton détaché, comme s'il avait parlé du temps qu'il faisait. Intéressé ?

— Oui, répondit Dicken après une pause pensive.

— Bien.

Jurie tendit le cou et inclina la tête sur le côté, faisant craquer ses vertèbres. Ses yeux se détournèrent, il opina du chef et s'en fut, laissant Turner et Dicken seuls dans le hangar, entre les bungalows et le jardin.

L'entretien était terminé.

Turner escorta Dicken jusqu'à la sortie, le faisant repasser par le zoo et par le pédiluve pour le reconduire devant la porte en acier. Ils firent une halte au service de maintenance afin de prendre livraison de la clé de la chambre de Dicken.

— Vous avez survécu à votre rencontre avec le Vieux, déclara Turner.

Il conduisit Dicken au baraquement réservé aux nouveaux arrivants. Là, il pressa le porte-clés qu'on venait de lui confier, le faisant virer du bleu au rouge, et le laissa choir dans la main de Dicken. Il fixa ce dernier un long moment, le mettant quelque peu mal à l'aise, puis lui dit :

— Bonne chance.

Turner s'éloigna dans le couloir en secouant la tête. Il se retourna pour lancer :

— Seigneur ! L'hymen, à présent ! Que nous mijote-t-il pour

la suite ?

Dicken referma la porte de sa chambre et alluma le plafonnier. S'effondrant sur le lit étroit et bordé avec soin, il se palpa les tempes et les maxillaires de ses doigts tremblants, étourdi à force de refouler ses émotions.

Pour la première fois de sa vie, la proie qu'il traquait n'avait rien de microbien.

C'était une maladie, mais elle était purement humaine.

10.

Arizona

Stella se réveilla au son d'un concours de chant dédoublé opposant deux baraquements. La sonnerie du réveil n'avait pas encore retenti. Elle roula sur elle-même entre les draps rêches de la couche supérieure et considéra les dalles du faux plafond. Ce genre d'événement lui était familier : quelques douzaines de garçons et de filles, accoudés aux fenêtres de leurs dortoirs, se lançaient des vocalises par-dessus les barbelés. Le premier niveau était bruyant, quasiment dénué de ligne mélodique, le second plus subtil et difficile à percevoir de l'endroit où elle se trouvait. Nul doute cependant qu'il servait de support à quantité de ragots matinaux.

Elle ferma les yeux quelques instants et tendit l'oreille. Les chanteurs avaient tendance à se lancer dans des lamentations doucereuses à faire trembler le ciel, jouant avec les sonorités des deux côtés de leur langue et faisant circuler l'air en même temps par le nez et la gorge. Les deux chants se servaient mutuellement de contrepoint, sinuant l'un autour de l'autre afin d'empêcher les conseillers de comprendre leur contenu.

Non que ceux-ci aient jamais appris à interpréter le discours dédoublé.

Stella entendit un bruit de casserole. Elle ferma les yeux et

sourit. Impossible de ne pas visualiser la scène : les conseillers faisaient le tour des baraquements en cognant sur les poubelles et en ordonnant aux enfants de la fermer. Peu à peu, le chant s'estompa comme un parfum fragile. Stella vit en esprit les têtes disparaissant des fenêtres, les enfants filant se planquer sous les draps.

Demain, ce serait au tour d'autres dortoirs. Les paris étaient ouverts en permanence : combien de temps faudrait-il aux conseillers pour repérer les coupables et pour se rendre sur les lieux ? Le dortoir de Stella participerait peut-être à la fête, se retrouvant assailli par ces bruits de casserole. Elle serait obligée de chanter, ce qui ne l'enthousiasmait guère. Sa voix était claire et limpide, mais elle ne maîtrisait pas très bien le discours dédoublé. Les autres étaient bien plus douées qu'elle.

Le silence reprit ses droits. Elle se blottit sous les couvertures, attendant que sonne la cloche. On avait placé des uniformes propres à l'intention des enfants. Ceux-ci occupaient des lits superposés par trois et devaient se doucher et se changer chaque matin, afin d'empêcher leur corps et leurs vêtements d'accumuler les odeurs.

Stella savait que son odeur naturelle était parfaitement tolérable. Mais les conseillers redoutaient sa force de persuasion.

Au-dessous d'elle, Celia et Mandy commençaient à s'agiter. Stella préférait être parmi les premières à se doucher. La cloche sonna alors qu'elle se précipitait vers les douches. Son peignoir blanc claqua au niveau de ses cuisses.

Elles avaient droit chaque jour à une brosse à dents neuve et à une serviette propre. Stella prit les siennes, se dispensant toutefois de dentifrice. Celui-ci avait une odeur persistante qu'elle soupçonnait d'être conçue pour les désorienter. Plantée devant le lavabo tout en longueur surmonté d'un miroir, elle fit passer la brosse sur ses dents, puis se massa les gencives avec l'index, comme Mitch le lui avait appris une dizaine d'années auparavant.

Il y avait déjà une vingtaine de filles dans les douches, la plupart provenant d'autres dortoirs que le sien. Le bâtiment 3, celui de Stella, était du genre traînard. Il abritait les plus âgées

des filles, qui avaient le réveil moins enthousiaste que leurs cadettes. Elles ne savaient que trop bien ce que leur réservait chaque nouveau jour : de l'ennui, des rituels, de la frustration. En un mot, la stagnation.

La plus jeune fille du camp avait dix ans. La plus âgée, quinze.

Stella Nova avait quatorze ans.

Une fois douchée, elle regagna son espace pour s'habiller. Elle contempla les enfilades de lits superposés. La plupart des filles étaient encore aux douches. Aujourd'hui, c'était son tour d'être chef de dortoir. Elle devait se montrer discrète – si on la surprenait à inspecter les lits et à les renifler, elle aurait droit à une retenue et aux questions insistantes de Miss Kantor. Mais c'était son devoir.

Attrapant une pile de journaux d'école imprimés la veille, elle alla de lit en lit, posant un exemplaire sur chaque oreiller et humant les draps sans même se pencher.

Dix minutes plus tard, alors que les filles revenaient des douches et commençaient à s'habiller, Stella s'était fait une idée relativement précise de leur santé et de leur bien-être. Plus tard, elle ferait son rapport à la chef de dème. Celle-ci changeait d'un jour à l'autre, ou d'une semaine à l'autre. Quelques mots de sous-discours, ou une poussée d'éphélides, lui permettraient d'identifier celle d'aujourd'hui. Elle lui communiquerait ses informations par le même truchement, avant que ne débutent les activités de plein air hebdomadaires, qui faisaient l'objet d'une stricte surveillance.

Les filles avaient élaboré cette procédure toutes seules. Elle semblait efficace. Non seulement le contrôle matinal permettait de suivre l'état de santé de chacune, mais en outre il représentait un acte de défiance.

Ce qui était essentiel pour leur santé mentale.

Peut-être que cela leur permettrait d'anticiper une éventuelle contamination par de nouvelles maladies humaines. Peut-être que cela leur donnait l'illusion d'exercer un certain contrôle sur leur existence. Stella s'en fichait.

Percevoir l'odeur de ses camarades, voilà qui était déjà une récompense à ses yeux. Elle avait ainsi l'impression d'appartenir

à quelque chose de précieux, à quelque chose de non humain.

11.

Centre de recherche Americol
Baltimore, Maryland

— ’On’our !

Saluant Kaye au passage, Liz Cantrera entra au pas de course, une pile de plateaux dans les mains et une chemise souple coincée entre les dents. Elle posa son fardeau près de l’évier et ôta la chemise en plastique noir de sa bouche.

— La Robert vient tout juste de nous envoyer ça.

Kaye accrocha son manteau à une patère fixée à la porte.

— Encore une salve ?

— Mouais. À mon avis, Jackson est jaloux parce que c’est vous qui avez témoigné et pas lui.

— Ça n’avait rien d’un privilège. (Kaye agita les doigts.) Donnez-moi ça !

Cantrera lui tendit la chemise avec un rictus.

— Le Karolinska Institutet[37] vous aura médaillée qu’il sera toujours en train de peaufiner sa thèse de la maladie.

Kaye feuilleta le rapport de cinquante pages qui constituait une réaction à leur travail de ces deux dernières années. Elle devait faire gaffe. Robert Jackson, qui était l’Enquêteur principal et en quelque sorte son patron, se démenait pour qu’elle disparaisse de ses labos, de son bâtiment, de son chemin.

En dernière page était collée une pastille indiquant la date de publication prévue de l’article de Jackson dans le *Journal of Biologie and Epigenetics* : décembre prochain.

— Bien, il a franchi l’obstacle de la lecture, commenta Kaye.

---

[37] Institut médical suédois notamment chargé de décerner le prix Nobel de physiologie ou médecine. *(N.d.T.)*

Liz se planta les poings sur les hanches dans une attitude d'impatience teintée de défiance. Écartant de son front une mèche de cheveux blond rosé, elle fit claquer son chewing-gum. Ses yeux étaient aussi lumineux que des taches d'encre bleue.

— Il dit que nous enlevons des facteurs de transcription nécessaires entourant nos cibles ERV, que nous jetons le bébé avec l'eau du bain contaminée.

— Nombre de ces facteurs sont transactivés par les ERV, répondit Kaye. On ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre, docteur Jackson. Enfin, ça nous fait au moins un argument réfutable. (Elle s'effondra sur un tabouret.) Nous n'avançons pas, marmonna-t-elle. Si on enlève les virus, les bébés chimpanzés n'arrivent pas à terme. Qu'est-ce qu'il faut pour qu'il entende raison ?

Elle se tourna vers Liz, qui continuait à mâchonner en ondulant des hanches comme pour provoquer La Robert.

Liz la gratifia d'un sourire mielleux.

— Ça va mieux ?

Kaye ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Vous ressemblez à une chipie de comédie musicale. Qui imitez-vous donc, Bernadette Peters ?

Liz roula des hanches et fit bouffer ses cheveux d'une main.

— J'adore ! Mais dans quel rôle ? Sa reprise de *Mame ?*

— *Sweeney Todd,* répondit Kaye.

— Perdu, c'était Winona Ryder, contra Liz.

Kaye gémit.

— D'où tirez-vous toute cette énergie ?

— De mon amertume. Bon, assez rigolé : comment ça s'est passé ?

— L'un des camps m'utilise comme accessoire et l'autre comme bouc émissaire. J'ai l'impression d'être Dorothy dans sa tornade.

— Pardon, fit Liz.

Kaye s'étira pour faire craquer ses vertèbres. Jadis, c'était Mitch qui l'aidait à faire cet exercice. Elle feuilleta une nouvelle fois l'article de Jackson et retrouva la page que, l'instant d'avant, son instinct et la chance lui avaient permis de repérer : encore des protocoles d'expérimentation suspects.

Comme à son habitude, Jackson était piégé dans un dédale d'études in vitro – il amassait les lignées de tumeurs Tera2 dans les éprouvettes et les boîtes de Pétri comme si celles-ci étaient des culs-de-sac –, alors qu'on connaissait depuis longtemps les risques d'erreur en matière d'ERV. *Il utilise même des embryons de poulets, nom de Dieu ! On sait pourtant que les ovipares ne font pas le même usage que nous des ERV.*

— Les vaccins de Jackson sont mortels pour les singes, chuchota Kaye en tapotant la page. Marge déteste les projets qui ne dépassent pas le stade de l'expérimentation animale.

— On va encore jouer à piéger Mr. Jackson ? demanda Liz d'une voix innocente.

— Bien sûr. Ça m'en remonterait presque le moral.

Kaye laissa choir la chemise sur son bureau déjà couvert de paperasses.

— Je vais vérifier nos cultures, et ensuite je rentre chez moi, lança Liz en repartant avec son plateau. J'ai travaillé toute la nuit. Vous êtes ici cette semaine ?

— Jusqu'à ce qu'on me vire, répondit Kaye en se frottant le nez par réflexe. Il faut que je jette un coup d'œil aux études en site fragile de la semaine dernière.

— Préparées et numérisées. Elles sont sur la base photo. Il reste des spaghettis dans le frigo.

— Le paradis !

— Bye, fit Liz comme la porte se refermait derrière elle.

Kaye se leva et se frotta à nouveau le nez. L'atmosphère était légèrement renfermée, mais cela n'avait rien de désagréable. Il régnait dans le labo une odeur douce et fraîche plutôt inhabituelle, non qu'on y trouvât jamais des traces de crasse. Liz était une maniaque de la propreté.

L'odeur que percevait Kaye était difficile à identifier, contrairement à celle d'un parfum ou d'une fleur.

Une longue journée de labeur l'attendait, en prévision de la réunion du lendemain matin. Elle ferma les yeux dans l'espoir de trouver en elle le calme dont elle avait besoin ; concentrons-nous sur les résultats chromosomiques de la semaine dernière. Elle devait se laver de la puanteur de Washington.

Plaçant son tabouret devant son poste de travail, elle tapa

son mot de passe puis ouvrit les tableaux et les photos des mutations chromosomiques chez les chimpanzés.

On avait commencé par prélever tous les ERV à copie unique de jeunes embryons altérés, en laissant intacts les ERV à copies multiples, les séquences LINE[38] et les ERV dits « défectueux ». Ensuite, on les avait laissés se développer pendant quarante-huit heures. Les chromosomes issus de la mitose avaient été prélevés, photographiés et grossièrement séquencés. Kaye était à la recherche d'anomalies à proximité des sites fragiles et des points chauds de ces chromosomes – des régions génétiques réagissant dans un bref délai aux changements environnementaux, ce qui suggérait une réaction adaptative rapide.

Les chromosomes de chimpanzé altérés étaient sévèrement déformés – c'était visible rien qu'en regardant les photos. Leurs sites fragiles étaient bouleversés, sens dessus dessous. Jamais les embryons n'auraient pu s'implanter dans la matrice, encore moins parvenir à terme. Même les ERV à copie unique étaient importants pour le développement fœtal et l'adaptation chromosomique chez les mammifères, et peut-être plus particulièrement chez les primates.

Elle examina l'analyse et constata une méthylation aléatoire et destructrice de gènes censés se transcrire activement, la mise au rebut de brins d'ADN nécessaires, le tout réduisant la chromatine à une succession de zones d'activité aberrante et de points noirs d'inactivité totale.

Et ils avaient l'air *laids,* ces chromosomes, laids et contre nature. Des embryons poursuivant leur croissance sous leur tutelle étaient condamnés à une mort certaine. Voilà qui résumait toutes leurs expériences de laboratoire. Si, par le plus grand des hasards, ces embryons privés d'ERV réussissaient à s'implanter et à entamer leur développement, ils finissaient invariablement résorbés durant les premières semaines. Et encore fallait-il, si l'on voulait prévenir les fausses couches,

---

[38] *Long Interspersed Nucleotide Elements* : séquences d'ADN répétées, dispersées, apparentées, réparties sur l'ensemble du génome des vertébrés. *(N.d. T.)*

soumettre les guenons à un régime carabiné prévu pour les mères humaines ayant recours aux cliniques de fertilité.

Les ERV remplissaient quantité de fonctions chez les embryons en développement, notamment la médiation de la différenciation des tissus. Et on avait d'ores et déjà établi la véracité de TLV – la conjecture Temin-Larsson-Villarreal. Les rétrovirus endogènes conservés et exprimés par le trophectoderme de l'embryon – ce qui deviendrait par la suite l'amnios et le placenta – protégeaient celui-ci des attaques du système immunitaire de la mère. Les protéines de l'enveloppe virale atténuaient de façon sélective la réponse immunitaire de la mère, sans affaiblir les défenses protégeant celle-ci des pathogènes externes, une exquise danse de sélectivité.

Étant donné la fonction protectrice des rétrovirus hérités, l'élimination des ERV – la neutralisation de tout ou partie des « péchés originels » du génome – était invariablement fatale.

Kaye n'avait pas oublié le frisson qui l'avait parcourue lorsque la mère de Mitch avait qualifié SHEVA de « péché originel ». Ça faisait combien de temps – quinze ans ? Juste après la conception de Stella.

Si SHEVA et autres ERV constituaient le péché originel, alors il semblait bien que tous les mammifères placentaires, voire toutes les formes de vie multicellulaires, étaient imprégnés de péché originel et que celui-ci était nécessaire à leur survie.

Et, en fin de compte, ce n'est pas ainsi que se résume l'histoire du Jardin d'Éden ? L'origine du sexe, de la connaissance de soi et de la vie telle que nous la connaissons.

Tout ça à cause des virus.

— Et puis zut ! murmura-t-elle. Il nous faut un nouveau nom pour ces machins.

12.

Arizona

L'appel était le moment de la journée que Stella détestait le plus. Les filles étaient toutes rassemblées sous une grande tente et Miss Kantor faisait les cent pas parmi elles.

Assise en tailleur, elle dessinait des oiseaux et des fleurs sur le sol. La brise matinale faisait doucement claquer la toile. Miss Kantor allait et venait entre les rangées d'adolescentes, occupée à feuilleter son registre. Elle n'utilisait que des supports papier, toute disparition d'ordinateur portable ou d'e-ardoise constituant une faute grave susceptible d'entraîner un renvoi.

On ne trouvait dans les dortoirs ni téléphone, ni radio, ni réception satellite. Les postes de télévision ne pouvaient diffuser que des cassettes éducatives. Stella et la plupart de ses condisciples avaient fini par abhorrer la télé.

— Ellie Ann Garcia.

— Présente.

— Stella Nova Rafelson.

— Présente, répondit Stella, faisant tinter sa voix dans l'air frais du désert.

— Comment va ton rhume, Stella ? s'enquit Miss Kantor en remontant la rangée.

— Guéri, répondit Stella.

— Huit jours, c'est ça ? demanda Miss Kantor en tapotant son stylo sur la page.

— Oui, m'dame.

— C'est la cinquième vague de rhumes cette année.

Stella opina. Les conseillers notaient soigneusement toutes les infections. Cinq jours auparavant, elle avait dû subir plusieurs heures d'examen médical, en compagnie de deux douzaines d'enfants également enrhumés.

— Kathy Chu.

— Présente !

Miss Kantor revint près de Stella une fois qu'elle eut appelé tout le monde.

— Stella, est-ce que tu es en train d'émettre ?

Stella leva les yeux.

— Non, Miss Kantor.

— Ce n'est pas ce que me dit mon petit capteur.

Elle tapota le renifleur fixé à sa ceinture. Stella n'émettait rien, pas plus que les filles qui l'entouraient. Le petit mouchard électronique de Miss Kantor se plantait, et Stella savait pourquoi : Miss Kantor avait ses règles, et ça déboussolait son appareil. Mais jamais Stella ne le lui dirait.

Les humains détestaient se faire repérer quand ils produisaient des odeurs révélatrices.

— Jamais tu n'apprendras à vivre dans le monde extérieur si tu n'arrives pas à te contrôler, déclara Miss Kantor en s'agenouillant devant elle. Tu connais le règlement.

Stella s'empressa de se lever. Pourquoi s'en prenait-on à elle ? Elle n'avait rien fait de mal.

— Attends-moi près du camion, lui ordonna Miss Kantor.

Stella se dirigea vers le camion en question, que le soleil matinal rendait d'un blanc aveuglant. Au-dessus des montagnes, le ciel était d'un bleu intense. La journée s'annonçait chaude, avec un risque de forte pluie ; durant l'après-midi, l'atmosphère serait favorable aux échanges d'informations. Elle ne voulait pas rater ça.

Miss Kantor acheva son recensement et les filles regagnèrent les bungalows pour assister aux cours de la matinée. La conseillère et son assistante, une jeune femme grassouillette du nom de Joanie, se dirigèrent vers le camion en foulant le gravier. Miss Kantor refusait de croiser le regard de Stella.

— Je sais que tu n'étais pas la seule, déclara-t-elle. Mais tu es la seule que j'aie repérée. Ça doit cesser, Stella. Mais je ne te punirai pas cette fois-ci.

— Bien, m'dame.

Stella savait qu'il valait mieux ne pas discuter. Lorsque tout se passait comme elle le souhaitait, Miss Kantor se montrait raisonnable, voire coulante, mais au moindre signe de contrariété, sans parler de défi, elle était impitoyable.

— Je peux aller en classe ?

— Pas encore, dit Miss Kantor en rangeant son carnet de notes. (Elle ouvrit la portière arrière du camion.) Ton père vient te rendre visite. Nous retournons à l'infirmerie.

Prise de court, Stella s'assit sur la banquette arrière, derrière la cloison de plastique. Miss Kantor se mit au volant. Joanie

referma la portière et regagna l'intérieur de la tente.

— Il est arrivé ? s'enquit Stella.

— Il sera là dans une heure, répondit Miss Kantor. Votre rencontre a été autorisée. C'est une bonne nouvelle, pas vrai ?

— Qu'est-ce qu'ils me veulent ? demanda Stella sans réfléchir.

— Rien. Visite familiale.

Miss Kantor mit le contact. Sa réprobation était nettement perceptible. Miss Kantor était d'avis que les visites parentales étaient au mieux futiles. Jamais les enfants ne seraient intégrés à la société humaine, quoi qu'en dise la politique officielle de l'école. Elle les connaissait trop bien, ces enfants. Il leur était impossible d'avoir un comportement correct.

En outre, Miss Kantor savait que le père de Stella avait fait de la prison pour avoir agressé des officiers missionnés par le Bureau de gestion des urgences. Elle se sentait insultée d'avoir à l'accueillir ici. Miss Kantor était un résidu de l'époque où Sable Mountain était une prison.

Cela faisait trois ans que Stella n'avait pas vu Mitch. Elle se rappelait à peine son odeur, sans parler de son visage.

Miss Kantor s'engagea sur l'allée pavée, traversant les huit cents mètres de terrain nu séparant la cour du bâtiment en brique baptisé hôpital. Ce n'en était pas vraiment un. Stella savait qu'il s'agissait en fait d'un centre de détention doublé d'un centre administratif. Jadis, ces murs avaient abrité l'infirmerie pénitentiaire. À en croire certains enfants, c'était là qu'on vous injectait du sel dans les joues, qu'on vous charcutait la langue ou qu'on vous fourrait du Botox dans les muscles faciaux pour normaliser votre expression.

Bref, c'était là qu'on s'efforçait de transformer les enfants de SHEVA en êtres humains. Stella n'avait jamais rencontré quiconque ayant subi de telles tortures, mais cela s'expliquait aisément, selon la rumeur : les victimes étaient déportées à Suburbia, une ville artificielle peuplée d'enfants de SHEVA que l'on dressait à se comporter comme les humains.

Tout ça, c'étaient des bobards, mais une chose était sûre : c'était à l'hôpital qu'on vous envoyait pour les prises de sang. Stella s'y était souvent rendue dans ce but.

Quantité de rumeurs circulaient dans les camps. Peu étaient fondées, presque toutes étaient terrifiantes, et les enfants s'ennuyaient tellement…

Comme le camion franchissait une clôture barbelée et passait au-dessus d'une douve, Stella sentit quelque chose de triste et froid monter en elle.

Un souvenir.

Pas question de perdre sa concentration. Elle fixa le paysage au-dehors, furieuse contre Mitch. Pourquoi venait-il la voir maintenant ? Pourquoi n'avait-il pas attendu qu'elle prenne un peu d'assurance, qu'elle accomplisse quelque chose dont elle puisse être fière ? Sa vie était encore trop brouillée. Elle avait souffert lors de la dernière visite de sa mère. Stella n'avait pas su quoi dire. Sa mère était si triste, si habitée de demandes que ni l'une ni l'autre ne pouvaient satisfaire.

Elle espérait que Mitch n'allait pas rester là, à la regarder sans rien dire dans la salle de visite. Ou se mettre à lui poser des questions embarrassantes. Ou tenter de lui faire croire qu'ils seraient bientôt réunis. Elle ne le supporterait sans doute pas.

Stella baissa la tête et se frotta le nez. Ensuite, elle porta l'extrémité de son index à sa paupière, puis à sa langue, en veillant à rester hors du champ visuel de Miss Kantor. Elle avait les yeux mouillés et ses larmes avaient goût de sel. Mais elle refusait de pleurer devant tout le monde. Surtout devant un humain.

Miss Kantor se gara dans le parking du bâtiment en brique, descendit et ouvrit la portière de la partie arrière. Stella la suivit dans l'hôpital. Alors qu'elles tournaient au coin, Stella aperçut par une brèche dans la cloison de l'allée couverte un autocar jaune garé devant le bureau des admissions. Un chargement de nouveaux. Stella se laissa distancer de quelques pas lorsque Miss Kantor et elle franchirent les portes de verre en direction du centre de détention.

La porte du secrétariat était toujours ouverte, et Stella pensait pouvoir apercevoir les nouveaux par la baie vitrée. Voilà qui intéresserait grandement le dème : des nouvelles recrues et des informations de l'extérieur.

Soudain, elle fut prise d'une haine irrationnelle à l'encontre

de Mitch. Elle ne voulait pas de sa visite. Elle ne voulait pas de diversion. Elle voulait se concentrer, et ne plus jamais se soucier des humains. Elle eut envie de se retourner contre Miss Kantor, de l'abandonner inanimée sur le sol de lino, de fuir n'importe où sauf ici.

Tout en esquissant un bref rictus – plus intense qu'un quelconque rictus humain –, elle aperçut les enfants alignés en rang devant la baie vitrée du secrétariat. Son rictus s'effaça.

Elle crut reconnaître un visage.

Stella fit halte, ôta l'une de ses chaussures et la secoua. Miss Kantor se retourna et se planta les poings sur les hanches.

Son renifleur émit un *bip*.

— Est-ce que tu as émis quelque chose ?

— Non, m'dame. J'avais un caillou dans ma chaussure.

Cette pause donna le temps à Stella de fouiller sa mémoire à la recherche du visage entraperçu. Elle dansa maladroitement d'un pied sur l'autre jusqu'à ce que Miss Kantor détourne les yeux, puis jeta un nouveau regard vers la baie vitrée.

Elle *connaissait* ce visage. Il était désormais plus grand, plus maigre, un vrai squelette ambulant, avec des cheveux en bataille et des yeux sans vie sous le soleil éclatant. La file se mit en branle et Stella se concentra de nouveau sur Miss Kantor.

La venue de Mitch avait cessé de la troubler.

Ce garçon maigre à faire peur était celui qu'elle avait rencontré en Virginie, dans la prison de Fred Trinket, quand elle avait fui la maison de Kaye et de Mitch.

C'était Will. Will le Fort.

13.

Baltimore

Kaye éteignit les écrans et récupéra les spécimens, puis les rangea avec soin dans un tiroir du congélateur. Pour la première

fois, elle voyait approcher la fin de son travail chez Americol. Encore trois ou quatre expériences, six mois de labo tout au plus, et elle pourrait revenir devant le Congrès, face à face avec Rachel Browning, et déclarer à la Commission d'enquête que tous les singes, tous les mammifères et probablement tous les vertébrés, voire tous les animaux – toutes les formes de vie supérieures à la bactérie, c'était possible –, étaient des chimères génétiques ; vu sous un certain angle, nous sommes tous des enfants du virus.

Il n'y a pas que Stella. Il n'y a pas que ma fille et ses semblables.

Tous les bébés utilisent les virus pour naître. Tous les sénateurs, tous les députés, et même le Président, et leurs épouses, leurs enfants et leurs petits-enfants, tous les citoyens des États-Unis d'Amérique, tous les habitants de cette planète sont coupables du péché originel.

Kaye leva la tête comme si elle avait entendu un bruit. Elle toucha le bout de son nez et parcourut du regard le laboratoire, ses rangées de machines blanches, grises et beiges, ses tables noires, ses plafonniers qui ressemblaient à des boîtes à œufs placées à l'envers. Elle sentit une douce pression derrière ses yeux, un mince filet argenté coulant le long de son échine, la certitude grandissante de ne plus être seule dans cette pièce, dans son corps.

Le visiteur était de retour. Durant les trois années écoulées, elle avait passé en sa présence un peu plus de trois jours, répartis sur deux occasions distinctes. Chaque fois, elle était en voyage ou occupée à une tâche urgente, de sorte qu'elle s'était efforcée d'ignorer ce qu'elle avait fini par considérer comme une distraction malvenue.

— Le moment est mal choisi, dit-elle à haute voix en secouant la tête.

Elle se leva, s'étira les bras et se pencha pour toucher la pointe de ses souliers, espérant qu'un peu d'exercice allait repousser le visiteur au second plan.

— Va-t'en !

Il refusa de partir. Son signal se fit même plus insistant. Kaye se mit à rire sans pouvoir s'en empêcher et s'essuya les

yeux.

— Je t'en supplie, murmura-t-elle en s'appuyant à un établi.

Un faux mouvement, et elle renversa un tas de boîtes de Pétri. Alors qu'elle les remettait en place, le visiteur se manifesta de plein fouet, la submergeant dans une délicieuse approbation. Kaye ferma les yeux et se pencha en avant, son corps tout entier empli de cette merveilleuse sensation de fusion avec une entité toute proche, intime et cependant infiniment créative, infiniment puissante.

— On dirait que tu m'aimes, dit-elle, tremblante de frustration. Alors pourquoi me tourmentes-tu ? Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu attends de moi ?

Kaye glissa jusqu'à une chaise placée devant un bureau dans un coin du labo. Elle se pencha en avant, se retrouvant la tête entre les genoux. Elle ne se sentait pas faible, ne souffrait d'aucun vertige ; elle aurait pu rester debout, voire vaquer à ses occupations sans le moindre problème. Elle l'avait déjà fait. Mais, cette fois-ci, c'en était trop.

Sa colère monta, en dépit des vagues d'approbation et de validation qui déferlaient sur elle. La première fois que le visiteur s'était manifesté, l'avait touchée, Mitch et Stella lui avaient été enlevés. C'était si pénible, si injuste ; elle ne voulait pas se rappeler ce moment. Mais cette manifestation l'y contraignait.

— Va-t'en ! Je t'en supplie. Je ne sais pas ce que tu fais ici. Ce monde est cruel, même si tu ne l'es pas, et je dois continuer mon travail.

Elle parcourut le labo du regard, se mordit la lèvre en découvrant les machines si bien rangées, l'obscurité derrière la fenêtre. Un mur de nuit au-dehors, la lumière de la raison en dedans.

— Je t'en supplie.

Elle sentit la voix se faire plus discrète, quoique pas moins intense. *Comme c'est poli*, pensa-t-elle. Soudain, paniquée à l'idée de cette nouvelle perte, de ce possible retrait, elle se redressa d'un bond.

— Cherches-tu à me faire comprendre quelque chose ? demanda-t-elle en désespoir de cause. À me récompenser pour

mon travail, mes découvertes ?

Kaye eut la nette impression que tel n'était pas le cas. Quittant son siège, elle alla vérifier que la porte était fermée à clé. Inutile qu'on la surprenne en train de parler toute seule. Elle se mit à faire les cent pas entre les établis.

— Donc, tu es disposé à communiquer, mais pas avec des mots, dit-elle, les yeux mi-clos. Très bien. Je vais continuer à parler, et tu me feras savoir si j'ai raison ou si je me trompe. D'accord ? Ça risque de prendre un certain temps.

Elle savait depuis longtemps que le visiteur était imperméable à l'irrévérence. Même lorsqu'elle avait exprimé tout le mépris qu'elle avait pour elle-même, elle qui avait laissé Mitch croupir en prison et sa fille dans un camp, elle qui avait gâché sa vie en tentant d'utiliser les outils de la science et de la raison, le visiteur, en se manifestant, n'avait cessé d'irradier l'amour et l'approbation.

Elle pouvait se punir si bon lui semblait, mais le visiteur s'y refusait.

Autre source d'embarras, et pas des moindres, Kaye avait fini par considérer que son visiteur était *mâle* – ni femelle, ni neutre, mais bel et bien mâle. Il ne ressemblait en rien à son père, ni à Mitch, ni à aucun homme de sa connaissance, mais il lui semblait néanmoins étrangement masculin. Elle n'était nullement pressée de savoir ce que cela signifiait sur le plan psychologique. Tout ça sentait un peu trop l'encens à son goût.

Mais le visiteur n'avait que faire de ses états d'âme. Il représentait ce qu'il y avait de plus permanent dans sa vie – exception faite du besoin qu'elle avait de venir en aide à Stella.

— Est-ce que je fais ce qu'il faut faire ? demanda-t-elle en jetant un regard circulaire sur le labo.

Elle cessa aussitôt de trembler. Un calme extraordinaire l'imprégna.

— Ça veut dire oui, je suppose, dit-elle d'une voix hésitante. Es-tu le Grand Chef ? Es-tu Jésus-Christ ? Ou seulement l'ange Gabriel ?

Elle avait déjà posé ces questions, sans recevoir de réponse. Cette fois-ci, cependant, elle perçut une altération quasi insignifiante dans les sensations qui la parcouraient. Elle ferma

les yeux et murmura :

— Non. Aucun de ces choix n'est valide. Es-tu mon ange gardien ?

Quelques secondes plus tard, elle ferma de nouveau les yeux, murmura une nouvelle fois :

— Non. (Un temps.) Alors qu'es-tu ?

Aucune réponse, aucun changement, aucun indice.

— Dieu ?

Rien.

— Tu es en moi, ou alors là-haut, ou encore en un lieu d'où tu peux irradier l'amour et l'approbation durant toute la journée, et ensuite tu t'en vas et tu me laisses à ma misère. Je ne comprends pas. Je dois savoir si tu es seulement dans ma tête. Un neurone déficient. Une rupture dans un vaisseau sanguin. J'ai besoin de quelque chose de solide pour me rassurer. J'espère que ça ne te dérange pas.

Le visiteur n'émit aucune objection, alors qu'il aurait pu se retirer devant un tel assaut de questions, de blasphèmes.

— Tu es vraiment quelque chose, tu sais ? (Kaye s'assit à son poste de travail et se connecta à l'intranet d'Americol.) Aucun rapport avec ce qu'on apprend au catéchisme.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre – six heures du soir – et ouvrit le registre des présents. Herbert Roth, le chef du service Radiologie, était encore à son bureau du rez-de-chaussée, en train de faire des heures supplémentaires. Exactement l'homme qu'il lui fallait. Roth était responsable du Laboratoire d'imagerie non invasive. Elle avait travaillé avec lui quinze jours plus tôt, lorsqu'il avait fallu examiner au scanner Wishtoes, la plus âgée de leurs chimpanzés femelles.

Roth était jeune, discret, dévoué à son travail.

Kaye ouvrit la porte du labo et sortit dans le couloir.

— Est-ce que Mr. Roth sera disposé à *me* scanner ? demanda-t-elle sans s'adresser à personne en particulier.

14.

Arizona

Stella dut attendre plusieurs heures avant de voir Mitch. D'abord, une infirmière vint la soumettre à un examen, lui prélevant des muqueuses et quelques centimètres cubes de sang.

Stella détourna des yeux pour ne pas voir la seringue se planter dans sa chair. Elle pouvait humer l'anxiété de l'infirmière ; celle-ci était toute jeune, à peine quelques années de plus qu'elle, et n'aimait pas ce qu'on lui faisait faire.

Puis Miss Kantor la conduisit dans la zone de visite. La première chose qu'elle remarqua, c'est que les cloisons en plastique avait disparu. On ne trouvait plus dans chaque petite salle qu'une table et des chaises. Ce changement lui causa quelque souci. Elle palpa le pansement au creux de son coude. Au bout d'une heure, Miss Kantor revint avec un tas de bandes dessinées.

— Les X-Men, dit-elle. Ça va te plaire. On est encore en train d'examiner ton père. Donne-moi ce pansement.

Stella arracha le bout de coton et le tendit à Miss Kantor, qui le rangea dans une poche en plastique.

— Ce sera bientôt fini, dit Miss Kantor avec un sourire bien rodé.

Dédaignant les illustrés, Stella se leva et examina la salle vide, avec sa tapisserie à fleurs, sa table et ses deux chaises en plastique. Dans un coin se trouvaient une fontaine à eau et deux chaises longues rapiécées et crasseuses. Elle se servit de l'eau dans un gobelet en carton. Une fenêtre donnait sur le bureau principal, l'autre sur le parking. Ni thé ni café, pas plus que de réchaud pour la nourriture – et pas d'ustensiles de cuisine non plus. Les visites n'étaient pas censées se prolonger, ni même être plaisantes.

Elle broya le gobelet et se mit à penser tantôt à son père, tantôt à Will. L'image mentale de ce dernier occultait celle de son père, même si ça ne durait qu'une seconde, et Stella n'aimait pas ça. Elle ne voulait pas être chaotique. Elle ne voulait pas être imprévisible ; elle voulait être fidèle au but

qu'elle s'était fixé, à savoir former un dème stable, loin de l'école, loin de toute interférence humaine, et cela exigeait concentration et constance émotionnelle.

Elle ne savait rien de Will. Elle ignorait même son nom de famille. Peut-être l'avait-il oubliée. Peut-être ne faisait-il que passer ici, pour y subir un examen ou une quarantaine quelconques avant de gagner une autre école.

Mais s'il devait rester…

Joanie ouvrit la porte.

— Ton père est ici, déclara-t-elle.

Joanie cherchait toujours à dissimuler son odeur avec du talc pour bébé. Son visage était affable mais vacant. Elle faisait les quatre volontés de Miss Kantor, et il était rare qu'elle adresse la parole aux enfants ou exprime une opinion qui lui soit propre.

— Okay, fit Stella.

Elle s'assit sur une chaise en plastique. Elle espéra que la table allait les séparer. Un frisson la parcourut. Elle devait s'habituer à l'idée de revoir Mitch.

Joanie désigna la porte et Mitch entra. Son bras gauche pendait contre son flanc. Stella fixa ledit bras en ouvrant de grands yeux, puis détailla la tenue de Mitch : veste et pantalon de jean, usés et un peu sales. Puis elle regarda son visage.

Mitch esquissait un sourire forcé, inquiet. Lui non plus ne savait pas quoi faire.

— Salut, ma chérie, dit-il.

— Vous pouvez vous asseoir, lui précisa Joanie. Prenez votre temps.

— De combien de temps disposons-nous ? demanda Mitch.

Stella lui en voulut aussitôt. Elle se souvenait de lui comme d'un être plein de force et d'autorité, et il n'aurait pas dû avoir à formuler une telle requête.

— Nous n'avons pas beaucoup de visites aujourd'hui, répondit Joanie. Il y a quatre salles. Donc… prenez tout votre temps. Deux ou trois heures. Si vous avez besoin de quelque chose, faites-le-moi savoir. Je suis dans le bureau à côté.

Joanie ferma la porte et Mitch fixa la chaise, la table. Puis sa fille.

— Tu ne veux pas m'embrasser ? lui demanda-t-il.

Stella se leva, les joues colorées par l'émotion. Elle garda les bras le long du corps. Mitch s'avança d'un pas lent, et elle le suivit des yeux comme elle l'aurait fait d'un fauve. Puis un courant d'air lui apporta son odeur, et elle poussa un petit cri qu'elle ne put réprimer. Mitch fit le dernier pas, la saisit, la serra et Stella trembla entre ses bras. Ses yeux s'emplirent de larmes qui mouillèrent la veste de Mitch.

— Comme tu es grande ! murmura-t-il.

Il la secoua tout doucement, et les pointes de ses souliers effleurèrent le linoléum.

Elle toucha terre, le repoussa et tenta de ficeler ses émotions, mais elles ne tenaient plus dans son crâne. Elles avaient explosé comme du pop-corn.

— Je n'ai jamais renoncé, déclara Mitch.

Stella l'étreignit à nouveau, avec encore plus de force. Ses doigts longilignes se crispèrent sur le tissu de sa veste. L'odeur de Mitch était bouleversante, confortable et familière ; elle lui donnait l'impression de redevenir petite fille. Il était basique, tout simple, sans fioritures, prévisible et mémorable ; il était l'odeur de leur maison de Virginie, de tout ce qu'elle s'était efforcée d'oublier, de tout ce qu'elle avait cru perdu à jamais.

— Je ne pouvais pas venir te voir, reprit-il. On me l'avait interdit. Je n'ai été libéré qu'à cette condition.

Elle acquiesça, se cognant le menton à son épaule.

— J'ai envoyé des messages à ta mère.

— Elle me les a transmis.

— Je n'avais pas d'arme, Stella. Ils ont menti.

L'espace d'un instant, Mitch eut l'air aussi jeune qu'elle, un enfant trahi.

— Je sais. Kaye m'a raconté.

Mitch prit sa fille à bout de bras pour mieux la contempler.

— Tu es superbe, dit-il, et ses deux sourcils n'en firent plus qu'un.

Il avait le visage brûlé par le soleil. Stella percevait les dégâts infligés à sa peau, la dureté de celle-ci. Il sentait le cuir et la poussière par-dessus ses fondamentaux, son odeur de Mitch. Dans cette odeur – et dans celle de Kaye –, elle détectait un peu de ses propres fondamentaux, comme si leurs gènes

partageaient un numéro minéralogique, une clé commune donnant accès à leurs émotions.

— Ils veulent qu'on s'assoie… ici ? demanda Mitch en désignant la table d'un bras.

Stella se passa les bras autour du torse, toujours secouée intérieurement. Elle ne savait pas ce qu'elle devait faire.

Mitch lui sourit.

— Restons donc debout quelques instants, proposa-t-il.

— D'accord.

— Le temps qu'on se réhabitue l'un à l'autre.

— D'accord.

— Est-ce qu'on te traite bien ici ?

— C'est ce qu'ils pensent probablement.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

Elle haussa les épaules, s'emprisonna les poignets dans ses doigts, transformant ses bras en une sorte de cage.

— Ils ont peur de nous.

Mitch serra les mâchoires et acquiesça.

— Ce n'est pas nouveau.

Les yeux de Stella devinrent magnétiques tandis qu'elle cherchait à s'exprimer. Ses pupilles changèrent de taille et il y passa des taches d'or, comme des bulles dans du champagne.

— Ils ne veulent pas que nous soyons ce que nous sommes.

— Que veux-tu dire ?

— Ils nous font changer de dortoir. Ils ont des renifleurs. On est punis si on émet des odeurs. Si on fait des odeurs de nuage ou de fièvre, ils nous séparent et nous mettent en retenue.

— J'en ai entendu parler, dit Mitch.

— Ils pensent qu'on va chercher à les persuader. Peut-être qu'ils ont peur qu'on tente de s'évader. Ils se bouchent les narines et, parfois, ils pulvérisent des parfums de fraise ou de pêche quand ils font une inspection sanitaire. J'aimais bien le parfum de fraise, mais maintenant je le trouve horrible. Le pire, c'est le Pine Sol.

Elle se plaqua la main sur le nez et mima un haut-le-cœur.

— Il paraît que les cours sont barbants, en plus, dit Mitch.

— Ils ont peur qu'on apprenne quelque chose, répliqua Stella en gloussant.

Mitch sentit un petit frisson. Ce bruit-là avait changé, et pas de façon subtile. Elle semblait méfiante, plus mûre… mais il y avait autre chose.

Le rire est un excellent indicateur en matière de culture et de psychologie. Sa fille était fort différente de l'enfant qu'il avait connue.

— J'ai beaucoup appris des autres, dit Stella, dont le visage se calma.

Mitch détailla les fines rides qui lui marquaient le pourtour des yeux, la commissure des lèvres, fasciné par cette danse d'indices sur la nature de ses émotions. Elle contrôlait bien mieux ses muscles que lorsqu'elle était petite… ce qui la rendait capable d'expressions qu'il n'aurait su interpréter.

— Est-ce que tu t'en sors bien ? demanda-t-il d'un ton des plus sérieux.

— Je me débrouille mieux qu'ils ne le souhaiteraient, répondit-elle. Ce n'est pas si grave, puisqu'on s'en tire.

Elle jeta un regard en direction du plafond, se tira le lobe de l'oreille, fit un clin d'œil. On les écoutait, bien entendu ; elle ne voulait pas trahir de secret.

— Ravi de l'entendre, dit Mitch.

— Évidemment, il y a des trucs qu'ils savent déjà, ajouta-t-elle à voix basse. Je peux t'en parler si ça t'intéresse.

— Bien sûr, ma chérie. Tout ce que tu voudras.

Les yeux fixés sur la table, elle parla à Mitch des groupes de vingt à trente enfants qui s'appelaient les dèmes.

— Ça veut dire « le peuple », expliqua-t-elle. Dans le dème, nous sommes comme des sœurs. Mais ils ne laissent pas les garçons dormir dans les mêmes dortoirs, les mêmes baraquements que nous. Donc, on doit chanter la nuit par-dessus les barbelés si on veut recruter des garçons dans nos dèmes.

— Ça vaut sans doute mieux, commenta Mitch, haussant un sourcil et pinçant les lèvres.

Stella secoua la tête.

— Mais ils ne *comprennent* pas. Un dème, c'est comme une grande famille. Nous nous entraidons. Nous discutons, nous résolvons les problèmes, nous stoppons les disputes. Si tu savais

comme nous sommes intelligents dans le dème. Nous sommes si bien ensemble. C'est peut-être pour ça que…

Mitch eut un mouvement de recul lorsque sa fille parla simultanément sur deux registres.

— Nous devons être ensemble / Nous sommes plus sains ensemble…

— Chacun prend soin des autres / Chacun est heureux avec les autres…

— La tristesse vient de ce qu'on ne sait pas / La tristesse vient de ce qu'on est séparés.

La clarté absolue de ces deux discours le stupéfia. S'il les captait immédiatement et les analysait, il parvenait à les mettre en corrélation sous la forme d'une déclaration séquentielle, mais, de toute évidence, il serait complètement perdu à l'issue de quelques secondes de conversation. Et Stella était capable de poursuivre indéfiniment de cette façon, cela ne faisait aucun doute.

Elle le regarda bien en face, et la peau autour de ses yeux se cribla d'une façon qu'il ne pouvait ni imiter ni interpréter. Des éphélides se formèrent sur ses paupières, pareilles à des étoiles fauve et or ; elle pétillait d'une façon qu'il n'avait jamais vue avant ce jour.

Il frissonna d'admiration et d'inquiétude.

— Je ne sais pas ce que ça signifie quand… tu fais ça. Je veux dire, c'est splendide, mais…

— Quand je fais quoi ? demanda Stella, dont les yeux redevinrent normaux.

Mitch déglutit.

— Lorsque tu te trouves dans un dème, combien êtes-vous à parler de cette façon… simultanément ?

— Nous formons des cercles, répondit Stella. Nous nous parlons dans le cercle et au travers du cercle.

— Combien êtes-vous dans ce cercle ?

— Cinq ou dix. Séparément, bien entendu. Les garçons ont leurs règles. Les filles ont les leurs. Nous pouvons en créer de nouvelles, mais certaines règles semblent être déjà là. Nous les respectons la plupart du temps, sauf si nous pensons qu'il y a une urgence – que quelqu'un se sent stépide.

— Stépide ?

— Exclu de nuage. Quand nous nous ennuageons, nous sommes encore plus comme des frères et des sœurs. En outre, certains d'entre nous deviennent maman et papa, et nous pouvons guider nuage, mais maman et papa ne peuvent pas nous obliger à faire ce que nous ne voulons pas faire. Nous décidons ensemble.

Elle leva les yeux vers le plafond, et une fossette se creusa dans son menton.

— Tu sais déjà tout ça, ajouta-t-elle. Kaye t'en a parlé.

— En partie, et je l'ai aussi lu dans des articles. Je me souviens de l'époque où tu testais sur nous certaines de ces… techniques. J'essayais de rester à ton niveau. Je n'étais pas très fort. Ta mère l'était davantage.

— Son visage… (Un temps.) Je vois son visage quand je deviens maman dans nuage. Son visage devient le mien. (Ses sourcils formèrent un arc double, aussi élégant que fascinant, aussi splendide que grotesque.) C'est difficile à expliquer.

— Je crois que je comprends, dit Mitch.

Sa peau s'échauffait. La proximité de sa fille lui donnait la sensation d'être exclu, voire inférieur ; que pouvaient donc ressentir les conseillers, leurs geôliers ?

Qui étaient les animaux dans ce zoo ?

— Que se passe-t-il quand un membre du groupe n'est pas d'accord ? Est-ce que vous exercez une contrainte sur elle ? ou sur lui ?

Stella réfléchit quelques secondes.

— Chacun est libre au sein de nuage, mais tous coopèrent. Si quelqu'un n'est pas d'accord, il garde son idée pour lui jusqu'au moment approprié, et alors nuage l'écoute. Parfois, si c'est une urgence, l'idée doit être exprimée tout de suite, mais cela nous ralentit. L'idée a intérêt à être bonne.

— Et tu aimes bien être dans le nuage ?

— Dans nuage, corrigea Stella. Tous les nuages font partie les uns des autres, mais ils sont épars. Nous trions les différences et le reste par la suite, quand les dèmes se mettent à jour. Mais nous ne pouvons pas le faire très souvent, de sorte que la plupart d'entre nous n'ont pas idée de ce que c'est vraiment.

Nous nous contentons d'imaginer. Quoique, parfois, ils laissent la chose se produire.

Elle s'abstint de préciser que cela se passait lorsque presque tout le monde se retrouvait à l'hôpital pour une séance de prélèvement.

— Ça a l'air convivial, dit Mitch.

— Il y a parfois de la haine, déclara Stella d'une voix neutre. Nous devons gérer cela. Nuage souffre tout autant qu'un individu.

— Sais-tu ce que je ressens en ce moment ?

— Non. Ton visage est plutôt inexpressif. (Elle sourit.) Les conseillers sentent le chou-fleur quand on fait quelque chose d'inattendu. / Ils sentaient le brocoli quand on a attrapé un rhume il y a quelques jours. /

« Je suis guérie maintenant, et ce n'était pas grave, mais on a exagéré pour les affoler.

Mitch éclata de rire. Il était titillé par ses intonations, qui traduisaient respectivement le ressentiment et une supériorité teintée de sarcasme.

— Bien joué, commenta-t-il. Mais n'en faites pas trop.

— Bien sûr, fit Stella.

En voyant son expression un tantinet suffisante, Mitch pensa soudain à Kaye et eut une bouffée de fierté en se disant que c'étaient eux qui avaient donné la vie à cette jeune femme. *J'espère que ça ne va pas la limiter.*

Penser à Kaye éveilla aussi son désir.

— Est-ce que la prison ressemble à ça ? s'enquit Stella.

— Eh bien, c'est quand même un peu plus dur.

— Pourquoi n'es-tu pas avec Kaye en ce moment ?

Mitch se demanda comment répondre.

— Lorsque j'étais en prison… elle a connu des moments difficiles, elle a dû prendre des décisions pénibles. Je ne pouvais pas être à ses côtés. Nous avons décidé que nous serions plus efficaces en travaillant séparément. Nous… nous ne pouvions pas nous ennuager, dirais-tu.

Stella secoua la tête.

— On parle plutôt de *se coller,* comme quand deux gouttes de pluie se rencontrent. Quand les deux gouttes s'écartent, on

parle de *se fricter*. Nuage, c'est beaucoup plus grand.

— Oh ! fit Mitch. Combien de mots pour désigner la neige ?

Stella afficha un air interloqué tout à fait ordinaire et, l'espace d'un instant, Mitch revit sa fille telle qu'elle était dix ans plus tôt et l'aima farouchement.

— Ta mère et moi nous téléphonons toutes les deux ou trois semaines. Elle est à Baltimore en ce moment. Elle est occupée à des travaux scientifiques.

— Elle cherche à nous faire redevenir humains, c'est ça ?

— Vous *êtes* humains, dit Mitch en s'empourprant.

— Non, répliqua Stella.

Mitch décida que le lieu et le moment étaient mal choisis pour discuter de cela.

— Elle s'efforce de comprendre comment nous faisons de nouveaux enfants, dit-il. C'est moins simple qu'on le pensait.

— Les enfants du virus.

— Euh… oui, si j'ai bien compris, les virus jouent toutes sortes de rôles. Nous l'avons découvert en étudiant SHEVA. Mais aujourd'hui… ce n'est plus aussi évident.

Stella sembla offensée par cette possibilité.

— Nous ne sommes pas nouveaux ?

— Bien sûr que si, lui dit Mitch. Je ne comprends pas très bien, voilà tout. Quand nous serons tous réunis, ta mère en saura assez pour nous l'expliquer. Elle apprend aussi vite qu'elle le peut.

— On n'a pas de cours de biologie ici, fit remarquer Stella.

Mitch serra les dents. *Gardez-les dans l'ignorance. Et gardez-les sous clé. Sinon, ça mettrait le feu aux poudres.*

— Ça te met en colère ? demanda Stella.

Il resta quelques instants incapable de répondre. Ses poings se nouèrent sur la table.

— Oui, dit-il finalement.

— Il faut qu'ils nous libèrent. Qu'ils nous fassent tous sortir d'ici. Pas seulement moi.

— Nous nous efforçons d'y parvenir.

Mitch savait lui-même que ce n'était pas tout à fait vrai. Son statut de repris de justice limitait considérablement son champ d'action. Et son ressentiment, ajouté à sa faiblesse physique,

réduisait son efficacité au sein d'un groupe. Dans ses moments de dépression, il se disait que c'était pour cette raison que Kaye et lui ne vivaient plus ensemble.

Sur le plan politique, il était devenu un handicap. Un loup solitaire.

— J'ai beaucoup de familles ici, et elles ne cessent de s'agrandir, reprit Stella.

— Ta famille, c'est *nous*.

Stella le fixa quelques instants, déconcertée.

Joanie ouvrit la porte.

— La visite est terminée, annonça-t-elle.

Mitch se retourna et tapota sa montre.

— Mais ça fait moins d'une heure !

— Si vous le souhaitez, vous pouvez revenir demain.

Mitch se tourna vers Stella, désemparé.

— Je ne peux pas rester jusqu'à demain. J'ai un rendez-vous.

— Vas-y, lui dit Stella.

Elle fit le tour de la table pendant que son père se levait et l'étreignit brièvement, mais avec force.

— Nous avons tous beaucoup de travail, ajouta-t-elle.

— Tu es une adulte maintenant, lui dit Mitch.

— Pas encore. Aucun de nous ne sait ce que cela signifiera. Sans doute qu'ils ne nous donneront pas la chance de le découvrir.

Joanie eut un *tsk-tsk* réprobateur, puis escorta père et fille jusqu'au couloir. Ce fut là qu'ils se séparèrent. Mitch leva son bras valide pour faire au revoir à Stella.

Mitch restait immobile dans son pick-up transformé en étuve par le soleil de l'Arizona, en nage et au désespoir, plus seul qu'il ne l'avait jamais été de toute sa vie.

Derrière la clôture barbelée, par-delà le sable parsemé de broussailles, il vit d'autres enfants – des centaines d'enfants – se déplacer entre les bungalows. Sa main tambourinait sur le volant.

Stella était toujours sa fille. Il percevait toujours Kaye en elle. Mais les différences étaient saisissantes. Il ne savait pas à quoi il s'était attendu ; il s'était attendu à des différences. Mais son âge n'expliquait pas tout. Les gestes de Stella, sa façon de se

comporter, tout ça était luisant comme un sou neuf. Elle n'avait plus rien de familier – non qu'elle soit lointaine ou hostile, mais elle avait littéralement l'esprit ailleurs.

La seule conclusion qu'il fut en mesure de formuler lorsqu'il fit démarrer le vieux moteur Ford était une observation sur lui-même.

Sa propre fille le terrifiait.

* * *

Après que l'infirmière lui eut prélevé une nouvelle dose de sang, Stella regagna le bungalow où l'attendait le visionnage d'une cassette montrant des enfants humains occupés à parler, à jouer ou à étudier. On appelait ça l'instruction civique. Ces séances avaient pour but de modeler le comportement social des nouveaux enfants. Stella les avait en horreur. Regarder des gens sans pouvoir les sentir, regarder ces jeunes visages humains au registre émotionnel si limité, voilà qui la troublait profondément. Mais si elles détournaient les yeux des écrans, Miss Kantor se mettait dans une colère noire.

Stella s'efforça de garder l'esprit clair, mais une larme coula de son œil gauche et descendit le long de sa joue. De son œil gauche et de lui seul.

Elle se demanda ce que ça signifiait.

Mitch avait tellement changé. Et il avait l'odeur de quelqu'un qu'on vient de battre.

15.

Baltimore

Deux pièces séparaient le scanner à imagerie par résonance magnétique – surnommé la Machine – du bureau du laboratoire. Les forces induites par les aimants en forme de tore

étaient titanesques. Avant de s'avancer, les visiteurs devaient vider leurs poches de tout appareil mécanique ou électronique – PC de poche, portefeuille, téléphone mobile, badge magnétique, lunettes, montre. Ceux qui approchaient la machine de près devaient troquer leurs vêtements contre une tenue dépourvue de toute trace de métal – fermeture à glissière, boutons métalliques et boucles de ceinture étaient proscrits ; ainsi que bagues et anneaux, épinglettes, épingles de cravate et boutons de manchette.

Dans un rayon de quelques mètres autour de la Machine, on ne trouvait que des objets en bois ou en plastique. Les employés portaient des ceintures élastiques et des sandales ou des chaussures de course.

Cinq ans plus tôt, une scientifique avait oublié de respecter ces précautions, et les anneaux passés à son mamelon et à son clitoris avaient été arrachés à ses chairs. À en croire la rumeur, du moins. Les porteurs de stimulateur cardiaque, de nerfs optiques renforcés ou d'implants neuraux n'étaient pas autorisés à s'approcher de la Machine.

Kaye n'entrait dans aucune de ces catégories, ce qu'elle déclara de but en blanc à Herbert Roth dès qu'elle franchit le seuil de son bureau.

Roth, un quadragénaire fluet affligé d'un début de calvitie, posa son crayon et repoussa une pile de papiers en lui adressant un sourire déconcerté.

— Ravi de l'entendre, Ms. Rafelson. Mais la Machine est désactivée. En outre, nous avons passé plusieurs jours à scanner Wishtoes et vous ne m'apprenez rien.

Il attrapa une chaise en plastique et la plaça devant son bureau. Kaye en effleura la surface polie tout en s'asseyant. C'était le père de Roth qui avait fabriqué ce meuble en bois d'érable, sans utiliser un seul clou. Un objet splendide.

Il a toujours un père.

Elle sentit son échine parcourue d'un fleuve de fraîcheur, d'une sensation de délice et d'approbation à l'état pur, et ferma les yeux quelques instants. Roth la dévisagea d'un air soucieux.

— La journée a été dure ?

Elle secoua la tête, se demandant comment aborder le sujet

qui l'intéressait.

— Est-ce que Wishtoes est enceinte ? demanda Roth.

— Non. (Kaye se décida à plonger.) Vous sentez-vous d'humeur très scientifique ?

Roth parcourut la pièce d'un regard inquiet, comme si elle ne lui était pas tout à fait familière.

— Ça dépend.

Il baissa les yeux, et Kaye eut l'impression qu'il la déshabillait du regard.

— D'humeur scientifique et discrète ?

Il écarquilla les yeux, comme pris de panique.

— Je vous prie de m'excuser, Ms. Rafelson…

— Kaye, je vous en prie.

— Kaye. Je vous trouve très séduisante, mais… Si c'est pour la Machine, je peux vous fournir une liste de sites web qui… enfin, je veux dire, ça a déjà été fait. (Il eut un rire qui se voulait courageux.) Par moi, d'ailleurs, entre autres. Pas seul, je veux dire.

— Qu'est-ce qui a déjà été fait ?

Le visage de Roth vira à l'écarlate et il repoussa son siège en arrière dans un horrible grincement.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Kaye sourit. Ce sourire n'avait aucune signification précise, mais il eut pour effet de détendre Roth. Son visage exprimait à présent un souci intrigué et il avait repris une couleur normale. *Il y a quelque chose en moi qui se remarque,* songea-t-elle. *Ce moment est enchanté.*

— Pourquoi êtes-vous venue, exactement ? interrogea Roth.

— Pour vous proposer une occasion unique.

Kaye était agitée d'une profonde nervosité, mais il n'était pas question qu'elle se laisse dévier de sa route. Pour ce qu'elle en savait, jamais dans toute l'histoire des sciences une telle occasion ne s'était présentée – à tout le moins aucune qui soit attestée, ne fut-ce que par la rumeur.

— Je suis en train d'avoir une épiphanie, déclara-t-elle.

Roth haussa un sourcil, totalement pris de court.

— Vous ne savez pas de quoi il s'agit ? s'enquit Kaye.

— Je suis catholique. L'épiphanie est une fête célébrant le

caractère divin de Jésus-Christ. Ou quelque chose comme ça.

— C'est une manifestation, rétorqua Kaye. Dieu est en moi.

— Holà ! fit Roth.

Suivit un lourd silence de plusieurs secondes, durant lesquelles Kaye refusa de quitter Roth du regard. Il fut le premier à battre des cils.

— C'est formidable, je suppose, finit-il par dire. Mais quel rapport avec moi ?

— Dieu rend visite à la plupart d'entre nous. Ce genre d'expérience est relaté par William James et par d'autres auteurs. La moitié du genre humain la vit à un moment ou à un autre. Ça ne ressemble à rien de ce que j'ai pu ressentir. C'est de nature à bouleverser votre vie, même si c'est très… très incommodant. Et inexplicable. Je n'ai pas demandé à ce que cela m'arrive, mais je ne peux pas, je ne *veux* pas nier la réalité du fait.

Roth écouta Kaye d'un air tétanisé, le front plissé, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte. Il se rassit derrière son bureau et croisa les bras.

— Ce n'est pas une blague ?

— Non.

Il parut réfléchir.

— Nous sommes tous sous pression ici.

— Je ne pense pas que ça ait un rapport, rétorqua Kaye, qui ajouta lentement : J'ai envisagé cette possibilité, je vous le dis sincèrement. Et j'ai fini par l'écarter.

Roth s'humecta les lèvres et évita son regard.

— Je le répète : quel rapport avec moi ?

Elle voulut poser une main sur son bras, mais il se rétracta.

— Herbert, a-t-on jamais scanné une personne touchée par Dieu ? Une personne en train d'avoir une épiphanie ?

— Plein de fois, répondit-il, sur la défensive. Il y a eu les recherches de Persinger. Les états méditatifs, ce genre de truc. C'est dans la littérature.

— J'ai lu les textes dont vous parlez. Persinger, Damiano, Posner et Ramachandran. (Elle fit mine de compter sur ses doigts.) Vous pensez que j'ai négligé de faire des recherches ?

Sourire gêné de Roth.

— Les états méditatifs, la fusion, la béatitude… un peu d'entraînement permet d'y arriver. Question de maîtrise de soi… Mais pas *ceci*. J'ai vérifié. Ça ne peut pas s'induire, même à coups d'ardentes prières. Ça va et ça vient comme si ça avait une volonté propre.

— Dieu ne nous *parle* pas, protesta Roth. Je veux dire, même si je croyais en Dieu, une telle chose serait incroyablement rare, et peut-être qu'elle ne s'est pas produite depuis deux mille ans. Les prophètes. Jésus-Christ. Ce genre de truc.

— Ce n'est pas si rare que ça. Le phénomène a reçu plusieurs noms, et les gens y réagissent de différentes façons. Ça vous fait quelque chose. Ça bouleverse votre vie, ça lui donne un sens et une direction. Parfois, ça vous brise. (Kaye secoua la tête.) Mère Teresa se lamentait de ce que Dieu ne lui rende pas visite de façon plus régulière. Elle souhaitait une validation permanente de son travail, de ses souffrances, de ses sacrifices. Cependant, personne ne sait avec certitude si l'expérience de Mère Teresa était comparable à la mienne… (Elle inspira à fond.) Je veux savoir ce qui m'arrive. Ce qui nous arrive. Nous avons besoin de bâtir les fondations de notre savoir.

Roth chercha une réponse toute faite dans son expérience de la vie sociale, en vain.

— Kaye, pensez-vous que le lieu soit bien choisi ? N'êtes-vous pas censée effectuer des recherches sur les virus ? Mais peut-être pensez-vous que Dieu est un virus.

Kaye fixa Roth d'un air incrédule.

— Non, répondit-elle. Ceci n'est pas un virus. Ça n'a rien de génétique, et probablement rien de biologique. Excepté dans la mesure où cela me touche.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre ?

Kaye ferma les yeux une nouvelle fois. Pas besoin de chercher. La sensation déferla sur elle, vagues d'étonnement, de joie enfantine et de consternation adulte, toutes ses émotions, toutes ses réactions ne suscitant ni la tolérance, ni l'amusement, mais une *acceptation* également enfantine et pourtant infiniment mature, infiniment sage.

Quelque chose savourait l'âme de Kaye Lang et la trouvait délicieuse.

— Parce que ça dépasse tout ce que je connais, dit-elle finalement. Je ne sais pas combien de temps ça va encore durer, mais, quoi que ce soit, c'est déjà arrivé à d'autres que moi, et pas qu'une seule fois, et ça a modelé l'histoire de l'humanité. Vous n'avez pas envie de voir à quoi ça ressemble ?

* * *

Roth poussa un soupir en examinant les images sur le grand moniteur.

Deux heures et demie avaient passé ; il était presque vingt-deux heures trente. Kaye avait subi sept examens différents, dont l'imagerie par résonance magnétique, la tomographie par émission de positrons et la tomographie assistée par ordinateur. On lui avait fait des injections, on l'avait placée derrière un bouclier, on lui avait refait des injections, puis on l'avait tournée à la broche, renversée sens dessus dessous. Elle s'était demandé un moment si Roth ne faisait pas cela pour se venger.

Roth lui avait ensuite enveloppé la tête dans un casque de plastique blanc et l'avait soumise à un ultime scan – fort coûteux, à l'en croire – qu'il prétendait capable d'un rendu extrêmement détaillé, se concentrant sur l'hippocampe puis sur le bulbe rachidien.

Elle était maintenant assise, le poignet bandé, le crâne et le cou meurtris par les clamps, prise d'une vague envie de vomir. À un moment donné, alors qu'on approchait de la fin des examens, le visiteur s'était estompé, tel un signal radio ondes courtes provenant d'outre-Atlantique. Kaye se sentait calme et détendue, en dépit de ses petites douleurs.

Elle se sentait aussi un peu triste, comme si un ami très cher venait de prendre congé sans qu'elle ait la certitude de le revoir un jour.

— Eh bien, quoi que ce soit, ça ne parle pas, déclara Roth. Aucun des scans ne montre une utilisation excessive des centres du langage, exception faite des dialogues internes ordinaires et des réactions à mes questions. Vous paraissez un peu nerveuse, ce qui n'a rien de surprenant… mais beaucoup moins que les autres patients. Stoïque est peut-être le mot qui vous convient.

On constate chez vous une quantité notable d'activité cérébrale profonde, ce qui traduit une forte réaction émotionnelle. Vous embarrassez-vous facilement ?

Kaye fit non de la tête.

— On constate la présence de quelque chose qui rappelle l'excitation, mais je ne qualifierais pas cette excitation de sexuelle. Rien à voir avec l'orgasme ni avec le type d'extase que l'on trouve, par exemple, chez un sujet consommant des drogues altérant la conscience. Nous avons des données – filmées – relatives à des gens pratiquant la méditation, une relation sexuelle ou la prise de drogues, dont le LSD et la cocaïne. Vos scans ne correspondent à rien de cela.

— Je ne vois pas comment je pourrais avoir une relation sexuelle dans ce tube.

Roth sourit.

— On a trouvé des volontaires jeunes et enthousiastes, expliqua-t-il. Ah ! voilà les résultats de la tomographie assistée par ordinateur.

Il s'absorba dans des images aux couleurs codées du cerveau de Kaye : zones gris sombre recouvertes d'oiseaux de Rorschach en éclosion, touchées çà et là par des braises d'activité métabolique, cartographie de la pensée, de la personnalité et des profondeurs du subconscient.

— Bien, déclara-t-il pour lui-même en figeant l'écran. Qu'avons-nous là ?

Il désignait trois taches jaunes et palpitantes, à peine plus grosses que l'ongle du pouce, sur un scan pris au milieu de la séance. Fredonnant un air indistinct, il ouvrit une bibliothèque d'images recueillies lors d'autres explorations, dont certaines dataient parfois de plusieurs années, jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il recherchait.

Roth repoussa sa chaise en arrière, produisant un nouveau grincement, dévoilant la coupe sagittale bleu et vert d'un petit crâne à la forme bizarre. Il fit apparaître une représentation mobile en trois dimensions, et Kaye reconnut les contours d'un crâne de nourrisson et le cerveau flou qui l'occupait. Des champs d'activité mentale tournoyaient entre les courbes sinueuses des os et du tissu cérébral.

Une masse d'un gris indéfini semblait jaillir de la bouche du bébé.

— On ne voit pas bien les détails, mais ça colle parfaitement, dit Roth. Une célèbre expérience japonaise, effectuée il y a environ huit ans. Ils ont scanné un accouchement. La parturiente avait déjà quatre enfants. C'était une pro endurcie. Les machines ne la dérangeaient pas.

Roth étudia l'image. Il fredonna quelques instants, puis claqua des doigts, émettant un bruit de castagnettes.

— Ceci est un scan du cerveau de l'enfant au moment où il faisait connaissance avec la mère. Je pense qu'elle lui donnait le sein.

Du bout des doigts, il traça le contour de la masse grise, agrandit les centres d'activité dans le cerveau du nourrisson, fit tourner l'image jusqu'à l'angle qui l'intéressait, puis lui superposa le scan de Kaye.

Les centres d'activité étaient parfaitement alignés.

Roth se fendit d'un sourire.

— Qu'en pensez-vous ? Ça colle ?

Kaye resta interdite quelques instants, se rappelant le jour où Stella l'avait tétée pour la première fois, la merveilleuse sensation du bébé mordillant son sein, de son lait qui coulait.

— Ils ont l'air pareils, dit-elle. Est-ce que c'est une erreur ?

— Je ne le pense pas. Je pourrais faire des comparaisons avec des cerveaux d'animaux. Ces dernières années, on a fait des recherches sur la constitution du lien filial chez le chien et le chat, et même chez le babouin, mais ce n'est pas de l'excellent travail. Les sujets sont trop remuants.

— Qu'est-ce que ça signifie ? (Kaye secoua la tête, toujours aussi perdue.) Je ne sais pas ce qu'il est, mais Il ne parle pas – cela au moins est évident depuis le début. C'est d'ailleurs plutôt agaçant.

— Un buisson ardent qui marmonne ? dit Roth. Et pas de tables de la Loi…

— Ni discours ni proclamation, rien, confirma Kaye.

— Écoutez, je ne vois rien qui soit plus proche.

Du bout du doigt, Kaye suivit les contours des oiseaux de Rorschach visibles dans le cerveau de l'enfant.

— Je ne comprends toujours pas.

Roth inclina la tête sur le côté.

— Il me semble que vous êtes entrée en contact avec quelque chose ou quelqu'un. Et que vous recevez son empreinte maternelle. Vous êtes redevenue un bébé, Ms. Rafelson.

16.

Kaye déverrouilla la porte de son appartement, la poussa et, fidèle à son habitude, l'empêcha de se refermer en la bloquant avec sa mallette. Elle composa le code à six chiffres qui désactivait l'alarme, puis ôta son sweater, le rangea dans la penderie et se planta dans l'entrée, respirant à fond pour ne pas éclater en sanglots. Elle ne savait pas combien de temps elle tiendrait encore le coup. Les vides de son existence étaient pareils à des déserts infranchissables.

— Et toi, dans tout ça ? demanda-t-elle dans le vide. (Elle se dirigea vers le séjour enténébré.) De la façon dont je vois les choses, si tu es une sorte de papa cosmique, tu es censé *protéger* ceux que tu aimes, les préserver de tout mal. Alors, nom de… *sacré* nom de Dieu ! hurla-t-elle. Qu'est-ce que tu as à dire pour ta défense ?

Le téléphone bipa. Kaye fit un bond, arracha ses yeux au coin de plafond qu'elle venait d'interpeller, alla jusqu'à la kitchenette et décrocha le combiné sans fil.

— Kaye ? Ici Mitch.

Kaye inspira une nouvelle fois, poussée par l'angoisse et très certainement par la honte, avant de répondre.

— Je suis là.

Elle s'assit dans un fauteuil et recouvrit le combiné de sa main le temps d'ordonner aux lumières de s'allumer. La salle de séjour était minuscule et proprette, à condition qu'on ferme les yeux sur les revues et les sorties d'imprimante entassées sur la table basse. D'autres piles débordaient sur le sol près du canapé.

— Est-ce que tu te sens bien ?

— Nooon, répondit-elle d'une voix traînante. Pas vraiment. Et toi ?

Mitch ne répondit pas à cette question.

Tant mieux pour lui, se dit Kaye.

— J'ai repris la route, dit-il.

Un temps.

— Où es-tu ? demanda-t-elle.

— Dans l'Oregon. Mon cheval m'a lâché et j'ai pensé à t'appeler au cas où tu aurais des… des fers à cheval de rechange.

Il semblait encore plus épuisé qu'elle. Kaye perçut autre chose dans le ton de sa voix et se focalisa dessus, envahie par un soudain espoir.

— Tu as vu Stella ?

— Ils m'ont laissé voir Stella. Quel veinard je fais, hein ?

— Est-ce qu'elle va bien ?

— Elle m'a serré dans ses bras. Elle a l'air en forme. Elle a pleuré, Kaye.

Kaye sentit sa gorge se nouer. Elle écarta le combiné et toussa dans sa main.

— Tu lui manques, dit-elle. Excuse-moi. J'ai la gorge sèche. Il faut que je boive un peu d'eau.

Elle alla prendre une bouteille dans le réfrigérateur.

— Nous lui manquons tous les deux, dit Mitch.

— Je ne peux pas être là-bas. Je ne peux pas la protéger. Pourquoi lui manquerais-je ?

— Je voulais seulement t'appeler pour te parler d'elle. Elle grandit. Je me sens perdu en réalisant qu'elle est presque adulte et que je ne l'ai pas vue grandir.

— Ce n'est pas ta faute.

— Comment ça va pour ton boulot ?

— C'est bientôt fini, répondit Kaye. Je ne sais pas s'ils vont y croire. Ils sont si nombreux à rester coincés dans leurs vieilles ornières.

— Robert Jackson ?

— Entre autres.

— Tu as de la chance de pouvoir travailler dans ton domaine d'élection, dit Mitch. Écoute, je…

— Tu ne méritais pas ce qui t'est arrivé, Mitch.

Nouvelle pause.

Tu ne méritais pas d'être largué comme ça, ajouta-t-elle mentalement.

Elle se tourna vers le coin de plafond toujours vide et reprit :

— Tu me manques. (Elle pinça les lèvres pour les empêcher de trembler.) Que se passe-t-il dans l'Oregon ?

— Eileen est sur un truc du genre mystérieux, alors j'ai laissé tomber mon chantier du Texas. J'ai pris un clam pour un bulot. Je vieillis, Kaye.

— Foutaises !

— Un mot de toi, et je fonce vers le Maryland. (Mitch durcit le ton.) Promis juré. On ira récupérer Stella.

— Arrête ! dit Kaye avec une soudaine gentillesse. Je voudrais que ce soit possible, mais nous devons nous en tenir à notre plan.

— Entendu.

Kaye savait qu'il n'avait participé en rien à l'élaboration du plan en question. Peut-être même ignorait-il jusqu'à son existence avant cet instant. Et c'était la faute de Kaye. Elle s'était montrée incapable de protéger son mari comme sa fille, les deux personnes les plus importantes à ses yeux. *Qui suis-je pour lancer des accusations ?*

— Où en sont les enfants ? demanda-t-elle. De quelle façon a-t-elle changé ?

— Ils forment des groupes sociaux. Ils appellent ça des dèmes. L'école s'efforce de les isoler les uns des autres, de les empêcher de s'organiser. Je pense qu'ils trouvent des moyens de contourner ces difficultés. Ils se servent beaucoup de leur odorat, évidemment, et Stella parle d'un nouveau type de langage, mais nous n'avons pas eu le temps d'entrer dans les détails. Elle a l'air en bonne santé, elle est intelligente et elle ne m'a pas paru trop stressée.

Kaye se concentra tellement sur cette information qu'elle se mit à loucher.

— J'ai essayé de l'appeler la semaine dernière. Ils n'ont pas voulu me la passer.

— Les enfoirés, gronda Mitch.

— Va aider Eileen. Mais garde le contact. J'ai vraiment besoin d'avoir de tes nouvelles.

— Ça fait plaisir à entendre.

Kaye laissa choir son menton sur sa gorge et s'étira les jambes.

— Je commence à me détendre, annonça-t-elle. Ça me détend de t'écouter. Dis-moi à quoi elle ressemble.

— Parfois, elle bouge et elle parle comme toi. Parfois, elle me rappelle mon père.

— J'avais remarqué ça il y a des années, commenta Kaye.

— Mais elle est elle-même, elle ne ressemble à personne. Si seulement nous avions notre propre école, nous pourrions y rassembler plein de gosses. Je pense qu'il n'y a que comme ça que Stella serait heureuse.

— Nous avons eu tort de la maintenir en isolation.

— Nous n'avions pas le choix.

— Enfin, la question ne se pose plus. Est-ce qu'elle est heureuse ?

— Plus heureuse, peut-être, mais pas exactement *heureuse,* répondit Mitch. Je t'appelle par voie terrestre, mais je vais te donner un nouveau code téléphonique.

Kaye attrapa un calepin et y nota une série de chiffres renvoyant à un petit carnet qu'elle conservait toujours dans sa valise.

— Tu crois qu'ils nous écoutent toujours ?

— Évidemment. Coucou, Ms. Browning, vous êtes là ?

— Ce n'est pas drôle, dit Kaye. Je suis tombée sur Mark Augustine à Washington. C'était… (Il lui fallut quelques secondes pour s'en souvenir.) Hier. Excuse-moi, je suis vannée.

— Mark Augustine… et alors ?

— Il semblait vouloir s'excuser. Tu comprends ça, toi ?

— Il a été mis sur la touche. Peut-être que ça lui a remis les idées en place.

— Ouais. Mais il y avait autre chose…

— Tu crois que l'air du temps évolue ?

— Browning était là, et elle m'a traitée comme un général romain l'aurait fait d'un Gaulois vaincu.

Mitch éclata de rire.

— Mon Dieu, comme ça me fait plaisir de t'entendre rire ! s'exclama Kaye.

Elle se mit à dessiner des cercles autour des chiffres qu'elle venait de noter.

— Je n'attends qu'un mot de toi, Kaye. Un mot et un seul.

— Ô mon Dieu ! (Elle inspira pour chasser la boule qui se formait dans sa gorge.) C'est tellement dur d'être toute seule.

— Je sais que tu es sur la bonne voie, dit Mitch.

Kaye perçut une certaine réserve dans sa voix et compléta sa pensée : *Même si ça m'oblige à rester à l'écart*.

— Peut-être, fit-elle. Mais c'est si dur.

Elle aurait voulu lui parler du visiteur, du labo d'imagerie, des conclusions ambiguës de l'examen. Mais elle se rappelait la réticence avec laquelle Mitch avait réagi la dernière fois qu'ils avaient abordé ce sujet, dans le chalet.

Elle se rappelait aussi leur étreinte, douce, familière et plus qu'un peu désespérée. Son corps s'échauffa.

— Tu sais que je voudrais être près de toi, lui dit-elle.

— C'est *ma* réplique.

La voix de Mitch exprimait un espoir fragile.

— Tu seras sur le chantier d'Eileen. C'est un chantier, je présume ?

— Je n'en sais encore rien.

— Qu'a-t-elle trouvé, à ton avis ?

— Elle ne veut rien dire.

— Où est-ce que ça se trouve ?

— Aucune idée précise. Je ne recevrai les dernières indications que demain.

— Elle est plus cachottière que d'habitude, non ?

— Je veux.

Elle entendit Mitch se déplacer, respirer dans son combiné. Elle entendait aussi le vent qui soufflait autour de son homme et parvenait presque à visualiser celui-ci, grand et mal dégrossi, la tête éclairée par l'ampoule de la cabine. S'il se trouvait dans une cabine. Peut-être lui téléphonait-il d'un restaurant ou d'une station-service.

— Tu n'as pas idée du bien que tu me fais, lui dit-elle.

— Je crois que si.

— Tu me fais *tellement* de bien.

— J'aurais dû appeler plus tôt. Mais je me sentais un peu paumé.

— Je sais.

— Quelque chose a changé, n'est-ce pas ?

— Je ne peux plus faire grand-chose à Americol. La confrontation finale est pour demain. Jackson est tellement sûr de lui qu'il a dévoilé ses batteries aujourd'hui même. Soit ils écoutent la vérité, soit ils n'en tiennent pas compte. Je voudrais… Je prends le premier avion et je viens te retrouver. Garde-moi une pelle.

— Tu vas attraper des mains calleuses.

— J'adore.

— Je crois en toi, Kaye. Tu vas y arriver. Tu vas gagner.

Elle ne savait pas quoi répondre à cela, mais son corps tout entier fut parcouru d'un frémissement. Mitch lui murmura des mots d'amour, qu'elle lui répéta, puis ils coupèrent la communication.

Kaye resta un moment assise dans la chaude lueur jaune du petit séjour, à fixer les murs vides, les meubles de location sans charme, les piles de papier blanc.

— Je reçois une empreinte, murmura-t-elle. Quelque chose affirme m'aimer et croire en moi, mais comment remplir une coquille vide ? (Elle reformula sa question.) Comment peut-on croire en une coquille vide ?

Comme elle relevait la tête, elle se sentit parcourue de picotements chauds. Stupéfaite, elle comprit qu'elle recevait de l'aide sans même l'avoir demandé. On avait répondu à ses attentes – du moins en partie.

Et Kaye donna enfin libre cours à ses émotions et se mit à pleurer. Ce fut les larmes aux yeux qu'elle fit son lit, se prépara une tasse de chocolat chaud, se cala un oreiller bien moelleux contre la tête de lit, se déshabilla et enfila son pyjama en satin, puis alla chercher des sorties d'imprimante dans la salle de séjour. Les mots se brouillaient, elle avait peine à garder les yeux ouverts, mais elle devait se préparer pour le lendemain. Son armure devait être impeccable, ses arguments en ordre de bataille.

Pour Stella. Pour Mitch.

Lorsqu'elle devint incapable de tenir une seconde de plus, lorsque le sommeil se mit à étouffer ses pensées, elle ordonna à la lumière de s'éteindre, roula sur elle-même et articula :

Merci. J'espère.

Tu es l'espoir.

Mais elle ne put s'empêcher de poser une dernière question.

Pourquoi fais-tu ceci ? Pourquoi prendre la peine de nous parler ?

Elle fixa le mur en face d'elle, puis la couverture sous laquelle on devinait ses genoux. Ses yeux s'écarquillèrent et son souffle se ralentit. Derrière l'infinie grisaille du tissu semblait lui apparaître une fontaine invisible et intarissable. Il en jaillissait quelque chose qu'elle ne pouvait appeler que d'un seul et pauvre mot : *amour* ; un amour éternel et sans condition. Son cœur battit la chamade. L'espace d'un instant, elle fut saisie par la terreur – jamais elle ne pourrait mériter cet amour, jamais elle n'en trouverait de semblable sur cette Terre.

L'amour sans condition – sans le désir, sans la raison, sans autre qualité que sa pureté.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire, murmura-t-elle. Je suis navrée.

Kaye sentit la vision, si c'en était bien une, se retirer et s'estomper – pas par ressentiment, ni haine, ni déception, mais parce que le moment était venu. Elle laissa derrière elle une lueur douce et paisible, telle une nuée de chandelles derrière ses paupières.

Tant de merveilles, d'émerveillement, c'en était trop pour elle. Elle se laissa retomber sur son oreiller et fixa les ténèbres jusqu'à ce que le sommeil l'ait gagnée.

Presque aussitôt, sembla-t-il, elle rêva qu'elle foulait une vaste étendue de neige dans les montagnes. Elle était perdue, elle était seule, mais cela n'avait aucune importance. Elle allait rencontrer un être merveilleux.

17.

Oregon

Il était à peine sept heures du matin, mais le soleil brûlait déjà le désert. Mitch traversa le parking du motel, jeta son sac à dos sur le siège passager du vieux pick-up et se mit une main en visière pour contempler les collines grises surchauffées à l'est. Une heure de route jusqu'à la Spent River. Plus une demi-heure jusqu'au camp de base. Eileen lui avait transmis ses ultimes instructions, ainsi qu'une mise en garde : *Pas un mot à quiconque. Ni à tes étudiants, ni à ta femme, ni à tes maîtresses, ni à tes chiens, ni à tes chats, ni à tes hamsters. Pigé ?*

Pigé.

Son pare-chocs érafla le bitume lorsqu'il sortit du parking du Motel 50. Cette bagnole arrivait en bout de course ; elle sentait l'huile cramée et commençait à cracher de la fumée bleue dans les côtes. Mitch adorait les pick-up et les grosses voitures. Il serait attristé par la mort de celle-ci.

L'enseigne rouge du motel rétrécit dans son rétroviseur. La route était rectiligne et bordée de collines marron, mouchetées de broussailles et de pins courtauds, parcourues de clôtures aux poteaux de guingois et aux barbelés déchirés et entortillés.

L'atmosphère se rafraîchissait à mesure que le pick-up prenait de l'altitude. La Spent River ne figurait pas sur les itinéraires touristiques. Perdue dans la forêt, dans l'ombre du mont Hood, elle avait un lit sinueux, plat et sablonneux qui traversait des falaises de basalte, et son cours était parcouru de méandres et d'îles touffues. Cette rivière n'avait pas coulé depuis plusieurs milliers d'années. Elle était peu connue des archéologues, ce qui n'avait rien d'étonnant ; son histoire géologique, marquée par une alternance d'inondations – durant lesquelles elle s'emplissait de débris de lave et de galets de granité et de basalte – et d'éruptions volcaniques, rendait les fouilles aussi difficiles que décevantes. Les indiens ne s'y étaient

guère attardés au cours des derniers millénaires.

Un lieu hors du temps et des préoccupations humaines, où Eileen Ripper venait de découvrir quelque chose.

À moins que le soleil lui ait tapé sur la tête.

Il se laissa peu à peu hypnotiser par la route, reprenant ses esprits lorsqu'elle se fit plus cahoteuse. Herbes et arbustes poussaient sur la chaussée, évoquant l'image d'une barbe mal entretenue. Le goudron laissa la place aux gravillons.

Il entrevit un petit écriteau : *Parc de loisirs de la Spent River : 5 km*. Vu son aspect, ça faisait un demi-siècle qu'il était là.

La route obliqua brusquement vers l'ouest et, comme il négociait le virage, Mitch aperçut un éclair à quinze cents mètres de distance. On aurait dit un pare-brise de voiture.

La pente se raidit, et le pick-up se mit à cracher de la fumée bleue, puis Mitch aperçut une Tahoe blanche, dont sortit une silhouette trapue qui se mit à agiter les bras. Il se rangea sur le bas-côté et passa le bras gauche par la vitre. Il lui restait tout juste assez de force dans la main pour agripper le rebord de la portière sans que son geste paraisse forcé.

Eileen avait entièrement viré au gris. Ses vêtements, sa peau, ses cheveux avaient pris la couleur du paysage.

— Je reconnais bien là ton goût en matière de bagnoles, déclara-t-elle en foulant le gravier pour le rejoindre. Bon Dieu, Mitch, tu es aussi transparent qu'un marin en bordée.

Mitch sourit.

— Tu ressembles à Notre Mère la Terre. Sauf que tu ne portes pas d'écharpe rouge.

Elle attrapa un foulard dans sa poche et le passa à sa ceinture.

— C'est mieux ?

— C'est parfait.

— Comment est ton bras ? demanda-t-elle en palpant le bras en question.

— Estropié.

— On t'affectera aux brosses à dents.

— Génial. Qu'est-ce que tu as déniché ?

— Un truc *canon,* déclara Eileen. Un truc fabuleux. (Elle

entama une petite gigue.) Et mortellement dangereux. Tu veux voir ?

Mitch la fixa en plissant les yeux.

— Pourquoi pas ? dit-il finalement.

— C'est par là, dit-elle en désignant le nord, à une quinzaine de kilomètres.

Mitch grimaça.

— Je ne sais pas si ma caisse tiendra le coup.

— Je te suivrai pour ramasser les débris.

— Comment pourras-tu m'indiquer où je dois tourner ?

— C'est un jeu, mon vieux. Tu vas devoir renifler le trésor, comme moi.

Elle se fendit d'un sourire malicieux.

Mitch plissa les yeux un peu plus et secoua la tête.

— Doux Jésus ! s'exclama-t-il.

— Ce truc est plus vieux que Jésus, de dix-huit mille ans au moins.

— Tu devrais te protéger du soleil.

Eileen semblait épuisée en dépit de son enthousiasme.

— J'ai touché le jackpot, Mitch. Dans deux ou trois heures, je te le jure devant Dieu, tu ne sauras même plus comment tu t'appelles.

18.

Arizona

À onze heures du matin, Stella et toutes les filles, encadrées par Miss Kantor, Joanie et cinq autres adultes, sortirent de leurs baraquements pour franchir une ouverture dans la clôture barbelée qui donnait sur le champ.

Une fois par semaine, enseignants et conseillers laissaient les enfants de SHEVA se mêler les uns aux autres dans le terrain de jeux et sous les auvents du réfectoire.

Les filles étaient d'un calme inhabituel. Stella sentait la tension qui les habitait. Un an plus tôt, ces contacts avec les garçons n'avaient rien d'extraordinaire. Aujourd'hui, toute fille ayant l'ambition de fonder un dème conspirait avec ses équipières pour y attirer les garçons les plus prometteurs. Stella ne savait que penser de ce phénomène. Elle observait dans les dortoirs des filles les dèmes en train de se faire, de se défaire et de se refaire, et ses propres projets changeaient d'un jour à l'autre ; elle se sentait de plus en plus déboussolée.

Le ciel était criblé de fragments de nuages. Elle se mit une main en visière et vit la lune flottant dans le bleu si pur de l'été, son visage pâlot amusé par leur bêtise. Stella se demanda quelle était l'odeur de la lune. L'astre avait l'air très gentil. Un peu bêta, en fait.

— Tout le monde en file indienne. Direction Section Cinq Sud, annonça Miss Kantor en tendant le bras pour donner le cap à suivre.

Les filles se placèrent dans la position demandée, les joues parfaitement neutres.

Stella vit les garçons franchir la clôture qui entourait leurs baraquements. Ils se murmuraient à l'oreille, agitaient les bras, montraient du doigt les filles qui les intéressaient. Ils avaient des sourires de débiles et les joues brunies par des taches que la distance rendait floues.

— Joie et bonheur ! marmonna Celia. Et c'est reparti pour un tour.

Durant une heure, les prisonniers des deux sexes auraient le droit de se rencontrer sous haute surveillance.

— Il est là ? demanda Celia.

La veille, Stella lui avait parlé de Will. Elle aussi se posait la question. Sans doute ne le verrait-elle pas aujourd'hui. Un sifflement quasi inaudible, une brève poussée d'éphélides et un haussement d'épaules lui servirent de réponse.

— Oh ! tu n'es pas à prendre avec des-kuk pincettes, commenta Celia.

Elle gratifia son amie d'une bourrade. Stella laissa faire.

— Qu'est-ce qu'ils veulent qu'on fasse en une heure de temps ? demanda-t-elle.

Celia gloussa.

— On pourrait-kuk essayer d'embrasser l'un d'eux.

Les sourcils de Stella dessinèrent deux arcs dissymétriques et sa gorge vira au cramoisi. Celia ignora ces réactions.

— Moi, j'embrasserais bien James Callahan, poursuivit-elle. L'année dernière, je l'ai presque autorisé à me tenir la main.

— L'année dernière, nous étions des gamins.

— Que sommes-nous-kuk cette année ?

Stella parcourut du regard une file de garçons en rang sous le soleil, près des auvents. Elle reconnut tout de suite le plus grand.

— Le voilà, dit-elle en le montrant à Celia.

Trois autres filles s'approchèrent et suivirent son doigt tendu, émettant une forte odeur de curiosité – terre et fumée.

Will était abîmé dans la contemplation du sol, les épaules voûtées et les mains dans les poches. Les autres garçons semblaient ne pas le voir, ce qui n'avait rien d'inattendu ; les filles sont plus promptes à s'ennuager avec un nouveau venu. Quelques jours seraient nécessaires à Will pour former des liens étroits avec ses compagnons de dortoir.

Sauf que Stella, en le voyant, se dit qu'il n'y arriverait peut-être jamais.

— Il n'est pas très mignon, déclara Felice Miller, une fille de petite taille, aux cheveux bruns, dont la maigreur des bras contrastait avec l'épaisseur des jambes.

— Comment le sais-tu ? lui demanda Ellie Gow. On ne peut pas le sentir d'ici.

— Son odeur ne doit pas être terrible, elle non plus, répliqua Felice avec mépris. Il est trop grand.

Ellie grimaça. Elle était connue pour son acuité auditive et préférait se planquer sous les couvertures quand elle parlait.

— Quel rapport avec le pet du chat ? lança-t-elle.

Felice eut un sourire tolérant.

— Question de moustaches, dit-elle.

Stella ne leur prêta aucune attention.

— Les gens que tu rencontres quand tu es très jeune exercent parfois une profonde influence sur toi, reprit Felice.

— Je ne l'ai pas rencontré très longtemps, admit Stella.

Luttant contre son élocution défaillante, Celia raconta aux autres l'histoire de Stella et de Will pendant que profs et conseillers décidaient du déroulement de la rencontre. Les règles du jeu changeaient chaque semaine. Aujourd'hui, trois hommes s'étaient placés en retrait pour les observer avec des jumelles.

Neuf mois plus tôt, à l'issue d'une réunion similaire, on avait conduit Stella à l'hôpital en compagnie de cinq autres filles. Elles avaient toutes eu droit à une prise de sang et l'une d'entre elles, Nor Upjohn, avait subi des horreurs qu'elle refusait de décrire et après lesquelles elle dégageait une odeur d'orange moisie, une mise en garde sans ambiguïté.

Les filles s'étaient mises en formation, quatre longues rangées de cinquante. Les conseillers ne cherchaient pas à leur imposer le silence, et Stella vit que certains d'entre eux – et peut-être tous – avaient désactivé leur renifleur.

Will contempla l'étendue de gravier et d'herbe rare qui le séparait des filles. Ses sourcils formaient une étroite barre et il semblait suçoter un fruit amer. Ses cheveux étaient mal taillés et ses joues étaient creuses, comme s'il avait perdu des dents. Il paraissait plus âgé que les autres garçons, plus fatigué. Il avait l'air vaincu.

— Il n'est pas mignon, il est carrément *moche,* dit Felice.

Elle haussa les épaules et examina les autres nouveaux venus. Stella avait compté cinquante-trois passagers dans l'autocar. Felice n'avait pas tort. En dépit du souvenir qu'elle avait de Will le Fort, ce type ne semblait pas avoir l'étoffe d'un bon partenaire de dème.

— Tu veux t'ennuager avec *lui* ? demanda Celia, incrédule.

— Non, répondit Stella en détournant les yeux, cruellement déçue.

La forêt leur était inaccessible. Elle n'imaginait pas la revoir un jour, en compagnie de quiconque.

— Quel rapport avec la peau du crapaud ? demanda Ellie, nerveuse, tandis que les profs encourageaient les rangées à se rapprocher les unes des autres.

— Question de corbeau sur la route, répliqua Felice.

— Quel rapport avec les plumes de la pomme ? renvoya Ellie

par réflexe.

— Oh ! arrêtez un peu-kuk vos enfantillages ! dit Celia. (Son visage se para soudain d'une timidité désemparée.) Si vous étiez plus grandes, vous pourriez me cacher.

Les rangées de filles s'immobilisèrent devant les tables de béton, et les garçons furent encouragés à s'asseoir devant ces dernières, trois par table sur le même banc.

— Qu'est-ce qu'on va leur dire ? s'enquit Ellie en baissant les yeux comme leur tour venait.

— La même chose que d'habitude, répondit Stella. Bonjour, comment ça va ? Comment se portent vos dèmes et que se passe-t-il de l'autre côté de la barrière ?

— Dis-moi, mon beau garçon, qu'as-tu dans ton jardin ? chantonna Felice à mi-voix. Des poils pubiens et des regards salaces, et des hormones qui me font la grimace.

Ellie lui dit de la boucler. Miss Kantor vint les passer en revue.

— Très bien, les filles. Vous avez le droit de parler et de regarder. Défense de toucher.

Mais les renifleurs sont éteints, se dit Stella. Les filles rompirent les rangs. Stella jeta un coup d'œil aux caméras de surveillance montées sur les poteaux d'acier, qui oscillaient lentement de droite à gauche.

Vint le tour d'Ellie, et elle se précipita vers une table occupée par des garçons qui lui étaient tous inconnus. Au temps pour la timidité. Puis ce fut le tour de Stella et, en dépit de ses préventions, elle se dirigea vers la table où Will s'était assis en compagnie de deux garçons plus petits.

La tête basse, Will était plongé dans la contemplation de vieilles taches de graisse. Voyant Stella approcher, les deux autres garçons échangèrent une poussée d'éphélides qui trahissait leur intérêt. Elle crut entendre l'un d'eux se lancer dans un sous-discours, mais elle n'en était pas sûre vu la distance qui les séparait, et puis Will leva les yeux. Il ne sembla pas la reconnaître.

Stella fut la seule fille à s'asseoir à leur table. Elle salua les deux jeunes garçons, puis se concentra sur Will. Celui-ci fit reposer ses joues au creux de ses mains. Elle vit son cou

s'assombrir mais ne put distinguer les taches sur son visage.

— Il est dans notre baraquement, dit le garçon assis à la droite de Will.

Petit mais costaud, il s'appelait Jason ou James ; l'autre se prénommait Philip. Stella s'était assise avec Philip trois semaines plus tôt. Il n'était pas désagréable, mais elle avait vite découvert qu'elle ne souhaitait pas s'ennuager avec lui. Ni Jason/James ni Philip n'avaient une odeur correcte. Elle gratifia Philip d'une poussée d'éphélides amicale mais réservée, lui signifiant son désir de ne pas l'insulter.

— Pourquoi tu t'es assise ici ? lui demanda-t-il en plissant le front. Il n'y a donc personne *d'autre* qui en ait envie ?

— Je veux lui parler, dit Stella.

Elle ne se débrouillait pas très bien avec les garçons, ce qui était le cas de l'immense majorité des filles. Il existait des règles non dites et non écrites, qu'il leur restait encore à découvrir, mais ce n'étaient pas ces rencontres hebdomadaires qui allaient les y aider.

— Il n'est pas très bavard, déclara Jason/James.

— Les filles et leurs petits jeux ! s'exclama Philip, furieux.

— Rien ne vaut les filles *humaines,* murmura Will en levant les yeux.

Cela ne dura qu'un instant, mais Stella comprit qu'il se souvenait de leur précédente rencontre.

— Elles vous coupent comme un couteau et on ne sait jamais pourquoi, conclut-il.

— Ouais, fit Philip. Will a vécu parmi les sauvages.

Jason/James se mit à glousser et croisa les doigts, effectuant un geste que Stella ne put interpréter.

— Je n'ai fait que passer, dit Will.

— C'était dans la forêt ? demanda Stella, sentant l'espoir qui brûlait en elle comme une braise fragile.

— Hein ? fit Will.

— Ils l'ont bien récuré avant de l'installer dans notre dortoir, poursuivit Philip. Sa peau était toute rouge à force d'être savonnée.

— Tu es restée avec tes parents ? demanda Will.

Il laissa Stella voir ses joues. Elles étaient vierges, sombres et

meurtries. Le plus gros de son visage était rougi et décrassé. Stella inhala, sans trop forcer afin de rester polie, et huma l'odeur de savon et de détergent qui restait accrochée à sa peau et à ses vêtements.

— Seulement quelques jours, lui dit-elle. J'ai été malade.

— J'ai échappé aux croûtes, dit Will en palpant ses espaces interdigitaux.

« Les croûtes » ou « le mal » : c'était ainsi que les enfants de SHEVA appelaient la maladie qui avait ravagé leurs rangs.

— On va s'asseoir à une autre table, déclarèrent Jason/James et Philip, quasiment à l'unisson.

— Vous avez envie d'être seuls, tous les deux, ajouta Philip d'une voix brusque. Ça se voit.

Stella pensa leur demander de rester, mais Will haussa les épaules et elle l'imita.

— Ils violent le règlement, dit-elle après leur départ.

— Ils trouveront bien une table où il y a de la place, répondit Will. Ils inventent de nouveaux règlements dans les baraquements. Des histoires de dèmes. C'est quoi, un dème ?

— C'est une famille. Un nouveau type de famille. On essaie de savoir à quoi ressembleront les dèmes quand on sera grands.

Will la regarda en face une nouvelle fois, et Stella détourna les yeux, puis se couvrit les joues.

— Ça n'a pas d'importance, dit Will. Je m'en fiche.

— Je voulais te dire bonjour, dit Stella. (Il n'avait pas conscience de l'impact de ses paroles sur elle.) Tu as dû réussir à t'enfuir.

Elle attendit avec impatience qu'il lui raconte son histoire.

— Nous parlons comme des humains. Tu connais le discours dédoublé ?

— Oui. Tu le parles comme nous ?

— Pas comme les garçons dans les dortoirs, non, avoua Will en tressautant. Sur les routes… ce n'est pas pareil. C'est plus fort, plus rapide.

— Et dans la forêt ?

— Il n'y a pas de forêt.

Le visage de Will se chiffonna comme si Stella venait de proférer une obscénité.

— Où es-tu allé quand tu t'es enfui ?

Will contempla le ciel.

— Je vais bien manger ici, déclara-t-il. Je vais mieux me porter, devenir plus fort, apprendre à sentir, à parler les deux langues. (Il serra les poings et tapa doucement sur la table, puis joignit les mains, pouce contre pouce, comme pour jouer.) Pourquoi nous laissent-ils ensemble, les garçons et les filles ?

— Je ne sais pas. Parfois, ils nous font des prises de sang et nous posent des questions.

Will hocha la tête.

— Tu sais ce qu'ils trafiquent ? lui demanda Stella.

— Aucune idée. Mais ils ne nous apprennent rien, comme dans toutes les écoles, pas vrai ?

— On lit quelques livres et on apprend quelques trucs. On ne peut pas s'ennuager ni émettre des odeurs, sinon on est punis.

Will sourit.

— Les imbéciles.

Stella grimaça.

— Nous nous efforçons de ne pas les insulter, dit-elle.

Will détourna les yeux.

— Combien de temps es-tu resté libre ? s'enquit-elle.

— Ils m'ont capturé il y a huit jours. Je vivais par mes propres moyens, ou alors avec des fugueurs et des SDF. Je me tatouais les joues au henné pour cacher mes taches. Le cou aussi. Il y a des gosses humains qui se marquent le visage pour nous ressembler, mais personne n'est dupe. Ils racontent aussi qu'ils lisent dans les pensées et qu'ils ont un cerveau supérieur. Comme si c'était vrai pour nous ! Ils disent que c'est cool, mais leurs taches de rousseur ne bougent pas.

Stella vit que des marques marron étaient encore présentes sur le visage de Will.

— Il y a combien d'enfants comme nous en liberté ?

— Pas beaucoup, répondit Will. J'ai été dénoncé par un humain pour un paquet de clopes, alors que je lui avais épargné un tabassage. (Il secoua lentement la tête.) C'est la jungle.

Stella perçut l'odeur de Joanie, masquée par son talc de bébé. Will se redressa comme la jeune conseillère s'approchait d'eux.

— Les conversations en tête à tête sont interdites, déclara-t-elle. Vous connaissez le règlement.

— Les autres sont partis, dit Stella.

Elle se retourna pour expliquer la situation, se figea en sentant Joanie lui empoigner l'épaule. Ainsi piégée, elle refusa de regarder la conseillère en face.

Will se leva.

— Je m'en vais, déclara-t-il.

Puis il s'exprima en discours dédoublé ; son surdiscours n'était qu'un charabia :

— Au revoir, dis bonjour à Cory dans le numéro 6… (il n'existait pas de Cory, ni de dortoir numéro 6) tout bas, chapeauté, on achète, pas vrai ?

Quant au sous-discours…

— Que sais-tu d'un lieu du nom de Sandia ?

Il entremêlait les deux discours avec une telle habileté que Stella mit quelques instants avant de comprendre la question. Pour Joanie, celle-ci devait ressembler à un hoquet.

Comme Joanie s'éloignait en obligeant Stella à la suivre, Will ajouta avec un geste évasif :

— Trouve-moi ce que c'est.

Stella vit Ellie partir pour sa prise de sang. Elle fanfaronnait, mais c'était grave et elles le savaient toutes. Stella se demanda si c'était parce qu'elle avait attiré plein de garçons aujourd'hui, cinq à la table où Felice et elle avaient pris place. Les autres filles allèrent en cours, et elles eurent droit à des films sur l'histoire des États-Unis, avec des hommes en perruque et des femmes en crinoline, des caravanes, des cartes et quelques mots sur les Indiens.

Mitch avait appris à Stella tout ce qu'elle savait sur les Indiens. Ce film ne leur enseignait rien d'important.

Felice était assise dans la rangée voisine.

— Quel rapport avec un scarabée vert ? murmura-t-elle, compensant l'absence d'Ellie.

Personne ne répondit. Le jeu avait perdu son charme. Cette fois-ci, la proximité des garçons les avait troublées, et Stella et ses camarades savaient que ça n'irait pas en s'arrangeant. L'heure viendrait bientôt où ils auraient besoin d'être seuls, les

garçons et les filles, pour se débrouiller ensemble par leurs propres moyens.

Stella ne pensait pas que les humains le permettraient. Ils resteraient éternellement séparés, comme des animaux dans un zoo.

— Fais gaffe ! tu es en train d'émettre, chuchota Celia, qui était assise derrière elle. Miss Kantor a rallumé son renifleur.

Stella ne savait pas comment arrêter d'émettre des odeurs. Elle sentait des changements en elle.

— Toi aussi, tu émets, dit Felice à Celia.

— Zut ! fit cette dernière.

Elle se frotta derrière les oreilles en ouvrant de grands yeux.

— Les filles ! lança Miss Kantor depuis son bureau. Restez tranquilles et regardez le film.

19.

Baltimore

Il était onze heures pile lorsque Kaye entra dans la salle de conférence d'Americol au vingtième étage, Liz sur les talons. Robert Jackson s'y trouvait déjà. Ses cheveux avaient viré au poivre et sel ces dernières années, mais il n'avait pas pour autant mûri, tant sur le plan de l'allure que sur celui du comportement. Il était toujours bel homme, avec un teint pâle qui tirait presque sur le bleu, un nez bien dessiné et une barbe naissante des plus élégantes. Ses yeux gris sombre à l'éclat de quartz se rivaient à Kaye chaque fois qu'ils se voyaient, c'est-à-dire le moins souvent possible si elle avait son mot à dire.

Jackson s'était assis en coin de table, sa position préférée, flanqué de deux de ses étudiants en phase postdoctorale – des internes venant respectivement de Cornell et de Harvard, proches de la trentaine, athlétiques, pourvus de cheveux marron foncé et de ce vague dédain caractéristique de la jeunesse.

— Marge sera là dans quelques minutes, déclara Jackson en faisant mine de se lever.

Jamais il n'avait pardonné à Kaye de s'être apparemment alliée avec Marge pour le rabaisser, seize ans auparavant, durant les premiers temps de la crise de SHEVA. Sur le long terme, Jackson était sorti vainqueur de ce conflit, mais il était naturellement rancunier. La politique et le côté social de la recherche le passionnaient autant que la science, dont il se faisait une image abstraite et idéalisée.

Vu son acuité en matière de vie sociale, Kaye se demandait pourquoi il était si peu brillant en génétique. À ses yeux, les deux domaines fonctionnaient suivant les mêmes processus sous-jacents ; aux yeux de Jackson, une telle idée était une hérésie de première grandeur.

Les représentants de trois autres unités de recherche avaient précédé Kaye et Liz. Deux hommes et une femme, tous proches de la cinquantaine, les yeux penchés sur leurs e-ardoises, affairés à planifier les tâches en réseau de la journée. Ils ne daignèrent même pas lever les yeux à l'arrivée de Kaye, bien que l'ayant déjà rencontrée lors de fêtes et de cocktails organisés par Americol.

Kaye et Liz s'assirent le dos à une baie vitrée donnant sur le centre de Baltimore. Kaye sentit un courant d'air dans son dos provenant d'une bouche d'aération creusée dans le plancher. Jackson avait choisi la position la plus confortable eu égard à la climatisation.

Marge Cross fit son apparition, seule pour une fois. Elle semblait un peu éteinte. Âgée d'une soixantaine d'années, corpulente, les cheveux courts et teints au henné, elle avait un visage rougeaud et une gorge sillonnée de caroncules. Sa voix portait à l'autre bout d'une salle de spectacle, mais elle avait le maintien d'une danseuse étoile, un faible pour les tailleurs-pantalons confectionnés sur mesure et un charme irrésistible. On avait peine à savoir quand elle était contrariée par ce qu'elle entendait. À l'instar du rhinocéros, disait-on, c'était quand elle était la plus paisible qu'elle était la plus dangereuse.

La P-DG d'Americol et d'Eurocol s'était un peu empâtée avec les années, mais sa démarche était toujours aussi gracieuse et

assurée.

— Que la partie commence ! déclara-t-elle d'une voix mielleuse en se dirigeant vers la baie vitrée.

Liz déplaça sa chaise pour la laisser passer.

— Vous n'avez pas apporté votre lance, Kaye, dit Jackson.

— Un peu de tenue ! Robert, avertit Cross.

Elle s'assit à côté de Liz et croisa les doigts sur la table. Jackson se débrouilla pour paraître à la fois contrit et amusé par sa réprimande.

— Nous sommes ici pour évaluer le succès de nos tentatives pour maîtriser les virus anciens, commença Cross. Nous les désignons en général sous le sigle ERV : rétrovirus endogènes. Nous nous préoccupons également de leurs relations les plus proches : transgènes, transposons, rétrotransposons, séquences LINE, et cetera – autant d'éléments mobiles, de gènes sauteurs. Ne confondons pas nos ERV avec les ERV de quelqu'un d'autre : le rhinovirus des équidés, par exemple, ou encore le rétrovirus écotropique recombinant, voire un phénomène dont nous avons tous fait l'expérience, à savoir la perte soudaine de volume expiratoire de réserve…

Sourires polis dans l'assistance. Mouvements de pieds sous la table.

Cross s'éclaircit la gorge.

— Loin de nous l'idée de plonger qui que ce soit dans la confusion, dit-elle en baissant le ton d'une octave.

La plupart du temps, sa voix était à mi-chemin du soprano frémissant et de l'alto mielleux. On l'avait souvent comparée à Julia Child[39], mais leur ressemblance était purement superficielle et, l'âge et le henné aidant, Cross avait fini par devenir totalement unique.

— J'ai lu attentivement les rapports relatifs à notre projet de vaccin, ainsi bien sûr que ceux de l'équipe chargée d'éliminer l'ERV chez la souris et le chimpanzé, reprit-elle. Le rapport du docteur Jackson était fort long. J'ai également parcouru les revues et audits émanant des groupes fertilité et immunologie générale.

---

[39] Cuisinière américaine, célèbre pour ses émissions télévisées. *(N.d.T.)*

Kaye vit que l'arthrite de Cross la faisait souffrir ; elle ne cessait de masser ses phalanges enflées.

— La conclusion unanime est celle d'un échec sur toute la ligne, conclut-elle. Mais nous ne sommes pas ici pour effectuer une autopsie. Nous devons décider comment poursuivre à partir de la situation qui est la nôtre en ce moment. Bon. Alors, où en sommes-nous ?

Silence de mort. Kaye regarda droit devant elle et se retint de se mordre la lèvre.

— D'habitude, le premier intervenant est tiré au sort, dit Cross. Mais ce genre de débat nous est familier, du moins jusqu'à un certain point, et je pense qu'il est grand temps que nous nous posions des questions un peu pointues. Je choisirai le premier intervenant. Tout le monde est d'accord ?

— D'accord, dit Jackson d'un air nonchalant en levant les mains de la table.

— D'accord, répéta Kaye.

— Bien. Nous convenons tous que c'est nul, trancha Cross. Docteur Nilson, je vous écoute.

Lars Nilson, un quinquagénaire portant des lunettes rondes, avait remporté un Nobel vingt ans auparavant pour ses recherches sur les cytokines. Jadis, il avait travaillé dans la division d'Americol chargée de régler les problèmes rétroviraux lors des xénogreffes – la greffe de tissus animaux sur des sujets humains –, mais l'apparition de SHEVA et le cas de Mrs. Rhine avaient mis un terme à ses travaux. Depuis lors, il avait été affecté à l'immunologie générale.

Nilson parcourut l'assistance d'un regard amer, et Kaye pensa en le voyant à un lutin vieilli et inconsolable.

— Si je prends la parole en premier, je présume que c'est à cause d'une quelconque notion du genre Nobel oblige ou, pis encore, à cause de mon ancienneté.

Un petit homme, très âgé et très mince, vêtu d'un costume gris et coiffé d'une kippa, entra dans la salle et posa sur ses occupants des yeux marron et affables. Son visage ridé était figé dans un sourire perpétuel.

— Ne faites pas attention à moi ! déclara-t-il en s'asseyant dans un coin et en croisant les jambes. Lars a cessé d'être le plus

ancien, ajouta-t-il doucement.

— Merci, Maurie, dit Nilson. Ravi de vous voir parmi nous.

Maurie Herskovitz faisait aussi partie de l'écurie des Nobel de Cross, et c'était peut-être le plus honoré des biologistes travaillant pour Americol. Sa spécialité était ce que l'on avait baptisé la « complexité génomique » ; il avait le statut d'un chercheur free-lance. Kaye était surprise et un peu inquiète de le voir ici. En dépit de son sourire – qu'elle soupçonnait d'être congénital, comme celui d'un dauphin –, Herskovitz avait une réputation de tyran. C'était la première fois qu'elle le rencontrait.

Cross croisa les bras et expira bruyamment par le nez.

— Poursuivons, suggéra-t-elle.

Nilson se tourna vers sa droite.

— Docteur Jackson, vos vaccins contre SHEVA ont des effets de bord inattendus. Quand vous bloquez la transmission de particules d'ERV entre les cellules des tissus, vous tuez vos animaux de laboratoire – en partie, semble-t-il, à cause d'une réaction massive de leur système immunitaire inné –, qu'il s'agisse de souris, de cochons ou de singes. Cela semble contraire à l'intuition. Pouvez-vous nous l'expliquer ?

— Nous pensons que nos efforts interfèrent avec ou imitent certains processus essentiels relatifs à l'élimination de l'ARN messager pathogène dans les cellules somatiques. Les cellules semblent interpréter nos vaccins comme des produits dérivés de l'apparition d'ARN viral, et elles interrompent tout processus de transcription et de traduction. Apparemment, elles meurent pour protéger les autres cellules de l'infection.

— Si j'ai bien compris, il y a aussi un problème avec l'interruption des fonctions des transposases dans les cellules T, continua Nilson. Apparemment, RAG1 et RAG2 sont affectés par la quasi-totalité des vaccins en cours d'étude.

— Comme je viens de le dire, nous sommes en train d'étudier la question, répondit Jackson de sa voix la plus douce.

— La plupart du temps, l'expression d'un ERV ne déclenche pas le suicide de la cellule, contra Nilson.

Jackson opina.

— C'est un processus des plus complexes. À l'instar de

nombre de pathogènes, certains rétrovirus ont acquis une capacité de camouflage qui leur permet de tromper les défenses cellulaires.

— Donc, le modèle voulant que tout virus soit un intrus ou un envahisseur ne s'applique peut-être pas au cas présent ?

Jackson manifesta son désaccord avec véhémence. L'argument qu'il développa était d'un conservatisme rigide : l'ADN présent dans le génome est un schéma directeur aussi compact qu'efficient. Les virus ne sont que des parasites et des visiteurs indésirables, à l'origine de nombreux désordres et de quantité de maladies, mais aussi de rares innovations utiles. Placer des promoteurs viraux devant un gène cellulaire nécessaire, expliqua-t-il, pouvait entraîner l'apparition des produits du gène en question à un moment clé de l'histoire de la cellule. Dans des cas plus rares, à l'intérieur des cellules germinales – productrices d'ovules ou de spermatozoïdes –, leur apparition pouvait entraîner des variations dans le phénotype ou le développement du fœtus.

— Cela dit, conclut-il, qualifier une telle activité d'ordonnée, voir en elle une réaction cellulaire à l'environnement, c'est tout bonnement ridicule. Les virus n'ont aucune conscience de leur action, et les cellules n'activent pas les virus en fonction de quelque intention merveilleuse. Cela fait plus d'un siècle que c'est devenu évident.

— Kaye ? dit Cross en se retournant. Est-ce que les virus savent ce qu'ils font ?

— Non, répondit Kaye. Les virus sont des points nodaux au sein d'un réseau. Le but, l'intention, c'est l'affaire du réseau et non du nœud ; et le réseau lui-même ne peut être décrit comme conscient de son existence ou animé d'un but conscient, au sens où on peut le dire du docteur Jackson.

L'intéressé eut un sourire.

— Tous les virus, reprit Kaye, semblent être les descendants, en ligne directe ou indirecte, d'éléments mobiles. Ils n'ont pas surgi de l'extérieur ; ils se sont libérés de l'intérieur, ou bien ont évolué pour transporter des gènes et autres informations entre les cellules et entre les organismes. Les rétrovirus, en particulier le VIH, semblent étroitement liés aux rétrotransposons et aux

ERV présents dans les cellules de nombreux organismes. Ils utilisent tous des outils génétiques similaires.

— Donc, un virus de la grippe, dont les gènes sont au nombre de huit, dérive d'un rétrotransposon ou d'un rétrovirus pourvu de deux ou trois gènes ? demanda Nilson d'un air un peu méprisant.

Ce qu'il venait d'entendre lui paraissait si absurde qu'il prit un air à la fois intrigué et furibond.

— Au bout du compte, oui, répondit Kaye. C'est la nécessité qui dicte l'acquisition, la mutation ou la perte des gènes. Un virus pénétrant un hôte nouveau et inconnu peut incorporer à son patrimoine des gènes utiles présents dans la cellule hôte, même si ce n'est pas facile. La plupart des virus échouent à se reproduire, tout simplement.

— Ils espèrent qu'on leur refilera les restes du banquet génétique ? demanda Jackson. C'est ce que croyait le docteur Howard Urnovitz, n'est-ce pas ? Selon lui, les campagnes de vaccination étaient à l'origine du SIDA, du syndrome de la guerre du Golfe et de toutes les maladies connues, c'est ça ?

— Les opinions du docteur Urnovitz semblent plus proches des vôtres que des miennes, répliqua Kaye d'une voix posée.

— Tout ça date de vingt ans ou plus, intervint Cross en étouffant un bâillement. C'est de l'histoire ancienne. Continuez.

— Nous savons que de nombreux virus peuvent incorporer des gènes d'ERV, dit Kaye. Celui de l'herpès, par exemple.

— Les détails de ce processus sont loin d'être clairs, protesta Jackson – sans grande conviction, se dit Kaye.

— Je suis désolée, mais ce point n'est plus controversé, insista-t-elle. Nous savons que c'est de cette façon que SHIVER est apparu, dans toute sa variété, et que le virus a muté pour affecter nos enfants sous la forme d'une maladie PMB mortelle. Il a capté des gènes viraux endogènes présents chez les seuls individus épargnés par SHEVA.

Jackson se rendit à cet argument.

— Certains de nos enfants, corrigea-t-il à voix basse. Je suis prêt à concéder que les virus sont sans doute des ennemis intérieurs. Leur éradication n'en est que plus nécessaire.

— Uniquement des *ennemis* ? demanda Cross.

Le menton calé sur un poing, elle fixa Jackson de ses yeux aux sourcils broussailleux.

— J'ai bien dit « ennemis », et non domestiques ou sous-traitants, répondit Jackson. Les gènes sauteurs causent des problèmes. Ce sont des éléments incontrôlés, pas des serviteurs. Nous le savons. Quand ils sont actifs, ils produisent des anomalies génétiques. Ils activent les oncogènes. Ils sont impliqués dans l'apparition de la sclérose en plaques et de la schizophrénie, de la leucémie et de toutes sortes de cancers. Ils déclenchent ou exacerbent les maladies auto-immunes. Même s'ils restent longtemps dormants dans nos gènes, ils font partie d'une panoplie d'antiques fléaux. Les virus sont une malédiction. Le fait que certains d'entre eux soient désormais relativement inoffensifs n'est dû qu'à la nature de l'évolution des maladies. Nous savons que les rétrovirus VIH ont muté pour passer d'un primate à l'autre jusqu'à arriver chez nous. Le précurseur du VIH du chimpanzé a évolué jusqu'à devenir neutre, se réduisant à une sorte de résidu génétique. Chez nous, la mutation a donné un agent immunosuppresseur et létal. SHEVA est fort semblable à cet égard. Les ERV que nous affrontons ne sont tout simplement d'aucune utilité fondamentale pour l'organisme.

Kaye avait l'impression d'avoir remonté le temps, comme si on venait d'annuler d'un coup trente ans de recherche. Jackson avait refusé de changer en dépit des progrès accomplis ; il ignorait ce en quoi il ne pouvait pas croire, tout simplement. Et il n'était pas le seul. Les articles publiés chaque année en matière de virologie étaient si nombreux qu'on aurait pu en remplir cette salle de conférences. Et la plupart d'entre eux se conformaient à un modèle où les virus et les éléments mobiles apparaissaient comme des agents pathogènes et rien de plus.

Jackson se sentait bien à l'abri derrière les murs épais de la tradition, loin des vents de folie qui secouaient Kaye.

Cross se tourna vers Sharon Morgenstern, la seule femme du comité de surveillance. Ses spécialités étaient la recherche en fertilité et la biologie du développement. C'était une femme maigre et d'allure nerveuse, qui traînait une réputation de vieille fille, avec un menton fuyant, des dents proéminentes, des

cheveux blond filasse et un doux accent de Caroline du Nord ; elle dirigeait en outre le jury interne qui approuvait les articles rédigés par des employés d'Americol avant qu'ils soient soumis aux revues spécialisées – son rôle était notamment de veiller à ce que les secrets de l'entreprise ne soient pas éventés.

— Sharon ? Tant que Robert se met à table, avez-vous des questions à lui poser ?

— Lorsque vous administrez vos vaccins candidats à vos animaux de laboratoire, il arrive que ceux-ci voient leurs caractéristiques sexuelles disparaître ou se réduire, déclara Morgenstern. Voilà qui semble particulièrement étrange. Comment envisagez-vous de contourner cette difficulté ?

— Nous avons en effet constaté chez le babouin la réduction de certaines caractéristiques sexuelles mineures, reconnut Jackson. Cela n'a peut-être aucune incidence chez les sujets humains.

Nilson intervint, sans tenir compte de l'air agacé de Morgenstern.

Laisse-la donc finir, pensa Kaye, qui resta cependant muette.

— Le vaccin du docteur Jackson sera peut-être d'une importance considérable lorsqu'il s'agira de neutraliser les virus dans les tissus de xénogreffe, déclara Nilson. Les travaux du docteur Rafelson sont également porteurs d'espoir : ça fait quinze ans au moins que nous nous efforçons d'éliminer tous les ERV dans ces tissus. Dire que nous sommes déçus par ces échecs est un euphémisme.

Il changea de position pour consulter ses notes, les regardant de biais et par-dessus ses lunettes, évoquant un oiseau en train d'examiner une graine.

— J'aimerais poser quelques questions relativement à l'échec des vaccins du docteur Jackson, conclut-il.

— L'échec n'est pas imputable aux vaccins mais aux organismes, rétorqua Jackson. Les vaccins sont un succès. Ils bloquent la transmission intercellulaire de toutes les particules d'ERV.

Nilson eut un large sourire.

— Très bien, fit-il. Qu'est-ce qui explique l'échec répété des

organismes ? Et, en particulier, pourquoi deviennent-ils stériles si l'on bloque ou circonvient une charge virale – à savoir tous les éléments pathogènes de leur génome ? Cela ne devrait-il pas entraîner un sursaut d'énergie et de productivité ?

Jackson demanda à ce qu'on active le projecteur. Liz soupira. Kaye lui donna en douce un coup de pied sous la table.

L'exposé de Jackson était des plus classiques. En moins de trois minutes, il avait employé neuf acronymes et sept termes scientifiques de son invention et inconnus de Kaye, sans prendre la peine de les définir ; il avait piégé l'assistance dans un labyrinthe de procédures, de produits dérivés et d'hypothèses évolutionnaires profondes qui n'avaient jamais pu être démontrées hors du laboratoire. Lorsqu'il était sur la défensive, Jackson recourait invariablement à des démonstrations *in vitro* strictement contrôlées et utilisant des cultures de cellules tumorales du type apprécié par les laborantins. Toutes les expériences qu'il cita étaient strictement contrôlées et conduisaient bien trop souvent aux résultats prévus.

Marge Cross lui accorda cinq minutes. Percevant son impatience, Jackson coupa court à sa présentation.

— Il est évident que les ERV ont conçu des méthodes pour s'insinuer dans les rouages du génome de leur hôte, déclara-t-il. La nature nous fournit de nombreux exemples de relation parasitaire où l'hôte périt si on tente de le débarrasser de son parasite. Il est même probable qu'ils aient créé des garde-fous pour empêcher toute extraction – des pseudogènes, des copies multiples, des copies déguisées ou compressées qui peuvent être assemblées par la suite, sans parler de la méthylation qui prévient la restriction de l'activité enzymatique, bref toutes sortes de ruses. Mais la preuve irréfutable de la nature maléfique de tous les rétrovirus, y compris ceux que l'on prétend bénins ou bienveillants, c'est ce que le VIH et SHEVA ont infligé à notre société.

Kaye leva les yeux de ses notes.

— Nous avons parmi nous toute une génération d'enfants incapables de s'intégrer, poursuivit Jackson, qui éveillent la haine et le soupçon, et dont les prétendues caractéristiques

adaptatives – des jouets choisis au hasard dans une panoplie de distorsions possibles – ne servent qu'à accroître leur détresse. Les virus nous font le plus grand mal. Avec le temps, notre équipe triomphera de ces regrettables obstacles et éliminera tous les virus de notre existence. Les virus génomiques ne seront plus qu'un cauchemar relégué à un passé aussi éprouvant que lointain.

— Est-ce là votre conclusion ? demanda Cross sans laisser à Jackson le temps de jouir de ses effets.

— Non, fit ce dernier en retombant sur son siège. Je m'excuse pour ce discours un tantinet théâtral.

Cross se tourna vers Morgenstern et Nilson.

— Vous êtes satisfaits ?

— Non, répondit Nilson avec un plissement du front olympien que Kaye n'avait observé que chez les scientifiques masculins d'un certain âge ayant remporté un prix Nobel. Mais j'ai une question pour le docteur Rafelson.

— On peut toujours compter sur Lars pour animer ces réunions, commenta Cross.

— J'espère que le docteur Nilson posera à Kaye des questions aussi précises que celles qu'il m'a posées, dit Jackson.

— Comptez-y, répliqua sèchement Nilson. Nous savons à quel point il est difficile de travailler avec des embryons de mammifères, de souris par exemple, sans parler des embryons de primates et de simiens. Pour autant que je puisse en juger, vos techniques de laboratoire sont aussi créatives que performantes.

— Merci, dit Kaye.

Nilson balaya ce commentaire d'un nouveau plissement du front.

— Nous savons aussi que l'embryon et son hôte, c'est-à-dire la mère, travaillent de concert pour prévenir le rejet des composantes paternelles des tissus embryonnaires. Est-il possible qu'en prélevant les ERV connus des embryons de chimpanzés vous ayez également désactivé des gènes nécessaires à ces autres fonctions protectrices ? Je pense en particulier au ligand de FasL qui apparaît chez la femelle

gravide suite à l'intervention du CRH[40]. FasL entraîne la mort cellulaire des lymphocytes maternels lorsque ceux-ci s'attaquent à l'embryon. C'est un facteur essentiel de la gestation.

— FasL n'est pas affecté par notre travail, déclara Kaye. Ma collègue le docteur Elizabeth Cantrera a passé une année à prouver que FasL et les autres gènes protecteurs connus demeuraient intacts et actifs après l'élimination des ERV. En fait, nous sommes en train d'étudier l'hypothèse selon laquelle c'est une séquence LINE transactivée par l'hormone de grossesse qui régulerait FasL.

— Je ne vois pas ceci parmi vos références, fit remarquer Nilson.

— Nous avons publié trois articles dans *PNAS*.

Kaye donna à Nilson les références qu'il demandait, et il les nota avec soin. Elle reprit :

— La fonction d'immunosuppression des particules dérivées des rétrovirus endogènes fait indiscutablement partie de l'arsenal protecteur de l'embryon. Nous l'avons prouvé à maintes reprises.

— Ce qui me préoccupe, dit Nilson, c'est que la baisse de CRH après la grossesse induit l'expression rapide des ERV déclencheurs de l'arthrite et de la sclérose en plaques. Dans ce cas précis, ils réagissent à une *baisse* et non à une augmentation des hormones, et ils sont responsables d'une maladie.

— Intéressant, fit Cross. Docteur Rafelson ?

— C'est une hypothèse raisonnable. L'influence des ERV sur les désordres auto-immunes est un domaine extrêmement fertile pour la recherche. Une telle expression est peut-être régulée par des hormones liées au stress, ce qui expliquerait le rôle des hormones en question – et du stress en général – dans de tels désordres.

— Alors à quoi avons-nous affaire, docteur Rafelson ? demanda Nilson en la fixant d'un œil sévère. À un bon virus ou à un mauvais virus ?

— Comme il en va toujours dans la nature : à l'un ou à

---

[40] *Corticotropin Releasing Hormone* : hormone produisant de la corticotropine, ou ACTH. *(N.d.T.)*

l'autre, voire aux deux à la fois, en fonction des circonstances, répondit Kaye. La grossesse est une période difficile à la fois pour l'enfant et pour la mère.

Cross se tourna vers Sharon Morgenstern.

— Le docteur Morgenstern m'a montré certaines de ses questions tout à l'heure, déclara-t-elle. Elles sont fort pertinentes. En fait, elles sont excellentes.

Morgenstern se pencha et se tourna vers Kaye et Liz.

— Permettez-moi de déclarer au préalable que même si je suis souvent d'accord avec le docteur Nilson, je ne considère pas que les procédures expérimentales du docteur Rafelson soient exemptes d'erreurs et de préjugés. Je soupçonne le docteur Rafelson de nous avoir rejoints afin de prouver l'*impossibilité* de certaine chose plutôt que de déterminer sa *possibilité*. Et voici maintenant que nous sommes priés de croire qu'un embryon ne peut pas parvenir à la naissance, ni un enfant à la puberté, s'il n'est pas pourvu d'un arsenal de virus anciens dans son génome. Bref, le docteur Rafelson a pris le problème à rebours et s'efforce de démontrer une théorie controversée de l'évolution reposant sur les virus dans le but d'améliorer le statut social de sa fille. Je ne peux m'empêcher de devenir soupçonneuse lorsqu'une telle motivation émotionnelle se mêle au travail scientifique.

— Avez-vous une critique précise à formuler ? demanda Cross d'une voix doucereuse.

— Plusieurs, en fait, répondit Morgenstern.

Liz tendit à Kaye un bout de papier. Kaye déchiffra le message griffonné à la hâte : *Morgenstern a publié vingt articles avec Jackson au cours des cinq dernières années. Elle lui sert de contact dans le jury interne d'Americol.*

— La première des réserves que j'ai à formuler… reprit Morgenstern.

Cette fois-ci, la bataille était bel et bien engagée. Ce qui avait précédé ne tenait que de réchauffement. Kaye déglutit et s'efforça de détendre les muscles de son dos. Elle pensa à Stella, de l'autre côté du continent, en train de se languir dans une école tenue par des fanatiques. Et à Mitch, sur le point de rejoindre une ancienne collègue et amante dans un coin perdu.

L'espace d'un instant de détresse, Kaye eut l'impression qu'elle allait tout perdre, tout d'un coup. Mais elle se reprit, croisa le regard de Cross et se focalisa sur Morgenstern, qui dégorgeait une litanie de pinaillages propice à l'engourdissement.

20.

Oregon

Cela faisait vingt minutes qu'ils avaient quitté la piste et Mitch n'avait toujours rien vu de fascinant. Ce petit jeu commençait à le lasser. Il donna un violent coup de freins et le vieux pick-up tressaillit, vacilla sur ses essieux et cala. Il ouvrit la portière et s'essuya le front avec un essuie-tout provenant du rouleau planqué sous son siège à côté d'une éponge.

Un nuage de poussière l'enveloppa dans ses volutes, bientôt chassé par un filet de vent qui s'était insinué entre les collines.

— Je renonce, déclara Mitch en fixant Eileen par la vitre de sa voiture. Qu'est-ce que je suis censé chercher ?

— Disons qu'il y a ici une rivière.

— Vu l'allure du paysage, ça fait quelques siècles qu'elle ne coule plus.

— Trois mille ans, en fait. Mais remontons un peu plus loin – disons plus de dix mille ans.

— Beaucoup plus ?

Eileen haussa les épaules et fit une grimace signifiant : « Tu n'en sauras pas davantage. »

Mitch poussa un gémissement, repensant à tous les problèmes que lui avaient valu les sépultures antiques.

Eileen observa sa réaction avec une tristesse teintée de lassitude qu'il ne put interpréter, puis lui demanda :

— Où établirais-tu un camp de base pour pêcheurs… disons en automne, pendant la saison du saumon ? Un camp que tu

pourrais utiliser d'une année sur l'autre ?

— Pas trop loin de la rivière, sur un endroit solide et élevé.

— Et que vois-tu dans les environs ?

Mitch détailla à nouveau ce qui l'entourait.

— Surtout de l'argile et des terrasses à l'assise douteuse. Un peu de lave.

— De la cendre ?

— Ouais. Elle a l'air solide. Je n'aimerais pas creuser dedans.

— Exactement, dit Eileen. Imagine une pluie de cendre suffisamment importante pour tout recouvrir sur des centaines de kilomètres.

— Des plaques de cendre brisées. Au-dessus du lit de la rivière, bien entendu. Le courant aurait fini par les éroder.

— Alors, comment un archéologue pourrait-il trouver quelque chose d'intéressant dans ce chaos ?

Il la fixa en plissant le front.

— Un objet pris dans la cendre ?

Eileen eut un hochement de tête encourageant.

— Des animaux ? Des êtres humains ?

— À ton avis ? demanda Eileen.

Derrière le pare-brise poussiéreux de la Tahoe, son regard se faisait de plus en plus triste, comme si elle revivait une antique tragédie.

— Des êtres humains, évidemment, reprit Mitch. Un camp. Un campement de pêcheurs. Recouvert de cendre.

Il secoua la tête, puis se frappa le front d'un geste exagéré : *Quel crétin je fais !*

— Je t'ai pratiquement tout dit, conclut Eileen.

Mitch se tourna vers l'est. Il distingua les strates blanc et gris sombre de l'antique chute de cendre, enfouies sous trois mètres de sédiments et à présent surmontées d'une ligne brisée de pins. La couche de cendre, mouchetée et striée, faisait un mètre vingt de hauteur, à vue de nez. Il s'imagina en train de la palper. Rendue compacte par plusieurs saisons pluvieuses, maintenue en place par une chape de terre et de limon, elle serait d'abord dure comme le roc, pour devenir friable et pulvérulente une fois attaquée à coups de pioche.

Une importante chute de cendre, il y avait longtemps de cela.

Dix mille ans ou plus.

Il se tourna vers le nord, portant son regard loin de la rivière morte au large lit de boue et de gravier, parsemé d'arbres et de buissons robustes, que même la fonte des neiges et les inondations n'étaient désormais plus capables de ressusciter. Deux millénaires sans l'intervention de l'érosion.

— Ce devait être un joli méandre, dit-il. Même à la grande époque de la Spent River, il y avait sûrement des hauts-fonds où on pouvait pêcher au lancer. On aurait pu aménager un barrage dans ce creux, sous ce rocher.

Il désigna le rocher en question, presque enfoui dans la cendre et le limon.

Eileen hocha la tête en souriant.

— Continue.

Mitch se tapota les lèvres du bout de l'index. Il fit le tour de la voiture en agitant les bras à grand bruit, reniflant l'air et donnant des coups de pied dans la terre.

Eileen rit à s'en taper sur les cuisses.

— Ah ! ça fait plaisir à voir…

— Eh oui ! fit Mitch d'un air humble. Si je dois communiquer avec les esprits, autant respecter la gestuelle d'usage.

Il fixa du regard une faille conduisant vers les hauteurs, au-dessus de la cendre. Sa tête s'inclina sur le côté et il secoua son bras estropié, qui commençait à lui faire mal. Il ressemblait à un chien sur une piste. Balayant du regard le sol inégal, il se dirigea vers la berge et gravit la paroi pour contourner le rocher.

— Attends-moi ! glapit Eileen.

— Pas question, répliqua-t-il. Je tiens mon affaire.

Et c'était vrai.

Il aperçut le camp dix minutes plus tard. Eileen le rattrapa, hors d'haleine. Sur un plateau faiblement boisé, moucheté de taches grises là où la couche de cendre avait été mise au jour par l'érosion, se trouvaient douze tentes conçues pour le camping estival, camouflées par des filets, des branches mortes et des buissons prélevés à proximité. Deux vieilles Land Rover étaient garées l'une près de l'autre, l'ensemble étant déguisé en rocher.

Assis sur un gros caillou, Mitch contemplait le spectacle d'un air morose.

— Pourquoi ce camouflage ? demanda-t-il.

— Pour tromper les satellites et les drones du Génie, qui veillent au respect des droits des Indiens tels qu'ils sont définis par le NAGPRA, répondit Eileen.

Cela faisait une vingtaine d'années que les archéologues américains se heurtaient au *Native American Graves Protection and Repatriation Act*[41] et à l'interprétation abusive qu'en faisaient les groupes de défense indiens et les autorités fédérales.

— Oh ! fit Mitch. Pourquoi courir ce risque ? Est-ce qu'on a bien besoin de ça ? Un chantier de fouilles coulé dans le béton par les fédés…

Tel était le sort que le Génie avait infligé au chantier de Mitch, il y avait une éternité de cela. Il désigna le site d'un geste vague et grimaça.

— Ce n'est pas très malin de se planquer comme ça en espérant que les méchants militaires ne verront rien.

— C'est pourtant ce que tu avais fait, non ? rétorqua Eileen.

Mitch eut un petit reniflement de dérision.

— Bien vu, admit-il.

— Nous vivons une époque irrationnelle, reprit Eileen. Tu vas bientôt comprendre à quel point. N'avons-nous pas tous besoin de savoir ce que signifie être humain ? Maintenant plus que jamais ? Comment nous sommes arrivés là où nous sommes et ce que nous réserve l'avenir ?

— Qu'est-ce que des os d'Indiens peuvent nous apprendre sur ce sujet ? interrogea Mitch, qui sentait son enthousiasme se dégonfler.

— Est-ce que je t'aurais fait venir jusqu'ici si notre découverte se limitait à ça ? Pourtant, tu me connais bien, Mitch Rafelson. Enfin, je l'espère…

Mitch s'essuya la main sur la jambe de son pantalon et regarda par-dessus son épaule. Ils avaient grimpé de cinq ou six mètres, mais il discernait encore des traces d'érosion sur les berges de la rivière.

---

[41] Décret de protection et de rapatriement des sépultures amérindiennes. *(N.d.T.)*

— Le lit devait être plutôt large dans le temps.

— En fait, il l'était moins à l'époque qui nous intéresse, corrigea Eileen. Ce n'était qu'un gros ruisseau peu profond et grouillant de saumons. Les ours venaient souvent pêcher dans le coin. L'une de mes étudiantes en a trouvé un sur l'autre rive. Tué par les cendres au début de l'averse, durant la première phase de l'éruption.

— Il y a longtemps ?

— Vingt mille ans, selon nos estimations. La cendre donne de bons résultats à l'argon et au potassium. On affine la datation au carbone 14.

— Et à part ce cadavre de grizzli, il y a quelque chose ?

Eileen hocha la tête à la manière d'une petite fille fière de sa collection de poupées.

— C'était une femelle. Son crâne avait disparu. Il avait été découpé, et les os portaient des traces de hache de pierre.

— Il y a vingt mille ans ?

— Oui. Mon étudiante a traversé la Spent River et a continué de fouiner. Pour tuer le temps en attendant qu'une Land Rover vienne la chercher. Elle a trouvé une couche érodée de cendre à haute teneur en silice, par ici, à cinquante mètres de l'emplacement actuel du camp. (Eileen désigna une direction.) Elle a failli marcher sur un orteil humain perdu parmi les cailloux. Rien de vraiment sensationnel. Mais elle a remonté la piste, et elle a trouvé autre chose.

— Vingt mille ans, répéta Mitch, toujours incrédule.

— Et ce n'est pas fini.

Mitch envisagea une hypothèse folle et eut un mouvement de recul, incapable d'y croire.

— Tu ne suggères quand même pas…

Eileen lui jeta un regard sagace.

— Tu as trouvé des *néandertaliens ?*

Eileen fit non de la tête avec insistance, puis le gratifia d'un sourire rayonnant qui lui fit comprendre la détresse qui avait peuplé ses nuits d'insomnie.

Il reprit son souffle.

— Qu'est-ce que tu as trouvé, alors ?

— Loin de moi l'idée de faire ma coquette, dit-elle en le

prenant par la main. Mais tu n'es pas assez cinglé, loin de là. Viens, Mitch. Allons voir les filles.

21.

Baltimore

Les questions de Morgenstern étaient aussi ciblées que délicates. Kaye avait fait de son mieux pour y répondre, mais elle avait l'impression de s'être montrée peu sûre d'elle à quelques reprises. Elle se sentait dans la peau d'une souris au milieu d'une meute de chats. Jackson paraissait de plus en plus sûr de lui.

— Le groupe de recherche sur la fertilité conclut que Kaye Rafelson n'est pas l'individu le mieux placé pour poursuivre les recherches sur l'élimination des ERV, conclut Morgenstern. De toute évidence, son opinion est biaisée. Son travail est suspect.

Il y eut quelques instants de silence. Personne ne réfuta cette accusation ; tous les participants à la réunion passaient leurs options en revue et examinaient la carte du champ de mines politique qui les entourait.

— Bon, fit Cross, dont le visage était aussi serein que celui d'un bébé. Je ne sais toujours pas où nous en sommes. Devons-nous continuer à financer des vaccins ? Devons-nous continuer à chercher un moyen de produire des organismes dénués de charge virale ?

Il n'y eut aucune réponse.

— Lars ? lança Cross.

Nilson secoua la tête.

— Les déclarations du docteur Morgenstern me laissent perplexe, dit-il. Le travail du docteur Rafelson me semble des plus impressionnants. (Il haussa les épaules.) L'embryon humain s'implante dans le ventre de sa mère avec l'aide d'anciens gènes viraux, cela est un fait bien établi. Le docteur

Morgenstern le sait sans aucun doute bien mieux que moi.

— Oui, dit l'intéressée d'un air plein d'assurance. Le rôle du gène viral de la syncytine dans la gestation du singe est un objet d'étude intéressant, mais je pourrais vous citer plusieurs douzaines d'articles prouvant qu'il s'agit là d'un phénomène purement aléatoire. La longue histoire de l'évolution contient des coïncidences encore plus remarquables.

— Et le modèle des contributions virales au génome proposé par Temin ?

— Brillant, obsolète et invalidé depuis longtemps.

Nilson rassembla ses notes, en fit une petite pile de papier et tapa celle-ci sur la table.

— Toute ma vie durant, déclara-t-il, j'ai considéré les principes de base de la biologie comme l'équivalent d'un acte de foi. *Credo,* voici ce que je crois : la chaîne des instructions se transmettant de l'ADN à l'ARN et aux protéines ne s'inverse jamais. Tel est le Dogme central. McClintock, Temin et Baltimore, pour ne citer qu'eux, ont prouvé que le Dogme central était erroné, en démontrant que les gènes pouvaient produire des protéines capables d'insérer des copies d'elles-mêmes, que les rétrovirus pouvaient se transcrire dans l'ADN sous la forme de provirus et y rester endormis pendant des millions d'années.

Kaye vit que Jackson la fixait de ses yeux gris perçants. Il tapota doucement la table avec son crayon. Tous deux savaient que Nilson leur servait sa grande scène et que Cross n'était nullement impressionnée.

— Il y a quarante ans de cela, nous avons raté le coche, poursuivit Nilson. Je faisais partie des opposants aux idées de Temin. Il nous a fallu des années pour reconnaître le potentiel meurtrier des rétrovirus, et lorsque le VIH a fait son apparition, nous n'étions pas prêts. Nous n'avions pas à notre disposition une collection de théories aussi folles que créatives ; nous les avions toutes démolies ou ignorées, ce qui revient au même. Notre fierté et notre entêtement ont condamné des dizaines de millions de patients. Howard Temin avait raison, et *moi,* j'avais tort.

— Je ne parlerais pas de foi, mais plutôt de processus et de

raison, intervint Jackson en tapotant de plus belle. Cela nous a empêchés de commettre des erreurs encore plus graves, comme a pu en commettre un Lyssenko.

Nilson refusa de se laisser démonter.

— Ah ! *vade retro,* Lyssenko ! Foi, raison, dogme… tout cela n'aboutit qu'à une ignorance butée. Trente ans avant cela, nous avions manqué le coche de Barbara McClintock et de ses gènes sauteurs. Et combien d'autres encore ? Combien de postdocs, d'internes et de chercheurs découragés ? C'est l'orgueil, je le vois maintenant, qui nous a poussés à dissimuler nos faiblesses et à provoquer nos adversaires intégristes. Nous avons proclamé notre infaillibilité devant les enseignants, les politiciens, les industriels, les investisseurs, les patients, devant tous ceux qui risquaient de nous nuire. Nous avons été arrogants. Nous nous sommes conduits en *hommes,* Ms. Cross. La biologie était un patriarcat archaïque aux allures de club masculin, avec ses mots de passe, ses signes secrets, ses rituels d'endoctrinement. Pendant un temps, nous avons rabaissé à notre niveau les meilleurs d'entre nous. C'était inexcusable. Et, encore une fois, nous n'avons pas vu venir le péril qui nous menaçait. Le VIH nous a ébranlés, puis SHEVA nous a achevés. Il s'est avéré que nous ne savions rien du sexe et des variations évolutionnaires, *rien*. Et pourtant, certains d'entre nous continuent de se comporter comme si nous savions tout. Nous cherchons des alibis et des boucs émissaires. Reconnaissons-le : nous avons *échoué*. Nous avons échoué à voir la vérité. Ces rapports sont le constat de notre échec.

Cross semblait perplexe.

— Merci, Lars. Votre sincérité est palpable. Mais je tiens toujours à savoir une chose : *QUE FAISONS-NOUS MAINTENANT ?*

Elle tapa du poing sur la table pour souligner chaque syllabe.

Toujours assis dans son coin, un peu à l'écart, vêtu de son costume gris et coiffé de sa kippa, Maurie Herskovitz leva la main.

— Je pense que nous avons à résoudre un problème d'épistémologie, déclara-t-il.

Cross ferma les yeux et se pinça le bout du nez.

— Je vous en prie, Maurie, tout mais pas *ça*.

— Écoutez-moi, Marge. Le docteur Jackson a pris une direction positive, il a essayé de créer un vaccin contre SHEVA et autres ERV. Il a échoué. Si, comme l'en accuse le docteur Morgenstem, le docteur Rafelson est venue à Americol pour démontrer qu'aucun bébé ne naîtrait si nous supprimions les virus de son génome, elle y a réussi. Aucun bébé n'est né. Quel que soit son mobile, elle a fait de l'excellent travail. Du travail scientifique. Le docteur Jackson persiste à soutenir une hypothèse que ses propres résultats semblent avoir invalidée.

— Maurie, *QUE FAISONS-NOUS MAINTENANT ?* répéta Cross, dont les joues s'empourprèrent.

Herskovitz leva les mains.

— Si je le pouvais, je placerais le docteur Rafelson à la tête des recherches virales chez Americol. Mais cela l'obligerait à consacrer encore plus de temps à des tâches administratives au détriment du travail de laboratoire. Donc, je me contenterais de lui accorder ce dont elle a besoin pour poursuivre ses travaux, et je laisserais le docteur Jackson se concentrer sur son domaine de compétence. (Il adressa un regard chaleureux à l'intéressé.) C'est-à-dire les tâches administratives. Vous et moi pourrions nous assurer de la qualité de son travail, Marge.

Herskovitz parcourut ensuite l'assistance du regard, s'efforçant de paraître sérieux.

Tous les participants étaient pétrifiés.

La peau de Jackson avait pris une nuance d'ivoire teinté de bleu. L'espace d'une seconde, Kaye crut qu'il était au bord de la crise cardiaque. Il se tapota les dents avec son crayon.

— Les opinions des docteurs Nilson et Herskovitz me sont toujours précieuses, déclara-t-il. Mais je ne pense pas qu'Americol souhaite confier la responsabilité de ces recherches à une femme sur le point de perdre l'esprit.

Cross sursauta comme si un courant d'air glacial venait de la frapper. Morgenstern fixa sur Jackson des yeux légèrement larmoyants où se lisait une angoisse perceptible.

— Hier soir, docteur Rafelson, vous avez passé plusieurs heures avec notre chef radiologue dans le labo d'imagerie. J'ai trouvé la facture ce matin, lorsque je suis passé prendre des résultats en radiologie. Je lui ai demandé à quoi cela

correspondait, et il m'a répondu que vous étiez à la recherche de Dieu.

Kaye réussit à ne pas lâcher son crayon. Elle posa lentement ses mains sur la table.

— J'ai eu une expérience inhabituelle, déclara-t-elle. J'ai tenté d'en déterminer la cause.

— Vous avez dit au radiologue que vous aviez l'impression d'être habitée par Dieu. Vous avez ajouté que vous aviez eu cette expérience à plusieurs reprises, depuis que le Bureau de gestion des urgences vous avait enlevé la garde de votre fille.

— C'est exact, répondit Kaye.

— Vous avez vu Dieu ?

— J'ai fait l'expérience de certains états psychologiques.

— Allons ! le docteur Nilson vient tout juste de nous gratifier d'un petit sermon sur la vérité et l'honnêteté. Comptez-vous renier votre Dieu par trois fois, docteur Rafelson ?

— Ce qui m'est arrivé est purement privé et n'a aucune influence sur mon travail. Je suis consternée de voir le sujet abordé lors de cette réunion.

Liz semblait atterrée.

— Quant à la facture, je suis prête à la payer, ajouta Kaye.

Jackson agita dans l'air une liasse de papiers attachés par un trombone.

— Je ne vois aucune manifestation écrite de cette volonté.

La sérénité de Cross avait laissé la place à une colère teintée d'indignation – mais Kaye n'aurait su dire contre qui cette colère était dirigée.

— Est-ce exact ? demanda la P-DG d'Americol.

— Il s'agit d'un état mental présentant un intérêt scientifique, bafouilla Kaye. Presque à moitié…

— Où trouverez-vous Dieu ensuite, Kaye ? coupa Jackson. Dans vos virus prétendument intelligents, que vous égrenez comme un chapelet et qui obéissent à des règles comprises de vous seule pour expliquer tout ce que vous êtes incapable de comprendre ? Si Dieu était mon mentor, je serais emballé, la vie serait facile, mais je n'ai pas cette chance. Je dois me fier à la *raison*. Toutefois, c'est un honneur pour moi de travailler avec quelqu'un qui se contente de chercher la vérité auprès d'une

autorité supérieure.

— Stupéfiant, commenta Nilson.

Dans son coin, Herskovitz se leva. Son sourire était ébréché.

— Ce n'est pas du tout ça, dit Kaye.

— Ça suffit, Robert, lança Cross.

Jackson n'avait pas bougé depuis le début de son acte d'accusation. Il s'affala sur son siège.

— Aucun de nous ne peut se permettre de renoncer à ses principes scientifiques, déclara-t-il. Surtout en ce moment.

Cross se leva brusquement. Nilson et Morgenstern regardèrent Jackson, puis Cross, et se levèrent à leur tour, repoussant leurs sièges.

— J'ai ce qu'il me fallait, dit Cross.

— Docteur Rafelson, est-ce que Dieu est responsable de l'évolution ? s'écria Jackson. Est-ce qu'il détient toutes les réponses, est-ce qu'il nous manipule comme un marionnettiste ?

— Non, répondit Kaye, les yeux flous.

— En êtes-vous bien sûre, d'une façon que nous ne pouvons réfuter, nous qui n'avons pas vos *connaissances spéciales ?*

— Robert, ça suffit ! rugit Cross.

Il était rare de la voir ainsi en colère, et l'intensité de sa voix était douloureuse à entendre. Elle lâcha les papiers qu'elle tenait, qui glissèrent sur la table et s'éparpillèrent sur le sol. Un dernier regard noir en direction de Jackson, puis elle leva les bras au ciel.

— C'est absolument incroyable ! s'exclama-t-elle.

— Je m'excuse, dit Jackson, sans convaincre personne.

Il avait retrouvé ses couleurs et paraissait vigoureux, en parfaite santé.

— C'est fini, déclara Cross. Rentrez chez vous, tous. Tout de suite.

Liz aida Kaye à sortir. Jackson ne daigna pas leur faire l'aumône d'un regard.

— Que diable se passe-t-il ? demanda Liz à mi-voix alors qu'elles se dirigeaient vers l'ascenseur.

— Je vais très bien, répondit Kaye.

— Mais que racontait donc La Robert ?

Kaye ne savait pas par où commencer.

22.

Oregon

Mitch sur les talons, Eileen descendit en bas de la colline en empruntant un escalier de fortune composé de planches enfoncées dans le sol. Comme ils traversaient un bosquet de pins et franchissaient un petit talus, Mitch eut une vue plus complète du camp et découvrit une excavation en forme de L s'étendant sur un bon millier de mètres carrés, dissimulée par deux hangars démontables et par un filet tendu et recouvert de branchages. Vu du ciel, le site n'apparaîtrait que comme une tache floue dans le paysage.

— On dirait une base terroriste, Eileen. Comment t'y prends-tu pour dissimuler les émanations de chaleur ? demanda-t-il, à moitié sérieux.

— Ça va terroriser l'anthropologie nord-américaine, en tout cas, rétorqua Eileen.

— C'est moi qui commence à avoir peur. Est-ce que je dois signer une décharge ou un truc de ce genre ?

— J'ai une entière confiance en toi, dit Eileen en lui posant une main sur l'épaule.

— Montre-moi ton trésor, ou alors je rentre chez moi.

— Où c'est, chez toi ?

— Dans mon pick-up.

— Ce tas de boue ?

Mitch fit mine d'implorer son pardon.

— Crois-tu à la providence ? lui demanda Eileen.

— Non. Je ne crois que ce que je vois de mes yeux.

— Il va falloir attendre un peu. Pour l'instant, nous n'en sommes qu'au stade de l'examen high-tech. Nous n'avons pas encore extrait les spécimens. Au fait, nous avons un mécène. Il a

dépensé plein d'argent pour nous aider. Je crois que tu as entendu parler de lui. Voici son représentant parmi nous.

Mitch vit une tente s'ouvrir à quinze mètres de là. Il en sortit un homme élancé aux cheveux roux, qui se redressa pour s'épousseter les mains. Portant une main en visière au-dessus de ses yeux, il regarda autour de lui puis, apercevant les deux nouveaux venus, les salua d'un signe de tête. Eileen agita la main.

Oliver Merton courut vers eux au petit trot.

C'était un journaliste scientifique qui avait enquêté sur Kaye lors des premiers temps de SHEVA. Mitch n'avait jamais su s'il devait le considérer comme un ami, un opportuniste ou tout simplement un reporter de talent. Sans doute les trois à la fois.

— Mitch ! lança Merton. Quel plaisir de vous revoir !

Il tendit la main. Mitch la serra avec franchise. La peau du journaliste était sèche et son allure respirait l'assurance.

— Bon sang ! Eileen s'était contentée de dire qu'elle faisait venir un homme d'expérience. On n'aurait su mieux choisir. Mr. Daney va être ravi.

— Vous réussissez toujours à me précéder sur le terrain, taquina Mitch.

Merton se protégea à nouveau les yeux.

— C'est l'heure du pow-wow dans les tipis, si je peux m'exprimer ainsi. Un peu décevant, d'ailleurs. Eileen, j'ai l'impression qu'elles vont décider de déterrer l'une des filles pour y jeter un coup d'œil. Votre arrivée est minutée à la perfection, Mitch. Moi, j'ai dû attendre plusieurs jours avant de voir autre chose que des cassettes vidéo.

— C'est un comité qui décide ? demanda Mitch à Eileen.

— Je ne pouvais pas assumer cette responsabilité toute seule, confessa celle-ci. Nous avons une excellente équipe. Très vivante. Et l'argent de Daney arrange bien les choses. La bière est excellente.

— Est-ce que Daney est ici ? s'enquit Mitch en se tournant vers Merton.

— Pas encore. Il est timide et il apprécie son confort.

Tous firent le gros dos lorsqu'une soudaine rafale de vent balaya la ravine. Merton s'essuya les yeux avec un mouchoir.

— Il ne se plairait pas du tout ici, conclut-il.

* * *

La brise de l'après-midi fit claquer le filet de camouflage, déclenchant une brève averse de brindilles et de feuilles mortes lorsqu'ils descendirent dans l'excavation. Celle-ci s'étendait vers le nord sur une douzaine de mètres, puis obliquait vers l'est pour former un L. Le filet laissait passer des mouchetures de soleil. Une échelle métallique de quatre mètres de haut permettait d'accéder à la fosse.

Cette dernière était traversée tous les deux mètres par des poutres d'aluminium. Sur le sol se dressaient des mesas miniatures surmontées de grilles blanches. Au-dessus de ces mesas, on apercevait montés sur les poutres des boîtiers pourvus d'objectifs et autres excroissances. Mitch vit le plus proche pivoter de quelques centimètres, puis se remettre à bourdonner.

— Scannage latéral ? demanda-t-il.

Eileen acquiesça.

— On a enlevé le plus gros de la boue et on arrive à la dernière couche de téphrite. Ces trucs nous permettent de voir dans la terre sur une profondeur de soixante centimètres.

Elle alla de l'avant. Le premier hangar – un demi-cylindre de poutres incurvées en acier cannelé et de feuilles en fibre optique laiteuse – abritait le jambage du L. Le soleil se déversait à travers les feuilles protectrices. Entre les parois irrégulières s'étendait une surface de terre compacte parsemée de galets. Eileen laissa Mitch ouvrir la marche, et il gravit un petit escalier taillé dans la terre qui aboutissait à un palier où trônaient deux nouveaux boîtiers.

— Je n'ose pas passer trop près de ces machins, expliqua Eileen. J'ai assez de cloques comme ça.

Mitch s'agenouilla devant la mesa pour considérer les strates de boue et de téphrite sous leur chape de sable et de limon. Il y avait bien eu une chute de cendre – la téphrite –, suivie par un lahar, une brusque coulée de boue chaude composée de cendre, de terre et de glace fondue. Le sable et le limon s'étaient

accumulés au fil des siècles. Tout en bas de la mesa, il vit de nouvelles strates de cendre, de boue et d'alluvions : les pages d'un livre écrit bien avant le commencement de l'histoire humaine.

— Les ordinateurs font leurs calculs, puis ils nous montrent une image de ce qui est enfoui là-dessous, expliqua Eileen. Nous avons bel et bien discuté de la nécessité de creuser, envisageant de nous contenter de publier les images vidéo et capteur. Mais je pense que le comité va se décider en faveur des méthodes traditionnelles.

Mitch désigna ce qui l'entourait d'un geste de la main.

— La pluie de cendre a duré plusieurs jours, déclara-t-il. Puis un lahar a englouti le bassin fluvial. À cet endroit, il a recouvert les corps sans les emporter.

— Excellent ! s'écria Merton, sincèrement impressionné.

— Tu veux voir nos estampes ? demanda Eileen.

* * *

Une fois dans la tente qui servait de salle de conférences, Eileen déroula une feuille d'affichage et la connecta à son ordinateur de poignet.

— Je ne suis toujours pas habituée à ces gadgets, murmura-t-elle. Ils sont fantastiques… quand ils consentent à marcher.

Merton regarda par-dessus l'épaule de Mitch. Deux femmes d'une trentaine d'années, vêtues d'un jean et d'un chemisier kaki, se trouvaient au fond de l'étroite tente, où elles échangeaient des propos d'une voix tendue mais inaudible. Eileen ne jugea pas utile de les présenter à Mitch, et celui-ci en déduisit qu'elle n'était pas la seule anthropologue de poids sur le site.

L'écran se mit à luire faiblement dans la pénombre. Eileen demanda à l'ordinateur de lancer un diaporama.

— Ceci date d'hier, dit-elle. Nous avons effectué vingt-sept scans complets. Redondance plus que multiple, pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir tout inventé. Oliver affirme qu'il n'a jamais vu des scientifiques aussi terrifiés.

— Je confirme, déclara Merton.

La première image montrait le spectre pâle d'un squelette recroquevillé en position fœtale, entouré par ce qui ressemblait à des touffes d'herbe, quelques pierres et un semis de cailloux.

— Notre premier spécimen. Nous l'avons appelée Charlene. Comme tu le vois, il s'agit d'un *Homo sapiens* tout à fait contemporain. Menton proéminent, front relativement haut. Mais voici la reconstruction tomographique résultant de nos balayages multiples.

Une deuxième image apparut, celle d'un crâne dolichocéphale, c'est-à-dire plus long que large. Eileen demanda à l'ordinateur de faire tourner cette image.

Mitch eut un rictus.

— On dirait une aborigène australienne, commenta-t-il.

— C'en est probablement une. Âgée d'une vingtaine d'années. Piégée et asphyxiée par la boue chaude. Il y a cinq autres squelettes, le premier tout près de Charlene et les autres dans un rayon de quatre mètres autour d'elle. Tous de sexe féminin. Pas d'enfants. Et pas de mâles non plus. L'herbe s'est décomposée, bien entendu. Il n'en reste que les empreintes. Nous en avons une autour de Charlene, un moulage de limon qui s'est infiltré dans la boue et la cendre et qui nous révèle les contours de son corps. Voici à quoi ressemblerait une image tomographique de ce moulage si nous pouvions l'extraire de la téphrite et du terrain en général.

Apparut alors un buste spectral et distordu, une tête, un cou et des épaules qui tournèrent lentement sur la feuille. Mitch se sentait décalé, dans cette tente qui aurait pu être celle de Roy Chapman Andrews[42], voire celle de Darwin en personne, les yeux fixés sur cet affichage informatique du dernier cri.

Il pria Eileen de faire de nouveau tourner l'image de Charlene.

À mesure de ses évolutions, il commença à distinguer des traits, un œil fermé, un morceau d'oreille, des cheveux crépus, un lambeau de chair ébouillantée pendant à l'arrière du crâne.

---

[42] Naturaliste et explorateur américain (1884-1960) ; il découvrit notamment en Mongolie les premiers spécimens connus d'œufs de dinosaure fossiles. *(N.d.T.)*

— Horrible, commenta Merton.

— Elles ont suffoqué avant d'être cuites, précisa Eileen. Du moins je l'espère.

— Des Fuégiens ? demanda Mitch.

— C'est ce que nous pensons en majorité. Provenant de la migration australienne via l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale.

Au cours des quinze dernières années, on avait reconstitué quantité de déplacements similaires ; les squelettes et les artefacts australiens découverts près de la pointe de l'Amérique australe avaient un âge pouvant aller jusqu'à trente mille ans.

Ayant achevé leur discussion, les deux femmes se dirigèrent vers la sortie en contournant le petit groupe, aussi sérieuses et distantes que des porcs-épics. Une autre femme, rougeaude et potelée, plus jeune qu'Eileen de quelques années, les croisa sur le seuil de la tente et vint se planter devant Mitch.

— Est-ce là le célèbre Mitch Rafelson ? demanda-t-elle à Eileen.

— Mitch, je te présente Connie Fitz. Je lui ai annoncé ton arrivée.

— Enchantée de faire votre connaissance, après toutes ces années. (Fitz s'essuya les mains à une serviette passée à sa ceinture avant de tendre la droite à Mitch.) Tu lui as montré le clou du spectacle ?

— On y arrive.

— La meilleure image de Gertie est dans la série 21, ajouta Fitz.

— Je sais, répliqua sèchement Eileen. Laisse-moi donc faire.

— Pardon. Je suis un peu leur mère à toutes, vous savez. Les autres sont toujours en train de palabrer.

— Pitié ! fit Eileen.

Une nouvelle image projeta sur leurs visages une pâle lueur verte.

— Dites bonjour à Gertie, lança Merton.

Il se tourna vers Mitch, guettant sa réaction.

Mitch palpa la surface de l'écran, concentrant la lumière sous son doigt. Il leva les yeux, pris d'une soudaine colère.

— Vous vous fichez de moi. C'est une blague.

— Absolument pas, répondit Merton.

Eileen agrandit l'image.

— C'est un faux, alors ? demanda Mitch.

— À ton avis ?

— Elles sont à proximité l'une de l'autre ? Pas dans des couches différentes ?

Eileen fit oui de la tête.

— C'étaient des copines, qui voyageaient sans doute ensemble. Pas d'enfants, mais, comme tu le vois, Gertie avait quinze ou seize ans, et elle était probablement enceinte lorsqu'elle a été ensevelie sous la cendre.

— Ou alors elle mangeait des bébés, dit Merton.

Eileen esquissa un rictus.

— Pour l'instant, la présence d'Oliver est tolérée, déclara Fitz.

— Les joies du matriarcat, rétorqua Merton, impassible.

L'atmosphère parut soudain étouffante. S'il y avait eu une chaise à proximité, Mitch se serait assis dessus.

— Elle a l'air d'un type plus ancien, dit-il. Différent de celui de Charlene. S'agit-il d'une hybride ?

— Personne n'est prêt à conclure dans ce sens, répondit Eileen. Tu vas adorer nos discussions vespérales. Il y a quelques semaines, quand j'ai proposé de te faire venir, tout le monde m'a sauté dessus. À présent, nous n'arrêtons pas de nous disputer et Oliver, me dit-on, a convaincu Daney que l'heure était venue.

— C'est exact, confirma Merton.

— Personnellement, je suis ravie que tu sois parmi nous, ajouta Eileen.

— Pas moi, déclara Fitz. Si les fédés ont vent de votre présence ici, s'il y a la moindre publicité autour de nous, nous serons sacrifiées sur l'autel du NAGPRA.

— Fais-nous part de tes observations, Mitch, suggéra Eileen.

Mitch se massa la nuque et, pour la neuvième fois, regarda l'image tourner sur elle-même.

— Le crâne a l'air comprimé, dit-il. Elle est fortement dolichocéphale, encore plus que l'Australienne. Il y a un morceau de silex près de sa main, et elle transporte une sorte de

sac d'herbes tressées sur son épaule, si je ne me trompe pas.

— En effet.

— Un sac apparemment rempli de brindilles et de racines.

— Alimentation de dernier recours, souffla Fitz.

— C'était peut-être sa tâche : ramasser des racines pour la soupe au caillou.

Merton prit un air intrigué. Eileen lui expliqua l'allusion.

— Comme c'est colonial, dit-il.

— Vous n'en avez pas marre de jouer les Anglais de série B ? lui lança Fitz.

— Du calme, les enfants ! avertit Eileen.

— Elle était relativement grande, peut-être plus grande que Charlene, et assez robuste, avec des os solides, poursuivit Mitch, cherchant à se convaincre qu'il ne voyait pas ce qu'il voyait. Front incliné, boîte crânienne de petite à moyenne taille, mais visage assez plat. Tore supra-orbital impressionnant. Et même un tore occipital, dirais-je. J'aimerais voir ses incisives de plus près.

— Elles sont en forme de pelle, précisa Eileen.

Mitch frictionna sa main estropiée, qui commençait à s'engourdir, et fixa les visages qui l'entouraient, comme en quête de signes de folie.

— Gertie est beaucoup trop ancienne. On dirait le spécimen de Broken Hill. C'est une *Homo erectus*.

— Ça crève les yeux, dit Fitz en reniflant.

— *Homo erectus* s'est éteint il y a plus de trois cent mille ans, poursuivit Mitch.

— On dirait bien que non, dit Eileen.

Mitch éclata de rire et se redressa dans un sursaut, comme s'il avait été en train d'observer une guêpe qui aurait brusquement décidé de prendre son envol.

— Doux Jésus !

— C'est tout ? lança Eileen. Tu n'as rien d'autre à dire ?

Elle plaisantait, mais sa voix était tendue :

— Vous avez eu plus de temps que moi pour vous faire à cette idée, dit Mitch.

— Qui a dit que nous nous y sommes faites ?

— Et le fœtus ?

— Il est trop tôt et l'image est trop floue, intervint Fitz. C'est probablement sans espoir.

— À mon avis, déclara Merton, nous devrions insérer un tube, prélever un échantillon et soumettre l'ADN mitochondrial à une analyse PCR.

— C'est irréaliste, répliqua Fitz. Les tissus sont vieux de vingt mille ans. Et ils ont été cuits par le lahar.

— Cuits mais pas désintégrés, contra Merton.

— Arrêtez de raisonner comme un journaliste.

— Chut ! fit Eileen par égard pour Mitch, qui était toujours fasciné par la feuille d'affichage. Voici ce que nous avons sur le groupe central, dit-elle en ouvrant une nouvelle série d'images. Gertie et Charlene reposent en périphérie. Nous avons baptisé ces quatre-là Hildegarde, Natasha, Sonya et Penelope. Hildegarde était sans doute la plus âgée – elle devait approcher la quarantaine et était déjà percluse d'arthrite.

Hildegarde, Natasha et Sonya appartenaient visiblement à l'espèce *Homo sapiens*. Penelope était une *Homo erectus*. Elles gisaient en groupe, comme si elles avaient péri en s'étreignant, formant un mandala d'ossements aussi poignant qu'élégant.

— Les plus extrémistes des sceptiques parlent d'un dépôt de restes disparates rassemblés par une inondation, dit Fitz.

— Que répondrais-tu à cela ? demanda Eileen, s'adressant à Mitch comme elle le faisait du temps où il était son élève.

Mitch en était toujours à se rappeler de respirer.

— Elles ont des articulations fonctionnelles. Chacune entoure les autres de ses bras. Leurs positions respectives sont tout sauf aléatoires. Rien à voir avec un déplacement consécutif à une inondation.

Surpris, il vit Fitz et Eileen tomber dans les bras l'une de l'autre.

— Ces femmes se *connaissaient*, déclara Eileen en pleurant des larmes de soulagement. Elles travaillaient ensemble, voyageaient ensemble. Un groupe de nomades, dont le campement a été anéanti par un rot du mont Hood. Je le sens.

— Vous êtes avec nous ? demanda Fitz en jetant à Mitch un regard soupçonneux.

— *Homo erectus,* dit Mitch. En Amérique du Nord. Il y a

vingt mille ans. (Puis il plissa le front et demanda :) Où sont les mâles ?

— Au diable les mâles ! fulmina Fitz. Est-ce que vous êtes avec nous ?

— Ouais, fit Mitch, percevant la gêne que son hésitation suscitait chez Eileen. Je suis avec vous.

Il passa son bras valide autour des épaules d'Eileen pour partager son émotion avec elle.

Oliver Merton battit des mains comme un gosse à l'approche de Noël.

— J'espère que vous vous rendez compte de la bombe politique que représente cette découverte.

— Pour les Indiens ? demanda Fitz.

— Pour nous tous.

— Comment cela ?

Merton se fendit d'un sourire démoniaque.

— Deux espèces différentes vivant ensemble. C'est comme si quelqu'un cherchait à nous donner une leçon…

23.

Nouveau-Mexique

Dicken montra son laissez-passer à la porte principale du Centre de pathogénie. Les trois jeunes gardes – des costauds armés de pistolets-mitrailleurs – lui firent signe de sortir. Il conduisit sa voiturette jusqu'à la zone de stationnement, où il présenta sa carte grise.

— Je vais boire un verre, dit-il à la femme qui examinait ses papiers d'un air mortellement sérieux.

— Je ne vous ai rien demandé.

Elle le gratifia d'un sourire bien rodé et un peu aguicheur.

— Non, en effet, admit-il.

— Ne nous dites rien, conseilla-t-elle. Nous sommes tenus de

tout rapporter. Vodka, vin blanc ou bière indigène ?

Dicken dut afficher un air interloqué.

— Je plaisantais, dit-elle. Je suis là dans une minute.

Elle revint au volant de la voiture de location de Dicken, une Malibu adaptée à la conduite par un handicapé.

— C'est bien fichu, tous ces aménagements, commenta-t-elle. Je n'ai pas tout compris tout de suite.

Elle lui tendit son laissez-passer, et il le glissa dans le pare-soleil après avoir vérifié qu'il était correctement annoté – la veille, son inattention lui avait valu quelques ennuis. L'astre du jour s'attardait sur les collines rocheuses gris-brun qui s'étendaient à proximité des bâtiments principaux.

— Merci, dit-il.

— Amusez-vous bien.

Il prit la route principale et se retrouva en pleine heure de pointe, direction Albuquerque, puis s'engagea dans le parking du Marriott. Les criquets avaient entamé leur concert et la température était tolérable. L'hôtel se dressait telle une colonne sans grâce, blanc et fauve sur fond de ciel bleu nuit, fièrement éclairé par des projecteurs placés autour de vastes pelouses d'un vert soutenu. Dicken entra dans la salle de restaurant, alla faire un tour aux toilettes puis en sortit pour se diriger vers le bar.

Les clients commençaient à affluer. Deux habitués étaient assis au comptoir : une femme proche de la quarantaine, qui ne semblait avoir été ménagée ni par la vie ni par les hommes, et un sympathique vieillard au long nez et aux yeux rapprochés. La femme riait des propos qu'il lui tenait.

Dicken s'assit sur un tabouret, devant une haute table placée près d'une plante artificielle. Il commanda une bière Michelob lorsque la serveuse daigna s'intéresser à lui, puis observa les allées et venues des clients, sirotant sa bière et se sentant misérable et déplacé. Personne ne fumait, mais l'air sentait le renfermé, avec des relents de bière et d'alcool fort.

Dicken plongea une main dans sa poche, la ressortit sous la table et déplia un carré de tissu rouge. Il le superposa à la serviette mouillée qui se trouvait déjà sur la table, également rouge, et attendit.

Lorsque sonnèrent huit heures, cela faisait une heure et

demie qu'il poireautait, la serveuse commençait à le regarder d'un sale œil et sa bière était éventée. Il fit mine de se lever, écœuré.

Quelqu'un lui posa une main sur l'épaule, le faisant sursauter.

— Comment James Bond se débrouille-t-il ? demanda une voix joviale.

Le nouveau venu était un quinquagénaire vêtu d'une veste verte et d'un pantalon beige. Avec son crâne dégarni, son nez bulbeux, son polo vert fluo tendu sur son ventre et sa ceinture trop serrée, il ressemblait à un touriste qui aurait bu un coup de trop. L'odeur qui émanait de lui confirmait cette impression.

— Pour quoi faire ? demanda Dicken.

— Pour se taper les nanas quand elles savent qu'elles vont bientôt mourir. (L'homme fixa Dicken d'un œil jaunâtre.) Ça me dépasse.

— Est-ce que je vous connais ? s'enquit Dicken le plus sérieusement du monde.

— J'ai des amis qui surveillent chaque entrée. On connaît les barbouzes du coin, et ce lieu est relativement sûr.

Dicken s'empressa de se lever.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, dit-il.

— Le docteur Jurie est-il votre pair ? demanda l'homme à voix basse en attrapant un siège.

Dicken renversa son tabouret dans sa hâte. Il sortit du bar en quatrième vitesse, cherchant du regard les passants trop bien mis, trop vigilants.

L'homme haussa les épaules, saisit une poignée de cacahouètes de l'autre côté de la table, puis roula en boule la serviette rouge de Dicken et la fourra dans sa poche.

Dicken récupéra sa voiture, s'éloigna de l'hôtel et se gara dans une petite rue adjacente à un parking où étaient exposées des voitures d'occasion. Il respirait avec difficulté.

— Seigneur, Seigneur, Seigneur, murmura-t-il, espérant que son cœur allait se calmer.

Son téléphone portable sonna, le faisant sursauter.

— Docteur Dicken ?

— Oui, répondit-il d'une voix qu'il espérait posée,

professionnelle.

— Ici Laura Bloch. Je crois que nous avons rendez-vous.

* * *

Dicken se rangea derrière la Chevrolet bleue, coupa son moteur et éteignit ses phares. Le désert était calme autour de Tramway Road, et l'air était chaud et immobile ; au sud, les lumières de la ville illuminaient les cumulus à basse altitude. Une portière s'ouvrit et un homme en costume sombre descendit de la Chevrolet pour se planter devant la vitre ouverte de la Malibu.

— Docteur Dicken ?

Il opina.

— Agent spécial Bracken, Service secret. Pourrais-je voir une pièce d'identité ?

Dicken lui tendit son permis de conduire, délivré par l'État de Géorgie.

— Identité fédérale ?

Dicken tendit la main, et l'agent spécial la passa au scanner. Cela faisait six ans qu'on lui avait implanté une puce. L'agent analysa les résultats de l'examen et hocha la tête.

— Tout est clair, annonça-t-il. Laura Bloch vous attend dans la voiture. Veuillez prendre place sur la banquette arrière.

— Qui était le type du bar ? demanda Dicken.

L'agent spécial Bracken secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée, Monsieur.

— C'était une blague ?

Bracken sourit.

— C'est ce que nous avons trouvé de mieux sur le moment. Le personnel efficace et expérimenté se fait rare ces temps-ci, si vous voyez ce que je veux dire. L'honnêteté ne paie plus.

— Ouais, fit Dicken.

L'agent spécial Bracken lui ouvrit la portière et il se dirigea vers la Chevrolet.

L'allure de Bloch ne fut pas sans le surprendre. Il n'avait jamais vu de photo d'elle et, de prime abord, ne la trouva guère impressionnante. Avec ses yeux globuleux et son visage figé, elle

évoquait un petit chien malicieux. Ils se serrèrent la main, puis Dicken se glissa sur la banquette arrière, empoignant sa jambe pour ne pas se cogner à la porte.

— Merci d'avoir accepté de me rencontrer, commença-t-elle.

— Ça fait partie de ma mission, je suppose.

— Je suis curieuse de savoir pourquoi Jurie a souhaité votre présence. Des théories ?

— Parce que je suis le meilleur.

— Certes.

— Et parce qu'il veut me garder à l'œil.

— Est-ce qu'il sait ?

— Que le NIH le surveille ? Certainement. Que je suis en train de m'entretenir avec vous ? J'espère bien que non.

Bloch haussa les épaules.

— Cela importe peu sur le long terme, dit-elle.

— Je ne dois pas tarder. Je suis sûr que mon absence a déjà trop duré.

— Cela ne prendra que quelques minutes. On m'a priée de vous briefer.

— Qui vous a demandé ça ?

— Mark Augustine affirme que vous devez être informé avant que ça commence à bouger.

— Dites-lui bonjour de ma part.

— Notre agent à Damas, dit Bloch.

— Je vous demande pardon ? Je n'ai pas saisi.

— Il a vu la lumière sur le chemin de Damas. (Elle fixa Dicken d'un œil mi-clos.) Il nous a beaucoup aidés. D'après lui, le Bureau de gestion des urgences va être obligé de faire des bêtises. Leurs présupposés scientifiques font l'objet d'une enquête approfondie. Seules les craintes de la population leur permettent de continuer à fonctionner, et cette situation ne va pas durer. Le peuple en a marre de faire les quatre volontés de Rachel Browning. Tous les espoirs de Browning reposent maintenant sur Sandia. Jusqu'ici, elle tient le Congrès à distance en invoquant la peur, la sécurité nationale et la défense des intérêts du pays, le tout emballé dans l'ultrasecret. Mais Mark estime que Sandia ne pourra pas obtenir ce qu'il cherche sans violer la loi.

— Laquelle ?

— Permettez-moi de rester dans le vague pour le moment. Ce que je suis venue vous dire, c'est que le vent est sur le point de tourner, politiquement parlant. La Maison-Blanche tâte le terrain auprès des parlementaires dans le but de restreindre les pouvoirs du Bureau. La Cour suprême commence à s'intéresser à certains dossiers.

— Le Bureau a six juges sur neuf dans sa poche.

— Exact, dit Bloch. Mais d'après nos enquêtes d'opinion, nous sommes presque sûrs que ça va se retourner contre eux. Et pour ce qui est de l'aspect scientifique, où en est-on à Sandia ?

— Il y a des avancées intéressantes. Aucune qui puisse être utile à Browning, toutefois. Mais j'ignore ce que deviennent les prélèvements en provenance de l'Arizona…

— L'École de Sable Mountain, coupa Bloch.

— Oui, c'est la principale source.

— Au moins cet enfoiré est-il cohérent.

Dicken attendit que Bloch se soit calmée, puis conclut :

— Rien ne prouve que l'interaction sociale ou le stress déclenchent la recombinaison virale. Pas chez les enfants de SHEVA.

— Alors pourquoi Jurie s'entête-t-il ?

— Question de moment d'inertie. Et de terreur. Surtout de terreur. Jurie est persuadé que la puberté va servir de détonateur. Plus les éventuelles grossesses.

— Seigneur ! fit Bloch. Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Je suis sceptique. Mais cela reste une possibilité.

— Se doutent-ils que vous travaillez pour quelqu'un d'autre ? En plus du NIH, je veux dire ?

— Bien sûr, répondit Dicken. Ils ne sont pas naïfs à ce point.

— Bon… qu'est-ce qui motive Jurie, alors – l'instinct de mort ?

Dicken secoua la tête.

— Dans son esprit, il court un risque calculé. Il pense que je peux lui être utile, mais il me fera entrer dans la boucle lorsque cela sera nécessaire, et pas une seconde plus tôt. En attendant, il m'occupe en me confiant des projets délirants.

— Et les autres, que pensent-ils de ce qui se passe à Sandia ?

— Ça les trouble.

Bloch serra les dents.

Dicken contempla les mouvements de ses maxillaires.

— Navré de ne pas pouvoir vous aider davantage, lui dit-il.

— Je ne comprendrai jamais les scientifiques, murmura-t-elle.

— Moi, je ne comprends pas les gens en général, avoua Dicken.

— Bien répondu. Nous disposons d'une dizaine de jours. La Cour suprême ne va pas tarder à prendre une décision en ce qui concerne *Remick contre l'État de l'Ohio*. Le sénateur Gianelli veut être prêt au moment où la Maison-Blanche sera obligée de signer un compromis.

Dicken la regarda dans les yeux et leva la main.

— Puis-je vous dire ce que j'ai sur le cœur ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Laissez tomber les demi-mesures. Neutralisez-les tous en même temps. Dites aux grands chefs que le HHS estime nécessaire de révoquer la dispense dont bénéficie le Bureau de gestion des urgences en ce qui concerne le Règlement fédéral 45CFR46 sur la protection des sujets humains et le 21CFR50, ainsi que l'amendement… 312 ? 321 ? Le droit du public à l'information en cas d'urgence virale à l'échelon national, précisa Dicken. Est-ce qu'ils sont prêts à aller jusque-là ?

Bloch sourit, impressionnée.

— La référence exacte est en fait 21CFR50.24. Pour répondre à votre question : je n'en sais rien. Certains comités gouvernementaux commencent à pencher de notre côté, mais le processus est fort lent. N'oubliez pas que le Bureau finance encore quantité de recherches scientifiques. Trouvez-nous des munitions. Je ne veux pas vous paraître vulgaire, mais nous avons besoin d'un scandale, docteur Dicken. Cette fois-ci, des ossements d'enfants dans un tiroir ne nous suffiront pas.

Dicken tripota nerveusement la poignée de la portière.

— Pour ce qui est de l'opinion publique, nous sommes sur le fil du rasoir, ajouta Bloch. Elle peut basculer d'un côté comme de l'autre. Vous me comprenez ?

— Je sais ce qui vous est nécessaire. Mais je suis écœuré de

constater que les choses sont allées aussi loin, de voir qu'il en faut de plus en plus pour nous choquer.

— Nous ne revendiquons aucune supériorité morale, mais ni le sénateur ni moi-même ne nous soucions de notre carrière politique. Le taux de popularité du sénateur n'a jamais été aussi bas – trente-cinq pour cent de partisans, vingt pour cent d'indécis – et tout ça parce qu'il ne craint pas de s'exprimer sur ce problème. Je commence à détester nos électeurs, docteur Dicken. Je ne plaisante pas.

Bloch lui tendit une petite main pâlotte. Il hésita, fixa ses yeux noirs qui ne cillaient pas, puis la serra et regagna sa voiture.

L'agent spécial Bracken referma la portière et se pencha vers lui.

— J'ai des amis dans la police d'État du Nouveau-Mexique, et ils me disent que certains citoyens du coin n'apprécient pas ce qui se passe à Sandia, déclara-t-il. Ils ont l'intention – ces citoyens, et peut-être aussi certains policiers – de se livrer à des actes de désobéissance civile, si vous voyez ce que je veux dire. Nous ne pouvons pas y faire grand-chose, et je n'ai pas beaucoup plus d'information. Mais vous êtes prévenu.

— Merci.

Bracken tapa sur le toit de la voiture.

— La voie est libre, docteur Dicken.

24.

Arizona

Stella se réveilla avant l'aube et fixa les dalles du faux plafond au-dessus de son lit. Elle fut tout de suite aux aguets, consciente de ce qui l'entourait. Le calme régnait dans le dortoir, mais elle sentait dans l'air quelque chose d'étrange : une absence. Puis elle se rendit compte qu'elle avait perdu son

odorat. Une bizarre sensation de claustrophobie s'empara d'elle. L'espace d'un instant, elle crut voir des motifs sombres tracer un cercle au-dessus de son lit. Des petits éclairs rouge et vert, pareils à des insectes luisant dans le lointain, illuminaient ce cercle, se métamorphosant en minuscules visages. Elle battit des paupières, et cercle, lueurs et visages se réduisirent à l'image du faux plafond dans l'obscurité.

Stella frissonna comme si elle avait vu un fantôme.

Ses cuisses étaient toutes mouillées. Elle plongea une main sous les draps, la retirant l'index recourbé pour ne pas salir le tissu. Le clair de lune faisait ressortir la tache sombre qui maculait le bout de son doigt. Elle émit un petit bruit exprimant non pas tant la crainte – elle avait compris ce qui se passait, Kaye lui avait expliqué tout ça des années plus tôt – qu'une soudaine prise de conscience.

La veille, durant l'après-midi, elle avait vu des taches de sang sur un couvercle de toilettes. Le sang d'une autre fille. Elle s'était demandé si sa camarade s'était coupée.

Maintenant, elle savait.

Poussant un soupir, elle essuya son doigt à la manche de sa chemise de nuit, puis, au bout de quelques instants de réflexion, le porta à sa bouche. La sensation qu'elle éprouva – il n'était pas ici question de goût ni de saveur – n'était pas vraiment agréable. Elle venait de faire une chose qui semblait violer les principes de son corps. Mais, peu à peu, elle recouvra son odorat. La sensation persista sur le bout de sa langue, âcre, avec un arrière-goût de mystère.

Je ne suis pas prête, songea-t-elle. Puis elle se rappela ce que lui avait dit Kaye : *Tu penseras que tu n'es pas prête. Le corps nous pousse.*

Elle souleva les draps avec ses genoux, puis les laissa doucement retomber, humant sa propre odeur qui remontait le long de ses flancs. Cette odeur était différente, pas déplaisante, un peu amère, comme celle du yaourt. Elle préférait son odeur d'avant. Celle-ci était reconnaissable. Cette nouvelle odeur était malvenue. Elle n'avait pas besoin de nouveaux problèmes en ce moment.

Je m'en fiche. Je ne suis pas prête.

Elle fut prise d'un soudain frisson, comme si ses fibres venaient de se tendre sous le coup de l'émotion, faisant vibrer son corps, puis sentit les muscles se contracter au niveau de son ventre, lui procurant un plaisir inattendu. La pointe de sa langue sembla s'enfler. Son corps tout entier s'empourpra. Elle se demanda si elle ne rêvait pas.

Elle repoussa draps et couvertures, puis roula sur le flanc, grimaçant au contact des draps poisseux, impatiente de se lever et de se laver, de se débarrasser de la nouvelle odeur. Peu à peu, au fil des minutes, elle se détendit, ferma les yeux. *C'est la nature. Ça n'a rien de mal. Maman me l'a dit.*

Ses narines palpitèrent. Des odeurs rampaient dans le dortoir, propulsées par les courants d'air en provenance des couloirs, des lézardes du plafond ; la nuit, les filles arrivaient parfois à communiquer entre elles, à se rassurer mutuellement, sans même avoir besoin de se lever. Stella avait une assez bonne connaissance des déplacements d'air dans le bâtiment, en fonction de l'heure de la journée et des vents dominants.

Elle sentait les filles dans leurs lits, les entendait bouger doucement au sein des ombres de la lune. Certaines gémissaient. L'une d'elles toussota, puis une autre, et elles appelèrent leurs amies par leurs noms.

Celia émergea de sa couche et se leva, son visage se retrouvant au niveau de celui de Stella. Ses yeux étaient immenses dans la pénombre, son visage se réduisait à une tache blême encadrée par une masse de cheveux noirs.

— Tu as senti ça ? murmura-t-elle.

— Chut ! fit Stella.

Le visage de Felice apparut à côté de celui de Celia.

— Je crois que ce n'est rien, dit Stella d'une voix presque inaudible.

— On a nos-kuk premières règles, dit Celia.

— Toutes *en même temps* ? couina Felice.

Une autre fille l'entendit et se mit à glousser.

— *Chut !* répéta Stella avec une grimace d'insistance.

Elle s'assit sur sa couche et considéra les rangées de lits. Certaines des plus jeunes – elles avaient un an de moins que la moyenne, au bas mot – dormaient toujours. Puis son cœur fit

un bond lorsqu'elle vit les caméras vidéo fixées aux poutres. Leurs yeux de plastique reflétaient le clair de lune jouant sur le linoléum.

Quatre filles se levèrent pour aller aux toilettes en marchant comme des crabes.

Ça ne sert à rien de le cacher, se dit Stella. *Ils finiront par le savoir.*

Ce qui ne manquerait pas de les terrifier. Il n'était guère difficile de le prévoir. Tout ce qui était différent terrifiait les humains, et ceci allait être très différent.

25.

Oregon

Eileen posa la lampe-tempête sur une table métallique et servit le dîner froid : du pain blanc quasiment gelé, des saucisses à la consistance caoutchouteuse, du fromage industriel et une boîte de corned-beef à moitié entamée. Plus des branches de céleri dans un Tupperware jauni par les ans. Pour couronner le tout, elle posa sur la table deux pommes, trois mandarines et deux canettes de Coors.

— Veux-tu voir la carte des vins ? demanda-t-elle.

— Une bière me suffira, répliqua Mitch. Le petit déj' des archéologues.

Une rafale de vent souffla sur le site, faisant vibrer le toit en plastique dur du hangar placé au-dessus de la fosse.

Eileen se laissa choir sur une chaise de camping et poussa un soupir qui ressemblait à un petit cri. Les lieux étaient déserts, exception faite des deux amis et des ossements encore enfouis. Il était presque minuit.

— Je suis *crevée,* proclama-t-elle. Je n'en peux plus. Creuser ou ne pas creuser, rester calme quand ça se met à pinailler sur la violation de sépulture… Décidément, l'espèce humaine est

foutrement *primitive*.

Mitch ouvrit sa canette et but une goulée de bière. Quoique relativement insipide, celle-ci se révéla des plus désaltérantes. Il la reposa pour attraper un carré de fromage, qu'il entreprit de dépiauter. L'envie le prit de s'amuser un peu. Sous les yeux interloqués d'Eileen, il plaça la tranche en équilibre sur trois doigts puis saisit avec les dents le bout de papier dont elle était enveloppée et l'ôta d'un mouvement délicat. Il lança un regard en coin vers Eileen, haussa son épais sourcil.

— Creuse, dit-il.

— Tu crois ?

— Mets-les au jour, je veux de la révélation ! Je préfère voir ça de mes yeux que de faire confiance aux générations futures. Mais ce n'est que mon opinion. (La bière et la fatigue le détendaient et le rendaient philosophe.) Qu'elles sortent en pleine lumière ! Qu'elles aient droit à leur renaissance ! Les Indiens ont raison. C'est un instant sacré. Il mérite une cérémonie. Nous devons apaiser leurs esprits troublés, sans parler des nôtres. Oliver a raison. Elles sont là pour nous enseigner.

Eileen renifla.

— Certains Indiens n'aiment pas qu'on contredise leurs théories. Ils préfèrent les contes de fées à la réalité.

— Les Indiens de Kumash nous ont accueillis quand Kaye était enceinte. Ils refusent toujours de livrer leurs enfants de SHEVA au Bureau de gestion des urgences. J'ai appris à comprendre et à respecter les victimes de mensonges gouvernementaux. (Il leva sa canette pour porter un toast.) Aux Indiens !

Eileen secoua la tête.

— L'ignorance reste l'ignorance, déclara-t-elle. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous accrocher à nos conceptions infantiles. Nous sommes des grands garçons et des grandes filles.

Surtout des grandes filles, pensa Mitch.

— Les anthropologues sont-ils plus doués pour voir ce qui leur crève les yeux ? demanda-t-il.

Eileen pinça les lèvres.

— Non, avoua-t-elle. Il y en a déjà deux parmi nous pour affirmer qu'il ne peut pas s'agir d'*Homo erectus*. En ce moment même, elles sont en train de concevoir une nouvelle variété d'*Homo sapiens* à larges épaules et arcades sourcilières proéminentes. On a un mal fou à les empêcher d'ouvrir leur grande gueule. Des connasses, toutes les deux. Mais ne le répète à personne.

— Naturellement.

Eileen s'était confectionné un sandwich au corned-beef et au fromage, et les deux branches de céleri dépassant entre les tranches de pain évoquaient furieusement les jambes d'un lutin. Elle le mordilla et mâcha d'un air songeur.

Mitch n'avait pas particulièrement faim. Non qu'il ait fait la fine bouche devant ce type de nourriture – il avait connu pire lors de chantiers de fouilles, notamment des toasts aux larves grillées.

— Est-ce que c'était un épisode du type SHEVA ? interrogea Eileen, toujours songeuse. Un brusque passage de l'*Homo erectus* à l'*Homo sapiens ?*

— Je ne pense pas, répondit Mitch. Ce serait un peu trop radical, même pour SHEVA.

Les yeux d'Eileen se portèrent bien au-delà du toit en plastique.

— Les hommes, dit-elle. Les hommes se sont mal conduits.

— Oh-oh, fit Mitch. C'est parti.

— Ils ont attaqué d'autres groupes pour faire des prisonnières. Ils n'étaient pas très regardants. Il suffisait que les femelles aient des orifices convenables. Et peu importe leur espèce.

— Tu penses que nos mâles absents étaient des pillards et des violeurs ?

— Serais-tu prêt à sortir avec une *Homo erectus ?* Si tu n'étais pas tout en bas de l'échelle sociale, je veux dire ?

Mitch repensa à la femme qu'il avait trouvée dans les Alpes, une éternité auparavant, et à son époux si loyal.

— Peut-être qu'ils étaient moins sauvages, dit-il.

— C'est ça, des enfants de la nature doués de pouvoir psi. Moi, je dis que ces filles étaient des captives et que les hommes

les ont abandonnées quand le volcan est entré en éruption. Toute autre hypothèse tiendrait du délire à la William Golding.

Eileen jouait délibérément la provocation, passant du rôle de l'avocat du diable à celui de l'avocat de la défense, pour s'éclaircir les idées ou bien celles de Mitch.

— Admettons que les *Homo erectus* du groupe aient été des esclaves ou des domestiques – des captives, quoi, dit Mitch. Mais je ne suis pas sûr que la vie sociale ait été aussi élaborée à l'époque, ni même qu'il ait existé une hiérarchie. Je pense qu'elles voyageaient ensemble. Pour assurer leur protection, peut-être, un peu à la façon des herbivores de la savane. Elles se considéraient comme des égales. De toute évidence, elles s'appréciaient suffisamment pour mourir dans les bras les unes des autres.

— Un groupe mixte ? Est-ce que ça colle avec ton expérience des singes supérieurs ?

Mitch dut bien avouer que non. Si les babouins et les chimpanzés partagent leurs jeux durant leur petite enfance, les chimpanzés adultes dévorent les bébés babouins quand ils en ont l'occasion.

— La culture importe plus que la couleur de la peau, déclara-t-il.

— Mais ce *fossé*… il me paraît infranchissable. Trop vaste.

— Peut-être que nous sommes trop marqués par notre histoire récente. Où es-tu née, Eileen ?

— À Savannah, en Géorgie. Tu le sais bien.

— Kaye et moi avons vécu en Virginie.

Mitch marqua une pause, cherchant la formulation la moins désagréable possible.

— La propagande de mes trisaïeuls esclavagistes a pollué les trois cents dernières années de notre histoire, c'est ça que tu veux dire ? lança Eileen, dont le rictus montrait à l'évidence qu'elle appréciait ce genre de joute verbale. Voilà bien une réflexion de Yankee !

— Nous savons si peu de choses sur notre potentiel, reprit Mitch. Nous sommes des créatures de la culture. Il existe d'autres façons de considérer ce groupe. Si elles n'étaient pas égales à leurs propres yeux, au moins elles travaillaient

ensemble, elles se respectaient les unes les autres. Peut-être que leurs odeurs respectives leur convenaient.

— Ça prend une tournure personnelle, pas vrai, Mitch ? On cherche le moyen de faire de ce truc un *exemple*. La bombe politique dont parlait Merton.

Mitch reconnut cette possibilité d'un clin d'œil entendu.

Eileen secoua la tête.

— Les femmes se sont toujours regroupées, déclara-t-elle. Les hommes préfèrent les alliances temporaires.

— Attends que nous ayons retrouvé les hommes, répliqua Mitch, qui commençait à se sentir sur la défensive.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'ils sont restés dans le coin ?

Mitch fixa le plafond sans rien dire.

— Même s'il y *avait* des hommes dans les parages, reprit Eileen, qu'est-ce qui te fait croire qu'on arrivera à les retrouver ?

— Rien, dit-il.

Cependant, il se sentait vaguement persuadé du contraire.

Eileen acheva son sandwich et but la moitié de sa canette pour le faire passer. Elle n'avait jamais été du genre gourmet et ne mangeait que pour ne pas mourir de faim. Au lit, cependant, elle était aussi affamée que déterminée. L'orgasme lui éclaircissait les idées, avait-elle confessé un jour. Mitch n'avait pas oublié la grande époque de leurs amours, bien qu'ils n'aient pas couché ensemble depuis qu'il avait fêté ses vingt-trois ans.

Eileen, à l'en croire, avait commis l'erreur de sa vie le jour où elle avait séduit l'étudiant en anthropologie qu'il était encore. Mais ils étaient restés amis et collègues depuis lors, et ils entretenaient une relation franche où les sous-entendus sexuels n'avaient jamais leur part. Une amitié des plus remarquables.

Une nouvelle rafale secoua le toit. Mitch écouta siffler la lampe-tempête.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, à Kaye et à toi, après ta sortie de prison ? demanda soudain Eileen.

— Je n'en sais rien, répondit Mitch en serrant les dents.

Cette question lui apparaissait comme une trahison, et Eileen perçut son changement d'humeur.

— Pardon, fit-elle.

— Le sujet est encore sensible, reconnut-il.

Il sentit un courant d'air et vit apparaître une ombre féminine. Foulant la terre battue en silence, Connie Fitz vint se placer près d'Eileen et posa une main sur son épaule.

— Notre petit chaudron ne va pas tarder à bouillir, annonça-t-elle. À mon avis, le couvercle ne tiendra plus que deux ou trois jours, maximum. Les croyantes sont décidées à contacter la presse et les sceptiques non moins décidées à garder le secret.

Eileen fixa Mitch avec une moue qui signifiait : *Tout ceci échappe à mon contrôle.*

— Des femmes réduites en esclavage et abandonnées par des mâles couards, déclara-t-elle, revenant au sujet en cours.

La lueur de la lampe-tempête faisait étinceler ses yeux.

— C'est vraiment ce que tu crois ? demanda Mitch.

— Enfin, Mitch ! Je ne sais pas que croire.

L'estomac de Mitch luttait pour digérer son repas.

— Vous devriez au moins conseiller à vos étudiantes d'élargir leur périmètre de fouille, dit-il. Peut-être y a-t-il d'autres corps dans les parages, voire à quelques centaines de mètres d'ici.

Fitz se fendit d'une moue sceptique.

— Nous avons abordé la question. Mais comme tout le monde donne priorité au site principal, on n'a pas trouvé de volontaire pour aller fouiller ailleurs.

— Tu sens quelque chose ? demanda Eileen à Mitch. (Elle se pencha en avant, et sa voix prit une résonance sépulcrale.) Peux-tu lire ces os ?

Fitz éclata de rire.

— J'ai une intuition, c'est tout, dit Mitch en grimaçant. (Puis, en baissant le ton :) Elle n'est sans doute pas bonne.

— Est-ce que Daney continuera à casquer si on creuse deux ou trois jours de plus ? s'enquit Fitz.

— Merton affirme qu'il est aussi patient que généreux, répondit Eileen. Et il connaît Daney mieux que nous tous.

— Ça pourrait devenir aussi pénible que l'archéologie en Israël, dit Fitz, naturellement pessimiste. Le moindre site va devenir chargé d'implications politiques. Pensez-vous que le Bureau de gestion des urgences pourrait fermer celui-ci en prétextant une violation du NAGPRA ?

Mitch réfléchit un long moment, ce qui était désormais la

seule activité à sa portée après cette journée harassante.

— Je ne pense pas qu'ils soient cinglés à ce point, dit-il. Mais le monde entier est devenu une poudrière.

— Peut-être qu'on devrait y jeter une allumette, conclut Eileen.

26.

Baltimore

Réveillée par la sonnerie de son téléphone de chevet, Kaye se redressa brusquement, écarta ses cheveux de ses yeux bouffis de sommeil et distingua les premières lueurs de l'aube derrière les volets. Le réveil affichait 5 : 07. Elle ne voyait vraiment pas qui pouvait l'appeler à cette heure.

La journée allait être pénible, elle le savait, mais elle se résolut néanmoins à décrocher tout en brassant l'oreiller pour s'appuyer dessus.

— Allô ?

— Je voudrais parler à Kaye Lang.

— C'est moi, dit-elle en étouffant un bâillement.

— Kaye, ici Luella Hamilton. Vous nous avez contactés il y a quelque temps.

Kaye sentit une poussée d'adrénaline. Quinze ans s'étaient écoulés depuis qu'elle avait fait la connaissance de Luella Hamilton, qui participait alors à une étude sur SHEVA menée à l'Institut national de la Santé à Bethesda. Kaye s'était prise d'affection pour cette femme, mais elle n'avait plus jamais entendu parler d'elle depuis qu'elle avait fui pour Washington en compagnie de Mitch.

— Luella ? Je ne me souviens pas d'avoir…

— Mais si.

Soudain, Kaye colla le combiné à son oreille. On lui avait dit que les Hamilton étaient liés à une organisation du nom d'Up

River. Une organisation très sélective et, à en croire certains, du genre subversif. Elle lui avait bien envoyé une lettre ; c'était à un moment où, en proie à une déprime noire, elle se raccrochait à n'importe quoi, même aux extrémistes qui affirmaient pouvoir retrouver et libérer les enfants.

— Luella, je ne…

— Comme je vous connais, on m'a demandé de retourner votre appel. Est-ce que ça vous convient ?

Elle s'efforça de s'éclaircir les idées.

— Ça me fait plaisir d'entendre votre voix. Comment allez-vous ?

— J'attends un heureux événement, Kaye. Et vous ?

— Non.

Luella devait avoir la cinquantaine bien tassée. Tu parles d'un coup de dés !

— C'est SHEVA qui recommence, Kaye, reprit Luella. Mais assez papoté. Écoutez-moi bien. Vous êtes là ?

— Je vous écoute.

— Je veux que vous alliez sur une ligne sécurisée et que vous nous rappeliez. Une ligne *vraiment* sécurisée. Vous avez toujours notre numéro ?

— Oui, répondit Kaye, espérant l'avoir conservé dans son portefeuille.

— Vous entendrez une adorable voix mécanique. C'est notre petit robot. Laissez-lui votre numéro et nous vous rappellerons peut-être. Ensuite, on avisera. D'accord, ma chérie ?

Kaye sourit en dépit de la tension qui l'habitait.

— Oui, Luella. Merci.

— Désolée d'avoir appelé si tôt. Au revoir, ma chérie.

Fin de la communication. Kaye se leva d'un bond et alla se préparer du café à la cuisine. Elle envisagea de téléphoner à Mitch pour le mettre au courant.

Mais il était trop tôt, et il était sans doute mal avisé de répandre une telle nouvelle par téléphone.

Plantée devant la fenêtre, elle contempla le panorama de Baltimore et pensa à Stella, là-bas, en Arizona, se demandant comment elle se portait et quand elle la reverrait.

Quelque chose craqua en elle, et elle s'entendit émettre des

petits grognements de renarde. L'espace d'un instant, elle serra la tasse dans sa main à la briser et se retrouva en proie à une rage aussi aveugle qu'impuissante.

— *Rendez-moi ma fille, espèce de SALAUDS !* gronda-t-elle.

Puis elle se laissa choir dans le fauteuil le plus proche, renversant son café tellement elle tremblait. Elle posa la tasse sur une table et se passa les bras autour du corps. Des larmes coulaient de ses yeux, et elle les essuya avec la manche de son peignoir.

— Calme-toi, *ma chérie* ! dit-elle, s'efforçant d'imiter le contralto rassurant de Mrs. Hamilton.

La journée s'annonçait difficile. Kaye était sûre qu'on allait la libérer. La virer. Cela mettrait un terme à sa carrière scientifique mais élargirait son horizon et lui permettrait de retrouver sa fille, de reconstituer sa famille.

— Rêve donc ! dit-elle.

La conviction de Luella Hamilton était totalement absente de sa voix.

27.

Arizona

À huit heures du matin, le dortoir fut envahi par une puissante odeur de fraise. Stella ouvrit les yeux et se pinça le nez en gémissant.

— Quoi encore ? lança Celia depuis le niveau inférieur.

Les humains procédaient toujours de la même manière quand ils préparaient quelque chose qui risquait de déplaire aux enfants. Piqûres, prises de sang, examens médicaux, fouille générale du dortoir…

Vint ensuite une vague de Pine Sol injectée par les bouches d'aération planquées sous le faux plafond. L'odeur s'insinua dans la bouche de Stella quand elle inspira, lui donnant la

nausée.

Elle s'assit au bord de son lit, vêtue de sa seule chemise de nuit, l'estomac noué et le souffle court. Trois hommes en tenue isolante s'avançaient dans l'allée centrale. Elle vit que l'un d'eux, plus petit et plus trapu que les autres, n'était pas un homme mais Joanie, dont le visage figé dans une expression neutre était visible derrière la visière en plastique.

En la voyant, Stella repensa à la mère de Fred Trinket ; elle avait le même air impavide de quelqu'un qui s'attend à tout et surtout au pire, et qui a réussi à refouler toute émotion.

Les intrus firent halte à quatre lits de distance de Stella. Julianne Nicorelli, la fille qui occupait la couche supérieure du lit jumeau devant eux – elle n'appartenait pas au dème de Stella –, en descendit, obéissant aux instructions chuchotées par Joanie. Elle avait l'air inquiète mais pas vraiment effrayée, pas encore. Parfois, les conseillers et les profs effectuaient des exercices, d'étranges exercices d'alerte, dont le but n'était jamais expliqué aux enfants.

Joanie se retourna pour se diriger vers le lit de Stella. Celle-ci descendit d'un bond, sans même emprunter l'échelle, et lissa sa chemise de nuit qui était remontée au-dessus de ses genoux. Elle se plaqua les mains sur la poitrine ; le tissu était un peu transparent et elle n'aimait pas la façon dont les hommes la regardaient.

— Toi aussi, Stella, dit Joanie d'une voix à la fois sifflante et sépulcrale. Nous allons faire un petit voyage.

— Combien sommes-nous à partir ? s'enquit Stella.

Joanie se fendit d'un sourire sans humour.

— Une petite excursion. Pour vous récompenser de vos bonnes notes et de votre bonne conduite. Les autres mangeront leur petit déjeuner plus tôt.

C'était un mensonge. Julianne Nicorelli avait des notes lamentables et, de toute façon, tout le monde s'en fichait.

28.

Baltimore

— Courage ! lança Liz Cantrera. Marge sera là dans vingt minutes. Vous êtes prête ?

— Aussi prête que je peux l'être, répliqua Kaye en inspirant à fond.

Elle parcourut le labo du regard pour s'assurer que tout était propre et bien rangé. Comme si ça avait une quelconque importance. Plus jamais elle ne remettrait les pieds ici.

— Vous avez l'air en forme, dit Liz d'un air triste en lui lissant les revers de sa veste.

Marge Cross savait que la science était un chantier. Et Kaye ne pensait pas que sa visite allait se réduire à une inspection.

* * *

Cross était quasiment joviale en compagnie de Kaye. Apparemment, elle la jugeait sympathique et digne de confiance, si tant est qu'une telle chose soit possible. Ce jour-là, cependant, elle se montra peu loquace, se contentant le plus souvent de hocher la tête en se tapotant la lèvre du bout du doigt. Elle leva les yeux pour considérer les tuyaux courant le long du plafond. On aurait dit qu'elle étudiait les étiquettes rouges fixées sur divers conduits.

Elle n'était accompagnée que de trois assistants. Deux jeunes hommes bien de leur personne, vêtus de complets gris anthracite, prenaient des notes sur leurs ardoises électroniques. Une jeune femme élancée, aux longs et fins cheveux blonds et au petit nez retroussé, photographiait les lieux avec un appareil aussi petit qu'un stylo.

Liz restait en retrait, laissant Kaye occuper le devant de la scène. Elle fit visiter le labo au petit groupe, sachant parfaitement que sa mission était de dresser un inventaire préalablement à une fermeture ou un changement de responsable.

— Nous sommes fichus, déclara Cross. Le gouvernement et le peuple de ce pays ont confié une mission à notre entreprise, et

celle-ci a échoué à l'accomplir. (Elle se mordilla la lèvre inférieure.) Vous vous êtes bien débrouillée devant les sénateurs, me dit-on, conclut-elle en adressant à Kaye un petit sourire.

— Ça s'est correctement passé. (Kaye détourna les yeux et haussa les épaules.) Rachel Browning a tenté de baisser ma culotte.

— Est-ce qu'elle a réussi ? demanda Cross.

— On a entrevu mes poils, mais pas plus.

Les jeunes hommes guettèrent la réaction de Cross, se préparant à prendre un air offusqué. Cross éclata de rire.

— Seigneur, Kaye ! Je ne sais jamais ce que vous allez sortir. Chaque fois que vous ouvrez la bouche, c'est la panique dans mon service de relations publiques.

— C'est pour ça que je préfère travailler dans la discrétion.

— Nous ne savons toujours pas comment stopper SHEVA, reprit Cross d'un air songeur, les yeux fixés sur les tuyaux.

— C'est exact, dit Kaye.

— Et vous en êtes ravie.

Kaye sentit que ce n'était pas à elle de répondre, qu'elle avait des responsabilités envers d'autres personnes que la sienne.

— La Robert a échoué, lui aussi, mais il refuse de l'admettre, dit Cross. (Elle se tourna vers les autres membres de l'assistance.) Disparaissez, les enfants. Laissez-nous entre monstres sacrés.

Les jeunes hommes s'éclipsèrent. La jeune femme blonde tenta de rappeler à Cross qu'elle avait d'autres rendez-vous durant la matinée.

— Annulez-les tous ! lui ordonna la P-DG.

Liz s'était attardée, ne souhaitant pas abandonner Kaye. À en juger par son attitude, elle était résolue à la défendre jusqu'au bout, même s'il lui fallait en venir aux mains.

Cross lui adressa un sourire des plus chaleureux.

— Pensez-vous pouvoir contribuer à notre tête-à-tête, ma chère ?

— Non, admit Liz. Dois-je partir ? demanda-t-elle à Kaye.

Cette dernière acquiesça.

Liz ramassa son manteau et son sac à main, puis suivit la

femme blonde.

— Prenons l'ascenseur express pour aller au vingtième étage, proposa Cross d'une voix enjouée en passant un bras autour des épaules de Kaye. Ça fait beaucoup trop longtemps que nous n'avons pas discuté en copines, toutes les deux. Je veux que vous m'expliquiez ce qui s'est passé. Ce que vous espériez trouver à la radiologie.

* * *

La salle du conseil d'administration d'Americol était aussi gigantesque qu'extravagante, avec sa longue table découpée dans le tronc d'un chêne, ses fauteuils William Morris faits main qui semblaient flotter sur leurs pattes filiformes et ses murs recouverts d'illustrations datant du début du XX^e^ siècle.

Cross donna ses instructions à la pièce, et deux des murs s'escamotèrent, révélant des tableaux électroniques. Des sections de la table se dressèrent tels des petits soldats : des écrans personnels ultraplats.

— Si je devais repartir de zéro, déclara-t-elle, je transformerais cette pièce en classe de maternelle. Avec des petites chaises et des briques de lait. Un rappel de notre niveau d'ignorance. Malheureusement… nous nous accrochons à la beauté et à la richesse. Nous aimons avoir l'impression de contrôler la situation, et ça ne changera pas de sitôt.

Kaye l'écouta avec attention mais se garda bien de répondre.

Cross pressa un nouveau bouton, et des séries de gribouillis défilèrent sur les tableaux électroniques. Il devait s'agir de notes rédigées à la hâte lors de séances de réflexion nocturnes ou matinales, Cross arpentant la salle un stylet à la main, inscrivant des runes sur les tableaux telle une reine sorcière dispersant ses charmes sur les murailles de son château.

L'ensemble était quasiment indéchiffrable. Cross était réputée avoir une écriture de cochon.

— Personne n'a jamais vu ceci, murmura Cross. Pas facile à lire, hein ? demanda-t-elle à Kaye. J'avais une si belle écriture, dans le temps.

Elle montra ses doigts déformés par l'arthrite.

Kaye se demanda où elle voulait en venir. S'agissait-il d'une façon détournée de la renvoyer, avec une poignée de main suintant les bons sentiments ?

— Le secret de la vie, énonça Cross, c'est de comprendre le langage des animalcules. Exact ?

— Oui, fit Kaye.

— Et bien avant l'arrivée de SHEVA, vous affirmiez que les virus faisaient partie de l'arsenal de communication à la disposition de nos cellules et de nos corps.

— C'est pour cela que vous m'avez fait venir à Americol.

Cross balaya ce rappel d'un plissement du front et d'un haussement d'épaules.

— Donc, vous avez fait de vous un laboratoire pour prouver votre théorie, et vous avez donné le jour à une enfant de SHEVA. Un acte courageux et plus qu'un peu stupide.

Kaye serra les mâchoires.

Cross savait qu'elle avait touché un point sensible.

— Je pense que Jackson et ses nervis ont raison. Votre expérience vous pousse à considérer SHEVA comme un phénomène naturel bénin qu'il nous faut apprendre à accepter. Ne résistons pas, car cela nous dépasse tous.

— J'aime ma fille, répliqua Kaye avec raideur.

— Je n'en doute pas une seconde. Laissez-moi parler. J'ai un but bien précis, même si j'ignore encore lequel. (Cross se mit à faire les cent pas devant les tableaux électroniques, les bras croisés, la télécommande dans une main.) Mes enfants, ce sont mes entreprises. Je sais que c'est un cliché, mais c'est la vérité. Je suis aussi stupide et courageuse que vous. J'ai transformé mes entreprises en un laboratoire de politique et d'histoire humaine. Nous nous ressemblons beaucoup, vous et moi, sauf que je n'ai jamais eu l'occasion – ni l'envie, pour être franche – de mettre mon corps en jeu. Aujourd'hui, nous courons toutes deux le risque de perdre ce qui nous est le plus cher.

Cross se retourna et, appuyant sur un bouton, effaça tous les tableaux d'un seul coup. Son visage était déformé par le dégoût.

— Tout ça, c'est de la merde, déclara-t-elle. Cette salle est un gaspillage d'argent. Quand on la voit, on ne peut s'empêcher de penser que la personne qui l'a conçue savait ce qu'elle faisait,

qu'elle avait toutes les réponses. C'est un mensonge architectural. Je *déteste* cette salle. Tout ce que je viens d'effacer n'avait aucun intérêt. Allons ailleurs.

Visiblement, elle était furieuse.

Kaye joignit les mains avec prudence. Elle n'avait aucune idée de ce qui allait suivre.

— Très bien, fit-elle. Où cela ?

— Pas de limousine. Oublions le luxe pendant quelques heures. Revenons aux petites chaises, aux briques de lait et aux cookies. (Cross se fendit d'un sourire malicieux, révélant des dents fortes, régulières mais tachées.) Sortons de cet immeuble, bon sang !

* * *

En franchissant les portes vitrées pour gagner la rue, elles furent accueillies par une lumière grise et une légère bruine. Cross héla un taxi.

— Vous avez les joues qui rosissent, dit-elle à Kaye tandis qu'elles s'installaient à l'arrière. Comme si elles voulaient dire quelque chose.

— Ça m'arrive encore de temps à autre, avoua Kaye, un peu gênée.

Cross indiqua une adresse que Kaye ne reconnut pas. Le chauffeur, un sikh aux cheveux gris coiffé d'un turban blanc, se retourna.

— Votre carte de crédit, s'il vous plaît.

Cross ouvrit sa pochette de ceinture.

— C'est moi qui paie, dit Kaye en tendant sa carte au chauffeur.

La voiture s'engagea dans la circulation.

— Quel effet ça faisait d'avoir des panneaux d'affichage à la place des joues ? interrogea Cross.

— C'était une révélation. Lorsque ma fille était toute jeune, nous nous entraînions ensemble à faire venir les éphélides. Comme si je lui apprenais à parler. Ça m'a manqué quand les miennes se sont estompées.

Cross la considéra d'un air absorbé, puis s'ébroua et reprit :

— J'avais vingt-cinq ans quand j'ai appris que je ne pourrais pas avoir d'enfant. Maladie pelvienne inflammatoire. J'étais une grande fille un peu pataude, et je ne pouvais pas me permettre d'être difficile en matière de chevaliers servants. C'est à cause de l'un d'eux que… Bref. Pas d'enfant, et comme aucun homme n'était digne d'être père à mes yeux, je n'ai pas cherché à rectifier la situation. Je suis devenue riche assez vite, et les hommes qui m'attiraient étaient un peu des jouets : agréables, capricieux, impatients de me plaire et tout sauf fiables.

— Je suis navrée, dit Kaye.

— La sublimation est l'essence de la réussite, rétorqua Cross. Je ne peux pas prétendre que je sais ce que ça fait d'être mère. Je ne peux que comparer avec les sentiments que m'inspirent mes entreprises, et ce n'est probablement pas la même chose.

— Probablement pas, répéta Kaye.

Cross eut un petit claquement de langue.

— Ceci n'a rien à voir avec vos travaux ni avec votre renvoi. Nous sommes toutes les deux des exploratrices, Kaye. Pour cette raison, nous nous devons d'être franches et ouvertes.

Kaye regarda au-dehors et secoua la tête, amusée.

— Ça ne marchera pas, Marge. Vous restez riche et puissante. Vous restez ma patronne.

— Merde, alors ! fit Cross en claquant des doigts pour mimer la déception.

— Mais ce n'est pas trop grave, ajouta Kaye. Je n'ai jamais été très douée pour dissimuler mes sentiments. Peut-être l'avez-vous déjà remarqué ?

Cross émit un bruit trop strident pour être un rire, un bruit qui possédait une certaine dignité excentrique et qui n'était sans doute pas non plus un gloussement.

— Vous m'avez menée en bateau depuis le début, accusa-t-elle.

— Vous vous y attendiez, contra Kaye.

Cross se tapota la joue.

— Les poussées d'éphélides.

Kaye la regarda sans comprendre.

— Comment quelque chose d'aussi merveilleux pourrait-il être une aberration, une maladie ? Si je pouvais émettre une

odeur de fièvre, je dirigerais déjà toutes les entreprises de ce pays.

— Vous ne le souhaiteriez pas, répliqua Kaye. Si vous étiez l'un des enfants.

— Qui est coupable de naïveté à présent ? Vous pensez qu'ils ont transcendé notre héritage simiesque ?

— Non. Savez-vous ce qu'est un dème ?

— Un groupe social pour certains enfants de SHEVA.

— Ce que je veux dire, c'est que l'avidité peut venir du dème plutôt que d'un individu. Et lorsque c'est tout un dème qui émet sa fièvre, nous autres pauvres singes n'avons pas une chance.

Cross se laissa retomber sur son siège pour assimiler cette idée.

— J'ai déjà entendu cette réflexion, dit-elle.

— Vous connaissez des enfants de SHEVA ? demanda le chauffeur en les regardant dans le rétroviseur. (Sans attendre de réponse, il reprit :) Ma petite-fille, à Peshawar, c'en est une, une véritable charmeuse. Ça fait peur, ajouta-t-il fièrement en souriant de toutes ses dents. Vraiment peur.

29.

Arizona

Stella se retrouva à l'hôpital, enfermée dans une minuscule pièce beige en compagnie de Julianne Nicorelli. Joanie les avait séparées des autres filles. Ça faisait deux heures qu'elles attendaient. L'air était immobile et elles se tenaient raides sur leurs sièges, occupées à fixer une mouche rampant sur la vitre.

La pièce puait encore la fraise, un parfum que Stella avait jadis aimé.

— Je me sens malade, dit Julianne.

— Moi aussi.

— Qu'est-ce qu'ils attendent ?

— Il y a quelque chose qui cloche / Quelqu'un a fait une erreur, répondit Stella.

Julianne fit racler ses semelles sur le sol.

— C'est dommage que tu ne fasses pas partie de mon dème, dit-elle.

— Ce n'est pas grave.

— Tiens, créons notre propre dème, tout de suite. Nous y ferons / Puisqu'on est / entrer tous ceux qui / enfermées / nous rejoindront.

— D'accord, dit Stella.

Julianne plissa le nez.

— Ça empeste ici / Je ne me sens même pas penser.

Elles avaient placé leurs chaises à une certaine distance l'une de l'autre afin de ne pas s'imposer mutuellement les miasmes de leur peur, que l'odeur de fraise ne parvenait pas à cacher. Julianne se leva et tendit la main. Stella inclina la tête sur le côté et écarta ses cheveux pour dégager son oreille.

— Vas-y.

Julianne la palpa derrière l'oreille, là où sa peau était cireuse, et se frotta le nez du bout de l'index. Elle grimaça, puis abaissa le doigt et flaira, retroussant sa lèvre supérieure et avalant l'air imprégné de l'odeur de son index.

— Aaah ! fit-elle en fermant les yeux. Je me sens mieux. Et toi ?

Stella fit oui de la tête et dit :

— Veux-tu être la mère du dème ?

— Aucune importance. De toute façon, le quorum n'est pas atteint. (Elle eut soudain l'air inquiète.) Je te parie qu'ils nous filment.

— C'est probable.

— Et puis zut ! À ton tour.

Stella palpa Julianne derrière l'oreille. Sa peau était chaude, presque brûlante. Elle émettait l'odeur de fièvre, impatiente de toucher Stella tout en s'efforçant d'établir le lien dans le respect de la politesse. C'était touchant. Cela signifiait qu'elle était plus terrifiée, plus angoissée que sa camarade, que son besoin était plus pressant.

— Je serai la mère du dème, déclara Stella. En attendant que

se présente une meilleure candidate.

— D'accord.

Julianne avait raison : vu que le quorum n'était pas atteint, cela ne servait pas à grand-chose. Mais c'était rassurant. La jeune fille se mit à osciller d'avant en arrière. L'odeur qu'elle émettait à présent évoquait à la fois le café et le thon – un mélange des plus troublants. Stella avait envie de la prendre dans ses bras.

— Je sens mauvais, hein ? dit Julianne.

— Non. Mais nous avons une odeur différente, toutes les deux.

— Qu'est-ce qui nous arrive ?

— Je suis sûre qu'ils vont chercher à le savoir, répondit Stella en se tournant vers la porte blindée.

— J'ai mal aux hanches. Qu'est-ce que je souffre !

Stella rapprocha sa chaise. Elle toucha les doigts de Julianne, qui reposaient sur son genou. Julianne était grande et maigre. Stella était un peu plus formée qu'elle, bien qu'elle n'ait pas encore de seins et que ses hanches soient étroites.

— Ils ne veulent pas qu'on ait des enfants, déclara Julianne, comme si elle avait lu dans ses pensées, et elle éclata en sanglots.

Stella continua de lui caresser la main. Puis elle la retourna, cracha dans sa paume et la frotta contre celle de sa camarade. En dépit de la forte odeur de fraise, elle put toucher Julianne, qui se calma un peu et parvint lentement à maîtriser sa terreur.

— Ils ne devraient pas agir comme ça, dit Julianne. S'ils veulent nous tuer, autant qu'ils fassent vite.

— Chut ! l'avertit Stella. Mettons-nous à l'aise. On ne peut pas les empêcher de faire ce qu'ils vont faire.

— Mais qu'est-ce qu'ils vont faire ?

— Chut.

Le verrou électronique cliqueta. Derrière la vitre, Stella vit Joanie dans sa tenue isolante. La porte s'ouvrit.

— Allons-y, les filles. On va bien s'amuser.

Sa voix ressemblait à une réplique enregistrée sortant de la bouche d'une vieille poupée.

* * *

Un bus jaune, pareil à un petit autocar scolaire, les attendait sur l'allée devant l'hôpital. Will le Fort était arrivé à bord d'un autre véhicule, tout neuf et tout clinquant ; Stella se demanda pourquoi ils ne le prenaient pas.

Quatre conseillers en tenue isolante escortaient cinq filles et quatre garçons. Stella reconnut Celia, LaShawna et Felice. Julianne s'avançait devant elle, faisant claquer ses sandales mal nouées.

Stella vit que Will le Fort se trouvait parmi les garçons, ce qui l'emplit d'une appréhension teintée d'une étrange excitation. Elle était sûre que cela n'avait rien de sexuel – Kaye lui avait parlé de ces sensations-là –, mais que cela y ressemblait. Jamais elle n'avait éprouvé de tels sentiments. C'était totalement nouveau pour elle.

Et pas que pour elle.

C'était nouveau pour l'espèce humaine tout entière, dans la mesure où les enfants lui appartenaient encore. Une nouvelle histoire de virus, peut-être.

Les garçons restaient à trois mètres de distance des filles. Ils étaient tous libres de leurs mouvements, mais où auraient-ils pu s'enfuir ? Dans le désert ? La ville la plus proche était à trente kilomètres de là, et la température dépassait déjà trente-cinq degrés.

Les conseillers étaient armés de petits pistolets à gaz qui diffusaient dans l'air une odeur de citron, d'orange et de limette, le tout assaisonné au désodorisant Pine Sol.

Will avait l'air fatigué, mal réveillé. Il tenait un livre de poche à la couverture arrachée, aux pages jaunies et tachées. Il ne jeta pas un regard aux filles, pas plus que les autres garçons. Tous paraissaient en bonne santé, mais leur pas était traînant. Impossible de capter leur odeur.

La portière du bus s'ouvrit, et les garçons montèrent les premiers, se plaçant sur les sièges de gauche. Stella vit à travers les vitres les conseillers qui s'affairaient à tirer un grand rideau en plastique. Il était transparent, comme un rideau de douche. Joanie fit signe aux filles de s'avancer. Elles passèrent à droite

du rideau et s'assirent sur les cinq rangées du milieu, une fille par rangée de sièges bleus.

Stella se trémoussa et sentit son pantalon rester collé au plastique. Le siège lui paraissait poisseux. Il s'en dégageait une odeur bizarre, évoquant la térébenthine. On avait aspergé l'intérieur du bus d'une substance non identifiée.

Celia, assise devant elle, se pencha en avant pour parler à LaShawna.

— Restez à vos places ! leur ordonna Joanie d'une voix atone. Défense de parler.

Elle passa tous les enfants en revue, puis se dirigea vers l'avant et saisit Julianne par le bras. Elle l'obligea à se lever et la fit descendre du bus. Julianne jeta à Stella un regard terrifié mais soulagé, puis resta plantée là, les bras le long du corps, toute tremblante.

Un garde monta à bord. C'était un homme âgé d'une quarantaine d'années, athlétique, vêtu d'un pantalon kaki et d'une chemisette blanche tendue sur ses muscles. Il portait à la ceinture un petit pistolet-mitrailleur. Il accorda un regard aux garçons, puis se pencha sur le côté et fixa les filles une par une.

On n'entendait pas un mot dans le bus.

L'estomac de Stella sembla se contracter.

La porte se referma. Will fit courir sa main sur le rideau en plastique, et les crochets qui le tenaient tintèrent le long du rail fixé au plafond. Le garde plissa le front.

Stella ne captait plus aucune odeur. Son nez était totalement bouché.

— Est-ce que j'ai le droit de lire dans le bus ? hurla Will.

Le garde haussa les épaules.

— Merci ! beugla Will, faisant glousser les filles. Merci infiniment.

De toute évidence, le garde n'appréciait guère la corvée qu'on lui avait imposée. Il se tourna vers l'avant et attendit le chauffeur.

— Et notre déjeuner ? s'écria Will. Est-ce qu'on aura le droit de manger quelque chose ?

Les garçons éclatèrent de rire. Les filles se recroquevillèrent sur leurs sièges. Stella se demanda si on allait les tuer et les

disséquer. Felice partageait ses craintes, c'était évident. Celia frissonnait de tous ses membres.

Will finit par se taire. Il arracha une page de son livre, la roula en boule et la jeta entre la vitre et le volant. Grimaçant à la façon d'un clown, en tirant bien la langue, il arracha une nouvelle page, la jetant cette fois-ci sur le siège du chauffeur. Une troisième atterrit près des pédales. Stella observa la scène à travers le rideau transparent, à la fois gênée et excitée par cette manifestation de défiance.

Le chauffeur fit son apparition. Il ramassa la boule de papier de sa main gantée, grimaça, puis la jeta par la porte. Elle rebondit sur la poitrine d'une garde alors qu'elle montait à bord. Elle avait l'âge et la carrure de son collègue. Elle marmonna quelques mots que Stella ne put saisir. Les deux gardes étaient équipés de renifleurs fixés à leur poche de poitrine. Stella remarqua qu'ils n'étaient pas activés.

Le chauffeur s'installa au volant.

— On démarre ! s'écria Will.

Derrière lui, l'un des garçons poussa un cri. La garde se retourna afin de leur jeter un regard noir, juste à temps pour recevoir une nouvelle boulette de papier.

Le garde se dirigea vers l'arrière, passant du côté garçons du rideau.

— Plus vite ! Plus vite ! hurla Will en bondissant sur son siège.

— Reste assis, bon sang ! ordonna le garde.

— Vous devriez nous attacher, rétorqua Will. Nous sangler à nos sièges.

— La ferme !

Stella sentit un frisson glacé la parcourir. On les avait confiés à une équipe qui n'avait aucune expérience des enfants de SHEVA, lui souffla son instinct. Ces deux gardes et ce chauffeur semblaient encore plus stupides que Miss Kantor. Aucun des humains qui l'entouraient n'avait l'air ravi ; à les voir, on aurait dit qu'il s'était produit une catastrophe.

Stella se demanda ce qui était arrivé à l'autre bus, celui qu'ils utilisaient d'habitude.

Will observait les gardes et le chauffeur avec l'œil acéré d'un

faucon. Stella s'efforça de mieux distinguer son visage à travers le plastique, mais il se pencha en arrière et devint tout flou.

Les vitres en verre armé étaient verrouillées de l'extérieur ; ce bus était semblable à ceux qui transportaient les condamnés effectuant des travaux forcés. Elle regarda au-dehors et frissonna.

Son corps lui faisait mal. Celia se pencha en avant, agrippa des deux mains le dossier du siège devant elle. LaShawna bâillait et feignait l'indifférence. Felice s'était recroquevillée sur elle-même et s'efforçait de dormir.

— Plus vite, chauffeur ! Plus vite, chauffeur ! hurlaient les garçons.

Felice posa sa tête contre la vitre. Stella aurait voulu un peu de silence. Si les garçons se taisaient, elle pourrait fermer les yeux et s'imaginer ailleurs. Elle se sentait trahie par l'école, par Miss Kantor, par Miss Kinney.

C'était stupide, bien entendu. Sa présence dans cette école représentait déjà une trahison. Pourquoi son départ serait-il plus grave ? Elle se pencha en arrière pour lutter contre la nausée.

La garde dit au chauffeur de fermer la portière et de la verrouiller. Il s'exécuta, puis démarra et passa en prise. Le bus se mit en branle.

Celia se mit à vomir. Le chauffeur s'arrêta à l'extrémité de l'allée en béton, juste avant la route principale.

— Tant pis pour elle ! s'écria la garde avec une grimace de dégoût. On nettoiera quand on sera arrivés. Continuez !

— Plus vite, chauffeur ! Plus vite, chauffeur ! entonnèrent les garçons.

Will jeta un regard à Stella, prit un air sérieux et déchira une nouvelle page.

* * *

Une fois que le bus se fut mis en route, la climatisation injecta un courant d'air dans l'habitacle et Stella se sentit mieux. Celia resta silencieuse, et les deux autres filles se tinrent bien droites sur leurs sièges. Stella réfléchit à la situation, concluant

que leur départ sentait l'improvisation et la décision de dernière minute. On les transportait comme des homards dans un aquarium. Le temps pressait. Quelqu'un était impatient de les examiner tant que leur altération était fraîche.

Stella s'efforça de saliver pour s'humecter le palais. Elle avait un goût atroce dans la bouche.

— Nous en avons pour une heure et dix minutes, déclara la garde comme ils sortaient du parking de l'école. Il y a une bouteille d'eau sous chacun de vos sièges. Nous ferons une halte pour que vous alliez aux toilettes.

Stella glissa une main sous son siège et trouva un sac plastique contenant une bouteille. Elle la considéra en s'interrogeant sur son contenu ; qu'allait-il se passer une fois qu'ils seraient arrivés à destination ? comment allait-on les récompenser de leur bonne conduite ? Elle pensa à Kaye pour se calmer, puis pensa à Mitch. Puis, en fin de compte, elle repensa à leur vieux chat, Shamus, et se revit en train de le caresser pendant qu'il ronronnait.

Si elle devait mourir, elle était bien résolue à mourir aussi dignement que Shamus.

30.

Oregon

Mitch se leva avant l'aube, s'habilla sans réveiller Merton et sortit de la tente qu'il partageait avec lui pour se rendre au bord de la ravine de la Spent River. Il regarda le soleil s'efforcer de répandre sa lumière sur le paysage noyé d'ombre. On distinguait nettement le mont Hood, distant d'une trentaine de kilomètres, et ses neiges rosies par l'aurore.

Il ramassa une brindille et la planta entre ses lèvres, puis se mit à la mordiller.

Mitch ne s'était jamais cru doué de prescience, de sixième

sens, de voyance et autres doubles vues. Bien des années auparavant, Kaye lui avait dit que les processus créatifs étaient similaires chez l'artiste et le scientifique… mais que ce dernier devait étayer ses songeries par des preuves.

Mitch n'avait jamais confié à Kaye l'importance de cette conversation, mais elle l'avait grandement aidé à mettre les choses en perspective – à percevoir la nature artistique de la méthode par laquelle il parvenait à ses propres conclusions, parfois indéfendables sur le strict plan de la logique. Rien à voir avec la perception extrasensorielle.

Il pensait comme un artiste, voilà tout.

Ou comme un flic. La nature est le tueur en série le plus redoutable qui soit. Un anthropologue est un genre de détective, dont la tâche n'est pas tant de servir la justice – notion dénuée de sens vu l'immensité du temps écoulé et la quantité de morts – que de déterminer la façon dont les victimes ont péri et, plus important encore, ont vécu.

Il s'essuya les yeux du bout de l'index et se tourna vers le nord, en direction de la gorge qui s'était jadis ouverte dans les couches de boue, de lave et de cendre. Puis il considéra le site en forme de L, avec son camouflage de toile et de plastique.

— Merde ! fit-il, émerveillé malgré lui par la façon dont ses pieds le conduisaient le long de la ravine, dans une direction opposée au site.

Cet ours. Cet ours énigmatique qui avait tout déclenché.

L'ours avait descendu la rivière pour aller pêcher et était mort étouffé par une chute de cendre – mais cela s'était passé plusieurs jours avant l'arrivée des humains. Ces derniers pistaient les ours, il en était sûr, c'était une excellente tactique pour localiser les endroits poissonneux. Quelqu'un avait récupéré le crâne de l'ours, mais on n'avait pas touché au reste de la carcasse – aucune trace de lame sur les os –, ce qui signifiait qu'elle ne devait pas être très ragoûtante quand ils l'avaient découverte.

Les saumons remontaient la rivière au printemps, en été et en automne pour frayer et mourir, chaque espèce différente ayant sa saison de prédilection. Les groupes nomades ajustaient les rythmes de leurs déplacements pour profiter de ces

migrations, campant auprès d'une rivière donnée lorsqu'elle grouillait de poissons à la chair rouge et appétissante.

Les feuilles changeaient de couleur. L'eau vive se faisait plus fraîche, plus claire. Les saumons filaient au-dessus des cailloux comme des flèches rouges. Les ours attendaient le moment de s'enfoncer dans les eaux pour les saisir.

Sauf que la plupart des ours avaient sans doute fui à la première averse de cendre, abandonnant un vieux mâle trop mal en point pour voyager, blessé lors d'un combat, peut-être, et attendant de mourir.

Arrête de jouer aux devinettes, bon sang !

Pourquoi les humains avaient-ils avancé le long de la rivière sans tenir compte de la pluie de cendre ? Même la faim n'aurait pu les forcer à pénétrer dans ce paysage ou à s'y attarder. Sauf s'il pleuvait, le moindre de leur pas soulevait un nuage de poussière étouffante. Établir un camp de pêche dans ce coin aurait relevé de la stupidité la plus crasse.

Ils étaient suivis, comme l'ours.

Cette nuit, il avait rêvé des os. Il ne savait pas si les artistes rêvaient leurs œuvres – ou si les détectives rêvaient les solutions des énigmes qu'ils avaient à résoudre. Mais c'était ainsi qu'il travaillait : en rêvant des hommes qu'il retrouvait, dans leur tombeau ou sur le lieu de leur mort.

Parfois, il voyait juste.

Souvent.

Neuf fois sur dix, les rêves de Mitch mettaient dans le mille – à condition qu'il leur laisse le temps d'évoluer, de parcourir leurs variations nécessaires et de parvenir à leur inévitable conclusion. C'était ce qui s'était produit avec les momies dans les Alpes. Il avait rêvé d'elles pendant des mois.

Mais, à présent, le temps pressait. Il était obligé de se fier à l'équivalent d'une intuition.

C'étaient les Australiens qui l'avaient mis sur la voie, bien plus que les squelettes d'*Homo erectus*. Ils étaient beaucoup trop au nord. L'anthropologie n'avait que récemment admis l'existence de nombreux conflits dans l'Amérique préhistorique : la tempête avait poussé quelques Australiens sur les rivages sud-américains, puis des Asiatiques avaient franchi

les isthmes du nord pour gagner à leur tour le continent.

Les Australoïdes avaient passé plusieurs dizaines de millénaires en Amérique du Sud – ainsi qu'en Amérique du Nord, semblait-il – avant de rencontrer les Asiatiques. Ceux-ci les avaient vaincus, massacrés, soumis, les chassant des territoires boréals qu'ils avaient explorés. La guerre avait dû être titanesque, un conflit racial qui avait duré des milliers d'années et s'était étendu sur des millions de kilomètres carrés.

Au bout du compte, les Australiens avaient quasiment disparu, ne laissant que quelques descendants abâtardis sur la côte orientale de l'Amérique du Sud : les Fuégiens, étudiés par Darwin et autres explorateurs.

Ils étaient pourchassés. Ils se sont alliés aux individus de type Homo erectus *parce qu'ils affrontaient un ennemi commun.*

Mitch s'avança tel un automate, balayant les lieux du regard, ignorant tout ce qui n'était pas le bruit de ses bottes sur les vieilles roches érodées. L'endroit était mal choisi pour une chute, en particulier quand on avait un bras estropié.

Beaucoup trop au nord. Dans un territoire dangereux, cernés par les Asiatiques. Ils étaient venus ici à la recherche des poissons succulents, en pistant les ours ; des hommes et des femmes, une famille étendue aux dimensions d'une petite tribu. Peut-être unie sous le commandement d'un mâle puissant – qui ne dédaignait pas folâtrer de temps à autre avec les Homo erectus *femelles. Inutile de jouer les naïfs.*

Mais ses femmes ne lui en voulaient pas. Ces galipettes-là ne donnaient jamais de bébé. Mitch voyait quasiment en esprit les *Homo erectus*, mâles et femelles, suivre les Australiens, mendiant leur nourriture tout d'abord, les femelles offrant ensuite leur force de travail, puis leur corps, sans que leurs mâles manifestent autre chose que de l'indifférence. Une attitude de peuple affamé, mourant.

Une certaine affection avait fini par apparaître, plus forte peut-être que celle d'un maître pour son animal domestique. Étaient-ils égaux ? Probablement pas. Mais les Homo erectus *du groupe n'étaient pas stupides. Ils avaient survécu pendant plus d'un million d'années.* Homo sapiens *n'était qu'un nouveau*

facteur dans l'équation.

Mitch renifla et éternua dans son mouchoir ; l'air chaud était imprégné de pollen. Jadis, cela ne l'affectait guère, mais les années qu'il avait passées en prison, où l'air grouillait de poussières et de particules de moisissure, avaient altéré ses réactions.

Si les hommes se trouvaient à proximité – et rien ne permet de l'affirmer –, ils n'ont pas pu sauver les femmes. Ils ont échoué, et sans doute ont-ils péri, eux aussi. À moins qu'ils n'aient pris leurs jambes à leur cou pour fuir les coulées de boue chaude – abandonnant les femmes derrière eux.

Ai-je mieux agi qu'eux ?

Moi aussi, j'ai abandonné mes femmes, et ils ont capturé Stella.

Et si je retrouve *les mâles, à quoi ça me servira ? Qu'est-ce que je recherche, bon sang ? Le salut ? Une excuse ?*

Il leva les yeux vers le soleil, puis se mit la main en visière et baissa la tête. Le dépôt de boue le plus épais constituait une couche brune tout autour des berges de la rivière disparue, que les ans avaient par endroit transformée en un humus suffisamment riche pour qu'il y pousse des arbres et des buissons. Des rochers gros comme des ballons de football affleuraient sur le sol, et aucun indice ne permettait de dire où l'on risquait de tomber sur un gisement de fossiles.

Il s'assit sur un rocher fendillé par l'érosion et cala son coude gauche sur son genou pour faire circuler le sang dans son bras estropié. Celui-ci s'engourdissait parfois jusqu'à lui faire souffrir le martyre.

Difficile de rester attentif, aux aguets. Il y avait toujours quelque chose pour le gêner, notamment une conscience bien trop réelle de la futilité de ses efforts.

— Où êtes-vous passés ? murmura-t-il.

S'installant à califourchon sur le rocher, il tourna lentement la tête pour balayer du regard le paysage désolé, s'attardant sur le sommet de la falaise et les creux envahis de fourrés.

— Où vous seriez-vous planqués pour patienter vingt mille ans ? Allez, les mecs. Aidez-moi.

Une douce brise fit frémir les buissons et lui caressa les

cheveux, tels des doigts spectraux. D'un soupir, il chassa une mouche posée sur ses lèvres et les cheveux qui retombaient sur ses yeux. Kaye le houspillait souvent pour qu'il aille chez le coiffeur. Au bout d'un temps, elle avait renoncé, et Mitch s'était demandé ce qui était le plus vexant : se faire traiter comme un gamin ou voir sa femme se désintéresser de lui.

Il grinça des dents, tel un fauve désireux d'effaroucher l'ennemi. La solitude et la honte lui pesaient sur le cœur.

Vagabondages…

Aujourd'hui encore, il était capable de reconnaître un éclat d'os à douze pas de distance. Il érigeait des filtres mentaux pour éliminer les ossements de rongeurs, tous les restes récents blanchis par le soleil ou noircis par les éléments.

Ses yeux se réduisirent à des fentes.

Un groupe de mâles expérimentés aurait vu ou entendu le lahar, aurait tenté de gagner les hauteurs. C'était là qu'il se trouvait, là que ses pieds l'avaient conduit : sur le point le plus élevé des environs, une crête rocheuse parsemée de poches de terre et de buissons. Il distinguait le camp, ou du moins son emplacement, à sept ou huit cents mètres de là, occulté par les arbres et les fourrés.

Et, au nord, l'omniprésente sentinelle du mont Hood, monticule muet d'énergie terrestre concentrée, exhalant des plumets de fumée mais refusant de confesser ses crises passées, ses crimes de jadis.

Mitch ferma complètement les yeux et visualisa le chef du groupe de mâles. L'image gagna en netteté. Mitch disparut et, à sa place, se dressa le chasseur le plus fort de la tribu, le chef.

Son visage était sombre et résolu, ses cheveux maculés de cendre, sa peau zébrée de cendre, spectrale. Dans l'esprit de Mitch, le chef se présenta d'abord nu et basané, puis des peaux de bêtes apparurent sur son corps maigre et voûté, pas des haillons, car les hommes d'il y a vingt mille ans avaient déjà un sens pratique et un sens esthétique ; des jambières et une tunique avec une ceinture à la taille, des besaces contenant des silex, des pointes d'obsidienne, tous les outils qu'ils pouvaient transporter.

Leur cœur bat plus fort lorsqu'ils découvrent la pâleur de

leur peau, ils paraissent déjà morts. Ils ont peur les uns des autres. Mais le chef assure leur cohésion. Il fait des bonds, il fait des grimaces, jusqu'à ce qu'ils rient de leur teint de cendre. Le chef n'est pas seulement malin ; il aime ce petit groupe de mâles hétéroclite, alliés en terre hostile ; et il est respectueux des femelles, car ce sont elles qui mâchent les peaux de bêtes pour confectionner les vêtements qu'il porte.

Ne sous-estimez jamais vos ancêtres, vos cousins. Ils ont vécu très, très longtemps. Et eux aussi aimaient leur prochain, le nourrissaient, le protégeaient.

31.

Arizona

Le bus traversait une banlieue de Flagstaff, des maisons basses en stuc et brique marron entourées de cours gravillonnées. Enfant, Stella avait vécu dans une banlieue semblable. Laissant reposer sa tête sur le siège en plastique, elle regarda passer les maisons. En dépit de la climatisation, il faisait chaud dans la cabine et sa réserve d'eau s'épuisait vite.

Les garçons se taisaient et Will semblait s'être endormi ; sur le siège à côté de lui se dressait une petite pile de feuilles de papier roulées en boule.

Quelqu'un tapa sur l'épaule de Stella. C'était le garde. Il tenait un grand sac en plastique, dans lequel il pêcha une nouvelle bouteille d'eau.

— On va bientôt arriver, annonça-t-il en la lui tendant. Donne-moi celles que tu as vidées.

Stella s'exécuta, imitée par ses camarades, et l'homme passa les bouteilles vides à sa collègue, qui les rangea dans un autre sac, qu'elle scella. Puis il fit le tour du rideau par l'avant du bus et donna des bouteilles pleines aux garçons, collectant de nouveau les vides.

Arrivé devant Will, il fixa les boules de papier d'un œil réprobateur avant de tendre une bouteille au garçon.

— Tu t'amuses bien ? lui demanda-t-il.

Will le fixa sans broncher et secoua lentement la tête.

Le chauffeur ne cessait de tourner, empruntant quantité de rues comme s'il était perdu. Stella pensait cependant qu'il savait où il allait. Mais il s'efforçait d'éviter quelque chose ou quelqu'un.

Cela éveilla sa curiosité. Elle regarda derrière elle. Le bus était suivi par une petite voiture marron. Comme il tournait, elle vit une autre voiture devant, une verte, avec deux personnes à son bord. Le bus la suivait. Ils avaient une escorte.

Ça n'avait rien d'extraordinaire. Mais pourquoi Stella pressentait-elle que rien de tout cela n'avait été planifié, qu'il était survenu un événement imprévu ?

Will l'observait. Il se rapprocha du rideau en plastique et remua les lèvres, mais le bruit de la circulation empêcha Stella de saisir ce qu'il disait ; ils venaient de s'engager sur une allée gravillonnée, un chemin de desserte qui traversait un champ pour gagner une route nationale. Le bus retrouva le goudron en faisant un petit bond, puis tourna à gauche. La voiture de tête ralentit pour l'attendre.

Maintenant que les cahots s'étaient atténués, elle examina les lèvres de Will avec plus d'attention : le mot qu'il articulait était *Sandia*. Elle se rappela qu'il lui avait demandé si elle le connaissait, mais elle n'avait rien appris depuis lors.

Will se passa un doigt en travers de la gorge. Stella ferma les yeux et se détourna. Elle n'avait plus envie de le regarder. Elle était assez terrorisée comme ça.

* * *

Une heure plus tard, ils se retrouvèrent sur un tronçon d'autoroute en plein désert, avec des montagnes rouges visibles à l'horizon. Le soleil était presque au zénith. Le voyage se révélait nettement plus long que Joanie l'avait annoncé.

L'autoroute était quasiment déserte. Une petite BMW rouge immatriculée dans le Nouveau-Mexique doubla le convoi à toute

allure. Les garçons la regardèrent filer avec admiration, puis se tapèrent dans les mains et éclatèrent de rire.

Stella ne savait pas ce que signifiait leur attitude. Leurs rires lui paraissaient cruels. Les garçons l'inquiétaient. Ils semblaient retourner à l'état sauvage.

Les longues étendues de sable qui bordaient l'autoroute finirent par l'hypnotiser. Les montagnes restaient dans le lointain. Elle se demanda à nouveau ce que signifiait *Sandia,* puis refoula ce mot, en détestant la sonorité avec d'autant plus d'acuité qu'elle lui semblait belle.

Les pneus crissèrent.

Une brusque embardée arracha Stella à sa rêverie. Elle s'accrocha au siège devant elle tandis que le bus se déportait sur la gauche, puis sur la droite, puis basculait. Le caoutchouc hurlait sur le goudron. La tête et les épaules de Celia bondirent d'un côté, puis de l'autre, et, comme Stella se tournait vers la droite, le monde extérieur s'envola puis retomba, les montagnes, le désert et le reste. Puis tout versa sur le côté, et elle glissa le long de son siège en plastique et s'écrasa sur la vitre, se cognant la tête, le cou et l'épaule au plastique. Puis celui-ci se lézarda, se désagrégea en toile d'araignée, et son épaule s'enfonça dans la terre et le gravier.

Durant quelques instants, le silence se fit dans le bus. Il semblait reposer sur l'un de ses côtés, le côté droit, celui où elle était assise. La lumière était médiocre, l'air épais et rempli, de la puanteur du caoutchouc brûlé.

Elle essaya de bouger et constata qu'elle en était capable, ce qui éveilla en elle un sursaut d'excitation. Son corps fonctionnait encore, elle était encore en vie. Elle se redressa lentement, entendit un cliquetis et un tintement. Puis un garçon tomba sur le rideau, lui enfonçant son genou dans le flanc. Elle distingua à travers le voile de plastique le derrière d'un autre garçon et un visage flou et difforme. *Will,* pensa-t-elle, et elle chercha à se dégager en grognant, mais sans succès.

— Dégage, s'il te plaît, implora-t-elle d'une voix étouffée.

Douleur. L'espace d'une minute, Stella crut qu'elle allait succomber à la panique, mais elle ferma les yeux et la terreur s'en fut. Impossible de se palper l'épaule, sa main était coincée,

mais elle avait l'impression qu'elle saignait, et son chemisier semblait déchiré. Elle sentait sur sa peau nue le contact rugueux du gravier.

Des voix au-dehors, des hommes qui parlent, un homme qui hurle. Comme ils semblaient lointains ! Puis une porte s'ouvrit en grinçant. Le genou qui pesait sur sa poitrine se leva, mais un pied s'écrasa sur sa cheville, la pressant contre le châssis du siège devant elle. Elle hurla de douleur.

— Pardon, fit un garçon, et le pied s'en alla.

Elle vit des ombres se mouvoir au-dessus d'elle, se presser maladroitement contre le rideau de plastique. Le visage de Will s'estompa, s'évanouit, et il disparut. Le rideau reposait autour d'elle. Quelqu'un poussa un soupir, un tambour de frein, peut-être, ou alors un garçon. Elle roula sur elle-même jusqu'à ce qu'elle puisse se toucher l'épaule, puis leva la main devant le rideau et y vit un peu de sang, mais pas beaucoup. Un pinceau de lumière dessina l'intérieur du bus derrière elle. Quelqu'un avait ouvert l'issue de secours, et peut-être aussi une trappe du plafond.

— On ferait mieux de vous sortir de là, dit une voix d'homme qui se voulait rassurante. Est-ce que tout le monde m'entend ?

Stella gisait maintenant sur le dos, sur le gravier à côté de l'autobus. Elle roula sur elle-même et se redressa sur les genoux, glissant un bras entre deux sièges que le choc avait coincés l'un contre l'autre. Sans qu'elle comprenne comment, une brindille s'insinua dans sa bouche et elle la recracha, puis acheva de se redresser en se tortillant.

Elle était couverte d'égratignures, mais aucune de celles-ci ne saignait beaucoup. Stella s'escrima sur le rideau en plastique jusqu'à ce quelqu'un l'écarte en tirant sur les crochets.

— Qui est là ? dit une voix grave, une voix d'homme. LaShawna ? Tu es là ?

— Celia ? dit une autre voix. Hugh Davis ? Johnny ? Johnny Lee ?

— C'est moi, répondit Stella. Je suis là.

Puis elle entendit la voix de LaShawna. Sa camarade était en pleurs.

— Je suis blessée à la jambe ! gémit-elle.

— On arrive, LaShawna. Sois courageuse. Les secours sont là.

Quelqu'un proféra une bordée de jurons.

— Écartez-vous. Restez où vous êtes. Je sais que c'est horrible, mais ne bougez pas.

— Vous nous avez fait quitter la route !

— C'est vous qui avez dérapé.

— Que vouliez-vous que je fasse, bordel ? Il y avait plein de voitures sur la chaussée. Bon Dieu, il nous faut une ambulance. Appelez une ambulance !

Stella envisagea un instant de rester là où elle était, dans la pénombre, tant que personne ne l'avait repérée.

Soudain, quelqu'un l'agrippa par le bras, l'extirpa d'entre les sièges et l'attira dans l'espace qui séparait ceux-ci du plafond du bus, un espace qui s'était transformé en une sorte de couloir au sol carrelé de fenêtres. C'était Will. Il s'accroupit pour l'examiner, échevelé, le visage strié de sang.

— On peut y aller maintenant, dit-il.

— Où ça ? demanda Stella.

— Ce sont des gens qui sont venus nous chercher. Des humains. Ils veulent nous secourir. Mais nous pouvons filer.

— On doit aider les autres.

— Qu'est-ce qu'on pourrait faire ?

— On doit les *aider*.

L'espace d'un instant, elle eut envie de passer une main sur son visage. L'arrière de ses oreilles était en feu.

Will secoua la tête et courut à croupetons vers l'avant du bus. Elle crut qu'il allait s'éclipser par une fenêtre, mais deux paires de bras se tendirent vers lui, et il se retourna. Une grimace de déception se peignit sur son visage.

— Il y a une fille dans le fond, elle n'est pas blessée, dit-il. Occupez-vous d'elle, mais laissez-moi tranquille.

* * *

Stella était assise sur le bas-côté de la route, la tête entre les mains. Elle s'était cognée dans l'épave, et ses tempes l'élançaient. Elle entrouvrit les doigts pour regarder les adultes

qui tournaient autour du bus. Une vingtaine de minutes avaient passé depuis l'accident.

Will était allongé près d'elle, une main posée sur ses yeux comme s'il faisait la sieste. Son pantalon était déchiré et une longue estafilade lui zébrait la jambe. À part ça, tous deux semblaient sains et saufs.

Celia, LaShawna et les trois autres garçons avaient déjà pris place à l'arrière de deux voitures. Il ne s'agissait pas des deux voitures d'escorte, qui avaient atterri dans un fossé de drainage et étaient réduites à l'état d'épaves – calandre broyée, jets de vapeur et capot froissé.

Stella crut entendre les deux gardes de l'autre côté du bus, ainsi peut-être que le chauffeur.

À une centaine de mètres de là étaient garés deux véhicules de patrouille. Elle ne distinguait pas leur marquage – police d'État ou police locale ? -, mais leurs gyrophares étaient allumés. Pourquoi les flics n'intervenaient-ils pas ? Pourquoi ne ramenaient-ils pas les enfants à l'école ?

Allaient-ils voir débarquer un fourgon du Bureau de gestion des urgences, ou alors une ambulance ?

Un homme noir vêtu d'un costume marron tout froissé s'approcha de Stella et de Will.

— Vos camarades ont plein de bleus, mais ils s'en tireront. LaShawna va bien. Sa jambe n'a rien, Dieu merci.

Stella le fixa d'un air dubitatif. Elle ne l'avait jamais vu avant ce jour.

— Je m'appelle John Hamilton. Je suis le papa de LaShawna. Il faut que nous partions d'ici. Vous devez venir avec nous.

Will se redressa, les joues colorées par le soleil autant que par la défiance.

— Pourquoi ? lança-t-il. Vous allez nous emmener dans une autre école ?

— Nous devons vous faire examiner par un médecin. L'endroit le plus sûr pour ce faire se trouve à quatre-vingts kilomètres d'ici. (Il désigna la direction opposée à celle de l'école.) Nous ne vous ramenons pas à Sable Mountain. Moi vivant, ma fille n'y remettra plus jamais les pieds.

— Qu'est-ce que Sandia ? demanda soudain Stella.

— C'est un endroit dans les montagnes, répondit John, surpris. (Il déglutit comme pour faire passer une amère pilule.) Venez, il faut qu'on s'en aille. Il y a de la place pour vous deux.

Une troisième voiture fit son apparition, et John alla parler à sa conductrice, une femme d'un certain âge aux cheveux orange, avec des turquoises plein les doigts. Apparemment, il la connaissait bien.

À son retour, il semblait irrité.

— Montez avec elle, dit-il. Elle s'appelle Jobeth Hayden. C'est une maman, elle aussi. Nous pensions que sa fille serait dans le bus, mais nous nous trompions.

— Vous lui avez fait quitter la route ? demanda Stella.

— Nous voulions obliger la voiture de tête à ralentir pour vous faire descendre. On pensait pouvoir agir sans risques. Je ne sais pas comment ça a tourné, mais l'une de leurs voitures a fait un tête-à-queue, le bus l'a emboutie, et tout le monde est allé dans le décor. Un vrai carambolage. Nous avons eu de la chance.

Will ramassa son livre de poche en ruine et le serra dans sa main. Il considéra son jean déchiré et sa jambe balafrée. Puis il fixa les voitures de patrouille garées au bord de la route.

— Je peux me débrouiller tout seul, annonça-t-il.

— Non, mon garçon, dit John Hamilton d'une voix ferme. (Il sembla soudain plus grand.) Tu risques de mourir dans ce désert, et personne ne te prendra en stop, tu es trop reconnaissable.

— Ils vont m'arrêter, répliqua Will en désignant les policiers.

— Non. Ils sont du Nouveau-Mexique.

Hamilton n'expliqua pas en quoi cela était significatif. Will le fixa du regard, et son visage se plissa de colère ou de frustration.

— Nous sommes responsables, reprit Hamilton d'une voix douce. S'il te plaît, viens avec nous.

Adoucissant encore le ton, se concentrant sur Will, il répéta de sa voix de basse, presque assoupie :

— S'il te plaît.

Will s'avança en trébuchant, et John l'aida à gagner la voiture de Jobeth, la femme aux cheveux orange.

En chemin, ils passèrent non loin de la Buick rouge

transportant Celia, Felice, LaShawna et deux des garçons. LaShawna était penchée en arrière, les yeux clos à l'ombre accueillante du toit de la voiture. Felice était assise à côté d'elle. Celia passa la tête par la fenêtre.

— Tu parles d'une-kuk promenade ! lança-t-elle.

Un bandage blanc lui enveloppait le crâne. Elle avait du sang dans les cheveux et tenait dans ses mains un sandwich et une bouteille de Seven-Up.

— On dirait bien que l'école est finie, hein ? ajouta-t-elle.

Will et Stella montèrent dans la voiture de Jobeth. John informa cette dernière de leur destination – un ranch. Stella ne saisit pas bien son nom, mais ça ressemblait à George ou Gorge.

— Je connais, dit Jobeth. C'est là que j'aime.

Peut-être avait-elle dit « c'est là que je vis », mais Stella était sûre d'avoir entendu « j'aime ».

Will laissa reposer sa tête sur le dossier et se perdit dans la contemplation du plafond. Stella prit les deux bouteilles que lui tendait John, de l'eau et du Seven-Up, et le petit convoi se mit en route, abandonnant l'épave du bus, les deux gardes et les trois chauffeurs, tous ficelés sur le bas-côté.

Les deux voitures garées un peu plus loin étaient de la police d'État du Nouveau-Mexique, et elles filèrent dans la direction opposée après avoir désactivé leurs gyrophares.

— On en a pour une heure à peine, annonça Jobeth en suivant les deux autres voitures.

— Qui êtes-vous ? s'enquit Stella.

— Je n'en ai aucune idée, répliqua Jobeth d'une voix enjouée. Et ça fait des années que ça dure. (Elle se retourna pour lui jeter un coup d'œil.) Tu es mignonne, toi. Mais vous êtes tous mignons à mes yeux. Tu connais ma fille ? Elle s'appelle Bonnie, Bonnie Hayden. Elle doit être restée à l'école ; ça fait six mois qu'on l'y a emmenée. C'est une vraie rousse et ses éphélides sont étincelantes. Je suis sûre que c'est à cause de son sang irlandais.

Will arracha une page de son livre, la roula en boule puis l'agita sous son nez. Il adressa un large sourire à Stella.

32.

Oregon

Ils étaient partis chasser, les adultes et les mâles les plus jeunes, pubères ou prépubères ; ils ont gagné les hauteurs pour voir s'il restait du gibier après la chute de cendre. Mais le monde était recouvert d'un manteau gris à perte de vue, et les animaux avaient fui vers le sud, excepté les plus petits, les carnivores et les rongeurs tapis dans leurs tanières et leurs terriers, qui attendaient…

Et lorsque les hommes entendent le lahar, lorsqu'ils voient le nuage pyroclastique lourd de neige et de glace fondues gonfler au pied de la montagne, tel un châle gris sale tombé des épaules de l'Ours des Tempêtes dont les griffes sont des éclairs… ou tel le tapis de la Déesse des Montagnes, une feuille de peau douce qui recouvre la terre alentour dans un bruit pareil à celui d'une charge de bisons…

À l'eau produite par cette fonte subite s'est mêlé un gaz ardent, et son flot emporte la cendre, la boue et les arbres, fonce en rugissant vers les hommes livides et tremblants de peur.

Le chef est celui qui a les yeux les plus acérés, l'esprit le plus vif, le bras le plus fort, la descendance la plus nombreuse, mais il a à peine trente-cinq ou quarante ans… Le chef n'a jamais rien vu qui ressemble à ce lahar qui déferle sur lui. La pluie de cendre était déjà un désastre. Cette lointaine muraille de boue grise semble devoir mettre plusieurs jours à les atteindre, elle déboule à travers les lointaines forêts. Si puissante, si furieuse soit-elle, comment pourrait-elle les atteindre, lui, ses fils et ses chasseurs ?

Mais, au cas où, il décide de retourner auprès des femmes.

Mitch se redressa sur ses genoux, se releva et retourna vers le camp.

Les hommes dévalent les collines, empruntant le plus court chemin pour descendre, soulevant sur leur passage des nuages

de cendre, et le chef lève les yeux au-dessus de son petit groupe, découvrant que le nuage gris s'est considérablement rapproché de lui. Il tremble, conscient de sa propre ignorance. La mort est peut-être toute proche.

Mitch descendit dans un creux, foulant la boue séchée en contournant les buissons.

C'est un lac de feu qui va les engloutir. Un lac surgi de l'enfer, que personne n'a jamais nommé, encore moins conçu. Le chef court plus vite comme le rugissement se fait plus fort, plus tonitruant encore que le plus grand troupeau qu'on ait jamais chassé, la muraille de nuage recouvrant le monde avec une dignité pesante mais vive, à la façon d'un ours géant.

Puis le chef s'arrête et fait remarquer à ses hommes que le nuage ne bouge plus. Éclats de rire et hurlements de joie. Le nuage gris se dissipe, s'effiloche. Ils ne voient pas le flot qui déferle sur la terre.

Puis survient la plus violente des chutes de cendre, une épaisse fumée aux lourdes volutes, qui les aveugle et les étouffe, dont les particules s'insinuent dans leurs yeux, leurs narines et leur bouche. Ils tentent de se protéger. Aveuglés, ils s'effondrent en poussant des cris de chasse, des cris d'identité qui ne sont pas encore des noms. Le rugissement se fait à nouveau entendre, gagne en puissance, accompagné du rythme assourdi des arbres qui s'écroulent.

Mitch observa une pause lors de son escalade, considérant les strates marquées par les intempéries, les restes friables de l'antique lahar. Il se frotta les yeux, tentant de chasser une écharde d'argent de son champ visuel.

Une fois sur la ligne de crête, il descendit en titubant vers la berge de la Spent River, un petit plateau surplombant le lit asséché. Peut-être avaient-ils échoué au bord de la rivière, attendant de la traverser en file indienne, entre l'éminence où Mitch (et le chef) s'était trouvé quelques minutes plus tôt et l'endroit qu'il occupait à présent, son bras estropié pendant contre son flanc, luttant contre l'engourdissement qui le gagnait en même temps que le croissant argenté se faisait de plus en plus menaçant.

Il s'avança le long de la petite falaise. Ses yeux balayaient le

sol devant lui, à la recherche d'une phalange, voire d'un os plus important, que nul coyote n'aurait rongé, que nul écureuil n'aurait emporté, et qui serait tombé d'une strate de cendre, d'un sinistre moulage de mort.

Le rugissement devient assourdissant, mais le nuage semble se dissiper. De l'endroit où ils se trouvent, ils ne peuvent pas voir le lahar se dissocier en plusieurs vrilles, qui coulent dans des chenaux naturels déjà creusés dans la terre, dépensant ce qui lui reste d'énergie afin d'aller plus loin, toujours plus loin, mais de plus en plus faiblement. Ils ne voient pas que cette nouvelle menace mobilise ce qu'il lui reste de force pour les tuer.

Peut-être vont-ils survivre ?

S'ils étaient quelque part, c'était forcément sur sa droite. Leurs os avaient peut-être chu de la falaise depuis des siècles. Il marchait si près du bord qu'il ne restait peut-être rien. La rivière devait être plus élevée à l'époque, son lit était moins creusé, mais peut-être que la hauteur de la falaise les avait fait reculer…

Le chef se tourne vers le nord-ouest. Le lahar annonce son arrivée par un nouveau rugissement. Il écarquille les yeux, ses narines palpitent de rage et de frustration. C'est un torrent d'eau et de boue écumantes, brûlantes. Il en a plein les yeux, plein l'esprit. Jamais ils ne pourront courir plus vite que cette déferlante. Ils se tendent, et le flot surgit en contrebas, rongeant le rivage. Ils rampent vers le sommet de la falaise, mais le lahar s'enfle et vient les saisir comme ils lèvent les bras. Le liquide pâteux les ébouillante et, l'espace d'un instant, le chef entend les hurlements des siens.

Mitch cessa de respirer.

Leurs femmes avaient dû périr au même moment, à quelques secondes près, sur l'autre rive de la Spent River.

Le chef tombe à la renverse. Lui, ses fils et ses chasseurs se débattent quelques dizaines de secondes contre la boue ardente, puis ils cessent de bouger. Ils sont engloutis par un tapis épais d'une cinquantaine de centimètres, fourré de branchages, de troncs d'arbres et de rochers gros comme le poing, sans parler des cadavres d'animaux.

Mitch se calma à mesure qu'il poursuivait sa route. Les choses se mettaient en place. Quand il était en mode recherche, son esprit était aussi paisible qu'un lac.

La terre est bouillante. Près de la rivière, plus rien ne survit excepté dans les profondeurs. Son lit est bordé de buissons dénudés, calcinés, ravagés. Les cadavres ébouillantés gisent sous un manteau bosselé de boue fumante. La terre sent la glèbe et les légumes cuits. Une odeur d'herbes aromatiques.

Puis la boue refroidit.

Et survient la troisième chute de cendre, qui achève d'ensevelir les restes des hommes et des femmes, ainsi que la terre ravagée tout autour de la Spent River.

C'était fini.

Gardant la tête baissée, Mitch se pressa un œil du bout du doigt, mais la douleur persistait. Le prix à payer.

Rod Taylor actionne le levier de la vieille machine à explorer le temps. La boue se durcit sous la chape de cendre grise. Le temps prend son essor. Les cadavres se décomposent dans leur gangue, maculant la boue durcie. La chair s'en détache et les os frémissent à chaque séisme, la boue et la pierre se fendillent, laissant pénétrer l'eau et la terre meuble, et le creux se remplit d'une boue d'une autre densité, d'une autre composition, ce qui immobilise enfin les ossements.

Les hommes peuvent se reposer.

Mitch savait qu'ils étaient toujours là, quelque part.

Il fit halte et regarda sur sa droite, dans une faille que des centaines de siècles d'érosion avaient creusée au flanc de la falaise. Il ne vit pas tout de suite ce qui avait attiré son attention ; l'atroce écharde de lumière l'empêchait de se concentrer.

Le sommet de la falaise se trouvait un peu moins de deux mètres au-dessus de sa tête. Une traînée gris foncé le soulignait, sous une couche superficielle d'humus et de broussailles. Mais un tunnel de lumière se creusa dans son champ visuel, et il ne vit plus que l'objet d'un brun étincelant qui gisait dans la pierre.

Il osait à peine respirer.

Mitch s'étira, laissant pendre son bras estropié, puis s'étira encore, calant ses genoux sur la paroi de boue séchée criblée de

cailloux. Tendit la main droite et effleura la surface de cendre compacte et de boue pétrifiée.

L'objet était plus dur que sa gangue. C'était peut-être un os de cerf, de bouquetin ou de mouton.

Non. C'était un os humain, un tibia. Et vu la strate où il était enchâssé, il était au moins aussi ancien que les ossements du site. L'œil droit moucheté d'étincelles, il baissa la main vers l'éclat qu'il venait d'apercevoir, une tache brune au sein de la roche.

Il le brandit, le tournant et le retournant jusqu'à le distinguer nettement. Une esquille minuscule, mais indubitablement humaine. *Homo* quelque chose. Il la remit en place. Sa position serait d'une importance capitale lors de l'examen du site.

Il pêcha un cure-dents dans sa poche et attaqua la gangue de boue et de cendre qui entourait le tibia jusqu'à ce qu'il ait chassé le doute de son esprit, luttant contre la douleur qui lui taraudait le crâne. Puis il s'assit et ramena ses genoux contre son torse.

Impossible de lutter. La migraine allait triompher. Ça faisait plus de dix ans qu'il n'avait pas eu de crise aussi grave. Le cure-dents lui échappa de la main comme il s'allongeait sur le sol en étouffant un gémissement.

Il réussit à toucher du doigt l'os à demi enfoui dans la paroi.

— Je te tiens, murmura Mitch.

Puis il ferma les yeux et sentit son propre lahar déferler sur lui.

33.

Nouveau-Mexique

Le moniteur de Dicken affichait des comparaisons entre les expressions de protéines dans les tissus embryonnaires lors de différentes phases du développement, dans le but d'identifier un hypothétique catalyseur, rétrovirus ou transposon, qui se serait

insinué dans un complexe de gènes de développement afin de promouvoir l'apparition de l'hymen chez les sujets de sexe féminin. Même s'il exploitait les recherches et les comparaisons antérieures – à sa grande surprise, il en avait trouvé dans les textes –, cette tâche lui prendrait des mois, voire des années.

Le Dr Jurie avait affecté Dicken au poste le moins dangereux et le moins passionnant du Centre de pathogénie de Sandia. Un authentique placard.

Étrange façon de concilier sécurité et efficience. Jurie gardait Dicken à portée de main, sans doute pour contrôler son activité et l'exploiter au mieux de ses intérêts.

Cherchait-il aussi à le piéger ? à l'amener à se confesser ?

Connaissant Jurie, Dicken n'excluait aucune hypothèse.

Jurie lui avait transmis toute une série de courriers électroniques aussi interminables qu'énigmatiques, qui avaient suscité chez lui un certain malaise. Jurie était peut-être sur le point de faire une découverte intéressante, avait-il conclu, une découverte aussi délirante que fondamentale.

Jurie était persuadé – après bien d'autres scientifiques – que les virus jouaient un rôle substantiel mais peu sophistiqué dans presque toutes les phases du développement embryonnaire. Et il avait des idées intéressantes sur la nature de ce rôle :

Les virus génomiques veulent jouer dans la cour des grands, mais ce sont des petits joueurs déchus, aux moyens limités. Ils ne sont pas à la hauteur des grandes occasions, de sorte qu'ils élaborent quantité de petites stratégies énigmatiques, et les grands les tolèrent et finissent par ne plus pouvoir se passer de leurs subtilités…

Les virus endogènes sont intrinsèquement faibles, mais ils s'appuient sur une autre forme d'apoptose, c'est-à-dire de suicide cellulaire programmé. Les ERV s'expriment à certains moments et apportent des antigènes sur la surface cellulaire. La cellule, inspectée par les agents du système immunitaire, est alors tuée. En coordonnant l'apparition d'antigènes sur les cellules de leur choix, les virus génomiques peuvent contribuer de façon grossière au façonnage de l'embryon, voire à celui de l'organisme après la naissance. Certes, ils œuvrent avant tout

pour accroître leur population et améliorer leur statut au sein du génome étendu. Ils accomplissent leur but en exerçant un contrôle limité mais persistant face à l'assaut sans cesse renouvelé du puissant système immunitaire.

Chez les mammifères, leur victoire est totale. Nous avons abandonné aux virus certains des aspects les plus cruciaux de notre vie, à seule fin d'accorder à nos bébés le temps de se développer dans la matrice plutôt que dans ce milieu confiné qu'est l'œuf ; le temps nécessaire à l'élaboration d'un système nerveux plus sophistiqué. Un risque calculé. Grâce à cette dette, les gènes viraux retiennent en otages toutes nos générations futures.

Un peu comme si nous avions accepté un prêt de la Mafia…

* * *

Maggie Flynn frappa à la porte ouverte du bureau.

— Je peux vous déranger ? demanda-t-elle à Dicken.

— Pas vraiment. Pourquoi ?

Dicken fit pivoter sa chaise à roulettes. Flynn semblait nerveuse, mal à l'aise.

— Il est arrivé quelque chose. Jurie est absent. Il nous a dit de ne rien faire. Mais ce n'est pas possible. Nous ne sommes pas préparés à ce genre de situation.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons besoin d'un conseil d'expert. Et vous êtes peut-être l'expert qu'il nous faut.

Dicken se leva et se planta devant elle, les mains dans les poches, l'esprit en alerte.

— Quel genre de conseil ?

— Nous avons un nouveau pensionnaire, répondit Flynn. Et ce n'est pas un singe.

Visiblement, l'événement ne l'enchantait guère.

Si Maggie Flynn pensait que Dicken était dans les petits papiers de Jurie, pourquoi aurait-il cherché à la détromper ? Le laissez-passer de Flynn était susceptible d'ouvrir bien des portes qui lui étaient fermées – il s'en était rendu compte la veille, en visitant le labo de Presky consacré aux monotrèmes.

Guidé par Flynn, il sortit du bâtiment et monta à bord d'une voiturette qui lui fit faire le tour des cinq hangars abritant le zoo. Une fois à l'extérieur, loin des micros et des caméras, Flynn s'exprima avec plus de clarté.

— Vous avez travaillé avec des enfants de SHEVA, commença-t-elle. Pas moi. Nous sommes dans une situation délicate, tant sur le plan médical que sur le plan éthique, et je ne sais pas comment la gérer. Comme je suis la seule femme mariée du groupe, Turner m'a choisie pour apporter le soutien moral et établir un lien, mais… pour parler franchement, je ne vois pas comment m'y prendre.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Dicken.

Flynn immobilisa la voiturette, plus agitée que jamais.

— Vous n'êtes pas au courant ? interrogea-t-elle d'une voix de fausset.

L'esprit de Dicken se mit à tourner à plein régime, et il comprit qu'il risquait de gâcher une occasion en or. *Vous avez travaillé avec… Je suis la seule femme mariée…*

Ils vont le faire. Ils l'ont déjà fait. Il sentit son pouls s'accélérer et espéra que ça ne se voyait pas.

— Oh ! fit-il en feignant le détachement. Des enfants du virus.

Flynn se mordilla la lèvre.

— Je n'aime pas cette expression, déclara-t-elle en redémarrant. Jurie n'a jamais travaillé directement avec eux. Uniquement avec des spécimens. Turner pas davantage, et Presky ne traite que des animaux, il ne sait pas comment s'y prendre. Nous avons pensé à vous. D'après Turner, c'est pour ça que vous êtes ici, c'est pour ça qu'on vous fait bosser sur ces théories de merde – pour que vous soyez toujours disponible en cas d'urgence.

— Oui, fit Dicken en affichant une prudence toute professionnelle.

Il plissa les lèvres pour éviter de proférer une stupidité qui aurait pu le trahir.

— Il s'est passé quelque chose à la frontière, reprit Flynn. J'ignore les détails, je ne suis pas dans cette boucle-là. Jurie est en Arizona. Turner m'a dit d'aller vous chercher en attendant

son retour. (Elle eut un sourire fugitif qui traduisait son agitation.) Quand le chat n'est pas là…

Il s'agissait donc d'un complot, et celui-ci ne semblait guère convaincant. Flynn s'attendait à un commentaire rassurant de sa part. Ce ramassis de savants fous carburait aux belles phrases proférées d'un ton jovial, comme pour refouler la crainte bien réelle que leurs activités intéressent la Cour pénale internationale de La Haye.

— Dieu bénisse les animaux et les enfants, lança Dicken. Allons-y.

* * *

Au nord du zoo se trouvait un parking d'asphalte noir sur lequel se dressait un ensemble de tentes gonflables couleur argent évoquant une gigantesque larve extraterrestre. Un tube d'accès reliait ce complexe en forme de saucisse au Hangar 5, qui abritait la plus grande partie des labos de primatologie. Dicken remarqua côté sud deux compresseurs et une unité de stérilisation aux formes alambiquées dont l'installation était toute récente.

Il ne prit conscience de la taille du complexe qu'une fois arrivé devant lui. Son volume égalait celui du hangar et il occupait au moins quatre mille mètres carrés de surface.

Ils garèrent la voiturette et pénétrèrent dans le Hangar 5 par l'entrée de service. Turner les retrouva dans une petite clinique aménagée dans le labo – de toute évidence, elle était conçue pour prendre en charge les humains en plus des primates.

— Ravi de vous voir, Christopher, déclara-t-il. Jurie a été obligé de se déplacer jusqu'à la frontière. Des manifestants ont bloqué un de nos autobus et l'ont empêché de rentrer en Arizona. Apparemment, ils ont bénéficié de la complicité de la police locale. Jurie a dû réquisitionner un autre véhicule à la dernière minute et lui faire contourner les barrages.

— Ça ne me surprend pas, commenta Flynn.

Dicken les observa tous les deux. Ce qu'il vit le fit frémir. Leur jovialité de façade s'était évaporée. Ils savaient qu'ils risquaient leur carrière.

— Les préparatifs étaient en train depuis quelque temps, mais Jurie ne nous a annoncé la nouvelle qu'hier, reprit Turner.

Les pièces du puzzle s'assemblaient.

— Elle est très malheureuse, précisa Flynn.

— Je ne sais même pas si sa présence ici est souhaitable, dit Turner.

— Elle est enceinte, continua Flynn.

— Suite à un viol, m'a-t-on dit, ajouta Turner. Son beau-père.

— Ô mon Dieu ! je ne savais pas que c'était un *viol.* (Flynn se prit la tête entre les mains.) Elle n'a que quatorze ans.

— Elle vient d'une école de l'Arizona. De *notre* école, comme dit Jurie. C'est de là que proviennent la majorité de nos spécimens.

— Elle est enceinte ? répéta Dicken, totalement pris de court, se demandant l'instant d'après s'il ne s'était pas trahi.

— La nouvelle n'a pas été annoncée officiellement, même parmi le personnel de la clinique, dit Turner. Je compte sur votre discrétion.

Dicken donna libre cours à son étonnement.

— C'est un événement capital. (Sa voix se brisa.) Mais c'est une 52XX. Et si elle avait des cellules polyploïdes ?

— Je ne crois que ce que je vois, répliqua Turner d'un air sombre. Elle a été engrossée par son beau-père.

— C'est un événement *extraordinaire,* insista Dicken.

— Ça fait un mois qu'elle est arrivée à l'école, reprit Turner. Nous avons découvert son état en analysant des échantillons de son sang. Jurie a failli avoir une attaque lorsque le labo lui a transmis les résultats. Il semblait extatique. Il a ordonné son transfert ici la semaine dernière sans informer le reste d'entre nous.

— J'étais furieuse, précisa Flynn. J'aurais pu le frapper.

— Mais que pouvions-nous faire ? L'école n'avait pas les moyens de la prendre en charge, et aucun hôpital n'aurait accepté de l'admettre.

Dicken leva une main.

— Qui s'occupe de cette clinique ? demanda-t-il.

— Maggie, Tommy Wrigley – vous l'avez rencontré le jour de votre arrivée – et Thomas Powers. Des types venus de

Californie ; on ne les connaît pas. Et Jurie, bien entendu, pour la partie recherche. Mais il n'a même pas examiné la fille.

— Dans quel état est-elle ?

— Elle en est à son troisième mois, répondit Flynn. Et ça ne se passe pas très bien. Nous pensons qu'elle est atteinte d'un SHIVER à génération spontanée.

— Ça n'a pas été confirmé, corrigea Turner d'un air contrarié. Elle se comporte comme si elle avait la grippe, et ce n'est peut-être que cela. Mais nous préférons pécher par excès de prudence. Et ceci doit rester confidentiel… n'en parlez même pas à vos collègues de Sandia.

— Mais le docteur Dicken est un expert en matière de SHIVER, n'est-ce pas ? dit Flynn, sur la défensive. Ce n'est pas pour cela que Jurie vous a fait venir ici ?

— Allons examiner cette jeune fille, proposa Dicken.

— Elle s'appelle Fremont, Helen Fremont, précisa Flynn. Elle vient du Nevada – de Las Vegas, je crois.

— De Reno, corrigea Turner. (Puis ses yeux s'emplirent de détresse et ses épaules se voûtèrent.) Je pense que je ne tiendrai plus très longtemps. Ce n'est plus possible.

34.

Baltimore – Washington

Kaye et Marge Cross restaient silencieuses sur la banquette arrière. Kaye considéra la nuque du chauffeur, à peine visible sous son turban, et aperçut le reflet de son sourire dans le rétroviseur. Il sifflotait doucement, ravi. De toute évidence, être le grand-père d'une enfant de SHEVA n'était pas un fardeau à ses yeux.

Kaye ignorait tout des conditions de vie des enfants de SHEVA au Pakistan. En règle générale, les cultures dites archaïques – musulmane, hindouiste, bouddhiste – faisaient

preuve de beaucoup plus de tolérance à leur égard. Ce qui était aussi surprenant qu'humiliant.

Cross regardait passer les voitures en tapotant doucement son genou. Un long semi-remorque les doubla, portant l'emblème écarlate d'un transporteur de viande porcine originaire de Birmingham, en Alabama.

— Qu'est-ce qu'on a dépensé comme fric là-dedans, murmura-t-elle.

Kaye supposa qu'elle faisait allusion à la transplantation de tissus porcins.

— Où allons-nous, Marge ? demanda-t-elle.

— Nulle part, on se promène.

Son menton tressauta, sans que Kaye puisse déterminer si c'était pour acquiescer ou pour accompagner les cahots de la route.

— L'adresse que vous avez donnée se situe dans un quartier résidentiel, insista Kaye. Je connais bien Baltimore et le Maryland. Je suppose que ceci n'est pas un kidnapping.

Cross la gratifia d'un sourire pitoyable.

— C'est vous qui payez la course, bon sang, lui rappela-t-elle. Je voudrais vous présenter certaines personnes.

— Très bien, fit Kaye.

— Lars n'a pas ménagé Robert.

— Robert est un abruti pontifiant.

Cross haussa les épaules.

— Néanmoins, j'ai décidé de ne pas suivre l'avis de Lars.

— Cela ne me surprend pas, répliqua Kaye.

Elle détestait être privée de son labo et de ses assistants, même maintenant. La recherche scientifique était son ultime réconfort, son labo le dernier refuge où elle avait le loisir de se perdre dans le travail.

— Je vais vous libérer, reprit Cross.

Kaye constata non sans surprise qu'elle encaissait assez bien le choc. Ce fut à son tour de dodeliner de la tête au rythme de la suspension déficiente du taxi.

— En ce qui me concerne, votre travail est arrivé à son terme.

— Très bien, dit Kaye en pinçant les lèvres.

— Je me trompe ?

— Non.

Kaye sentit son cœur battre plus fort. *Je vais pouvoir passer aux choses sérieuses. Arrêter de travailler seule dans mon coin.*

— Que pourriez-vous encore accomplir chez Americol ? demanda Cross.

— Effectuer des travaux de recherche fondamentale sur l'activation hormonale des éléments rétroviraux chez l'être humain, répondit Kaye, incapable de renoncer au passé. En accordant une attention toute particulière aux systèmes de signaux liés au stress. Étudier le transfert des facteurs de transcription et des gènes régulateurs vers les cellules somatiques par le biais des ERV. Ainsi que le virus considéré comme un moyen de transport génétique et un système régulateur de l'organisme. Prouver que l'option tout-maladie n'est pas la bonne.

— Un excellent programme, commenta Cross. Un peu trop audacieux pour Americol, mais je peux passer quelques coups de fil et vous trouver un poste quelque part. Mais, franchement, je pense que vous n'aurez pas le temps.

Kaye haussa les sourcils et plissa les lèvres.

— Si je ne suis plus votre employée, comment pouvez-vous déterminer le temps dont je dispose ?

Cross eut un bref sourire, qui fut vite remplacé par une grimace soucieuse.

— Robert n'a pas choisi la bonne arme pour vous attaquer, dit-elle. Ou plutôt : il a choisi le mauvais public pour lancer son offensive.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y aura vingt-trois ans en août prochain, j'étais affairée à rassembler du capital-risque pour monter ma première société. Mon emploi du temps se résumait à des réunions et à des déjeuners d'affaires. (Elle prit un air songeur, comme si elle avait la nostalgie de cette époque bénie.) Dieu est entré dans ma vie. Le moment était sacrément mal choisi. Ça m'a tellement secouée que j'ai dû me planquer huit jours dans un hôtel des Hamptons. Comme on disait jadis, j'ai littéralement défailli.

Telle une petite fille confessant ses fautes, elle évitait soigneusement de croiser le regard de Kaye. Celle-ci se pencha

en avant pour avoir une meilleure vue sur son visage. Jamais elle n'avait vu Cross aussi vulnérable.

— J'étais terrorisée à l'idée qu'il était en fait un signe de démence, d'épilepsie ou pis encore.

— Vous Le considériez comme masculin ?

Cross acquiesça.

— Plutôt surprenant pour des femmes de caractère comme nous, pas vrai ? Ça m'a pas mal troublée sur le moment. Mais si troublée, si terrifiée que j'aie été, je n'ai même pas pensé à passer un examen radiologique. C'était une idée de génie, Kaye. De génie.

Kaye jeta un nouveau coup d'œil au rétroviseur. Le chauffeur s'efforçait visiblement d'occulter la conversation qui se déroulait sur la banquette arrière, de respecter l'intimité de ses passagères – et il y échouait tout aussi visiblement.

— L'amour n'est pas le mot qui convient, mais c'est le seul dont nous disposions. De l'amour sans désir. (Cross passa sur ses paupières ses doigts soigneusement manucurés.) Je n'ai jamais parlé de cela à personne. Un type comme Robert s'en serait servi pour me nuire.

— Mais c'est la vérité, dit Kaye.

— Absolument pas, rétorqua Cross d'un air malicieux. C'est une expérience personnelle. C'était réel pour vous comme pour moi, mais cela ne nous avance à rien dans ce vieux monde cruel. La même vision aurait pu conduire un autre à brûler des sorcières sur le bûcher ou à bouter les Anglais hors de France. À relancer cette bonne vieille Inquisition.

— Je ne le pense pas.

— Comment pouvez-vous être sûre que les bouchers et les assassins n'ont pas reçu de messages ?

Kaye dut bien admettre qu'elle n'en savait rien.

— J'ai passé bien du temps à m'efforcer d'oublier cela, reprit Cross, afin de me consacrer à la tâche que je m'étais fixée et d'arriver là où j'en suis aujourd'hui. C'était parfois cruel d'anéantir les rêves de mon prochain. Et lorsque je me souvenais de mon expérience, cela me bouleversait encore plus. Car je savais que cette entité, cet être, je savais qu'il ne me punirait jamais, même si je commettais des actes monstrueux. Il

ne se contenterait pas de me pardonner… *Il s'abstiendrait de me juger*. Il ne me donnerait que Son amour. Ça ne pouvait pas être réel. Ce qu'il disait, ce qu'il faisait… ça n'avait aucun sens.

— Il m'a paru bien réel, dit Kaye.

— Savez-vous qui était saint Thomas d'Aquin ? demanda Cross.

Kaye fit non de la tête.

— Le plus admiré de tous les théologiens. Un penseur redoutable, un parangon de la logique… sacrément difficile à lire de nos jours. Mais intelligent, aucun doute là-dessus, et fort précoce par-dessus le marché. Élève d'Albert le Grand et défenseur d'Aristote face à l'Église. Auteur de textes copieux. Admiré de toute la chrétienté et considéré encore aujourd'hui comme un penseur de premier ordre. Le matin du 6 décembre 1273, il se trouvait à Naples, en train de dire la messe. Il avait à peu près mon âge. En plein milieu de son sermon, il s'est arrêté net et a regardé dans le vide. Ou dans la *totalité*. Il devait être bouche bée, j'imagine.

Cross prit un air lointain, intrigué.

— Il a cessé d'écrire, de dicter, de composer la *Summa Theologica,* l'œuvre de sa vie. Et lorsqu'on le suppliait de s'expliquer, il se contentait de dire : « Je ne peux plus rien accomplir ; de telles choses m'ont été révélées que tout ce que j'ai écrit semble un fétu de paille, et j'attends à présent le terme de ma vie. » Il est mort quelques mois plus tard. (Cross eut un petit reniflement.) Pas étonnant que Thomas d'Aquin ait baissé les bras, le malheureux. Je n'ai aucune peine à reconnaître un supérieur hiérarchique quand j'en vois un. Comparée à ce qui m'a touchée, je ne suis qu'un ver de terre. Jamais je n'oserais dire à Dieu comment Il doit se conduire. (Elle sourit.) Eh oui, ma chère, je suis capable d'humilité. (Elle tapota le genou de Kaye.) Et voilà. Vous êtes virée. Vous avez fait tout ce que vous pouviez faire dans le cadre de mon entreprise.

— Et Jackson ?

— Il est limité, mais il peut encore m'être utile, et il a un travail important à accomplir. Lars gardera l'œil sur lui.

— Jackson ne comprend rien à rien.

— Si vous voulez dire qu'il a l'esprit étroit, c'est exactement

ce dont j'ai besoin en ce moment. Il mettra tous les points sur tous les *i* afin de prouver qu'il a raison. Tant mieux pour lui.

— Mais il se trompe.

— Alors, il se trompera sur toute la ligne. (Cross refusait de céder.) Saint Thomas d'Aquin connaissait bien le problème de Robert. Il l'avait baptisé *ignorantia affectata*, l'ignorance cultivée.

— Il faudrait que Dieu le touche, dit Kaye avec amertume.

Puis elle rougit, embarrassée à l'idée d'avoir considéré cette possibilité comme un châtiment.

Cross réfléchit sérieusement à la possibilité en question.

— Je suis déjà surprise que Dieu m'ait touchée, dit-elle. Je serais franchement choquée qu'il décide de s'intéresser à Robert.

35.

Nouveau-Mexique

La gigantesque tente couleur argent abritait huit mobile homes placés sur une feuille de plastique froissée et reprisée, à l'intérieur d'une enceinte de panneaux transparents surmontés de fil de fer barbelés. Ces mobile homes ne semblaient ni confortables ni accueillants.

Dicken s'efforça de s'orienter dans la pénombre qui régnait à l'intérieur du complexe. Ils étaient entrés par la façade ouest. Par conséquent, c'était au nord qu'était garée la fourgonnette du Bureau de gestion des urgences qui, sans doute, avait amené Helen Fremont de l'Arizona. Au sud de l'enceinte en plastique, qui se trouvait à une dizaine de mètres des mobile homes, on avait disposé un petit dédale de tables et d'établis de labo où se trouvait un équipement médical standard.

Quelques projecteurs montés sur des poteaux d'acier suppléaient à la lumière du soleil.

Dicken ne vit personne sous la tente.

— Nous n'avons pas encore d'équipe sur place, dit Flynn. Elle n'est tombée malade que ce matin.

— Est-ce qu'il y a un téléphone dans son mobile home, ou alors un interphone, un mégaphone, autre chose ?

Flynn secoua la tête.

— Nous en sommes encore à la phase d'aménagement.

— Vous voulez dire qu'elle est toute seule là-dedans ?

Turner fit oui de la tête.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis ce matin, répondit Flynn. Je suis allée la voir pour tenter de l'examiner. Elle n'a pas voulu se laisser faire, mais j'ai pris quelques photos, et puis il y a la vidéo, bien entendu. Nous procédons à des tests sur ses fluides et sur l'air qu'elle respire, mais je ne connais pas bien ces machines. De sorte que j'ai emporté les échantillons au labo de primatologie. On est en train de les étudier.

— Est-ce que Jurie sait qu'elle est malade ? demanda Dicken.

— Nous l'avons appelé, répondit Turner.

— Vous a-t-il donné des instructions ?

— Il nous a dit de la laisser tranquille. De n'autoriser personne à entrer ici tant que nous n'avions pas de certitude.

— Mais Maggie est quand même allée la voir.

— Il le fallait, répondit l'intéressée. Elle avait l'air terrorisée.

— Vous étiez en tenue isolante ?

— Évidemment.

Dicken pivota sur sa jambe estropiée et inclina la tête sur le côté, se mordant la joue pour ne pas éclater. Il était furieux.

Flynn refusait de le regarder en face.

— C'est la procédure, dit-elle. Tous les tests ont été effectués dans des conditions de Niveau 3.

— Autant suivre le règlement à la lettre, hein ? lança Dicken. Lui avez-vous au moins demandé si elle souhaitait sortir pour être examinée par un médecin ?

— Elle refuse de sortir, répliqua Turner. Nous avons des caméras vidéo qui la filment. Elle est dans sa chambre. Elle reste allongée sur le lit sans rien faire.

— Génial, commenta Dicken. Qu'est-ce que vous attendez de

moi, bon sang ?

— Nous avons des images, dit Flynn en attrapant son dataphone.

— Montrez-moi ça.

Elle fit défiler cinq images sur l'écran de son appareil. Dicken découvrit une enfant de SHEVA aux cheveux marron foncé, aux yeux dont l'iris était bleu moucheté de jaune, au visage fin rehaussé par de fortes pommettes, à la peau pâle. Elle ressemblait à un chaton effrayé, fouillant du regard tous les coins de la pièce, refusant de se laisser intimider en dépit de son état.

Il constata qu'elle ne présentait aucun des symptômes les plus visibles de SHIVER – aucune lésion sur ses bras grêles, aucune marbrure écarlate sur sa gorge. Selon le tableau qui s'afficha à l'issue du diaporama, elle avait une température de 38,9 °C.

— Prise de température à distance ? demanda-t-il.

Flynn acquiesça.

— Vous disiez que ses titres viraux étaient élevés…

— Elle s'est coupée en entrant dans la fourgonnette. Ses accompagnants avaient ordre de ne faire aucune prise de sang, mais ils ont pu récupérer quelques gouttes, et nous avons recueilli des échantillons dans des conditions acceptables. C'est pour cela que la fourgonnette est restée ici. Elle produit des ERV.

— Évidemment, puisqu'elle est enceinte, lança Dicken. Elle ne présente aucun des symptômes connus. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle est atteinte de SHIVER ?

— Le docteur Jurie a dit que c'était une possibilité.

— Jurie n'est pas ici, contrairement à vous.

— Mais elle est *enceinte,* dit Turner, grimaçant comme si cela justifiait leur inquiétude.

— Avez-vous établi la présence d'un pseudotype ?

— Les tests sont toujours en cours, répondit Turner.

— Et alors ?

— Rien pour l'instant.

— Vous avez déjà eu SHIVER, dit Flynn d'un air morose. Vous devriez être encore plus prudent.

Elle paraissait maintenant plus furieuse qu'angoissée. Turner et elle se demandaient dans quel camp il se rangeait, et il avait à moitié envie de le leur dire.

— Je n'aurai même pas besoin de tenue, déclara-t-il, méprisant.

Il lança le dataphone à Flynn et se dirigea vers le mobile home.

— Un instant ! dit Turner, écarlate. Si vous entrez là-dedans sans tenue isolante, vous n'en ressortirez pas. Nous ne tenons pas… nous ne *pouvons* pas vous laisser ressortir.

Dicken se retourna vers lui et s'inclina en écartant les bras. Il avait du travail, un problème à résoudre, et se mettre en colère aurait été une perte de temps.

— Alors allez me chercher une tenue, nom de Dieu ! Et un téléphone, ou alors un simple interphone. Elle a besoin de communiquer avec le monde extérieur. Elle a besoin de parler à quelqu'un. Où sont ses parents… je veux dire : où est sa mère ?

— Nous l'ignorons, répondit Flynn.

Le mobile home se composait de pièces étroites, propres et sans joie. Il s'y trouvait des meubles de location dont les couleurs, qui allaient du beige au jaune, sentaient l'utilitaire et le bon marché. La jeune fille n'avait apporté aucun effet personnel et n'avait pas touché aux animaux en peluche posés sur les étagères du minuscule séjour, encore emballés dans leur plastique.

Dicken se demanda quand on avait acheté ces jouets. Depuis combien de temps Jurie envisageait-il de faire venir à Sandia des enfants de SHEVA ?

Un an ?

Il y avait dans la kitchenette deux chaises renversées. Dicken les remit en place. Le plastique de sa tenue grinça. Il commençait déjà à transpirer, en dépit de son module de climatisation. Ces tenues isolantes lui portaient de plus en plus sur le système.

Il chercha du regard les obstacles potentiellement dangereux, puis se dirigea lentement vers la chambre à coucher, située au fond du mobile home. Il toqua à la porte entrouverte et passa la tête par l'embrasure. La jeune fille était allongée sur

le dos, vêtue d'un corsaire, d'un chemisier et d'un blouson de jean. Elle avait ôté la housse en plastique vert du lit et gardait les yeux fixés sur le plafond.

— Bonjour.

Elle ne daigna même pas le regarder. Il la vit respirer et remarqua que ses joues étaient rougies par la fièvre, la peur ou le désespoir.

— Helen ? (Il s'avança dans l'étroit espace séparant le lit du mur et se pencha sur elle afin qu'elle distingue son visage.) Je m'appelle Christopher Dicken.

Elle détourna la tête.

— Allez-vous-en. Je vais vous rendre malade.

— Cela m'étonnerait, Helen. Comment vous sentez-vous ?

— Je déteste ce scaphandre que vous portez.

— Je ne l'apprécie pas tellement, moi non plus.

— Laissez-moi tranquille.

Dicken se redressa et croisa les bras, non sans difficulté. La tenue émit une série de couinements et il se vit pareil aux animaux en peluche dans leur emballage de plastique.

— Dites-moi comment vous vous sentez.

— J'ai envie de vomir.

— Est-ce que vous avez déjà vomi ?

— Non.

— Bien.

— Pourtant, j'ai essayé, reprit-elle en s'asseyant sur sa couche. Vous devriez avoir peur de moi. C'est ce que ma mère m'a conseillé de dire aux hommes qui voudraient me toucher ou me kidnapper. « Sers-toi de ce que tu as », elle disait.

— Vous ne contaminerez personne, Helen, dit Dicken.

— C'est dommage. J'aimerais bien le contaminer, *lui*.

Dicken était incapable d'imaginer les souffrances, la frustration qu'elle devait éprouver, et cela le mettait mal à l'aise d'y penser.

— Je ne vais pas affirmer que je vous comprends. Ce serait un mensonge.

— Taisez-vous et allez-vous-en.

— Nous ne parlerons plus de cela. Mais nous devons parler de ce que vous ressentez, et j'aimerais vous examiner. Je suis

médecin.

— Lui aussi, il était médecin, répliqua-t-elle sèchement.

Elle roula sur son flanc, évitant toujours de regarder Dicken. Puis plissa les yeux.

— J'ai mal à tous mes muscles, dit-elle. Est-ce que je vais mourir ?

— Je ne le pense pas.

— Je devrais, pourtant.

— Ne parlez pas comme ça, s'il vous plaît. Je dois vous examiner si vous voulez que ça aille mieux. Je vous promets de ne vous faire aucun mal, ni de faire quoi que ce soit qui vous mette mal à l'aise.

— J'ai l'habitude des prises de sang. Si on leur résiste, ils nous attachent. (Elle le dévisagea derrière sa visière.) On dirait que vous avez l'habitude d'aider les personnes malades.

— J'en ai aidé beaucoup. Certaines étaient très, très malades, et j'ai pu les soigner.

— Et d'autres sont mortes.

— Oui, fit Dicken. D'autres sont mortes.

— Je ne me sens pas très malade, j'ai juste envie de vomir.

— C'est peut-être à cause du bébé.

La jeune fille ouvrit la bouche toute grande et devint livide.

— Je suis *enceinte ?*

Dicken sentit son estomac se nouer.

— Ils ne vous ont rien dit ?

— Ô mon Dieu ! (Elle se recroquevilla sur elle-même et lui tourna le dos.) Je le savais. Je le savais. Je sentais quelque chose. C'était son bébé dans mon ventre. Ô mon Dieu ! (Elle se redressa brusquement.) Il faut que j'aille aux toilettes.

L'inquiétude qui habitait Dicken devait être visible en dépit de sa visière.

— Je ne vais pas me faire du mal. J'ai seulement besoin de vomir. Ne me regardez pas, s'il vous plaît.

— Je vous attends dans la salle de séjour, dit-il.

Elle posa les pieds par terre, se mit debout puis marqua une pause, tendant les bras comme pour ne pas perdre l'équilibre. Elle fixa le faux plancher.

— Il se bouchait le nez, il me frictionnait avec du savon, et

puis il m'inondait de parfum à quatre sous. Impossible de lui résister. Il disait qu'il voulait être sûr d'avoir des petits-enfants. Mais ce n'était même pas mon vrai père. Un bébé. Ô mon Dieu !

Son visage se froissa, exprimant des sentiments si complexes que Dicken ne serait jamais parvenu à les comprendre, même au prix de plusieurs heures d'étude. Il comprit ce que devait ressentir un chimpanzé en observant des humains.

— Je suis navré, dit-il.

— Vous avez déjà rencontré une fille comme moi qui était enceinte ? demanda-t-elle, accrochant ses yeux derrière la visière en plastique.

— Non.

— Je suis la première ?

— Dans mon expérience, oui.

— Oh !

L'air paniqué, elle entra d'un pas raide dans la salle de bains. Dicken l'entendit qui s'efforçait de vomir. Il se rendit dans le séjour. Son casque était imprégné de l'odeur de son chagrin et de sa honte, et il n'avait aucun moyen de s'essuyer les yeux et de se moucher.

Lorsque la jeune fille refit son apparition, elle s'immobilisa sur le seuil, puis s'avança avec prudence, comme redoutant de toucher le chambranle de la porte. Elle tenait ses bras repliés contre ses flancs comme s'ils avaient été des ailes. Ses joues étaient d'une splendide nuance dorée et les étincelles jaunes dans ses iris semblaient plus grandes et plus intenses. Elle ressemblait plus que jamais à un félin. Dicken eut droit à un regard intrigué. Elle avait aperçu ses yeux bouffis, ses joues mouillées de larmes.

— Pourquoi vous souciez-vous de mon sort ? demanda-t-elle.

Dicken secoua la tête sous son casque.

— C'est difficile à expliquer. J'étais là au tout début.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas si nous avons le temps. Nous devons découvrir pourquoi vous êtes malade.

— Expliquez-le-moi, et ensuite, vous pourrez m'examiner.

Dicken se demanda comment réagiraient les autres s'il passait deux heures à l'intérieur du mobile home. Si Jurie

revenait…

Cela n'avait aucune importance. Il devait faire quelque chose pour cette enfant. Elle méritait tellement plus !

Il tira sur le sceau de son casque et en ouvrit la fermeture à glissière, puis s'en défit. Ce n'était pas le risque le plus insensé qu'il ait jamais couru.

— J'ai été l'un des premiers à comprendre, commença-t-il.

La jeune fille leva le nez et renifla. Le V que dessinait sa lèvre supérieure était d'une si étrange beauté que Dicken ne put s'empêcher de sourire.

— C'est mieux comme ça ? demanda-t-il.

— Vous n'avez pas peur, vous êtes en colère. En colère *pour* moi.

Il opina.

— Personne ne s'est jamais mis en colère en mon nom. C'est une odeur si douce. Asseyez-vous dans la salle de séjour. Ne vous approchez pas trop de moi, au cas où je serais dangereuse.

Ils se rendirent dans le séjour. Dicken prit place sur une chaise tandis qu'elle se plaçait près du canapé, les bras croisés, comme si elle était prête à s'enfuir.

— Racontez-moi, dit-elle.

— Puis-je vous examiner tout en parlant ? Vous pouvez rester habillée, et je ne vous ferai pas de piqûre. J'ai seulement besoin de vous voir et de vous toucher.

La jeune fille acquiesça.

On ne lui avait jamais raconté que des rumeurs et des approximations. Elle resta tout d'abord debout pendant que Dicken lui palpait doucement la gorge et les aisselles, puis examinait les espaces interdigitaux de ses mains et de ses pieds.

Au bout d'un temps, elle s'assit sur le canapé en vinyle, l'écoutant avec attention et l'observant de ses fantastiques yeux mouchetés d'étincelles.

36.

Arizona

Les trois voitures se séparèrent à un carrefour lors de la traversée d'un village en plein désert. Stella contempla dans la lunette arrière le véhicule, bientôt réduit à la taille d'un point, où se trouvaient Celia, LaShawna et deux des garçons. Puis elle se retourna vers Will, qui semblait s'être endormi.

Jobeth Hayden avait parlé de sa fille durant la première demi-heure, se déclarant ravie que Bonnie n'ait pas été à bord du bus à destination de Sandia mais déçue de n'avoir pas participé à sa libération.

Au bout d'un temps, Stella avait senti ses muscles se tétaniser sous l'effet du choc, et elle avait occulté la voix de Jobeth, se concentrant sur le tas de feuilles roulées en boule que Will avait disposé entre eux.

Will ouvrit les yeux et se pencha en avant.

— Mrs. Hayden, dit-il.

Il fit passer sa langue sur ses lèvres sèches, évitant de croiser le regard de Stella.

— Oui. Tu t'appelles William, c'est ça ?

— Will. J'aimerais poser ceci près de vous.

Il laissa choir quelques boules de papier sur le siège avant droit.

— Ce sont des détritus, déclara Jobeth Hayden d'un air réprobateur.

— Je ne peux pas les garder ici.

— Et pourquoi donc ?

Stella ne comprenait pas ce que mijotait Will. Elle se frotta le nez. Le siège avant droit était en plein soleil. Will émettait son odeur de fièvre. Elle la sentait à présent, une odeur subtile mais franche, pareille à un mélange de beurre et de cacao. Jamais elle n'avait senti un fumet semblable.

— Je peux ? insista Will.

Jobeth Hayden secoua lentement la tête. Stella aperçut ses yeux dans le rétroviseur ; elle paraissait désorientée.

— D'accord, dit-elle finalement.

Stella ramassa une boule de papier et la renifla. Elle rejeta la

tête en arrière, résistant à une violente envie de flairer, et adressa à Will un regard lourd de reproche. Son livre était un réservoir. Il en avait frotté les pages derrière ses oreilles pour accumuler de l'odeur. Elle lui planta le doigt dans le flanc et le questionna d'une poussée d'éphélides. Il lui arracha la feuille des mains.

— Nous ne voulons pas aller dans ce ranch, dit-il à Mrs. Hayden.

— Il y a un docteur là-bas. C'est un endroit sûr, et vous y êtes attendus.

— Je connais un endroit encore plus sûr, rétorqua Will. Pouvez-vous nous conduire en Californie ?

— C'est ridicule, dit Jobeth Hayden.

— Ça fait plus d'un an que j'essaie d'aller là-bas.

— Nous allons au ranch, point final.

Will laissa choir une nouvelle boule de papier sur le siège inondé de soleil. Stella percevait nettement la forme de persuasion qui lui était propre et, en dépit de sa résistance, commençait à trouver sa proposition de plus en plus raisonnable.

Mrs. Hayden continuait de rouler. Stella se demanda si, à force d'insister, Will ne risquait pas de lui faire perdre le contrôle de son véhicule.

Will avait croisé les bras sur le dossier du siège devant lui, et il posa la tête dessus.

— Nous sommes en parfaite santé. Je n'ai pas besoin de docteur / Elle va bien, elle est encore capable de conduire.

— Nous allons voir un docteur dans une petite ville de l'Arizona, et ensuite nous filons droit sur le ranch, déclara Mrs. Hayden.

— C'est de l'autre côté de la frontière. Vous devez passer par le Nevada. Je peux voir la carte ?

Mrs. Hayden avait le front barré de plusieurs plis, et elle entreprit de ramasser les boules de papier pour les jeter vers l'arrière.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Qu'est-ce que tu es en train de faire ?

— Je veux seulement voir la carte.

— Enfin, je suppose que c'est possible, mais arrête de m'envoyer tes déchets, s'il te plaît. Je croyais que vous étiez bien élevés.

Stella posa une main sur le bras de Will.

— Arrête, murmura-t-elle en se penchant vers son oreille.

Faisant celui qui n'avait rien entendu, il récupéra une boule de papier et la jeta à nouveau sur le siège, dans une flaque de soleil qui la réchauffa et accéléra la diffusion de l'odeur dont elle était imprégnée.

— C'est intolérable, dit Mrs. Hayden.

Mais elle redressa la tête, et sa voix ne traduisait nullement la colère. Elle tendit la main droite, ouvrit la boîte à gants et passa à Will une carte routière de l'Arizona et du Nouveau-Mexique.

— Je ne m'en sers pas très souvent. Elle n'est pas toute neuve.

Will déplia la carte sur ses genoux et ceux de Stella. Du bout de l'index, il traça une route allant vers le nord et l'est. Stella se recroquevilla contre la portière et croisa les bras.

— Tiens-toi droite, ma chérie, lui dit Mrs. Hayden. Cette voiture est équipée d'airbags latéraux. Il est déconseillé de s'appuyer dessus.

Stella se redressa. Will la fixa du regard. Elle avait vraiment mal au dos maintenant. Le plus calmement du monde, il lui toucha les mains, les jambes, le dos.

— Qu'est-ce que vous faites, là-derrière ? s'enquit Mrs. Hayden, vaguement soucieuse.

Will ne daigna pas lui répondre, et elle n'insista pas. Il fit courir ses doigts le long de la colonne vertébrale de Stella, et elle se tourna pour qu'il puisse l'examiner à sa convenance.

— Tu n'as rien, déclara-t-il.

— Comment le sais-tu ?

— Si tu avais une hémorragie interne, ou encore une fracture, ton odeur ne serait pas la même. Tu as seulement été secouée, et je ne pense pas que les nerfs soient atteints. Un jour, j'ai senti l'odeur d'un garçon qui s'était brisé l'échine, et c'était une odeur triste, horrible. Toi, tu sens bon.

— Je n'apprécie pas que tu nous dises ce qu'on doit faire,

déclara Stella.

— J'arrêterai quand elle nous aura conduits en Californie.

Will ne semblait guère sûr de lui, et son odeur traduisait tout sauf la confiance en soi. En fait, il était de plus en plus nerveux.

— Quelle belle journée / J'ai beaucoup appris en Caroline du Nord, dédoubla-t-il. Je suis content que tu sois là / C'était avant qu'ils incendient notre camp.

Stella n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi doué pour la persuasion. Elle se demanda si le talent de Will était inné ou bien si on le lui avait enseigné. Elle se demanda aussi s'ils étaient en danger. Mais elle n'était pas encore prête à partager ses soupçons avec Mrs. Hayden. Apparemment, celle-ci se doutait aussi de quelque chose.

— J'aimerais bien baisser les vitres, dit-elle. On commence à étouffer là-dedans.

— Mais non, ça va, dit Will. (En même temps, il s'adressa à Stella en sous-discours :) / J'ai besoin de ton aide. Tu n'as pas envie de voir ce dont nous sommes capables ?

Stella secoua la tête, pensant à Mitch et à Kaye, ainsi qu'à leur maison en Virginie, le dernier lieu où elle se soit vraiment sentie en sécurité, bien que cela n'ait été qu'une illusion.

— Tu n'as jamais eu envie de t'enfuir ? chuchota Will.

— Je trouve vraiment qu'on étouffe ici, insista Mrs. Hayden.

Will serait bientôt à court de pages.

— Aide-moi, supplia-t-il avec des accents de sincérité.

— C'est quoi, ton endroit sûr ? demanda Stella.

— C'est dans la forêt, je crois. Un lieu caché, loin des villes. Ils ont des animaux et cultivent leurs propres légumes. / Ils cultivent de la marijuana et la vendent pour gagner de l'argent.

La marijuana était désormais autorisée dans la plupart des États, mais ça semblait quand même dangereux. Stella eut une subite crise de prudence. L'allure et l'odeur de Will lui faisaient également peur, ses cheveux en bataille et son parfum de cacao, son visage si mobile, si riche en expressions. *Il a vécu avec d'autres gens, qui lui ont appris des tas de choses. Que pourraient-ils m'apprendre… et que pourrais-je découvrir ?*

— Est-ce que je pourrai appeler mes parents ?

— Ils ne sont pas comme nous / Ils te reprendraient,

répondit Will. Nous devons rester avec notre peuple / Tu grandiras et tu apprendras qui tu es vraiment.

Stella sentit son estomac se nouer sous l'effet de l'indécision et de l'incertitude. C'étaient là les idées qu'elle avait entretenues à l'école. Il était impossible de former un dème avec des humains à proximité ; ils trouvaient toujours le moyen de les en empêcher. Pour ce qu'elle en savait, les dèmes n'étaient que des galops d'essai enfantins. Ils seraient bientôt adultes, et que se passerait-il à ce moment-là ?

Comment parviendraient-ils à se découvrir si les humains restaient collés à eux ?

— Le moment est venu de grandir, déclara Will.

— Mais vous êtes si jeunes ! dit Mrs. Hayden d'une voix songeuse.

Elle roulait en ligne droite, apparemment maîtresse de son véhicule, mais sa voix sonnait faux et Stella comprit qu'elle devrait agir de concert avec Will sous peine de voir Mrs. Hayden perdre les pédales ou recouvrer son indépendance.

— Je n'ai que quinze ans, dit Stella.

En fait, elle n'avait pas encore fêté son quinzième anniversaire, mais elle comptait les mois durant lesquels sa mère avait porté l'embryon du premier stade.

— Il paraît qu'il y a là-bas un homme de soixante ans qui est comme nous, dit Will.

— C'est impossible !

— C'est ce qu'on m'a dit. Il vient du sud, de la Géorgie. Ou alors de la Russie. Ils ne savaient pas exactement.

— Sais-tu où est cet endroit ?

Will se tapota le crâne.

— On me l'a montré sur une carte avant l'incendie du camp.

— Il existe vraiment ?

Will refusa de répondre franchement.

— Je le pense / Je le souhaite.

Stella ferma les yeux. Elle sentait la chaleur sous ses paupières, le soleil caressant son visage, le rouge en suspension et, en dessous, tous ses esprits qui émergeaient, toutes les parties de son corps impatientes de ressentir. Être seule avec les siens, faire son propre chemin, apprendre tout ce qu'elle devait

savoir afin de survivre parmi ceux qui la haïssaient…

Ce serait une incroyable aventure. Le jeu en valait la chandelle.

— C'est tout ce que tu as jamais désiré, je le sais, dit Will.

— Comment puis-je être sûre que tu n'es pas en train de me *persuader ?*

Sans qu'elle en ait conscience, ses joues soulignèrent son propos d'une poussée d'éphélides, insistant sur ce mot qui semblait si anormal, si brutal, si humain.

— Regarde en toi, répondit Will.

— C'est ce que j'ai *fait !*

Mrs. Hayden se retourna en l'entendant crier.

— Ce n'est rien, dit Stella en croisant les bras.

Mrs. Hayden évita de justesse une sortie de route, faisant crisser ses pneus.

Stella se cramponna à l'accoudoir.

— Je transpire comme un cochon, confia-t-elle à Will en gloussant.

— Moi aussi, répliqua-t-il avec un sourire en coin.

Elle avait une dernière question à lui poser.

— Et le sexe ?

Elle avait parlé si bas que Will ne l'avait pas entendue, et elle dut répéter.

— Tu n'es pas au courant ? Les humains peuvent nous violer, mais nous ne nous violons pas entre nous. Ça ne marche pas comme ça.

— Et si ça se produit quand même, et si on ne sait pas ce qu'on fait, et si on veut éviter les ennuis ?

— Je n'ai pas de réponses à ces questions. Qui en a, d'ailleurs ? Mais je sais une chose : chez nous, ça arrive uniquement quand ça doit arriver. Pour le moment, il n'y aura rien.

Voilà qui était honnête. Elle sentait son indépendance refaire surface, et elle sut que toutes les réponses seraient semblables.

Elle était forte. Elle était compétente. Elle en était sûre.

Elle se concentra sur Mrs. Hayden et émit son odeur de fièvre.

— Ouaouh ! fit Will en agitant la main. Tu es forte, madame.

— Je suis *femme* / Je suis *forte,* chantonna Stella, et tous deux s'esclaffèrent. (Elle se pencha en avant.) Voulez-vous nous conduire en Californie, s'il vous plaît ?

— Il va falloir mettre de l'essence, répondit Mrs. Hayden. Je n'ai pas beaucoup d'argent sur moi.

— Ça suffira, dit Will.

— Est-ce que tu as besoin de ton livre ? lui demanda Stella.

Il s'agissait d'un livre de poche fatigué, aux pages jaunies et désormais incomplet : *Spartacus,* par Howard Fast.

— Peut-être. Je n'en sais rien.

— C'est encore un truc qu'on t'a appris dans la forêt ?

Will secoua la tête.

— Je l'ai découvert tout seul. Nous devons être malins. Ils nous emmenaient à Sandia. Ils voulaient nous tuer tous. Nous devons penser par nous-mêmes.

37.

Maryland

Le taxi déposa Kaye et Marge Cross devant une maison de brique de plain-pied située dans une rue agréable quoique mal entretenue de Randallstown. L'herbe de la pelouse atteignait les trente centimètres et avait viré au jaune paille depuis un bon moment. Dans l'allée de béton tachée d'huile était rangée une voiture sur cales, une grosse Buick Riviera datant du siècle précédent à la carrosserie rongée par la rouille et rafistolée sans conviction.

Les deux femmes se dirigèrent vers le porche. Kaye s'immobilisa sur la première marche du perron, se demandant à quoi elle devait s'attendre. Cross appuya sur la sonnette. Quelque part à l'intérieur résonnèrent les quatre premières notes de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven. Kaye porta son regard sur un tricycle en plastique aux grandes roues blanches,

presque invisible au sein des hautes herbes.

La femme qui ouvrit la porte n'était autre que Laura Bloch, la chef de cabinet du sénateur Gianelli. Elle leur adressa un large sourire.

— Ravie de vous voir, déclara-t-elle. Bienvenue au Conseil de surveillance en matière de politique nationale biologique, antenne du Maryland. Nous sommes un comité de volontaires et ceci est une réunion préparatoire.

Surprise, Kaye se tourna vers Cross.

— Votre place est ici, lui dit Cross. En ce qui me concerne, je n'en suis pas si sûre.

— Allons, Marge ! fit Bloch. Entrez, toutes les deux.

Les trois femmes se retrouvèrent dans un petit vestibule, séparé du séjour par un muret et une série de colonnes en bois. L'intérieur de la maison – moquette beige, murs couleur crème décorés de photos de famille, meubles en bois d'érable de style colonial, table basse couverte de revues et ordinateur à écran plat – était parfaitement anonyme. Un foyer confortable typique de la classe moyenne américaine.

La salle à manger abritait sept personnes assises autour d'une grande table. Kaye ignorait l'identité de la plupart d'entre elles. Mais elle reconnut une femme et son visage s'éclaira.

Luella Hamilton se dirigea vers elle. Elles restèrent immobiles un moment, Kaye dans son tailleur-pantalon et Mrs. Hamilton dans son caftan orange et marron. Elle avait pris pas mal de poids depuis leur dernière rencontre, et sa grossesse n'expliquait pas tout.

— Seigneur Jésus ! fit-elle en éclatant de rire. On vient à peine de se téléphoner. Et vous étiez censée agir en douce. Qu'est-ce que ça veut dire, Marge ?

— Vous vous connaissez ? demanda Cross.

— Bien sûr que oui, répliqua Kaye, s'abstenant cependant d'entrer dans les détails.

— Bienvenue au sein de la révolution, déclara Luella en souriant. Vous connaissez déjà Laura. Vous allez découvrir les autres. Un groupe formidable, vous verrez.

Elle présenta Kaye aux trois femmes et aux quatre hommes assis autour de la table. La plupart d'entre eux avaient la

quarantaine bien sonnée ; la plus jeune était une femme d'une trentaine d'années. Tous étaient vêtus avec l'élégance sobre des fonctionnaires washingtoniens, une catégorie de professionnels que Kaye avait appris à connaître. Elle se félicita de constater que chacun d'eux portait un badge.

— La plupart d'entre nous travaillent auprès d'un parlementaire influent mais ne le représentent pas nécessairement, expliqua Laura Bloch. Nous passerons à cette phase un peu plus tard. Mesdames et messieurs, Kaye est à la fois une scientifique et une maman.

— C'est vous qui avez découvert SHEVA, dit l'un des deux hommes aux cheveux gris.

Kaye voulut jouer les modestes, mais Bloch la fit taire.

— Tout le crédit vous est dû, Kaye. Nous comptons présenter un rapport au Président avant la fin de la semaine. Marge nous a transmis vos conclusions sur les virus génomiques, entre autres articles. Nous n'avons pas fini de digérer le tout. Je suis sûre qu'on va vous poser quantité de questions.

— Vous ne croyez pas si bien dire, gloussa un homme du nom de Kendall Burkett. Je me suis cru revenu à la fac, en pire.

Kaye se souvint de lui. Ils s'étaient rencontrés quatre ans auparavant, lors d'une conférence sur SHEVA. Il collectait des fonds pour l'assistance judiciaire des parents d'enfants de SHEVA.

Luella revint de la cuisine avec un pichet de jus d'orange et un plateau contenant des cookies, des branches de céleri, du beurre de cacahouète et de la crème fraîche.

— Je ne sais pas pourquoi vous insistez pour venir chez moi, lança-t-elle. Comme cuisinière, je ne suis vraiment pas terrible.

Bloch lui passa un bras autour des épaules. Les deux femmes offraient un vif contraste. Kaye estima que Luella était enceinte de six mois ou plus, mais sa corpulence rendait ce diagnostic malaisé.

— Venez vous asseoir, lui dit la femme la plus jeune de l'assemblée.

Elle désigna en souriant la chaise vide à côté d'elle. Le nom imprimé sur son badge était Linda Gale. Kaye se rappelait l'avoir déjà vue quelque part.

— C'est notre deuxième réunion, dit Burkett. Nous en sommes encore à faire connaissance les uns avec les autres.

— Du jus d'orange, ça ira, ma chérie ? s'enquit Luella.

Kaye hocha la tête, et Luella la servit. Kaye se sentait bouleversée. Elle ne savait pas si elle devait se fâcher contre Cross ou bien la serrer dans ses bras, puis étreindre Luella de la même manière. Elle se contenta donc de faire le tour de la table pour s'asseoir à côté de Gale.

— Linda est l'assistante du secrétaire général de la Maison-Blanche, annonça Bloch.

— Vous travaillez pour le Président ? demanda Kaye, qui n'osait en croire ses oreilles.

— Puisqu'on vous le dit, railla Bloch.

Gale la gratifia d'un sourire.

— Me voilà donc célèbre, commenta-t-elle.

— Ce n'est pas trop tôt, dit Luella en lui passant le plateau.

Gale déclina poliment, déclarant qu'elle devait surveiller sa ligne, mais les autres raflèrent les cookies et tendirent leurs verres.

— Chacun craint le jugement de la postérité, déclara Burkett. L'opinion est partagée. Le net et les médias commencent à se lasser de jouer les épouvantails. Selon ce que nous dit Marge, la communauté scientifique se prépare à conclure que les enfants de SHEVA ne produiront aucune maladie. Est-ce que c'est aussi votre avis ?

En matière de politique, il suffit parfois d'une certitude des plus fragiles pour déplacer les montagnes.

— Oui, répondit Kaye.

— Le Président consulte des représentants de tous les secteurs de la société civile, dit Gale.

— Ils ont eu des *années* pour se faire une opinion, rétorqua Kaye.

— Linda est dans notre camp, Kaye, lui rappela doucement Bloch.

— Ce ne sera plus très long, dit Luella en hochant la tête, les yeux emplis de sagesse et de colère contenue. Non, ce ne sera plus très long.

— Docteur Rafelson, si je puis me permettre, intervint

Burkett. J'ai une question à vous poser sur votre travail…

— Procédons par ordre, le coupa Bloch. Marge est déjà au courant, mais nous devons préciser quelque chose à Kaye. Tout ce qui se dit dans cette pièce est strictement confidentiel. Aucun d'entre nous ne répétera quoi que ce soit à quiconque, que le Président décide ou non de passer à l'action. Compris ?

Kaye acquiesça, en proie à un léger vertige.

— Bien. Nous avons des papiers à signer, et ensuite Kendall pourra poser ses questions.

Deux téléphones sonnèrent simultanément – un poste fixe dans la cuisine, que Luella alla décrocher, et le mobile de Laura Bloch, qu'elle pêcha dans son sac à main.

Luella revint près de la table, serrant un combiné à l'ancienne mode au bout d'un cordon en spirale.

— Ô mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Où ça ?

Ses yeux se posèrent sur ceux de Kaye. Quelque chose se transmit de l'une à l'autre. Kaye se leva et agrippa le dossier de sa chaise. Ses phalanges virèrent au blanc.

— Est-ce que LaShawna est avec eux ? demanda Luella. Ô mon Dieu ! (La joie illumina son visage.) Nous avons capturé un bus dans le Nouveau-Mexique ! s'écria-t-elle. John a libéré nos enfants ! Ils ont libéré LaShawna, doux Jésus, John a libéré ma fille chérie !

Laura Bloch mit fin à sa communication, visiblement furieuse.

— Ces enfoirés ont fini par passer à l'acte, annonça-t-elle.

38.

Oregon

— Tu les as trouvés, dit une voix.

Mitch ouvrit les yeux sur une masse floue de visages dans l'ombre. Sa migraine n'en avait pas fini avec lui, mais au moins

était-il capable d'entendre et de penser.

— Le docteur a dit que ce n'était rien.

— Ravi de l'apprendre, grommela Mitch.

Il était allongé sur un matelas pneumatique, à l'abri d'une tente. Le caoutchouc couina sous son poids.

— Une de tes fameuses migraines ?

La voix d'Eileen.

— Ouais.

Il tenta de se redresser. Eileen le remit doucement en position couchée. Quelqu'un lui fit boire une gorgée d'eau.

— Vous auriez dû nous dire où vous alliez, lui reprocha une voix de femme qu'il ne reconnut pas.

Eileen ne la laissa pas poursuivre.

— Tu ne savais pas *où* tu allais, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à Mitch. Tu savais seulement ce que tu voulais trouver.

— Ce chantier est en train de basculer dans l'anarchie, déclara l'autre femme.

— Tais-toi, Nancy, dit la collègue d'Eileen.

Comment s'appelait-elle, déjà ? Mitch l'aimait bien, elle avait l'air intelligente… Fitz, oui, voilà, mais son prénom… Puis cela lui revint : Connie Fitz… et, comme pour le récompenser, la douleur s'enfuit de son crâne ainsi que l'air d'une baudruche. Il avait horriblement froid à la tête.

— Qu'est-ce que j'ai trouvé ?

— Quelque chose, répondit Fitz, admirative.

— On est en train de scanner votre découverte avec le portable, précisa Nancy.

— Bien, fit Mitch.

Il accepta la bouteille en plastique que lui tendait Eileen et avala une bonne goulée d'eau. Il était aussi sec qu'un os ; sans doute était-il resté une bonne heure allongé sur la roche.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il.

— De nada, répliqua Eileen avec une certaine fierté.

— C'est un tibia, n'est-ce pas ?

— C'est beaucoup plus que cela. Nous sommes encore dans le flou.

— J'ai trouvé les mecs, conclut Mitch.

Les femmes qui l'entouraient n'étaient pas prêtes à en

convenir.

— Tu peux te féliciter de ne pas être mort, lui dit Eileen.

— Il ne fait pas si chaud que ça.

— Tu gisais à moins d'un mètre du bord de la falaise. Tu aurais pu tomber.

— Ils avaient décidé de camper là, reprit-il d'un air songeur tout en sirotant son eau. Combien en reste-t-il ? Je me le demande.

Il considéra les trois femmes qui l'entouraient dans la lueur bleutée de la tente : Nancy, une superbe beauté élancée aux longs cheveux noirs et au visage sévère ; Connie Fitz ; Eileen.

On souleva le pan de toile qui servait de porte et la lumière frappa Mitch, éveillant l'écho de sa douleur.

— Pardon, fit Oliver Merton. Je viens d'apprendre la nouvelle. Comment va notre *wonder boy ?*

* * *

— Expliquez-moi, demanda Merton.

Mitch et lui étaient assis à l'ombre de la toile. Mitch sirotait une bière ; Oliver travaillait, ou faisait semblant, sur sa petite ardoise électronique. Un embout fixé à l'extrémité de l'index, il tapait sur un clavier virtuel. Toutes les archéologues du groupe se trouvaient au pied de la falaise, exception faite de deux jeunes femmes montant la garde sur le site principal, Mitch étant consigné « pour se remettre » ; il soupçonnait Eileen et ses collègues de vouloir le tenir à l'écart le temps de déterminer la nature exacte de sa trouvaille.

— Expliquer quoi ? s'enquit-il.

— Comment vous faites. Je perçois un sens caché.

Mitch se protégea les yeux. Le soleil était toujours aussi éblouissant.

— Vous êtes frappé par une révélation psychique, vous entrez en état de transe, vous vous mettez en quête de quelque chose que vous avez déjà vu… Est-ce que c'est ça ?

— Mon Dieu, non ! fit Mitch en grimaçant. Absolument pas. Est-ce que je vous ai donné l'impression de faire un numéro, Oliver ?

Il se rendit compte que lui-même n'aurait su définir son sentiment prédominant : la satisfaction, la fierté ou une authentique curiosité ?

Avant que Merton lui réponde, Mitch grimaça sous l'effet d'un vague pressentiment. Ses cheveux se dressèrent sur sa nuque.

Il se passe quelque chose d'anormal.

— Tout à fait, déclara Merton avec un petit sourire en coin. Sherlock Holmes, je présume ?

— Holmes n'était pas voyant. Vous les avez entendues. Elles ne savent toujours pas ce que j'ai trouvé.

— Vous avez trouvé un os d'hominidé. Toutes les étudiantes d'Eileen, durant les deux mois qu'elles ont passés sur ce site, n'ont pas été foutues de trouver une simple esquille.

— Elles cherchaient à ternir notre réputation, déclara Mitch. Celle des hommes en général.

— Un groupe de femmes en colère déterrant un groupe de femmes abandonnées, opina Merton. Notre réputation était en jeu, oui.

— Est-ce qu'il y a déjà eu des hommes ici ?

— Je vous demande pardon ? fit Merton d'un air vexé.

— Des hommes qui auraient travaillé aux fouilles, qui auraient creusé.

— Je suis le seul, admit Merton, qui considéra l'écran de son ardoise en grimaçant.

— Pourquoi donc ? demanda Mitch.

— Eileen est homo, vous savez. Connie Fitz et elle sont… très proches.

Mitch consacra quelques instants de réflexion à cette information, sans parvenir cependant à la mettre en corrélation avec la réalité – sa réalité.

— Vous plaisantez, dit-il.

Merton tenta de faire le signe signifiant « croix de bois, croix de fer », mais se trompa de sens.

La seule question que Mitch parvenait à formuler était la suivante : pourquoi Eileen ne lui avait-elle pas présenté Connie comme étant son amante ?

— Ça me la coupe, dit-il d'une voix traînante.

Ce n'est pas cela qui est anormal.

— Cela amuse beaucoup Mr. Daney. Il considère la situation sous l'angle de l'anthropologie.

Mitch s'arracha à un lieu des plus déplaisants qu'il sentait de plus en plus proche.

— Elles ne sont pas *toutes* homosexuelles, quand même ?

— Oh ! non. Mais comme coïncidence, c'est un peu dingue. Apparemment, toutes les autres sont célibataires, et aucune d'elles ne s'est intéressée à moi. Ce qui a tendance à orienter ma vision des choses.

— Ouais.

— Nancy est d'avis que vous voulez leur dérober leur tonnerre. Elles sont très sensibles à ce genre de choses.

— En effet.

— Il n'y a que nous deux ici, en attendant l'arrivée de Mr. Daney.

Mitch acheva sa canette de Coors et la posa en équilibre sur l'accoudoir de son fauteuil de camping.

— Vous voulez que je la broie ? demanda Merton en faisant un clin d'œil. Pour préserver notre image de virilité ?

Mitch ne répondit pas. Le chantier, les os, sa découverte… soudain, tout cela ne signifiait plus rien. Son esprit était une page blanche sur laquelle apparaissaient des lettres encore floues, comme gribouillées par des spectres. Il n'arrivait pas à déchiffrer les mots, mais cela n'annonçait rien de bon.

Il sursauta, et la canette tomba de l'accoudoir. Elle heurta le gravier avec un bruit sourd.

— Seigneur ! fit-il.

C'était la première fois de sa vie qu'il avait une expérience hypnagogique.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Merton.

— Eileen avait raison. Je ne suis peut-être pas tout à fait remis. (Il s'extirpa de son siège.) Je peux utiliser votre téléphone ?

— Bien sûr.

— Merci. (Mitch fit prudemment un pas vers la gauche, comme s'il craignait de perdre l'équilibre, voire la raison.) Est-ce qu'il est bien sécurisé ?

— Très bien, même, répondit Oliver en le fixant d'un air soucieux. Liaison privée établie par Mr. Daney.

Mitch ne savait plus à qui se fier, vers qui se tourner. Jamais il ne s'était senti plus terrifié, plus impuissant.

Les pouvoirs psi, ça n'existe pas, se dit-il. *Je vous en prie, faites que les pouvoirs psi n'existent pas !*

39.

Nouveau-Mexique

Dicken était assis à côté d'Helen Fremont sur le canapé du mobile home. La jeune fille avait les yeux fixés sur le mur, et il la soupçonnait d'émettre son odeur de fièvre mais n'aurait su dire à quel résultat elle espérait parvenir. L'intérieur du mobile home sentait le vieux fromage et le thé en sachet. Cela faisait dix minutes qu'il avait achevé son récit, détaillant patiemment une vieille histoire tout en s'efforçant de se justifier : son existence, son travail, le mépris que lui inspirait depuis des années son propre isolement, sa tendance à se réfugier dans le travail comme dans une tenue isolante qui l'aurait protégé de la vie. Le silence régnait depuis un long moment, et il ne savait plus quoi dire, ne savait même plus ce qui allait leur arriver.

Ce fut la jeune fille qui brisa ce silence.

— Vous n'avez pas peur que je vous contamine ? demanda-t-elle.

— Je suis coincé ici, répondit Dicken en levant les mains. Ils ne me laisseront pas sortir tant qu'ils n'auront pas pris de nouvelles dispositions.

— Et vous n'avez pas peur ? répéta-t-elle.

— Non.

— Si je le voulais, est-ce que je pourrais vous contaminer ?

Dicken secoua la tête.

— J'en doute.

— Mais alors, s'ils le savent, pourquoi me gardent-ils enfermée ? Pourquoi nous empêchent-ils d'approcher les gens ?

— Eh bien, nous ne savons plus que faire ni que croire. Nous ne comprenons rien à rien, ajouta-t-il doucement. Cela fait de nous des êtres faibles et stupides.

— C'est cruel. (Puis, comme si elle commençait à peine à accepter son état :) Comment vont-ils traiter mon bébé ?

La porte du mobile home s'ouvrit. Aram Jurie entra, flanqué de deux gardes de la sécurité armés de pistolets-mitrailleurs. Tous portaient une tenue isolante blanche. Bien qu'à moitié caché par la visière en plastique, le visage blême de Jurie respirait l'agacement.

— C'est stupide, dit-il tandis que les deux gardes s'avançaient. Est-ce que vous cherchez à saboter tout ce que nous avons accompli ?

Dicken se leva et jeta un coup d'œil à la jeune fille, mais celle-ci ne semblait ni surprise ni troublée. *Que Dieu ait pitié de nous, c'est à cause de ce qu'elle sait*.

— La présence de cette jeune femme ici est parfaitement illégale, déclara-t-il.

Jurie, d'ordinaire si placide, affichait un air si incrédule qu'il en devenait franchement comique.

— Qu'est-ce qui vous prend, sacré nom de Dieu ?

— Vous n'êtes pas légalement assermenté pour retenir ici des enfants mineurs, poursuivit Dicken en s'échauffant. En outre, vous avez fait franchir à cette jeune fille la frontière d'un État, ce qui est également illégal.

— Elle représente une menace pour la santé publique, contra Jurie en retrouvant son calme. Et vous aussi, désormais. (Il agita la main.) Faites-le sortir d'ici.

Les gardes semblaient incapables de choisir une réaction.

— En restant ici, il ne menace personne, non ? demanda l'un d'eux d'une voix étouffée.

La jeune fille agrippa Dicken par le bras.

— Il n'y a ici aucune menace pour quiconque, dit Dicken à Jurie.

— Vous n'en avez pas la *certitude,* répliqua Jurie en fixant Dicken, quoique cette déclaration s'adressât davantage aux deux

gardes.

— Le docteur Jurie a franchi la ligne jaune, déclara Dicken. Le kidnapping est un crime fédéral, les gars. Ce centre de recherche est lié par contrat au Bureau de gestion des urgences, qui est placé sous l'autorité du Service sanitaire et humanitaire. Tous ces organismes sont tenus de respecter un règlement des plus stricts en ce qui concerne l'expérimentation sur des sujets humains. *(Sauf que personne ne sait plus si ce règlement s'applique encore. Mais je n'ai pas mieux à proposer comme bluff)* Vous n'avez aucune juridiction sur cette jeune fille. Nous allons quitter Sandia. Je l'emmène avec moi.

Jurie secoua vigoureusement la tête, faisant osciller sa cagoule.

— On dirait John Wayne. Vous l'imitez très bien. Et moi, je suis censé gronder et jouer les méchants ?

La situation était tendue, invraisemblable, mais aussi plutôt drôle.

— Ouais, fit Dicken, qui se fendit aussitôt d'un large sourire de péquenot un peu débile sur les bords.

C'était une réaction qu'il avait fréquemment face à une figure représentant l'autorité. Cela expliquait en partie pourquoi il était si longtemps resté un agent de terrain.

Jurie interpréta son sourire de travers.

— Nous avons là une occasion fabuleuse, plaida-t-il. Pourquoi la gâcher ? Nous pourrions résoudre tant de problèmes, apprendre tant de choses. Des millions de personnes profiteront de nos découvertes. Peut-être qu'elles nous sauveront tous.

— Elles ne sauveront pas cette jeune fille. Ni les autres enfants.

Dicken tendit la main. Helen se leva et, ensemble, la main dans la main, ils s'avancèrent prudemment vers la porte.

Jurie leur bloqua le passage.

— Vous croyez que vous irez loin comme ça ? demanda-t-il, livide.

— Nous verrons bien, rétorqua Dicken.

Jurie tenta de le ceinturer, mais Dicken, d'un sinueux mouvement du bras, s'empara de son masque et le secoua,

comme pour lui rappeler sa vulnérabilité. Jurie lâcha prise, Dicken fit de même, et l'autre recula, butant sur une chaise et manquant tomber à la renverse.

Les deux gardes semblaient cloués au sol.

— Je vous félicite de votre sagesse, murmura Dicken. Engagez de bons avocats, messieurs. Remise de peine pour bonne conduite. Circonstances atténuantes.

Continuant de débiter des boniments judiciaires, il jeta un coup d'œil au-dehors et découvrit un petit groupe de scientifiques et autres membres du personnel, parmi lesquels Flynn, Powers et maintenant Presky, prudemment massés de l'autre côté de l'enceinte en acrylique.

— Allons-y, ma chère, dit Dicken, et ils sortirent sous le porche.

Il entendit des bruits de lutte et tourna la tête, découvrant un Jurie grimaçant de colère qui tentait de s'emparer d'un pistolet-mitrailleur tandis que les deux gardes dansaient d'un pied sur l'autre pour l'empêcher de saisir leurs armes.

Un scientifique avec un flingue, songea Dicken. Cela dépassait les bornes. Bizarrement, l'absurdité de cette scène lui remonta le moral. Il étreignit la main de la jeune fille et se dirigea vers ses collègues massés près de la barrière.

Personne ne tenta de l'arrêter. Maggie Flynn alla jusqu'à lui ouvrir le portail. Elle avait l'air soulagée.

40.

Californie

Stella et Will avaient abandonné la voiture en panne sèche près d'une ville du nom de Lone Pine. Ils étaient dans la forêt à présent, mais elle ne se sentait pas plus proche de la liberté, ni du lieu où elle aspirait à être.

Ils avaient laissé Mrs. Hayden endormie dans son véhicule,

épuisée après avoir roulé toute la nuit et passé la matinée à chercher une voie d'accès, routière ou autoroutière, leur permettant de franchir la frontière. Will ouvrait la marche, Stella portait deux bouteilles en plastique vides.

Vers midi, l'air se fit plus frais et porteur de brume. L'été virait doucement à l'automne. La brise faisait miroiter les sapins, les mélèzes et les chênes tandis que les nuages filaient au-dessus des petites montagnes.

Ils n'avaient vu que peu de maisons le long de la route, mais il y avait quand même des habitations dans le coin. Will évoquait un refuge en plein milieu de nulle part, à des dizaines, sinon des centaines de kilomètres de l'humain le plus proche. Stella était trop vidée pour se sentir découragée. Elle savait qu'ils ne trouveraient aucun refuge, aucune famille ; ils étaient perdus, en dedans comme en dehors. Elle avait mal aux pieds. Elle avait mal au dos. La douleur due à ses règles s'estompait. Cela lui remontait un peu le moral, mais elle commençait maintenant à se demander qui était Will, ce qu'il était vraiment.

Il ressemblait plus qu'un peu à un fauve, avec ses cheveux poisseux de sueur, qui rebiquaient sur la nuque là où il s'était appuyé au siège de la voiture de Mrs. Hayden. Son odeur exprimait l'animalité, la colère et la peur, mais Stella savait qu'elle-même ne valait guère mieux.

Elle se demanda ce que faisaient Celia, LaShawna et Felice, ce qu'étaient devenus les chauffeurs et les gardes ligotés au bord de la route.

Elle n'avait qu'une vague idée des correspondances entre la carte de Will et le territoire qu'ils arpentaient. La route ressemblait à une longue rivière noire et sinueuse qui disparaissait derrière un méandre dans le lointain.

L'espace d'un instant, elle fit halte pour observer un écureuil. Il était perché en haut d'un petit rocher, sur le bord de la route, aux aguets, ses yeux noirs et vifs, pareil aux Shrooz qui peuplaient sa chambre dans la maison de Virginie.

Elle espéra qu'ils habiteraient dans une ferme et qu'elle pourrait s'occuper des animaux. Elle s'entendait bien avec les animaux.

Will rebroussa chemin pour la rejoindre. L'écureuil disparut.

— Il faut continuer de bouger, dit-il.

Ils s'empressèrent de gagner l'abri des arbres en entendant arriver deux voitures.

— On pourrait peut-être faire du stop, proposa Stella, planquée derrière un sapin.

L'odeur douceâtre de la résine lui rappela l'école. Elle retroussa les lèvres et s'écarta vivement du tronc.

— Si on fait ça, ils nous captureront, rétorqua Will. On est tout près. Je le sais.

Elle le suivit. Avec un peu d'effort, elle imaginait une grosse Chevrolet bleue ou un gros pick-up apparaissant soudain sur la route, avec Mitch au volant. Mitch et Kaye, réunis pour se lancer à sa recherche.

Lorsqu'ils entendirent à nouveau une voiture, Will fonça parmi les arbres mais elle continua de marcher sur le bas-côté. Une fois la voiture passée, il la rattrapa et la fixa en plissant le front.

— On est impuissants ici, lui dit Stella en lui rendant sa grimace, comme si c'était là une explication raisonnable.

— Raison de plus pour se planquer.

— Peut-être que quelqu'un sait où se trouve ce refuge. Et si jamais il s'arrête, on pourra lui demander.

— Je ne suis pas très veinard, dit Will.

Il esquissa une grimace à mi-chemin entre le sourire et le rictus. Une grimace exprimant l'ironie et la confusion.

— Et toi, tu as de la veine ? demanda-t-il.

— Je suis ici avec toi, non ? répliqua-t-elle sans broncher.

Will éclata de rire. En fait, il fut pris d'un tel fou rire qu'il dut mouliner des bras et se moucher le nez avec sa manche de chemise.

— Ouaouh ! fit Stella.

— Pardon.

Malgré elle, elle le trouva de nouveau aimable.

Quand passa la voiture suivante, Will leva le pouce et se fendit de son plus beau sourire. La voiture, qui filait à plus de cent dix kilomètres à l'heure, ne ralentit même pas, et ils eurent à peine le temps d'apercevoir les visages flous de ses occupants indifférents.

Will se remit à marcher, les épaules voûtées.

Vingt minutes s'écoulèrent avant l'arrivée d'un nouveau véhicule. Stella jeta un regard par-dessus son épaule. C'était une vieille camionnette Ford, qui venait de parvenir au sommet d'une côte et crachait un sillage de fumée blanche. Ni Will ni elle ne filèrent parmi les arbres. Leurs bouteilles d'eau étaient vides. Dans peu de temps, ils seraient obligés de revenir sur leurs pas.

La camionnette ralentit, changea de voie pour les éviter et passa en sifflant. Ses occupants, un homme et une femme également vieux, les dévisagèrent avec des yeux de hibou ; ils distinguèrent leur reflet dans les vitres arrière, teintées en bleu.

La camionnette s'arrêta et se gara soixante mètres plus loin.

Stella en hoqueta de surprise, puis croisa les bras. Will s'écarta d'elle, tel un escrimeur s'attendant à l'assaut, et Stella vit ses mains qui tremblaient.

— Ils n'ont pas l'air très méchants, dit-elle, mais elle repensa au pick-up rouge de Fred Trinket, à sa mère et à leur poulet aux brocolis, là-bas, dans le comté de Spotsylvania.

— On a besoin d'un véhicule, reconnut Will.

La camionnette recula pour s'arrêter à six ou sept mètres d'eux. La femme passa la tête par la vitre. Elle avait des cheveux poivre et sel, un visage fort et carré, des yeux francs. Son bras, nu jusqu'au coude, était constellé de taches de rousseur, son visage était ridé et pâle. Stella vit qu'elle portait quantité de bagues en argent à la main gauche, qu'elle tenait posée sur son bras droit tandis qu'elle les regardait.

— Vous êtes des enfants du virus ? demanda-t-elle de but en blanc.

— Ouais, fit Will en tremblant de plus belle. (Il tenta de sourire.) On vient de s'évader.

La femme réfléchit quelques instants, les lèvres pincées.

— Vous êtes contagieux ?

— Je ne crois pas, dit Will en plongeant ses mains dans les poches de son jean.

La femme se tourna vers le chauffeur de la camionnette. Ils échangèrent un regard et parvinrent en silence à une décision, un acte trahissant la longévité du couple qu'ils formaient.

— On vous emmène quelque part ? demanda la femme.

Will se tourna vers Stella, mais cette dernière ne sentait rien hormis une forte odeur d'essence. L'homme avait au bas mot dix ans de plus que la femme. Il avait un visage étroit, des yeux gris très vifs et un nez proéminent, et ses mains, toujours posées sur le volant, étaient elles aussi couvertes de bagues : turquoise, corail et argent, oiseaux et motifs abstraits.

— D'accord, dit Will.

La porte latérale de la camionnette s'ouvrit automatiquement. L'habitacle sentait le tabac froid, les hamburgers et les frites.

Stella plissa les narines, mais l'odeur de nourriture lui mit l'eau à la bouche. Ils n'avaient rien mangé depuis le petit déjeuner de la veille.

— On a lu des articles sur les enfants comme vous, dit le vieil homme alors qu'ils montaient à bord. Les temps sont durs, pas vrai ?

— Ouais, fit Will. Merci.

Troisième partie

SHEVA + 18

« Nous sommes en l'an 18 de ce que d'aucuns ont baptisé le Siècle du Virus. Le monde entier est toujours gouverné par la peur, bien qu'on perçoive les prémices trémulantes d'une solution politique.

« Cependant, la majorité de la population n'a pas la moindre idée de ce qu'est un virus. Pour la plupart d'entre nous, ce concept se résume à "un petit truc invisible qui nous apporte des maladies".

« La majorité des scientifiques considère les virus comme des pirates génétiques, qui détournent et tuent les cellules afin de se reproduire : "des gènes égoïstes armés de couteaux", "de l'ADN terroriste". D'autres affirment que nous nous trompons, que nombre de virus sont en fait des messagers génétiques, transmettant des signaux entre les cellules de l'organisme, voire entre deux organismes distincts : "un service postal génétique".

« La vérité est sans doute un compromis entre ces deux points de vue. Nous jouons une partie génétique dont le coup d'envoi a été donné il y a fort longtemps, et la plupart des scientifiques sont d'accord pour affirmer que la seconde mi-temps n'est même pas entamée. »

Argument d'un producteur de FoxMedia
pour un numéro spécial de l'émission
Vie réelle, Info réelle – rejeté par la direction.

« Qui nous achètera des espaces publicitaires ? C'est trop terrifiant. Et que signifie "trémulantes" ? J'en ai marre de toutes ces conneries scientifiques. La science gâche ma journée. Si le Président reste assez longtemps sur son pot de chambre pour faire son boulot, faites-le-moi savoir. C'est lui notre homme. Peut-être que je changerai d'avis à ce moment-là. Mais je ne promets rien. »

Mémo du P-DG et directeur
des programmes de FoxMedia.

1.

Fort Detrick, Maryland

Kaye fixa la salle de séjour enténébrée de Mrs. Rhine. Les meubles étaient disposés d'une façon des plus étranges ; le canapé était renversé et recouvert d'un drap, ses pieds dressés vers le plafond au centre d'une croix de coussins jonchant le sol ; deux chaises en bois étaient reléguées dans un coin, face au mur, comme si on les avait punies.

La table basse disparaissait sous des petites boîtes blanches.

Freedman pressa le bouton de l'interphone.

— Nous sommes là, Carla. Je vous ai amené Kaye Lang Rafelson.

Mrs. Rhine franchit le seuil d'un pas vif, prit l'une des deux chaises du coin, la plaça au centre de la pièce, à deux mètres de la cloison en acrylique, et s'assit. Elle était vêtue d'une salopette en jean toute simple. Ses mains, ses bras et le plus gros de son visage étaient recouverts de gaze. Elle était coiffée d'un fichu et semblait avoir perdu tous ses cheveux. Ce qu'on distinguait de sa peau était rouge et enflé. Ses yeux étaient brillants au sein de ses bandages de momie.

— Je vais baisser la lumière de mon côté, annonça-t-elle d'une voix claire, impeccablement restituée par l'interphone. Poussez-la un peu du vôtre. Vous n'avez pas besoin de me voir.

— D'accord, dit Freedman, qui accentua l'éclairage dans la chambre d'observation.

La pénombre se fit dans le séjour de Mrs. Rhine jusqu'à ce que celle-ci se réduise à une simple silhouette.

— Bienvenue dans ma demeure, docteur Rafelson, dit-elle.

— J'ai été ravie de recevoir votre message, répondit Kaye.

Freedman croisa les bras et se mit un peu à l'écart.

— Christopher Dicken avait l'habitude de m'apporter des fleurs, reprit Mrs. Rhine. (Ses mouvements étaient maladroits,

saccadés.) Je n'ai plus droit aux fleurs désormais. Une fois par semaine, je m'enferme dans un placard et ils envoient un robot ici pour récurer à fond. Ils doivent se débarrasser de toutes les poussières domestiques. Il existe des champignons, des bactéries et d'autres bestioles qui sont capables de pousser sur des bouts de peau morte. Et ils risquent de me tuer s'ils apparaissent chez moi.

— J'ai apprécié la lettre que vous m'avez envoyée.

— La toile est toute ma vie, Kaye. Si je peux vous appeler Kaye.

— Bien sûr.

— Christopher m'a si souvent parlé de vous que j'ai l'impression de vous connaître. Je n'ai plus tellement de visiteurs. J'ai oublié comment réagir devant les gens. Je tape sur mon petit clavier tout propre et je voyage dans le monde entier, mais, en fait, je ne vais jamais nulle part et je ne touche jamais rien. Je croyais m'y être habituée, mais voilà que ça me met de nouveau en rage.

— Je peux l'imaginer.

— Dites-moi ce que vous imaginez, Kaye, rétorqua Mrs. Rhine avec un petit sursaut de la tête.

— J'imagine que vous vous sentez flouée.

L'ombre chinoise hocha la tête.

— Toute ma famille m'a été enlevée. C'est pour cela que je vous ai écrit. Quand j'ai lu ce qui était arrivé à votre mari, à votre fille, je me suis dit : ce n'est pas seulement une scientifique, ni le symbole d'un mouvement, ni une célébrité. Elle est comme moi. Sauf que vous, vous *pourrez* les retrouver un jour.

— Je cherche encore à récupérer ma fille, dit Kaye. Nous sommes toujours à sa recherche.

— J'aimerais bien pouvoir vous dire où elle se trouve.

— Et moi, j'aimerais que vous le puissiez, rétorqua Kaye en déglutissant sous sa cagoule.

L'air qui circulait à l'intérieur de la tenue isolante n'était pas précisément frais.

— Avez-vous lu Karl Popper ? demanda Mrs. Rhine.

— Non, jamais.

Kaye lissa les plis qui venaient d'apparaître au niveau de sa taille. Elle remarqua alors que sa tenue était rapiécée avec ce qui ressemblait à du ruban adhésif d'électricien. Cela la perturba un instant : elle avait entendu parler des restrictions budgétaires mais n'en avait pas vraiment évalué les conséquences.

— … affirme que plusieurs penseurs et philosophes, dont lui-même, considèrent le soi comme une construction sociale, disait Mrs. Rhine. Si vous êtes élevé à l'écart de la société, vous ne pouvez pas pleinement développer votre soi. Eh bien, je suis en train de perdre mon soi. Je me sens mal à l'aise quand j'emploie un pronom personnel. Je suis au bord de la folie, mais je… cette chose que je suis… (Elle s'interrompit.) Marian, j'ai besoin de parler en privé avec Kaye. Laissez-moi au moins croire que personne ne nous écoute, que personne ne nous enregistre.

— Je vais vérifier auprès du technicien.

Freedman s'entretint brièvement avec le technicien en question. Puis elle sortit de la station interne d'un pas hésitant, traînant derrière elle son cordon ombilical. La porte se referma.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda Mrs. Rhine d'une voix à peine audible.

L'éclairage de la station interne se reflétait dans ses yeux.

— Parce que vous m'avez envoyé un message. Et parce que j'ai pensé qu'il était grand temps que je vous rencontre.

— Vous n'êtes pas ici pour me rassurer, pour me raconter qu'on va bientôt pouvoir me guérir ? Il y a parfois des gens qui viennent me servir ce bobard, et j'ai horreur de ça.

— Non.

— Alors pourquoi ? Pourquoi venir me parler ? J'envoie des courriers électroniques à plein de gens. J'ai l'impression que la plupart d'entre eux ne les reçoivent jamais. En fait, je suis surprise que vous ayez reçu le vôtre.

Marian Freedman y avait veillé.

— D'après ce que vous m'avez écrit, reprit Kaye, vous vous sentez de plus en plus intelligente et de plus en plus détachée, mais vous êtes en train de perdre votre soi.

Elle considéra la silhouette obscure dans le séjour enténébré. Son eczéma s'était encore aggravé, avait-on dit à Kaye lors du briefing qui avait précédé sa rencontre avec Marian Freedman.

— J'aimerais en savoir plus, dit-elle.

Soudain, Mrs. Rhine se pencha en avant.

— Je sais pourquoi vous êtes ici, dit-elle en élevant la voix.

— Pourquoi ?

— Nous avons eu le virus, toutes les deux.

Silence.

— Je ne vous suis pas, chuchota Kaye.

— Les ascètes s'assoient au sommet d'un pilier pour éviter tout contact humain. Ils attendent Dieu. Ils deviennent fous. C'est ce qui est en train de m'arriver. Je suis saint Antoine le Grand, mais les diables sont trop malins pour perdre du temps à me tourmenter. Je suis déjà en enfer. Je n'ai pas besoin d'eux pour me le rappeler. J'ai changé. Mon cerveau me semble plus grand, mais il est pareil à un gigantesque hangar contenant des caisses vides. Je lis et je m'efforce de remplir ces caisses. J'étais vraiment stupide, je n'étais qu'une pondeuse, et le virus m'a punie de ma stupidité : je voulais tellement vivre que j'ai accepté en moi la chair d'un porc, et cela était interdit, n'est-ce pas ? Je ne suis pas juive, mais le porc est une créature puissante, spirituelle, n'est-ce pas ? Je suis hantée par les porcs. J'ai lu des histoires de fantômes. Des contes fantastiques sur les porcs. C'est terrifiant. Écoutez-moi donc déblatérer. Marian m'écoute, les autres m'écoutent, mais c'est une corvée pour eux. Je crois que je leur fais peur. Ils se demandent combien de temps je vais tenir.

L'estomac de Kaye était si noué qu'elle sentit une remontée d'acide dans sa gorge. La femme isolée derrière sa cloison lui inspirait de profonds sentiments, mais elle ne savait que faire ni que dire pour la réconforter.

— Je vous écoute aussi, déclara-t-elle.

— Bien, fit Mrs. Rhine. Je voulais seulement vous dire que j'allais bientôt mourir. Je le sens dans mon sang. Et vous aussi, vous allez mourir, mais pas tout de suite.

Elle se leva pour faire le tour du canapé enveloppé dans son linceul.

— Je fais souvent des cauchemars. Je réussis à m'évader, je marche dans les rues et je touche les gens dans l'espoir de les aider, mais je finis par tuer tout le monde. Puis je rends visite à

Dieu… et je Le contamine. Je tue Dieu. Le diable lui lance alors : « Je te l'avais bien dit. » Il se moque de Dieu à l'heure de Sa mort, et je dis : *Tant mieux pour toi.*

— Oh ! fit Kaye en déglutissant. Ce n'est pas comme ça que ça se passe. Ça ne se passera pas comme ça.

Mrs. Rhine agita les bras en direction de la cloison acrylique.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Je suis fatiguée.

Kaye aurait voulu en dire davantage, mais elle en était incapable.

— Allez-vous-en ! Kaye, ordonna Carla Rhine.

* * *

Kaye sirotait une tasse de café dans le minuscule bureau de Marian Freedman. Les sanglots qui la secouaient était si violents que ses épaules en tremblaient. Elle s'était retenue pendant qu'elle ôtait sa combinaison isolante et prenait sa douche, puis empruntait l'ascenseur, mais cela lui était maintenant impossible.

— J'ai raté mon coup, dit-elle entre deux hoquets. Je me suis débrouillée comme un manche.

— Rien de ce que nous faisons n'a d'importance aux yeux de Carla, déclara Freedman. Moi non plus, je ne sais pas quoi lui dire.

— J'espère que ma visite ne lui aura pas été nuisible.

— J'en doute. Elle est tellement forte. C'est en partie pour cela que c'est si cruel. Les autres sont paisibles. Elles ont leurs habitudes. On dirait des hamsters. Pardonnez-moi, mais c'est la vérité. Carla est différente.

— Elle est devenue sacrée, déclara Kaye.

Elle se redressa sur sa chaise en plastique et pêcha un nouveau mouchoir en papier dans la boîte aux motifs floraux que Freedman avait posée sur son bureau. Elle s'essuya les yeux et secoua la tête.

— Pas sacrée, rectifia Freedman avec un certain agacement. Maudite, peut-être.

— Elle dit qu'elle va mourir.

Freedman s'abîma dans la contemplation du mur.

— Elle produit de nouveaux types de rétrovirus, des petites choses aussi élégantes que sophistiquées et non les monstruosités faites de bric et de broc qu'elle nous offrait jadis. On n'y trouve plus aucune trace de gènes porcins. Pour autant que nous puissions en juger, aucun de ces nouveaux virus n'est infectieux, ni même pathogène, mais ils sèment le souk dans son système immunitaire. Idem en ce qui concerne nos autres patientes.

Marian Freedman se tourna de nouveau vers Kaye. Celle-ci se sentit gagnée par l'angoisse en voyant ses yeux hagards, épuisés.

— La dernière fois que Christopher Dicken est passé ici, il a travaillé avec moi sur quelques échantillons, reprit Freedman. Selon notre estimation, dans moins d'un an, peut-être dans quelques mois à peine, nos patientes présenteront les symptômes de la sclérose en plaques et peut-être du lupus.

Elle remua les lèvres quelques instants sans rien dire, continuant à fixer Kaye du regard.

— Et ? souffla cette dernière.

— Il pense que ces symptômes n'ont rien à voir avec la transplantation de tissus porcins. Nos patientes sont peut-être plus rapides que la moyenne, c'est tout. Mrs. Rhine est peut-être la première à faire l'expérience d'un syndrome post-SHEVA, d'un effet secondaire de la grossesse SHEVA. C'est peut-être très grave.

Kaye encaissa la nouvelle sans parvenir néanmoins à lui associer une émotion quelconque – elle était encore sous le choc de sa rencontre avec Carla Rhine.

— Christopher ne m'a rien dit, déclara-t-elle.

— Je peux le comprendre.

Kaye décida de penser à autre chose, une tactique de survie qu'elle avait maîtrisée au fil de la décennie écoulée.

— Je m'envole pour la Californie, où je dois retrouver Mitch. Il est toujours à la recherche de Stella.

— Des indices ?

— Pas encore.

Elle se leva, et Freedman lui tendit une corbeille spéciale estampillée danger biologique pour qu'elle y jette son mouchoir

baigné de larmes.

— Carla aura peut-être changé d'attitude dès demain. Sans doute me dira-t-elle qu'elle a été ravie de vous voir. Elle est comme ça, on ne peut rien y faire.

— Je comprends.

— Non, vous ne comprenez pas.

Kaye n'était pas d'humeur à accepter ce genre de remarque.

— Si, je comprends, dit-elle d'une voix ferme.

Freedman la fixa quelques instants, puis haussa les épaules en signe de reddition.

— Veuillez excuser mon attitude, dit-elle. C'est une véritable épidémie par ici.

* * *

Moins de deux heures plus tard, Kaye embarquait dans un avion décollant de Baltimore à destination de la Californie, refusant au soleil la chance de se reposer. Des odeurs de glace, de café et de jus d'orange montaient du chariot qui descendait l'allée. Absorbée par un reportage sur le procès fédéral intenté à des anciens responsables du Bureau de gestion des urgences, elle serra les dents pour les empêcher de claquer. Elle n'avait pas froid ; elle était terrifiée.

Toute sa vie durant ou presque, Kaye avait cru qu'il lui suffirait de comprendre la biologie, les œuvres de la vie, pour se comprendre elle-même, pour parvenir à l'illumination. Tout lui serait alors expliqué : les origines, les conclusions et le reste. Mais plus elle progressait, plus elle comprenait, et moins elle était satisfaite par ces petits mécanismes si élaborés ; la biologie recelait certes des merveilles en quantité suffisante pour l'occuper durant un millier d'existences, mais ce n'était en fin de compte qu'une coquille infiniment trompeuse.

Cette coquille était la cause de la naissance et de l'éveil de la conscience, mais le prix à payer n'était autre que le conflit entre la coopération et la compétition, le partenariat et la trahison, le succès qui cause la souffrance d'autrui et l'échec qui amène la sienne propre, suivie de la mort, la vie se nourrissant de la vie, terrassant une victime après l'autre. Une litanie de massacres

conduisant à une meilleure adaptation, à une plus grande complexité, à de nouveaux avantages temporaires ; un processus éternellement inachevé.

Les virus contribuaient à la naissance et à la maladie : des gènes vagabonds dialoguant les uns avec les autres, s'échangeant des souvenirs et planifiant les changements à venir, toutes les merveilles et tous les désastres, sans pouvoir échapper au conflit fondamental. *Mère Nature est une fieffée salope*.

Le soleil s'insinua par un hublot et vint baigner son visage de lumière. Elle ferma les yeux. *J'aurais dû parler à Carla de ce qui m'est arrivé. Pourquoi ne lui ai-je rien dit ? Parce que ça fait trois ans. Trois années stériles et douloureuses. Et maintenant, ceci.*

Carla Rhine avait renoncé à Dieu. Kaye se demanda si elle n'en avait pas fait autant.

2.

Californie centrale

Mitch ajusta sa cravate devant le vieux miroir piqueté de la misérable chambre de motel. Son visage reflété semblait des plus comiques, l'œil gauche cerné de jaune et la joue droite tachée de noir, le cou et le menton séparés par une lézarde. Ce miroir lui disait : « Tu es vieux, tu es fatigué et tu tombes en morceaux », mais il ne cessa pas de sourire pour autant. Il allait voir sa femme pour la première fois depuis quinze jours, et il était impatient de passer quelque temps seul avec elle. Il se moquait de sa propre apparence, car il savait que c'était aussi le cas de Kaye. S'il avait enfilé ce costard, c'était parce que toutes ses autres fringues étaient sales et qu'il n'avait pas eu le temps de nourrir le lave-linge mis à sa disposition par le motel dans une petite annexe.

Le grand lit aux draps froissés était jonché de cartes routières, de schémas et de bouts de papier couverts d'adresses et de numéros de téléphone, une imposante collection d'indices qui, jusqu'ici, ne l'avait conduit nulle part. Durant les trois années qu'il avait passées à fouiller la Californie, concentrant finalement ses recherches sur Lone Pine, il n'avait vu personne qui ait aperçu Stella, ou plus généralement des adolescents errant sur les routes, personne qui ait croisé un enfant du virus faisant l'école buissonnière.

Stella s'était évanouie dans la nature.

Mitch était capable de retrouver en un clin d'œil des hommes ensevelis depuis vingt mille ans, mais il ne parvenait pas à mettre la main sur sa fille de dix-sept ans.

Il serra un peu plus son nœud de cravate et grimaça, puis éteignit la lumière dans la salle de bains et se dirigea vers la porte. Comme il ouvrait celle-ci, un homme aux longs cheveux blonds d'allure plutôt jeune, vêtu d'un sweat-shirt et d'un anorak gris, abaissa le poing avec lequel il se préparait à toquer.

— Pardon, fit-il. C'est vous, Mitch ?

— Je peux vous aider ?

— D'après le gérant du motel, c'est *moi* qui peux sans doute vous aider.

Il se tapota le nez et fit un clin d'œil.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Mitch.

— Vous ne vous souvenez pas de moi ?

— Non, répondit Mitch, qui commençait à s'impatienter.

— Je suis livreur de quincaillerie et de matériel électrique. Je n'ai jamais eu d'odorat, et je n'ai pas non plus beaucoup de goût. On appelle ça de l'anosmie. Comme je n'ai pas beaucoup d'appétit, je n'ai pas de peine à rester mince.

Mitch haussa les épaules en guise de commentaire.

— Vous cherchez une fille, pas vrai ? Une Shevite ?

C'était la première fois que Mitch entendait ce mot. Sa sonorité – elle était si *juste* – lui donna la chair de poule. Il détailla le jeune homme plus attentivement. Son visage lui était familier.

— Je suis le seul que Ralph – c'est mon patron – leur envoie comme livreur, parce que tous les autres en reviennent

totalement déboussolés. (Il se tapota de nouveau le nez.) Moi, je n'ai rien à craindre. Je n'oublie jamais de leur présenter la facture. Alors ils paient et, comme je les traite avec respect, ils nous refilent même un petit bonus. Vous pigez ?

— Je vous écoute, dit Mitch en hochant la tête.

— Je les aime bien, reprit le jeune homme. Ce sont de braves gens, et je ne veux pas qu'on aille leur chercher noise. Je veux dire, ce qu'ils font est plus ou moins légal maintenant, et c'est même une grosse affaire dans le coin.

Il contempla la lumière du soleil matinal, qui se déversait sur le petit parking goudronné, sur le champ voisin et sur les bosquets de pins alentour.

— Je suis preneur de toute information, déclara Mitch en s'avançant sous le porche, veillant à ne pas effaroucher son interlocuteur. C'est ma fille. Cela fait trois ans que ma femme et moi sommes à sa recherche.

— Cool, fit l'homme en dansant d'un pied sur l'autre. J'ai une petite fille, moi aussi. Enfin, elle vit avec sa mère, on n'est pas mariés et… (Il parut soudain inquiet.) Hé ! j'ai pas dit que c'était une enfant du virus, hein ?

— Ne vous inquiétez pas, dit Mitch. Je n'ai pas de préjugés.

L'autre le regarda d'un air étrange.

— Vraiment, vous ne me remettez pas ? Bon, d'accord, ça fait un bail. Moi, j'ai bien cru que je me souvenais de vous, et maintenant que je vous vois de près, ça me revient comme si c'était hier. Bizarre, la façon dont les gens se retrouvent, pas vrai ?

Mitch partit dans une petite pantomime pour signifier qu'il n'avait toujours pas percuté.

— Bon, c'était peut-être pas vous, après tout… sauf que je suis sûr que si, étant donné que j'ai vu la photo de votre femme dans le journal quelques mois plus tard. C'est une scientifique connue, pas vrai ?

— Oui. Écoutez, je suis vraiment navré…

— Il y a longtemps de cela, vous avez pris un groupe d'auto-stoppeurs. Deux nanas et un mec. Le mec, c'était moi. (Il pointa l'index sur son propre torse.) L'une des deux nanas venait de perdre son bébé. Elles s'appelaient Délia et Jayce.

Le visage de Mitch se figea sous l'effet conjugué de l'étonnement et du souvenir. À sa grande surprise, il se rappelait presque tout de l'incident, peut-être parce qu'il s'était en grande partie déroulé dans un petit motel comme celui-ci.

— *Morgan ?* demanda-t-il, sentant ses bras tomber contre ses flancs, comme alourdis par des haltères.

Le jeune homme se fendit du plus large sourire que Mitch ait vu depuis des mois.

— Soyez béni, dit Morgan, dont les yeux se mouillèrent de larmes. Pardon, fit-il aussitôt.

Il recula sous le porche, manquant de trébucher. Puis il s'essuya les yeux du revers de la main.

— C'est seulement que… après toutes ces années. Je vous demande pardon. C'est vraiment stupide de ma part. Si vous saviez comme je vous suis reconnaissant, à tous les deux !

Mitch tendit le bras pour empêcher Morgan de tomber en bas du perron. Il le ramena doucement dans l'ombre puis, spontanément, ces deux hommes qui avaient tant souffert durant tant d'années s'étreignirent. Mitch ne put s'empêcher de rire.

— Nom de Dieu, Morgan ! Comment ça va ?

Morgan accepta son étreinte mais pas son juron.

— Hé ! Le Seigneur est mon berger, vous savez.

— Pardon, fit Mitch. Où est ma fille ? Que pouvez-vous m'apprendre ? Je veux dire, il semble bien que vous ayez rencontré un groupe de gens ne souhaitant pas être retrouvés. (Il sentit les questions affluer à ses lèvres, refusant de réfréner leur flot.) Des enfants de SHEVA. Des Shevites, c'est bien ce que vous avez dit ? Combien sont-ils ? Ils ont formé une communauté ? Comment saviez-vous que j'étais à la recherche de ma fille ?

— Je vous l'ai dit, le gérant de l'hôtel, c'est l'oncle de ma copine. Je livre du matériel à son garage de North Main. C'est lui qui m'a parlé de vous. Je me suis demandé si vous étiez bien l'homme qui m'avait pris en stop. Vous m'aviez fait forte impression.

— Et vous ne souhaitez pas me laisser aller seul là-bas, au cas où je ne serais pas digne de confiance ?

— Oh ! je pense pouvoir vous faire confiance, mais… l'endroit n'est pas facile à localiser. J'aimerais bien vous y conduire, au cas où votre fille s'y trouverait. Je ne sais pas qui elle est, d'accord ? Mais, si elle est bien là-bas… eh bien, ça me permettrait de payer ma dette.

— Je comprends, dit Mitch. Vous accepteriez d'emmener aussi ma femme ? Vous savez, la célébrité.

— Elle est ici ? demanda Morgan, semblant sur le point de succomber à un nouvel accès de timidité.

— Elle sera ici dans deux heures. Je dois aller la chercher à l'aéroport de Las Vegas.

— Kaye Lang ?

— En personne.

— Ouaouh. J'ai suivi les audiences du Sénat, la commission d'enquête et tout ça. Quand je ne travaillais pas. Je l'ai vue à l'émission d'Oprah Winfrey, vous savez. C'était il y a longtemps, je n'étais encore qu'un gamin. Mais je ne peux rien vous promettre.

— J'ai foi en vous, répliqua Mitch, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis belle lurette. Je vous offre le petit déj' ?

— Hé ! je gagne ma vie, maintenant, dit Morgan en se redressant, les mains dans les poches de son jean. C'est *moi* qui régale. La roue tourne, comme on dit.

Le dataphone de Mitch sonna. Il regagna sa chambre en courant, refermant à moitié la porte lorsqu'il se baissa pour attraper l'appareil. Il en ouvrit le clapet. Un appel de Kaye.

— Salut, Kaye ! Devine…

— Je suis dans l'avion. Quelle horrible, horrible matinée ! J'ai besoin de serrer quelqu'un dans mes bras.

Sur l'écran, le visage de Kaye semblait pâlot. Mitch distingua derrière elle un dossier et des passagers en train de s'asseoir.

— J'ai besoin de bonnes nouvelles, Mitch.

Il hésita une seconde, sentant sa main trembler, se rappelant tous les faux espoirs qu'ils avaient déjà rencontrés sur leur route. Il ne voulait pas ajouter une nouvelle déception à la liste.

— Mitch ?

— Je suis là. J'étais sur le point de sortir.

— Je ne pouvais plus supporter ton absence. L'avion est à

moitié plein.

— Je pense avoir trouvé quelque chose, dit Mitch d'une voix enrouée, peinant à articuler.

Tu sais que, cette fois-ci, c'est la bonne. Tu le sais.

— C'est le docteur Lang ? Dites-lui bonjour de ma part ! lança Morgan depuis le perron.

— Qui est avec toi ? demanda Kaye, scrutant le visage de Mitch sur l'écran de son appareil. Un détective privé ? On a vraiment de quoi se payer ses services ?

— Dépêche-toi d'arriver ici. J'ai retrouvé un vieil ami. Ou disons plutôt que c'est lui qui m'a retrouvé.

3.

Lac Stannous, nord de la Californie

La chaleur s'atténua en fin d'après-midi. Derrière les sapins, Stella apercevait les nuages d'orage qui se massaient en silence au-dessus des White Mountains. Dans la forêt, l'atmosphère était sèche et embaumait l'épicéa, le pin et l'épinette.

Elle venait d'achever sa part de lessive dans la grande buanderie en béton située près du centre d'Oldstock. Assise sur un gros bidon d'essence vide près des étendoirs, sur lesquels draps, sous-vêtements, salopettes et couches-culottes séchaient au soleil, elle humait les senteurs du savon, de la Javel et de la vapeur tout en sirotant un soda à la cerise noire – un luxe qu'elle ne s'autorisait qu'une fois par semaine –, plongée dans ses réflexions, battant doucement des jambes et cognant la dalle de béton avec ses sabots.

De l'endroit où elle se trouvait, elle avait vue sur le rond-point gravillonné devant le bowling désaffecté, dont la peinture grise, vieille de plusieurs dizaines d'années, commençait à s'écailler sérieusement ; elle voyait aussi les trois dortoirs tachés de résine qui avaient jadis hébergé étudiants, pèlerins et

touristes ; et, un peu plus au nord, le groupe énergétique et la station de captage solaire qui alimentaient la crèche et le centre médical. Encore plus loin, derrière un enclos où l'on stockait de l'équipement minier, s'étendait un champ de détritus dominé par une petite montagne de minerais. Ce monticule signalait l'entrée de la vieille mine, un no man's land de cyanure et de métaux lourds. Personne n'allait dans ce coin s'il n'y était contraint ; parfois, après la pluie, on sentait une odeur de poison dans l'air, mais ce n'était pas assez grave pour les affecter, à condition qu'ils se montrent prudents.

Vers le milieu du siècle précédent, les hommes avaient cherché ici du cuivre, de l'étain, et même de l'or, et édifié une petite ville du nom d'Oldstock – d'où l'existence du bowling et des dortoirs. Un peu plus au sud, près de la route conduisant au lac Stannous, on trouvait des rues envahies par les mauvaises herbes, ainsi que des fondations de béton, là où s'étaient jadis dressées les maisons bâties par la Condite Copper Company pour loger les mineurs. En se promenant dans la forêt, Stella était tombée sur des réfrigérateurs, des lave-linge, des tas de bouteilles et des détritus plus volumineux, dont des moteurs à essence ressemblant à de grands astronefs en acier, des voiturettes trapues, des empilements de rails peints en orange par la rouille et des traverses imbibées d'un goudron que des années de soleil avaient fait ressortir sous forme de perles noires.

Oldstock était officiellement classé comme zone polluée à risques et le lac Stannous n'avait pas la réputation d'être très poissonneux : deux raisons pour que les visiteurs humains se fassent rares. Mais c'était un endroit splendide et, tant qu'il ne pleuvait pas trop, les minerais ne polluaient pas le lac et l'eau du village restait potable. Jusqu'ici, ils avaient eu de la chance. La sécheresse durait depuis vingt ans, depuis l'époque où Mr. et Mrs. Sakartvelo avaient acheté les lieux à une secte luthérienne.

Ce n'était pas là leur nom véritable. Il s'agissait d'un couple d'immigrants venus de Géorgie, une partie de l'ex-Union soviétique. Ils avaient adopté le nom que donnaient à leur pays ses propres habitants. Et ils étaient restés cachés ici pendant presque vingt ans, sachant que d'autres se joindraient un jour à

eux.

Ces autres étaient arrivés cinq ans plus tôt, et le village était lentement revenu à la vie.

Mr. et Mrs. Sakartvelo avaient une soixantaine d'années. Sur le plan physique, leur nature de Shevite ne faisait aucun doute. À les croire, d'autres gens comme eux – pas beaucoup – avaient fait leur apparition en Géorgie, en Arménie et en Turquie environ deux cents ans plus tôt. Stella Nova ne voyait aucune raison de mettre leur parole en doute. Mitch lui avait parlé de ces choses.

Elle ferma les yeux et rejeta la tête en arrière, offrant son visage aux rayons du soleil avant que celui-ci ne disparaisse derrière les arbres. Elle écouta piailler les merles aux ailes rouges et les geais bleus, les moqueurs et les rouges-gorges. Ses joues se parèrent de papillons de contentement.

Les plus jeunes jouaient souvent à un jeu du nom de Choc-joues : l'un d'eux provoquait une poussée d'éphélides à motifs symétriques et les autres s'efforçaient de deviner ce qu'elle signifiait. Lors de leur arrivée à Oldstock, certains étaient « muets des taches », ignorant tout des moyens de communication propres à leur espèce. Ils apprenaient lentement. Stella et d'autres leur donnaient des cours.

Cet été, les bois avaient grouillé de tiques – et aussi de cerfs –, mais les tiques et les moustiques ne les gênaient guère. Les Sakartvelo leur avaient appris à utiliser leur odeur de fièvre pour éloigner les insectes et aussi pour calmer les animaux féroces – notamment les ours noirs – qu'ils risquaient de rencontrer. À l'exception des deux cents Shevites vivant à Oldstock, il n'y avait personne à quinze kilomètres à la ronde, et la forêt était retournée à l'état sauvage.

Naturellement, les Sakartvelo avaient appris aux enfants à veiller à ce qu'Oldstock reste un secret, leur enseignant ce qu'ils devaient faire si jamais un humain venait les chercher.

Ils avaient bien retenu leurs leçons. Aucun d'eux n'avait jamais été enlevé ni blessé – que ce soit par un animal ou par un humain. La vie était des plus agréables, et Stella avait commencé à oublier les temps difficiles, et même les années vécues avec Mitch et Kaye, le bon vieux temps teinté de

tristesse. Elle en était venue à croire qu'elle pourrait vivre sa vie parmi les siens, une vie bien réelle, avec de vraies racines.

Puis Will avait mal tourné.

Pour certains, l'école et la vie parmi les humains étaient encore sources de cauchemars. Stella ne faisait pas des rêves de ce type. Will avait moins de chance. Il leur avait dissimulé bien des choses, bien des expériences traumatisantes.

Il n'y avait ni radio ni télévision à Oldstock, et le seul téléphone était un appareil satellite conservé sous clé dans la grande salle de réunion. On ne s'en était jamais servi depuis l'arrivée de Stella et de Will, et sans doute n'avait-il guère été sorti avant cela.

La brise vint faire frémir les draps et les couches-culottes. Stella essuya son front baigné de sueur, se leva et commença à ramasser le linge sec. Elle le rangea dans un panier en plastique, auquel elle imposa son odeur en en frottant la poignée avec le bout de son doigt préalablement passé derrière son oreille.

Randolph – il était le seul à porter ce prénom à Oldstock, de sorte qu'elle ignorait son patronyme humain – s'approcha d'elle et la salua. De quatre ans son cadet, il faisait partie de ceux qu'on surnommait les décalés, ceux qui n'étaient pas nés lors d'une des trois Vagues. Les autres Shevites étaient baptisés baby-boomers, pour une raison qui lui était inconnue. Ils s'entretinrent quelque temps avec leurs seuls visages tandis qu'ils ramassaient et pliaient taies d'oreillers, grenouillères et couches-culottes. Ils échangeaient des banalités et imitaient les odeurs de leurs amis, une façon de papoter pour passer le temps.

Randolph était en voie d'intégration dans le dème du Merle, un surgeon de celui de Stella. Ils pouvaient donc aborder les affaires de leurs dèmes respectifs, mais pas celles des membres de ces derniers. Cela nécessitait trois niveaux de langage pour prévenir tout malentendu entre dèmes : trois pour chaque dème, odeur de fièvre, éphélides et mimiques. Un observateur extérieur ne voyait là qu'une pantomime incompréhensible, mais cela permettait de résoudre bien des problèmes et d'éviter bien des frictions.

Oldstock abritait deux enfants nés lors de la toute dernière

Vague, des enfants trouvés âgés respectivement de deux ans et vingt-six mois. Stella s'occupait parfois d'eux pour s'entraîner à ce qui l'attendait, et elle adorait leurs odeurs incontrôlées. Les enfants shevites élevés parmi les leurs se montraient parfois pleins d'enthousiasme, émettant une puanteur digne d'un putois qui ne provenait pas toujours de leurs couches souillées.

Ces bébés-là savaient pester bien longtemps avant de savoir parler.

Tout le monde apprenait. Heureusement, Mr. et Mrs. Sakartvelo étaient tout sauf des tyrans. Les communistes les avaient stérilisés durant les années 1960, alors qu'ils vivaient à Tbilissi, et ils ne pouvaient pas avoir de descendance. Paradoxalement, cela faisait d'eux des parrains idéaux pour les enfants, auxquels ils servaient de mentors dans cet univers clos qu'était Oldstock.

Randolph acheva de plier sa part de linge et caressa la joue de Stella d'un geste empreint d'affection fraternelle, où se percevait néanmoins la Question que posaient souvent les jeunes mâles, même à une femelle dans son état. Et même à une femelle déjà appariée.

Stella lui répondit par un petit feulement et un gazouillis poli. Ils se séparèrent en souriant, sans avoir prononcé un seul mot. Stella pouvait rester plusieurs jours sans parler et, bien qu'il lui arrivât parfois de crier pendant son sommeil, elle ne se rappelait jamais pourquoi en se réveillant.

Dans le réfectoire, on servait le souper à ceux qui s'étaient levés de bon matin pour couper du bois et raboter des planches. Les Shevites des deux sexes sortaient des rafraîchisseurs, terme par lequel ils désignait les box où ils se frictionnaient avec des serviettes mouillées pour se débarrasser de leur sueur – la plupart d'entre eux ne se douchaient qu'une fois par semaine. Il était impoli d'atténuer ou de dissimuler son odeur. Le fumet du labeur pouvait cependant cacher la senteur de chacun.

« Nous sommes tous français de cœur », leur avait dit Mr. Sakartvelo. Stella n'avait pas compris cette remarque. En France, les Shevites étaient employés dans l'industrie du parfum, à en croire la rumeur. L'explication était peut-être là.

Comme elle se sentait ignorante ! Elle avait de plus en plus la

fringale, aussi se mit-elle en rang avec les travailleurs, les mains sur le ventre, cherchant la forme qui reposait en elle et qui était à peine visible. Cela la rendait un peu triste de se palper ainsi. Une tasse de café lui ferait du bien. La caféine rendait ses journées plus supportables. Les Shevites réagissaient si vivement à cet alcaloïde qu'ils n'avaient droit au thé, au café et au chocolat qu'entre dix heures du matin et cinq heures de l'après-midi.

L'esprit de Stella était toujours actif, même sans le bénéfice du café. La moitié du temps, elle avait envie de pleurer, et l'autre moitié elle serrait les dents et acceptait ce que lui apportaient les heures de chaque journée. Il y avait tellement de travail ! Les mois, les années défilaient, et jamais elle ne parvenait à s'intégrer totalement. Tout ce temps passé loin des siens… Cela l'avait-il handicapée, cela l'avait-il rendue plus humaine que shevite ?

Elle connaissait pourtant des instants de bonheur, lorsqu'elle enseignait aux plus jeunes et en particulier aux bébés.

Elle prit un plateau et entra dans le réfectoire, une grande pièce calme abritant douze travailleurs au repos qui conversaient par grimaces, gestes et éphélides, imprégnée d'un agréable mélange olfactif à base de cacao, de yaourt et même de jasmin – quelqu'un se montrait *très* agréable –, un mélange indéchiffrable à cette distance, comme l'auraient été des bribes de conversation, et c'était bien une conversation qui se déroulait autour des vieilles tables en bois.

Stella s'assit à l'écart, ce qu'elle faisait assez souvent, au point de susciter des commentaires aimables mais un peu critiques. Elle dévora son bol de haricots, assaisonné avec les épices préférées des Shevites : sel noir indien, extrait de brocoli et saumure d'anchois.

Luce Ramone prit place à côté d'elle, un bol de chips à la main. Elle était du genre bavard, et Stella l'accueillit par un sourire ravi.

— Tiens, tu as envie de bavasser avec une pie ? lança Luce.

Âgée d'un an de moins que Stella, née à la fin de la première Vague, elle était plutôt petite, blanche de peau et noire de cheveux. Son odeur était enchanteresse et attirait l'attention des

mâles espérant fréquenter son dème de près. Les dèmes de Stella et de Luce étaient sur le point de fusionner, mais n'avaient pas encore renoncé à leurs prérogatives. Personne ne savait ce que ça allait donner, ni quelles seraient les conséquences pour les courtisans de certains membres des deux dèmes.

— Oui, j'aimerais bien papoter un peu, dit Stella.

— Reprendre du poil de l'humain / Je suis celle qu'il te faut / Tu n'as pas l'air en forme / Tu sembles fatiguée.

— Je suis pensive.

Toutes deux s'envoyaient des éphélides, mais le discours dédoublé était pour l'instant le mode dominant de leur échange.

— Tu connais Joe Siprio ?

— L'ami de Will, répondit Stella.

— Il veut qu'on s'apparie. J'y vais ?

— Pas question / trop jeune.

— Tu t'es appariée à mon âge / hypocrite.

— Regarde ce que ça m'a rapporté.

Elle s'abstint de dédoubler, comme pour souligner son propos.

— C'est un chou absolu, reprit Luce d'un air songeur. Nos corps s'adorent.

— Quel rapport avec le pet du chat ? demanda Stella, agacée. Tu n'es qu'un papillon. Attends d'être passée abeille.

Ces deux termes désignaient deux niveaux de féminité chez les Shevites. Les femmes connaissaient en tout trois phases : quand elles devenaient papillons, elles étaient réceptives aux ouvertures sexuelles sans l'être au coït proprement dit ; les abeilles étaient sexuellement actives mais pas encore fertiles – quoique personne n'en ait la certitude, même pas les Sakartvelo –, ce qui leur permettait de pratiquer une subtile forme de communication à base d'échanges d'hormones et de phéromones ; la guêpe était pleinement fertile, et donc à même d'avoir une activité sexuelle conduisant à la reproduction. Une femelle shevite pouvait régresser au stade d'abeille si un dème s'effondrait ou si un appariement tournait à l'échec.

Quant aux mâles, ils entamaient leur puberté au stade de l'abeille et passaient parfois à celui de la guêpe en l'espace de

quelques heures.

— Citron et Limette sont du genre vieux jeu, ajouta Stella. (Citron et Limette étaient les fondamentaux des Sakartvelo.) Ils pensent qu'il faut attendre.

— Tu n'as pas attendu, toi.

— Ce n'était pas pareil.

Stella lança une mise en garde sous la forme d'une vive poussée d'éphélides : elle n'aimait pas repenser à ça, encore moins en parler.

— Citron et Limette t'ont soutenue, insista Luce.

— Ils n'avaient pas vraiment le choix.

Un garçon de dix ans nommé Burke se planta au bout de leur table, l'air timide et les mains jointes, et se mit à se balancer sur ses pieds.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui lança Stella, dont les joues virèrent à l'or le plus pur.

Burke eut un mouvement de recul.

— Citron et Limette sont descendus à l'entrée du village avec quelques autres. Il y a des humains qui viennent d'arriver.

— Et alors ?

— Ils disent qu'ils sont tes parents. C'est le livreur au nez mort qui les a amenés.

Stella frappa la table des deux mains, puis se mit à tambouriner violemment, faisant vibrer les plats au rythme des mouvements de sa tête. Tous les regards se tournèrent vers elle, et deux personnes se levèrent au cas où le consensus aurait favorisé une intervention.

Luce recula ; c'était la première fois qu'elle voyait son amie dans cet état.

— Ça ne peut pas être eux, dit Stella. (Elle fit passer ses jambes au-dessus du banc et se leva vivement.) Pas maintenant.

Elle marcha vers Burke, le visage et les pupilles agités par la colère, comme prête à le châtier.

— La femme sent comme toi ! glapit le garçonnet.

Un groupe de Shevites vint à son secours, éloignant doucement Stella à coups de coude répétés. Il était mal vu de toucher quelqu'un avec des mains de colère. Burke s'enfuit en pleurant.

— Va donc voir, suggéra Luce, dont les joues s'enflammèrent. (Elle était extrêmement douée pour la persuasion.) Si ce ne sont pas tes parents, les autres les chasseront d'ici et ils oublieront tout. Si ce sont tes parents, tu dois y aller.

Elle tendit ses paumes mouillées de salive, imitée par d'autres, qui avaient formé le cercle autour de la table, mais Stella refusa leur offre.

— Je ne veux pas le savoir ! gémit-elle. Je ne veux pas *qu'ils* sachent !

4.

Tribunal fédéral Albert V. Bryan
Alexandria, Virginie

Le sénateur Laura Bloch vint à la rencontre de Christopher Dicken dans le grand hall du tribunal. Dicken avait mis la tenue qu'il réservait aux occasions officielles : veste de tweed marron, pantalon de velours et cravate extralarge complètement démodée. Le sénateur Bloch était vêtue d'un tailleur bleu marine et portait une mallette. Derrière elle se trouvait un homme jeune au crâne dégarni et une femme quadragénaire à l'air harassée, dont la tenue et la mallette étaient calquées sur les siennes.

— Elle va s'en tirer, déclara Bloch de but en blanc. Elle se présente comme le flic vigilant dont les rondes nous ont tous protégés des malfrats.

Dicken n'était pas du genre vindicatif, et l'idée d'avoir à témoigner ne l'enchantait guère.

— Je me demande ce qu'en aurait pensé Gianelli, ajouta Bloch à voix basse.

Elle contempla les bancs du grand hall, sur lesquels étaient assis les nombreux avocats et témoins qui attendaient d'être

convoqués dans l'enceinte de la justice.

Le bruit de la canne de Mark Augustine était aisément reconnaissable. Dicken et Bloch se retournèrent et le virent qui se dirigeait vers le tribunal. Il salua ses avocats d'un hochement de tête, s'entretint quelques secondes avec eux, puis lança un regard à Dicken et se dirigea vers lui d'un pas mal assuré.

— Docteur Augustine, dit Bloch en lui tendant la main.

— Enchanté de vous voir, sénateur. (Augustine lui serra la main en souriant, mais pas un instant il ne quitta Dicken des yeux.) Triste corvée, pas vrai, Christopher ?

Dicken acquiesça.

— Comment allez-vous, Mark ?

— Nous sommes tous en phase d'apprentissage, répondit Augustine.

Dicken acquiesça de nouveau. Loin de se sentir triomphant, il éprouvait une sensation d'inachevé qui lui nouait la gorge.

Augustine plissa les lèvres et pécha dans sa poche une feuille de papier pliée en quatre.

— Je viens de recevoir deux informations, déclara-t-il. Primo, Stan Parton, le chef de cabinet de Sumner, a donné son accord pour participer à une séance paritaire de réconciliation. Sur invitation du Président, la Chambre des représentants va recevoir officiellement une délégation d'enfants. Le vice-président sera là.

— C'est fantastique ! dit le sénateur Bloch, dont les yeux pétillèrent. Dick aurait été aux anges. C'est prévu pour quand ?

— Pas avant quelques mois. Malheureusement, j'ai aussi une mauvaise nouvelle.

C'était la dernière chose que les personnes présentes souhaitaient entendre. Bloch soupira et leva au ciel ses yeux globuleux.

— Allez-y, on vous écoute, lança Dicken.

— Mrs. Rhine est tombée dans le coma ce matin à six heures et demie. Elle est décédée à onze heures et quart.

Dicken sentit son souffle s'interrompre.

— Cela faisait des années qu'elle souffrait, ajouta Augustine.

— C'est une délivrance, renchérit Bloch.

Dicken demanda où se trouvaient les toilettes, puis s'excusa.

Lorsqu'il referma la porte du box, l'écho résonna dans le lieu désert. Les larmes ne venaient pas. Il ne se sentait même pas touché.

— Drôle de monde, murmura-t-il. (Il leva les yeux vers le plafond, comme si Mrs. Rhine pouvait l'entendre.) Drôle de vieux monde. Où que vous soyez, Carla, j'espère que c'est dans un monde meilleur.

Puis il sortit du box, se lava les mains et alla retrouver Bloch et Augustine devant le tribunal.

Rachel Browning et ses avocats venaient d'arriver et formaient un groupe compact à cinq ou six mètres d'Augustine et de Bloch. Le visage de Browning s'était creusé de profondes rides et sa pâleur était celle du plâtre – un vrai masque mortuaire. Elle dodelinait de la tête au rythme des conseils que lui soufflaient ses avocats. L'un d'eux lui murmura quelques mots à l'oreille.

— Je suis navré pour elle, dit Dicken, que sa vulnérabilité rendait charitable.

— Ne prenez pas cette peine, rétorqua Augustine sur le mode ironique. Elle n'aimerait pas ça.

Le greffier ouvrit les portes du tribunal.

— Allons-y, messieurs, dit Bloch.

Elle prit les deux hommes par le coude, et tous trois s'avancèrent, bras dessus, bras dessous.

5.

Lac Stannous, Californie

Mitch étreignit la main de Kaye tandis qu'une vingtaine de jeunes gens les enserraient dans leur masse. Morgan, entraîné à l'écart, était entouré de trois jeunes hommes. Il leur présentait ses mains en souriant nerveusement, le visage cramoisi, l'anorak en bataille. Il avait l'air franchement surpris.

D'autres adolescents, dirigés par une septuagénaire, s'affairaient à fouiller le camion de Morgan – à la recherche d'une balise ou d'un mouchard électronique, devina Mitch. Tous étaient aussi calmes que sérieux.

— Nous sommes à la recherche d'une jeune fille du nom de Stella Nova, répéta Kaye.

L'air empestait la persuasion. Mitch se sentait déjà pris de vertige, en dépit des bouchons nasaux qu'ils s'étaient confectionnés dans la salle de bains du motel, utilisant du papier hygiénique imbibé de gel douche parfumé à la vanille.

Un homme également septuagénaire, au visage rougeaud et à la crinière de cheveux roux striés de gris, se fraya un chemin parmi les jeunes gens et s'empara des mains de Kaye et de Mitch. Il portait un blouson de jean avec des boutons de cuivre. N'eût été son visage rond et ses traits marqués par SHEVA, on aurait pu le prendre pour un ouvrier agricole des plus banals.

— Il était inutile de venir jusqu'ici, déclara-t-il en pressant leurs mains contre son torse.

— Nous sommes ses parents, dit Kaye en le suppliant du regard. Ça fait des années que nous la recherchons.

— Elle n'est pas ici.

Sur les joues du vieil homme apparurent en succession rapide des motifs indéchiffrables, et ses iris vert émeraude pétillèrent de taches jaune et marron. Il n'avait qu'un très léger accent, mais Mitch l'identifia comme venant d'Europe de l'Est. Il s'efforça de garder les idées claires, de résister à cet assaut. D'une minute à l'autre, aucun doute là-dessus, ils allaient tous remonter dans le camion et faire demi-tour, persuadés d'avoir fait une erreur – quelle que soit l'insistance avec laquelle Morgan leur affirmerait le contraire.

Pour la première fois, Mitch se sentit terrifié par la présence autour de lui du peuple de sa fille.

La vieille femme se planta à côté du vieil homme et s'adressa à lui dans une autre langue que l'anglais.

— C'est du géorgien, dit Kaye à Mitch.

Tous deux s'efforcèrent de dégager leurs mains, mais le vieil homme était trop fort, et Mitch ne souhaitait pas déclencher une bagarre. Ils restaient plantés là tous les trois, le vieillard

ayant cessé de les fixer pour se concentrer sur la vieille femme et les adolescents.

— Ce sont vos amis ! hurla Morgan en se débattant, la voix brisée par la colère et la frustration. Jamais je n'amènerais des ennemis ici, vous le savez bien. Elle est *célèbre* ! Elle est passée à la télé !

Le vieil homme lâcha leurs mains, mais ils subissaient toujours la pression de ces jeunes aux cheveux roux, blond filasse, marron foncé… Mitch n'avait jamais vu autant de variétés d'enfants de SHEVA… qui emplissaient l'air de leur odeur de fièvre.

Mitch se dit qu'il ne pourrait plus jamais supporter l'odeur du chocolat.

Kaye bredouilla quelques mots en géorgien, puis demanda en anglais :

— Depuis quand êtes-vous ici ? D'où venez-vous ?

— *Stella !* hurla Mitch en direction des bâtiments les plus proches.

Le vieil homme posa ses doigts sur les lèvres de Mitch. Celui-ci baissa la tête comme un chien obéissant et se tut.

— *Je vous en supplie !* lança Kaye.

Mitch la retint lorsque ses jambes la trahirent.

— Rentrez chez vous, dit le vieil homme.

— Rentrez chez vous, répétèrent les enfants.

Leurs voix formaient un chœur harmonieux, aussi raisonnable que persuasif, un murmure montant dans la chaleur de cette fin d'après-midi.

Mitch aperçut quelque chose du coin de l'œil. Il leva la tête et se dressa sur la pointe des pieds pour regarder par-delà la foule. Un visage familier, ressemblant à celui de Kaye, à celui de sa mère, se dirigeait vers lui, en provenance des bâtiments gris. Il s'efforça de garder la jeune femme en ligne de mire, gêné par ces têtes dodelinantes, ces bouches mouvantes et ces yeux dorés. Elle portait un pantalon bouffant noir, des sabots et un chemisier blanc sans manches. Elle avait des épaules étroites, comme Kaye, et des bras couleur de bronze, comme une statue dans un parc. Ses joues affichaient un motif en forme de papillon que Mitch reconnut aussitôt, cette expression complexe

signifiant la surprise, l'hésitation et la joie.

— La voilà ! dit-il en s'étouffant.

Kaye vit Stella et tenta de se libérer de la foule. Les jeunes se pressèrent encore davantage contre elle.

Stella fit halte près du groupe, les bras croisés, regardant tout autour d'elle comme si elle n'avait pas trouvé ce qu'elle cherchait, ou comme si elle ne voulait plus le voir.

Kaye joua des poings et des coudes, s'exprimant par des cris et des grognements plutôt que par des mots.

Soudain, Stella se jeta sur ses semblables.

Le vieil homme leva les mains, la vieille femme l'imita, et la foule reflua, laissant Kaye, Mitch et Stella au centre d'un groupe lâche et de plus en plus fourni.

La brise qui agitait les frondaisons autour du rond-point emporta les odeurs au loin. Stella étreignit sa mère puis, passant une main au-dessus de l'épaule de Kaye, agrippa le bras de Mitch pour l'attirer tout contre elles.

D'autres jeunes gens arrivèrent, curieux et désireux d'aider leurs semblables dans leur tâche.

— Vous voyez ! s'écria Morgan, triomphal. Est-ce que je vous ai raconté des conneries ? Allez, laissez-les s'embrasser ! C'est une famille !

* * *

Ils prirent congé de Morgan après l'avoir remercié, et Mitch lui serra la main. Le vieux Shevite lui déclara d'un air sévère qu'il ne devait plus jamais revenir, plus jamais.

— Ça en valait la peine ! rétorqua-t-il avec défiance.

Il agita la main en direction de Kaye et de Mitch tandis que Stella conduisait ceux-ci dans une petite salle de réunion attenante au bowling désaffecté.

— Ils ne sont pas contents que vous soyez ici, dit-elle en disposant des chaises autour d'une vieille table toute cabossée.

Elle leur fit signe de s'asseoir. La fenêtre s'ouvrait sur l'obscurité ; la nuit venait de tomber.

— Ils ne veulent pas qu'on nous retrouve.

— *Qui* sont-ils ? demanda Kaye, qui ne put s'empêcher de

parler sèchement. Les gourous d'une secte ? Comment les appelez-vous, Bo et Peep[43] ?

— Je ne comprends pas, répondit Stella.

— Ils ont refusé de m'adresser la parole, insista Kaye, s'efforçant de contrôler son agitation. Ils nous détestent donc à ce point ?

Stella secoua la tête, incapable de dire quoi que ce soit pour le moment. Elle aurait eu de la peine à expliquer la complexité d'une éventuelle réponse à cette question.

— Je compatis avec vous, tous autant que vous êtes, poursuivit Kaye. Nous compatissons tous les deux, Stella. Je suis sûre que leur histoire est extraordinaire, mais ça fait si *longtemps* que nous te cherchons, nous avons eu si peur !

Elle tapa sur la table avec une telle violence que le sol en vibra et que la fenêtre en frémit.

Mitch posa sa main sur la sienne.

— Nous t'avons cherchée tous les deux.

Il fixait Stella d'un air mi-furieux, mi-soulagé.

— Je suis navrée, dit Stella. Will et moi sommes arrivés ici après l'accident de l'autocar. Cela valait mieux ainsi.

— Will ? répéta Mitch. C'est le garçon qui était avec toi ?

John Hamilton leur avait dit que Stella et Will étaient montés dans la voiture de Jobeth Hayden. Celle-ci avait été arrêtée par la police d'État du Nevada puis livrée au FBI, mais elle n'avait jamais été mise en examen.

Elle ignorait où étaient passés les enfants. On avait retrouvé dans sa voiture des pages roulées en boule provenant d'un livre de poche.

— Vous l'avez vu en Virginie, dans la remise où vous m'avez retrouvée. Là où la petite fille est morte.

— Je ne me souviens pas bien de lui, avoua Mitch.

— C'était mon ami, dit Stella.

Elle se tourna vers Mitch, le dévisagea d'un air timide, emprunté, tandis que son visage virait au bistre et que ses

---

[43] Surnoms que s'étaient donnés Marshall Applewhite et Bonnie Lu Nettles, fondateurs de la secte *Heaven's Gate* dont presque tous les membres ont commis un suicide collectif en mars 1997. *(N.d.T.)*

pupilles se réduisaient à des têtes d'épingle. Jamais Mitch n'avait vu sa fille aussi déprimée, aussi découragée.

— C'était ?

— Il est mort.

— Comment est-il mort ? s'enquit Kaye.

Stella secoua la tête et détourna les yeux.

— Est-ce qu'il est arrivé à s'intégrer ici ? demanda Kaye avec prudence.

Stella secoua la tête une nouvelle fois.

— Il avait trop longtemps vécu avec des humains. Ils lui avaient fait du mal. Ils avaient fait de lui un animal. Il n'arrivait à entrer dans aucun dème, même pas dans le mien.

— Tu as vécu avec des humains, toi aussi, murmura Kaye.

— Ce n'était pas pareil.

— Stella, est-ce que tu es enceinte ? demanda Mitch, faisant sursauter Kaye.

— Oui, répondit Stella.

Les mâchoires de Kaye se crispèrent. Mitch posa une main sur l'épaule de Stella.

— Will ? demanda-t-il.

— Oui, fit Stella.

Kaye gémit, puis se plaqua les mains sur la bouche. Stella se tourna vers la fenêtre, ne souhaitant pas être le témoin du désespoir de sa mère.

— C'est lui le père, reprit Mitch.

— Je suis très vite devenue guêpe, expliqua Stella. Cela semblait si juste, et il était si gentil, si doux avec moi, quand les autres étaient au loin.

— Est-ce qu'ils l'ont tué ? demanda Mitch.

Stella secoua la tête et ses joues virèrent au terre de Sienne, ce qui – Mitch le savait – traduisait une émotion des plus déplaisantes : le chagrin. Ses joues avaient pris la même nuance lorsqu'ils avaient trouvé le corps de Shamus dans le kudzu, il y avait des années de cela. Une éternité de cela.

— Il a cessé de manger. Personne ne pouvait le forcer à manger. Personne ne le voulait. Je ne sais pas pourquoi ; nous sommes capables de tant de choses avec les malades. Je suis restée auprès de lui. Nous jouions à des jeux. C'était sa décision.

Il disait que sa place n'était nulle part. Il souffrait tellement, il était tellement lointain.

Kaye laissa choir sa tête sur la table. Mitch vit des larmes tomber de ses yeux et assombrir le bois rayé.

— Il ne pouvait pas être parmi nous, et, loin de nous, il ne pouvait pas devenir ce qu'il voulait être. Quelque chose était cassé en lui. Il savait qu'il ne serait jamais à son aise, ni avec nous ni avec personne. Yevgenia et Yuri – nos hôtes – ont fait tout ce qu'ils ont pu.

— Il y a tant de choses à apprendre, murmura Kaye en se tournant vers sa fille.

— Au bout du compte, il ne voulait pas vivre, dit Stella. Nous l'avons enterré dans les bois. (Elle secoua vigoureusement la tête.) Nous ne parlerons plus de Will.

Kaye se leva et se plaça derrière sa fille.

— Pouvons-nous rester un peu ? lui demanda-t-elle. Rester avec toi ? Donner un coup de main, peut-être ?

— Je ne sais pas.

— Veux-tu que nous restions ? demanda Mitch.

Stella caressa les doigts de Kaye, qui reposaient sur sa clavicule.

— Oui, dit-elle.

— Sommes-nous les premiers… les premiers anciens à venir ici, à vous rendre visite ? demanda Kaye.

— Non. Il y en a quatre à Oldstock. Un vieil homme et trois vieilles femmes. Ils vivaient ici quand Yevgenia et Yuri ont acheté les lieux, et ils sont restés. L'homme s'occupe de l'entretien et ils travaillent tous à la cafétéria.

— Donc, il existe un précédent, conclut Kaye. Peut-être que ces quatre-là peuvent nous apprendre des choses.

— J'aimerais que vous soyez là pour la naissance du bébé, dit Stella. Ce serait une bonne chose.

Kaye laissa reposer sa joue sur les cheveux de Stella.

— J'en serais fière, dit-elle. Est-ce qu'il y a un médecin ici ?

— Yevgenia et Yuri étaient médecins en Russie. Mon bébé sera le premier à naître ici.

— Telle mère, telle fille, dit Mitch avec un peu de sa contrariété d'antan. Des pionnières, toutes les deux.

Sa femme et Stella eurent un sourire hésitant.

— Tu pourrais chanter pour le bébé, comme tu l'as fait pour moi, dit Stella. Tu as une voix merveilleuse, pour chanter aux bébés.

— Elle a raison, dit Kaye. Et si c'était un garçon ?

— C'est un garçon, affirma Stella. Je le sens. Il a l'odeur de Will en moi.

6.

Spent River, Oregon

À en croire certains, le tournant était pris. Kaye n'en était pas si sûre. Après toutes ces années de lutte, elle avait peine à imaginer une ère de reconstruction, d'engagement ou de changement. Assise en compagnie de son mari et des trois jeunes filles dans le minibus, tressautant sur les ornières des pistes éclairées par l'éclat du mont Hood, elle ne ressentait qu'une espèce de patience glacée.

Elle étreignit le bras de son mari, les yeux perdus quelque part entre le chauffeur et l'agent du Service secret assis à côté de lui, puis se retourna pour contempler Stella, Celia et LaShawna, sans oublier John Hamilton derrière elles. Les jeunes filles – ou plutôt les jeunes femmes – étaient aussi raides que des poupées et ouvraient de grands yeux. Elles avaient vu le paysage passer de la savane aux champs et aux vergers, pour évoluer lentement vers la forêt peu dense ; elles étaient blotties les unes contre les autres et ne disaient pas grand-chose. John contemplait la lunette arrière, où s'était encadré peu de temps avant le convoi de voitures et de fourgonnettes.

Il voudrait rejoindre Luella, songea Kaye. *Il est las de cette lutte et il veut être aux côtés de sa femme. Pour la prochaine lutte.*

Pas de paix. Pas de repos.

Mitch se pencha sur le côté, guettant l'apparition de la Spent River et du campement. Il n'avait pas souhaité revenir ici.

— J'ai renoncé aux morts, avait-il déclaré à Kaye huit jours plus tôt, à l'issue de la première visite d'Oliver Merton. Finis les os et la poussière. Les vivants me suffisent. Ils posent assez de problèmes comme ça.

Mitch n'appréciait guère ce battage médiatique, ni le rôle joué par William Daney, le mécène grâce auquel Eileen Ripper avait pu fouiller la Spent River ; tout ça sentait le coup de pub. Il se méfiait instinctivement et, au tout début, Kaye avait partagé son sentiment. Pourquoi sortir de la clandestinité et soutenir une administration qui avait mis tant de temps à entendre raison, après tant de gâchis – la troisième administration consécutive à avoir fait la preuve de son incompétence ?

À quoi bon éclairer la lanterne des monstres ? Mieux valait rester à Oldstock, loin de tout et de tous, et attendre l'arrivée du bébé de Stella.

Mais Oldstock avait cessé d'être un secret. Morgan avait parlé. On voyait débarquer de plus en plus de journalistes, sans parler des parents à la recherche de leurs enfants perdus.

Il avait fallu une visite du sénateur Bloch pour que Kaye reconnaisse que l'idée n'était pas mauvaise. Il arrive parfois qu'on reçoive un cadeau d'une source inattendue ; il est déraisonné de le refuser. Quand ce n'est pas impossible.

Kaye comprenait cela mieux que quiconque.

Les écoles du Bureau fermaient ou étaient reconverties en orphelinats. Le Centre de pathogénie de Sandia luttait pour sa survie et s'efforçait de redéfinir ses objectifs. Le site de Spent River était sur le point de devenir un exemple. Le président des États-Unis voulait en faire le symbole d'un pays tentant de retrouver son unité après un long et horrible conflit entre la conscience et la peur.

— Il y a toujours des gens qui craignent le futur, leur avait déclaré Bloch. Ils redoutent le changement, ils ont peur d'être remplacés ; et cela les pousse à tuer des enfants. Ils doivent être réduits à l'impuissance, car sinon toutes ces horreurs vont recommencer. (Elle marqua un temps.) Si vous ne joignez pas notre camp, vous resterez au bord du chemin. Je pense que vous

devriez aller là-bas. Ce sont les fruits de la victoire. Les gens veulent savoir ce que pense Kaye, avait-elle conclu. Et aussi ce que vous pensez, Mitch.

En fin de compte, c'était Stella qui avait fait pencher la balance.

— Allons-y, avait-elle déclaré dans la cuisine de la cafétéria d'Oldstock, s'essuyant les mains avec un torchon tout en les faisant reposer sur son ventre gonflé. J'ai toujours voulu voir l'endroit où travaillait papa.

* * *

La file de voitures et de fourgonnettes arriva sur une crête puis descendit la piste en direction d'un méandre de la rivière asséchée. Les véhicules à la suspension trop délicate n'allèrent pas plus loin.

— On y est, dit Mitch. Ils ont enlevé le camouflage.

Les filles tournèrent la tête, suivant son index pointé. Le site s'était considérablement agrandi. On comptait désormais plus de trente tentes et abris sur les deux rives du lit asséché envahi de broussailles.

Les agents du Service secret qui filtraient les véhicules contrôlèrent le leur, puis le firent passer, orientant les VIP vers un parking et les journalistes vers un autre.

Les deux minibus se rangèrent dans un espace délimité par des rondins pourris et coupèrent leurs moteurs. Le sénateur Bloch attendait leurs occupants sous une marquise en plastique blanc. De temps à autre, les nuages laissaient passer un rayon de soleil qui illuminait le nouvel abri principal, en forme de H. C'étaient encore une fois des hangars démontables qui avaient présidé à sa conception. Il était sis à l'extrémité nord d'une allée clôturée.

— C'est là qu'ils sont morts ? demanda LaShawna.

Des agents du Service secret ouvrirent les portes du minibus. Cinq techniciens, conduits par un Oliver Merton étrangement calme, actionnèrent leurs appareils photo et caméras vidéo. Ils se concentrèrent sur Stella.

Oliver gratifia Mitch et Kaye d'un sourire et Stella d'un

regard exprimant une certaine révérence. Jamais Kaye ne l'avait vu aussi impressionné.

— Il y a un an à peine, déclara une journaliste dans son micro-cravate, les yeux tournés vers l'objectif de la mini-caméra fixée à sa ceinture, le spectacle d'une Shevite enceinte aurait déclenché la panique. Aujourd'hui…

Kaye se détourna, refusant d'entendre la suite.

* * *

Mitch aperçut Eileen Ripper sortant du grand abri tout neuf pour se diriger vers eux. Il aurait reconnu sa démarche lente, pondérée, même si elle avait porté un masque. Tout comme lui, elle n'appréciait pas ce cirque, mais c'était bel et bien un triomphe. Trois mois plus tôt, un juge fédéral avait mis fin à près de vingt ans de litiges en déclarant que les revendications des Cinq Tribus n'avaient aucun fondement juridique – qu'elles ne pouvaient prétendre à une quelconque parenté avec des êtres aussi éloignés d'elles, tant sur le plan physiologique que sur le plan temporel. Le ministère de l'Intérieur ne chercherait plus à fermer les chantiers de fouilles et à livrer les restes contestés aux tribus plaignantes.

Le cauchemar de l'archéologie nord-américaine était enfin terminé.

Bizarrement, Mitch n'éprouvait aucun sentiment de victoire. Les os qu'il avait découverts, aiguillonné par le défi d'Eileen, n'étaient qu'un élément de l'histoire, rien de plus. Après tout, il n'avait pas entièrement compris les mobiles des fantômes planant au-dessus du paysage.

Peut-être que les fantômes eux aussi mentent pour arriver à leurs fins.

Eileen écarta les journalistes et les assistants de Bloch avec un minimum de politesse. Elle fonça droit sur Mitch et Kaye, et ses yeux s'attardèrent quelques instants sur les filles lorsqu'elle tendit la main à Kaye.

— Bienvenue, fit-elle en se fendant d'un large sourire un peu inquiet. Ravie de te revoir, Mitch. Et ravie de voir que tu as pu amener ta famille.

Elle entreprit de présenter les autres, qui s'avancèrent devant les caméras partagés entre la timidité, l'assurance et parfois la complaisance.

Mitch était sûr que les choses allaient mal tourner.

* * *

À l'aéroport, LaShawna et Celia étaient folles de joie en retrouvant Stella. Échappant à la protection de John Hamilton, LaShawna s'était emparée de ses deux amies pour fuir en leur compagnie dans les toilettes pour dames – un lieu terrifiant pour elles, encore plus que la cabine de l'avion, vu toutes les odeurs humaines qui s'y attardaient.

LaShawna avait entraîné Stella dans un box pour lui murmurer à l'oreille :

— Qu'est-ce qui t'a pris, ma fille, de virer guêpe et de te faire engrosser ! C'est Will qui a fait le coup ?

— Elle te racontera tout ça plus tard ! avait lancé Celia devant la porte fermée. Fichons le camp ! Je n'aime pas cet endroit.

Mais elles n'avaient guère eu le temps de parler, encore moins celui de s'ennuager pour échanger leurs expériences. Le trajet en minibus les avait réduites au silence, en dépit de la présence à leurs côtés de Kaye, de Mitch et de John.

— Ta mère a l'air en bonne santé, avait soufflé LaShawna à Stella.

Stella s'était écartée de son amie pour la regarder en face.

— Maman a attrapé cette saleté, avait dit LaShawna d'un air triste, baissant la tête et ramenant ses genoux contre son torse. Elle est coincée dans un fauteuil roulant.

* * *

Stella écarta de ses yeux une mèche de cheveux déplacée par le vent. Elle descendit du minibus et fixa les caméras en battant des cils. Celia et LaShawna se placèrent derrière elle comme si elles étaient ses servantes. Elle se demanda pourquoi sa grossesse lui conférait cette espèce de séniorité ; c'était stupide

de s'être retrouvée enceinte, stupide d'avoir perdu Will. Si elle avait quitté Oldstock pour venir jusqu'ici, c'était en partie pour prendre un peu de recul ; elle se demandait si elle allait vivre encore longtemps au sein de la communauté.

Sans Will, elle ne trouverait probablement jamais cette liberté enfantine qui lui avait jadis paru si importante. Lorsqu'elle sentait, percevait le bébé en elle, elle pensait à la responsabilité, aux tâches qu'elle avait à accomplir.

Rencontrer un sénateur et plein d'autres gens, c'était un début.

Le paysage autour de la rivière asséchée était à mi-chemin entre le joli et le sinistre, et l'odeur qui y régnait rappelait Oldstock en plus frais ; les arbres d'ici voyaient moins souvent le soleil que ceux du lac Stannous. Les pins émergeaient au sein d'une masse de buissons et de terre croûteuse, sous des affleurements rocheux gris et pourpre aux formes chaotiques.

Il se passait quelque chose entre son père et Eileen, la femme archéologue. C'étaient de vieux amis. Jadis, ils avaient été plus que cela, Stella en était sûre. Elle se tourna vers sa mère, mais celle-ci ne semblait pas en prendre ombrage. En fait, le maintien, les regards de Kaye et d'Eileen exprimaient la même curiosité empreinte de dignité.

Cela plut à Stella.

Mitch lui passa un bras autour des épaules. Stella se laissa aller contre lui, suscitant un vif intérêt de la part des caméras.

— Ils sont *affectueux,* dit un journaliste à son public invisible. N'est-ce pas merveilleux ?

Mitch étreignit doucement Stella.

— Ne fais pas attention à eux, chuchota-t-il. Nous allons voir les ossements.

À l'entendre, on l'aurait cru sur le point d'entrer dans une église.

Et c'était un peu ça. Ils pénétrèrent dans le grand abri, marchant sur des planches de contreplaqué, et on pria les reporters d'éteindre leurs projecteurs. Un homme bronzé et athlétique, âgé d'une trentaine d'années, vêtu d'un jean taché de boue et d'un tee-shirt sans manches, aux mains sales et aux cheveux noués par un bandana, armé de toute une panoplie de

brosses à dents et à cheveux, inspecta les représentants de la presse et leur ordonna de s'essuyer les pieds. Tous chaussèrent des housses en plastique.

— La poussière est une de nos denrées les plus précieuses, expliqua-t-il de sa belle voix de ténor. Nous devons prévenir toute importation frauduleuse.

Eileen s'écarta des journalistes qui l'entouraient et le présenta à l'assistance.

— Voici Carlton Fierro. Surnommé le Portier, car il n'arrive pas à franchir la plupart de nos portes. C'est lui qui a désormais la responsabilité de ce site.

Stella sourit à Carlton.

— Ravi que vous ayez pu vous joindre à nous, dit-il aux filles.

Connie Fitz apparut au détour d'une colonne de terre sculptée et prit Eileen par le bras.

— Nous avons besoin de grands garçons pour nous protéger des journalistes, dit-elle en faisant un clin d'œil à Mitch.

Stella ne comprit pas ce sous-entendu. Elle se concentra sur Carlton, qui serrait la main de Mitch.

— Le groupe le plus important se trouve par ici, dit-il.

Il les conduisit sur une allée de planches, en direction d'un corridor aboutissant à la deuxième aile de l'abri. Ils tournèrent à droite, se retrouvant devant une grande mesa en cours d'excavation, dont le plateau arrivait trois mètres en dessous du niveau du terrain environnant. On avait érigé des échafaudages tout autour, et le soleil filtré par les feuilles en fibre de verre les éclairait d'une lueur laiteuse.

— Pas plus de huit personnes à la fois, précisa Carlton.

Les reporters se pressèrent autour de lui pour ne pas perdre de vue Kaye et les filles.

Il ouvrit un chemin aux personnes que lui désignait Eileen, qui leur posait une main sur le crâne en hochant la tête.

— On y va, lança-t-il finalement.

Il fut le dernier à s'engager sur l'escalier en aluminium.

Stella examina l'excavation d'en haut. Elle ne vit tout d'abord qu'un tas d'os noircis sur un mélange de terre brunâtre et de cendre grise. Elle sentait une odeur de poussière, rien de plus.

Mitch et Kaye s'étaient placés en face d'elle, Celia et

LaShawna à ses côtés ; John Hamilton et le sénateur Bloch, observant tous deux un silence respectueux, se tenaient de part et d'autre de Carlton. Oliver Merton s'était mis dans un coin, les bras croisés, comme s'il souhaitait se faire oublier.

Eileen et Connie Fitz étaient restées en bas. C'était à Carlton de jouer et à lui seul.

— Ce groupe comprend huit femelles adultes et deux enfants, un mâle et une femelle, commença-t-il. Il y a environ vingt mille ans, un lahar de gaz volcanique, de boue et d'eau a déferlé dans le lit de cette rivière. Ils sont tous morts, engloutis dans la boue surchauffée. L'un d'entre eux a lâché un panier d'herbes tressées. On en distingue l'empreinte en creux dans ce cube de boue séchée à votre droite. La femme qui se trouve en haut du groupe – elle est marquée par un carré de plastique rouge, et un ruban bleu souligne les contours de sa silhouette – est plus grande et plus robuste que les autres ; c'est une *Homo erectus,* appartenant à une variété tardive similaire à *Homo heidelbergensis* mais non encore répertoriée. Elle semble âgée d'une quarantaine d'années, ce qui la rend inapte à la procréation et fort vieille pour l'époque. Un genre de grand-mère, sans doute. Nous pensons que son rôle était de protéger les enfants, ainsi peut-être que deux autres femmes. L'enfant femelle et toutes les autres femelles adultes sont des *Homo sapiens,* quasiment impossibles à distinguer de vous et de moi. L'enfant mâle est un autre *Homo erectus*.

« Nous avons d'abord pensé… ou plutôt : Connie, Eileen et les autres pionnières de ce site ont d'abord pensé – je ne suis arrivé que par la suite – que le groupe était uniquement constitué de femelles, que les mâles avaient abandonné celles-ci dans leur fuite. Plus tard, Mr. Rafelson a trouvé le premier indice de la présence des mâles, non loin d'ici sur l'autre berge de la rivière. Nous avons alors supposé qu'ils étaient partis chasser et qu'ils étaient en route pour rejoindre leurs femelles. Eh bien, cette explication tient peut-être la route, mais il s'est passé bien d'autres choses. Depuis, nous avons entamé treize chantiers de fouilles autour de la Spent River, tous dans un rayon de mille mètres. Nous avons localisé au total cinquante-trois squelettes entiers et des éléments de soixante-dix autres –

un fémur, une dent ou un morceau de boîte crânienne trouvés ici ou là.

« Il y avait ici une sorte de village, édifié chaque automne pour profiter de la migration des saumons dans la rivière. Des groupes familiaux dressaient leurs campements en divers points d'un réseau de pistes et attendaient l'arrivée des poissons. Ils ont été surpris par l'éruption du volcan et ont fini enchâssés dans la terre, jusqu'à ce que nous les retrouvions et refassions connaissance avec… eh bien, je vois en eux de vieux amis. De vieux maîtres, en fait.

Stella jeta un regard à Mitch et vit une larme couler sur sa joue.

Carlton marqua une pause pour rassembler ses idées. Celia était fascinée et peut-être un peu terrifiée par ce colosse à l'allure si virile. Elle le regardait bouche bée. LaShawna plissait le front en signe de concentration.

— Ce que nous enseignent ces maîtres est une chose toute simple. Ils vivaient les uns avec les autres sur un pied d'égalité. Personnellement, j'ignore ce qu'ils pouvaient retirer de cette coexistence. Mais nous avons trouvé autant de représentants de chaque espèce, *erectus* et *sapiens*. Il y a des enfants des deux espèces, et des mâles aussi. Notre premier site était une anomalie. Si j'avais le droit de jouer aux devinettes…

— Il te ressemble beaucoup, Mitch ! lança Eileen depuis le sol.

Carlton eut un sourire penaud.

— Je dirais que les *erectus* étaient peut-être des chasseurs, et qu'ils utilisaient des outils fabriqués par les *sapiens*. Nous n'avons pas fini d'analyser l'un des sites les plus éloignés, où gît un groupe de chasseurs, mais on dirait bien que les femelles *erectus* dirigeaient les expéditions de chasse. Elles portaient des outils de taille en silex, des armes lourdes et des pierres qui faisaient peut-être office de charmes pour la chasse. Eh oui : des grandes filles à l'odorat affûté guidant des garçons rusés.

« Nous sommes actuellement à la recherche d'une boucherie centrale où était traité le gibier – en général, un tel lieu se situe près de celui où l'on fabrique les outils. À cette époque, les chasseurs rapportaient leurs prises au village afin de les traiter

dans un endroit protégé. Nous ne savons pas exactement pourquoi – soit ils n'avaient pas encore pensé à emporter avec eux leurs outils de boucherie, soit ils craignaient d'attirer les grands prédateurs.

« Les femelles *sapiens* tissaient les herbes, le cuir et l'écorce, elles préparaient les poissons, cueillaient les baies et ramassaient les larves autour du campement. Nous avons trouvé dans certains paniers des scarabées, des larves, de l'herbe et des graines de cassis. Tout le monde avait son rôle à jouer. Ils travaillaient ensemble.

— Comme nous devrions le faire, dit le sénateur Bloch, et Stella vit qu'elle était profondément émue.

Elle-même ne savait quoi penser. Ses idées étaient aussi emmêlées que les ossements.

— Nous pouvons mettre ces os au jour, les nettoyer de leur gangue de terre, mais nous sommes toujours incapables de dire quelles étaient les croyances de ces gens d'il y a vingt mille ans, reprit Carlton à voix basse. Nous leur témoignons donc en silence notre respect et notre gratitude. Nous apprenons à les connaître, si vous voulez. Ce n'étaient pas nos ancêtres directs, bien entendu – sans doute ne trouverons-nous jamais des ancêtres directs datant de cette époque. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin grande comme une planète.

« Mais les gens que vous voyez ici, et tous ceux qui reposent autour de la Spent River, sont cependant *nous-mêmes*. Ils ne sont la propriété de personne. Mais ils appartiennent à notre famille.

Carlton hocha la tête comme pour souligner cette conviction.

— Amen ! lancèrent Eileen et Connie Fitz au pied de l'échafaudage.

Stella vit les mains de son père enserrant la rambarde. Il avait les phalanges toutes blanches et la regardait droit dans les yeux. Elle inclina la tête sur le côté. Il remua les lèvres. Aucun problème pour comprendre ce qu'il disait.

Humains.

* * *

Observés par Eileen, Laura Bloch et Mitch, les photographes plaçaient Kaye et les filles au pied de la mesa, devant l'échafaudage. Ils n'avaient pas le droit de photographier les ossements.

— La rumeur prétend que Kaye a rencontré Dieu, murmura Eileen à l'oreille de Mitch. Est-ce exact ?

— C'est ce qu'elle me dit.

— Ça doit être gênant pour une scientifique.

— Elle s'en accommode. Selon elle, c'est une forme d'inspiration comme une autre.

Le sénateur Bloch les écoutait en faisant une tête de bouledogue.

— Et toi ? demanda Eileen.

— Je reste dans la plénitude de l'ignorance.

— Un statut provisoire, hein ?

Bloch décida d'intervenir.

— Ce n'est pas forcément mauvais, déclara-t-elle, songeuse. Surtout si elle se lance dans la politique. Est-ce qu'elle a vu Jésus ?

Mitch secoua la tête.

— Je ne crois pas. Du moins, ce n'est pas ce qu'elle raconte.

Bloch fit la moue.

— Si Jésus ne s'est pas montré, autant rester discrets pour le moment.

— Et qu'est-ce que Dieu lui dit de tout ceci ? demanda Eileen en désignant le chantier, l'excavation et les ossements.

Grimace de Mitch.

— Probablement pas grand-chose. Apparemment, ce n'est pas ce genre de relation.

— À quoi lui sert-Il, alors ? lança Eileen.

Mitch se demanda si elle était sérieuse. Après l'avoir fixée du regard, il conclut qu'elle plaisantait, et elle perdit tout intérêt pour le sujet lorsqu'un groupe de photographes s'approcha de trop près d'une grille protectrice calée contre une table, manquant la faire choir.

Après les avoir morigénés et avoir remis la grille en place, elle revint vers Mitch et lui tapota l'épaule.

— Tant mieux pour Kaye, déclara-t-elle. Ça prouve que nous

formons une vieille espèce résistante. Nous pouvons survivre à tout, même à Dieu. Et toi ? Est-ce que tu comptes revenir parmi nous pour te remettre à creuser ?

— Non. J'en ai fini avec ça.

— Dommage. C'était le meilleur d'entre nous, confia Eileen à Bloch. Il était né pour ce boulot.

* * *

Mitch aida Kaye à remonter à bord du minibus. Elle s'assit et se massa les chevilles. Ses pieds s'étaient engourdis et elle avait souffert dans les escaliers de l'abri.

Stella, Celia et LaShawna la suivirent, formant un groupe compact, et s'assirent en silence. John Hamilton et Mitch bavardèrent quelques instants en attendant que Bloch les rejoigne.

Kaye entendait leurs voix, mais le vent l'empêchait de saisir davantage que des bribes de leur conversation.

— … grave, disait John. C'est pire quand on en a eu deux, disent-ils. L'été s'annonce rude dans le Maryland. Elle voulait venir ici, mais elle n'en a pas eu la force.

Kaye passa sa langue sur ses lèvres sèches et regarda droit devant elle. Stella lui posa une main sur l'épaule et lui caressa la joue.

— Comment allez-vous, vous autres ? demanda brusquement Kaye, luttant contre la douleur dans ses cuisses pour se retourner vers les jeunes filles – les jeunes femmes.

— Ça va, répondit LaShawna d'un air songeur. J'aimerais bien comprendre ce que veut dire tout ceci.

— Je crois que-kuk je le sais, dit Celia. C'est de la politique humaine.

— Comment vas-tu, ma chérie ? demanda Kaye à Stella.

— *Nous* allons bien, répondit-elle, et ses joues se parèrent de papillons dorés, traduisant à la fois la peur et la joie.

Elle a compris, se dit Kaye. *Elle a compris ce que nous venons de voir. Elle est comme son père.*

Elle vit Stella se carrer dans son siège et arborer une expression pensive, lointaine, vit ses joues virer au beige pâle.

Celia et LaShawna s'installèrent à côté d'elle.

Simultanément, elles croisèrent les bras.

* * *

Ce soir-là, Stella, Celia et LaShawna partagèrent une chambre dans un motel de Portland. Kaye, Mitch et John Hamilton logeaient au même motel ; les trois filles leur avaient demandé de les laisser toutes les trois, « pour qu'elles régressent un peu », comme l'avait expliqué Stella.

Ils avaient mangé tous ensemble, puis le sénateur Bloch et Oliver Merton étaient partis pour l'aéroport dans une limousine, destination Washington, DC, et à présent les trois amies se détendaient et réfléchissaient en silence.

Stella avait été troublée par les ossements. C'était à cela que devait ressembler Will. Tout ce temps, toute cette vie ; il n'en restait plus que des débris épars. Celia et LaShawna commencèrent elles aussi par observer un silence pensif.

Toutes trois étaient tristes à l'idée de se séparer, mais elles avaient des tâches qui les attendaient, des êtres chers dont elles devaient prendre soin. Celia vivait avec les Hamilton et s'occupait des associations de soutien aux Shevites dans le Maryland, entre autres activités. LaShawna rattrapait son retard scolaire dans un lycée de sa ville et projetait de suivre des études d'infirmière. Elle aidait son père à soigner sa mère, qui était de moins en moins autonome, et à s'occuper de sa petite sœur.

Tant de choses avaient changé en quelques mois.

Stella se redressa sur son nid d'oreillers et dessina un cercle avec la paume de la main tout en mimant un oiseau en train de picorer, et LaShawna l'imita. Celia poussa un petit grognement de contrariété, mais les rejoignit sur le lit le plus éloigné de la fenêtre aux rideaux tirés. Elles se mirent en cercle et se touchèrent les mains, et Stella sentit ses joues s'empourprer et ses oreilles s'échauffer.

— Ce que nous sommes, chanta LaShawna. Ce que nous sommes / qui. Ce que nous sommes / qui. Faites-nous entrer, faites-nous sortir / qui.

C'était un chant qui les aidait à se concentrer ; elles l'avaient

déjà entonné à Sable Mountain, quand les profs et les conseillers ne les surveillaient pas, en particulier à l'issue d'une journée difficile.

La chambre s'emplit de leurs odeurs. Quelque chose qui ressemblait à de l'électricité passa entre elles, et LaShawna se mit à fredonner deux mélodies différentes en chant dédoublé. Elle était douée pour cela, bien plus que Stella.

La journée sembla se dissiper, Stella sentit ses muscles se détendre, et toutes trois se souvinrent des bons moments qu'elles avaient vécus ensemble.

— Formidable. On y est, dit LaShawna, et elle se remit à fredonner.

— Je sens-kuk le bébé, dit Celia. Il est tout petit et tout calme. Il a un peu l'odeur de Will – si je m'en souviens bien, ça fait si longtemps.

— Il a l'odeur de Will, opina Stella.

— C'est tellement bon de vous retrouver toutes les deux, dit Celia.

— J'en ai rêvé, il y a plusieurs semaines, dit LaShawna. J'étais réveillée, avec mes amies, mais il faisait très noir, et je regardais si profond en moi que ça me faisait mal. J'ai vu quelque chose au fond de moi. Une toute petite lueur cachée tout au fond…

— Comment cela ? demanda Celia en se trémoussant de fascination.

— Je vais vous montrer, dit LaShawna.

Elle étreignit leurs mains.

Celia se mordit les lèvres et ferma les yeux.

— Je regarde tout au fond.

— Tu les vois ? chuchota LaShawna. (Elle chantonna à voix basse :) Si tu enlèves / si tu défais / toutes les journées, toutes les années / toutes les pensées… Qui sommes-nous ? Hum-hum. Tout au fond de la grotte. Faites-nous entrer, faites-nous sortir / Qui ?

Stella se tendit vers le lieu qu'avait gagné LaShawna, utilisant le contact de sa paume pour se guider. Elle vit bel et bien quelque chose au fond d'un puits très profond, trois choses distinctes, en fait, puis quatre avec le bébé qui était en elle. On

aurait dit quatre grains de maïs dorés, enfouis au fond de quatre tunnels distincts de mémoire et de vie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Celia dans un murmure, les yeux toujours clos.

Stella ferma les yeux à son tour pour mieux voir ces étranges choses.

— Elles sont comme nous, elles font partie de nous, mais elles sont en dessous de nous, dit LaShawna.

— Elles sont si calmes-kuk, comme si elles dormaient. Si paisibles.

— Celle du bébé n'est pas très différente des nôtres, fit remarquer Stella. Pourquoi ?

— Peut-être que c'est elles qui sont importantes, peut-être que nous ne sommes que des ombres piégées en haut. Des fantômes pour elles, peut-être. Hum… je vais les perdre. Je ne les vois plus. (LaShawna ouvrit les yeux en soupirant.) Brr ! Ça fiche les jetons.

Le rêve éveillé s'acheva, laissant Stella légèrement étourdie. L'air s'était rafraîchi dans la chambre, et elles frissonnèrent en riant, puis s'étreignirent les mains, écoutant leurs propres cœurs.

— Ça fiche les jetons, répéta LaShawna. Mais je suis contente que vous les ayez vues, vous aussi.

Elles restèrent ainsi des heures durant, se touchant les mains, humant leurs odeurs et partageant leur calme jusqu'à ce que le soleil se lève.

7.

Lac Stannous

On était à la fin octobre lorsque survint la troisième chute de neige de l'année, de gros flocons qui valsaient doucement entre les arbres pour se poser sur la terre et les allées gravillonnées

d'Oldstock. Kaye prit congé de sa classe, bien emmitouflée dans son parka au sortir de l'école surchauffée. Essoufflée, les lèvres et les doigts déjà gourds, elle retrouva Mitch et Luce Ramone sur le chemin de l'infirmerie – un nom qu'elle détestait car elle l'associait à la notion de dysfonctionnement. Mitch la prit entre ses bras et elle avança d'un pas vif à ses côtés, levant vers lui des yeux écarquillés et des lèvres pincées.

— Les partenaires et les sages-femmes sont dans la salle de travail, dit Luce.

Dans leur grande majorité, les enfants – les Shevites, corrigea Kaye – n'employaient pas le discours dédoublé en leur présence, plus par politesse que par réserve ou précaution. Peu à peu, au fil des quatre derniers mois, Kaye et Mitch avaient gagné la confiance des Shevites et, ensemble, ils avaient élaboré des procédures pour calmer les futures mamans. Kaye ne savait pas si cela relevait de l'irrationnel ou d'une nouvelle façon de faire. Elle allait bientôt être fixée. Oldstock comptait désormais douze femme enceintes, et Stella jouait un rôle des plus importants. *Ne l'oublie jamais. Sois fière. Sois courageuse. Ô mon Dieu !*

Ils apprenaient tant de choses. Répondaient à tant de questions. *Mais pourquoi ma fille ? Pourquoi elle qui, si jamais elle venait à mourir, emporterait avec elle mon âme sinon mon corps ?*

Les deux derniers mois étaient les plus heureux que Kaye ait jamais vécus, mais aussi les plus tendus et les plus difficiles.

Ils gravirent avec prudence le perron recouvert de neige pour entrer dans la vieille infirmerie, empruntant un couloir au sol dallé de linoléum et aux murs de plâtre nu, éclairé par des ampoules nues, pour gagner la salle de travail.

Assise sur la banquette rembourrée, Stella avait déjà entamé son cycle respiratoire. Au cas où elle aurait souhaité dormir, on avait préparé une civière rouillée recouverte d'un matelas de mousse et de draps propres d'un blanc immaculé. Elle serra les dents, réagissant à une contraction.

Kaye entreprit de préparer les instruments chirurgicaux, s'assurant qu'ils avaient passé suffisamment de temps dans le vieil autoclave.

— Où avez-vous déniché ces antiquités ? demanda-t-elle à Yuri Sakartvelo.

Celui-ci venait de faire son apparition, les mains levées, encore dégoulinantes à l'issue de sa toilette. Yevgenia sourit à Kaye, et ses joues ridées virèrent au mordoré lorsqu'elle aida son mari à passer des gants de chirurgien.

— Prie pour qu'ils n'aient pas besoin d'intervenir, souffla Kaye à Mitch.

— Chut ! Ils sont docteurs en médecine.

— Mais ils viennent de *Russie,* Mitch. Et ces dernières années, ils n'ont fait que panser des plaies et poser des attelles.

* * *

Tandis que Mitch dormait, en cette douzième heure du long accouchement de Stella – la mise au monde d'un enfant au crâne surdéveloppé est toujours difficile –, Kaye alla faire quelques pas dehors, humant l'air matinal et contemplant la neige.

Si elle était devenue l'institutrice du village, Mitch avait aidé les Shevites à restaurer un petit moulin et à dégager les débris des vieilles fondations afin de permettre la construction de nouvelles maisons pour les familles.

La forme que prendraient ces dernières n'était pas encore claire ; sans doute n'auraient-elles rien de commun avec les familles nucléaires d'antan et, sur ce point, les Sakartvelo n'étaient pas plus avancés que Kaye et Mitch. Jamais on n'avait vu autant de Shevites vivant ensemble ; la rumeur faisait cependant état de communautés plus importantes à l'est et au sud du pays, dans le New Jersey, la Géorgie ou le Mississippi, qui conservaient un profil bas.

C'étaient les jeunes Shevites qui dressaient les plans de ces maisons. Ils se sentaient mal à l'aise lorsqu'ils étaient privés de compagnie pendant plus de quelques heures. Kaye comprenait donc qu'ils aient envie de grandes baies vitrées, vu les années qu'ils avaient passées dans des dortoirs et même parfois dans des cellules. Mais on ne pouvait pas encore leur fournir de double vitrage, et l'hiver à Oldstock pouvait se montrer

rigoureux. Bien que leur imagination soit bridée par le tracé des fondations existantes, certains de leurs plans étaient franchement bizarres : toilettes et salles de bains étaient dépourvues de cloison – « Quelle intimité ? Nous savons tous ce qui se passe là-dedans. » – et les maisons étaient reliées par d'étroits « conduits olfactifs ». Apparemment, le concept de vie privée avait du plomb dans l'aile.

* * *

Aux yeux de Kaye, les meilleurs moments étaient ceux qu'elle passait en compagnie de Stella, de Mitch et du dème de Stella. La plupart de ses élèves faisaient partie de ce dernier. Comme Stella avait accueilli ces intrus humains, ses parents, avec une décontraction teintée de curiosité, ses proches l'avaient peu à peu imitée, et la grande famille qu'ils formaient avait adopté Kaye et Mitch.

Les Sakartvelo, quant à eux, s'ils se montraient polis avec Kaye et Mitch, ne les fréquentaient guère. D'ailleurs, ils semblaient garder leurs distances avec l'ensemble de la communauté, peut-être à cause des traumatismes de leur jeunesse et des années de relative solitude qu'ils avaient vécues par la suite.

Le concept de dème était encore en cours de définition, en théorie comme en pratique, mais le dème demeurait la forme la plus stable de toutes les structures sociales expérimentées à Oldstock, ainsi que la plus ancienne. Le dème de Stella se composait de sept partenaires permanents – trois de sexe masculin, quatre de sexe féminin – et de douze membres fluctuants.

Deux partenaires d'un même dème ne s'appariaient jamais, même s'ils pouvaient tomber amoureux – Stella avait exposé cette règle avec insistance, sans pour autant en expliquer les conséquences. L'amour romantique faisait rage à Oldstock, avec moult échanges de cadeaux du style fruits séchés, parfum ou statuettes en bois, mais il était rare que cela débouche sur des relations sexuelles.

Le sexe, semblait-il, était une chose trop importante pour

dépendre d'un vulgaire béguin. De l'amour, oui, mais pas de ce torrent tumultueux d'affections éphémères.

Vers la fin de l'été, les sentiers de la forêt étaient parfois imprégnés d'un entêtant fumet de cacao, auquel se mêlaient de violents relents de musc et de civette. On apercevait parfois des couples en tout genre – et parfois des trios –, concentrés sur leurs caresses, leurs rires, leurs odeurs de fièvre, leurs offensives de persuasion – mais jamais en coït.

Kaye et Mitch avaient d'abord estimé que ces enfants étaient bien trop jeunes, mais les Shevites de seize ans leur avaient bientôt prouvé le contraire, s'accouplant hors du cadre de ces amourettes et presque toujours en dehors de leur dème.

Ceux d'entre eux qui n'étaient pas encore pubères restaient souvent à la lisière de ces manifestations romantiques, et les relations que leurs aînés avaient avec eux étaient moins démonstratives, davantage placées sous le signe de l'initiation. Apparemment, l'amour et les nouvelles variantes de la passion auraient de nouveaux usages au sein de la société shevite, et les maisons à construire se devaient de refléter cette innovation.

Les pensées de Kaye s'orientèrent vers une direction qu'elle n'aurait pas souhaité aborder, pas maintenant. Elle leva les yeux vers le ciel enténébré. Comme elle aurait souhaité vivre auprès de sa fille, lui être longtemps utile ainsi qu'à Mitch ! Mais le CDC avait confirmé l'existence d'un syndrome post-SHEVA. Luella Hamilton en était frappée, ainsi que beaucoup d'autres.

Au fil des mois, l'extrémité de ses doigts était devenue insensible, ainsi qu'une partie de ses chevilles, sa démarche s'était faite moins alerte, ses forces plus vacillantes.

Elle n'en avait parlé à personne à Oldstock, mais Mitch était au courant. Il était rare que Kaye parvienne à lui cacher quelque chose d'important. Sauf ce qu'il ne voulait pas savoir, évidemment.

Le visiteur s'était manifesté une semaine plus tôt. Une brève apparition, agréable sans être concluante ; une visite de courtoisie. Elle lui avait demandé si elle vivrait assez longtemps pour voir son petit-fils.

Aucune réponse, comme d'habitude.

* * *

Dans la salle de travail, Stella était entourée de toutes les femmes de son dème. Elles se relayaient pour chanter des chansons et lire des vieux contes pour enfants, les têtes collées les unes aux autres, frottant leurs mains sur les siennes pour l'apaiser et soulager ses douleurs.

Puis Stella s'arc-bouta et ses yeux semblèrent sombrer dans leurs orbites. Elle poussa un long cri suraigu, d'une violence quasiment lyrique, et la pièce s'imprégna d'une odeur de violettes et d'eau salée. Toutes les personnes présentes se mirent à gémir à l'unisson, comme il en allait de soi, comme il en irait toujours de soi, en un chant dédoublé de compassion et d'accueil.

Stella se tordit avec vigueur, puis poussa, et son fils vint au vaste monde. Le gémissement s'atténua comme on examinait l'enfant, pour se changer en un chœur de rires et de soupirs enchantés.

Yevgenia et Kaye s'entraidèrent pour poser le bébé sur le ventre de Stella. Yevgenia sourit à Kaye.

— Maintenant, vous êtes vraiment grand-mère, lui dit-elle.

Puis vint le placenta. Yuri écarta doucement les deux femmes et le recueillit dans une cuvette d'acier enveloppée dans du plastique. À la grande surprise de Kaye, il insista pour couper le cordon, puis évacua aussitôt le placenta. Il nettoya le sang avec une éponge imbibée de Javel, puis apporta des cuvettes remplies d'eau savonneuse et insista pour que les sages-femmes se lavent les mains.

Il baigna Stella avec un soin extrême.

— C'est peut-être dangereux, défense de toucher, insista-t-il, et il sortit de l'infirmerie avec les tissus.

Kaye avait dépassé le stade de l'analyse comme celui de l'affection. Elle restait blottie contre sa fille, en compagnie des femmes de son dème, et de Mitch, et d'un jeune homme agissant comme substitut de Will, totalement déconcerté par ce rôle imprévu.

Le bébé, minuscule et tout ridé, se tortilla dans les bras de Stella à la recherche de son sein, puis les dévisagea tous,

rétractant ses paupières jusqu'à ce que ses yeux démesurés, vifs, mobiles, attentifs lui mangent le visage. Ses joues se parèrent d'or et de rose, ses mélanophores dessinèrent des pétales de fleur. Toutes les personnes présentes, Kaye et Mitch exceptés, lui répondirent en affichant les mêmes couleurs, les mêmes motifs, pétales de fleur et papillons, étincelles et explosions, et le bébé les vit et huma leur plaisir et leur joie. Il se fendit d'un sourire béat et rassurant comme il prenait le mamelon en bouche.

Kaye en eut le souffle coupé. Elle étreignit la main de Mitch. L'anthropologue qu'il était observait d'un air intrigué le dème, les partenaires, tous les Shevites dans la pièce.

— Est-ce que tu lui as trouvé un nom ? demanda Kaye à Stella.

Celle-ci secoua la tête d'un air rêveur.

— Laisse-nous un peu de temps. Un joli nom.

Quelques instants plus tard, elle s'endormait en donnant le sein à son fils. Ses joues ne cessaient de s'animer. Même endormie, la jeune mère pouvait signifier son amour.

Le nourrisson lâcha le sein de sa mère et se tourna vers Mitch.

— Chante, dit-il.

Le dème éclata de rire, et le jeune homme qui remplaçait Will, bouleversé, étreignit toutes les Shevites et serra la main de Mitch. Kaye lui sourit en lui posant une main sur l'épaule, et Mitch s'agenouilla près du lit pour chanter la chanson de l'alphabet, celle-là même qu'il avait jadis chantée pour Stella.

— *Ah, beh, say, duh, ehh, fuh, gah, aitch, ihh, juh, kuh, la, muh…*

Le petit-fils de Mitch se détendit et se remit à téter. Ses paupières s'abaissèrent doucement sur ses grands yeux aux iris mouchetés de pourpre, puis se fermèrent. Il dormait aussi profondément que sa mère avant que Mitch arrive à *wuh*.

Épilogue

SHEVA2+1

Lone Pine, Californie

Kaye s'efforça de remuer les lèvres. Quelles pensées merveilleuses ! Si simples, si claires. Dommage qu'elle ne puisse pas les partager avec son mari.

Mitch fixa la lampe posée sur la table, les sourcils froncés ; il entendait le souffle régulier de sa femme, le bourdonnement du moniteur, mais pas grand-chose d'autre. Voyant que le rythme de sa respiration se modifiait, il lui tourna doucement la tête et vit ses lèvres bouger. Il se pencha sur elle, se demandant si elle allait refaire surface, mais elle fixait le vide avec obstination, et elle ne cilla qu'une seule fois pendant qu'il l'observait.

Mais elle avait remué les lèvres. Cela lui serrait le cœur. Tout espoir était maintenant douloureux. Les crises de paralysie de Kaye étaient de plus en plus fréquentes. Il se pencha à nouveau, espérant avec une foi enfantine que sa femme, son épouse, allait lui revenir, que cet infime mouvement n'était que le début. Il colla son oreille aux lèvres de Kaye et sentit le souffle de sa femme faire frémir le duvet de son lobe. Un souffle qui formulait des mots.

Mitch ne pouvait être sûr de ce qu'il avait entendu, si tant est qu'il ait entendu quelque chose. Il se recula pour considérer le visage de Kaye et se rendit compte qu'elle faisait des efforts surhumains pour lui communiquer quelque chose qu'elle jugeait important. Le plus infime mouvement de ses sourcils, la tension de ses maxillaires, le plissement de ses paupières, lui rappelaient leurs conversations intenses de jadis, lorsqu'elle luttait pour exprimer un concept tout juste hors de sa portée, de son autorité. Car Kaye avait toujours été ainsi, en quête de ce que les mots ne pouvaient exprimer.

Il colla encore plus son oreille, au risque de paralyser les lèvres de sa femme. L'espace d'un instant, il crut entendre son nom, puis :

— Il se passe… quelque chose.

Il resta à l'écoute.

— Il est en train d'arriver… quelque chose.

Puis elle cessa de bouger. Le drap se soulevait toujours sur son torse, mais ses yeux restaient fixes. Son visage était inexpressif.

Elle semblait être à l'écoute.

Elle sentait l'amour déferler en vagues sur elle, ce sentiment si puissant et en même temps si terrifiant, cette douceur que dissimulait la puissance. Sa mort n'était pas pour tout de suite, ni pour cette minute, ni pour cette heure, elle le savait, mais elle ne serait bientôt plus de ce monde.

De sorte qu'elle pouvait être chérie et instruite.

Plus de dépendance à craindre désormais.

Stella vint s'asseoir avec eux en compagnie du bébé. Elle portait des vêtements tout simples et avait enveloppé le bébé dans un châle de laine lâche, car, disait-elle, il avait le sang tellement chaud qu'il n'attrapait jamais froid et protestait quand elle le couvrait trop.

— Nous avons choisi un nom de parole, déclara Stella.

Puis, les yeux fixés sur sa mère, elle demanda à Mitch si Kaye pouvait les entendre.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Comme il avait l'air perdu ! Stella lui confia son petit-fils et ajusta les couvertures de sa mère.

— Rien n'est juste en ce monde, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle à voix basse en penchant vers elle ses joues dorées. Elle a l'air paisible. Je pense qu'elle nous entend.

Mitch regarda Kaye inspirer, expirer, lentement, simplement.

— Quel est son nom ? s'enquit-il.

— Nous allons l'appeler Sam, dit Stella. Je ne pourrais trouver rien de mieux. Le dème juge que c'est un bon nom.

Le père de Mitch s'était appelé Sam.

— Pas Samuel ? demanda-t-il.

— Sam, tout simplement. Il aime déjà ce nom. Il est fort, il est court, et il ne le gêne pas pour dire d'autres choses.

Sam se trémoussa et manifesta son envie de redescendre. Âgé de six mois, il marchait déjà un peu, et il parlait, naturellement ; mais uniquement quand il le voulait, c'est-à-dire rarement.

Mitch chercha parmi ses traits ceux qui rappelaient Kaye, mais ses sourcils étaient trop fournis. Sam ressemblait bien trop à Mitch.

— Il ressemble à Will, je crois bien, dit Stella. (Elle caressa la joue de sa mère, lui étreignit la main.) Elle a une odeur. C'est toujours la sienne, mais elle a changé. Je ne sais pas si je la reconnaîtrais. Tu la sens ?

Mitch secoua la tête.

— Peut-être qu'elle sent la maladie, dit-il d'un air sombre.

— Non. (Stella se pencha sur sa mère pour la renifler de la gorge au sommet du crâne.) Elle a l'odeur d'un feu de bois et celle des fleurs. Nous avons besoin d'elle pour nous enseigner. Mère, tu pourrais m'apprendre tant de choses.

Sam fit le tour du lit en s'accrochant aux couvertures, émettant des petits bruits de découverte.

Kaye ne changea pas d'expression, mais Stella vit les minuscules éphélides s'assombrir sous les yeux de sa mère. Même maintenant, Kaye pouvait montrer son amour.

Les souvenirs s'enfuient. Nous sommes façonnés, mais d'une manière que nous ne comprenons pas. Sache que la pensée et le souvenir sont de nature biologique, et que la biologie est notre legs. Le visiteur parle à tous nos esprits, et tous nos esprits prient ; à tous nos esprits, du plus humble au plus élevé dans la nature, le visiteur assure qu'il y a autre chose, et c'est tout ce qu'il peut faire. Il est important que chaque esprit soit créé avec un libre arbitre absolu. Cette liberté est des plus précieuses ; elle enrichit et rend plus vivant ce qu'aime le visiteur.

L'esprit et le souvenir constituent la précieuse coque d'un

fruit encore plus précieux.

Nous sommes sculptés lorsque l'embryon est conçu ; nous mourons, nos cellules meurent afin que d'autres puissent prendre forme ; la forme croît et change, visible au seul visiteur ; au bout du compte, tous sont écartés une fois qu'ils ont apporté leur contribution.

Les souvenirs s'enfuient. Nous sommes façonnés. Il n'est point de jugement, car dans la vie il n'est nulle perfection, rien que la liberté. Réussir ou échouer, c'est pareil – c'est être aimé.

Mourir, tomber dans le silence, ce n'est ni être oublié ni être perdu.

Le silence est le phare des amours passées et des douloureux labeurs.

Le silence est aussi un signal.

Mitch resta au chevet de Kaye tandis qu'allaient et venaient médecins et infirmières. Il la vit devenir de plus en plus sereine, si tant qu'une telle chose soit possible, tandis que son souffle murmurait encore, que son cœur battait encore, avec une lente douceur.

Avant de s'endormir, il acheva sa nuit en l'embrassant sur le front et en lui disant :

— Bonne nuit, Ève.

Mitch s'endormit dans le fauteuil. Le calme emplit la chambre.

Le monde semblait vide et neuf.

Le silence emplit Kaye.

Dans un rêve, Mitch marcha parmi les hautes montagnes rocheuses et rencontra une femme sur la neige.

Lynnwood, Washington, 2002.

FIN

Postface en forme d'avertissement

La plupart des données scientifiques de pointe figurant dans ce roman sont encore controversées. Si la science naît en général de la spéculation, elle doit éventuellement être confirmée par la recherche, les preuves empiriques et le consensus des scientifiques. Toutefois, toutes les spéculations que l'on a pu trouver dans ces pages sont soutenues, à des degrés divers, par des comptes rendus de recherche et des articles parus dans des publications scientifiques respectées. Je me suis fait un devoir de solliciter des critiques d'experts et de procéder à des corrections là où lesdits experts jugeaient que j'avais franchi la ligne jaune.

Il subsiste bien entendu des erreurs dans ce livre, mais elles sont de ma seule responsabilité et ne sauraient être imputées aux scientifiques ou aux autres personnes citées dans les remerciements.

* * *

Les spéculations théologiques présentées ici reposent elles aussi sur des preuves empiriques, personnelles ou recueillies dans nombre d'ouvrages clés. Ces preuves-ci, cependant, présentent une difficulté aussi remarquable qu'unique à qui souhaite les présenter de façon scientifique, vu qu'elles ressortissent nécessairement à l'anecdote. Cela n'en rend pas leur vérité moins évidente pour les témoins concernés, mais place ce type d'expérience vécue dans la même catégorie que d'autres événements humains tels que l'amour, la pensée abstraite ou créative et l'inspiration artistique.

Toutes ces expériences sont personnelles et anecdotiques et pourtant quasiment universelles ; aucune n'est aisément quantifiable, aucune n'est comprise par la science actuelle.

* * *

Pour répondre aux questions évidentes portant sur l'évolution : est-ce que je suis partisan du hasard néodarwinien ou de la théorie du grand dessein théiste ? La réponse est : ni l'un ni l'autre. Est-ce que j'ai opté pour une vision intégriste ou créationniste de nos origines ? La réponse est non.

Mon opinion est la suivante : la vie sur Terre est constituée de plusieurs strates de réseaux neuronaux, qui interagissent afin de résoudre des problèmes et ainsi d'accéder à des ressources et de poursuivre leur existence. Toutes les créatures vivantes résolvent des problèmes posés par leur environnement, et toutes se sont adaptées afin de pouvoir résoudre de tels problèmes avec un succès raisonnable. L'esprit humain n'est qu'une variété parmi d'autres de ce processus naturel, et pas nécessairement la plus subtile ni la plus sophistiquée. Voir mon roman *Vitals*[44].

Je fais également une distinction entre l'esprit et la personnalité consciente d'elle-même. La conscience de soi humaine est un phénomène psychosocial résultant d'une rétroaction dans le façonnage du comportement de nos proches et, coïncidence ou presque, de notre propre comportement, et ce afin de nous intégrer dans les activités sociales. L'écriture de romans figure parmi les effets secondaires de cette capacité.

Le soi n'est pas une illusion ; il est bien réel. Mais il n'est pas unitaire, il n'est pas primaire et il ne dirige pas toujours les opérations.

* * *

Apparemment, Dieu ne s'occupe pas du micromanagement de l'histoire humaine ni de la nature humaine. La liberté évolutionnaire est aussi importante que la liberté individuelle. Dieu interfère-t-Il avec quoi que ce soit ? Je n'en sais rien, excepté dans la mesure où j'affirme, avec d'autres, que la

[44] Inédit en langue française. *(N.d.T.)*

présence de quelque chose que nous pouvons appeler Dieu se fait parfois connaître à nous – ce qui constitue sans nul doute une forme d'interférence.

Lorsque Kaye fait l'expérience de son épiphanie, elle a conscience que son « visiteur » ne s'adresse pas seulement à elle, mais aussi à d'autres esprits en elle et autour d'elle. L'épiphanie n'est pas le domaine exclusif de notre soi conscient, ni même celui des seuls êtres humains.

Imaginez une épiphanie qui toucherait notre subconscient, nos autres esprits internes – le système immunitaire –, ou qui déborderait de nous pour toucher une forêt, un océan… ou les « esprits » vastes et distribués de tout un système écologique.

Si l'humilité constitue la seule façon honnête d'appréhender et de comprendre Dieu et la nature, alors voilà qui devrait nous aider en nous rendant plus humbles.

Bref précis de biologie

Les êtres humains sont des organismes métazoaires, c'est-à-dire composés de nombreuses cellules. Dans la plupart de nos cellules se trouve un *noyau* contenant le « plan » de l'individu tout entier. Ce plan est stocké dans de l'ADN (acide désoxyribonucléique) ; l'ADN et ses compléments, protéines et organelles, composent l'ordinateur moléculaire contenant la mémoire nécessaire pour construire un organisme individuel.

Les *protéines* sont des machines moléculaires capables d'accomplir des fonctions incroyablement complexes. Ce sont les machines de la vie ; l'ADN est le schéma directeur qui guide la fabrication de ces machines.

Dans les cellules eucaryotes, l'ADN se présente sous la forme de deux brins entrelacés – la « double hélice » – et est stocké sous celle d'une structure complexe baptisée chromatine, laquelle est disposée en *chromosomes* dans chaque noyau de cellule. À quelques exceptions près, telles les cellules des globules rouges et les cellules immunitaires spécialisées, l'ADN de chaque cellule du corps humain est complet et uniforme. Les chercheurs estiment que le *génome* humain – la bibliothèque complète de nos instructions génétiques – se compose d'environ trente mille *gènes*. Les gènes sont des traits transmissibles ; on a souvent défini un gène comme un segment d'ADN contenant le code d'une ou de plusieurs protéines. Ce code peut être transcrit pour donner un brin d'ARN (acide ribonucléique) ; les ribosomes utilisent alors l'ARN pour traduire les instructions de l'ADN originel et synthétiser des protéines. Certains gènes accomplissent d'autres tâches, par exemple fabriquer les composants ARN des ribosomes.

De nombreux scientifiques pensent que l'ARN était à l'origine la molécule codante de la vie et que l'ADN est un modèle apparu ultérieurement.

La plupart des cellules d'un organisme individuel sont porteuses du même ADN, mais, à mesure que la personne croît et se développe, cet ADN est exprimé de différentes façons à l'intérieur de chaque cellule. C'est ainsi que des cellules d'embryon identiques peuvent devenir des tissus différents.

Lorsque l'ADN est transcrit en ARN, de nombreuses chaînes de nucléotides non codantes pour les protéines, baptisées *introns,* sont extraites des segments d'ARN. Les segments restants sont alors réunis ; ils sont codants pour les protéines et appelés *exons*. Sur une chaîne d'ARN récemment transcrit, ces exons peuvent s'unir de différentes façons pour produire différentes protéines. Ainsi, un même gène peut produire différentes molécules à différents moments.

Les *bactéries* sont de minuscules organismes unicellulaires. Leur ADN n'est pas stocké dans un noyau mais réparti à l'intérieur de la cellule. Leur génome ne contient que des exons, ce qui fait d'elles des créatures souples et profilées. Les bactéries peuvent se conduire comme des organismes sociaux ; des variétés distinctes peuvent entrer en compétition ou collaborer ensemble pour trouver et exploiter les ressources de leur environnement. Dans la nature, les bactéries se rassemblent parfois pour créer des « cités » ; vous en avez peut-être observé en constatant la présence de bave sur les légumes avariés dans votre réfrigérateur. Ces spores bactériennes se trouvent également dans vos intestins, dans votre conduit urinaire et sur vos dents, où il leur arrive de causer des problèmes, et des écologies spécialisées de bactéries protègent votre peau, votre bouche et d'autres parties de votre corps. Les bactéries sont extrêmement importantes et, quoique certaines d'entre elles soient pathogènes, bien d'autres sont nécessaires à notre existence. Certains biologistes pensent que les bactéries sont à l'origine de toutes les formes de vie et que les cellules eucaryotes – nos cellules, par exemple – dérivent d'anciennes colonies bactériennes. Dans un sens, peut-être ne sommes-nous que des astronefs pour bactéries.

Les bactéries échangent entre elles des petites boucles d'ADN appelées *plasmides*. Ces plasmides complètent le génome des bactéries et leur permettent de réagir rapidement à

des menaces comme les antibiotiques. Les plasmides composent une bibliothèque universelle que des bactéries de types divers utilisent pour vivre plus efficacement.

Les bactéries, ainsi que tous les autres organismes, peuvent subir les attaques des *virus*. Les virus sont de minuscules fragments d'ADN ou d'ARN, généralement protégés par une enveloppe, qui ne peuvent se reproduire tout seuls. Au lieu de quoi ils détournent la machinerie reproductrice d'une cellule pour fabriquer de nouveaux virus. Chez les bactéries, les virus sont appelés *bactériophages* (« mangeurs de bactéries ») ou tout simplement *phages*. Nombre de phages transportent du matériel génétique d'une bactérie à l'autre, tout comme certains virus chez les plantes et les animaux.

Il est possible que les virus proviennent à l'origine de segments d'ADN de cellules capables de se déplacer, à l'intérieur du chromosome ou entre les chromosomes. Les virus sont essentiellement des segments nomades de matériel génétique qui ont appris à « enfiler un scaphandre spatial » et à quitter la cellule.

Bref glossaire scientifique

ADN : acide désoxyribonucléique, la célèbre molécule à double hélice, codante pour les protéines et les autres éléments intervenant dans la construction du *phénotype,* ou structure corporelle d'un organisme.

Antibiotiques : vaste classe de substances fabriquées par plusieurs types d'organismes et capables de tuer les bactéries. Les antibiotiques n'ont aucun effet sur les virus.

Anticorps : molécule qui s'attache à un antigène, le désactive et attire d'autres défenses sur l'intrus.

Antigène : substance intrusive ou partie d'un organisme qui provoque la création d'anticorps dans le cadre d'une réponse immunitaire.

ARN : acide ribonucléique. Copie intermédiaire de l'ADN ; l'ARN messager, ou ARNm, est utilisé comme schéma directeur par les ribosomes pour construire des protéines. Nombre de virus consistent en brins d'ARN, simples ou doublés, en général transcrits en ADN au sein de l'hôte.

Bactéries : procaryotes, minuscules cellules vivantes dont le matériel génétique n'est pas inclus dans un noyau. Les bactéries effectuent nombre de tâches importantes dans la nature et sont à la base de toutes les chaînes alimentaires.

Bactériophage : voir *Phage*.

Chromosome : arrangement d'ADN replié et tassé. Les cellules diploïdes de l'organisme humain ont deux groupes

de vingt-deux *autosomes* ainsi que deux *chromosomes sexuels* ; les cellules haploïdes – sperme ou ovule – n'ont qu'un seul groupe de chromosomes. Le nombre total de chromosomes n'est pas le même chez les singes et chez les humains. Le nombre de chromosomes des espèces dites ancestrales, telles que *Homo sapiens neandertalensis* et *Homo erectus,* demeure inconnu ; l'ADN que l'on a pu extraire des spécimens fossiles, même relativement récents (20 000 ans environ), se limite en règle générale au type mitochondrien. La polyploïdie – la présence de lots de chromosomes surnuméraires – entraîne la naissance de rejetons stériles ou interdit totalement la reproduction et définit souvent une barrière entre espèces. Cela devrait prévenir toute union fertile entre un individu résultant de SHEVA et un humain de l'ancienne variété. Apparemment, il n'en est rien. Ce fait intrigue les scientifiques, qui ont lancé des recherches sur le sujet.

Chromosomes sexuels : chez l'être humain, les chromosomes X et Y. Deux chromosomes X donnent un être de sexe féminin, un X et un Y un être de sexe masculin. D'autres espèces ont des types de chromosomes sexuels différents.

Cro-Magnon : l'une des premières variétés d'être humain, *Homo sapiens sapiens*, du nom du site de Cro-Magnon, en Dordogne. *Homo* est le genre, *sapiens* l'espèce, *sapiens* la sous-espèce.

Élément mobile : segment d'ADN mobile. Les *transposons* peuvent se déplacer ou voir leur ADN copié d'un endroit à un autre dans l'ADN grâce à la polymérase. Les *rétrotransposons* contiennent leur propre *transcriptase inversée,* ce qui leur donne une certaine autonomie au sein du génome. Barbara McClintock et d'autres chercheurs ont montré que les éléments mobiles engendrent la variété parmi les plantes ; mais certains voient en eux ce qu'on appelle le plus souvent des « gènes égoïstes », qui se

reproduisent sans être d'une quelconque utilité à l'organisme. Récemment, les généticiens ont rassemblé de plus en plus de preuves tendant à démontrer que les éléments mobiles contribuent à la variété dans tous les génomes et participent à la régulation du développement de l'embryon et à celle de l'évolution.

ERV : rétrovirus endogène (*Endogenous RetroVirus),* virus insérant son matériel génétique dans l'ADN de son hôte. Le *provirus* intégré peut rester en sommeil quelque temps. Les ERV sont peut-être très anciens, fragmentaires et désormais incapables de produire des virus infectieux.

Être humain moderne : *Homo sapiens sapiens.* Genre *Homo,* espèce *sapiens,* sous-espèce *sapiens. Homo sapiens sapiens* peut également se lire « l'homme qui est sage, qui sait ». Ou encore « l'homme qui est discret, qui savoure ».

Exons : régions de l'ADN codantes pour des protéines ou de l'ARN.

Flairer : chez les enfants de SHEVA, terme désignant l'action, analogue à la réaction de Flehman chez les chats, par laquelle l'air parvient à l'organe voméronasal, permettant la détection des phéromones. Voir *Voméronasal (organe).*

Gène : la définition du gène est en train de changer. Un article récent définit le gène comme « un segment d'ADN ou d'ARN accomplissant une fonction précise ». Plus précisément, un gène peut être considéré comme un segment d'ADN codant un produit moléculaire précis, le plus souvent une ou plusieurs protéines, ou des parties de protéines. Outre les nucléotides codant les protéines, le gène consiste également en segments déterminant la nature de la protéine exprimée, la quantité dans laquelle elle est exprimée et le moment où elle est exprimée. Les gènes peuvent produire différentes combinaisons de protéines selon différents stimuli. Concrètement, un gène est un

minuscule ordinateur/usine au sein d'un ordinateur/usine plus grand, le génome.

Génome : somme totale du matériel génétique d'une espèce. Chez l'être humain, le génome semble comprendre environ trente mille gènes – la moitié ou le tiers du chiffre avancé lors de la publication de *L'Échelle de Darwin*.

Génotype : caractère génétique d'un organisme ou d'un groupe particulier d'organismes.

Glycome : quantité totale de glucides et de composants apparentés à l'intérieur d'une cellule. Les glucides peuvent former des liaisons avec les protéines et les lipides pour former les glycoprotéines et les glycolipides.

Herpès : HSV-1 ou HSV-2. Virus *herpes simplex,* responsables de l'éruption herpétique et de l'herpès génital. Bien que les virus de l'herpès ne soient pas des rétrovirus, ils peuvent rester latents durant des années dans les cellules nerveuses et sont souvent réactivés par le stress. La varicelle et sa forme récurrente, le zona ou herpès zostérien, sont également apparentés à l'herpès.

HERV : rétrovirus endogène humain *(Human Endogenous RetroVirus).* Notre matériel génétique contient en quantité des résidus d'infections par rétrovirus. Certains chercheurs estiment qu'un bon tiers de la somme totale de notre matériel génétique consiste sans doute en anciens rétrovirus. On ne connaît encore aucun exemple de ces gènes viraux anciens produisant des particules infectieuses *(virions)* susceptibles de se déplacer d'une cellule à l'autre par *transmission latérale* ou *horizontale*. Toutefois, nombre de HERV produisent des particules pseudovirales à l'intérieur de la cellule, et l'on ignore encore si ces particules accomplissent une fonction ou causent un problème. Tous les HERV font partie de notre génome et sont transmis *verticalement* quand nous nous reproduisons, du parent au

rejeton. Jusqu'ici, l'infection des gamètes par des rétrovirus est la meilleure explication de la présence de HERV dans notre génome. On trouve également des ERV dans nombre d'autres organismes.

Homme de Neandertal : *Homo sapiens neandertalensis.* Peut-être un ancêtre de l'être humain. Les anthropologues et les généticiens contemporains débattent en ce moment de cette possibilité, suite à la découverte d'ADN mitochondrial extrait d'os préhistoriques. Comme nous ne savons pas encore comment se développent les espèces et les sous-espèces, les indices matériels ne permettent probablement pas de conclure.

Homo erectus : classification générale d'une variété de fossiles du genre *Homo* considérés comme antérieurs à *Homo sapiens* à la fois chronologiquement et du point de vue de l'évolution. *Homo erectus* est une espèce humaine ayant survécu avec succès pendant au moins un million d'années. Il est problématique, tant sur le plan scientifique que sur le plan philosophique, de qualifier ces fossiles d'« ancestraux », mais il s'agit là d'une façon simple et facilement compréhensible de décrire une série de relations des plus complexes. On trouve maintes interprétations de ces relations dans les textes, mais les progrès de la génétique conduiront sans nul doute à une remise en question et à une clarification générales lors des dix à vingt prochaines années.

Introns : régions de l'ADN en général non codantes pour les protéines. Dans la plupart des cellules eucaryotes, les gènes consistent en un mélange d'exons et d'introns. Les introns sont écartés de l'ARN messager (ARNm) transcrit avant qu'il ne soit traité par les ribosomes ; ceux-ci utilisent le code contenu dans l'ARNm pour assembler des protéines spécifiques à partir des acides aminés. Les bactéries n'ont pas d'introns.

Lipides : composés organiques tels que la graisse, les huiles, le cérumen et les stérols. Nombre des composants structurels des cellules sont constitués de lipides, notamment la plus grande partie de la paroi cellulaire ou membrane.

Lipidome : quantité totale de lipides dans une cellule. Les lipides peuvent également former des alliances avec les sucres et les protéines. Voir *Glycome* et *Protéome*.

Mitochondries : organites traitant les glucides à l'intérieur des cellules afin de produire la principale nourriture de celles-ci, l'adénosine triphosphate ou ATP. Généralement considérées comme descendant de bactéries ayant pénétré les cellules hôtes il y a des millions d'années et s'étant adaptées à ce nouveau milieu avec une grande efficience. Les mitochondries ont leurs propres boucles d'ADN constituant un génome distinct à l'intérieur de chaque cellule. L'ADN mitochondrial, plus court et plus simple, est souvent une cible de choix pour l'analyse des fossiles.

Mutation : altération dans un gène ou dans un segment de l'ADN. Peut être accidentelle, improductive et même dangereuse ; peut également être utile en conduisant à la production d'une protéine plus efficiente. Les mutations peuvent donner des variations du phénotype ou de la structure physique d'un organisme. Les mutations aléatoires sont en général neutres ou nuisibles à la santé de l'organisme.

Pathogène : organisme déclenchant une maladie. Il existe plusieurs variétés différentes de pathogènes : les virus, les bactéries, les champignons, les protistes (anciennement appelés protozoaires) et les métazoaires tels que les nématodes.

PERV : rétrovirus endogène porcin (*Porcine Endogenous RetroVirus*). Anciens rétrovirus présents dans le génome des porcs. Voir *ERV*. (À noter que, en anglais très familier,

« perv » est une abréviation de « pervers ».)

Phage : virus utilisant les bactéries comme hôtes. De nombreux types de phages tuent leurs hôtes presque immédiatement et peuvent être utilisés comme agent antibactériens. À la plupart des bactéries correspondent au moins un et souvent plusieurs phages qui leur sont spécifiques. D'un point de vue évolutionnaire, les phages et les bactéries se livrent à une constante course-poursuite.

Phénotype : structure physique d'un organisme ou d'un groupe distinct d'organismes. Le *génotype,* exprimé et développé au sein d'un environnement donné, détermine le *phénotype*.

Phéromone : message chimique produit par le membre d'une espèce et influençant la physiologie et le comportement d'un autre membre de la même espèce. Ce message chimique a un effet similaire qu'il soit ou non consciemment perçu (par l'odorat). Chez les mammifères, les phéromones sont des « odeurs sociales », et le membre d'une espèce donnée qui y est exposé lors de son interaction avec ses semblables voit s'altérer ses taux hormonaux et son comportement. Voir *Vomérophine*.

Polyploïdie : voir *Chromosome*.

Protéines : les gènes codent souvent des protéines, qui aident à la formulation et à la régulation de tous les organismes. Les protéines sont des machines moléculaires composées de chaînes de vingt acides aminés différents. Les protéines elles-mêmes peuvent former des chaînes ou des agrégats. Le collagène, les enzymes, nombre d'hormones, la kératine et les anticorps ne sont que quelques-uns parmi les différents types de protéines.

Protéome : quantité totale de protéines à l'intérieur d'une cellule, d'un groupe de cellules ou d'un organisme

individuel pris dans son ensemble. Différents tissus produiront différentes protéines à partir d'un ensemble de gènes standard, et l'activation dans différents tissus à différents moments entraînera des variations substantielles dans le protéome d'une cellule. On peut déterminer quels gènes ont été activés grâce à l'identification des protéines et autres produits des gènes. Voir *Glycome* et *Lipidome*.

Provirus : code génétique d'un virus lorsqu'il est contenu dans l'ADN d'un hôte.

Radiologie : ensemble des techniques permettant d'obtenir des images de l'intérieur du corps, tels que les rayons X, la TEP (tomographie par émission de positons), l'IRM (imagerie par résonance magnétique), la tomographie axiale assistée par ordinateur, etc.

Recombinaison : échange de gènes entre deux organismes ou virus, ou à l'intérieur d'un organisme ou virus. La reproduction sexuelle est un exemple de recombinaison ; bactéries et virus peuvent également recombiner les gènes de plusieurs façons. La recombinaison peut aussi être accomplie artificiellement dans un laboratoire.

Réponse immunitaire (immunité, immunisation) : rassemblement et mobilisation des cellules de défense d'un organisme afin d'éliminer et de détruire les pathogènes, des organismes causant des maladies tels que virus et bactéries. La réponse immunitaire peut également identifier des cellules non pathogènes comme étrangères, c'est-à-dire ne faisant pas partie du catalogue de tissus normaux ; les organes transplantés déclenchent une réponse immunitaire et peuvent être rejetés. Les maladies auto-immunes comme la sclérose en plaques et diverses formes d'arthrite peuvent survenir ou revenir en réaction à une activation virale causée par le stress. On a suggéré que, chez l'être humain, l'activation d'ERV pourrait être à l'origine de certaines maladies auto-immunes.

Rétrotransposon, rétroposon, rétrogène : voir *Elément mobile*.

Rétrovirus : virus à base d'ARN qui insère son code dans l'ADN d'un hôte en vue d'une reproduction ultérieure. Celle-ci peut parfois attendre des années. Le sida fait partie des maladies causées par les rétrovirus.

Séquençage : détermination de la séquence de molécules dans un polymère tel qu'une protéine ou un acide nucléique ; en génétique, découverte de la séquence de bases dans un gène ou dans une longueur d'ADN ou d'ARN, ou dans le génome dans son ensemble. Les recherches dans le domaine du génome humain ont récemment fait des pas de géant, mais la compréhension que nous avons de ce savoir en plein développement reste au stade des premiers balbutiements.

SHEVA : rétrovirus endogène humain fictif capable de former une particule virale infectieuse, ou *virion,* HERV infectieux. On ne connaît pas encore d'HERV de ce type. Dans *L'Échelle de Darwin* et le présent roman, SHEVA transporte d'un être humain à l'autre des instructions précises ayant pour conséquence un bouleversement du génome produisant une nouvelle variété d'être humain. Concrètement, SHEVA déclenche des « programmes » génétiques à exécution différée qui interagissent d'une façon éprouvée par le temps afin de créer un phénotype humain subtilement différent.

SHIVER : activation hypothétique de rétrovirus endogènes dormants chez les femmes ayant subi une grossesse de type SHEVA. La *recombinaison* de gènes viraux *exogènes* et *endogènes* risque alors de produire de nouveaux virus, au potentiel pathogène indéterminé. (À noter que le mot « *shiver* » signifie frisson.)

Transposon : voir *Elément mobile*.

Vaccin : substance produisant une réponse immunitaire à un organisme pathogène. Voir *Anticorps, Antigène, Réponse immunitaire*.

Virion : particule virale infectieuse.

Virus : particule non vivante mais organiquement active capable de pénétrer une cellule et de détourner ses capacités reproductrices afin de produire d'autres virus. Un virus consiste en ADN ou en ARN, en général entouré d'une couche protéinique ou capside. Cette capside peut à son tour être entourée d'une enveloppe. Il existe des centaines de milliers de virus connus, et sans doute des millions non encore décrits. Voir *ERV, Virus exogène*.

Virus exogène : terme désignant un virus qui n'insère pas durablement ses gènes dans l'ADN de son hôte. Certains virus, tel celui de la tumeur mammaire de la souris (MMTV), semblent être en mesure de décider d'insérer ou non leur code génétique dans l'ADN de leur hôte. Voir *ERV*.

Voméronasal (organe), ou organe de Jacobson : organe consistant en deux petites ouvertures dans le palais, ou dans les fosses nasales, et qui, chez les mammifères autres que l'être humain, permet d'établir un lien entre les phéromones, les réactions hormonales et la différenciation du comportement en fonction du sexe. L'action par laquelle l'air ambiant est conduit à cet organe est désignée ici par le verbe « flairer ». Cette réaction, dite de Flehman, s'observe souvent chez les chats lorsqu'ils perçoivent une odeur anormale (voir par exemple le marquage du territoire par l'urine). Les serpents parviennent à un résultat similaire en captant les molécules sur leur langue. L'être humain possède des fosses voméronasales, qui sont cependant minuscules et difficiles à localiser ; peut-être jouent-elles un rôle dans le choix du partenaire sexuel et d'autres comportements. En 1995 est paru un article conseillant aux

chirurgiens plasticiens de s'abstenir de mutiler l'organe voméronasal de crainte de déclencher chez le sujet une perte d'activité sexuelle, source de possibles plaintes judiciaires.

Vomérophine : terme forgé pour désigner une phéromone détectée par l'organe voméronasal humain (par analogie avec les phéromones détectées par l'organe voméronasal d'autres mammifères).

Xénogreffe : transplantation chez l'être humain de tissus et d'organes non humains. Par le passé, la xénogreffe s'effectuait à partir d'organes de babouins et d'autres singes. Aujourd'hui, les recherches se focalisent sur les tissus et les organes de porc. Les risques de la xénogreffe sont liés à la présence de virus latents dans les tissus greffés. (Voir *ERV, Herpès, PERV.)* Le cas de Mrs. Carla Rhine tel qu'il est décrit dans ce roman est peu probable dans la réalité ; les affections dont souffre Mrs. Rhine s'expliquent par la conjonction malheureuse d'une transplantation et d'un événement viral évolutionnaire relativement rare. Néanmoins, la possibilité d'une contamination ou d'une recombinaison virales chez les sujets d'une xénogreffe est bien réelle et nécessite des recherches supplémentaires.

Bibliographie

Vous trouverez un exposé concis, élégant et pondéré de la théorie évolutionnaire néodarwinienne dans *River out of Eden : A Darwinian View of Life,* par Richard Dawkins (Basic Books, 1995)[45]. Dawkins est l'un de nos meilleurs écrivains scientifiques et fournit du grain à moudre à qui souhaite bousculer un peu la vision institutionnalisée de la biologie et de l'évolution. J'estime qu'il se trompe sur bien des points, mais il définit les enjeux du débat quasiment mieux que quiconque.

Plus récent et plus détaillé, *What Evolution Is,* par Ernst Mayr (Perseus Books, 2002), fait le bilan de l'œuvre d'une vie et expose de façon claire et courageuse le paradigme du darwinisme moderne. Sans doute ne trouvera-t-on jamais plus brillant partisan de l'évolution darwinienne au sens ancien.

La vision moderne de celle-ci émerge en ce moment même.

Stephen Jay Gould n'est malheureusement plus parmi nous. Je recommande tous ses livres et essais, aussi érudits que passionnants, et en particulier *Wonderful Life* (Norton, 1989)[46] fascinant et instructif en dépit de ses défauts ou peut-être grâce à eux.

Reinventing Darwin : The Great Debate at the High Table of Evolutionary Theory (Wiley, 1995), par Niles Eldredge, fournit une excellente introduction aux tourments qui agitent en ce moment la théorie évolutionnaire. On attribue à Eldredge et Gould une théorie des sauts de l'évolution baptisée *équilibre ponctué,* mais il est facile de montrer que ce concept remonte à des maîtres tels qu'Ernst Mayr, voire à Darwin en personne.

---

[45] Édition française : *Qu'est-ce que l'évolution ? Le fleuve de la vie* (Hachette, « Pluriel », 1997). *(N.d.T.)*

[46] Édition française : *La Vie est belle : les surprises de l'évolution* (Le Seuil, « Points », 1998). *(N.d.T.)*

Quelle que soit son origine, le concept d'équilibre ponctué fait partie des stimuli qui m'ont poussé à écrire *L'Échelle de Darwin*. Gould et Eldredge ne doivent cependant pas être tenus pour responsables de mes élucubrations.

The Non-Darwinian Revolution : Reinterpreting a Historical Myth, par Peter J. Bowler (Johns Hopkins, 1988), est aussi érudit que palpitant.

Dealing with Genes : The Language of Heredity, par Paul Berg & Maxine Singer (University Science Books, 1992)[47], est une excellente introduction à la génétique. Quoique datant de dix ans, les informations qui y sont présentées sont encore utiles et ses auteurs sont tournés vers l'avenir. Un bon ouvrage pour préparer le lecteur à ceux qui suivent.

Lynn Margulis et Dorion Sagan ont publié une excellente critique du néodarwinisme intitulée *Acquiring Genomes : A Theory on the Origins of Species* (Basic Books, 2002). Margulis est une pionnière en matière de systèmes fondés sur la coopération et la symbiose, et elle et son fils Dorion constituent le duo de vulgarisateurs scientifiques le plus stimulant pour ce qui est de la biologie moderne.

Encore plus audacieuse que Lynn Margulis, mais tout aussi pondérée et lucide, on trouve Lynn Caporale, dont l'ouvrage intitulé *Darwin in the Genome : Molecular Strategies in Biological Evolution* (McGraw-Hill, 2003) est une étude claire et réfléchie de l'influence de la génétique sur le débat en matière d'évolution.

Lamarck's Signature : How Retrogenes are Changing Darwin 's Natural Selection Paradigm, par Edward J. Steele, Robyn A. Lindley & Robert V. Blanden (Perseus Books, 1998), se focalise sur ce qui est peut-être une cause et un arbitre de la variation du génome.

Retroviruses, sous la direction de John M. Coffin, Stephen H. Hughes & Harold E. Varmus (Cold Spring Harbor Laboratory Press, 1997), est un texte clé de la biologie moderne. Réservé à un public de spécialistes, ce recueil d'articles

---

[47] Édition française : *Comprendre et maîtriser les gènes* (Vigot, 1996). *(N.d.T.)*

rigoureux et audacieux regorge d'informations utiles.

Lateral DNA Transfer, par Frederic Bushman (Cold Spring Harbor Laboratory Press, 2002), est proche des thèmes développés dans mes deux romans, dans la mesure où cet ouvrage fait le bilan des connaissances en matière du transfert d'ADN par le biais des virus, des transposons, des plasmides, etc. C'est à mon avis un des livres de biologie les plus importants de la décennie écoulée.

The Scent of Eros, par James V. Kohl (1995 ; édition révisée : Continuum, 2002), est une excellente source d'information sur les phéromones, la communication humaine par l'odorat et l'influence de l'odeur sur la sexualité.

On trouve quantité d'excellents articles sur ces sujets dans les livres, les revues et les articles de vulgarisation scientifique. Lancer une recherche sur ces auteurs et ces thèmes dans les sites des librairies en ligne permet d'aborder quantité de sujets passionnants. Ce qui nous amène à un bref aperçu des sites web.

Le lecteur curieux utilisant un moteur de recherche comme Google et entrant des mots clés tels que « HERV », « rétrotransposon », « Barbara McClintock », « Homo erectus » ou « mitochondrie », pénétrera dans un véritable paradis doublé d'un champ de mines recelant moult articles, sérieux ou non, projets de recherche et mises à jour, opinions et délires au taux d'érudition extrêmement variable. Attention, danger : on trouve sur l'internet des douzaines, sinon des centaines, de sites créationnistes et crypto-religieux dont les rédacteurs avancent masqués, semblant de prime abord entretenir des vues pondérées en matière de génétique et d'évolution. En règle générale, leur assise scientifique est au mieux douteuse.

C'est néanmoins grâce à Google que j'ai localisé d'excellents articles signés Luis P. Villarreal. J'ai notamment été influencé par « The Viruses That Make Us : A Role for Endogenous Retrovirus in the Evolution of Placental Species », disponible sur la toile à l'adresse suivante :

http://darwin.bio.uci.edu/~faculty/villarreal/newl/erv-placental.html

(Les docteurs Villarreal, Eric Larsson et Howard Temin ne doivent cependant pas être tenus pour responsables de l'exploitation de leurs idées dans ce roman.)

Le site web de James V. Kohl, www.pheromones.com, fournit quantité de liens vers des articles et d'autres sites discutant de la biologie de l'odorat. Le site web du Molecular Sciences Institutes, www.molsci.org, regorge d'informations et d'aperçus intéressants. L'International Paleopsychology Project, www.paleopsych.org, est une plaque tournante pour des idées fascinantes, avec quantité de liens vers d'autres sites.

Je compte poster sur mon site www.gregbear.com des mises à jour bibliographiques ainsi que des commentaires de lecteurs portant sur les soubassements théoriques de *L'Échelle de Darwin* et *Les Enfants de Darwin*.

Remerciements

Mes plus vifs remerciements à : Mark Minie, Ph. D., et Rose James, Ph. D. ; Deirdre V. Lovecky, Ph. D. ; le Dr Joseph Miller ; Dominio Esposito, de l'Institut national de recherche sur le cancer ; le Dr Elizabeth Kutter ; Cleone Hawkinson ; Alison Stenger, Ph. D. ; David et Diane Clark ; Brian W. J. Mahy, Ph. D., Sc. D., directeur de la division des maladies virales et des rickettsioses au Centre de contrôle et de prévention des maladies ; Karl H. Anders, M. D., Sylvia Anders, M. D., Howard Bloom et le Projet international de paléopsychologie ; Cynthia Robbins-Roth, Ph. D., James V. Kohl, Oliver Morton, Karen Anderson, Lynn Caporale et Roger Brent, Ph. D.